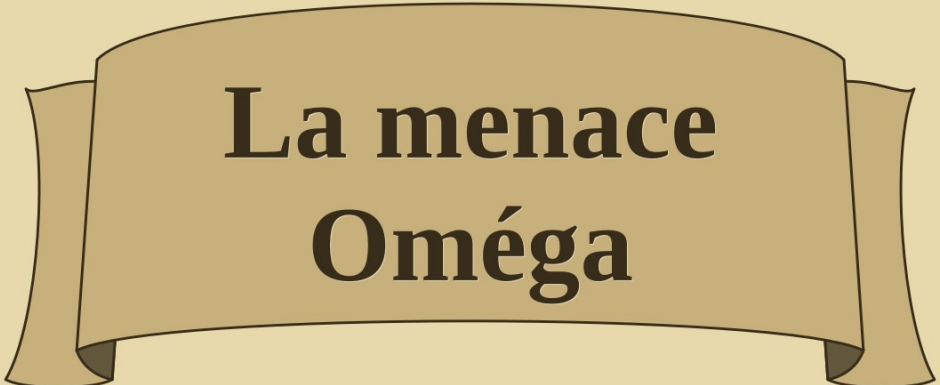




La menace Oméga

Adrian D'Hagé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ADRIAN D'HAGÉ

LA MENACE OMEGA



FIRST
THRILLER



ADRIAN D'HAGÉ

LA MENACE OMEGA



FIRST
THRILLER



LA MENACE OMEGA

par Adrian d'Hagé

Le thriller qui a fait frissonner toute l'Australie! En 1981, le pape

Jean-Paul Ier s'éteint mystérieusement, un mois après son élection.

Vingt-quatre ans plus tard, l'état de santé de son successeur inquiète

la communauté internationale mais réjouit le secrétaire d'Etat du Vatican, le peu scrupuleux Lorenzo Petroni, qui espère bien se voir

confier, cette fois, les clés de Saint-Pierre...

Seulement, pour garder la main, il lui faut écarter ceux qui menacent

son autorité: le cardinal Giovanni Donelli qui mène l'enquête au sein

de la banque du Vatican et surtout la fougueuse Allegra Bassetti, une

archéologue spécialisée dans les analyses ADN qui s'est mis en tête

de rassembler les fragments d'un certain rouleau Oméga dans une

Jérusalem en guerre. Tous deux vont vite découvrir que cette relique

attire toutes les convoitises.

Et que le Vatican ne reculera devant rien pour garder secrets les terribles événements qu'elle annonce - une prophétie qui pourrait

bien être en rapport avec la crise du Moyen-Orient et la disparition

d'un certain nombre de missiles nucléaires!

La papauté en péril... L'apocalypse à notre porte... Adrian d'Hagé bouscule nos convictions et nous ôte le sommeil!

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Adrian d'Hagé est né à Sydney et a poursuivi ses études à l'internat

de North Sydney Boys High ainsi qu'à l'Académie royale Militaire de

Duntroon (en sciences appliquées). Il a intégré le corps des services

de renseignements en 1967 avant d'être muté dans l'infanterie. Il a

servi au Vietnam en tant que commandant de section, où il a été

décoré de la Croix Militaire. Au sein de l'armée australienne, Adrian

d'Hagé a été aux commandes d'un bataillon d'infanterie ainsi que chef des opérations défensives de l'état-major. En 1990, il a été promu au grade de général de brigade, en tant que responsable des

relations publiques de la défense.

En 1994, Adrian a reçu le titre honorifique de membre de l'Ordre d'Australie pour ses services rendus en matière de communications.

Il fut nommé responsable de la sécurité des Jeux Olympiques de Sydney en 2000. Sa mission consistait notamment à faire face aux éventuelles

menaces

d'attaques

nucléaires,

biologiques

et

chimiques.

En octobre 2000, il quitta l'armée pour se lancer dans une carrière de

romancier, s'exilant en Italie pour s'adonner à l'écriture de La Menace Oméga. Il est détenteur d'une licence en théologie. Il s'est inscrit dans cette discipline en tant que chrétien convaincu et a obtenu son diplôme en tant que croyant « sans religion définie ». Adrian est actuellement chargé de recherches au Centre d'études arabo-islamiques (pour le Moyen-Orient et l'Asie centrale) à l'UNA

(Université Nationale d'Australie). Sa thèse de doctorat s'intitule: L'influence de la Religion dans la politique étrangère des États-Unis

au Moyen-Orient. Il détient enfin un diplôme supérieur en oenologie à

l'Université Charles Sturt, et est dernièrement revenu d'Autriche après avoir brillamment réussi les épreuves du gouvernement autrichien pour devenir moniteur de ski, ou « Schilehrer Antwärter ».

LIVRE PREMIER JANVIER 2005 ?

CHAPITRE UN

Rome

Lorenzo Petroni, le secrétaire d'État au Vatican, contemplait la place

Saint-Pierre depuis sa fenêtre située au deuxième étage du palais apostolique, l'esprit bouillonnant. Deux choses le tourmentaient: l'état de santé déclinant du pape, et le danger que cette scientifique

représentait pour l'Église.

Le cardinal le plus puissant de l'Église catholique était un homme svelte et de haute taille. Sa stature, alliant élégance et majesté, le rendait particulièrement impressionnant, surtout quand il était drapé

dans sa soutane aux bords écarlates. Les traits de son visage, pâle et anguleux, étaient à la fois délicats et menaçants tout comme ses

yeux bleus qui perçaient sous une épaisse chevelure brune parsemée de touches grisonnantes.

A ses pieds, le crépuscule hivernal avait déjà enveloppé la vaste place de la basilique Saint-Pierre et bien que la pluie ait cessé, les pavés arrondis luisaient encore d'humidité sous la douce lumière réfléchissante des imposants édifices du Vatican. Un petit bout de papier roula à travers la piazza devenue déserte, avant de disparaître sous la colonnade de Bernini. Le vent hurlait et s'infiltrait

en sifflant entre les colonnes comme il ne cessait de le faire depuis

plus de trois cents ans.

D'un pas délibérément lent, Lorenzo Petroni arpenta son spacieux cabinet de secrétaire d'État, ses coûteux souliers en cuir italien marquant légèrement l'épais tapis bleu roi. A l'une des extrémités de

la pièce étaient disposés des divans cramoisis auxquels faisaient face deux larges bureaux en bois laqué. Le premier disparaissait sous une pile de dépêches et divers documents de première importance. Sur l'autre, celui sur lequel il travaillait, se dressait

une

croix en marbre noir. Sur le mur du fond, le Saint Benoît d'Il Perugino

surveillait les lieux d'un oeil bienveillant. Petroni n'était qu'à deux

doigts d'accéder au pouvoir absolu. Même si, de façon extrêmement

frustrante

et

contraignante,

ce

pouvoir

demeurait

quasi

insaisissable. Le mois suivant, il célébrerait sa quinzième année à ce

poste, un titre suprême uniquement dominé par celui du pape en

personne. Petroni avait brillamment repris les rênes de la Banque du

Vatican et autres propriétés et holdings internationaux de la sainte

Église. Néanmoins, la voie royale menant tout droit au sommet lui

paraissait inaccessible. Le règne du pape semblait interminable.

Pourtant, son état de santé alarmant offrait à Petroni une occasion à

ne manquer pour rien au monde. C'est alors que le discret mais

néanmoins persistant bourdonnement de son interphone vint

interrompre ses pensées.

–Oui?

–Un instant, votre Éminence, je vous passe le père Jean-Pierre La Franci.

Le cardinal pinça les lèvres. Il avait pourtant sommé le directeur de

l'École biblique de Jérusalem de ne jamais le contacter au Vatican, à

moins d'un cas d'extrême urgence. La sonnerie du téléphone retentit

et la voix de son interlocuteur se fit entendre.

–Buona sera, Éminence.

–Buona sera, Jean-Pierre. En quoi puis-je vous être utile?

De longues années passées au coeur des réseaux diplomatiques avaient su adoucir Petroni et sa fâcheuse tendance à l'irritation.

–Veuillez m'excuser pour le dérangement, Votre Éminence, mais il

est arrivé quelque chose dont je me dois de vous informer.

–De quoi s'agit-il?

–L'information n'a pas encore été confirmée, mais je dispose ici d'un

contact au sein des laboratoires de l'Université Hébraïque. Selon lui,

des fragments de manuscrits de la mer Morte auraient été soumis à

des analyses ADN et une datation au carbone 14 serait en cours.

–D'où diable peuvent-ils provenir? demanda Petroni d'un ton cinglant.

–C'est là que l'histoire se corse, Votre Éminence. Aucun de nos

fragments ne manque. Il doit probablement s'agir d'une découverte

récente. Mais je peux vous assurer que mes sources sont extrêmement fiables.

–Et?

–Nous pensons que l'analyse ADN permettra d'identifier ces fragments et de les associer aux manuscrits afférents. Et l'un d'eux

pourrait être l'original ou une nouvelle copie du Manuscrit Oméga.

Petroni devint soudain blafard.

Le légendaire Manuscrit Oméga. Le cardinal ne savait que trop bien

qu'il n'en existait que trois exemplaires: l'original et deux copies. En

1978, l'une des copies en question avait refait surface au marché noir et Lorenzo Petroni, à l'époque puissant archevêque aux commandes de la Banque du Vatican, était parvenu à se la procurer

moyennant la somme exorbitante de dix millions de dollars américains. Le pape Jean-Paul Ier avait alors pu lire un rapport à son

sujet, mais le pauvre homme était mort peu après et cette copie du

Manuscrit Oméga était profondément enfouie dans les Archives secrètes du Vatican.

Petroni avait cru qu'il s'agissait de l'original. Seulement, quelques

mois plus tôt, une seconde copie avait fait son apparition; Mgr

Loneragan, l'homme de main de Petroni à Jérusalem, l'avait négociée

sur le marché noir avec un marchand turc. Le cardinal s'était démené pour l'acquérir et cela lui avait coûté la « modique » somme

de cinquante millions de dollars. Elle avait également fini dans les

profondeurs des caves du Vatican, au département des Archives secrètes.

–Savons-nous qui a entrepris cette analyse?

Petroni nourrissait déjà de profonds soupçons mais il lui fallait une

confirmation.

–Le Dr Allegra Bassetti, Votre Éminence.

A l'évocation de cette maudite femme, Petroni ne put contenir sa colère et il serra le combiné de toutes ses forces.

–J'exige un rapport complet pour demain.

–C'est comme si c'était fait, Votre Éminence, balbutia le père La Franci.

La communication fut interrompue.

Le cardinal secrétaire d'État contempla à nouveau la piazza San Pietro. Les clés ouvrant la porte qui menait au titre suprême dansaient devant ses yeux, cruellement tentantes: il suffisait d'un rien pour qu'il s'en empare enfin.

Il lui fallut encore de longues minutes pour reprendre ses esprits.

Pour l'heure, il avait d'autres chats à fouetter. Le cardinal Giovanni

Donelli, patriarche de Venise, avait diligenté une enquête sur les activités de la Banque du Vatican au sein de son diocèse de Vénétie.

Conscient que de telles pratiques risquaient de mener droit à sa perte, Petroni avait finalement opté pour la « solution italienne ». Le

cardinal Donelli allait par conséquent être victime d'un malheureux

accident. Petroni avait également découvert qu'un certain Tom Schweiker, journaliste à CCN, fourrait son nez dans son passé sulfureux. S'il devait s'approcher un peu trop près de la vérité, ce Tom Schweiker serait lui aussi éliminé. Mais le Dr Allegra Bassetti et

le Manuscrit Oméga, ça, c'était une autre paire de manches...

Ce parchemin renfermait trois messages codés susceptibles de modifier le cours du monde. Petroni s'autorisa un rare sentiment de

satisfaction. Un scientifique américain avait déjà déchiffré un des messages et les nombres codés avaient beau menacer directement le Vatican, personne n'y avait prêté attention.

Le deuxième message avait réapparu presque par accident. En 1973,

Francis Crick, le découvreur de la structure moléculaire de l'ADN, avait publié les résultats de ses recherches relatives à son origine.

Par un tel acte, le lauréat du prix Nobel avait failli, à ses risques

et

périls, révéler le second et extraordinaire secret contenu dans le manuscrit. Petroni avait personnellement dirigé la campagne visant à

le discréditer: qualifié de fou à lier, le brillant biologiste s'était fait

licencier. Et un média on ne peut plus sceptique s'était occupé du reste. Seulement voilà, la menace avait resurgi au cours des années

80, par l'entremise du Pr Antonio Rosselli, de l'université Ca' Granda

de Milan qui avait repris à son compte les théories de Crick quant à la

source de l'ADN, ce qui avait conduit Petroni à placer le scientifique

sous surveillance.

Le dernier message - et Petroni croyait être le seul et unique à en connaître le contenu exact - renfermait une mise en garde capitale

annonçant qu'un désastre apocalyptique était sur le point d'anéantir

le genre humain. Les informateurs du cardinal au Moyen-Orient se

trouvaient déjà en place, mais à ses yeux, le compte à rebours

annonçant l'anéantissement de la civilisation demeurerait secondaire.

Il semblait bien plus préoccupé par les deux premiers messages du

Manuscrit Oméga, qui menaçaient directement son propre pouvoir et

celui de la sainte Église. Petroni n'avait point caché sa surprise lorsqu'un mathématicien israélien, le Pr Yossi Kaufmann, avait affirmé avoir découvert des codes cachés dans les manuscrits de la

mer Morte. A l'instar du Pr Rosselli, ce Kaufmann avait instantanément été placé sous contrôle. Tout comme certains secrets contenus dans les pyramides, ce manuscrit antique était bien souvent qualifié de maudit. Et quiconque s'en approchait encourait un très grand danger.

Les événements qui agitaient le Moyen-Orient n'étaient en rien anodins. Si par mégarde, le Manuscrit Oméga parvenait jusqu'aux yeux du public, son authenticité serait enfin révélée, et les conséquences risquaient d'être tout bonnement dévastatrices. L'achat de la dernière copie originale du Manuscrit Oméga ne constituait pas non plus une option envisageable. Le cardinal ne le

savait que trop bien: cette Allegra Bassetti s'avérerait incorruptible. Il

se remémora cette fameuse nuit à Milan où, au cours d'un dîner, l'insolente avait manifesté son intérêt pour le parchemin. Et lorsqu'elle s'était rendue au Moyen-Orient, Petroni l'avait, par prudence, fait suivre. Cette femme allait désormais devoir être éliminée et le manuscrit de la mer Morte, récupéré au plus vite. Le

temps s'écoulait à une vitesse phénoménale. Le compte à rebours venait de débiter.

Le cardinal Petroni se concentra de nouveau sur ses préoccupations

les plus immédiates, à savoir la santé du pape. Il suffit d'une simple

pression pour que les sombres portes à panneaux, derrière

lesquelles était dissimulé un poste de télévision, s'ouvrent en glissant

silencieusement sur le côté. Le visionnage du flash de six heures de

CCN constituait un rituel obligatoire pour les éminences du Vatican.

Cela sonna comme une évidence: les deux gros titres du jour

risquaient de surprendre bien des cardinaux et autres apparatchiks

au pouvoir à Rome. Pis, l'évocation d'un tel manuscrit risquait de provoquer un véritable tremblement de terre médiatique. Bien qu'agacé, Petroni n'en fut, en revanche, nullement surpris. Daniel P.

Kirkpatrick III, le directeur de l'information de CCN, à New York, était

chevalier de l'Ordre de Malte, et à l'instar des autres chevaliers de Malte à travers le monde, il informait régulièrement le cardinal secrétaire d'État des menaces pesant sur le Vatican. Et ce, bien avant qu'elles ne fassent la une des actualités. Les chevaliers disposaient en retour d'un accès direct au palais apostolique.

—Plus que dix secondes, Tom.

Il s'agissait de l'imposant et charismatique Tom Schweiker, vétéran

de CCN, lauréat du prix Pulitzer, correspondant spécial au Moyen-

Orient et reporter occasionnel au Saint-Siège. Vêtu d'un costume bleu foncé et d'une chemise ouverte au niveau du col, le journaliste

était large d'épaules. Les heures interminables passées sous le soleil

du désert avaient tanné son visage. Une mâchoire carrée, un long nez aristocratique et une chevelure grisonnante et bouclée faisaient

ressortir le gris de ses yeux perçants. Le signal dans son oreillette provenait des studios new-yorkais de CCN, et Tom Schweiker se redressa soudain pour faire face à la caméra. Dans son dos, le dôme

de Michel-Ange formait une majestueuse toile de fond.

—« Les spéculations vont bon train, débuta-t-il d'une voix profonde et

raffinée. L'un des papes contemporains au règne le plus long est sur

le point de se retirer pour de graves raisons de santé. (Il fit une pause emphatique et délibérée. Cet homme savait donner

l'impression aux milliers de téléspectateurs de CCN qu'il s'adressait

personnellement à chacun d'entre eux.) Notre chaîne est parvenue à

se procurer les derniers états de santé du Saint-Père et ceux-ci jettent un doute significatif sur ses chances de poursuivre sa mission.

–« Des recommandations ont-elles été prononcées, Tom?
demanda

Géraldine Rushmore, son interlocutrice au siège new-yorkais.

–« Non, aucune, Géraldine, mais comme nous le savons tous, le pape souffre de la maladie de Parkinson depuis de nombreuses années. Il s'agit d'un dérèglement neurologique dégénératif et progressif, et bien que certaines recherches prometteuses aient été

entreprises au niveau des cellules souches adultes, la médecine moderne ne dispose toujours pas de remède pour l'enrayer. La maladie affecte le contrôle des mouvements corporels et cela risque

de devenir bien trop voyant, voire embarrassant, lors des prochaines

apparitions publiques du Saint-Père.

–« Existe-t-il d'autres papes ayant dû démissionner pour des raisons

similaires, Tom?

–« Pas récemment, Géraldine, mais la règle ne l'interdit absolument

pas. Dans toute l'histoire de la papauté, seuls six papes ont été contraints de le faire, le dernier en date étant Grégoire XII, en 1415.

–« Qui prendra la décision finale, Tom?

–« C'est bien là le problème. Tant que le pape dispose encore de toutes ses facultés, c'est à lui et à lui seul d'en décider. Et l'homme est réputé pour son opiniâtreté. Cet entêtement constitue d'ailleurs

l'un des aspects les plus critiqués de son pontificat. Même si, et c'est

là un point intéressant, une lettre de démission non datée a déjà été

rédigée. Le pape doit probablement se préparer à une telle éventualité.

—« Est-il toujours vif d'esprit?

—« D'après nos sources, l'esprit du pape est encore très affûté. Mais

nul n'est éternel. Bien malheureusement.

—« En effet, Tom. On raconte également qu'une copie du Manuscrit

Oméga aurait refait surface.

—« Absolument, Géraldine. Mais il n'y a, pour l'heure, aucune preuve

tangible. Voilà des décennies que cette relique alimente les rumeurs

sans que personne ait pu affirmer l'avoir eue sous les yeux.

—« Savons-nous ce qu'elle contient, Tom?

—« Pas exactement, mais un archéologue et mathématicien israélien,

le Pr Yossi Kaufmann, aurait découvert que l'un des manuscrits de la

mer Morte renfermait un code secret. Selon le scientifique, il se pourrait qu'il y ait un lien entre le Manuscrit Oméga et le déclenchement de la guerre contre la terreur.

—« Vous voulez parler du fameux choc des civilisations?

Tom acquiesça.

–« Selon les dires de Kaufmann, la destruction de la civilisation occidentale aurait débuté et en réponse aux croisades du Moyen Age, l'islam s'apprêterait enfin à l'emporter face au christianisme et à

l'Occident. Nous pouvons parier que de telles informations sont déjà

parvenues jusqu'aux oreilles d'Al-Qaïda et des disciples d'Oussama

Ben Laden.

En affirmant ceci, Kaufmann, un éminent scientifique israélien et membre de la Knesset, avait pris des risques insensés, allant même

jusqu'à devenir la risée d'une horde de journalistes durs à cuire. Mais

Tom Schweiker paraissait en ce jour beaucoup moins sceptique. Les

attaques permanentes, soutenues par les États-Unis, menées à l'encontre des Palestiniens, ainsi que les offensives américaines, britanniques et australiennes en Irak n'avaient fait qu'attiser la haine

croissante du monde arabe à l'égard de l'Occident. Et les choses risquaient d'empirer. Les informateurs de Tom au sein de la CIA s'avéraient extrêmement fiables. Il avait même eu accès à des rapports longtemps gardés secrets et affirmant qu'Al-Qaïda avait désormais en sa possession pas moins de sept valises nucléaires portées disparues lors de l'effondrement de l'Union soviétique.

–« Merci infiniment, Tom. C'est la fin de ce bulletin spécial. J'espère

avoir très vite de vos nouvelles à votre retour du Moyen-Orient.

—« Avec grand plaisir, Géraldine.

—« C'était Tom Schweiker, correspondant de CCN au Vatican. Les temps sont durs pour la papauté. Quant à la prédiction en provenance d'Israël, elle s'avère bien préoccupante. Revenons maintenant aux affaires du jour: ce matin, au Congrès...

Le cardinal ne put masquer son désarroi. A ses yeux, il était impensable, voire odieux, que l'islam l'emporte un jour sur le christianisme. Mais il préféra se concentrer sur l'état de santé du pape. Un éclair de satisfaction scintilla au fond de son regard bleu

acier. L'on appelait cela l'art obscur et délicat de la fuite, l'une des

innombrables et si précieuses habiletés de Petroni. L'homme avait

très tôt misé sur la puissance délégitime des médias et en avait parfaitement assimilé les règles.

Règle numéro un: établir un lien de confiance avec un média réputé

et s'assurer que les informations offertes soient fiables. Les journalistes détestaient faire fausse route. Et dans l'univers impitoyable du reporting, la critique des collègues de travail apparaissait souvent bien plus insoutenable que celle de rédacteurs

en chef furibonds.

Règle numéro deux: alimenter les médias juste ce qu'il faut et dans

vosre propre intérêt, tout en s'assurant que vos sources ne permettent pas de remonter jusqu'à vous. Ou, afin d'éviter tout risque de ce genre, veiller à ce que le journaliste maquille la source -

d'influents membres du gouvernement, ou des informateurs proches

du Vatican, etc. - et toujours se référer à cette même source en employant le pluriel. Cela avait tendance à désorienter ceux ou celles

qui souhaitaient remonter la piste.

Le cardinal Petroni bipa le Mgr Servini, à la tête du service de presse

du Vatican.

—Oui, Votre Éminence?

—Monseigneur, peut-on savoir pourquoi je viens de voir ce fichu journaliste de CCN prétendre disposer d'informations sur la santé du

Saint-Père?

—Je viens moi-même de visionner le flash spécial, Votre Éminence, et

j'ai bien évidemment lancé une enquête.

—J'exige un rapport sur mon bureau dans les vingt-quatre heures.

—Vos désirs sont des ordres, Éminence.

Le cardinal coupa brusquement la communication.

Règle numéro trois: se montrer fin prêt à dénoncer et à réclamer l'identification du mouchard.

Petroni appuya distraitement sur le bouton rouge de sa

télécommande et le poste de télévision disparut dans son alcôve, derrière les portes à panneaux. Des chevaliers de l'Ordre de Malte aussi proches et connectés que Kirkpatrick avaient leurs petites habitudes, se dit-il. Le cardinal avait toujours chéri l'histoire de ces

chevaliers menant une guerre farouche contre l'islam. Et il s'était plus d'une fois imaginé à leurs côtés, en train d'aborder les navires

pirates musulmans en pleine Méditerranée. Abordages lancés à partir de l'île de Malte, offerte aux chevaliers en l'an 1530 par Charles

V, et d'où ils tiraient leur nom. La guerre contre l'islam, songea-t-il,

faisait rage depuis déjà plusieurs siècles. Mais à l'instar des tout premiers chevaliers, Petroni croyait en la victoire de la foi chrétienne. L'affaire du Manuscrit Oméga avait beau le troubler, cette information était synonyme de pouvoir, du moins à ses yeux. Et

le précoce avertissement émis par Kirkpatrick lui avait laissé le temps d'anticiper les éventuelles implications. La spéculation autour

du Manuscrit Oméga finirait bien par s'atténuer, voire totalement disparaître. Le passé l'avait plus d'une fois prouvé. Quant aux médias, ils allaient bien évidemment se trouver un nouveau cheval de

bataille. Comme toujours.

Seulement voilà, le cardinal secrétaire d'État aurait probablement perdu de sa superbe s'il avait appris que le bulletin d'information

venait tout juste d'être visionné par un certain Jerry Buffett, le télé-

évangéliste star aux États-Unis.

CHAPITRE DEUX

Atlanta, Géorgie

Le Centre Évangélique pour le Christ pouvait accueillir quinze mille

personnes, et ce soir-là, il était plein à craquer. Le maître de chapelle

chauffait la salle avec une tonitruante interprétation de « Comme tu

es Grand », tandis que dans les coulisses, Jerry Buffett s'adonnait aux derniers préparatifs.

Le télé-évangéliste paraissait beaucoup plus jeune que ses soixante

ans. Bel homme, aux traits rugueux, à la peau hâlée, aux yeux bleus

et à la mâchoire carrée et déterminée. Son coiffeur personnel avait

eu pour mission de veiller à ce qu'aucune touche de gris ne vienne

entacher sa belle chevelure brune. L'approche « proaméricaine » de

Buffett faisait un véritable tabac à travers tout le pays, et tout particulièrement dans les États du Sud, fiefs des adorateurs de la Bible. Le 11 septembre avait réveillé la religiosité des Américains et

plus de cinq millions d'entre eux, dont le Président en personne, étaient quotidiennement rivés à leurs postes de télévision pour

assister à son émission.

Quelqu'un vint délicatement et respectueusement toquer à la porte

de sa luxueuse loge.

–Plus que cinq minutes, révérend Buffett.

–Merci.

Jerry Buffett se servit un verre de bourbon. Le flash spécial de CCN

l'avait quelque peu perturbé. Un triomphe de l'islam sur la chrétienté

serait un véritable désastre pour le genre humain et il s'était promis

de passer un petit coup de fil au Président dès le lendemain matin.

Durant les élections de 2004, plusieurs centaines de pasteurs issus

du ministère de Buffett avaient fort efficacement recueilli les

signatures de centaines de milliers d'électeurs à travers le pays, et

notamment dans les États en balancement, tels que la Floride, l'Ohio

ou la Virginie-Occidentale. Cet effort avait enfin placé un authentique

chrétien à la présidence et, pour reprendre les propres mots du

Président, la capitale était dorénavant « entre de bonnes mains ». Si

le Manuscrit Oméga existait réellement, il était essentiel, voire capital, de le récupérer avant que le camp ennemi ne l'utilise à son

avantage. Jerry Buffett vida son verre d'une traite et proféra quelques amendements hâtifs avant de débiter son sermon.

–Je viens tout juste de visionner un flash spécial de CCN, commença-t-il de sa voix traînante typique du Sud. Un flash qui prédisait la victoire de l'islam sur le christianisme. (La foule se tut

brusquement et certains spectateurs commencèrent à s'agiter nerveusement sur leurs sièges. Les événements du 11 Septembre avaient traumatisé bon nombre d'Américains.) Vous et moi avons permis qu'un président chrétien accède à la Maison-Blanche et jamais l'islam ne l'emportera! (Le révérend marqua une pause délibérée afin d'accentuer l'effet emphatique de sa déclaration.)

Jamais, au grand jamais, l'islam ne l'emportera sur le christianisme!

(Les membres du public applaudirent de toutes leurs forces, certains

battirent même des pieds.) L'islam est une religion maléfique! tonna

Buffett. Dieu nous a abandonnés le 11 septembre parce que nous lui

avons tourné le dos! Le terrorisme islamique est un message direct

en provenance de Dieu! Il est aujourd'hui florissant, tout simplement

parce que nous ne permettons plus que les commandements soient

proférés dans nos tribunaux. Nos écoles ne s'adonnent plus à la prière obligatoire ou à la lecture de la Bible. Voilà pourquoi Dieu

a

abandonné

l'Amérique.

Nous

l'avons

abandonné!

(Plusieurs

spectateurs hochèrent la tête.) Dieu le Tout-Puissant ne protège plus

l'Amérique parce que les Américains sont obsédés par la quête de la

richesse, le sexe et les drogues. (Jerry Buffett arpenta d'un bon pas

l'impressionnant plateau.) L'homosexualité est une abomination aux

yeux du Seigneur, et pourtant, certains d'entre nous souhaitent

légaliser les mariages entre personnes du même sexe, gronda

Buffett. (Il tendit soudain sa bible de la main droite.) Le mari est en

charge de son épouse, déclara-t-il en baissant légèrement le ton,

tout comme le Christ est responsable de son Église. C'est écrit dans

ce livre. Et ne vous méprenez pas, poursuivit-il, en haussant la voix et

en fermant le poing gauche, le Tout-Puissant a créé le fléau du sida

pour punir les homosexuels. Et les musulmans continueront de nous

attaquer, tant que nous refuserons de nous tourner vers le Seigneur!

Jerry Buffett fut acclamé par une nouvelle salve d'applaudissements.

L'on aurait dit un coup de tonnerre frappant la nuit d'Atlanta.

CHAPITRE TROIS

Rome

Petroni s'adossa au dossier de son majestueux fauteuil de cuir.

Mission accomplie. L'annonce d'un éventuel retrait du pape venait

tout juste d'être rendue publique; la machine était enfin lancée. Tout

semblait possible, à présent. A condition, bien évidemment, que le

cardinal Donelli, le journaliste et cette satanée femelle soient tenus à

l'écart et le Manuscrit Oméga, récupéré et gardé en lieu sûr. Après

tout, ce n'était pas la première fois que sa chère Église devait se protéger contre des attaques susceptibles de remettre en question son autorité. Petroni réfléchit d'ailleurs à l'éventuelle réaction des

autres cardinaux. Que se passerait-il si l'on venait à contester sa propre autorité? Provoquer une démission constituait une stratégie à

haut risque, car le Saint-Père semblait suffisamment en forme pour

poursuivre son règne. Mais plus les années passaient, plus les chances de Petroni de prendre les rênes de Saint-Pierre

s'amenuisaient. Pire encore, des cardinaux bien plus jeunes menaçaient de le supplanter.

Le cardinal Petroni déverrouilla le premier tiroir de son bureau et en

sortit un petit carnet de cuir noir tout écorné. Divisé en sections pour

les cardinaux, les archevêques et les évêques, le calepin contenait

leurs dates de retraite, leurs années de promotion ainsi que leurs âges. Les chances de promotion dépendaient d'un système d'étoiles

personnellement mis en place par Petroni, allant de une étoile aux

quatre étoiles, beaucoup plus inquiétantes, ou, cas rarissime, cinq

étoiles.

Ces

notations

étaient décernées

en

fonction

des

compétences, de la renommée au sein de la vaste Église, des mentors, de l'âge et de bien d'autres facteurs, et ressemblaient davantage au carnet d'un bookmaker qu'à celui d'un vertueux ecclésiastique. Selon ses propres estimations, Petroni devait faire face à trois principaux rivaux.

Les deux premiers sur sa liste avaient eu droit à cinq étoiles. Il

s'agissait du cardinal Thuku, le charismatique leader kenyan, et du

cardinal Médici, l'éminent théologien de la Libération, en provenance

de l'Equateur. Sa stratégie visant à mettre sur la touche ces deux candidats issus du tiers-monde allait devoir s'opérer dans la plus grande prudence, songea-t-il, mais il avait déjà pris le temps de développer une théorie solide: « En temps voulu, un nouveau pape

serait probablement choisi dans la longue liste des candidats originaires des pays du tiers-monde. Mais il était encore trop tôt. »

Petroni appuyait cette manoeuvre dès qu'il en avait l'occasion. Plus

près de lui, le cardinal Giovanni Donelli, patriarche de Venise récemment installé et de loin le plus jeune membre au sein du Sacré

Collège, s'avérait beaucoup plus dangereux. Petroni avait déjà pris le

temps de contrer cet adversaire en rappelant calmement à ses collègues cardinaux les risques d'une trop longue papauté. Du moins, si le candidat sélectionné ne correspondait pas aux attentes.

Mais l'enquête menée par Donelli au sujet d'une vente d'actions de la

Banque du Vatican à une autre banque de Vénétie avait depuis regrettablement modifié son approche.

Il avait autrefois travaillé avec ce Donelli. En 1978, lorsqu'il occupait

le poste d'archevêque au Vatican et que Giovanni Donelli y officiait

en tant que secrétaire particulier du pape Jean-Paul Ier. Petroni l'avait alors considéré comme une menace potentielle. Et lorsque le pape s'était mystérieusement éteint après seulement trente-trois jours de règne, l'ambitieux Petroni s'était empressé d'écarter son jeune rival. Il avait alors cru que le nom de son concurrent n'arriverait pas jusqu'aux oreilles du Sacré Collège et s'était contenté de l'entourer dans son petit livret noir, avec l'inscription: « En deuxième liste, au mieux ». Mais au vu des événements actuels, il s'agissait bien évidemment d'une grossière erreur. Erreur qu'il se devait de rectifier au plus vite.

Petroni inspira profondément. Il était grand temps de tourner la roue

de sa propre destinée. Il appuya sur le bouton préprogrammé de son

interphone afin de se mettre en relation avec le médecin pontifical.

–Vincenzo. Come stai?

–Bene, grazie, e lei?

–Molto bene, grazie. J'aimerais que les cardinaux de la curie se réunissent dans la chambre Borgia demain soir. Nous devons absolument les tenir informés de la santé du pape. (Le cardinal Petroni alla droit au but. Il n'était pas vraiment adepte du bavardage.)

Croyez-vous pouvoir vous charger de cela?

–Mais bien sûr, Éminence.

Le Pr Vincenzo Martines respectait le protocole à la lettre. Il avait depuis bien longtemps choisi de ne s'entretenir qu'en termes professionnels avec l'actuel secrétaire d'Etat.

–Eccellente. J'enverrai une voiture vers sept heures. Cela nous laissera le temps de planifier notre approche, dirons-nous. Fino ad allora. Jusque-là.

Le médecin pontifical reposa le combiné qu'il fixa avec intensité. La

santé du pape n'était pas sa seule préoccupation au sein du Vatican.

Loin de là. En sus de ses talents de médecin, Martines possédait également un diplôme en psychiatrie. Et il s'était plus d'une fois demandé si le cardinal secrétaire d'État convenait vraiment pour un poste à si haute responsabilité. L'homme se révélait égocentrique et

pompeux, fourbe et manipulateur, totalement dénué de remords et

de culpabilité; ses émotions semblaient superficielles et factices et il

veillait toujours à ce que tout soit conforme à ses attentes; quant à

ses besoins d'excitation et d'admiration, ils étaient poussés à

l'extrême. Martines se demanda si son diagnostic était fiable ou s'il

s'agissait d'une personnalité encore plus obscure et terrifiante et également si Petroni n'avait pas subi de traumatismes durant son enfance. Si seulement il avait pu avoir accès à la vie secrète de Lorenzo! Son diagnostic et ses craintes auraient été confirmés. Et de bien sinistre manière.

De l'autre côté du Tibre, le cardinal Petroni fit immédiatement appeler son secrétaire particulier, le père Thomas. En bon Machiavel

des temps modernes, il avait l'intention de provoquer la démission du

pape. Et sa future petite réunion avec les cardinaux de la curie ne pouvait plus attendre. Il était essentiel de les saisir sur le vif. C'est

alors que quelqu'un frappa à l'imposante double porte de son bureau.

–Avanti.

Le père Andrew Thomas était un homme calme, d'une trentaine d'années, et réputé pour sa redoutable efficacité.

–Oui, Votre Éminence? demanda-t-il.

–Combien de cardinaux de la curie se trouvent-ils hors de Rome?

–Ils sont tous là, Votre Éminence.

–Excellente. Je souhaite organiser une petite réunion, rien de plus.

J'ai demandé au Pr Martines de venir me voir demain soir. Présentez

mes sincères salutations à chacun des cardinaux et demandez-leur

de nous rejoindre à huit heures dans la Chambre Borgia.

–Mais certainement, Votre Éminence.

–Présentez-leur vos excuses pour le dérangement occasionné, père

Thomas, et dites-leur simplement que le médecin pontifical s'apprête

à leur fournir un rapport complet sur la santé désastreuse du Saint-

Père. Une information que CCN vient d'ailleurs de nous livrer. (Un

infime sourire se dessina sur ses lèvres.) Je suis convaincu qu'ils souhaiteront tous être présents.

–Certainement, Votre Éminence. Avez-vous d'autres souhaits?

–Non. Contentez-vous de me préparer un chauffeur pour neuf heures, ce soir.

–C'est comme si c'était fait, Éminence.

Le père Thomas se retira et referma délicatement les doubles portes

derrière lui, sans même chercher à savoir pourquoi un membre suprême de la curie exigeait une voiture si tard dans la nuit tous les

deuxièmes lundis du mois.

CHAPITRE QUATRE

Washington

Mike McKinnon, l'expert de la CIA ès valises nucléaires russes

portées disparues, saisit l'un des fauteuils de cuir alignés le long du

mur lambrissé de la salle d'opérations située sous le bureau

ovale,

dans le sous-sol de l'aile ouest de la Maison-Blanche. Mike McKinnon,

trente-cinq années de service actif au compteur, avait débuté sa carrière

au

Moyen-Orient

pour

y

acquérir

une

profonde

connaissance du monde arabe et de l'islam, avant de se rendre en Europe de l'Est soviétique. Son visage grêlé semblait taillé à la serpe

et ses cheveux bruns étaient coupés à ras. Il conservait son bon mètre soixante-dix-huit et ses quatre-vingt-dix kilos, comme au temps

de sa dernière mission en Bosnie-Herzégovine. Mais à sa grande déception, voilà qu'il était de retour dans un poste de bureau, au conseil d'administration de Langley.

McKinnon adressa un léger salut au big boss des services secrets qui avait déjà pris place autour de la table de conférence, aux côtés

du secrétaire d'État, du conseiller national à la Sécurité, du secrétaire à la Défense, du secrétaire à la Sécurité intérieure et du

chef d'état-major des armées. L'un des derniers arrivés fut le vice-président et ils se levèrent tous lorsque le Président fit enfin son entrée.

Mike McKinnon s'était plus d'une fois retrouvé dans la salle des opérations de la Maison-Blanche. Il étudia calmement ses fiches, fin

prêt à entamer son exposé devant un Président qui devait déjà faire

face à la désastreuse situation irakienne, ainsi qu'aux menaces nucléaires émanant d'Iran et de Corée du Nord. Mais McKinnon connaissait son sujet sur le bout des doigts.

–S'agit-il de bombes atomiques? demanda le Président, tout en jetant un oeil sur la page suivante de son agenda.

–De valises nucléaires, monsieur le Président, lui répondit le chef de

la CIA. Vous avez déjà dû croiser l'officier McKinnon, ajouta-t-il, en

hochant la tête en direction de Mike.

–Monsieur le Président, débuta ce dernier, le briefing de ce matin porte sur les derniers rapports de renseignements concernant des valises nucléaires élaborées en Union soviétique et depuis peu volatilisées. Il y a plusieurs années de cela, Alexandre Lebed, le secrétaire en charge de la Sécurité de Boris Eltsine, nous a avoué que quatre-vingt-quatre des cent trente-deux valises nucléaires produites dans les années 90 étaient portées disparues. Nous avons

de bonnes raisons de penser qu'Al-Qaïda est parvenue à s'en

procurer certaines et qu'au moins cinq d'entre elles se trouvent aujourd'hui sur le sol américain. Il se pourrait également qu'il y en ait

deux autres au Royaume-Uni et une dernière en Australie.

–Où diable les ont-ils récupérées? demanda le Président.

Mike McKinnon maintint son expression neutre.

–Comme vous le savez déjà, monsieur le Président, Oussama Ben

Laden dispose de moyens financiers considérables. Après

l'éclatement de l'Union soviétique en 1991, plusieurs officiers russes,

dont certains n'avaient pas été payés depuis plusieurs mois, se sont

lancés dans le marché noir.

–Certaines de ces bombes sont réapparues en 1994, confirma le secrétaire d'État. Jokhar Dudayev, le leader des séparatistes

tchéchènes, en a placé quelques-unes sur le marché, après le refus

des Russes de reconnaître l'indépendance de la Tchétchénie.

–Et peut-on savoir comment ils sont parvenus à les transporter aux

États-Unis? interrogea le Président.

–Peut-être étaient-elles déjà là, lui répondit Mike.

Le Président le dévisagea, littéralement abasourdi.

–Nous avons de bonnes raisons de penser que les agents soviétiques ont venu certaines de ces valises sur le marché noir, pendant la guerre froide et qu'ils les ont ensuite repositionnées.

D'autres valises ont probablement dû être transportées plus

récemment. Par voie maritime, selon toute vraisemblance.

–Mais comment est-ce possible? demanda le Président sur un ton où

perçait la colère, avant de se tourner vers le secrétaire chargé de la

Sécurité intérieure.

–Comme le secrétaire de la Sécurité intérieure le sait déjà,

poursuivit calmement McKinnon, jusqu'à très récemment, moins de

cinq pour cent des containers arrivant chez nous ont été inspectés.

Le secrétaire d'État acquiesça.

–Nous devrions être capables d'éviter ce genre d'incidents, insista le

Président.

Le secrétaire de la Sécurité intérieure lui emboîta instantanément le

pas.

–Le code international de la sécurité des navires et des installations

portuaires nous sera sûrement d'une grande utilité, monsieur le

Président. Sachez simplement que nous disposons de plus de quinze

mille navires amarrés chaque jour dans nos ports. Et nous ne sommes pas le seul pays occidental à faire face à ce problème.

L'année dernière, en Australie, sur un total de vingt containers, dix-

neuf ont été débarqués sans même une inspection. Et la situation

semble identique en ce qui concerne le Royaume-Uni.

Le Président grogna son mécontentement.

–Quelle sorte de dégâts ces valises nucléaires peuvent-elles provoquer? demanda-t-il.

–Cela dépend de comment et où ils décident de les déclencher, monsieur le Président, rétorqua Mike McKinnon. La méthode la plus envisageable consisterait à les faire exploser en l'air, à partir d'un petit avion.

–Et pourquoi pas au sol? demanda le secrétaire à la Défense.

–Les bâtiments ont tendance à minimiser la déflagration et l'effet thermique d'une explosion nucléaire, lui expliqua patiemment Mike.

Même si, en cas d'explosion au sol, les pertes à long terme s'avèrent

beaucoup plus imposantes, en raison d'une retombée radioactive à

l'irradiation bien plus concentrée. Mais les terroristes recherchent

toujours l'effet de surprise, beaucoup plus spectaculaire. Et c'est pour cette raison, selon moi du moins, qu'une attaque suicide nucléaire à partir d'un petit avion constitue de loin la meilleure option.

–Et pour ce qui est des victimes? demanda le chef d'état-major.

–Même une explosion nucléaire d'un kilotonne, qui est à peu près l'équivalent de la plus petite valise, n'a absolument rien à voir avec

celle d'une bombe ordinaire. La chaleur provoquée par une boule de

feu atomique atteint environ les dix millions de degrés. En

comparaison, celle du 11 septembre était de l'ordre de quatre à cinq

mille degrés.

Le Président échangea un regard avec son conseiller à la Sécurité nationale.

—A New York, Londres ou Sydney, par exemple, n'importe quel objet

situé à moins de quinze kilomètres se retrouvera vaporisé. Sur une

distance de quinze kilomètres à partir de « Ground Zero », le métal

commencera à fondre. La déflagration provoquera des vents soufflant à plus de neuf cents kilomètres-heure et tout, je dis bien tout, sur une distance de cinquante-cinq kilomètres et au-delà, sera

littéralement anéanti. Dans les grandes villes, il y aura plus d'un quart de million de morts le premier jour et plus de deux millions au

cours des deux semaines suivantes.

Mike McKinnon marqua une pause afin d'accentuer l'effet de ces effroyables prévisions. Son nouveau directeur le fixait avec intensité,

mais Mike évita délibérément de regarder dans sa direction. Le Président avait personnellement nommé ce membre du Congrès à la

tête de la CIA et, en moins de quelques semaines, bon nombre des

hauts dirigeants de l'organisation s'étaient retrouvés contraints de

démissionner. Un éclair d'amertume vint entacher ses pensées.

Seigneur, comme il détestait ces fichus politiciens! La plupart d'entre

eux ignoraient les dommages causés par un coup de feu tiré sous

l'effet de la colère, et très peu d'entre eux comprenaient la manière

de penser des islamistes. La politique de coalition au Moyen-Orient et

en Irak avait tout de l'authentique désastre et ne faisait qu'attiser la

haine des Arabes et des islamistes à travers le globe. Et voilà

qu'aujourd'hui, ces mêmes « musulmans rétrogrades » avaient les moyens de frapper un coup mortel. Un coup dont les États-Unis et leurs alliés risquaient bien de ne jamais se remettre.

—Au cours des jours suivants, poursuivit Mike, plusieurs centaines

de milliers de personnes supplémentaires mourront, victimes des radiations et des brûlures. New York, Londres, Sydney ou n'importe

quelle autre ville attaquée ne sera plus habitable pendant des années. A moins que vous n'ayez d'autres questions, monsieur le Président, ce briefing est terminé.

Le Président fit non de la tête et se pencha vers le Directeur de la CIA.

-Les antécédents de Mike McKinnon portent sur le Moyen-Orient et

l'islam, n'est-ce pas? (Le directeur hocha la tête.) Parfait. Je désire

vous voir dans le bureau ovale juste après le briefing.

CHAPITRE CINQ

Rome

Le garde Suisse posté devant la porte de Sainte-Anne piétina sur place et adressa un salut protocolaire lorsque la Volvo noire du secrétaire d'État se faufila tout doucement hors de l'enceinte du Vatican. Assis à l'arrière du véhicule, Petroni, vêtu en civil, agita dédaigneusement la main. La vie battait désormais son plein au coeur de la flamboyante Rome et c'est au beau milieu d'une abondante circulation que la voiture s'engagea dans le tunnel situé

juste sous le Tibre. Elle se fraya un chemin jusqu'au Lungotevere Tor

di Nona, sur la rive est du fleuve. Sur la rive ouest, le macabre Castel

Sant'Angelo surveillait le Tibre en silence, l'éclat des projecteurs se

réflétant sinistrement sur les imposants remparts qui, durant des siècles, avaient protégé ses archers et ses catapultes antiques.

Derrière les sombres murailles de l'édifice, d'innombrables atrocités

avaient été commises au nom du Christ - le pape Jean X y avait été

étouffé, Benoît VI avait péri étranglé et Jean XIV, empoisonné.

Cette

nuit-là, le Castel Sant'Angelo n'en paraissait pas moins menaçant, mais s'il existait bel et bien un parallèle entre les horreurs du passé

et celles que le cardinal Petroni s'apprêtait à commettre, cette pensée ne vint aucunement à l'esprit du raffiné secrétaire d'État.

La voiture s'engagea vers la partie antique de la cité. Elle contourna

le Colisée qui, depuis près de deux mille ans, se dressait majestueusement, tel un testament de la sanglante histoire de Rome.

Elle passa devant le Forum et les vestiges des arcs de triomphe et des temples dédiés aux dieux où, à l'époque de la grandeur de l'Empire romain, les dallages de marbre et les marches étaient aussi

bondés que dans n'importe quelle ville moderne. Elle roula devant le

Circus Maxi-mus, devenu depuis un parc municipal. Puis elle atteignit

le sommet d'une colline pour se garer non loin d'une vieille demeure

romaine, sur la Piazza del Tempio di Diana. Petroni avait

délibérément opté pour le restaurant Apuleius. La nourriture et le vin

y étaient excellents. Mais plus important, le lieu restait confiné et relativement isolé. Hébergeant autrefois une influente famille romaine du I^{er} siècle, son décor n'avait pas vraiment évolué au cours

des millénaires. Des piliers de marbre rouge supportaient la toiture

basse et des tablettes, également de marbre, ornaient les cloisons recouvertes de fresques. La cheminée antique avait été conservée intacte et quelques poteries, de l'Antiquité également, avaient été disposées avec goût à l'intérieur des alcôves formées par les deux salons où les clients pouvaient désormais prendre place.

Le cardinal Petroni avait réservé une table isolée, séparée des pièces principales par un vieux rideau de cuir. Juste au cas où. Bien

que confiant, Petroni préférait éviter de se faire reconnaître. Son invité, un certain Giorgio Felici, était déjà attablé.

—Buona sera, Éminence.

—Pas de titre, je vous prie, rétorqua sèchement Petroni, apparemment agacé.

—Mi dispiace. Pardonnez-moi, déclara Felici, dont la compréhension

immédiate se combina avec le mouvement furtif de ses yeux verts.

Giorgio Felici avait été élevé dans la petite ville sicilienne de Corleone, nichée à flanc de coteau. Il avait ensuite déménagé à Palerme où sa famille possédait des parts dans le commerce du bétail et de l'héroïne. Plus d'un membre des clans concurrents, à savoir les familles Bontate et Buscetta, avaient trouvé la mort des mains du jeune Giorgio, tandis que la famille Felici asseyait progressivement sa domination. Lorsque les affaires avaient

prospéré, cette même famille avait exprimé la nécessité de blanchir

son argent, Giorgio avait alors exercé ses talents dans le secteur bancaire. Petit, affûté et musclé, avec de délicats cheveux noirs et une peau tannée, Giorgio était impeccablement vêtu d'un coûteux costume couleur crème. L'homme était dorénavant craint comme la

peste dans les couloirs de la Borsa di Milano, mais, cette nuit-là, ses

contacts au sein de la banque marchande n'intéressaient nullement

Petroni. Giorgio Felici s'était également hissé au grade de Grand Maître de Propagande Tre ou P3, qui succédait à P2, la fameuse loge

franc-maçonique des années 70. Tout comme ses prédécesseurs, P3 se glorifiait de compter parmi ses membres plusieurs ministres et

hauts magistrats italiens, le grand patron de la police financière italienne, bon nombre d'éminents banquiers de la Péninsule, des industriels et des dirigeants de médias, ainsi que des chefs des forces armées, à la retraite ou en service actif. Sans oublier deux dirigeants des services secrets. P3 étendait ses tentacules jusqu'aux

plus influentes familles mafieuses de la botte et des États-Unis, au coeur de la CIA et du FBI, et, beaucoup plus important aux yeux de

Petroni, à l'intérieur de l'un des groupuscules terroristes des territoires occupés par Israël.

–Votre message m'avait l'air urgent, je me trompe? intervint

brusquement Giorgio, qui n'avait pas l'habitude de tourner autour du

pot.

L'on distingua brièvement ses dents blanches et de travers: la mimique ressemblant davantage à une action mécanique qu'à un sourire. Petroni attendit que la jeune serveuse leur apporte la première série de coquilles Saint-Jacques, sautées à la perfection dans

l'ail

et

l'huile

d'olive

de

premier

choix,

seulement

accompagnées d'une touche de piment et présentées sur un lit

d'épinards cuits à la vapeur. Le cardinal parut subjugué par les traits

de la jeune femme. Son teint olive était d'une intimidante pureté et sa

chevelure, aussi sombre et profonde que ses yeux.

–Vi verso il vino, signor? demanda-t-elle, en lui soumettant une bouteille de Vigna Colonnello.

Petroni en huma savoureusement le bouquet. Il s'agissait d'un vin

relevé de la variété des nebbiolo italiens, souvent comparés aux cépages de Bourgogne, voire même aux meilleurs bordeaux. Le cardinal s'était depuis bien longtemps accoutumé aux divins avantages que lui procurait son statut.

–Si. Bellissimo, répondit-il. J'espère que vous ne m'en voudrez pas

d'aller à l'encontre de la tradition, Giorgio?

–Scusi? demanda ce dernier, d'un ton perplexe.

–Du vin rouge et du poisson.

–Oh! Non importa. Peu importe.

–Les contrats sur Schweiker et Donelli sont-ils prêts? demanda calmement Petroni.

–Le journaliste est placé sous surveillance. S'il fouille d'un peu trop

près votre passé, on s'occupera de son cas. La menace émanant du

cardinal est plus difficile à gérer.

Giorgio réfléchissait encore à la façon d'atteindre ce maudit fauteur

de troubles de patriarche de Venise, mais cela ne l'empêcha pas de

sourire. Il admirait la manière dont Petroni l'avait emmailloté. Tant

que Lorenzo servait ses intérêts, et cela risquait de s'accélérer si jamais il devenait pape, Giorgio continuerait à lui faire office de nettoyeur, en échange d'un tarif digne de ce nom.

–Nous avons un autre léger problème, Giorgio.

Giorgio Felici sourit de nouveau, fasciné par la remarquable aptitude

du cardinal à décharger ses propres soucis sur les autres. « Léger »

signifiait bien souvent « faire sauter la cervelle de quelqu'un ». Mais il

ne pipa mot.

—Il existe des biens qui ont peut-être atterri entre de vilaines mains et

l'Église serait vraiment reconnaissante si quelqu'un parvenait à les

recupérer.

—Ça sonne comme une requête, Lorenzo. Quelle sorte de biens?

—Vous avez déjà entendu parler des manuscrits de la mer Morte, non

è vero?

—Naturalmente, mais je croyais qu'il s'agissait d'une propriété internationale?

—Ils le sont, en effet. L'Église catholique coopère avec l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, ainsi qu'avec le Musée Rockefeller, au sein duquel ces manuscrits sont légitimement

conservés, afin d'y être traduits. (Felici le dévisagea avec un petit air

sceptique.) Êtes-vous un bon catholique, Giorgio? poursuivit Petroni.

C'était une attaque en bonne et due forme. Sa cible avait beau être

totalement dénuée de scrupules, il existait toujours ce léger

doute

quant à la destinée d'un individu après sa mort. L'on appelait cela la

théologie de la peur. Une pratique à laquelle s'était adonné le Vatican

durant des siècles.

–Bien évidemment.

La dentition accidentée de Felici scintilla furtivement dans la pénombre.

–Alors dans ce cas, vous comprendrez que tout ce qui affecte la foi

est normalement du domaine du Saint-Père.

–Et si je comprends bien, ces manuscrits affectent réellement la foi,

médita cyniquement Felici. Peut-on savoir à qui appartiennent ces

vilaines mains?

Petroni ouvrit son porte-documents en cuir. En temps normal, il contenait des dossiers rouge foncé arborant les blasons pontificaux

couleur or, mais celui qu'il tendit à Giorgio Felici était brun foncé.

–Voici quelques informations supplémentaire sur le Dr Allegra Bassetti, dont vous avez déjà opéré la surveillance au Moyen-Orient.

(Mis à part une photographie et une liste de détails rappelant le brillant parcours d'Allegra, Petroni avait délibérément évité de lui

fournir trop d'informations au sujet de l'ennuyante ex-nonne.
Moins

on pouvait la relier au Manuscrit Oméga, mieux c'était. Mais les circonstances avaient désormais changé de façon préoccupante et ce renard de Sicilien allait devoir entrer dans la partie.) Elle a autrefois officié dans l'un de nos couvents. Mais à mon grand regret,

elle a depuis succombé aux joies de la vie laïque. Elle est son compagnon, l'archéologue israélien David Kaufmann, sont en possession de l'un des manuscrits de la mer Morte appartenant au Musée Rockefeller. Nous offrons, cela va de soi, une somme rondelette pour qu'il revienne à bon port.

—Quels sont ces antécédents? demanda Felici.

S'il avait accepté d'organiser une surveillance de l'Italienne sans trop

poser de questions, il semblait désormais plus qu'intrigué qu'un prince de l'Église puisse exprimer un quelconque intérêt à éliminer

une ancienne nonne et récupérer un parchemin antique.

—Elle vient d'Italie du Sud. Une petite bourgade baptisée Tricarico et

principalement peuplée de modestes fermiers. Des gens pieux et respectueux de la loi. Mais il y existe quelques fâcheuses exceptions,

fit remarquer Lorenzo, en reniflant ostensiblement. Après l'avoir acceptée au couvent de la ville, nous avons commis la grossière erreur de l'envoyer à l'Université d'État de Milan afin de parfaire son

éducation. C'est là-bas qu'elle est sortie des rails.

–N'avez-vous pas pour habitude d'envoyer vos prêtres et vos nonnes

dans des universités catholiques?

–En règle générale, si, mais malgré mon opposition, le Saint-Père a

décidé que l'Église se devait de comprendre les us et coutumes de la

jeunesse du monde laïque et Bassetti faisait partie du programme pilote.

–Elle détient un doctorat?

–Oui, en chimie. Après s'être retirée de l'Ordre, elle a entamé un doctorat de recherches sur l'ADN archéologique appliqué. Tous les

détails se trouvent dans le dossier, poursuivit-il, en pointant du doigt

le document. Ainsi que toutes les informations au sujet du Dr Kaufmann.

–Ah oui, d'après nos rapports, il semblerait qu'ils passent beaucoup

de temps ensemble, ces deux-là. Y a-t-il un lien quelconque avec le Pr

Yossi Kaufmann, le mathématicien israélien?

–C'est son fils. (Leur petit entretien fut temporairement interrompu

par l'arrivée du plat principal. Petroni avait commandé sa recette favorite, des bucatini all' amatriciana; de fines pâtes en forme de tubes avec une sauce à la tomate, de l'ail et du jambon. Le service

fut

cette fois assuré par un jeune homme d'à peine seize ans. Et si les autres clients attablés avaient daigné y prêter attention, peut-être auraient-ils remarqué avec quelle intensité le cardinal dévisage le

garçon, qui remplit leurs verres à vin avant de se retirer en douceur.)

Cela risque-t-il de nous causer des problèmes? s'interrogea un Petroni soudain inquiet du fait que P3 puisse disposer d'informations

au sujet du Pr Kaufmann et des manuscrits de la mer Morte.

—Ça se pourrait bien, rétorqua Giorgio. Vous savez, Lorenzo, de nos

jours, aller récupérer quelque chose au Moyen-Orient n'est pas des

plus aisés et ce David Kaufmann possède des appuis considérables.

Son père n'est pas seulement un archéologue et un mathématicien

mondialement connu, il est également général dans les forces de réserve de l'armée israélienne et directeur honoraire du Sanctuaire

du Livre. Et, comme vous le savez sûrement, il vise le poste de Premier ministre. (Le cardinal songea que ce Giorgio Felici était étonnamment bien informé. Mais il préféra ne faire aucun commentaire.) L'opération risque de coûter cher, Lorenzo.

L'on distingua de nouveau sa dentition inégale.

Petroni s'était attendu à une telle remarque. En matière

d'assassinats, Giorgio Felici était l'un des plus chers du marché. Il

l'avait plus d'une fois prouvé. Mais il demeurait le meilleur dans son

domaine et la sainte Église n'en exigeait pas moins. Peu importait le

montant, le Vatican allait bien évidemment payer la note.

—Nous devons récupérer ce manuscrit au plus vite, rétorqua Petroni,

en laissant à Felici le soin de fixer son prix. J'exige que vous vous en

chargiez personnellement.

—Aussi difficile que cela puisse paraître, nous ne travaillons pas sans

contacts, Lorenzo. Et suivant notre accord, je suis disposé à me rendre au Moyen-Orient pour y superviser l'opération. (Giorgio Felici

ne s'attarda pas sur le sujet, mais les groupes terroristes cherchaient constamment des fonds afin de se procurer des armes et des munitions. Et même un groupuscule à l'image du Hamas pouvait soudain cesser de faire exploser des bus, si la somme proposée était suffisamment attractive.) Mais cela soulève un autre

problème.

Petroni se mit instantanément sur ses gardes, tout en veillant à n'en

montrer aucun signe.

—Ah? fit-il avec désinvolture.

—Mes collègues de P3 ont de nouveau songé à vous intégrer

comme

membre, reprit Felici sur un ton plein de sous-entendus. Nous nous

sommes réunis la nuit dernière et la proposition a été étudiée. Et je

suis ravi de faire partie des décisionnaires. Je suis convaincu que vous y trouverez votre compte, fit-il remarquer.

—Ma réponse est non, répondit Petroni sur un léger ton d'irritation.

Le Vatican a depuis bien longtemps banni et condamné la franc-maçonnerie. Avez-vous oublié l'année 1978?

—Vous ne serez pas étonné d'apprendre, mon cher Lorenzo, poursuivit paisiblement Giorgio, que nous comptons parmi nos membres quelques-uns des hommes les plus influents d'Italie et des

États-Unis. Mais en revanche, peut-être serez-vous surpris de découvrir que nous comptons plusieurs cardinaux parmi nos membres?

Petroni resta impassible. Il connaissait parfaitement les noms de ses

collègues inscrits sur la liste de Felici. Ce genre d'information constituait un moyen de pression de plus efficaces, si jamais un cardinal ou un évêque refusait d'obéir aux ordres.

—Vous m'étonnez, Giorgio, mentit-il. Je suis sûr que vous avez su vous montrer très persuasif.

—Nous avons nos méthodes, mon ami. Je ne divulguerai aucun nom,

laissez-moi juste vous donner une piste. Certains de nos membres occupent un poste de première importance au sein de la Comune di

Roma. Il est parfaitement normal pour un cardinal de grade supérieur de disposer d'un luxueux appartement hors des enceintes

du Vatican. Mais, ajouta-t-il avec désinvolture, come si dice - comment dites-vous? - si jamais les « autres arrangements » étaient

rendus publics, il se pourrait que des questions compromettantes soient posées.

Une fois n'était pas coutume, le sourire mécanique de Giorgio Felici

fut teinté d'une touche d'hilarité. Un peu comme un pêcheur venant

d'attraper un très gros poisson.

Petroni plissa instantanément les lèvres et sentit monter en lui une

colère froide. Il dévisagea son adversaire avec un mépris non feint.

–J'ai dû faire preuve de négligence.

–Pas vraiment, répliqua Giorgio. C'est juste que P3 dispose d'excellents services de renseignements. Suivre la trace d'un individu aussi important que vous n'est absolument pas une affaire

personnelle, Lorenzo, il ne s'agit que de business. Nous ne sommes

que des hommes, voilà tout. Et puis regardez le bon côté des choses:

lorsqu'il s'agira de régler le compte de vos rivaux pour accéder à la

papauté, mieux vaudra avoir P3 à votre côté que le contraire.

Le cardinal Petroni avait méticuleusement choisi ses appartements

privés. La Via del Governo Vecchio se trouvait sur l'autre rive du Tibre et suffisamment éloignée du Vatican. Un quartier à la mode mais néanmoins éclectique. D'un côté, la rue hébergeait des appartements luxueusement meublés, ainsi que des bijouteries chic,

et des boutiques de designers branchés, et de l'autre, l'endroit n'accueillait que deux bâtiments: Abbey's, le pub irlandais, et un servizio pour les scooters.

La gouvernante personnelle de Lorenzo Petroni était une femme plutôt petite, aux cheveux bruns et brillants. D'un naturel calme mais

déterminé, Carmela était désormais habituée aux si étranges horaires de son supérieur et elle l'avait attendu patiemment. Il allait

malheureusement devoir partir avant que l'aube grise de l'hiver n'atteigne le dôme de Saint-Pierre, mais elle préféra chasser cette pensée de son esprit. Carmela caressa délicatement Lorenzo avec le

bout de la langue. Elle avait le don pour s'amuser avec il preservativo

et accroître ainsi l'excitation sexuelle de Lorenzo. Sans plus

attendre, elle poursuivit ses caresses et tendit la main pour saisir le

préser-vatif paré à l'usage, sur la table de chevet. Elle murmura des

mots doux et le laissa enfin la pénétrer.

De retour dans son appartement, Giorgio Felici entra un code sur le

brouilleur de son bureau avant de composer fissa un numéro de téléphone. Objectif? Joindre le Hamas, dans la bande de Gaza.

CHAPITRE SIX

Langley, Virginie

Mike McKinnon referma la porte de son bureau, déposa le dossier marqué « Top Secret » - Munitions spéciales de démolition atomique -

sur la table et marcha jusqu'à la fenêtre surplombant les pelouses et

l'étang de la cour des nouveaux quartiers généraux de la CIA.

–Jésus-Christ, murmura-t-il. Le monde perd vraiment la tête.

Oussama Ben Laden et ses effroyables mollahs avaient désormais les moyens d'anéantir la civilisation occidentale, et voilà qu'un loufoque adorateur de la Bible, en provenance de son propre camp,

était suffisamment influent au sein de la Maison-Blanche pour convaincre le Président de récupérer l'un des mythiques manuscrits

de la mer Morte. Et dire que le grand poète et romancier danois,

Hans Christian Andersen, s'était un jour rendu au 1600 de l'avenue

de Pennsylvanie, songea-t-il avec regret. Les religieux allaient devoir

rendre des comptes, tout comme les hommes politiques. Mais sa nouvelle mission lui offrirait au moins l'opportunité de quitter un temps Washington. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas rendu

à Jérusalem. Et malgré les bombardements incessants, ni la ville ni

son hôtel préféré, la Colonie Américaine, ne devaient avoir vraiment

changé. Il se rappela de prendre contact avec son vieil ami Tom Schweiker. Les deux hommes avaient appris à se connaître sur le bout des doigts durant les années où Mike s'était retrouvé en poste

au Moyen-Orient. Et Schweiker lui devait plus d'un service. Après tout, s'il n'avait pas eu à dissenter au sujet d'un manuscrit de la mer

Morte sur CCN, les pontes de la Maison-Blanche ne seraient pas montés sur leurs grands chevaux. Et si jamais ce parchemin contenait quoi que ce fût d'important, médita-t-il, les journalistes, et

tout particulièrement ceux du calibre de Schweiker, constituaient bien souvent une excellente source de renseignements.

Mike McKinnon se frotta les yeux avec lassitude et retourna à son bureau. Depuis l'arrivée du nouveau directeur, la CIA semblait en état de siège permanent. Son propre patron, le chef de la puissante

et confidentielle Direction des opérations, avait même été contraint

de donner sa démission. Mike, désormais âgé de cinquante-

quatre

ans, songeait lui aussi à abandonner. Après le naufrage de deux de

ses mariages, et ne se sentait jamais aussi bien dans sa peau que lorsqu'il était dépourvu d'attaches, il était tenté de goûter un peu à

une vie normale. Il avait pourtant décidé de conserver son poste. Car

cette fois-ci, l'espèce humaine était au bord de la destruction. Il attrapa le dossier posé en haut de la pile de documents, sur la table

de son bureau. Il s'agissait d'un classeur couleur chamois, marqué «

non classifié », et contenant un petit récapitulatif des divers discours

et déclarations d'Oussama Ben Laden sur la chaîne arabe Al-Jazeera et dans les principaux médias occidentaux.

Louons Allah, qui déclare: «O Prophète, combat fermement les infidèles et montre-toi ferme face à eux. Ils siègent en enfer - un refuge maléfique...

Je vous le dis à vous Américains, et à vos hypocrites d'alliés, nous continuerons à vous combattre...

Vous nous avez attaqués en Somalie; vous avez soutenu les atrocités

russes perpétrées contre les nôtres en Tchétchénie; l'oppression indienne au Cachemire et les agressions des Juifs à notre rencontre, au Liban...

Les musulmans sont les héritiers de Moïse (que la paix soit avec lui)

et nous sommes les héritiers de la véritable Torah, celle qui n'a pas

été modifiée. Les musulmans ont foi en tous les prophètes, Abraham,

Moïse, Jésus et Mahomet (que la paix et la bénédiction d'Allah soient

avec eux)...

Si nous sommes attaqués, nous avons le droit de riposter...

Il est du devoir des musulmans de rassembler le plus de forces possibles pour terroriser les ennemis de Dieu. Et je remercie Allah de

m'autoriser à entreprendre une telle chose.

Mike McKinnon sentit un frisson lui parcourir l'échine. La dernière

déclaration avait eu pour titre: « La bombe nucléaire de l'islam ». Aux

yeux de Mike, Ben Laden ne disposait pas seulement d'un arsenal nucléaire, il était paré à attaquer dès la première occasion. Et au sommet de sa liste de cibles potentielles se trouvaient les États-Unis

d'Amérique et ses deux principaux alliés, la Grande-Bretagne et l'Australie.

CHAPITRE SEPT

Jérusalem

Le taxi déposa le Dr David Kaufmann à l'angle des rues bondées du

Roi George V et de Ha Histradrut. Il promena son mètre quatre-vingt-

deux nonchalant, son teint olive, ses yeux bleus et son épaisse chevelure noire et bouclée au milieu de la foule de badauds du vendredi soir, pour finalement pénétrer à l'intérieur du Numero Venti,

qui tirait tout simplement son nom de son numéro de rue. Le petit

restaurant, à l'ambiance intime et feutrée, n'avait pas changé depuis

l'époque du mandat britannique, il y avait de cela plus de soixante-dix

ans.

–Bonsoir, docteur Kaufmann. Votre table est prête. J'ose espérer que vous avez passé une agréable semaine?

–Plutôt bonne, en effet. Je vous remercie, Elie. Mais j'ai bien cru qu'elle ne finirait jamais. Et je suis vraiment ravi d'avoir enfin un soir

de libre.

Le vieux serveur tout ratatiné, au large nez recourbé, lui rendit un

sourire particulièrement chaleureux, ses yeux gris rappelant l'argent

de ses cheveux dégarnis.

–Votre collègue, le Dr Bassetti. Doit-on l'attendre? demanda Elie en

lui offrant une chaise.

–Elle est partie chez le coiffeur, lui répondit David, en roulant des

yeux.

–Désirez-vous que je vous serve quelque chose au bar pendant ce temps?

–Volontiers, Elie. Je prendrai une bière.

David étira ses longues jambes sous la table et soupira d'aise. Ce cher Elie faisait toujours en sorte de vous recevoir comme si vous étiez le plus important du restaurant. David y avait emmené Allegra,

un soir particulièrement bondé, et lors de leur seconde visite, Elie

l'avait accueillie comme s'il la connaissait depuis des années. Il savoura la première gorgée de sa bière blonde préférée, une Macchabée, et jeta un oeil autour de lui. Le lieu commençait à se remplir. Assis au bar, un ou deux membres de la Knesset, ainsi qu'un

businessman particulièrement influent, étaient plongés dans une discussion soutenue. David dévisagea d'un air distrait l'Arabe solidement bâti, en train de lire à une table, dans l'un des coins du restaurant.

–Lehaïm! s'écria le couple assis à la table adjacente.

Ils venaient de porter un toast pour la paix au sein d'une terre qui,

depuis plusieurs siècles, ne vivait qu'au rythme de la guerre et des

effusions de sang. Mais comme bien souvent, tapie derrière les rires

et l'esprit de camaraderie, résonnait une musique beaucoup plus

sinistre: l'ahurissant vacarme causé par la mort, la destruction et les

attentats suicides du Hamas et des Arabes de Palestine.

Yusef Sartawi semblait littéralement plongé dans ses lectures.

Officiellement, cet homme travaillait à la Cohatek, la grande société

d'événementiel israélienne, mais il tenait officieusement un rôle beaucoup plus effroyable, et dont ni le Mossad ni la CIA n'étaient encore informés. Il s'agissait de l'un des cerveaux les plus brillants

du Hamas. Il y avait de cela vingt-cinq ans, l'armée israélienne avait

massacré toute sa famille dans le petit village de Deir Azun. Et il ne

se passait pas une nuit sans que les cauchemars reviennent le hanter.

Si la somme offerte n'avait pas été aussi alléchante, quelqu'un comme le Dr Allegra Bas-setti n'aurait, en temps normal, jamais intéressé le groupuscule terroriste. Chose étrange, le contrat provenait des hautes sphères du Vatican. Si les chrétiens aimaient

s'entretuer, c'était leur affaire, après tout, se dit-il. Le partenaire de

sa cible, le Dr David Kaufmann, fils de l'éminent Pr Yossi Kaufmann

l'avait, en revanche, davantage intrigué. Le père et le fils se trouvaient depuis bien longtemps dans la ligne de mire du Hamas.

L'organisation

terroriste

était

réputée

pour

préparer

**méticuleusement l'assassinat d'une cible et Yusef Sartawi était
passé**

**maître dans l'art de la planification. La reconnaissance de ce soir
ne**

constituait qu'une première étape.

**David Kaufmann avala une nouvelle gorgée de bière en songeant
à**

**l'incroyable découverte d'Allegra. Son analyse de l'ADN s'était
révélée absolument exceptionnelle, mais ils étaient loin d'avoir
fini de**

**trier les fragments. David jeta un oeil en direction des portes. Elie
était déjà en train d'ôter le manteau des épaules d'Allegra. Cette
dernière possédait une silhouette gracieuse et élancée. De grands
yeux marron foncé ornaient son visage ovale. Au laboratoire,
Allegra**

**avait pour habitude de tirer ses cheveux, mais ce soir-là, elle les
avait détachés et ils scintillèrent sous les lumières tamisées du
restaurant.**

–Tu es plus belle que jamais, observa David.

Il l'embrassa et se leva pour lui offrir une chaise.

–Merci, gentilhomme. Les femmes adorent ce genre de

compliments.

–Une bière? Un Gin Tonic? Du champagne peut-être?

–Allons-y pour le champagne, choisit Allegra, avec un petit air gourmand.

–Nous allons en prendre une bouteille, Elie, déclara David, tout en

consultant le menu.

–Tu as eu des nouvelles de tes parents? s'enquit Allegra.

–Ils vont bien tous les deux. Yossi jongle toujours entre les maths et

la politique sous les encouragements de Marian. Mais elle préférerait

qu'il ne soit que professeur.

–Une femme bien intimidante que ta mère. Et ils font tellement plus

jeunes que leurs soixante ans.

–C'est vrai. Les forces universelles ont vu juste en rassemblant ces deux-là.

–A une exception près: ils t'on conçu toi, rétorqua brièvement Allegra. Ouiii! J'adore quand tu te livres et que tu te laisses aller, David Kaufmann.

–Et tu n'as encore rien vu. Lehaïm! fit-il dans un large sourire. Une

excellente semaine, non è vero? observa David, en mixant l'hébreu

avec l'italien natal d'Allegra.

Celle-ci sourit.

–Oui, très bonne. Ne cherchons pas à savoir pourquoi Mgr Lonergan

a refusé l'accès aux fragments précieusement conservés dans ce fichu coffre de la chambre forte du Rockefeller. Mais les enfers risquent de se déchaîner une fois que le Vatican saura ce que l'on a découvert.

–Absolument, avoua David, retrouvant son sérieux. On dirait bien que leur pire cauchemar est en train de refaire surface. Même si, dans l'absolu, ce n'est pas une mauvaise chose.

–Que veux-tu dire par là?

–Je veux simplement dire qu'à long terme, les pontes du Vatican seront peut-être contraints de redéfinir leur dogme. Tu ne cesses de

répéter avoir quitté l'Église parce qu'elle fondait ses principes sur la

peur et la culpabilité. Et qu'elle était dirigée par des vieillards refusant de modifier leurs points de vue. Et ce, quelles que soient les

preuves fournies.

David nota le changement d'expression de la jeune femme.

–Comme tu le sais déjà, ce n'était pas la seule et unique raison, l'informa-t-elle, l'amer souvenir du cardinal Petroni et de cette Église

autrefois tant chérie obscurcissant la douceur habituelle de son regard.

–N'existe-t-il donc personne en qui tu fasses confiance?

Allegra fit non de la tête.

–Pas au Vatican. Leur réaction sera terrible et ils s'empresseront d'étouffer l'information, quitte à y mettre le prix. Mais Giovanni Donelli pourrait nous apporter une aide précieuse. Il est l'une des rares personnes au sommet de l'Église à pouvoir éventuellement débattre au sujet de ce manuscrit.

–Ce cardinal patriarche de Venise est vraiment un sacré personnage, fit remarquer David, avec dans le ton une légère nuance

de jalousie. (Il connaissait le lien étroit existant entre Allegra et le

brillant prêtre catholique.) Mais au risque de nous créer des soucis,

ne peut-on pas nous-mêmes dévoiler l'information?

–Sans le soutien d'un homme comme Giovanni, insista Allegra, le Vatican se contentera d'affirmer qu'il s'agit d'un faux. Ils sont passés

maîtres dans l'art de la manipulation et il s'agit sans doute de la plus

importante découverte de toute l'histoire du christianisme. Tel est le

véritable message, David. Une mise en garde, un terrible avertissement: la civilisation vient d'entrer dans sa phase finale.

–Quelqu'un d'autre est au courant, à ton avis?

Allegra secoua la tête.

–Le coffre de la chambre forte du Musée Rockefeller était marqué «

personnel ». Et je doute que le directeur en connaisse le contenu

exact. Nous allons devoir surveiller ce Lonergan de très près à son

retour.

–Crois-tu qu'il sache vraiment ce qu'il a entre les mains? Ou avait, plutôt?

Allegra parut pensive.

–Difficile à dire avec un type comme lui. Il en sait peut-être bien plus

que nous ne le pensons. Mais il n'a probablement pas eu le temps de

déchiffrer les fragments. Sans l'aide d'une analyse ADN, cela aurait

pu prendre des années.

–Il est lié au Vatican, selon toi?

–Il est certainement lié au cardinal Petroni, observa Allegra d'une voix vibrante. Le Manuscrit Oméga risque fort d'ébranler les fondations de l'Église.

CHAPITRE HUIT

Venise

De son poste privilégié, au coeur de la titanesque Basilica di San

Marco, le père Vittorio Pignedoli observa attentivement le cardinal

Giovanni Donelli, qui s'apprêtait à délivrer son sermon face à une impressionnante congrégation. Ce cardinal, se dit-il, était différent

de tous ceux qu'ils avaient déjà eu l'honneur de rencontrer et l'un des

plus jeunes également, puisqu'il avait tout juste cinquante-deux

ans.

Il arborait une épaisse chevelure noire, un regard d'un bleu profond

et on connaissait ses éclats de rire diablement chaleureux, voire contagieux. Il devait sa silhouette saine et élancée à une pratique régulière de la gymnastique, ne jouait aucunement de son haut statut

et faisait preuve d'un naturel sociable et décontracté. Donelli n'officiait dans la cité sérénissime que depuis très peu de temps, mais il siégeait déjà au coeur de toutes les conversations, à la fois à

l'intérieur et en dehors de l'épiscopat. Il avait déjà dû essuyer quelques remarques narquoises de la part de Vénitiens puissants et

fortunés, du fait notamment de ses origines « prolétaires » du sud de la Péninsule: il était en effet issu de la petite ville de Maratea, sur

la côte ouest de la Basilicate. La société vénitienne n'aimait rien de

moins que de célébrer le faste et la situation privilégiée de leur fief et

ses patriciens voyaient d'un très mauvais oeil la façon dont Giovanni

refusait systématiquement d'assister aux opulents et somptueux événements auxquels il était normalement censé se rendre. Son dégoût pour l'étalage de richesses avait d'ailleurs donné lieu à bon

nombre de réactions indignées. La première d'entre elles provenait

d'un chef de la police exaspéré qui, le temps d'une promenade, avait

volontairement bousculé notre homme d'Église, uniquement vêtu de

sa modeste soutane noire de prêtre. La police l'avait trouvé dans une

trattoria, située non loin du Grand Canal, en train de bavarder avec

une poignée de gondoliers, tout en dégustant une pizza al taglio.

—Et s'il lui arrivait quelque chose? s'était offusqué le capo di polizia.

Il aurait pu au moins accepter qu'on le ramène chez lui.

Giovanni avait poliment refusé l'offre d'une escorte de police et involontairement ajouté un outrage à agent en acceptant, à la place,

de monter à bord d'une gondole qui, d'après lui, constituait un moyen

de transport plus qu'adéquat et beaucoup moins prétentieux. On le

baptisait déjà « le prêtre au large sourire de victoire » - c'était la première chose que les gens avaient remarquée chez lui. Et tous, des gondoliers, en passant par les pêcheurs et le reste de la classe ouvrière de Venise, l'adoraient.

Vittorio fixa nerveusement le reste de la congrégation. La volonté de

son cardinal de traiter d'un sujet remettant en question les origines

de la vie terrestre avait rameuté du monde, et pas seulement au sein

des ruelles étroites et des allées couvertes de la cité des doges. «

Science et Religion » demeuraient sa spécialité - Donelli était titulaire

d'un doctorat en théologie et d'une licence de sciences avec spécialisation en biologie et en chimie. Il avait choisi de débattre sur

le sujet après être tombé sur un article du Corriere della Sera - le respectable et respecté quotidien transalpin. Il prenait des risques

insensés, jugeait Vittorio. Pis, le Vatican allait, à n'en point douter,

dénoncer publiquement toute théorie allant à l'encontre de la doctrine catholique des origines: à savoir Adam et Ève. Tandis qu'il

grimpait les marches de marbre menant jusqu'au lutrin, l'on distingua

une silhouette sombre et indistincte assise sur l'une des chaises de

la dernière rangée réservée aux membres du clergé.

Giovanni avait insisté pour utiliser la plus petite des deux chaires ornées. Il posa ses mains sur la bordure de marbre et sourit chaleureusement à l'assemblée.

–Buon giorno. E molto buono vi vedere! Bonjour. Je suis vraiment

ravi de vous voir ici! Certains d'entre vous ont peut-être lu l'article du

Corriere della Sera, datant de la semaine dernière, et traitant de la

bactérie. Pour ceux qui n'y ont pas eu accès, aucun souci, ce n'est

absolument pas un péché que de ne pas s'intéresser au sujet.

Les éclats de rires se répercutèrent sur les murs aux ardoises dorées de San Marco et le sourire radieux de Giovanni transperça même le plus froid et sceptique des coeurs.

–L'article en question, poursuivit-il, portait sur les différentes catégories de bactéries, plus connues sous le nom d'archaebacteria

et prospérant dans les eaux bouillonnantes. Mais vous devez certainement vous demander quel est le rapport avec l'Église et la théologie? (Giovanni marqua une pause et scruta intensément son

auditoire, afin d'attirer toute son attention.) Je souhaite vous faire

plonger au plus profond de l'océan. Laissez-moi vous dresser le décor: nous nous trouvons tous à bord du sous-marin de recherches

Alvin, plusieurs kilomètres sous la surface de l'océan. Il y règne une

profonde obscurité et les eaux sont très, très froides. Voire glaciales.

Brusquement, les aveuglants projecteurs de notre sous-marin illuminent une parcelle de lave en fusion jaillissant de fentes volcaniques, et nous observons cette lave entrer en contact avec l'eau glacée. Profondément enfouies sous le fond de la mer, la lave

ainsi que les fuites s'échappant des fissures atteignent des températures supérieures à trois cents degrés, mais la pression extrême à de telles profondeurs empêche ses filtres de bouillir. A

la

place, ils donnent naissance à de longues cheminées incrustées de

lave et plus connues sous le nom de « fumeurs noirs ». Imaginez un

peu votre surprise en réalisant que la bordure de cet enfer maritime

fourmille de vie. Des vers et d'autres formes vivantes prospérant à

des températures bien supérieures à celles de l'eau bouillante.

Maintenant, je me suis demandé si, oui ou non, une telle découverte

constituait un problème pour notre théologie. (Giovanni réalisa alors

que tous les regards étaient rivés sur lui.) Ici, à la surface de notre

planète, nous avons tous que la source originelle de la vie sont les

rayons du soleil. Sans eux, les plantes mourraient, et sans les

plantes, les animaux, dont notre espèce, mourraient également. Mais

à de telles profondeurs, les rayons de soleil sont inexistants. Dans

ces contrées océaniques, ces formes de vie n'ont pas besoin du

soleil; elles se nourrissent de soufre et d'hydrogène. Il existe

aujourd'hui bon nombre de preuves scientifiques affirmant que ces

bactéries océaniques ont constitué les premières formes de vie

cellulaire sur terre, à partir desquelles ont évolué toutes les autres

formes de vie, dont les humains. Cela signifie également qu'il existe

probablement des formes similaires de vie sous la surface de planètes telles que Mars ou les lunes de Jupiter, et bien plus loin, au

sein des terres glaciales et dévastées de plusieurs millions de galaxies semblables à la nôtre.

Giovanni ne souhaite pas approfondir le sujet. Il ressentit déjà le malaise provoqué par sa théorie. Une théorie allant à l'encontre de

l'histoire biblique et officielle de la création offerte aux croyants. Et il

n'osa pas non plus traiter du problème, tout aussi important à ses yeux, de l'origine de l'ADN. Ce n'était en aucun cas le moment de laisser entrevoir la possibilité d'une puissante force spirituelle qui, il

en était convaincu, contrôlait le cosmos, une force englobant les croyances religieuses de l'ensemble de l'humanité.

—Alors, en quoi cela rejoint-il la Bible et Adam et Eve? demanda-t-il à

l'assemblée. Où cela nous mène-t-il en tant que chrétiens? (On aurait

pu entendre une mouche voler.) Etant à la fois un scientifique et votre

patriarche, je ne vois que des éléments positifs dans tout cela. A mon

humble avis, ce n'est qu'une nouvelle révélation du « comment » cela

s'est produit. Et connaissant le rayonnement de l'Esprit créateur,

je

suis persuadé que nous n'avons fait que gratter la surface.

Vittorio écoutait attentivement, plongé dans ses pensées. Il avait toujours eu foi en la doctrine de la création, enseignée au catéchisme: Dieu le Seigneur a plongé l'homme dans un profond sommeil; et pendant qu'il dormait, Il a pris l'une de ses côtes et a

comblé la cicatrice avec de la chair humaine. Puis le Seigneur a créé

une femme à partir de cette côte. La Genèse était une fabuleuse histoire, sans aucune trace de bactéries, et pourtant, Vittorio commença à croire en cet homme brillant, si heureux de partager ses connaissances. Ce fut un peu comme si la somptueuse cathédrale venait d'ouvrir ses portes pour un aggiornamento. Un vent de modernisation soufflait en rafales contre les portiques de San Marco. En temps voulu, il se muerait en bourrasques.

Invisible aux yeux de Giovanni et de Vittorio, la silhouette noyée d'ombre, assise dans la rangée du fond, ne cessait de prendre des notes.

La nuit venait de tomber sur la Place Saint-Marc ainsi qu'au coeur des ruelles étroites et pavées de Venise. Les fringants gondoliers tentaient tant bien que mal de se frayer un chemin sur le Grand Canal, avant de s'immiscer dans les canali plus petits, tout en guidant d'une main experte leur embarcation d'apparence si fragile

entre les vaporetti et les chalands naviguant fièrement sur ces eaux

troubles qui menaçaient, un peu plus chaque jour, d'engloutir à jamais la lagune et la cité féerique.

Faisant fi de l'habituelle passeggiata, la promenade du soir, Giovanni

se rendit à son bureau surplombant la Piazza en se remémorant le

sermon qu'il venait de prononcer. La théorie émise par Francis Crick

quant à l'origine de l'ADN avait menacé plus d'un haut dirigeant du

Vatican et l'éminent scientifique s'était très vite retrouvé discrédité.

Au cours des années 80, le Pr Antonio Rosselli, de l'université Ca' Granda de Milan, avait alors poursuivi les recherches de Crick, sous

les encouragements du Pr Kaufmann, qui menaient les siennes en parallèle. Toutefois, se dit Giovanni, l'étude de Kaufmann au sujet

des codes dissimulés dans les manuscrits de la mer Morte allait bien

plus loin qu'une simple analyse ADN. Le compte à rebours final avait-

il commencé? Rosselli en avait alors été convaincu.

Toujours plongé dans ses pensées, Giovanni se remémora avec nostalgie l'époque où, offrant son temps et son énergie au Seigneur,

lui et Allegra Bassetti, la sublime nonne d'Italie du Sud, avaient étudié ensemble. Les théories de Rosselli avaient alors donné lieu,

entre les deux jeunes gens, à une série de discussions enflammées et souvent accompagnées d'un savoureux plat de pâtes et d'un tout

aussi délectable pichet de vin bon marché servis à l'une des tables

étriquées de la Pizzeria Milano. Cela faisait plus de vingt-cinq ans

maintenant que le Vatican l'avait envoyé étudier à l'université de Milan. Mais il eut l'impression que c'était hier. Si n'était pas parvenue l'extraordinaire série d'événements de 1978, peut-être n'aurait-il jamais rencontré la douce Allegra. Et la proposition de les faire tous les deux intégrer une université laïque serait-elle restée enfouie dans les Archives secrètes du Saint-Siège.

LIVRE DEUX 1978 - 1979 ?

CHAPITRE NEUF

Rome

L'archevêque Lorenzo Petroni, substitut aux affaires générales du secrétariat d'État, comptait parmi les archevêques les plus influents

du Vatican. A la suite du décès du pape Paul VI et l'élection du cardinal Albino Luciani de Venise en tant que pape Jean-Paul Ier, Petroni avait, dans la foulée, été nommé nouveau chef d'état-major

de Sa Sainteté, conservant ainsi le contrôle des vastes finances de la

Banque du Vatican. Aucune information n'entrait ni ne sortait du bureau du Saint-Père sans que Petroni en fût informé. Mais en ce jour, moins d'un mois après l'élection de Sa Sainteté, Lorenzo Petroni

s'avérait pour le moins soucieux. Les cardinaux de la curie avaient

élu Luciani en raison de sa supposée malléabilité. Mais le paisible

homme d'Église, originaire de Venise, s'était révélé tout le contraire.

Quant aux impressionnantes carrières entamées par Petroni lui-même et un certain Jean Villot, le cardinal secrétaire d'État français,

elles ne semblaient nullement menacer son règne.

Lorenzo fronça les sourcils en parcourant des yeux le mémo rédigé

de la main du jeune père Giovanni Donelli, le secrétaire particulier du

pape.

Sa Sainteté a exprimé le souhait qu'un petit nombre de prêtres et de

nonnes aient l'opportunité d'étudier dans une université laïque. Il souhaite ainsi promouvoir un échange d'expériences et permettre à

la sainte Église de mieux faire face aux bouleversements du monde

extérieur et ainsi mieux comprendre les habitudes et les attentes de

la nouvelle génération.

Sa Sainteté vous serait fort reconnaissante d'en prendre note.

—Un échange d'expériences! Et puis quoi encore? (Furieux à l'idée de

devoir mettre en oeuvre un tel projet, au moment même où tant d'autres événements lui échappaient, Petroni froissa le mémo et

l'envoya directement à la poubelle. Qui avait bien pu inciter le Saint-

Père à entreprendre une telle action? Frayer avec le monde laïc

était

synonyme de danger. Quand bien même ils parviendraient à sélectionner les bonnes personnes. C'est alors que la sonnerie flaiarde de son interphone l'interrompt dans ses pensées.)
Petroni!

–Sa Sainteté demande à vous voir, Votre Excellence.

–Peut-on en connaître la raison?

–Je crois que c'est au sujet de sa proposition d'université laïque, répondit calmement le père Donelli, depuis bien longtemps habitué à

la légendaire irascibilité du chef d'état-major.

–Vous « croyez »? La vie serait beaucoup plus simple si nous étions

sûrs, mon cher Donelli, siffla Petroni en désactivant l'interphone, soulagé que la nature de la sommation ne fût pas celle qu'il redoutait.

Il reprit ses esprits et réfléchit à un moyen d'empêcher cette invraisemblable décision.

–S'accomodi!

–Vous avez demandé à me voir, Sainteté?

–Asseyez-vous, Lorenzo. (Luciani venait d'utiliser un ton à la fois poli

et détaché. Ce qui n'échappa nullement au terrible Petroni.)
Avez-

vous eu le temps de réfléchir à cette idée d'université laïque?

–Pas encore dans les détails, Sainteté, mais je n'y manquerai pas.

–Elle a du mérite, non è vero?

–Mais certainement, Sainteté. Permettez-moi tout de même de vous

mettre en garde. Il existe, selon moi du moins, quelques pièges à éviter avant d'entreprendre de plus amples avancées.

–Ah?

–Il convient de sélectionner avec soin les candidats, et l'université

adéquate. Le contenu des études sera également primordial. En gardant toutes ces choses en tête, je pense qu'il est plus prudent de

mettre en place un comité interdépartemental chargé de veiller au

bon déroulement de ce projet, comité qui nous aidera à faire face à

d'autres problèmes éventuels.

Lorenzo Petroni avait très tôt vanté les mérites d'un tel comité. En

plaçant la bonne personne à sa tête, lui en l'occurrence, une telle directive serait enterrée avant même d'être approuvée. Et si

quelqu'un venait à se poser des questions, un rapport provisoire pourrait suivre afin de retarder encore davantage le processus. Sans

bien évidemment oublier de mettre les mouchards sur la touche.

–Les comités interdépartementaux peuvent nous être d'une très grande utilité. Parfois, du moins, ajouta le pape avec conviction. Je

viens de recevoir une réponse très encourageante en provenance du

chancelier de Ca' Granda, l'université d'état de Milan.

–Il existe une excellente université catholique dans cette ville, rétorqua Petroni.

–Nous le savons pertinemment, mais notre décision est prise,

Lorenzo. (La rare utilisation du pluriel pontifical exprima une touche

de finalité.) Je souhaiterais que le cardinal préfet de la Congrégation

du clergé examine cette résolution et ordonne à ses membres de soumettre quatre nominations.

Le sourire de Luciani perdit soudain de sa chaleur habituelle.

Furieux à l'idée d'avoir été devancé, Petroni se dirigea en trombe

jusqu'à son bureau. Exposer de jeunes prêtres et nonnes catholiques

aux périls d'un monde laïc et incontrôlable menaçait de corrompre

leurs esprits. Mais cette maudite proposition d'université pouvait

attendre. Petroni était, pour l'heure, bien plus préoccupé par

l'embarrassante enquête commanditée par le pape en personne au

sujet de la Banque du Vatican.

Une semaine plus tard, Lorenzo Petroni, plus soucieux que jamais,

fut sommé de rendre une petite visite au cardinal secrétaire d'État.

–Bien entendu, Votre Éminence. J'arrive de suite.

Le cardinal Jean Villot avait les traits tirés et le teint terreux, en contraste avec les divans rouge foncé de son cabinet. Sur la table

basse, un large cendrier rempli de mégots de cigarettes siégeait aux

côtés d'une copie de L'Osservatore Politico. Les gros titres n'auraient pu être pires: « La Grande Loge du Vatican ».

Le fait d'être affilié à une loge franc-maçonnique, et notamment une

loge aussi bien connectée que P2, comprenait des avantages significatifs, mais l'Église catholique avait toujours été très claire au

sujet des « fils du diable ». Tout catholique démasqué en tant que franc-maçon risquait de se retrouver instantanément excommunié et

le furibond rédacteur en chef de L'Osservatore Politico, un ancien membre de P2, avait publié une liste de cent vingt et un fervents et

influents catholiques affiliés à des loges maçonniques. Le nom du cardinal d'État figurait tout en haut, parmi ceux de plusieurs autres

cardinaux. Petroni sentit sa gorge se nouer. Cela faisait à peine une

semaine qu'il avait lui-même été nommé membre.

–Ils m'ont exclu, se contenta de déclarer le secrétaire d'État.

–La liste? demanda Petroni, en indiquant l'article. Puis-je la voir?

–Vous n'en faites pas partie.

–Je ne comprends pas, Votre Éminence, rétorqua Petroni, faisant tout son possible pour ne pas perdre la face.

–Votre affiliation a été acceptée. Mais elle n'est pas encore effective.

–Je suis désolé que votre nom ait été publié, Éminence, s'excusa

Petroni. Je présume que j'ai eu de la chance, cette fois, ajouta-t-il,

tout en attendant une confirmation de son interlocuteur.

–Pas vraiment. Le pape souhaite vous relever de vos fonctions dès demain. Il a reçu hier un rapport préliminaire quant à vos activités au

sein de la Banque du Vatican et il a l'intention de mener une enquête

approfondie. Si celle-ci mène quelque part, je peux vous affirmer qu'elle entraînera de lourdes accusations et certains d'entre nous pourraient se retrouver derrières des barreaux pendant un sacré paquet de temps.

Lorenzo Petroni retourna à son bureau, le teint blafard et l'esprit en

ébullition. Il fallait à tout prix empêcher cette investigation. Il allait

devoir s'entretenir au plus vite avec Giorgio Felici, le jeune Sicilien

de P2.

Giovanni Donelli se fraya un chemin, jusqu'à la salle à manger pontificale, située au troisième étage du palais apostolique du Vatican. Vingt-deux jours à peine s'étaient écoulés depuis l'élection

de Luciani et cette nuit-là, le pape Jean-Paul Ier avait exigé que Giovanni dîne avec lui en tête à tête.

A la demande de Luciani, les soeurs avaient préparé un repas frugal,

composé d'une soupe légère, de veau, de haricots frais et de salade.

–Vous me semblez préoccupé, Sainteté, fit remarquer Giovanni.

–Ce dont je vais vous parler ce soir, Giovanni, s'apprête à tomber dans le domaine public dès demain, mais pas en totalité. Avez-vous

lu l'article de L'Osservatore Politico?

–Oui. Et j'en ai été fort choqué, répondit Giovanni.

La franc-maçonnerie constituait une véritable aberration, à ses yeux.

Surtout lorsque l'on connaissait le lien étroit entre les loges et la Mafia.

Albino Luciani acquiesça.

–J'ai, cet après-midi-même, démis le cardinal secrétaire d'Etat de ses fonctions. Il sera renvoyé en France dans une maison de retraite

où, j'ose l'espérer, il trouvera enfin la paix. Le reste des cardinaux et

évêques inscrits sur cette liste seront renvoyés dans des diocèses

où ils pourront sciemment réfléchir à leurs actes et seront privés de

tout contact avec une loge maçonnique. (Il s'agissait d'une mesure

délibérée; bien qu'amèrement déçu et bouleversé, le saint homme prenait tout de même le temps de s'occuper du sort de ceux qui venaient de trahir l'Église.) Avez-vous jeté un oeil au rapport préliminaire concernant la Banque du Vatican? Vous savez? Celui que je vous ai confié, sous bonne garde?

–Pas encore, Sainteté. J'attendais vos recommandations. Mais je l'ai

placé en sécurité.

Luciani lui sourit: il aurait fait exactement la même chose à sa place.

–Nous devons appliquer ici les mêmes règles qu'à Venise, Giovanni.

Aucun d'entre nous n'est adepte des politiques du Vatican, mais vous

devez vous tenir informé de tout ce qu'il se passe en ces lieux.

Lorsque vous en aurez le temps, j'aimerais que vous lisiez le rapport

d'enquête. Je ne suis pas encore certain de la lancer. Toutefois, je relèverai, dès demain, l'archevêque Petroni de ses fonctions.

–Votre substitut aux Affaires générales?

Giovanni n'appréciait que très moyennement l'agressif et arrogant

Petroni. Et il était toujours frappé de constater à quel point

l'escroquerie et la corruption avaient perverti les arcanes mêmes du

Vatican.

Tandis que les deux hommes poursuivaient leur petite conversation

et que les intendantes pontificales s'accordaient une pause

amplement méritée dans la cuisine, une silhouette vêtue d'une

soutane noire quitta la chambre à coucher du pape aussi furtivement

qu'elle y était entrée.

-La Banque du Vatican mouille dans les activités criminelles et ce, au

moins depuis que Petroni a été nommé à sa tête. (Giovanni écoutait

attentivement.) Au cours des d

-Corrigé

-ernières années, nous avons honteusement abusé de notre statut d'État pontifical et de notre immunité face aux autorités italiennes. La

Banque du Vatican a en effet blanchi plusieurs millions de lires pour

la Mafia et nous sommes lourdement impliqués dans une frauduleuse

affaire de facturation privant le peuple italien de millions de lires supplémentaires. Nous détenons des parts au sein de sociétés qui fabriquent des tanks et des munitions, et selon mes dernières informations, sur plus de dix mille comptes de notre banque, moins

de dix pour cent s'avèrent réglementaires. Il s'agit pour la plupart de

fonds factices destinés aux accointances mafieuses de Petroni.

-Nous devrions nettoyer tout ça, Sainteté, observa judicieusement

Giovanni.

-Oh, mais j'en ai bien l'intention. Surtout lorsque l'on sait que l'Istituto Farmacologico Sereno a autrefois appartenu au Vatican.

-Vous voulez parler de la grande société pharmaceutique?

Le pape Jean-Paul Ier hocha la tête.

–L'un de nos produits les plus prisés se nomme Luteolas, la pilule contraceptive. Vous connaissez mon opinion au sujet de notre doctrine quant à la contraception, Giovanni, mais le fait de condamner le contrôle des naissances tout en gagnant énormément

d'argent avec la vente de ces pilules nous a fait plonger dans des abysses d'hypocrisie. Il existe néanmoins une issue plus efficace.

Selon l'enquête, nous aurions acheté, plus tôt au cours de cette année, l'un des fameux manuscrits de la mer Morte pour la modique

somme de dix millions de dollars. Avez-vous déjà entendu parler de

ce manuscrit?

–Oui, j'en ai entendu parler, Sainteté, mais j'ignorais qu'il existait et

encore moins que le Vatican se l'était procuré.

–Nous nous connaissons depuis longtemps, Giovanni, et après ma mort, ce sera à vous et à vos semblables de tenir les rênes de l'Eglise. Si ce qu'on m'a dit est vrai, le Manuscrit Oméga pourrait nous obliger à repenser une grande partie de notre doctrine. Au risque de déranger bon nombre de personnes. Mais jamais nous ne

devons nous écarter de la vérité, mon ami. A ma demande, un certain Salvatore Fiorini, professeur ès Antiquités du Moyen-Orient à

l'università Ca' Granda, s'est rendu ici afin d'en entamer secrètement

la traduction. Je dispose d'un rapport que je compte lire dès ce

soir.

Mes

premières

impressions

sont

celles-ci:

parmi

d'autres

révélation,

le

Manuscrit

Oméga

contiendrait

un

terrible

avertissement lancé à l'ensemble de l'humanité.

Giovanni se réveilla en sursaut, au son de l'alarme. Celle-ci provenait

de la chambre du Saint-Père. Il jeta un oeil au réveil posé sur la table

de nuit: il était cinq heures du matin passées. Giovanni enfila sa soutane à la hâte et se rua dans le couloir reliant ses modestes appartements à ceux du pape.

–Vous me semblez bien mal en point, soeur Vincenza! s'écria-t-il en

atteignant le bout du corridor. Que se passe-t-il?

–Il est arrivé quelque chose de terrible, mon père. Sa Sainteté...

est..., bafouilla Vincenza.

En entrant dans la chambre, Giovanni eut un brutal mouvement de

recul. Sa Sainteté était assise dans son lit, le visage tordu de douleur

et les yeux exorbités. Ses lunettes avaient glissé sur le bout de son

nez. Giovanni réprima un haut-le-cœur en observant les pantoufles

du pape, gisant au pied du lit, et dont la pointe était souillée de vomis.

Il s'empara du combiné du téléphone placé sur la table de chevet et

composa le numéro du cardinal secrétaire d'Etat, dans son appartement

du palais Latran. Ce dernier décrocha dans la foulée.

–Mon Dieu, mon Dieu est-ce vrai?

L'homme semblait parfaitement éveillé et conscient. C'était du moins

ce à quoi Giovanni allait réfléchir bien plus tard.

–Quand l'avez-vous trouvé dans cet état, ma soeur? s'enquit-il.

–Juste avant de vous avoir réveillé, mon père, rétorqua Vincenza.

(Son joli visage ridé ruisselait de larmes.) J'ai déposé le café du Saint-Père devant sa porte vers quatre heures quarante, comme d'habitude, et en revenant vérifier s'il l'avait bien récupéré, un peu

avant les cinq heures, j'ai réalisé qu'il n'y avait pas touché, alors j'ai

frappé et...

Elle laissa traîner sa voix avant d'éclater en sanglots.

–Vous avez fait tout ce que vous pouviez, lui dit-il d'une voix réconfortante. Allez donc vous préparer une tasse de thé, ajouta-t-il.

–Désirez-vous que je vous en apporte une, mon père? demanda la soeur Vincenza, toujours soucieuse du bien-être de ses maîtres.

–Faites comme bon vous semble.

Après le départ de la vieille nonne, Giovanni examina plus attentivement le cadavre du pape. Durant la très brève période où il avait détenu les clés de Saint-Pierre, Albino Luciani était parvenu à

se faire aimer de la majorité et haïr par quelques-uns. C'était un homme simple, char-mant et doux, et doté d'une saisissante intelligence. Giovanni fixa, sur la table de nuit, la petite boîte de médicaments destinée au contrôle de la pression sanguine, puis son

regard se posa sur le classeur rouge foncé que le Saint-Père tenait toujours à la main. Eparpillés sur le lit, les documents qu'il contenait

faisaient partie du rapport dressé par le Pr Fiorini, au sujet du Manuscrit Oméga. Giovanni en consulta quelques pages et ressentit

une peur noire lui remuer les entrailles.

Et au commencement, la troisième l'emportera sur la première et la

deuxième...

Toute l'humanité sera anéantie.

–Surtout, ne touchez à rien, mon père, intervint soudain Lorenzo Petroni, d'une voix de glace. (Son manque d'émotion faisait froid dans le dos.) Quelqu'un d'autre que vous est-il au courant de la mort du pape?

Il était rasé de près et avait revêtu sa soutane officielle d'archevêque. Seulement onze minu-tes s'étaient écoulées depuis que Giovanni avait alerté le cardinal secrétaire d'Etat. Il n'était pas encore cinq heures et quart.

–Uniquement le cardinal secrétaire d'Etat et la soeur Vincenza.

–Vous auriez dû également m'avertir, père Donelli. Bon, réfléchissons... Afin d'éviter à la soeur Vincenza de se retrouver la cible des médias, je pense qu'il serait judicieux de la renvoyer dès à présent dans son couvent vénitien.

–C'est vraiment terrible, Éminence, observa Donelli, à voix basse.

Le cardinal secrétaire d'Etat, lui aussi vêtu de son costume officiel et rasé de près, accourut en trombe dans la chambre. Il était suivi par

le médecin pontifical, le Dr Renato Buzzonetti. Tandis que ce dernier

examinait le corps, l'archevêque Petroni s'empara du dossier et des

papiers éparpillés sur le lit, ainsi que des lunettes du pape, de ses

pantoufles et sa boîte de médicaments. Il traversa la pièce jusqu'au

bureau du Saint-Père et y redéposa le dossier ainsi que le carnet de

rendez-vous de Jean-Paul Ier.

Plus tard dans la matinée, Giovanni, toujours profondément bouleversé, versa des larmes en écoutant l'annonce officielle du décès du pape sur les ondes de la Radio du Vatican:

Ce matin, 29 septembre 1978, aux alentours de cinq heures et demie,

le secrétaire particulier du pape, n'ayant pas trouvé le Saint-Père dans la chapelle de ses appartements privés, s'est rendu jusqu'à sa

chambre et l'a trouvé inanimé sur son lit, avec la lumière allumée,

comme s'il avait eu l'intention de lire. Renato Buzzonetti, le médecin

pontifical, arrivé en hâte sur les lieux, a confirmé le décès, survenu,

selon toute vraisemblance, aux alentours de vingt-trois heures, la nuit précédente. Il s'agirait d'une « mort subite » probablement causée par un violent infarctus du myocarde.

–La radio du Vatican a tout faux, Excellence, protesta Giovanni en

s'adressant à Petroni.

–Non, père Donelli, elle ne fait que dévoiler la vérité. Sa déclaration

est en accord avec la revue de presse officielle, qui s'apprête à être

rendue publique à l'instant même où je vous parle. Toutes les enquêtes médiatiques se doivent d'être contrôlées par le service de presse du Vatican et, si quelqu'un venait à poser trop de questions, nous nous contenterons d'affirmer que le Saint-Père a été découvert mort, avec à la main, un exemplaire de L'Imitation du Christ. Me suis-je bien fait comprendre?

–Parfaitement, Excellence, fut la seule et unique réponse de Giovanni.

Une réponse teintée de honte, de colère et d'amertume.

Petroni observa le jeune prêtre quitter son bureau, tout en se demandant combien d'extraits du Manuscrit Oméga il avait bien pu consulter. Il aurait suffisamment de temps pour s'occuper de son cas une fois le conclave réuni et le nouveau pape élu. Pour le plus grand bonheur de Lo-renzo, les cardinaux de la curie avaient enfin l'occasion de faire un choix plus judicieux. Et l'Eglise pourrait retrouver le droit chemin.

Tom Schweiker se prépara à passer à l'antenne. Le standard s'était retrouvé submergé d'appels de téléspectateurs, avides de connaître la vérité quant à la si soudaine disparition de Jean-Paul Ier. Jusqu'ici,

la chaîne CCN ne disposait d'aucun reporter affilié aux « affaires reli-

gieuses » et bien que Tom Schweiker fut leur correspondant pour le

secteur de la Méditerranée et celui, beaucoup plus vaste, du Moyen-

Orient, et étant donné la proximité de Rome, les pontes de CCN avaient tout naturellement répondu au souhait émis par ce dernier de

couvrir les affaires du Saint-Siège. Mais ils ignoraient, en revanche,

que cette demande faisait partie intégrante de la propre quête de vérité de Tom. Une quête entêtante. Une quête qui n'avait jamais cessé de le hanter depuis son adolescence.

—« Retrouvons dès à présent Tom Schweiker, en direct de la Cité du

Vatican. Tom, de nombreuses personnes exigent qu'une enquête soit

ouverte au sujet de la mort du pape.

Son interlocuteur, un journaliste aux cheveux grisonnants, n'était autre que Walter Casey, un nom fort répandu sur le sol américain.

Tom acquiesça avec un léger temps de retard, une fois que la connexion satellite transatlantique eut enfin atteint son oreillette.

—« Absolument, Walter. Le respectable quotidien italien, Corriere della Sera, a été parmi les premiers à réclamer une réponse claire et

précise en provenance du Vatican.

—« Pensez-vous que le Vatican nous cache quelque chose?

—« Cela semble évident. Le Vatican nous ment depuis le début, Walter, et les fausses déclarations sont à la limite de la puérilité. Le

cadavre du pape n'aurait absolument pas été découvert par son secrétaire particulier, comme l'a affirmé la toute première revue de

presse du Vatican. Nous savons maintenant que le corps a été découvert par l'une des domestiques du pape, la soeur Vincenza, qui

s'est depuis mystérieusement volatilisée. Et le Vatican refuse de dévoiler où elle se trouve.

—« L'on parle également des documents que le pape lisait, au moment de sa mort, n'est-ce pas?

—« Tout à fait, Walter. Le Vatican a initialement déclaré que feu Jean-

Paul Ier lisait un livre pieux, L'Imitation du Christ, mais cette déclaration a depuis été démentie: le livre en question n'a pas été retrouvé dans les appartements du pape au Vatican, mais dans son

ancienne habitation vénitienne. Le Vatican affirme actuellement que

le pape consultait en réalité une liste de rendez-vous, mais nombreux

sont ceux à démentir cette dernière information. Selon toute vraisemblance, il aurait eu sous les yeux un rapport concernant le

légendaire Manuscrit Oméga.

–« Pensez-vous qu'il y aura une autopsie, Tom?

–« Il existe d'énormes pressions à ce sujet, Walter, mais le Vatican s'y refuse pour l'instant. Comme vous le savez peut-être, le droit canon interdit catégoriquement ce genre de pratiques. Mais plusieurs théologiens ont confirmé que ce règlement ne mentionnait

aucunement le cas de l'autopsie. D'où le problème. La loi italienne

concernant l'injection de fluides embaumants n'autorise cette intervention que dans les vingt-quatre heures suivant le décès et avec l'accord exprès d'un magistrat. Selon nos sources, le cadavre du pape Jean-Paul Ier aurait été embaumé, peu de temps après sa mort. Beaucoup semblent désormais défendre la thèse de l'assassinat. Assassinat probablement dû à une surdose de digitaline

dans les pilules que Sa Sainteté prenait afin de réguler sa très faible

pression sanguine.

–« Savons-nous s'il était en bonne santé?

–« Il a été examiné par le Dr Giuseppe Da Ros, seulement quelques

jours avant sa mort et ce dernier aurait déclaré, je cite: « Non sta bene ma benone - il n'est pas en bonne santé, mais en parfaite santé

», et son médecin personnel à Venise affirme également qu'Albino Luciani était un excellent alpiniste, sans aucun antécédent de dysfonctionnement cardiaque.

–« Merci infiniment, Tom, pour ces précieuses informations.
C'était

Tom Schweiker en direct du Vatican, au sujet du supposé
assassinat

du pape Jean-Paul Ier. Aux dernières nouvelles, le Saint-Siège a
annoncé la mise en place d'un conclave pour l'élection de son
successeur, le 14 octobre prochain, très exactement, date la plus
probable pour organiser un tel événement... A présent, quelques
nouvelles de la Maison-Blanche: le Président Carter s'est
aujourd'hui

déclaré extrêmement confiant quant à un probable traité de paix
au

Moyen-Orient après la signature, la semaine dernière, des
accords

de Camp David, entre le Président égyptien Anouar al-Sadate et
le

Premier ministre d'Israël...

Plus tard cette nuit-là, Tom Schweiker, de retour dans sa
chambre,

fut incapable de trouver le sommeil. Le direct devant les portes
du

Vatican avait réveillé en lui de sombres souvenirs. Les
cauchemars

récurrents n'avaient jamais cessé de l'accompagner depuis son
enfance et son ado-lescence, passées dans une modeste et
poussiéreuse ferme de l'Idaho, spécialisée dans la culture de la
pomme de terre; des cauchemars qui motivaient sa perpétuelle
quête de paix et le rame-naient directement en 1960, lorsqu'il
n'était

encore qu'un jeune garçon d'à peine douze ans, et privé d'un père

décédé six années auparavant. A cette époque, un nouveau prêtre,

le père Rory Courtney, avait pris les rênes de la petite paroisse de la

plaine du fleuve de serpent.

La grosse voiture s'immobilisa devant la maison, chassant au passage la flopée de poules et de poussins en train de picorer.

Quelqu'un vint alors frapper à la vieille porte en bois, parée de son

sempiternel rideau anti-mouches.

–J'y vais, intervint Tom en apostrophant sa mère, avant de dévaler

quatre à quatre les marches de l'escalier. Mon père! Entrez, je vous

en prie, s'écria-t-il, de toute évidence habitué à l'accueillir au pas de

la porte.

Rory Courtney était un homme solidement bâti, d'environ vingt-cinq

ans. Mais sa chevelure rousse commençait à se dégarnir et il avait

une fâcheuse tendance à l'embonpoint. Une profonde cicatrice lui balafrait la joue gauche sur toute la longueur, stigmate d'une bagarre

de bar à haute teneur en whisky, datant de ses jeunes et fougueuses

années en tant que géologue minier.

–Merci, Tom. Ta maman se trouve-t-elle à la maison, mon

garçon?

–Qui est-ce, Tom? s'écria sa mère, de la cuisine.

–C'est le père Courtney, m'man.

La mère de Tom surgit en trombe dans la pièce principale, chassant

la farine de ses mains, avant de détacher son tablier.

–Oh, mon père, veuillez m'excuser pour le désordre. Asseyez-vous,

je vous en prie.

Eleanor Schweiker retira hâtivement la boîte à couture posée sur un

vieux divan tout élimé. Elle semblait gênée que leur cher prêtre ne la

voie pas vêtue de ses beaux habits du dimanche.

–Ne vous dérangez surtout pas, Eleanor. Je ne resterai pas

longtemps. Je rends simplement ma petite visite quotidienne à mes

chers paroissiens.

Rory Courtney était un être sociable et chaleureux et, chaque fois,

Tom l'attendait comme le messie. Le père Courtney trouvait toujours

le temps d'entamer une petite partie de football dans l'enclos du

fond. Et Tom en oubliait quelquefois le chagrin causé par la perte de

son père.

–Voulez-vous un café, mon père?

–La prochaine fois peut-être, Eleanor. Je me demandais, si Tom

est

libre dimanche pro-chain, si je ne pouvais pas l'emmener faire une

petite balade jusqu'à la rivière. J'ai trouvé l'endroit parfait pour récolter quelques pépites d'or.

–Je n'y connais rien là-dedans, mon père, avoua maladroitement le

jeune adolescent.

–Oui, mais moi, si. Je t'apprendrai, ne t'en fais pas. Contente-toi d'emporter tes bottes et je me chargerai du reste.

–Oh, mon père, c'est tellement gentil à vous, lui répondit une Eleanor

Schweiker pleine de gratitude. (Le petit Tom était depuis bien trop

longtemps privé d'une figure paternelle.) Je vous préparerai un petit

pique-nique.

–C'est fort aimable à vous, ma chère Eleanor. Je viendrai le chercher

après la messe, ajouta-t-il, sur le point de s'en aller.

–Au r'voir, mon père.

Tom et sa mère lui adressèrent un salut et l'imposante Buick du père

Courtney fit cracher la poussière avant de filer au bas de la colline.

Le soleil d'hiver atteignit son zénith, en opérant un arc de cercle au-

dessus des montagnes abondamment boisées. La Buick se balança

délicatement, tandis que le père traversait la carrière. Il immobilisa

le véhicule à deux pas de la rive du fleuve aux flots tumultueux. L'eau

douce en provenance des cimes venait frénétiquement heurter les rochers.

—Il y a vraiment de l'or dans cette rivière, mon père? demanda un Tom tout excité qui dévorait à pleines dents un petit pain préparé par

sa mère, plus tôt dans la matinée.

—Oh oui, à coup sûr, fiston.

Tom aida le père Courtney à déballer leur paquetage: ils en sortirent

une pelle, une pioche, deux seaux destinés à recevoir les éventuelles

pépites, un plat de nourriture enveloppé dans du plastique bleu et

brillant, ainsi qu'une étrange boîte oblongue et striée, en aluminium,

d'environ un mètre cinquante de long.

—De quoi s'agit-il, mon père?

—C'est une petite écluse. Donne-moi donc un coup de main, nous allons la mettre en place.

Tom suivit le père Courtney à travers les eaux frémissantes de la rivière, jusqu'à la rive opposée. Ce nouveau prêtre était vraiment sympathique, pensa tout bas le petit Tom.

—L'or est plus lourd que les gravillons ordinaires. C'est pourquoi il a

tendance à couler au fond de l'eau, tandis que les gravillons flottent à

la surface en descendant le long de la rivière.

Le père Courtney sécurisa l'écluse en y plaçant deux gros cailloux de

chaque côté. Puis il saisit la pelle et tendit la pioche à Tom. Ce dernier lui offrit un sourire lumineux et commença à piocher avec

entrain. Ils s'échangèrent les outils à plusieurs reprises, et au bout

d'une dizaine de minutes de dur labeur, les deux gros seaux furent

remplis de gravillons.

—Le plus important est d'éviter de jeter trop de gravier au sommet de

l'écluse, sinon il risque de se déplacer de l'autre côté en emportant

l'or avec lui. Il faut toujours surveiller de près la surface de l'eau, lui

expliqua le père Courtney, en dirigeant délicatement de la main les

gravil-lons au bout de la petite écluse.

Tom les observa flotter à la surface et laisser le concentré derrière

eux.

—Ok, Tom, maintenant, nous allons enfin savoir si nous sommes riches, reprit le père Courtney avec un large sourire, tout en remplissant une casserole de sable noir.

Il plongea légèrement celle-ci dans l'eau et la secoua

délicatement

afin que les gravillons les plus clairs remontent à la surface. Il les fit

ensuite glisser dans le bec. C'est alors qu'ils distinguèrent un petit

scintillement doré au fond du récipient.

—Mon père, mon père! Regardez! s'écria Tom en pointant l'éclat du

doigt.

Le père Courtney plongea sa main pour récupérer la petite pépite enfouie dans le sable noirâtre. Celle-ci était à peine plus grande qu'un petit pois, mais aux yeux de Tom, elle ressemblait presque au

Saint-Graal.

—Tu vois, Tom? Je t'avais bien dit qu'on trouverait de l'or par ici. (Ce

fut la seule et unique « pépite » de la journée. Après deux bonnes heures de recherche acharnée, la casserole fut remplie d'une demi-

once de flocons d'or, que le père Courtney fit glisser dans un petit cylindre de plastique. Quant à Tom, il n'avait jamais été aussi heureux.) Dis-moi, fiston, tu sais conduire? lui demanda le père Courtney après avoir fini de charger le véhicule. (Tom fit oui de la

tête.) Eh bien, dans ce cas, viens un peu de ce côté. Tu seras mon chauffeur sur le chemin du retour.

Le père Courtney laissa la portière du conducteur ouverte. Tom prit

appui sur le marche-pied avant de se glisser devant
l'impressionnant

volant blanc en bakélite, équipé de son étincelant klaxon
chromé.

–Vous avez une bien jolie voiture, mon père.

–N'est-ce pas? Vas-y, attrape le volant, fit-il, en posant son bras
autour des épaules de l'adolescent. (Ils s'éloignèrent de la rivière
sur

environ un kilomètre et demi. Aux commandes siégeait un petit
Tom

plus que ravi de faire zigzaguer l'imposant véhicule entre les
flaques

et les nombreux nids-de-poule parsemant le sentier.) Si tu veux,
je

t'apprendrai à conduire. J'ai souvent un peu de temps libre après
la

messe du dimanche.

–Oh oui, mon père. Merci. Ça serait vraiment chouette, lui
répondit

Tom, des étoiles plein les yeux.

Mais le père Courtney saisit le volant. Et l'excitation de
l'adolescent

vira rapidement au malaise lorsque le prêtre retira une main de
ce

même volant pour venir caresser l'intérieur de la cuisse de Tom.

–Tu sais, Tom, c'est une bonne chose que de se sentir proche de
son

prêtre. Dieu exige qu'il en soit ainsi.

Le père Courtney prit la main de Tom et la colla contre son

entrejambe. Il n'était pas venu à l'esprit de l'adolescent que le prêtre

puisse avoir détaché sa ceinture, ni même descendu la bra-guette de

son pantalon sacerdotal noir. Un noir sinistre et maléfique. Le père

Courtney avait tout manigancé avec une méticulosité qui faisait froid

dans le dos. Il ne lui avait suffi que de quelques secondes. Le temps

que Tom lui tourne le dos pour monter, tout excité, à bord de la voiture. Son sens du timing résultait de plusieurs années de pratique.

A chaque fois, des plaintes avaient été émises, et à chaque fois, le Vatican s'était empressé de les étouffer, avant de confier à cet horrible prêtre un nouveau groupe d'enfants innocents. En trois ans,

le père Courtney avait changé trois fois de paroisse.

Tom tenta de retirer sa main, mais le prêtre continua de la presser

contre son sexe en érec-tion. Avec une précision d'orfèvre, il tourna

légèrement le volant et dirigea le véhicule le long d'un sentier adjacent, dont il avait opéré la reconnaissance plus tôt dans la semaine. Ils s'engagè-rent de nouveau vers la rivière et finirent par

atteindre une sorte de mur feuillu, composé d'épais arbustes. Le prêtre coupa le moteur et, à l'aide de ses deux mains libres, commença à caresser le petit Tom qui réalisa, avec horreur, être

lui

aussi en érection.

–Qu'en dis-tu, mon garçon? N'est-ce pas agréable?

D'un mouvement brusque, le père Courtney rabaissa son pantalon,

saisit de nouveau la main de l'adolescent et l'obligea à le masturber.

Il finit par jouir en poussant un petit cri haut perché.

Totalement sous le choc, Tom alla se recroqueviller contre la portière. Il aurait voulu s'en-fuir, hurler, s'éloigner le plus loin possible de ce monstre.

–Inutile d'aller tout raconter à ta mère, Tom. Elle ne te croirait pas,

de toute manière. Mais nous pouvons toujours continuer les cours de

conduite, qu'en dis-tu?

–Non merci, bredouilla Tom.

Un Tom furieux. Honteux. Perdu. Trahi. Tout un magma d'émotions

entremêlées que même son bain quotidien ne parvint pas à chasser

de son esprit.

La mère de l'adolescent s'était montrée perplexe lorsqu'il avait, à plusieurs reprises, refusé d'aller chercher de l'or dans la rivière.

–Ça te fera du bien, Tom. Et puis c'est ton prêtre. Tu devrais te montrer reconnaissant qu'il veuille passer un peu de temps avec toi.

–Non merci.

–Mais pourquoi?

Tom avait refusé de répondre. Il s'était contenté de grimper en haut

des escaliers, avant de claquer la porte de sa chambre, et refuser d'en sortir pendant plusieurs heures. Sa mère s'était mise vraiment,

mais alors vraiment, en colère. Des semaines durant, mère et fils s'étaient livrés une guerre froide. Puis les ragots avaient commencé

à circuler. « Big Mitch Coburn », un culti-vateur de pommes de terre

de la quatrième génération et accessoirement doyen de la paroisse,

avait été le premier à se plaindre publiquement. Eleanor Schweiker

l'avait écouté avec une horreur grandissante, réalisant enfin de quoi

il était question.

–Bobby Shanahan, Hughie Taylor et le p'tit Jimmy Osborne. Tous les

trois. Ils ne mangent plus, ils mouillent leur pantalon, ils s'isolent. Ils

ne sont plus eux-mêmes, quoi. Grandma Taylor est la première à s'être doutée de quelque chose. Et à mon plus grand regret... à ma

honte éternelle, je lui ai dit que je refusais d'entendre ce genre de

choses au sein de ma paroisse.

Mitch Coburn avait généralement l'allure d'un jovial et gentil géant.

Mais, ce jour-là, il donnait l'impression d'être passé sous les roues d'un tracteur Massey-Harris.

–J crois ben qu'j'ai eu tort. J'n'ai touché deux mots avec l'Evêque et il

m'a dit, tout à fait calme, qu'c'était pas la première fois qu'ça arrivait. Il a révoqué l'père Courtney et le cardinal va v'nir de Chicago, la s'maine prochaine pour faire amende honorable.

–Qu'insinues-tu en disant que ce n'est pas la première fois que ça arrive, Mitch? lui demanda Eleanor, d'une voix aussi froide que l'acier. Quelle sorte d'excuses ce cardinal croit-il nous présenter?

(Son estomac ne cessait de faire des va-et-vient, un peu comme s'il

s'était retrouvé dans une machine à laver.) Mon Tom n'est plus le même depuis son excursion avec le prêtre, et maintenant, il refuse

catégoriquement d'en parler. (Le visage blême, elle dirigeait sa colère

sur

la

seule

cible

qu'elle

pouvait

trouver.)

J'ai

personnellement défendu le prêtre et voilà que tu me racontes

que

ça s'est peut-être produit avant! Dieu seul sait ce qu'il est arrivé à mon fils et tout ce qu'il me reste à faire, c'est de défendre une Eglise

qui protège ses prêtres et abandonne mon enfant et tous les autres?

C'est ça? Une Eglise qui place nos petits entre les mains de monstres

comme Rory Courtney et ses semblables? Et bien, permettez-moi de

vous dire que vous, votre précieuse Eglise et ce maudit prêtre pouvez tous brûler en enfer!

Mitch Coburn cligna des yeux, aveuglé par la colère noire de cette

mère souillée.

—Je sais, Eleanor, je sais. C'est la chose la plus terrible qui puisse arriver. Vraiment terrible. C'est tout ce que nous pouvons dire.

Tom Schweiker gémit au fond de son lit, en se remémorant ce que

cette chère Eglise leur avait proposé: chaque famille souillée obtiendrait la somme rondelette de cinquante mille dollars, à condition qu'elles acceptent de garder le secret. Lui revint

également en mémoire le souvenir brûlant d'une mère refusant de

signer, à moins que le prêtre ne soit radié, et le cardinal lui affirmant

que c'était du domaine de l'Eglise, et non du sien. Il se réveilla en sursaut, ruisselant de sueur, en repensant à sa petite bourgade de

l'Idaho, littéralement anéantie par le suicide de Bobby Shanahan et

Hughie Taylor. Et sa fureur à l'encontre d'une Eglise incapable de prendre soin de ses paroissiens, protégeant cyniquement son image

et permettant à d'infâmes créatures telles que Rory Courtney de prendre librement les rênes d'une nouvelle paroisse et détruire davantage de vies humaines, au nom du Christ.

Lorenzo Petroni avait d'excellentes raisons de se sentir satisfait.

Karol Wojtyla de Pologne venait tout juste de se faire élire pape, sous

le nom de Jean-Paul II. Le cardinal Villot avait été reconduit en tant

que cardinal secrétaire d'Etat et Petroni, nommé nouveau Chef d'état-major de Sa Sainteté, tout en conservant le contrôle de la Banque du Vatican. Mais il existait toujours deux problèmes de taille.

Petroni fit tambouriner ses longs doigts élégants sur son bureau, tout

en réfléchissant aux diverses solutions envisageables. Le Manuscrit

Oméga avait été confidentielle-ment dissimulé au sein des Archives

secrètes et le rapport compromettant, tout bonnement détruit. Ne restait plus qu'à régler le cas de ce vieux professeur de Ca' Granda et du père Donelli. Le Pr Fiorini allait devoir être éliminé au plus vite.

Bien évidemment, une « solution italienne » s'imposait. Lorenzo se

résolument à prendre contact avec Giorgio Felici, dès la première occasion. Donelli, en revanche, lui causait beaucoup plus de soucis.

Le nouveau pape avait emmené dans ses bagages son propre secrétaire particulier et Petroni avait personnellement assuré à Sa

Sainteté que le cas de Donelli serait vite réglé. Rendu furieux par le

calme olympien de cet arrogant jeune prêtre en ces temps de crise

et ses doutes à propos du bulletin émanant du service de presse du

Vatican quant à la mort de Jean-Paul Ier, Petroni s'était empressé de

lui dénicher un poste, ennuyeux à mourir, à la bibliothèque du Saint-

Siège, dans l'espoir qu'il finisse par donner sa démission. Les jeunes

prêtres, songea-t-il avec colère, se montraient généralement bien plus faciles à contrôler.

Donelli n'avait, jusqu'ici, nullement exprimé le souhait de se retirer et

Petroni s'était résolu à exclure l'insolent des coulisses du pouvoir le

plus tôt possible. Tout en continuant de peser le pour et le contre,

l'homme jeta un oeil aux dossiers destinés au nouveau pape. Il choisit

ceux qu'il allait se faire un plaisir de lui soumettre en main propre:

une enquête sur Sa Sainteté... une délégation de l'Opus Dei... une requête émise par l'ambassadeur américain en Italie, pour un éventuel entretien avec le pape...

Le dossier suivant l'irrita au plus haut point: il s'agissait de cette embarrassante proposition d'université laïque. Cela lui était sorti de

l'esprit, mais ce sénile cardinal à la Congrégation du clergé n'avait

rien trouvé de mieux à faire que de proposer quatre noms, personnellement approuvés par feu le pape Jean-Paul Ier. Petroni se

décida à consigner ultérieurement le dossier dans les archives. Il prit

note du nom des quatre personnes sélectionnées - deux prêtres et deux nonnes. Il était fort peu probable qu'un prêtre devienne intime

avec une nonne, sous les yeux des deux autres. Aucun des noms en

question ne lui était familier. Traduction: le programme risquait d'être fort délicat à contrôler. C'est alors que lui vint une idée:

pourquoi ne pas y inscrire Donelli? Cela l'exclurait définitivement du

Vatican.

Il se demanda de nouveau combien de pages du rapport sur l'Oméga

ce jeune prêtre avait bien pu consulter, durant les dix minutes où il

s'était retrouvé seul dans la chambre à coucher du défunt pape.

Petroni fut à deux doigts d'opter pour une « solution italienne ».

Donelli avait été bien trop proche de feu Sa Sainteté et cela engendrait beaucoup trop de risques. Les spéculations concernant

la mort de Jean-Paul Ier s'étaient progressivement estompées, et le

fait d'éliminer Donelli risquait, à coup sûr, de provoquer l'ouverture

d'une enquête à grande échelle. Ce fichu prêtre n'avait jamais cessé

de le préoccuper depuis leur première rencontre. Ce jeune homme à

la silhouette athlétique était doté d'une cinglante intelligence et d'une

malicieuse capacité à faire face au plus complexe des problèmes.

Incapable d'éprouver le moindre attachement pour quel-qu'un

d'autre que lui, Petroni avait recouru à sa tactique ordinaire, teintée

de jalousie, comme chaque fois qu'il s'agissait de contrer un rival. Il

avait entamé ses recherches habituelles, et fouillé dans le passé de

Giovanni.

A sa grande surprise, les antécédents familiaux du jeune prêtre ressemblaient étrangement aux siens. Pas étonnant que ce Donelli

parvienne à s'adapter à tout type de situation, se dit-il. L'image de

son propre père, autoritaire et violent, lui revint brusquement en

mémoire, et Petroni redirigea inconsciemment sa haine à l'encontre

de l'innocent Giovanni. Sous le coup de l'émotion, il s'empara de son

petit livret noir, et inscrivit une seule étoile à côté du nom de ce

dernier. Il calma finalement ses ardeurs. La proposition d'université

ne pouvait que lui être favorable. Le fait d'envoyer Giovanni à la

faculté lui procurerait un double avantage: une exclusion définitive

des coulisses du pouvoir et un coup dur assené à sa réputation

grandissante. Plus important, Petroni allait aisément pouvoir le

surveiller de près et prendre le contrôle de ce programme laïc et non

désiré. Un infime sourire se dessina sur ses lèvres. Il raya le nom de

l'un des prêtres sélectionnés pour le remplacer par celui du père

Giovanni Donelli.

Prestement convoqué par l'archevêque, Giovanni patienta quelques

instants avant de frapper à la porte du bureau. Il se concentra et

réfléchit aux problèmes qui, selon lui, préoccupaient le plus Petroni.

Cette semaine, les cardinaux de la curie ainsi que l'archevêque

étaient de nouveau censés discuter de Vatican II et du problème de

la contraception. Il finit par toquer et fit son entrée dans le bureau.

—Asseyez-vous, je vous en prie, père Donelli. (L'archevêque lui

indiqua, d'un geste de la main, une chaise située devant la table de

son bureau. Petroni s'était arrangé pour que son propre fauteuil soit

légèrement surélevé. Il pouvait ainsi asseoir sa domination sur chacun de ses interlocuteurs.) Les cardinaux de la curie se réuniront dès demain pour traiter du rapport en cours concernant

Vatican II. (Tout en continuant de parler, Petroni examina ses longs

doigts osseux d'un air distrait. Giovanni reconnut la ruse - celle de la

fausse indifférence - et se mit instantanément sur ses gardes.) Vous

avez servi au sein d'une petite paroisse, où est-elle située déjà? lui

dema-da-t-il.

—A Maratea, Votre Excellence. C'est un petit village au sud de Naples, sur la mer Tyrrhé-nienne.

—Ah oui, exact, je m'en souviens à présent. Dites-moi, mon cher, comment les paroissiens réagissent-ils face à Vatican II?

C'était une question lourde de sous-entendus. En 1962, lorsqu'on avait demandé au pape Jean XXIII la raison du Second Concile du Vatican, Sa Sainteté s'était levée, le regard brillant, et avait ouvert

une fenêtre avant de déclarer: « Je souhaite ouvrir en grand les fenêtres de l'Eglise afin que nous puissions regarder vers l'extérieur

et que les gens à l'extérieur regardent dans notre direction.» Face à

une telle volonté, les cardinaux de la curie avaient bien évidemment

veillé à apporter publiquement leur soutien à Vatican II. Mais en privé, l'opposition s'était avérée particulièrement cinglante. Un projet proposant que des gens ordinaires puissent gagner leur salut

hors de l'Eglise catholique menaçait très sérieusement le pouvoir de

la prêtrise.

—Je n'étais encore qu'un enfant de chœur, Excellence.

Giovanni se replongea plusieurs années en arrière, du côté d'un petit

village de pêcheurs nommé Maratea, où il avait grandi dans la foi.

Ses premières expériences en tant qu'enfant de chœur n'avaient pas

seulement défini son être intime; cela avait été l'occasion pour toute

sa famille de célébrer l'événement comme il se doit.

Surplombant majestueusement le port de pêcheurs de Maratea,

l'église paroissiale d'Addo-lorata était nichée au beau milieu des toits

en terre cuite des bâtisses accrochées à flanc de rochers. Partout autour,

la

chaîne

montagneuse

des

Apennins

cascadait

majestueusement

jusqu'au

golfe

de

PolICASTRO

et

la

mer

Tyrrhénienne, aux teintes émeraude et bleutées.

Giovanni Donelli avait revêtu sa soutane blanche, courageusement

cousue par sa mère la nuit précédente. Il observa chacun des

membres de sa famille, arrivée une demi-heure avant le service pour

être les premiers à s'asseoir sur le banc de devant. Papà était

absolument rayonnant. Mamma était fière, tout simplement. Quant à

ses jeunes frères, Giuseppi et Giorgio, ils feignaient l'indifférence.

Les vieux bancs de bois grincèrent à l'unisson lorsque les fidèles s'y

installèrent. Le père Vincenzo Abostini se racla la gorge en vue de

son sermon. La petite église, magnifique-ment entretenue, ne

disposait d'aucune chaire, mais le Christ et sa mère Marie n'y auraient proba-blement vu aucun inconvénient. L'autel était recouvert d'une somptueuse dentelle blanche, brodée par les femmes du village, toutes les semaines. Au sommet du mur situé juste derrière l'autel, siégeait une statue grandeur nature de la Vierge, disposée entre deux piliers de marbre et veillant paisiblement

sur chacun des paroissiens. Six chandeliers dorés scintillaient à ses

pieds. Giovanni se revit, assis sur les marches de marbre menant au

choeur, en train d'écouter la bonne parole du père Abostini, un homme doux et ventripotent, aux cheveux clairsemés et aux joues

rougeaudes et grassouillettes.

–Je dois vous faire part d'un message émis par le Saint-Père en personne, finit par déclarer le prêtre, tout en agrippant fermement

les bords du lutrin. (En ce dimanche 14 octobre 1962, le même message fut proclamé dans plus de dix mille paroisses catholiques à

travers le monde. Mais le père Abostini et des dons d'orateur parvinrent à convaincre les villageois de Maratea que ce message leur était exclusivement destiné.) Le pape bénit chacun d'entre vous

et il en appelle à vos prières. Sous les auspices de la Vierge Marie,

mère de Dieu, le Second Concile du Vatican s'ouvre, en ce

moment

même, à Rome, tout près de la tombe de saint Pierre. Je
souhaiterais, de mon côté, vous délivrer un message. Je sais que
bon

nombre d'entre vous nourrissent de grands espoirs au sujet de
Vatican II, mais sachez, mes amis, que les résultats ne se feront
pas

sentir tout de suite.

Comme tout bon prêtre dévoué au peuple, Vincenzo Abostini ne
faisait que mettre en garde ses paroissiens. Il s'était déjà rendu au
Vatican et il savait à quel point les puissants cardinaux de la
curie

s'opposaient catégoriquement à tout type de changement.

—Bon nombre d'entre vous se font du souci au sujet du contrôle
des

naissances, mais je dois vous avertir que les modifications ne
surviendront pas dans la nuit.

L'interdiction émise par le Vatican au niveau de la contraception
avait provoqué l'insondable tristesse de millions de fervents
catholiques. Le prêtre fixa intensément la mère de Giovanni,
assise

sur le banc frontal. Il avait partagé la culpabilité de sa confession
lorsqu'ils s'étaient assis face à face, uniquement séparés par la
grille

du petit confessionnal de bois blanc, le jour précédent. Il en
allait de

même pour de nombreux autres paroissiens, plus que tourmentés
par les nouveaux enseignements de l'Eglise. Il s'agissait là d'un

dogme sans grand rapport avec la Bible. Plutôt une façon pour le Vatican de traiter de la sexualité dans le simple et unique but de maintenir son pouvoir sur le peuple.

—En instituant un tel concile, notre cher Saint-Père a démontré son

immense influence, poursuivit le père Abostini. Selon ses propres paroles, il a ouvert en grand les fenêtres de la sainte Eglise et initié

ce qu'il nomme aggiornamento, un processus de renouveau et de modernisation de la foi. Il s'est excusé auprès des Juifs pour l'antisémitisme de l'Eglise au cours des siècles passés. Au lieu de dénoncer les autres religions, il a préféré évoquer l'idée d'une spiritualité commune. Le pape est vraiment un homme du peuple. Il

est l'un des nôtres. Je me rappelle de lui nous racontant avoir croisé

son reflet dans un miroir avant de s'exclamer: « Sono fa brutto - Je

suis tellement laid! »

Le rire des villageois de Maratea témoigna de l'affection envers un

pape qui était devenu « l'un d'entre eux ». Un pape cherchant à ce que l'Eglise soit moins hiérarchique et plus ouverte sur l'extérieur.

Plus réceptive aux attentes de ses congrégations populaires et du vaste monde en général, hors des enceintes du Vatican. Dans la grande tradition du Christ. Le pape Jean XXIII ne cessait de proclamer que les villageois et autres gens du peuple

constituaient la

part la plus importante de l'Eglise. Plutôt que de se représenter un

arbre avec le souverain pontife et ses évêques en son sommet, le

pape Jean XXIII considérait l'Institution catholique comme une prairie, dont chaque brin d'herbe symbolisait le Peuple de Dieu.

Une telle vision avait laissé une trace indélébile dans l'esprit de Giovanni, et plus il était monté en grade, plus celle-ci s'était

renforcée. Il s'agissait d'une philosophie qui résonnait profondément en son être intérieur et avait établi les fondations de sa

propre foi et de ses enseignements. Cette philosophie lumineuse le

guidait, lorsqu'il se retrouvait soumis aux doutes et aux ténèbres.

Cela lui procurait une sorte de force intérieure. Force qui allait puissamment être mise à l'épreuve dans un futur pas si lointain.

L'archevêque Petroni et ses supporters s'opposaient vigoureusement à tout écart à l'encontre du dogme et se préparaient à faire taire les échos de Vatican II. Mais de l'autre côté de la

Méditerranée, tandis qu'une brume de chaleur faisait miroiter la mer

Morte et que quelques grains de sable s'écoulaient du toit d'une caverne, une menace bien plus terrible et terrifiante s'apprêtait à faire surface.

—Quelle était donc l'opinion du père Abostini au sujet de Vatican II?

demanda l'archevêque Petroni, quelque peu frustré par la

réponse

peu orthodoxe de Giovanni.

Ce dernier fut de nouveau catapulté dans le présent.

–Il soutenait le message du Saint-Père, Excellence, lui répondit Donelli, soudain soumis aux doutes.

Comment diable ce Petroni pouvait-il bien connaître le nom du père

Abostini? se demanda-t-il tout bas.

–Bien évidemment. Et quelles étaient les opinions des gens du peuple au sujet de l'Hu-manae Vitae?

–Maratea n'est qu'un tout petit village, Excellence. Mais les habitants

s'y tiennent informés de ce qu'il se passe dans le monde. Et de nombreux villageois sont des lecteurs assidus du Catho-lic Weekly.

Lorsque celui-ci a rapporté que les évêques canadiens avaient choisi

d'informer les consciences au sujet du contrôle des naissances, il a

également affirmé que bon nombre de Cana-diens s'étaient sentis soulagés de ne plus être soumis au fardeau de la culpabilité. Et de nombreux habitants de Maratea se sont déclarés déçus de ne pas ressentir ce même soulagement, Excel-lence.

–La désobéissance des évêques canadiens n'est pas passée inaperçue, mon père. Sachez-le.

–Maratea est principalement peuplée de pêcheurs, Excellence. La foi de ces gens est extrê-mement puissante. Elle les reconforte et

les

accompagne en cas de coup dur.

L'archevêque Petroni se leva, tourna le dos à Giovanni et s'avança vers les fenêtres sur-plombant la place Saint-Pierre. Giovanni, lui, resta assis.

–Le Saint-Père a décidé de mettre en place un programme-pilote visant à ce que des croyants et des croyantes triés sur le volet intègrent une université d'Etat. Sachez, mon père, que je m'y suis personnellement opposé, mais le Saint-Père se montre inflexible.

(Petroni regagna son bureau mais ne s'y assit pas. Il scruta Giovanni

de son regard bleu et plus froid que l'acier. L'Archevêque

n'appréciait guère l'idée de se faire dominer, y compris par le Saint-

Père.) Laissez-moi donc vous informer. Vous avez été choisi pour diriger le programme et fournir des rapports périodiques quant à son

efficacité. (Petroni accentua volontairement la fin de sa phrase.) Il

vous faudra également veiller à ce que les plus jeunes membres sélectionnés ne quittent pas les rails.

–Je suis déjà titulaire de deux diplômes, Excellence. En théologie et

en chimie, lui indiqua un Giovanni on ne peut plus perplexe.

Petroni plissa des yeux et Giovanni regretta illico d'avoir ouvert la

bouche.

–J'en suis bien conscient, mon père, fit remarquer Petroni. Je suis fort heureusement parvenu à convaincre le Saint-Père de la nécessité de continuer à enseigner la théologie dans un établissement approprié, c'est-à-dire au sein d'une université catholique digne de ce nom. Vous ainsi que trois autres membres avez été inscrits dans une nouvelle discipline intitulée « philosophie

de la religion ». Tous les détails se trouvent dans ce classeur. J'exige

de recevoir une copie de chacun de vos rapports et je m'oppose formellement à toute idée de duplicata. Ils devront m'être adressés

personnellement et contenir un résumé général sur la manière d'enseigner de chacun des conférenciers. Ils devront également souligner tout écart commis à l'encontre des enseignements de l'Eglise. (Au cours des années à venir, Giovanni allait avoir de très

bonnes raisons de se remémorer à quel point ce maudit archevêque

pouvait se montrer paranoïaque.) Vous intégrerez l'université d'Etat

de Milan dès la fin de l'année.

L'ambitieux Petroni était arrivé à ses fins: il avait tout bonnement écarté le jeune prêtre des sphères du pouvoir. Et cela ne faisait que

commencer. Les voies du Seigneur demeuraient impénétrables. Et

Giovanni n'allait pas tarder à le découvrir.

Deux semaines plus tard, Petroni fut sommé de rendre une petite visite au nouveau pape.

–Lorenzo. Avanti. Avanti. (Le Saint-Père lui indiqua un fauteuil confortable.) Maintenant que j'ai pris mes fonctions et que j'ai pu parcourir la liste des nouvelles nominations qui m'ont été suggérées,

je pense qu'il est grand temps pour vous de quitter les poussiéreux

bureaux du Vati-can. (Petroni sentit son coeur battre la chamade. Il

avait fermement ancré son influence au sein du Saint-Siège et de la

Banque du Vatican. Sa déception se mua instantanément en colère.

Qui diable avait bien pu manigancer son éviction? Il lutta tant bien

que mal pour conserver son calme face à un Saint-Père tout sourires.) Il me faut nommer une personne de valeur à Milan,

Lorenzo. Vous êtes un excellent archevêque, mais je reste convaincu

que vous feriez un bien meilleur cardinal, non è vero?

Veillant bien à ne laisser pointer aucune trace d'émotion, Petroni se

contenta de hocher la tête, tout en se félicitant intérieurement.

–Je vous remercie infiniment, Votre Sainteté. J'offrirai mes services

où vous le désirerez.

Petroni quitta le bureau du pape avec un intense sentiment de

satisfaction. Certes, cela l'écartait du reste des membres de la curie,

mais la fonction de cardinal archevêque de Milan demeurait un poste

privilegié. Un poste lui permettant un jour, qui sait, de s'emparer des

clés de saint Pierre. Sa joie fut toutefois de courte durée. C'était comme une habitude chez lui. Il retour-na à son bureau et parcourut

méticuleusement ses dossiers personnels, en quête d'informations sur les autres candidats à l'université. Jusqu'ici, rien d'inhabituel - il

s'agissait de fervents catholi-ques, originaires des quatre coins de la

péninsule. Une candidate néanmoins, une certaine Allegra Bassetti

en provenance de Tricarico, se détachait du lot - bardée de diplômes

et détentrice des meilleures notes dans toutes les matières -, une jeune créature absolument brillante, en somme. Mais Petroni savait

pertinemment que son cursus ne la mènerait à rien. C'était une femelle, après tout. Il pressa la touche de l'interphone.

-Mettez-moi en communication avec l'évêque de Tricarico, demanda-t-il, agacé à l'idée de devoir perdre son temps à offrir une

bourse universitaire à une modeste nonne originaire d'un trou perdu.

Si seulement il savait: ne jamais sous-estimer les pouvoirs d'une

femme.

CHAPITRE DIX

Tricarico

Quelque part en Italie du Sud, dans la « cambrure de la Botte », la petite ville de Tricarico avait vaillamment résisté au passage des siècles. Elle se dressait haut perchée sur le flanc d'une colline jouxtant l'antique Via Appia. Les montagnes alentour avaient autrefois été recouvertes d'imposantes forêts de chênes, mais l'homme et sa soif de progrès s'étaient évertués à les faire disparaître. Les ingénieurs romains avaient sculpté leurs routes à travers une campagne particulièrement boisée. Bien avant eux, les

Grecs avaient peuplé en masse les collines avoisinantes. Les plus hautes cimes des titanesques blocs de granit escarpés venaient tout

juste d'accueillir les premières neiges, tandis que l'enchevêtrement

de champs était sillonné par de profonds ravins de roche calcaire jaillissant littéralement du lit de la rivière qui serpentait et s'enroulait

sur elle-même au coeur de la vallée.

Datant du XIII^e siècle, le couvent de San Domenico se dressait, solitaire, sur une colline faisant face à la bourgade. Seul un vieux pont de bois reliait les deux lieux. Il était niché en contrebas d'une

gorge érodée par les pluies, au cours d'innombrables millénaires.

Allegra Bassetti se signa, mettant ainsi un terme à une nouvelle

heure de dévotion silencieuse. Elle s'avança jusqu'à la fenêtre de sa

petite chambre modestement meublée. Sa chevelure brune était dissimulée sous son voile de novice et sa silhouette élancée se trouvait également cachée par ses vêtements. Les maisons de Tricarico, ayant depuis bien longtemps perdu leur blancheur immaculée, paraissaient beaucoup moins sales sous la douce lumière automnale. Les vieux toits en terre cuite revêtaient une teinte

orange due aux derniers rayons du soleil.

Sous ces toitures, les habitants de Tricarico vivaient comme ils avaient toujours vécu durant des siècles. Côte à côte. La commune

accueillait pas moins de huit cents familles. Les rues en escalier et

les passages voûtés étaient bondés de commerçants, de cordonniers, de forge-rons, de maçons, de paysans et de padroni. Au

sommet de la colline, une ancienne tour normande faisait office de

sentinelle, et juste en dessous, le palais de l'évêque, sans éclat, dominait majestueusement le haut de la piazza. Il Comune, un bâtiment grisâtre et poussiéreux accueillant le maire et les soi-disant

services administratifs, se dressait à gauche de ce même palais.

L'Ufficio Postale était situé sur la droite. Le bas de la place s'étendait

sur une centaine de mètres à l'autre extrémité de la seule rue

principale de la ville. De chaque côté, des boutiques plus ou moins

délabrées s'enchevêtraient chaotiquement les unes dans les autres.

Tandis que les ombres ne cessaient de croître, Allegra songea à sa famille. Elle revit son père, sa mère et ses trois frères aînés, Antonio,

Salvatore et Enrico, la binette sur l'épaule, retour-nant à la maison

après une éprouvante journée de labeur dans les champs. Son père,

Martino Bassetti, comme tout bon chef de famille, était en train de

traîner leur âne, transportant maladroi-tement quelques branches et

brindilles pour le feu du soir. Ses deux frères cadets, Umberto et Giuseppe, étaient déjà rentrés de l'école, et la grand-mère, la Nonna,

devait encore rouspéter contre Giuseppe, âgé de cinq ans et

accessoirement le plus jeune de la fratrie. Il fallait toujours que ce

petit démon cherche les ennuis.

Allegra dit une prière silencieuse et remercia le Seigneur de lui avait

offert ce clan, soudé et aimant. Elle le remercia également de lui

offrir la chance d'aller les voir. Tous les deux mois, le dernier jour du

calendrier, sauf le dimanche ou les jours saints, les nonnes ayant de

la famille au village étaient autorisées à traverser le petit pont

bringuebalant et retrouver les leurs pour le dîner. En temps normal,

Allegra attendait ce moment avec impatience, mais ce soir-là, quelque chose la tourmentait. Une heure auparavant, elle avait reçu

un message lui annonçant que la mère supérieure désirait la voir dans son bureau, à neuf heures précises le lendemain matin. Quel péché avait-elle bien pu commettre pour attirer ainsi l'attention de la

mère Alberta?

Son trouble s'atténua au fur et à mesure qu'elle s'approchait de la ville. Et elle dévala le sentier d'argile et de calcaire, aux marches taillées à même la roche. Les premières neiges avaient fondu çà et là

et sous le pont, l'on entendait murmurer le courant d'eau douce en

provenance des cimes. La jeune femme se fraya difficilement un chemin entre les ébréchures causées par la pourriture du bois mûri.

La montée à travers les ravines menant au village s'avérait plutôt abrupte, mais le sommet donnait sur une ruelle aux pavés ronds, et

d'où jaillit une cacophonie de paroles et de sons faisant écho

derrière les murs des maisons. Plusieurs radios étaient réglées, ou

plutôt déréglées, sur la seule et unique station accessible en ces lieux reculés, et la friture émergeant des vieux haut-parleurs se mêla

au gloussement des poules chassées à coups de pied par les nonne

vêtues de noir.

La dissonance prit une toute nouvelle définition lorsque les baudets

et les cochons furent guidés en troupeau jusque dans l'arrière-cour

des bâtisses, afin que les bestiaux puissent respecti-vement dévorer

leurs balles de foin et autres bolées composées de restes de

nourriture. Une dispute venait tout juste d'éclater dans une maison

située un peu plus haut. Une femme d'une trentaine d'années était en

train d'injurier son époux, le malheureux ayant osé déclarer avoir

éprouvé du désir pour leur jeune voisine. Leurs cris étouffèrent ceux

des enfants, le hurlement des bestiaux et le vacarme causé par la

vaisselle brisée et les casseroles entrechoquées. C'était comme un

petit aperçu de l'Italie du Sud au crépuscule. Allegra ne prêta que

très peu d'attention au chaos ambiant. Les cris ressemblaient fort à

ceux qu'elle avait connus, au sein de la demeure ayant hébergé

plusieurs générations de Bassetti. Et elle se dirigea paisiblement

vers les marches de béton formant une sorte de V, et situées à deux

pas de l'écurie. Elle franchit la porte et glissa sa tête à l'intérieur.

—Buona sera! s'exclama-t-elle.

Giuseppe fut le premier à remarquer sa présence. Il se propulsa en

avant à l'aide de ses jambes grassouillettes et se jeta littéralement sur sa soeur, en s'agrippant à ses vêtements.

–Mamma! Papà! E Allegra!!

–Bambino!

Allegra fit tournoyer le petit Giuseppe dans les airs. Les yeux bruns

du bambin scintillèrent de bonheur. Puis elle serra fort sa Mamma, sa

Nonna et ses autres frères. Papà était encore en train de se raser, mais lorsqu'il eut fini de se pomponner en vue de la soirée à la piazza, il s'empressa d'accueillir chaleureusement sa chère fille.

L'imposante et rustique table de bois était déjà mise pour célébrer la

cena: l'on distinguait un large bol, des forchette ainsi qu'un pane di

tavola - le pain familial. La cena, ou dîner, était affaire de simplicité.

–Tu arrives juste à temps, Allegra, fit sa mère, tout en retirant une

belle platé de linguines encore fumantes d'une grosse et vieille marmite posée sur le minuscule brûleur à deux plaques faisant office

de fourneau.

Elle s'empara du saladier en terre glaise et le déposa sur la table.

Papà découpa le pain, cuit par la Mamma plus tôt dans la journée. Le

petit Giuseppe tendit le bras pour en saisir une tranche.

–Giuseppe, allons! Attends donc qu'Allegra récite le bénédicité et que Papà soit servi, gronda sa mère.

Giuseppe retira instantanément sa petite menotte et, avec un sourire

penaud, jeta à sa soeur un petit regard malicieux.

–Bénis-nous, Seigneur, ainsi que le repas que tu t'apprêtes à nous offrir. Au nom du père et du Christ. Amen.

–Amen, murmura en choeur chacun des membres du clan.

Ils attendirent que Papà verse un peu d'huile d'olive et saupoudre d'ail le savoureux plat de pâtes. Mamma râpa le fromage et Papà enroula une généreuse portion de linguine autour de sa fourchette.

Puis le reste de la famille fut autorisé à se servir dans l'énorme récipient.

–Bon, comment ça se passe au couvent?

–Très bien, Papà, lui répondit Allegra, implorant implicitement son

pardon, au cas où les choses n'iraient pas aussi bien à la maison. Et

ici?

Son père haussa les épaules. C'était un homme de grande taille, de

corpulence svelte mais aux épaules voûtées par le poids des années.

–Non troppo bene. Ça pourrait aller mieux. Une bonne pluie ferait du

bien aux patates.

Ce fut sa seule et unique réponse.

–Je demanderai à la mère supérieure d'inclure la pluie dans notre liste de supplications, proposa Allegra, d'un naturel toujours optimiste.

–C'est pareil partout, fit remarquer sa mère. (Caterina Bassetti était

aussi courtaude et enrobée que son mari pouvait être grand et émacié.) La signora Bagarella affirme que c'est à cause d'El Niño.

–La signora Bagarella, grogna Martino. Qu'est-ce qu'elle en sait, celle-là! C'est juste la sécheresse. Rien de plus, rien de moins.

–Peut-être. Mais les sécheresses seront de plus en plus fréquentes, Papà. J'ai lu un article là-dessus dans La Gazzetta, il y a à peine une

semaine, déclara Allegra, plus qu'irritée par le légendaire entêtement de son géniteur. L'avertissement global concerne El Niño

et la disparition des forêts. En Amazone, ils détruisent trois millions

d'hectares de forêts chaque année. C'est à peu près l'équivalent de

sept terrains de football par minute!

–Tu lis beaucoup trop, la mia sorella piccola, la réprimanda Antonio,

son frère aîné, si fier de sa si intelligente « petite soeur ».

La passion d'Allegra pour l'écologie avait tendance à le rendre perplexe. Il en allait de même pour bon nombre de ses autres passions, toutes aussi loufoques à ses yeux.

–Et vous, mes garçons, vous ne lisez pas assez, rouspéta leur mère.

Les grenouilles sont en voie de disparition. Ça veut bien dire que les

forêts sont mal en point, non?

Elle avait aussi lu l'article dans La Gazzetta del Mezzogiorno. Mamma

Bassetti avait beau avoir quitté l'école à quatorze ans, son esprit curieux, semblable à celui de sa chère fille, ne cessait jamais sa quête d'exploration.

Le repas terminé, Martino Bassetti se leva de table et ajusta son vieux chapeau de feutre sur ses cheveux gris coiffés en arrière.

–Et moi, je vous répète que c'est à cause de la sécheresse. La signora Bagarella devrait se contenter de tricoter, grommela-t-il avec opiniâtreté avant de disparaître sous le seuil de la porte et de

filer vers la place haute.

–Buona sera, Papà, fit Allegra en regardant son père s'éloigner.

Martino Bassetti, déjà focalisé sur les activités nocturnes, lui adressa

un salut sans même se retourner. D'aussi loin qu'elle se souvenait,

chaque soir après le dîner, Papà se rendait tranquille-ment vers l'un

des bars locaux. Et tous les premiers lundis du mois, il s'autorisait un

petit film al cinema. Le western mensuel était exclusivement réservé

« aux hommes » et Martino Bassetti, tout comme le reste de la gente

masculine de la ville, avait pour habitude de s'asseoir dans la petite

salle de cinéma confinée. Sous les volutes de fumée de cigarettes, le

projecteur tremblo-tant leur offrait un peu de rêve et d'évasion en technicolor sur le vieux mur de plâtre tout ébréché.

–Je ne vois pas pourquoi les westerns devraient uniquement être réservés aux hommes, fit remarquer Allegra sur un ton de défi.

–Tout simplement parce que l'évêque en a décidé ainsi, rétorqua sèchement Enrico.

Ce dernier avait seulement une année de plus qu'Allegra, et ces frères et soeurs de milieu de fratrie se cherchaient constamment des

poux dans la tête. La semaine précédente, l'évêque de Tricarico avait

cru bon de rappeler, lors de son sermon, que les « westerns étaient

emplis de ten-tation » et qu'il valait mieux, pour les femmes

respectables de la bourgade, ne jamais être aperçues sur l'un des sièges en toile déchirée jonchant le parquet poussiéreux de la salle

de cinéma.

–L'évêque n'a pas raison sur tout, rétorqua la jeune femme, avant de

se lever et d'aider sa mère à débarrasser.

Sa réponse sonnait déjà comme un signe de rébellion à l'encontre

des restrictions de l'Eglise et d'une société à domination masculine.

Le fait de rentrer chez elle lui faisait toujours regretter la vie au sein

d'un petit village. Elle se sentait privée des activités quotidiennes dont jouissait sa famille - la promenade du soir sur la place, les ragots le jour du marché, les bavardages avec les voisins et les amis

-, en d'autres termes, tout ce qu'offrait une existence passée hors des murs d'un couvent. Elle se demandait parfois quel effet cela faisait d'avoir un petit ami, comme certaines de ses camarades d'école, et de pouvoir partager ses opinions et ses craintes avec quelqu'un d'autre. Mais à chaque fois, son éducation catholique reprenait systématiquement le dessus. Et aussitôt, elle se réprimandait pour de telles pensées indignes et égoïstes, avant de demander pardon au Seigneur pendant la prière du soir. Il existait

une tension permanente entre sa foi et sa féminité exacerbée. Elle avait parfois l'impression de vivre une sorte de guerre intime opposant accetta-zione et testarda - l'acceptation et la rébellion.

–La vie au village ne te manque pas trop? lui demanda sa mère, qui

venait de lire dans ses pensées.

–Si, quelquefois, Mamma, répondit prudemment Allegra, tandis qu'elles terminaient d'essuyer les plats. Mais c'est un si petit sacrifice, ajouta-t-elle brièvement.

Sa mère sourit et les rides de son doux visage se creusèrent

davantage encore.

–Nous sommes tellement fiers de toi, la mia figlia - molto orgogliosa.

Ma toute belle, et déjà si orgueilleuse.

–Grazie, Mamma, fit la jeune femme, tout en saisissant son tabouret.

Elle suivit sa mère à l'extérieur et alla rejoindre les voisines. La signora Farini et la spécialiste mondiale d'El Niño, la fameuse signora Bagarella, étaient déjà assises au bas de l'escalier de béton

de la vieille rue pavée faisant office de « salon » local. Et comme par

hasard, cette dernière était en train de s'insurger contre les méfaits

de ce si mystérieux El Niño.

–E El Niño non è vero?

La signora Farini n'en croyait pas un traître mot.

–No. E testamento di Dio! C'est la volonté de Dieu! s'exclama-t-elle

avec passion.

La signora Farini présidait la Guilde des dames de l'évêque, et dirigeait également la « Brigade de la Volonté de Dieu ». La semaine

précédente, lorsque le fils de la signora Marinetti s'était blessé en tombant à l'école, tous et toutes en avaient déduit qu'il s'agissait d'une punition divine frappant une famille ayant osé manquer la messe dominicale. Aux yeux de nombreux citoyens de Tricarico, les

événements survenant au cours d'une vie n'étaient régis que par cette fameuse Volonté de Dieu. Si jamais un enfant venait à mourir ou si un bâtiment s'effondrait, il s'agissait tout simplement d'une punition divine à l'encontre des habitants quotidiennement soumis au péché. Un châtiment destiné à ceux qui n'étaient pas en adéquation avec les standards célestes.

–N'ai-je pas raison, Allegra? reprit-elle, en en appelant à l'érudition

théologique de la jeune nonne.

–On va dire que vous avez raison toutes les deux, répondit Allegra

avec diplomatie.

Elle avait tant de fois assisté à ce rituel nocturne qu'il lui était désormais impossible de prendre parti.

Peu après neuf heures, elle traversa de nouveau le petit pont branlant, seulement guidée par l'infime lueur de sa lampe de poche.

Soucieuse et agitée, Allegra eut énormément de mal à trouver le sommeil, l'esprit en proie aux restrictions cléricales.

Accettazione et testarda.

Malgré son extrême nervosité, Allegra finit par toquer à la porte entrouverte.

–Vous souhaitiez me voir, ma mère?

–Entrez, mon enfant. Asseyez-vous, je vous prie.

Mère Alberta continua d'écrire sans même lever les yeux.

C'était une femme malingre, à l'allure sévère. Mais sa voix sembla plutôt accueillante. Soulagée, Allegra s'installa sur une petite chaise

en bois et attendit patiemment. Elle jeta un oeil autour d'elle: le mobilier était rudimentaire et un modeste crucifix en bois avait été

accroché à l'un des murs blanchis à la chaux.

Dès qu'elle eut fini d'écrire, la mère Alberta ôta ses lunettes à monture d'acier, les déposa sur son bureau et joignit ses mains. Elle

fixa Allegra pendant quelques secondes, puis finit par déclarer:

–J'ai récemment reçu une lettre de notre évêque. Selon lui, le Saint-

Père aimerait que notre Eglise touche davantage la jeunesse, et tout

particulièrement celle des universités. C'est pourquoi certains jeunes prêtres et jeunes nonnes sont censés acquérir une bourse d'études. (La mère Alberta déglutit et son regard s'intensifia. Si cela

n'avait tenu qu'à elle, elle s'y serait fermement opposée et aurait affirmé ne disposer de personne de convenable pour une telle proposition. Mais l'évêque s'était montré insistant; il lui avait même

rappelé que l'une des membres de son ordre avait obtenu les meilleurs notes de la région en sciences et en mathématiques. Une

certaine Alle-gra Bassetti.) Vous avez été choisie pour partir

étudier

à Ca' Granda, l'université d'Etat de Milan. Vous aurez pour matière

principale la philosophie de la religion et vos options incluront l'archéo-logie et la chimie. Même si je doute encore de leur utilité.

Vous passerez donc les six prochaines années à étudier, fit la mère

Alberta, avant de renifler bruyamment.

—Moi? A Milan? suffoqua Allegra.

—Vous auriez peut-être préféré intégrer l'une de nos prestigieuses universités catholiques, reprit la religieuse, mais je suis certaine que

les dangers inhérents aux universités laïques ont été parfaitement

envisagés. (Elle jeta à Allegra un regard sévère.) Néanmoins, mon enfant, ces dangers ne doivent surtout pas être sous-estimés. Vous

avez été désignée, non seulement en raison de vos notations, mais

pour votre capacité à résister aux tentations de ce monde.

—Je ne vous décevrai pas, ma mère. Je vous en fais la promesse.

—Oh, mais j'en suis convaincue, mon enfant. Vous partirez à la rentrée prochaine. Que nos prières vous accompagnent. Vous allez

nous manquer, ajouta-t-elle, dans un rare moment de candeur.

Mère Alberta remit ses lunettes, lui signalant ainsi que le petit entretien venait de toucher à sa fin.

A peine âgée de dix-neuf ans, Allegra n'avait toujours connu que

Tricarico. Et voilà que sa chère Eglise venait de prendre une décision

qui allait profondément chambouler le cours de son existence.

Malgré son immense tristesse de devoir quitter les siens, Allegra sentit une joie s'insinuer en elle. Elle sut aussitôt qu'il s'agissait de la

Volonté Divine. La volonté d'un Dieu l'autorisant à quitter l'espace

confiné du couvent et du village. Elle allait enfin pouvoir explorer le

grand monde. Et pour une fois, elle se refusa à remettre en question

la décision du Seigneur.

Dans l'univers qu'elle s'apprêtait à découvrir, le concept de Volonté

Divine revêtait une tout autre définition. En Israël, cette volonté était

utilisée à des fins politiques, comme une explication visant à défendre les intérêts de profanes politiciens. Les événements en cours au Moyen-Orient ne faisaient que confirmer cette théorie.

CHAPITRE ONZE

Jérusalem

Chaque année, le minuscule Etat d'Israël devait faire face à une menace de plus en plus grandissante.

Le Pr Yossi Kaufmann avait troqué son pantalon et sa chemise à col

ouvert pour un uniforme de commandant général de Tsahal,

l'armée

israélienne. En temps de crise, tous les Israéliens avaient pour obligation de défendre leur pays. Et ses titres de professeur de mathématiques et de directeur honoraire du Sanctuaire du Livre ne

le dispensaient aucunement de telles responsabilités. Le directeur

des services de renseignements était souffrant et Kaufmann, en tant

qu'ancien patron du Mossad, avait été désigné pour le remplacer pendant le briefing. Yossi était un homme de grande taille, à l'allure

distinguée et à la mâchoire carrée. Sa chevelure revêtait la couleur

du sable et son visage ridé trahissait le poids des années. L'homme

jouissait d'une jolie réputation, mais en cette journée, le prestige qui

était le sien ne suffit pas à éviter le désastre. Et c'est avec une grande inquiétude qu'il dévisagea chacun des membres du cabinet.

Le Premier ministre siégeait au centre de l'immense table. Un classeur saumon marqué « Secret-Défense - Pour les membres du cabinet, uniquement! » avait été déposé sous les yeux de chaque ministre. Certains d'entre eux n'avaient pas lu son rapport. Yossi s'était alors empressé de les tenir au courant.

—Et c'est la raison pour laquelle, monsieur le Premier ministre, conclut Yossi, en dépit de l'importance stratégique du village

palestinien de Deir Azun et sa très grande proximité avec les colonies juives de Cisjordanie, nous ignorons si les attaques proviennent réellement de ce vil-lage.

–Mais ça paraît pourtant logique, non? Vous avez bien vu où Deir Azun était placé, inter-vint alors Reze Zweiman, ministre de la Défense.

L'homme, moustachu et à la carrure impressionnante, était un vétéran de la guerre des Six Jours de 1967 et de la guerre de Yom Kippour de 1973. C'était aussi et surtout un membre actif de la branche d'extrême droite du Likoud et l'ennemi juré des Arabes. Zweiman avait vu bien trop de ses fils mourir sur le champ de bataille.

–Nous ne sommes pas idiots, monsieur le ministre, rétorqua Yossi.

Et je peux vous assurer que nous faisons tout notre possible pour localiser la source de ces offensives.

–Les attaques ne peuvent que provenir de ce village, monsieur le Premier ministre. (Le mi-nistre de la Défense quitta Yossi des yeux

pour se tourner vers l'homme de petite taille, assis dans l'imposant

fauteuil de cuir brun au dossier légèrement surélevé. Le Premier ministre Chena-men Gebin arborait un air sombre et maussade; son

large front hâlé était plissé, signe d'une grande inquiétude.) Ces Arabes ont besoin de recevoir une leçon qu'ils ne seront pas près

d'oublier, poursuivit-il. Il ne s'agit pas seulement du futur de notre

gouvernement. C'est le futur d'Israël qui est en jeu à l'heure actuelle.

Trois attaques ont été menées contre nos colonies, la semaine dernière; quinze citoyens israéliens, dont six enfants sont morts et

trois membres des forces armées ont également été tués. Ce village

abrite des terroristes. Il faut chasser ses occu-pants par la force. De

manière nette et définitive.

—Personne n'excuse ces offensives, Reze, mais nous devons agir

avec prudence, déclara soudain le ministre des Affaires étrangères,

Shome Yadan. (Yossi Kaufmann se félicita que la voix de la raison soit

celle de l'homme d'Etat le plus âgé du Likoud.) Pour l'heure, les Etats-

Unis ainsi que l'opinion internationale sont clairement de notre côté,

mais si nous nous en prenons à un village palestinien sans aucune

preuve tangible et si, par malheur, cela entraîne des pertes

humaines, ce soutien risque de disparaître dans l'instant, tout

particulièrement à l'extérieur des Etats-Unis. On sera une fois encore

perçus comme les méchants, surtout si nous chassons volon-

tairement les Palestiniens et que l'on remplace le village par une

colonie israélienne. Pire encore, cela risque d'alimenter la haine des

musulmans à l'encontre de l'Occident.

Reze Zweiman renifla bruyamment, affichant ainsi son mépris pour

tous ceux qu'il qualifiait de « colombes de paix ».

–Vous semblez oublier une chose, monsieur le ministre. Ce cabinet

et ce gouvernement ont pour mission de protéger les Israéliens. Et

non pas cette horde de bureaucrates internationaux du département

d'Etat à Washington ou de je ne sais où. Pour sécuriser Israël, nous

devons occuper la Cisjordanie. Le temps aidant, cette stratégie permettra d'incorporer le territoire au sein d'Israël et d'en chasser les Palestiniens.

—Et on les mettra où, hein, on peut savoir? demanda le ministre de

l'Agriculture.

—Qu'est-ce qu'on en a à faire? rétorqua le ministre de la Défense. En

Jordanie. Je ne sais pas moi, au Liban ou au Pakistan. N'importe où

sauf en Israël.

—Le peuple palestinien constitue une réalité. Ne l'oublions pas, déclara alors le ministre des Affaires étrangères. Si nous les chassons hors de nos frontières et de leurs terres, l'opinion internationale s'insurgera. Et les Arabes seront beaucoup plus enclins à

leur fournir du matériel et des repaires en vue d'opérations terroristes. J'en appelle à une approche plus mesurée.

—Mais je suis mesuré! explosa le ministre de la Défense. Les Arabes

sont pires que le cancer. Ils rampent, ils gagnent du terrain. Nous devons les anéantir!

Le Premier ministre s'était habitué aux explosions de colère de son

ministre de la Défense, et sans même daigner lui répondre, il se

tourna vers son conseiller en communication.

–Que disent les sondages?

–Trois contre un en faveur d'une action directe contre les Palestiniens, monsieur le Premier ministre.

Le ministre de la Défense renifla de nouveau et s'enfonça dans son

fauteuil avec un petit air autosatisfait.

Il régna un silence de mort. Puis le Premier ministre finit par déclarer:

–Nous devons peser le pour et le contre. Mener une offensive contre

le village de Deir Azun comprend bien évidemment des risques.

Notamment au niveau des victimes potentielles. Mais nous ne pouvons pas non plus continuer à fermer les yeux et autoriser de nouvelles attaques. (Il se tourna alors vers Yossi.) Vous dites qu'il existe peut-être trois bâtiments suspects au sein de ce village?

–Absolument, monsieur le Premier ministre, mais il ne s'agit que de

suspensions. Notre source n'est pas fiable.

–Et moi je dis que nous devons détruire ces bâtiments. Et si cela n'est pas suffisant, alors nous anéantirons tout le village, ragea le ministre de la Défense.

–J'entends chacun de vos propos, messieurs... (Le Premier ministre

ne prit pas la peine de répondre au féroce moustachu assis face à lui, et se tourna cette fois vers le chef d'état-major de Tsahal, le

général Halevy, sorte de modèle réduit du ministre de la Défense.)

Nous lancerons une opération à portée limitée, ordonna alors le

Premier ministre. Nous encerclerons et occuperons le village, mais

pas de façon permanente. Les occupants des maisons suspectes seront faits prison-niers et soumis à un interrogatoire. Quant à nos

soldats, ils devront recourir à la force minimale. (Il se tourna une nouvelle fois vers son conseiller médiatique.) J'exige que les médias

internatio-naux soient tenus informés de nos agissements, mais seulement après le déclenchement des opérations. (Le Premier ministre Chenamen Gebin dévisagea chacun de ses interlocuteurs.

Tous gardèrent le silence.) Si vous n'avez rien à ajouter, nous nous

retrouverons dès demain, à cette même table.

Deir Azun

La terre, sur les collines de Cisjordanie, revêtait une couleur rouge et

le soleil se couchait derrière les montagnes, berçant le petit village

palestinien de Deir Azun. Au coeur de l'oliveraie, Yusef Sartawi

recueillit à l'aide d'une pelle, les dernières olives noires disséminées

dans les filets s'étalant au pied de l'arbre noueux. Son torse et son dos dénudés dégouлинаient de sueur. Et son bermuda à moitié délavé

était tout détrempé. Mesurant près d'un mètre quatre-vingt-six, le solide et musclé Yusef s'étira et colla son front contre le tronc rugueux de l'arbre ancestral. A l'instar des quatre générations précédentes, et bien avant cela, les Grecs et les Romains, Yusef hissa ensuite le vieux panier d'osier sur ses épaules, avant de dévaler d'un bon pas la colline parsemée de cultures d'oliviers, appartenant à son père.

–Allez, au boulot, Muhammad! (Son frère, âgé d'une dizaine d'années, fainéantait trois rangées plus bas.) Les olives ne vont pas

se ramasser toutes seules, tu sais.

Muhammad se releva, tout penaud.

–Je faisais juste une petite pause, s'excusa-t-il, d'une petite voix coupable.

–Moi, je dirais plutôt que tu roupillais, le réprimanda gentiment Yusef.

Agé de vingt et un ans, Yusef était le second d'une fratrie de cinq enfants et, en tant que Palestiniens, l'un des plus chanceux également. Ses parents avaient travaillé dur pour financer les études

de leurs enfants. Et Yusef était désormais inscrit au lycée professionnel de Nazareth, dans l'optique de devenir ingénieur du

son. Pendant les vacances, le jeune homme rentrait chez lui pour aider à la récolte. Yusef avait deux sœurs: Liana, qui venait tout juste

de fêter ses quinze ans, et Raya, âgée de dix-sept ans. Leur frère aîné, Ahmed, poursuivait des études religieuses. Il était actuellement inscrit en dernière année à l'université al-Quds de Ramallah. Il avait promis de leur rendre une petite visite pour célébrer l'anniversaire de Liana. Et Yusef se réjouissait à l'idée de le voir.

En s'approchant du vieil abri en bois où ils avaient pour coutume de

presser les olives, Yusef put entendre grincer l'énorme roue en granit, baptisée Hajar al-Bad. L'âne familial avançait d'un pas lourd,

formant à même la terre rouge un cercle parfait. Les sangles de cuir

et le harnais de l'animal hurlaient leur mécontentement sous le poids

de la meule, destinée à broyer les olives pour en faire une sorte de

pâte. Non loin de là, le père de Yusef, un certain Abdullah Sartawi,

pétrissait la mixture noirâtre contenue dans la vieille presse à levier.

Il était plus petit que ses fils, mais de corpulence svelte et affûtée.

Large d'épaules, il avait passé toute son existence à travailler dur dans les oliveraies. Ses cheveux noirs, coupés très court, étaient mouchetés de gris, et plusieurs décennies passées sous le soleil de

Palestine avaient bruni ses traits. Abdullah Sartawi était un

homme

d'honneur, ayant transmis à sa famille une foi indéfectible en Allah et

en

l'islam.

Et

malgré

l'occupation

israélienne

des

terres

palestiniennes et la menace permanente d'une guerre ou d'un

soulèvement, son clan avait appris à vivre dans la force, la dignité et

l'espoir.

Les premières gouttes d'huile d'olive s'écoulèrent dans la cuve.

Yusef en huma la senteur. L'huile d'olive des Sartawi comptait parmi

les plus renommées de toute la Palestine et son arôme imprégnait les

lieux.

—On a vraiment une belle récolte, cette année, pas vrai, Yusef?

—La meilleure, mon père, la meilleure.

—Nous allons pouvoir acheter une pompe à eau pour la maison. Je compte l'apprendre à ta mère, ce soir.

—Ça lui fera drôlement plaisir.

Jusqu'ici, ils avaient toujours récolté l'eau dans des seaux. Leur

petite maison en briques était située tout au bout de l'un des sentiers

rougeâtres et poussiéreux conduisant au village. Tous les jours, sa

mère Rafiqa ou, maintenant qu'elles étaient suffisamment grandes,

l'une des deux soeurs descendaient la colline d'un pas traînant pour

aller faire la queue devant la pompe à eau.

De retour à la maison, dans la petite cuisine, les préparatifs de l'anniversaire de Liana allaient bon train.

—Ce soir, nous aurons droit à un petit apéritif, annonça gaiement Rafiqa.

Raya était en train de découper les poivrons et Liana s'occupait des

tomates, en vue de con-cocter le shakshoukeh, un plat composé de

poivrons verts et de tomates frites dans l'huile d'olive et

accompagnés de beaucoup d'ail, de poivre et de sel.

Malgré toutes ses années passées au village et la mise au monde de

pas moins de cinq enfants, Rafiqa conservait une certaine élégance.

Plutôt menue, avec le teint olive et bruni, elle avait un joli visage

ovale et une épaisse chevelure noire. D'un naturel calme et serein,

elle avait su apaiser l'énergie inhérente à son foyer composé de cinq

enfants. Raya, en revanche, ressem-blait davantage à son père, avec

ses épais sourcils, elle était souvent d'humeur posée et réfléchie.

Liana, quant à elle, se montrait beaucoup plus énergique, voire un

peu rebelle. Du moins, lors-qu'on l'y autorisait.

–Ton père a ramené un poulet.

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent de plaisir.

–Un poulet fatteh!

–Rien que pour toi, mon enfant. Et préparé selon tes goûts: cardamone et noix de muscade.

Forte de plusieurs années de pratique, Rafiqa garnit l'irascible fourneau en bois avec des mains expertes. L'eau du riz frémissait dans un petit pot noirci.

A en juger par la chaleur qui s'en dégageait, l'étuve était presque prête. Rafiqa mit le poulet dans une vieille casserole, rajouta quelques oignons, avant d'y verser un peu de leur si précieuse eau.

Puis elle glissa le tout dans le four. Elle saisit ensuite le pain pita préparé plus tôt dans la journée, et en coupa de belles tranches avant de les faire frire.

–A quelle heure Ahmed est-il censé arriver, mère? demanda une Liana tout excitée.

–Il ne devrait pas tarder, lui répondit Rafiqa.

Et son regard se radoucit. Elle allait enfin revoir son plus grand fils.

Le vieux bus en provenance de Ramallah gravissait péniblement la

colline menant jusqu'à Deir Azun. Au grand étonnement d'Ahmed, le

chauffeur fut soudain contraint de ralentir la cadence pour se frayer

un chemin entre les tanks israéliens et les camions blindés postés de

chaque côté de la route. Le véhicule de commandement stationnait

devant la colonne de tanks. Quatre fines antennes de communication

ployaient sous la brise légère et un groupe d'officiers équipés de casques en Kevlar s'étaient rassemblés autour de l'officier

supérieur. Ce dernier venait de déployer une carte sur le capot de la

jeep au camouflage sable. En haut de la colline, deux hélicoptères d'assaut israéliens opéraient la reconnaissance des environs.

Encore plus haut, et beaucoup plus menaçants, deux chasseurs F-16

fournis par les Etats-Unis passèrent en trombe. Leurs ailes scintillèrent sous les rayons d'un soleil qui, au sol, avait déjà été obscurci par les montagnes.

Le chauffeur débraya du mieux qu'il put, cala et s'y reprit à trois fois

avant de parvenir à redémarrer le bus qui poursuivait chaotiquement

sa route et Ahmed dut se cramponner au dossier de son siège en fer

rouillé. Une épaisse fumée noire jaillit des divers orifices faisant office de pot d'échappement et encore un peu plus de crasse vint entacher la carrosserie bleu et blanc du véhicule. Ahmed jeta un oeil

à l'extérieur: il était presque arrivé chez lui.

-Ahmed! Mon fils! Sois le bienvenu! (Son père l'étreignit chaleureusement sur le seuil de la pièce.) Le soleil ne va pas tarder à

se coucher. Tu arrives juste à temps pour nous guider dans nos prières, ajouta-t-il, en reculant de quelques pas afin de mieux contempler le jeune homme.

Ahmed s'empessa d'aller embrasser sa mère, ses frères et ses soeurs, et après qu'ils se furent tous nettoyés et lavés, Abdullah les

mena sous la véranda où sept tapis en peau de mouton, plutôt bien

conservés malgré leur âge certain, étaient tournés vers La Mecque,

en accord avec la qibla des Sartawi. Tous les jours, et peu importe où

ils se trouvaient et ce qu'ils faisaient, chacun des membres du clan

s'adonnait au second des cinq fondements de l'islam - à savoir la prière ou salat. Il s'agissait de cinq prières quotidiennes, respectant

la position changeante du soleil. A l'aube: Fajr; l'après-midi, Zuhr; en

fin d'après-midi, Asr. Juste après le coucher du soleil, Maghrib, et

avant minuit, Isha. Ils se tinrent debout et, en chœur,
exprimèrent le

souhait, ou Niyya, de proclamer quatre rakas d'une prière
destinée à

leur Dieu.

Allah Akbar - Allah est Grand

Bismillah ir-rahman ir-rahim - Au nom d'Allah, le bienveillant, le
clément...

Tandis que les membres de son clan commençaient à s'asseoir,

Ahmed entona une prière, en se tournant d'abord vers la droite,
puis

vers la gauche.

Assalamu 'alikum wa - Que la Paix et la Miséricorde d'Allah
soient

avec vous.

Les Sartawi se relevèrent. Ils allaient enfin pouvoir célébrer
l'anniversaire de Liana.

—Dans le bus, j'ai vu des tanks israéliens postés sur la route, père,
fit

remarquer Ahmed tandis qu'ils prenaient place sur les tapis
entourant la table basse.

Abdullah haussa les épaules.

—C'est juste de l'intimidation, déclara-t-il avec philosophie. De
simples soldats respectant les ordres de politiciens idiots.

Pas même un régiment complet de tanks de Tsahal n'était capable
d'entacher le paisible optimisme d'Abdullah ni de l'empêcher de
remercier Allah de lui avoir offert sa si chère fille, Liana. Si

seulement

il savait quelles horreurs elle allait devoir endurer.

Jérusalem

Le général Halevy, chef d'état-major israélien, marcha d'un bon pas

jusqu'au centre de com-mandement avant de s'immobiliser devant

l'une des deux imposantes cartes d'opérations repré-sentant la Cisjordanie et la bande de Gaza, ainsi qu'Israël et le mont Golan.

Halevy fixa la ligne symbolisant les frontières de la Cisjordanie. Dieu

comme il haïssait ces maudits Palestiniens.

La frontière avec la Jordanie ressemblait à une ligne droite formée

par la rive du fleuve Jourdain et la mer Morte. C'était un peu comme

si l'on avait ôté un rein à la terre d'Israël; une sorte de balafre terrestre. La vermine arabe grouillait au coeur des paysages environnants. Au sud de Jérusalem se trouvaient les villes de Bethléem et de Hébron. Au nord, Ramallah, Jablus et Jénine, et non

loin de Jénine, ce petit furoncle de Deir Azun. Furoncle qu'il avait bien l'intention de rayer de la surface du globe.

—Mettez-moi en communication avec le commandant de la 45e brigade.

Le directeur des opérations hocha la tête, avant de se tourner vers

son officier de communi-cations.

–Huit Neuf Zoulou, ici Zéro Alpha, appel à Faucon, terminé.

Les haut-parleurs du centre grésillèrent, puis l'on entendit la voix du

général de brigade Ehrlich.

–Zéro Alpha, ici Huit Neuf Zoulou, Faucon qui vous parle, terminé.

Halevy saisit le combiné et baissa légèrement le volume de transmission.

–Huit Neuf Zoulou, ici Aigle. Veuillez confirmer l'heure H, terminé.

–Plus que dix minutes, terminé.

–Enregistré. Appliquez la force minimale, mais en cas de résistance,

la vie de nos soldats passe avant tout. Vous avez autorisation de riposter, terminé.

–Enregistré, terminé.

–Tenez-vous prêts à rester sur les lieux aussi longtemps que nécessaire, fit Halevy, réinter-prétant quelque peu les ordres du Premier ministre. Fin de transmission.

Le général de brigade Eliezer Ehrlich passa en revue chacun de ses

commandants. Il semblait calme et sûr de lui. Hautement respecté

par ses supérieurs et ses subordonnés, ce général de la section blindée possédait toutes les caractéristiques de l'authentique soldat

et n'hésitait jamais à faire front. Ehrlich rendit le combiné à son officier de communications. Il n'avait que faire de ces fichus

politiciens, et encore moins de ces généraux qui passaient leur temps à lui

« lécher le cul ». Peu importe les décisions prises au

centre de commandement, songea-t-il, cette vieille « bite molle » de

Halevy devait probablement être dans tous ses états. Toutefois, il avait comme un mauvais pressentiment au sujet de la mission du jour. Il se remémora sa petite conversation avec sa femme Marilyne,

juste avant son départ au petit matin.

–J'aimerais tellement que tu restes auprès de moi. J'ai un très mauvais pressentiment, Elly. Quand comprendront-ils enfin que ce

n'est pas la bonne solution?

–Je sais, je sais. Un jour ou l'autre, ils essaieront d'instaurer la paix,

lui avait-il répondu, avant de la serrer fort dans ses bras et lui promettre que tout allait bien se passer.

Marilyne et ses deux fils, Yoram et Igaël, lui avaient dit au revoir et

l'avaient regardé s'en aller, à bord du véhicule militaire.

Le crépuscule commençait à tomber. Et Ehrlich chassa aussitôt ses

pensées de son esprit. Il n'avait pas le droit de se plaindre, pas le droit de pleurnicher sur son sort. Surtout face à ses hommes. Sa tâche consistait à minimiser le danger. Pis, il connaissait, mieux que

quiconque, les difficultés de ce type d'opérations. Et ce, du côté

israélien comme du côté palestinien. C'était une guerre infecte, et les

attentes des bureaucrates confortablement installés dans leurs fauteuils de cuir, au conseil des ministres, s'avéraient bien souvent

impossibles à satisfaire. Notamment celles visant à ce que des hommes dressés pour tuer puissent, dans l'enfer d'un combat armé,

faire la différence entre un civil innocent et un terroriste. Il s'agissait

là d'un avantage dont avaient toujours joui les terroristes et autres

insurgés depuis que Nabuchodonosor avait patrouillé le long de l'Euphrate.

–Il y a trois maisons suspectes, observa-t-il. Ici, ici et là. (Le général

Ehrlich tapota la table du doigt.) Celle localisée au bout de ce sentier

est la première sur la liste. Résistance ou pas, rappelez-vous bien que les lieux sont principalement habités par des civils innocents. Ne

recourez à la force qu'en cas d'extrême nécessité. Des questions?

Ses commandants firent non de la tête. Eliezer Ehrlich consulta sa

montre.

–Synchronisation des chronos. Dix, neuf, huit...

Deir Azun

A tout juste dix-neuf ans, Salim a'Shami avait déjà participé à pas

moins de vingt attaques éclair contre les Israéliens. Ces monstres
avaient tué ses deux frères. Et il avait désormais la haine
chevillée à
l'âme et au corps.

Le Hamas l'avait particulièrement bien entraîné et le jeune Salim,
de

corpulence sèche et nerveuse, s'était très vite révélé excellent
élève.

Sans une once d'émotion, il indiqua à ses deux acolytes, à peine
âgés

de quinze ans, où installer le mortier, derrière les rochers
disséminés

sur les collines surplombant Deir Azun. Au sud, le minarte de
Mar'Oth

se dessinait parfaitement sous le ciel orangé; à l'est, il repéra le
mont

Malkishua dans la chaîne montagneuse de Gilboa. Il sortit un
compas

usagé de sa poche et rapporta les distances sur sa carte. D'une
main

experte, Salim convertit les mesures sur une grille et indiqua la
position exacte de leur mortier sur sa précieuse carte à 1 : 100
000.

S'emparant d'une toute aussi usagée et précieuse paire de
jumelles,

il scruta la route menant au village, en contrebas. Il les ajusta
afin

d'obtenir la vision la plus nette possible. L'impressionnante
silhouette du général de brigade Ehrlich était facilement
identifiable.

Il avait plus d'une fois eu sa photo sous les yeux. Le général israélien,

accompagné de quelques-uns de ses officiers, était en train de consulter une carte déployée à même le capot d'une jeep. Salim sut

tout de suite qu'une telle opportunité ne se reproduirait plus. Les deux adolescents venaient de terminer d'installer le mortier et n'attendaient plus que les ordres. Il leva lentement la main pour leur

signaler de rester calmes. Puis il évalua la distance les séparant de

la jeep et aligna le bipied du mortier. Il calcula ensuite la portée ainsi

que la direction de la cible, avant d'ajuster l'élévation de son appareil

de mort. Pas le temps de s'embarrasser de précisions. L'enne-mi risquait de se mettre à couvert. Les quatre obus étaient tous équipés

de leurs charges explosi-ves et il tendit le pouce afin d'ordonner la

mise à feu.

Chooonk. Chooonk. Chooonk. Chooonk. L'un après l'autre, les obus

furent lâchés dans le tube. En levant les yeux au ciel, Salim put distinguer les minuscules engins mortels former un arc de cercle silencieux en direction de leur cible. Une fois que les bombes furent

lancées et sans même attendre de nouveaux ordres, les deux adolescents démantelèrent le tube à la vitesse de l'éclair ainsi que

le

viseur installé sur le pied du mortier. Salim ne moufta pas d'un chouïa. Il continuait de scruter sa cible à travers ses jumelles. Les

quatre obus explosèrent de chaque côté de la route et un infime sourire se dessina sur son visage juvénile.

Mort aux Israéliens.

–Fichons le camp d'ici! Direction la prochaine colline. Et surtout, restez à couvert! ordonna-t-il.

Les chasseurs étaient devenus proies.

Mort aux Arabes.

–Synchronisation des chronos à 17 : 52.

Telles furent les ultimes paroles du général Ehrlich. Dans un puissant

rugissement, le premier obus de mortier atterrit à environ une vingtaine de mètres de distance. De la terre rouge fut projetée dans

les airs et un éclat de métal déchiqueté arracha une partie du crâne

du général, mouchetant de sang et de morceaux de cervelle la jepp

et ses officiers. Le militaire fut tué sur le coup. Un nouvel éclat d'obus

fit voler le portefeuille de la poche de sa chemise. L'objet atterrit, grand ouvert, à une dizaine de mètres de là. L'on distingua les photographies, recouvertes de poussière, de Marilyne et de ses deux

garçons. Trois nouvelles explosions vinrent affaiblir la position

israélienne mais les soldats de la 45e division blindée rampaient déjà

dans le fossé jouxtant la route. Les autres pertes furent minimes.

–Médecin! s'écria David Levin.

Mais le jeune caporal de brigade du général Ehrlich sut immédiatement que c'était inutile. Les yeux emplis de haine, il s'empara de son compas et tenta de localiser d'où provenaient les bruits étouffés qu'il venait d'identifier comme étant ceux d'un mortier

palestinien. Accroupi dans la fosse, il entra en contact avec Cobra,

l'hélicoptère d'assaut leader.

–Iowa Un Cinq, ici Huit Neuf Zoulou. Mortier ennemi localisé dans les

collines, au sud-ouest de notre position. Distance évaluée: douze cents mètres de distance!

–Ici Iowa Un Cinq, enregistré.

Le capitaine Raanan Weizman opéra un demi-tour complet.

L'hélicoptère d'assaut Cobra AH-1G, rendu célèbre durant la guerre

du Vietnam, mesurait à peine un mètre de large, avec le siège de l'artilleur situé au nez de l'appareil et celui du pilote, placé juste derrière et légèrement surélevé. Le capitaine Weizman ne pilotait l'appareil que depuis dix mois, mais il le maniait déjà avec une dextérité déconcertante. Les propulseurs turbo T53-L-703 de 1800 chevaux gémirent sans effort et les rotors fendirent violemment l'air.

–Message reçu, Dan?

Semblable à une guêpe furibonde, avec une étoile de David bleue prisonnière d'un cercle blanc tatoués à même le corps, le Cobra au

nez couleur sable atteignit les cent trente noeuds en s'inclinant légèrement vers l'avant. Le capitaine Weizman entama un piqué et lui

et son artilleur opérèrent la reconnaissance à distance des collines.

Sur la route en contrebas, les hommes de la 45e Division Blindée étaient déjà parés à venger la mort de leur chef.

–J'les ai localisés! A onze heures, sur la deuxième crête.

–Roger.

Le Capitaine Weizman ajusta calmement sa position.

Trente secondes plus tard, l'on vit l'appareil reculer légèrement, sous l'effet de propulsion des roquettes. Avant même que celles-ci n'exploient à deux pas des trois fuyards, le canon de 20 mm cracha

ses salves de feu, en vrillant telle une tronçonneuse. Le jeune artilleur de Raanan ajusta les réticules sur les cibles en mouvement

et tira de nouveaux coups mortels, tout en suivant la trajectoire des

roquettes. Les trois musulmans furent littéralement déchiquetés.

Mort aux Arabes.

Mort aux Juifs.

–Comment se passent tes études, Yusef? lui demanda Ahmed.

–On a étudié les circuits radio, ce semestre. J'ai même obtenu un A,

lui annonça fièrement son jeune frère. Et il y a peut-être une chance

pour que j'entre chez Cohatek.

–La société d'événementiel?

Yusef acquiesça.

–Le seul hic, c'est qu'il n'y a qu'un seul poste de libre. Et on est dix à

être sur le coup.

Cohatek était le plus gros promoteur de concerts et autres

événements culturels d'Israël. Malgré les actes de violence

quotidiens, le gouvernement avait encouragé à maintenir le plus de «

normalité » possible, et de tels événements étaient toujours

organisés à Tel-Aviv comme à Jérusalem. La compétition pour

intégrer la société s'avérait féroce et seuls les meilleurs étaient

sélectionnés. Certains Palestiniens étaient également autorisés à

postuler, à condition d'être exempts de tout soupçon et de maîtriser

parfaitement leur domaine.

L'on perçut l'écho de quatre explosions en provenance des collines.

Abdullah Sartawi fronça les sourcils et la petite conversation s'arrêta

net. Ils levèrent tous les yeux au plafond, comme s'ils s'attendaient à

ce qu'une bombe s'abatte sur leur maison.

–Que la paix soit avec nous, finit par déclarer Abdullah, avant de se

lever pour aller s'occu-per de son feu. Nous sommes à court de bois.

J'avais l'intention d'en couper avant le dîner.

–Reste assis, père. Nous allons nous charger de ça. Allez, viens, Yusef, bouge-toi, fit Ahmed, en tapotant gentiment l'épaule de son frère.

–Et pourquoi pas Muhammad? grommela Yusef. Il a passé toute la

journée à roupiller dans l'oliveraie.

Muhammad arbora un petit air penaud, avant de jeter à Yusef un regard de triomphe lorsque intervint leur mère.

–Vous serez bien assez de deux pour couper le bois, Yusef.

Muhammad n'aura qu'à aider Raya et Liana à faire la vaisselle.

Muhammad roula des yeux furibonds et perdit instantanément de sa

superbe. Yusef lui fit un pied de nez, avant de franchir la porte de

derrière pour rejoindre Ahmed, qui se dirigeait déjà au fond de la cour, où les rondins étaient stockés au pied des arbres.

–J'ai une excellente nouvelle à t'annoncer, Yusef, déclara Ahmed. Je

vais être nommé à Mar'Oth.

–Ce n'est qu'à vingt minutes de marche. Tu pourras nous aider à la

récolte, lui répondit Yusef avec un large sourire, plus que ravi à

l'idée

de voir davantage son frère.

–Je suis tellement heureuse qu'il soit là, Abdullah. C'est un si gentil

garçon. (Les yeux de Rafiqa s'embruèrent.) Si seulement il n'étudiait

pas aussi loin de chez nous.

C'est alors que le rugissement des tanks Centurion et des transports

de troupes blindées fit vibrer tous les murs de la maison. L'assaut fut

lancé quelques secondes plus tard, et les portes de devant et de derrière, brusquement dégonnées. Dix soldats israéliens casqués se

ruèrent à l'intérieur, Uzis à la main. Raya et Liana poussèrent un hurlement. Leur mère voulut courir à leurs côtés mais fut plaquée au

sol par l'un des soldats.

–Reste où tu es, salope de Palestinienne!

Vingt ans auparavant, le sergent Emil Shahak avait servi en tant que

pilote de tank centurion sous les ordres d'Eliezer Ehrlich, lorsque ce

dernier avait pris le commandement de la 45e division blindée. Et

pour le sergent, l'interminable guerre menée contre les Arabes s'était très vite muée en affaire personnelle. Ehrlich comptait parmi

les meilleurs généraux de la longue et prestigieuse histoire du

régiment. Mais il venait tout juste de mourir, tué par les habitants de

ce foutu village. Shahak pouvait sentir le sang lui marteler les tempes, et lui et ses hommes n'aspiraient désormais qu'à une seule

chose: la vengeance.

Etendue sur le sol, en sanglots, Rafiqa ressentit soudain une intense

douleur. Le soldat israélien l'avait frappée si fort avec la crosse de

son arme que deux de ses côtes étaient brisées. Muhammad se rua

sur sa mère, en menaçant l'Israélien le plus proche avec une casserole. Le jeune militaire, un réserviste dont c'était la toute première mission, ouvrit le feu de manière instinctive. Le plus jeune

des fils Sartawi fut touché en pleine poitrine et rendit l'âme avant même de s'effondrer sur le sol de la cuisine. Une tache rouge et brillante suinta à travers le coton de sa belle chemise blanche, spécialement portée pour célébrer l'anniversaire de sa soeur. Raya

et Liana poussèrent de nouveaux hurlements et coururent se recroqueviller dans l'un des coins de la cuisine. Abdullah Sartawi, en

état de choc, était devenu blafard. Il tenta d'aller secourir son fils,

mais un violent coup de crosse le fit s'effondrer.

—Personne ne bouge! (De la bave commençait à perler aux coins de

la bouche du sergent Shahak.) Surveillez-moi ces deux-là! s'écria-t-il.

(Le jeune réserviste tendit maladroitement son Uzi, d'abord vers Raya puis vers Liana. Sa lèvre inférieure se mit à trembler lorsqu'il

réalisa, horrifié, ce qu'il venait de faire.) Fouillez les autres pièces!

Emil Shahak ne criait plus, il meuglait.

Yusef voulut s'engager vers la maison, mais Ahmed l'en empêcha et

ils se mirent à couvert derrière les arbres.

–Non, Yusef! s'exclama-t-il. Réfléchis un peu. Ils sont armés. Pas nous.

–Mais il y a eu des coups de feu, Ahmed! sanglota le jeune homme.

–Et il y en aura encore plus si tu essayes d'intervenir, l'avertit Ahmed, d'une voix douce. Allah nous accompagne mais cela ne servira plus à rien si nous mourons!

Ahmed tint fermement son frère par la taille et, toujours allongés, ils scrutèrent leur maison.

–Elle est vide, Emil, déclara le caporal, apparemment déçu.

–Ben zsona! Fils de pute!

Le sergent Shahak vint se poster devant Liana et Raya. Il en profita

au passage pour asséner un coup de pied rageur à leur défunt frère.

Le pistolet dans une main, et l'autre main formant un poing, il

dévisagea avec mépris les deux jeunes filles terrifiées.
L'incapacité

de ses hommes à dénicher les supposés terroristes l'avait mis hors
de lui.

Il attrapa le menton de Liana et força l'adolescente à le regarder.
Le

visage de la jeune fem-me était toujours aussi pâle et gracieux,
mais

de ses yeux jaillissaient des éclairs de haine qui ne firent
qu'accentuer le sentiment d'impuissance de Shahak. Le sergent se
tourna vers son caporal et lui sourit, avec un petit air maléfique.

–Je te laisse la moche, ricana-t-il, en pointant son arme vers
Raya. (Il

attrapa Liana par les cheveux et la releva violemment, puis il
agrippa

fermement les bras menus de sa victime avec son énorme main
velue.) J'suis le premier à lui casser le minou, déclara-t-il d'une
voix

fielleuse. C'est moi le sergent, après tout.

–Non! Non! Je vous en supplie!

Abdullah Sartawi s'agenouilla et implora le soldat. Son visage
ridé

était couvert de larmes.

–Sale racaille palestinienne!

Le sergent Shahak lui asséna un coup de pied. Malgré la douleur,
Abdullah s'agrippa à la botte de l'Israélien et s'y cramponna de
toutes ses forces, dans un dernier élan désespéré.

–Non! Non! Non! supplia-t-il.

Le sergent Shahak venait de franchir le point de non-retour. Il se débattit et parvint à libérer sa botte. Il arma son pistolet Jéricho, mit

le vieil homme en joue et ouvrit le feu. A deux reprises.

Rafiq poussa un hurlement strident avant de se jeter sur le cadavre

de son époux. Shahak lui colla instantanément son arme contre la

nuque et tira deux nouveaux coups de feu. Rafiq fut prise de convulsions et son corps inerte s'effondra à côté de celui d'Abdullah.

—Tas de merde de Palestiniens!

Le sergent Shahak traîna Liana jusque dans la chambre de ses parents et claqua la porte derrière lui.

Encore sous le choc et vaguement consciente de l'horreur qui l'attendait, Liana tenta, en vain, de se libérer. Mais la poigne du sergent Shahak était plus dure que l'acier.

—Zsona! Inahl rabak ars ya choosharmuta! Espèce de salope! Allez au diable, toi et ton putain de père! Lui hurla-t-il dans l'oreille.

Liana put sentir son haleine moite et fétide. Il la frappa derrière le

crâne avec la crosse de son pistolet et la jeta sur le lit. Puis il arracha

frénétiquement les vêtements de la jeune fille et rabaissa son propre

pantalon jusqu'aux bottes. Littéralement terrifiée et plus que jamais

conscien-te de ce qui allait lui arriver, Liana se figea à la vue du

hideux sexe en érection de son tortion-naire.

Shahak poussa une sorte de grognement guttural et écrasa Liana de

tout son poids. La jeune fille eut un petit cri perçant lorsqu'il la pénétra de force. Il jouit en gémissant telle une bête féroce. Son corps dégageait une odeur de sueur rance mêlée à celle du diesel du

véhicule blindé qui lui servait de maison. Une fois le viol terminé, il

sortit de la chambre, en remontant son pan-talon de camouflage avant de lancer au jeune réserviste:

–J'te la laisse, Ygal.

–Qui? Moi? bredouilla Ygal.

–Il y a une première fois pour tout, fiston, et t'auras jamais une occase pareille. Rentre là-dedans et baise-moi cette pute.

–Allez, Ygal! s'exclama l'un des soldats réguliers. T'es un vrai mec ou

pas?

Plus misérable et perdu que jamais, Ygal finit tout de même par s'exécuter et entra dans la pièce. Liana était recroquevillée sur le lit

de ses parents, la tête collée contre le mur. Elle sanglo-tait et son corps était pris de convulsions.

Ygal crut qu'il allait vomir. Il aurait voulu réconforter la jeune fille,

mais il ne se pardonnait toujours pas d'avoir abattu son frère. Et il

était bien trop effrayé pour pouvoir poser la main sur elle. Il

laissa

s'écouler quelques minutes, afin de faire croire aux autres soldats

qu'il était en train de la violer. Puis il rabaissa son pantalon, ouvrit la

porte, et sortit de la chambre en remontant son pantalon, avec un

faux air de victoire.

–Suivant! fit-il, d'une voix sèche et incertaine.

–Ehhhhhhh!

Les hurlements approbateurs des soldats se répercutèrent aux quatre coins de la maison.

Les portes menant aux deux chambres ne cessèrent de s'ouvrir et de

se refermer, jusqu'à ce que le dernier des soldats israéliens en ait terminé avec les soeurs Sartawi. Une fois sa haine re-tombée, Shahak prit soudain conscience de ses actes et de ceux de ses hommes. Il songea alors aux implications que de tels agissements risquaient d'engendrer.

–Va donc me chercher les deux kalachnikovs dans le camion, aboya-

t-il à l'un des fantas-sins. (Les soldats savaient tous où leur sergent

avait pour habitude de dissimuler des armes palestiniennes. Shahak

les avait réquisitionnées lors d'une précédente offensive et avait choisi de les conserver, en s'en servant comme d'une assurance face

à toute enquête ou allégation mena-çant de compromettre ses

troupes.) Ouvrez grandes vos oreilles, les gars. Cette nuit, il ne s'est

rien passé. J'me suis bien fait comprendre?

Tous les soldats baissèrent les yeux et fixèrent le sol terreux. Le sergent Shahak saisit l'une des mitraillettes et l'essuya à l'aide de son écharpe pleine de sueur. Il prit la main sans vie d'Ab-dullah, colla

les empreintes digitales du vieil homme sur la crosse et déposa le fusil-mitrailleur à côté du cadavre. Il fit de même avec le petit Muhammad. Puis le caporal de Shahak retira l'appareil photo militaire de son étui. Les flashes illuminèrent les deux dépouilles. Des

chambres, l'on entendit Raya et Liana hurler leur désespoir.

—Cette nuit, notre général a été tué par des terroristes palestiniens

et les rapports affirmant que ces salopards les abritaient sont vrais,

O.K.? Allez me chercher les deux putes. (Raya et Liana tenaient à peine debout.) Je vous donne cinq secondes pour ramener vos miches! (Il les obligea à sortir par la porte du fond et observa les deux jeunes filles tituber dans l'obscurité. Puis Shahak vida son chargeur dans le dos de Raya puis dans celui de Liana.) Aucun putain de témoin! ricana-t-il en se tournant vers ses soldats. Et souvenez-vous bien. Il ne s'est rien passé cette nuit. Allez, on se casse d'ici!

Toujours dissimulés derrière les arbres, Ahmed et Yusef attendirent

que les Israéliens aient enfin quitté les lieux. Ils contemplèrent le carnage, bouleversés. Cet endroit avait autrefois été leur maison. Mais en ce triste et horrible jour, leur famille n'était plus.

Le ministre de la Défense, Reze Zweiman et le général Halevy se tenaient côte à côte devant les caméras.

–Le général de brigade Ehrlich était l'un de nos meilleurs soldats et

nous adressons nos sincères condoléances à sa fille et à ses fils, déclara solennellement Zweiman.

Tom Schweiker fut l'un des derniers journalistes à intervenir.

–Les Palestiniens prétendent qu'un massacre aurait été perpétré à Deir Azun, général. Le gouvernement israélien a-t-il l'intention d'ouvrir une enquête à ce sujet?

–Je peux tous vous assurer, rétorqua Halevy, peinant à contenir sa

colère, que le seul mas-sacre perpétré est celui d'un commandant chargé d'empêcher que le terrorisme ne frappe Israël et nos citoyens

pacifiques. Vous avez vu les photographies. Ces individus étaient armés et avaient organisé un nombre incalculable d'attentats contre

des civils innocents.

Le chef d'état-major israélien referma son classeur, mettant de fait

un terme à une confé-rence contrôlée de bout en bout.

Tom Schweiker observa les deux hommes s'en aller, avec un petit air

dubitatif.

De retour au bureau du ministre, Reze Zweiman maudit tout haut les

Palestiniens, et le général Halevy hocha la tête en signe d'approbation. La perte tragique de l'un de leurs commandants constituait un authentique coup dur pour l'image publique du gouvernement et Reze savait pertinemment que l'ennemi n'allait pas

tarder à s'en servir afin d'accentuer la pression.

–Tenez ces putains de médias à distance, tout spécialement cette merde de Schweiker. Oc-cupez le village aussi longtemps qu'il le faudra et débarrassez-vous de la vermine qui y vit. Et s'il le faut, envoyez les chars dans les oliveraies.

–Je m'en charge, Reze. Vous pouvez me faire confiance. Dès que j'en aurai fini avec eux, ils voudront tous foutre le camp de Cisjordanie.

Sur le flanc de la colline à la terre rouge et cendrée, non loin de l'oliveraie des Sartawi, les soldats israéliens observaient d'un air mauvais les villageois en train d'enterrer Abdullah et Rafiq Sartawi,

ainsi que leurs deux filles Raya et Liana et leur plus jeune fils, Muhammad. Une fois le cortège funèbre parti, Ahmed et Yusef se retrouvèrent seuls devant les sépultures.

–Tu aurais dû me laisser tenter le coup, Ahmed, s'offusquageusement Yusef, entre deux sanglots.

–Et puis tu te serais aussi fait tuer?

-T'en sais rien, cracha Yusef. Regarde Muhammad, il a bien essayé

de les protéger!

-Que comptes-tu faire à présent? lui demanda Ahmed, réalisant soudain que ce n'était ni le lieu ni l'heure pour se chamailler.

-Quelle importance maintenant?!

Yusef partit en courant, pleurant à chaudes larmes. Et dans sa fuite

effrénée, il maudit de toute son âme ces Israéliens et la lâcheté jusqu'ici insoupçonnée de son frère.

C'est avec une immense tristesse qu'Ahmed l'observa s'en aller. Il s'assit aux côtés de sa famille ensevelie et essaya de trouver un sens

à tout cela. Il n'allait pas revoir son frère avant de très, très longues

années, et seulement furtivement. Dans des circonstances que personne n'aurait pu prédire.

CHAPITRE DOUZE

Tricarico et Milan

-Buona fortuna, Allegra!

La place haute de Tricarico était remplie de badauds et un immense

drapeau avait été sus-pendu au vieux balcon de pierre du palais de

l'évêque Aldo Marietti. Les nouvelles allaient bon train entre les villes

des collines, et tous les villageois, sur plusieurs kilomètres à la ronde, savaient désormais quel sort prestigieux le Vatican venait

tout

juste de réserver à la brillante Allegra.

–Le Saint-Père a personnellement approuvé sa nomination,

**proclama solennellement la signora Farini, à la tête de la «
Brigade**

de la Volonté Divine ».

**Sa voix était masquée par les arpèges désaccordés de l'orchestre
communal. La mélodie alla crescendo et tous s'agglutinèrent
autour**

**de l'unique voiture de Tricarico, conduite par le corpulent évêque
Marietti qui tentait de se frayer un chemin parmi la foule. Le père
d'Allegra avait pris place sur le siège du passager. Allegra, sa
mère**

**et ses deux frères aînés, étaient, quant à eux, agglutinés sur la
banquette arrière de la Flavia. La Nonna laissa échapper une
larme**

**lorsque le petit Giuseppe s'agrippa à sa robe noire toute délavée,
en**

**agitant vigoureusement son autre main libre. La chevelure brune
et**

**bouclée du bambin scintillait sous le soleil matinal baignant de
lumière les titanesques blocs de granit escarpés entourant
Tricarico.**

**Il leur fallut une bonne heure pour parcourir les vingt kilomètres,
au**

**coeur de la vallée située en contrebas du village. L'évêque
Marietti**

**n'était pas vraiment réputé pour ses talents de conducteur et il
lutta**

de toutes ses forces pour maintenir la trajectoire de la petite voiture

sur le rugueux chemin montagneux menant à la gare et à son unique

voie de chemin de fer.

–Nous sommes tous tellement fiers de vous, Allegra, déclara-t-il, tandis qu'ils montaient les marches menant au minuscule quai désert. Vous ferez une magnifique ambassadrice pour l'Eglise.

–Je ne vous décevrai pas, Monseigneur. Je vous en fais la promesse.

Mamma essuya les larmes. Papà arbora un sourire radieux. Puis l'on

entendit au loin le lugubre sifflement de l'express Tarente-Naples. La

vieille locomotive s'insinua entre les montagnes et se rapprocha insensiblement. Le train, bringuebalant de toutes parts, finit par apparaître, en projetant un impressionnant nuage de vapeur. Le conducteur attendit patiemment que l'éternel rituel d'adieux et de

chaleureuses embrassades se termine. Puis le sifflement fit de nouveau écho au coeur de la vallée et l'attelage redémarrâ péniblement.

–Arrivederci! Scriva presto!

Sous le vacarme assourdissant de la locomotive, Allegra regarda progressivement disparaître le petit groupe posté sur le quai, en train d'agiter leurs mains. Et ce n'est pas sans un certain tourment

qu'elle s'installa dans le compartiment vide, avec ses vieilles

banquettes de cuir et ses porte-bagages en métal. Quelques minutes

plus tard, l'embarcation ralentit la cadence. Un trou-peau de chèvres

s'était rassemblé au beau milieu des rails. Les bestiaux se délectaient paisible-ment des mauvaises herbes et ne semblaient nullement pressés de partir. Allegra préféra ignorer la violente dispute qui venait de débiter entre le conducteur et le gardien de chèvres, tout ratatiné et gesticulant. Les deux hommes criaient tellement fort qu'ils étouffaient presque le bruit du moteur.

Elle se souvint alors comme cela lui avait été difficile de quitter sa

maison et d'évoluer à travers le ravin pour rejoindre le couvent. Milan

lui semblait à l'autre bout du monde. Mais cette ville symbolisait également sa nouvelle vie. Le train redémarra et elle colla son nez à

la fenêtre pour contempler les contreforts de granit, et un peu plus

au-dessus, les majestueuses montagnes de Basilicate. Au fond de son âme, la rébellion et l'acceptation poursuivaient leur lutte acharnée. Et elle éprouva un intense sentiment de tristesse, mêlé d'excitation.

Accettazione et testarda.

L'esprit soumis aux doutes, Allegra fut incapable de se laisser aller et

elle passa les vingt-quatre heures de trajet à somnoler. Lorsque le train de nuit de Trenitalia, récupéré à Naples, avant de faire

escale à

Rome, arriva enfin dans la Stazione Centrale de Milan, la jeune femme sentit son taux d'adrénaline grimper en flèche. Elle descendit

les marches étonnamment hautes du wagon et chercha du regard le

père Giovanni Donelli, l'étudiant en troisième cycle chargé par le Vatican d'aller l'accueillir. Il était sept heures du matin et, debout sur

le quai, Allegra se retrouva perdue au beau milieu d'une foule composée de milliers de personnes pressées d'aller travailler. Elle aurait voulu tout absorber, tout assimiler d'un coup: les Milanais, la

mode, la lumineuse et chaleureuse ambiance des cafés, les odeurs,

le bourdonnement de la cité. Elle sut de suite qu'elle s'apprêtait à faire face au plus gros challenge de son existence et passa tous les

passants en revue, avec une incroyable excitation.

Un peu comme dans une pièce de théâtre, un sublime prêtre fit soudain son apparition. Doté d'une chevelure noire, il devait mesurer, à première vue, près d'un mètre soixante-quinze.

–Buongiorno, signora! (Allegra fut instantanément captivée par le sourire illuminant le visage hâlé de Giovanni. De ses beaux yeux bleus semblaient jaillir une flamme à la fois irrévérencieuse et contagieuse.) Vous êtes bien la soeur Allegra Bassetti? demanda-t-il,

en lui tendant la main. Mi chiamo Giovanni Donelli. Benvenuta a

Milano!

–Grazie, mon père. C'est très aimable à vous de vous être déplacé à

une heure aussi matinale, lui répondit timidement Allegra.

–Vous pouvez m'appeler Giovanni, vous savez, fit-il, avant de saisir

la poignée de la vieille valise d'Allegra et de guider la jeune femme à

travers la foule. La Piazza Duca d'Aosta était encore plus bondée et

frénétique que la gare centrale, mais cela ne dérangea absolument

pas le chauffeur de taxi. Le klaxon de la voiture surmonta ce genre

de problème et ils s'engagèrent à toute vitesse dans la Via Vitruvio,

en direction de Ca' Granda, située à seulement quelques kilomètres

du centre historique de la capitale lombarde. Allegra n'en croyait toujours pas ses yeux: passer de Tricarico à Milan avait tout de l'authentique choc culturel.

–Je vous donnerai un petit coup de fil ce soir, pour savoir si tout va

bien, lui proposa Gio-vanni après s'être assuré que la jeune femme

était officiellement admise à l'université. E benve-nuta di nuovo a Milano!

Il fallut très peu de temps à Allegra pour défaire sa valise rudimentaire. Avec un mélange de trépidation et d'excitation,

elle

s'extirpa de sa chambre pour aller explorer les couloirs surpeuplés

de l'ancienne faculté. Bâtie en 1456, elle avait autrefois été un hôpital, mais les voûtes Renaissance et les cours recouvertes de pelouse accueillaien désormais le département des arts de l'Università Statale de Milan. La semaine d'orientation venait tout juste de débuter, et partout autour d'elle, des étudiants distribuaient

des brochures et autres fascicules. Des demandes d'adhésions aux

organisations étudiantes, des invitations pour assister aux divers débats, conférences et cafés littéraires, en passant par les inscriptions à l'Unicef. Il existait même un ciné-club universitaire.

Seigneur, devant toutes ces choses qui s'offraient à elle, Allegra resongea alors aux westerns « uniquement réservés aux hommes »

et réalisa à quel point l'évêque de Tricarico pouvait se montrer vieux

jeu. Une heure plus tard, et toujours aussi bouleversée par cette toute nouvelle masse d'informations, Allegra se faufila sous le principal passage voûté de Ca' Granda et se mit en route pour la cathédrale de Milan.

Il Duomo n'était qu'à seulement quelques minutes de distance. Une

fois arrivée à destination, elle demeura immobile, au beau milieu de

la place, les yeux rivés sur l'imposant édifice, littéralement subjuguée. Pas moins de trois mille cinq cents statues ornaient le sommet et les murs de pierre, le tout dominé par une statue en or de

la Madone, d'une hauteur de quarante-cinq mètres. A l'intérieur, les

cinq allées principales étaient séparées par de gigantesques piliers

en pierre, et très haut au-dessus de l'espace réservé au chœur,

Allegra

put

distinguer

la

petite

lumière

rouge

indiquant

l'emplacement du caveau où, depuis 1841, l'un des clous de la Croix

du Christ était précieusement conservé. Il avait fallu près de quatre

siècles pour bâtir la troisième plus imposante église du monde, après

Saint-Pierre et la cathédrale de Séville. Allegra avait promis à sa grand-mère de prier pour la famille. Selon la Nonna, le fait de se trouver à Milan donnait beaucoup plus de poids à cette démarche.

Elle s'agenouilla devant l'un des bancs, non loin de l'autel où

Napoléon avait été couronné roi d'Italie, et, se recueillant,
murmura

ces paroles:

–Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes
bénie

entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est
béni...

(Allegra demanda à son Dieu de protéger les siens et de veiller
sur

elle, pendant ses études.) Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour
nous, pauvres pécheurs...

Elle ne pouvait trouver les mots pour décrire ce sentiment de
sécurité que lui procurait son Eglise catholique tant aimée. En
son

for intérieur, Allegra sut qu'elle était destinée à servir Dieu et elle
remercia le Seigneur de lui offrir l'opportunité de poursuivre des
études et ainsi mieux aider son prochain. Mais dans sa grande
naïveté, Allegra ignorait encore que cette quête de con-
naissances

et de profonde spiritualité la conduirait également sur le chemin
de la

douleur et de la confusion. Une quête qui allait la plonger dans
un

monde

inconnu,

empli

de

faux-semblants

et

d'étonnantes

découvertes. Un monde qui n'allait pas tarder à la confronter à la brutale réalité de la vie et de la mort.

Tandis que le soleil se couchait derrière les Alpes, au nord de Milan,

Allegra regagna sa chambre et attendit patiemment l'arrivée de Giovanni. L'idée qu'un homme puisse lui rendre visite provoqua en

elle une étrange excitation. La mère Alberta en aurait été horrifiée,

se dit-elle. Giovanni avait beau être prêtre, il n'en était pas moins homme. Aux yeux de la mère supérieure, la gente masculine n'était

fiable que dans une salle bondée, et encore, il fallait toujours s'en méfier. Le sentiment de culpabilité d'Allegra vis-à-vis des hommes

était profondément ancré en elle. Et il lui fallait tous les jours lutter

contre cette fatalité. Un événement survenu au cours de sa jeunesse

revenait souvent la tourmenter, l'obligeant à prier et à implorer le

pardon divin.

Allegra venait tout juste de fêter ses seize ans, en ce début de printemps de sa dernière année d'école. Un dimanche après-midi, elle alla se promener sur les bords de la rivière. Elle contourna l'antique Via Appia et descendit jusqu'au cours d'eau, en passant

devant une ou deux fermes isolées, dans les environs de Tricarico.

Les neiges hivernales couronnaient encore la cime des plus hautes

montagnes, tandis que celles du printemps avaient déjà fondu et les

courants de la rivière se faufilaient entre les gros rochers sombres,

lissés par l'écoulement du temps. Elle flâna le long de la rive et

atteignit enfin son endroit favori, au pied d'un large bloc de pierre qui

se hissait, telle une sentinelle, dans l'un des virages abrupts de la rivière. Plusieurs chênes le séparaient des champs cultivables, en faisant, de fait, la cachette idéale. Allegra s'étendit dans l'herbe et,

tandis que les rayons de soleil du chaud après-midi filtraient à travers sa robe de coton légère, elle se laissa paisiblement gagner par le sommeil.

Elle rouvrit les yeux quelques instants plus tard, perturbée par un

bruit suspect un peu plus bas. Elle se rassit et s'emmitoufla

instinctivement dans sa veste. C'est alors qu'elle vit une silhouette

approcher.

—Carlo! Tu m'as fait peur!

Le jeune homme sourit de toutes ses dents. Il avait un visage juvénile

et basané, et une frange dissimulait son front.

–Désolé. Je n'en avais pas l'intention, fit-il, avant de s'asseoir à ses

côtés.

–Comment as-tu deviné que j'étais ici? lui demanda Allegra, avec un

petit ton accusateur.

Deux mois plus tôt, Carlo Valenti et sa famille avaient emménagé à

Tricarico. Les Valenti étaient des Siciliens de Marsala, et leur achat

d'une imposante ferme avait bien évidemment attisé les ragots.

Partout dans les ruelles de Tricarico, les mauvaises langues

racontaient que c'était l'argent de la drogue et qu'ils étaient de

mèche avec la Mafia. Pis encore, certains répan-daient même que le

père de Carlo était menacé de mort. Mais ce n'étaient pas les seuls et

uniques sujets de conversation, surtout parmi les petites camarades

d'Allegra.

–Il n'est pas si beau que ça, avait déclaré Anna, sa meilleure amie.

–Je suis sûre que c'est un frimeur, avait affirmé Rosa, une autre écolière.

–Beaucoup trop sûr de lui. Comme tous les Siciliens, avait tranché

une dernière.

En très peu de temps, Carlo avait conquis le coeur des jeunes filles

en fleurs de Tricarico.

–Je t'ai vue descendre le long de la route, lui répondit Carlo.

–Carlo Valenti! Tu m'as suivie jusqu'ici.

Allegra fut d'abord contrariée de voir son espace envahi. Mais plus

étrange, elle ressentit néanmoins du plaisir à se retrouver seule avec

un garçon comme Carlo.

–Mais non, pas du tout, fit-il. Parfois, les choses arrivent sans qu'il y

ait d'explications. C'est la volonté de Dieu, ajouta-t-il, en recourant à

une parole d'Evangile particulièrement appréciée des jeunes filles

de Marsala. Quand j'ai vu cette silhouette qui descendait de la ferme,

j'ai prié de tout mon coeur pour que ce soit toi. Et c'était toi, tu vois.

Allegra rougit et son coeur tambourina dans sa poitrine. Malgré sa

réputation de dragueur, elle trouvait le jeune Sicilien extrêmement

excitant. Certes, sa famille, surtout Papà, ne l'apprécierait guère.

Mais au fond d'elle, elle entendit comme une petite voix insistante: si

elle voulait déployer ses ailes et aller explorer un jour le vaste monde

au-delà des montagnes de Tricarico, elle aurait besoin de quelqu'un

d'un peu moins matérialiste que tous les garçons gauches et

mala-

droits de sa région.

–Comment trouves-tu Tricarico? demanda-t-elle. Ça doit te paraître

un peu ennuyeux, comparé à la Sicile, non?

Carlo haussa les épaules.

–C'est différent. Et puis je dois travailler à la ferme. Tout comme toi,

je présume.

Elle hocha la tête et ils se turent tous les deux. La brise était douce et

le murmure de la rivière particulièrement apaisant. Allegra commença à se détendre et s'adossa contre son rocher sentinelle.

–Pourquoi as-tu quitté la Sicile? s'enquit-elle, brisant ainsi le silence.

Carlo lui offrit un sourire désarmant.

–Mon père devait avoir ses raisons. Mais je ne suis pas censé poser

de questions. Enfin... si j'étais toi, je n'écouterai pas les ragots. On

travaillait dans la ferme de mon oncle à Marsala, et quand il est monté au ciel, mon paternel a pensé qu'il valait mieux s'en aller et

nous en acheter une à nous, lui apprit-il.

Puis il se pencha en avant et l'embrassa sur la joue.

Stupéfaite, Allegra se tourna légèrement pour lui faire face. Et c'est

alors qu'il déposa un baiser sur ses lèvres. Allegra ressentit

d'abord

comme une gêne. Mais la grisante chaleur du soleil lui monta à la tête

et elle lui rendit spontanément son baiser. Carlo la prit dans ses bras

et ils s'allongèrent dans l'herbe. Elle sentit le sexe de Carlo se durcir

et fut de nouveau en proie au tourment. Carlo l'embrassa de plus belle et commença à déboutonner sa robe.

—Non..., fit-elle, d'une toute petite voix, étonnamment rauque.
(Sans

même qu'elle s'en aperçoive, Carlo avait déjà dégrafé son soutien-gorge. Il embrassa ses tétons et elle réagit instinctivement, en se collant tout contre lui. Le garçon glissa sa main à l'intérieur de sa culotte et Allegra eut la douce impression d'être soulevée par une vague.) Non..., chuchota-t-elle de nouveau. (Elle faillit presque suffoquer lorsque Carlo saisit sa main pour venir la placer contre son

entrejambe. Son sexe était moite et dur.) Non! Tu ne peux pas faire

ça! s'écria-t-elle, en se débattant.

La peur avait repris le dessus et étouffé son propre désir. Plus elle se

débattait, plus il le tenait fermement. Il mordilla férocement ses tétons, tout en la forçant à le masturber. Des larmes coulèrent le long

des joues de la jeune fille lorsque Carlo se cambra en arrière en laissant échapper un léger grognement. Elle sentit le liquide sur

ses

maines. Chaud, d'abord, puis poisseux. Et l'adolescent finit par relâcher son étreinte.

Allegra s'enfuit à toutes jambes en direction du village. Elle tituba le

long de la rivière. Son visage ruisselait de larmes et elle eut beaucoup de mal à reprendre son souffle. Lorsqu'elle fut vraiment sûre qu'il ne l'avait pas suivie, elle s'assit sur un rocher. Et ses pleurs

cessèrent progressivement.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'elle parvint enfin à nettoyer les taches sur sa robe et, toujours sanglotante, s'agenouilla près de la rivière.

—Sainte Marie, j'ai péché sous vos yeux et ceux des cieux et je ne suis

pas digne de ramasser les miettes sur votre table.

Elle se souvint très clairement de l'Evangile selon saint Marc et toute

notion de testarda se volatilisa. Les nonnes avaient bien souvent répété les paroles de Marc. Leur Seigneur avait déclaré: « Si ton oeil

t'entraîne au péché, arrache-le. Il vaut mieux entrer borgne dans le

royaume de Dieu que d'être jeté avec tes deux yeux dans la géhenne,

là où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. »

Plus tard dans la nuit, Allegra, étendue sur son lit dans la chambre

familiale, fut incapable de trouver le sommeil. Les ronflements de ses

parents et de ses frères étouffaient ses sanglots. Comment pouvait-

elle bien se repentir pour un tel péché capital? Elle se remémora les

paroles de son Seigneur et Sauveur et la vérité lui ouvrit les yeux: il

s'agissait d'un message. Une mise en garde contre les maléfices du

sexe, si souvent prononcée par l'évêque. Jamais le Seigneur Jésus-

Christ ne se serait retrouvé dans une telle situation. Il s'était révélé

l'être parfait. Tout comme saint Matthieu qui avait choisi le célibat

pour se réserver une place au Paradis.

Son étreinte avec Carlo constituait un péché mortel car elle l'avait

laissé faire contre sa propre volonté. Et elle sut à ce moment-là

qu'elle allait être sa destinée. Il lui faudrait rejoindre l'ordre

dominicain local et consacrer le reste de sa misérable existence à

racheter ses fautes. Sa douleur et son sentiment de culpabilité

s'estompèrent peu à peu lorsqu'elle se souvint de la vision de sainte

Catherine de Sienne. La Vierge Marie y avait saisi la main de

Catherine et le Christ lui avait passé un anneau autour du doigt.

Allegra sacrifierait tous ses rêves d'exploration du monde hors de

Tricarico. Tel était le prix à payer si elle voulait célébrer son ultime

mariage. Elle allait devenir l'Épouse du Christ. La mère supérieure du

couvent de San Domenico avait affirmé que c'était l'union la plus mystique. Un cadeau offert par Dieu en personne.

Allegra fut de nouveau projetée dans le présent. Quelqu'un venait de

toquer à sa porte. Elle l'ouvrit et le père Giovanni apparut, en faisant

balancer sous ses yeux un petit panier rempli de biscuits, de café, de

gâteaux sucrés et de chocolat.

—Quelques petites denrées de base pour les étudiantes!

—Mon père, répondit-elle maladroitement. Entrez, je vous en prie. Je

ne suis pas très riche, vous savez. Pardonnez-moi si je n'ai que ça à

vous proposer, ajouta-t-elle en lui offrant une modeste chaise.

—Ne vous excusez pas. S'il vous plaît! Ma chambre est pareille à la vôtre. Et à défaut de me répéter, mon nom à moi, c'est Giovanni...

Vous êtes bien installée?

—Ça peut aller. Mais tout cela est un peu intimidant.

—C'est toujours comme ça la première semaine. Il faut le temps de trouver ses repères. C'est votre première fois dans une université?

Allegra hocha la tête.

—C'est encore très surprenant pour moi, mon père...

Giovanni haussa les sourcils en souriant.

—Pardonnez-moi. Je ne suis pas habituée à appeler les prêtres par

leurs prénoms.

–Ça fait partie du programme. Vous ont-ils informée au couvent?

–Pas vraiment, mon père... euh... Giovanni, je veux dire, énonça Allegra, toujours aussi mal à l'aise avec les familiarités. La mère supérieure n'appréciait guère cette idée d'université.

Giovanni s'esclaffa.

–Il est parfois délicat d'accepter le changement, déclara-t-il, mais l'idée de Jean-Paul Ier a du bon. (Le jeune homme s'assombrit à l'évocation de cet homme qu'il aimait et respectait tant.) Nous sommes censés rédiger, chaque semaine, un rapport à l'intention du

Vatican, poursuivit-il. Sur nos impressions, comment nous nous intégrons au reste des étudiants, leurs réactions, ce genre de choses. Sachez que j'en suis ravi. Ça ne fera pas de mal à ces poussiéreux cardinaux de la curie de s'ouvrir un peu au monde réel.

Allegra finit par se relaxer et profiter de la compagnie de cet homme

charmant, à la fois si érudit et si terre à terre.

–Les autres sont-ils arrivés? demanda-t-elle.

–Oh! Vous n'êtes pas au courant? Le diocèse du père O'Connell est tellement à court de prêtres que leur évêque a obtenu une grâce de

dernière minute. Et j'ignore l'identité de l'autre soeur. Tout ce que je

sais, c'est qu'elle a démissionné la semaine dernière. Il n'y a plus que

vous et moi, j'en ai bien peur. Si je peux vous être utile en quoi que ce

soit, faites-le-moi savoir. Je suis dans la chambre 415, au fond du couloir. Si ça vous dit de faire une petite sortie à la fin de la semaine,

je connais une excellente pizzeria, pas très loin. Le vendredi soir, ils

y préparent une succulente pizza au feu de bois et des pâtes à tomber. Et puis les tarifs défient toute concurrence. Parfait pour de

pauvres étudiants comme nous, non?

Giovanni lui souhaite une buona notte et Allegra se sentit soudain

beaucoup moins seule.

C'est ainsi qu'avait débuté sa première année à l'université. Le temps

s'écoula, et bien que parfois troublée par la nature de certains enseignements,

Allegra

parvint

à

s'adapter à

son

nouvel

environnement. Et pas une semaine ne se passa sans qu'elle attende

avec impatience le vendredi soir, pour discuter de choses et d'autres

avec Giovanni, en dégustant un savoureux plat de pâtes.

Allegra sortit en trombe de la petite librairie, dénichée dans les quartiers populaires de Milan. Elle s'était procuré un exemplaire d'occasion des Manuscrits de la mer Morte révélés de John Allegro.

Elle consulta sa montre et se dit qu'il était inutile de courir pour se

rendre au cours d'introduction du Pr Rosselli dédié aux manuscrits

de la mer Morte. Toujours aussi affolée par le flot de la circulation,

elle regarda bien à droite, puis à gauche, avant de traverser le Corso

di Porta Romana menant à l'université. Allegra s'immisça à pas feutrés dans l'amphithéâtre. Le cours magistral venait tout juste de débiter.

–Buon giorno. Mi chiamo professeur Antonio Rosselli.

C'était un homme de petite taille, au visage ridé, d'environ une cinquantaine d'années. Il portait un manteau usé et des lunettes rondes à monture noire trônaient sur le bout de son large nez de Romain. Sa chevelure blanche tout ébouriffée recouvrait ses grandes oreilles, et ses sourcils

d'un

noir

broussailleux

apparaissaient aussi en désordre que ses cheveux.

–Il ne doit pas passer beaucoup de temps à se peigner, celui-là, songea tout bas Allegra, intriguée par le petit sourire malicieux du professeur.

–Au cours des prochaines semaines, nous étudierons les manuscrits

de la mer Morte, commença-t-il enfin. Il y a de cela deux millénaires,

une mystérieuse secte, la secte des Essé-niens, vivait dans un endroit reculé plus connu sous le nom de Qumrân, sur la rive nord de

la mer Morte. Ils ne formaient pas, comme le Vatican et consorts l'ont

suggéré, une horde de moines reclus, pacifiques et célibataires.

Nous dirons plutôt qu'ils comptaient parmi les communautés les plus

avancées et éclairées de toute la civilisation de l'Antiquité. Leur mode de vie respectait à la lettre celui imaginé par Pythagore pour

ses compatriotes grecs. Vêtus de blanc, comme le philosophe, ils se

réveillaient à l'aube pour s'adonner à la prière, et tout comme Pythagore, les Essé-niens faisaient d'excellents astronomes, mathématiciens et philosophes. (Rosselli émit une pause et

bourra sa

pipe.) Dans cette société équitable, la femme était l'égale de l'homme. Le travail s'arrêtait à midi et, selon le rituel, tous allaient se

baigner nus et se lavaient les uns les autres dans de profonds bassins spécialement creusés à Qumrân. Puis ils prenaient ensemble

un modeste repas, poursuivit-il. (L'enthousiasme du professeur pour

cette communauté antique semblait évident.) Les Esséniens rapportaient méticuleusement chaque aspect de leur mode de vie dans des manuscrits, précieusement conservés au sein d'une importante bibliothèque. Une partie de leur philosophie visait à rendre leur savoir accessible aux générations futures. Lorsque les armées romaines s'approchèrent de Jérusalem, en l'an 68 après Jésus-Christ, les Esséniens cachèrent leurs parchemins dans des cavernes surplombant Qumrân. (Le Pr Rosselli scruta son auditoire,

avec ses petites lunettes au bout du nez.) Mais depuis la découverte

des manuscrits de la mer Morte, il existe de nombreuses rumeurs au

sujet d'un manuscrit en particulier. Un manuscrit qui nous en dit un

peu plus sur le mode de vie de cette mystérieuse secte judaïque du

Ier siècle, reprit-il, d'une voix volontairement énigmatique. Quelqu'un

sait-il de quel parchemin il s'agit?

Giovanni sentit un frisson lui parcourir l'échine.

–Le Manuscrit Oméga, répondit-il.

–Oui, bravo, le Manuscrit Oméga, fit Rosselli, avec un petit éclat dans le regard. L'équivalent contemporain de la malédiction de la

Momie. Dès que des gens l'ont sous les yeux, des événements étranges se produisent. L'on raconte également qu'il contient une révélation destinée au genre humain, une menace terrible pour notre

civilisation. Le secret est tellement grand, tellement effroyable, que

de nombreuses personnes ont été réduites au silence en voulant retrouver la trace de cet incroyable trésor archéologique.

Une révélation pour l'humanité.

Giovanni se remémora alors ce qu'il avait vu dans les appartements

du pape et il se demanda s'il existait un lien entre le Pr Rosselli et le

Pr Fiorini, l'homme ayant soumis le fameux rapport à Sa Sainteté Jean-Paul Ier. Giovanni avait tenté, sans succès, de retrouver la trace de ce Fiorini. Il se décida à en toucher deux mots à Rosselli, une fois le cours terminé.

–Poursuivons. Vous vous demandez tous comment ces manuscrits sont réapparus, n'est-ce pas?

Le Pr Rosselli, l'un des plus éminents spécialistes du Moyen-Orient,

avait le don pour plonger ses étudiants dans de longs voyages à travers le temps et l'espace. Et Allegra, émerveillée par tant d'érudition, ne fut pas la seule à visualiser ces collines écrasées de

soleil, aux environs de la mer Morte. C'était l'année 1947.

Le soleil matinal cognait fort sur les tentes des bédouins, qui avaient

établi leur campement de chaque côté de la longue route

poussiéreuse. Route qui, bien avant l'avènement du Christ, avait relié

Jérusalem, située un peu plus à l'est, à la ville de Jéricho. Non loin de

là, le fleuve Jourdain se jetait dans la mer Morte. Plusieurs siècles

auparavant, les pèlerins chrétiens s'étaient étonnés de l'immobilité

des eaux de cette mer. D'où son nom. La route bifurquait à une trentaine de kilomètres pour rejoindre Jérusalem. Loin devant, la rivière formait une frontière naturelle avec la Jordanie, et la route

conduisait directement à Amman. Sur la droite, cette même route opérait un nouveau virage et menait tout droit à Qumrân, située un

peu plus au sud, et au pied de laquelle se dressaient

d'impressionnantes falaises, semblables à des sentinelles surveillant

les vestiges. La pierre silex arborait une couleur orange due aux rayons du soleil, et une brume de chaleur trônait, enveloppant les

eaux miroitantes de la mer Morte. De l'autre côté se trouvait la Jordanie, et les oueds et canyons des montagnes bibliques de Moad et Edon.

Le jeune Muhammad Ahmad el-Hamed, surnommé edh-Dhib ou « Muhammad le Loup », gravit le flanc de la falaise en maudissant sa

chèvre errante. A peine avait-il atteint la saillie poussiéreuse pour y

déposer son chargement que l'animal au pied léger s'était tout bonnement volatilisé. Edh-Dhib passa une main sur son front perlé de

sueur avant de s'essuyer à l'aide de sa djellaba recouverte de sable.

Il ne pouvait se permettre d'égarer l'animal. La chèvre permettait à

sa famille de gagner leur maigre pain quotidien. Il se tint immobile et

tendit l'oreille, tout en scrutant les falaises désertiques. Aucun signe

de vie aux alentours. C'est alors qu'il l'aperçut. De son poste

d'observation, cela ressemblait à une sorte de brèche taillée à même

la roche. Mais edh-Dhib comprit qu'il s'agissait en réalité de l'entrée

d'une caverne.

—C'est donc ici que tu es allée te cacher, maudite chèvre. Je vais devoir venir te chercher, murmura-t-il.

Edh-Dhib ramassa un petit caillou et se fraya silencieusement un

chemin entre les rochers. Il s'immobilisa de nouveau et prit une

profonde inspiration. Nul besoin de lance-pierre pour parfaire son

lancer. Le caillou fila droit dans les airs et alla finir son vol au fond de

la grotte. Mais au lieu de percevoir les cris apeurés de sa chèvre, edh-Dhib entendit l'écho assourdissant d'une poterie qui venait de se

briser. Il poursuivit sa progression sur la falaise, pour enfin attein-dre

la brèche étroite. Il s'y faufila difficilement avant de tomber sur le sol.

En levant les yeux, il réalisa qu'il se trouvait à l'intérieur d'une caverne encaissée et haute de plafond, mesurant, au maximum, vingt

mètres de large et environ soixante-cinq mètres de long. Il se remit

sur pied et regarda autour de lui. Aucune trace de la chèvre. Pas même une empreinte sur le sable. Cet endroit puait la mort et n'avait

pas dû être visité depuis bien longtemps, se dit-il. Si seulement il avait su que les derniers visiteurs s'y étaient rendus voilà plus de deux mille ans. Dans l'obscurité, à l'autre bout de la cavité, il put alors distinguer plusieurs jarres en terre cuite, émergeant des sables

séculiers. Il régnait, en ces lieux, un silence qui faisait froid dans le

dos. A l'instar du fer-mier égyptien qui, deux ans auparavant, avait

découvert des manuscrits dissimulés dans une jarre, à Nag

Hammadi, edh-Dhib se demanda quels esprits malins du passé
pouvaient bien se tapir dans la pénombre. Et il rebroussa
lentement

chemin jusqu'à la sortie. Il retrouva sa chèvre deux heures plus
tard.

Le soir même, il se confia à son ami Abu Dabu. L'homme, plus
âgé,

donc plus sage, pouffa de rire. Des esprits maléfiques... Et puis
quoi

encore?

—Et s'il y avait de l'or dans ces jarres? suggéra Abu Dabu, dont les
yeux noirs scintillèrent sous l'éclat des charbons ardents du feu
de

camp.

—Il appartiendrait à qui, à ton avis? demanda edh-Dhib, ne
sachant

toujours pas quoi penser de sa découverte.

Abu Dabu n'eut aucune hésitation.

—Moi je pense que c'est celui qui le trouve qui le garde. Je connais
un

marchand turc à Bethléem. Un certain Ali Ercan. Mon oncle a
déjà

fait affaire avec lui et il nous dira qui peut nous en obtenir un
bon

prix. Et tout ça, sans trop poser de questions.

Très tôt le matin suivant, edh-Dhib, enhardi par les sages conseils
de

son ami, gravit de nouveau les perfides falaises. Il se tint

immobile

devant l'entrée de la grotte et colla sa main derrière son oreille, indiquant à Abu de faire de même. Le seul son perceptible fut celui

du vent hurlant contre la paroi rocailleuse. L'impatient Abu Dabu bouscula edh-Dhib et s'aventura le premier. Il escalada les rochers et

disparut à l'intérieur de la crevasse. Avant même que le bédouin ait

eu le temps de sauter sur le sol doux et sableux, Abu Dabu s'était déjà rué au fond de la caverne.

–Viens donc me filer un coup de main! s'écria-t-il, tout excité.

Ils traînèrent la plus grosse jarre jusqu'à l'entrée de la grotte. N'y tenant plus, Abu arracha le couvercle. Ecoeuré, il porta une main à

sa bouche et recula brusquement. Une odeur putride envahit les lieux. Il se couvrit le visage avec sa djellaba, jeta un oeil au fond de la

jarre, y enfouit sa main et en sortit un long paquet allongé.

–Ça ne m'a pas l'air d'être de l'or, hasarda edh-Dhib, profondément

déçu.

–Non, tu as raison, grommela Abu Dabu, en faisant glisser son doigt

sur l'ancestrale toile de lin.

Il déchira le tissu et se retrouva nez à nez avec quelque chose ressemblant fort à un vieux rouleau de cuir. La jarre contenait plusieurs autres rouleaux de ce genre, ainsi que plusieurs milliers

de

fragments ayant succombé aux ravages du temps.

–J'ignore de quoi il s'agit, edh-Dhib, mais quelqu'un a jugé bon de cacher ces manuscrits là où personne ne risquait de les trouver, observa-t-il. Allons les mettre dans ma tente. Et demain, on les emportera à Bethléem.

On lui avait un jour raconté qu'un manuscrit antique valait un joli

paquet d'argent. Et edh-Dhib tenait fermement à la main le sac en toile de jute, renfermant leur trésor.

–Il ouvre à quelle heure le marchand, déjà? demanda-t-il à Abu Dabu,

pour la troisième fois.

–Ne t'en fais pas, le rassura ce dernier. Il ne va pas tarder.

Comme à son habitude depuis une bonne trentaine d'années, Ali Arcan descendit la rue du Roi David en direction de sa boutique d'antiquités. L'échoppe était située à deux pas de la place de la Mangeoire, à Bethléem. Les neiges de Noël n'étaient plus qu'un souvenir, et la cité, perchée sur le haut d'une colline à environ huit

kilomètres au sud de Jérusalem, subissait une nouvelle journée de

canicule. Comme au temps des croisades, la tour de l'Eglise de la Nativité dominait la ville et les alentours du désert de Judée.

Toutefois, Ali le marchand n'avait que faire de toutes ces sottises religieuses. Du moment que les croyants dépensaient leur argent, le

Turc était heureux et y trouvait toujours son compte. Il vendait dans

sa boutique des centaines de statuettes en bois d'olivier: du Christ,

de la Vierge Marie ou des saints. L'on pouvait également dégoter des

assiettes de cuivre, des coupes, ou encore des tapis et des coussins

de bédouins aux couleurs chatoyantes. Pour les clients plus exigeants, il possédait même un vieux coffre-fort contenant de l'argent

filigrané. Mais il savait également satisfaire d'autres clients moins

scrupuleux. Et notamment ceux qui s'intéressaient aux antiquités revendues au marché noir.

En s'approchant de la boutique, Ali aperçut deux jeunes bédouins.

De toute évidence, ils l'attendaient. L'un d'eux transportait un vieux

sac en toile de jute.

–C'est pour quoi? marmonna Ali.

Le Turc farfouilla dans l'énorme trousseau accroché à sa ceinture, sous sa djellaba, et s'y reprit à deux fois avant de parvenir à ouvrir la

grille recouverte de rouille.

–Mon oncle nous envoie, bredouilla edh-Dhib. Nous disposons de manuscrits qui pour-raient bien vous intéresser.

Ali leur fit signe de le suivre et les deux garçons entrèrent dans la

boutique, d'où se dégageait une odeur d'épices et de bois d'olivier.

Le marchand turc jeta un dernier coup d'oeil à l'ex-térieur avant de

refermer furtivement la porte dans son dos. Il fit un peu d'espace sur

l'un des bancs du fond. Puis, à l'aide d'une sublime loupe en argent,

examina d'un peu plus près les étranges caractères inscrits sur l'un

des parchemins. Il reposa l'instrument et étudia le manuscrit d'encore plus près. L'air dubitatif, il semblait bien incapable de déchiffrer l'écriture antique.

—Où les avez-vous trouvés? demanda-t-il.

—Dans une caverne des environs de Yam Hamelah, mentit Abu Dabu.

—Ils pourraient m'intéresser. Je propose de les conserver, le temps de faire une petite recherche. Vous en saurez un peu plus dans quelques semaines. En attendant, vous n'en parlez à personne, d'accord? Et on ne s'est pas non plus rencontrés, O.K.?

Sur ces mots, il reconduisit les bédouins à la porte.

Ali Arcan passa les deux nuits suivantes à examiner la fabuleuse trouvaille. Il ne parvint toujours pas à déchiffrer l'écriture mais trois

des manuscrits avaient l'air plus précieux, car beau-coup mieux protégé que les autres. L'un d'eux, en revanche, était presque en lambeaux. Il les sépara du reste des parchemins qu'il déposa dans des boîtes en olivier et qu'il alla cacher sous l'une des lattes du

plancher. La semaine précédente, des émissaires du ministère des Antiquités avaient visité son établissement et inspecté son coffrefort, mais personne n'était supposé regarder sous une latte de bois.

Après avoir recouvert la planche avec un tapis, Ali se décida à aller

demander conseil au moine métropolitain syrien, du monastère de

Saint-Marc, situé dans la vieille ville de Jérusalem.

—Que contiennent donc ces manuscrits? Et pourquoi effraient-ils tant

le Vatican? conclut le Pr Rosselli, extirpant brusquement Allegra de

la vieille ville de Jérusalem pour la replonger en plein cours magistral, à l'université de Ca' Granda. Nous sommes aujourd'hui convaincus que le Saint-Siège s'est autrefois farouchement opposé à

leur publication, poursuivit-il, avec toujours ce même éclat dans le

regard.

Comme Allegra n'allait pas tarder à l'apprendre, le Pr Rosselli était

homme de mystère.

—Depuis leur découverte, le Vatican veille à ce que personne ne puisse y avoir accès, à l'exception d'une équipe de rares privilégiés

composée, en grande partie, d'universitaires catholiques en provenance d'Europe et des Etats-Unis. Un groupe plus connu sous

le nom d'Equipe Internationale. Curieusement, ce même Vatican a

toujours officiellement affirmé que le Christ n'avait rien à voir avec la

communauté essénienne de Qumrân. Une communauté qui vivait pour-tant à deux pas de l'endroit où il fut baptisé par Jean dans les

eaux du fleuve Jourdain.

Plus le cours se poursuivait, plus la facette d'accettazione d'Allegra

fut une nouvelle fois soumise au tourment. Elle regarda Giovanni. Il

avait l'air détendu, encourageant sa testarda, son côté rebelle, à fouiller plus profondément le dogme inflexible de sa foi.

—C'est pourquoi certaines personnes ont suggéré que les manuscrits,

et

tout

particulière-ment

le

Manuscrit

Oméga,

contenaient quelque chose que le Vatican se refusait de dévoiler, voire même de soumettre au domaine public, reprit le conférencier.

La scientifique américaine Margaret Starbird a souligné le fait que

les auteurs du Nouveau Testament avaient recours à la gématrie,

science fondée sur l'interprétation arithmétique ou géométrique des

mots de la Bible. Certaines phrases contiennent donc des nombres

sacrés qui, à leur tour, renferment des significations cachées. Je suppose que l'une des clés de la réponse se rapporte à ce que nous

connaissons mieux sous le nom de Nombres de Marie-Madeleine. Ni

les Hébreux ni les Grecs ne disposent de symboles séparés pour les

nombres. Mais en revanche, les lettres individuelles représentent différents nombres. Si nous prenons le grec, fit-il, en inscrivant sur le

tableau:

Alpha

$\alpha = 1$

Bêta

$\beta = 2$

Gamma $\gamma = 3$

... et ainsi de suite, expliqua le Pr Rosselli, en lisant tout l'alphabet

jusqu'à la lettre Oméga, cela signifie donc que chaque mot de grec et

d'hébreu dispose d'une valeur numérique, obtenue en additionnant la

somme des lettres. Margaret Starbird a attiré notre attention en déclarant que le Christ comparait souvent le Royaume de Dieu à une

graine de moutarde. L'équivalent grec de « graine de moutarde »

totalise 1746. A première vue, une telle comparaison semble assez

étrange, mais c'est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. (Un

nouvel éclat scintilla dans le regard du professeur, qui s'approchait

peu à peu du mystère.) Le nombre 1746 est obtenu par l'union ou la

somme obtenue en additionnant 666 à 1080, et en tant que rabbin

juif, le Christ connaissait parfaitement la signification des nombres

666 et 1080. Pour les Esséniens, 666 représentait l'énergie solaire

du mâle.

» Bon nombre d'interprétations de la parabole de la graine de moutarde s'avèrent assez bizarres, poursuivit-il. Mais sachant que

l'autre partie de l'union - le nombre 1080 - représente la créativité

lunaire de la femelle, la signification coule de source. Cette parabole

ne relie pas seulement le Christ aux Esséniens, le code numérique

de la graine de moutarde est surtout une manière, pour le Christ,

d'affirmer que le Royaume divin, le Saint-Esprit comme nous le bapti-

sons, n'est pas exclusivement masculin, mais plutôt une combinaison

de masculinité et de féminité, une entité équilibrée, à l'image du yin

et du yang. Le 1746 christique de la graine de moutarde symbolise la

féminité perdue du christianisme.

Rosselli marqua une nouvelle pause, avec une infime touche de tristesse au fond des yeux.

–Les tout premiers pères de l'Eglise se sont empressés de supprimer ce message. Est-ce que quelqu'un peut me citer un exemple?

Ce fut de nouveau Giovanni qui répondit.

–Tous les exemplaires des Evangiles de saint Thomas, de Marie-Madeleine et de saint Philippe, ainsi que les Evangiles gnostiques,

ont été détruits sous les ordres d'Irénée, l'évêque de Lyon, en 180 après Jésus-Christ, car ils menaçaient le pouvoir de la prêtrise masculine. (Rosselli contempla son élève avec admiration. Il était inhabituel

qu'un

prêtre

catholique

fasse

preuve

d'autant

d'intelligence.) Exactement comme les pères de l'Eglise le pensaient,

reprit le jeune homme. Mais quelqu'un a pris le risque de subtiliser

les exemplaires des Evangiles gnostiques et de les cacher dans une

jarre scellée à Nag Hammadi, dans la vallée du Nil. Ils y sont restés

parfaitement conservés, enveloppés dans des étuis de cuir, pendant

près de deux mille ans. Un bédouin arabe les a découverts en creusant le sabakh, le sous-sol utilisé par les fellaheen pour fertiliser

leurs terres sur les rives du Nil. Plusieurs scientifiques estiment aujourd'hui que ces évangiles devraient être inclus dans la Bible. Afin

de rétablir l'équilibre.

—Et comme par hasard, les manuscrits de la mer Morte ont été découverts deux années plus tard, ajouta le Pr Rosselli. C'est un peu

comme si le cosmos avait coordonné l'espace-temps sur leurs découvertes respectives, en les connectant ensemble. Sachez, mes chers élèves, que le père Donelli vient de soulever un point critique.

Les religions antiques célébraient à la fois des dieux et des déesses.

Ce n'est que très récemment que la religion s'est retrouvée dominée

par la partie masculine de notre espèce. Je suis de ceux qui pensent

que des religions dominées par les hommes sont dangereusement déséquilibrées. Voyez un peu les ravages causés à travers le monde.

Tout comme l'avènement des armes de destruction massive, les religions à domination masculine constituent une authentique menace pour l'humanité.

Sa prophétie faisait froid dans le dos, et Giovanni se demanda de nouveau dans quelle mesure Rosselli connaissait les secrets contenus dans le Manuscrit Oméga. Il eut le sentiment que le professeur venait de lire dans ses pensées.

—Il serait intéressant de vérifier si les théories de Starbird quant aux

nombres cachés du Nouveau Testament concernent le Manuscrit Oméga. (Le regard de Rosselli s'obscurcit légèrement.) D'après moi,

ce manuscrit renferme un mystère bien plus important que les Nombres de Marie-Madeleine. Après les vacances de mi-semestre, nous étudierons la signification du nombre le plus craint du Vatican:

à savoir, le 153. De nature plutôt optimiste, je suis certain que nombre d'entre vous souhaiteraient entamer quelques recherches à

ce sujet avant les vacances. Cela se rapporterait à des poissons et des villes entières tombant des cieux, ajouta-t-il avec malice. Et tiens!

Pourquoi pas quelqu'un d'autre quel père Donelli?

La pizzeria Milano était remplie d'étudiants. Mais Allegra n'eut pas

trop de mal à localiser Giovanni, déjà assis à l'une des petites tables

en coin.

Buona sera, Allegra! S'écria le jeune prêtre. (Il avait déjà pris sur lui

de commander un pichet de chianti. Il se leva pour laisser Allegra prendre place et s'empessa de lui en servir un verre.) Les pâtes ne

vont pas tarder. Salute! ajouta-t-il.

–Salute! lui répondit-elle, soudain beaucoup plus détendue, comme

chaque fois qu'elle se retrouvait en sa compagnie.

–Comment as-tu trouvé le cours du vieux Rosselli, aujourd'hui? lui

demanda Giovanni, en se penchant légèrement en avant, afin de mieux se faire entendre dans le charivari ambiant d'un vendredi soir

milanais.

–Je le trouve un peu provocateur! Mais ça me plaît. Enfin, il va quand

même me falloir un peu de temps pour tout assimiler. Avant d'arriver

à Milan, je n'avais jamais entendu parler de ces Esséniens et de leurs

manuscrits de la mer Morte. Et j'ignorais encore plus que le Vatican

en interdisait l'accès. Mais ce qui me turlupine le plus, c'est ce Manuscrit Oméga. Crois-tu qu'il existe?

Giovanni s'apprêtait à lui répondre mais fut sauvé in extremis par l'arrivée des pâtes: deux belles assiettes fumantes de puttanesca, des spaghettis accompagnés d'olives, de tomates, d'an-chois, de piments, d'ail et de basilique. Il fallait bien qu'il partage ses inquiétudes quant à la relation étroite existant entre le décès du pape

Jean-Paul Ier et le Manuscrit Oméga. La quête de la vérité devait absolument se poursuivre. Tous ceux ayant entrepris des recherches

sur le manuscrit avaient disparu sans laisser de traces, des documents officiels s'étaient volatilisés et d'éminents scientifiques

s'étaient retrouvés discrédités sans aucune pitié. D'un côté, Giovanni

se refusait à l'entraîner dans le terrifiant maelström entourant ce maudit manuscrit, mais de l'autre, il avait grand besoin de se confier

à quelqu'un. Et Allegra semblait la seule personne en qui il pouvait

vraiment avoir confiance. Jamais il n'avait rencontré quelqu'un d'aussi intelligent et raffiné.

–Tu penses qu'il a été assassiné? énonça solennellement la jeune

femme, après que Gio-vanni lui eut raconté les événements du Vatican.

Le prêtre acquiesça.

—Albino Luciani représentait une menace pour beaucoup trop de monde, et pas seulement pour notre cher cardinal Petroni, ici à Milan. Les activités criminelles de la Banque du Vatican l'ennuyaient

au plus haut point, mais ce n'était pas la seule chose qui menaçait les

membres de la curie. Petroni et les autres cardinaux ont beau le nier,

moi je le sais. J'ai lu des documents écrits de la plume de Luciani lorsqu'il officiait à Venise, des documents qui ont aujourd'hui mystérieusement disparu. Des documents dans lesquels il se disait

favorable au contrôle des naissances.

Quelques mois plus tôt, Allegra aurait été interloquée par de telles

affirmations. Mais son arrivée à Milan l'avait entraînée vers une véritable renaissance sur le plan intellectuel. Et sa testarda s'affirmait un peu plus chaque jour.

—J'aurais tellement aimé le rencontrer, avoua-t-elle. Je ne suis pas vraiment favorable aux contraceptifs, mais je partage tout de même

son point de vue. Si je me souviens bien, l'interdiction de la contraception remonte à un texte de la Genèse, vieux de trois mille

ans, qui raconte que Dieu mène Onan à la mort, car il aurait

répandu

sa semence sur le sol, au lieu d'honorer l'épouse de son frère mort,

c'est bien ça? (Giovanni hocha la tête en souriant. Il commençait à

vraiment se délecter de leurs joutes intellectuelles du vendredi soir.)

Un texte transmis oralement au cours des siècles avant que

quelqu'un finisse par le mettre sur papier, ajouta Allegra. Ça sonne

un peu comme une excuse, pour la hiérarchie masculine, d'utiliser le

sexe comme moyen de contrôle. Un moyen de contrôle

particulièrement puissant, qui plus est.

–Luciani aurait été de ton avis, observa Giovanni, d'une voix triste.

C'était un homme mer-veilleux est sa mort constitue une perte

immense, non seulement pour l'Eglise, mais pour le monde entier. A

Venise, nous avons un jour évoqué ce sujet, et il m'a parlé d'un

rapport indi-quant que près de dix millions d'enfants mouraient

toutes les heures à cause de la malnutrition. Selon lui, le contrôle des

naissances était une façon d'apporter une solution à ce genre de

fléau. Juste après son élection, il m'a d'ailleurs affirmé qu'il était prêt

à agir. Pour faire plus court, son opinion sur la contraception, sa

décision de lancer une enquête au sein de la Banque du Vatican et sa

découverte de l'achat du Manuscrit Oméga par le Saint-Siège ont signé son arrêt de mort.

–Tu n'as pas eu le temps de consulter ce rapport plus en détail?

Giovanni fit non de la tête.

–Vu ce que j'ai appris aujourd'hui, je me dis que j'aurais dû garder le

dossier. Mais Petroni est arrivé trop tôt.

–Et à t'écouter, il avait revêtu sa soutane en un temps record. Tout

cela me semble en effet assez étrange, admit Allegra. Pourquoi n'as-

tu pas essayé de récupérer le Manuscrit Oméga? Pourquoi ne pas avoir averti les médias?

–Dès que j'en ai eu l'occasion, je suis allé fouiller dans les Archives

secrètes, mais quel-qu'un était déjà passé avant moi. J'ai

sérieusement songé à informer le public, mais je crois qu'il y a plus

de chances de retrouver le manuscrit, si je reste muet pour le moment. Sans ce parche-min, les sbires du Vatican diront que ce n'est que le fruit de mon imagination et que la mort du pauvre Luciani

a rendu ce bon vieux Donelli complètement marteau.

–Si je me fie à ce que tu me dis, ce n'est pas vraiment étonnant. Et qu'en est-il du Pr Fio-rini? Tu n'as pas pu t'entretenir avec lui?

–C'est là que les affaires se corsent. Hier, je suis allé voir Rosselli à

la fin du cours. Je lui ai dressé un petit récapitulatif de ce que je

viens de te raconter: que je croyais en l'existence du Manuscrit Oméga, et tout le reste. Il m'a paru assez troublé, et n'a pas trop souhaité en parler. Il m'a juste dit que le Pr Fiorini avait disparu un jour après son retour de Rome.

–Tu crois qu'il a été assassiné?

–On appelle ça la « solution italienne ». Et si les pontes du Vatican

sont bien en relation avec la Mafia, comme je crois qu'ils le sont, alors c'est fort probable, en effet. Cela n'empêchera pas Rosselli d'avancer des hypothèses pendant ses cours. Mais d'après moi, quelqu'un l'a mis en garde. Voire même menacé. Il m'a l'air assez effrayé, me demandant de faire très attention.

–Bon, qu'est-ce qu'on fait alors?

–Pour l'instant, rien. On déplace nos pions. On se rapproche de nos

ennemis. Ça finira bien par donner quelque chose. La vérité finit toujours par éclater.

Giovanni se pencha vers Allegra et lui resservit un verre de chianti.

Sur le chemin du retour, Giovanni enroula machinalement son bras

autour de celui d'Allegra. « Ce ne sont pas des choses à faire », lui hurla à l'oreille une petite voix intérieure. Mais le chianti commençait

à faire son effet et réduisit au silence cette intruse. Giovanni se convainquit alors d'avoir trouvé son âme soeur. Mais, au fond de lui,

les sentiments qu'il com-mençait à éprouver pour cette belle et intelligente nonne le tourmentèrent d'une tout autre façon.

–Que comptes-tu faire pendant les vacances? Tu vas rentrer chez toi?

Allegra fit non de la tête.

–Je n'ai pas assez d'argent. Je crois que je vais rester ici et m'intéresser d'un peu plus près à Marie-Madeleine, le 153, et quoi déjà? Des poissons et des villes qui tombent du ciel, plaisanta-t-elle.

Giovanni fit à son tour non de la tête.

–Quello non va! Ça ne va pas du tout. J'ai l'intention de rendre une

petite visite à mes pa-rents... On m'a invité pour dire la messe. Je t'ordonne de venir avec moi. Les miens m'ont dit qu'ils adoreraient

faire ta connaissance.

–C'est impossible, rétorqua brièvement la jeune femme, sans trop savoir pourquoi.

–Qu'est-ce qui l'empêche?

–Eh bien, je dois faire la recherche pour le Pr Rosselli, lui répondit-

elle sans grande con-viction.

–Mamma mia! Madame se fait du souci. Je te propose un truc: on va

chez mes parents, on se penche sur le cas du Christ et de Marie-Madeleine, et on rédige ensemble le devoir à notre retour.

–Ça me dirait bien, lui avoua-t-elle, séduite par une telle

proposition.

Elle ressentit la chaleur corporelle de Giovanni et faillit poser sa tête

contre son épaule. Accettazione et testarda. Son coeur commença à

s'emballer. La voix du catholicisme lui rappela à quel point c'était mal

de se tenir aussi proche d'un homme. Tout comme le jeune prêtre,

elle finit par se dire qu'il ne s'agissait que d'amitié. Une amitié pour

un homme dont elle admirait, un peu plus chaque jour, l'intelligence,

la candeur et le sens de la compassion.

–Tu sais quoi? Je ne crois pas t'avoir demandé où tu habites.

–Où j'habitais, rectifia-t-il. Mais c'est toujours ma maison. Je viens

d'une petite ville de pêcheurs, dans le golfe de Policastro. Ça s'appelle Maratea. Tu en as déjà entendu parler?

–Non, mais je me réjouis d'avance de pouvoir m'y rendre.

–Tu vas adorer. Les gens sont très accueillants et les montagnes donnent l'air de se jeter directement dans la mer. Un paysage idéal

pour des étudiants.

–Hum, murmura Allegra, avec un petit air rêveur.

Et sans même y penser, elle posa sa tête contre son épaule.

Giovanni sut qu'il fallait vite changer de sujet. Sa petite voix intérieure venait de nouveau de titiller.

–J'aimerais vraiment pouvoir un jour me rendre en Terre sainte et

visiter tous ces endroits cités dans la Bible. Sans oublier Qumrân, fit-

il alors.

Allegra retira aussitôt sa tête.

–Et on mettrait la main sur le Manuscrit Oméga... et plus de devoirs à

rendre au Pr Ros-selli, observa-t-elle, avec des yeux pétillants.

Leur quête du Manuscrit Oméga venait tout juste de débiter sans même qu'ils s'en rendent compte. Et rien ne serait jamais plus comme avant.

CHAPITRE TREIZE

Maratea

Giovanni coupa le moteur de la vieille Fiat au sommet du mont Saint-

Blaise surplombant Maratea. Ils sortirent du véhicule et gravirent les

marches de pierre jusqu'au faite de la montagne où un résident fortuné de la ville avait fait ériger une statue du Christ. Haute de vingt-deux mètres, elle avait les bras déployés et veillait sur Maratea,

un peu plus en contrebas. Ils restèrent debout à contempler l'incroyable panorama, tandis qu'une douce brise légère soufflait dans les cheveux de la jeune nonne.

–Oh! Giovanni, è bellissimo!

Les Apennins se jetaient dans la mer Tyrrhénienne, en formant un

littoral rocailleux qui s'étendait à perte de vue, au nord et au sud.
Les

cimes escarpées et déchiquetées étaient cachées par les nuages.

Les caroubiers faisaient la guerre aux pins, aux chênes et aux
oliviers en quête d'un peu d'espace. Au bas des promontoires, l'on
distingua une multitude de petites criques dont les eaux
émeraude

venaient lécher les rochers et les plages de sable. Un peu plus au
large du golfe de Policastro, la mer revêtait une teinte bleutée.
Sous

leurs pieds, la route, semblable à un spaghetti entortillé,
serpentait à

même les montagnes pour descendre jusqu'à Maratea, et encore
plus bas, jusqu'au petit port de Maratea Marina. Les bateaux de
pêche en bois, aux couleurs bleues, rouges et orange, contrastant
avec celles de la plage, étaient amarrés derrière la digue
rocheuse,

ajoutant au charme de l'endroit qui semblait préservé du
tourisme et

à mille lieues du frénétique monde moderne.

Allegra, bien consciente de se tenir encore très près de Giovanni,
ferma les yeux. Elle pou-vait sentir la chaleur du soleil sur son
visage.

Elle songea un bref instant à sa famille, là-bas, du côté des
collines

glaciales et embrumées de Tricarico. Ils lui manquaient
terriblement

et pas un jour ne se passait sans qu'elle leur écrive. Mais au fond
de

son coeur, elle était convaincue qu'elle n'y retournerait plus jamais.

Toutes ces années passées à l'Eglise et au petit couvent de San Domenico l'avaient aliénée intellectuellement. Pis, ces années de privation l'avaient empêchée de vivre pleinement sa vie. Elle venait

tout juste de réaliser à quel point. Sa foi était plus forte que jamais,

mais Allegra commençait enfin à déployer ses ailes. Elle se détachait

tout simplement de l'emprise du Vatican.

–E molto bellissimo, Giovanni. C'est vraiment magnifique.

Giovanni lui sourit et enroula son bras autour de ses épaules.

–J'étais sûr que ça te plairait, chuchota-t-il. Pendant notre séjour, nous emprunterons l'un des bateaux pour aller pique-niquer sur l'une

des petites plages qui longent la côte.

Allegra se colla tout contre lui. Elle aurait voulu ne jamais en bouger.

–Ce n'est pas comme ça qu'on va faire nos devoirs, murmura-t-elle.

La route menant à la ville zigzagait sur le flanc abrupt et escarpé de

la montagne et Gio-vanni dut amadouer la vieille boîte de vitesses de

sa Fiat et passer en seconde, afin d'éviter que les freins, tout aussi vieillissants, ne lâchent. Ils atteignirent enfin le petit port et Giovanni

se gara sur l'une des places vides de la piazza jouxtant la marina.

–Tu vois la maison aux volets orange? lui demanda Giovanni en pointant du doigt un groupe de maisons en béton, blanchies à la chaux, à l'extrémité sud de la plage donnant sur le port.

C'était un peu comme si le petit village avait été taillé à même la roche. En face des bâtis-ses, une petite falaise de calcaire plongeait

à la verticale dans la mer et les bateaux en bois aux couleurs chatoyantes ballottaient paisiblement, sous sa protection. Derrière

les maisons, les épais taillis sur les contreforts s'élevaient à pic pour

rejoindre les majestueux Apennins.

–C'est chez moi.

–C'est adorable. Et je suis sûre que la vue y est magnifique.

–Oh que oui! mais ne te fais pas duper par le panorama. Elle vaut certes un prix d'or mais les Donelli sont des gens modestes, tu sais.

La maison est un héritage de mon arrière-arrière-grand-père. Elle a

toujours appartenu à la famille.

–Ça n'empêche qu'elle est adorable. Tu sais, je suis un peu nerveuse

à l'idée de rencontrer ta famille.

–Il ne faut pas. Ce n'est pas comme si je leur présentais ma fiancée.

Allegra eut beaucoup de mal à dissimuler son embarras et quelques

touches rosâtres apparurent sur ses joues bronzées. Giovanni

regretta immédiatement son commentaire.

–Pardonne-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Tout gênés et maladroits, ils restèrent silencieux pendant quelques

instants. Un peu comme si chacun combattait des pensées qu'ils n'auraient jamais osé prononcer à voix haute. Puis tout revint à la

normale.

–Giovanni! (Maria, la soeur du jeune prêtre, avait eu le temps de voir

arriver la voiture et, telle une jeune écolière, dévalait les ruelles et

les allées pour accueillir comme il se doit son frère adoré.)
Giovanni!

Elle se jeta dans se bras et l'embrassa chaleureusement sur les deux

joues.

–Maria! Tu es plus grande que moi maintenant.

–C'est pas difficile, rétorqua-t-elle, en haussant les sourcils.

Son regard était aussi malicieux que celui de son frère. Ses cheveux

noirs étaient coupés très court et faisaient ressortir les traits ovales

de son visage. A tout juste quinze ans, Maria Donelli était déjà une

magnifique jeune femme. Elle se tourna vers Allegra, et sans même

avoir été présentée:

–Tu dois être Allegra, observa-t-elle. Benvenuta a Maratea!

–Grazie, Maria. C'est très gentil à toi.

–Regarde un peu qui arrive! s'écria Maria. (Giovanni fit un clin d'oeil

à la jeune nonne. Il ne connaissait que trop bien l'enthousiasme débordant de sa soeur. Maria pointait du doigt les rochers, formant la

digue protectrice du petit port.) Papà et les garçons!

Signor Donelli était pêcheur comme ses ancêtres avant lui, et tout comme Giovanni, il était petit et nerveux. Giuseppi et Giorgio, en revanche, étaient plutôt grands et larges d'épaules, du fait de nombreuses années passées à soulever des filets dès qu'ils avaient été en âge de quitter l'école. Papà et les frères de Giovanni venaient

tout juste de finir de les réparer et les avaient repliés à bord de l'Aquila del Mare, ou Aigle des Mers, en vue de la prochaine journée

de pêche. Mais il allait leur falloir attendre après-demain. Car demain, c'était dimanche, et toute la famille ainsi que le reste des habitants de la ville se réuniraient à l'église. Giovanni avait été invité

pour y célébrer la messe aux côtés de Mgr Vincenzo Abostini, le prêtre à l'origine de sa foi. L'homme qui lui avait appris à accomplir

ce que lui dictait son coeur.

–Vi vedremo a casa! On se verra à la maison! S'exclama Giorgio, en

agitant la main, tout sourires, à côté de Papà et de Giuseppi.

–Fate presto! Faites vite! (Maria prit le sac d'Allegra.) Allez,

suivez-

moi, vous deux. Mam-ma vous attend. Elle a cuisiné toute la matinée.

–Cette petite a tellement d'énergie qu'elle pourrait te déplacer des montagnes, murmura Giovanni à l'oreille d'Allegra.

–Oh, mais je t'ai entendu, tu sais, s'offusqua gentiment Maria alors

qu'elle traversait la piazza au pas de course.

Giovanni prit son sac sur son épaule et ils suivirent la jeune fille pour

se retrouver au coeur d'un dédale d'étroites ruelles pavées,

protégées par des voûtes de béton. L'humidité avait fait des ravages

et les porches autrefois blancs comme neige étaient recouverts de

moisissures verdâtres. L'on distinguait, çà et là, une ou deux

ampoules suspendues à une ancestrale chaîne noircie. Les

commerçants locaux avaient la fâcheuse habitude de présenter leurs

produits sur des crochets fixés à même le béton. L'on trouvait de

tout: des pots et des casseroles en cuivre, des paniers et des sacs.

Sans oublier les tasses à café, gisant sur des égouttoirs en fer forgé.

Partout autour d'eux, des petites marches, qui menaient jusqu'aux

portes des maisons, des boutiques et des bars, se chevauchaient,

cachées par des plantes en pots. Certains de ces bâtiments venaient

tout juste d'être repeints, d'autres étaient recouverts de crasse et

constellés de fissures. Les portes étaient protégées par des petites tuiles en terre cuite, ou occasionnellement, un rideau de toile décolorée. Ils arpentèrent une nouvelle section du labyrinthe, et aperçurent enfin la petite Maria gravir à grands pas un petit escalier

blanchi à la chaux et orné des sempiternels pots de fleurs.

–Mamma! Mamma! Giovanni! E a casa! Il est arrivé à la maison!

Giovanni avait toujours évoqué sa mère en des termes affectueux. La

signora Sophia Donelli, aux allures de matrone, était exactement comme Allegra l'avait imaginée. Un sourire franc et chaleureux illuminait son visage rond et ridé. Elle sortit de la cuisine, les bras

grands ouverts, et alla embrasser son fils dans le couloir.

–Tu m'as tellement manqué, déclara-t-elle, avant de reculer d'un pas

pour pincer la joue de Giovanni. (Elle se tourna vers Allegra.)
Soeur

Bassetti. Soyez la bienvenue à Maratea, et surtout, n'oubliez pas, si

metta a suo agio - vous êtes ici chez vous. Maria va porter votre sac

dans votre chambre.

–Avanti! Avanti! Le pain est presque prêt.

La cuisine constituait le principal point de rendez-vous de la famiglia.

Un énorme four à bois trônait au fond de la pièce et un long banc, lui

aussi en bois, était placé au beau milieu de la salle. Les deux

imposantes fenêtres aux volets orange offraient une vue
imprenable

sur le port. Un plat de pâtes faites maison - des menate,
semblables à

des cordelettes entortillées - était posé sur un plateau. A côté,
l'on

distinguaient une jarre fêlée marquée de l'inscription olio et pleine
d'huile d'olive lucanienne préparée à partir d'olives cultivées sur
les

terres de la Basilicate depuis l'époque des Grecs. Le sol
volcanique

de la région donnait à ce nectar un arôme unique, rendant les
recettes locales particulièrement savoureuses. Sophia Donelli
n'utilisait aucun autre assaison-nement. Un bol était rempli de
lampascioni - un oignon sauvage; un autre bol accueillait du
peperoncino - les célèbres poivrons rouges de la Basilicate. Du
fromage de chèvre et de la lucanega - la saucisse lucanienne -
avaient été déposés sur la table et une sublime odeur de pain
chaud

emplissait la pièce. Le ragu di carne, une sauce composée à base
d'agneau, de porc et de chevreau, cuisait à feu doux sur un poêle.

—Giovanni!

—Papà! Giuseppi! Giorgio!

S'ensuivit une série d'accolades et d'embrassades sur les deux

joues, stigmates de l'affection sans bornes entre un père, des fils
et

des frères italiens. Dieu avait vu juste en donnant vie aux

Italiens. Un

peuple mondialement réputé pour son sens de la famille, de la communauté et son caractère passionné.

–Allegra, je te présente les autres membres de ma famille!

Et de nouveau, cette même chaleur humaine, ces mêmes élans de fraternité.

Signora Donelli servit le ragu di carne encore fumant dans des bols

en terre cuite, tandis que Papà coupait de belles tranches du pain à

peine sorti du four.

–Nous Te bénissons, ô Seigneur, ainsi que ces présents que Tu T'apprêtes à nous offrir. Au nom du Père et du Christ. Amen.

–Comment s'est passée la pêche aujourd'hui, Papà? demanda Maria.

Signor Donelli sourit.

Ils dégageaient tous la même candeur, songea Allegra.

–Les dorades étaient plutôt fuyantes. Demain, après la messe,

Mamma vous préparera la spécialité de la maison, fit-il, tout sourires,

en se tournant vers leur invitée. Et s'il fait beau, la semaine

prochaine, Giovanni, tu devrais prendre le canot et montrer à Allegra

quelques-unes de nos plages.

Allegra eut immédiatement l'impression de faire partie de la famille et

ce sentiment ne fit que s'intensifier lorsque, le jour suivant, elle

accompagna les Donelli à la messe.

Nicola Farini, le carillonneur du village, tira sur la vieille corde accrochée à la cloche de l'église paroissiale de l'Addolorata. Il venait

de fêter ses quatre-vingts ans, et sa moustache blanche était parfaitement taillée. Il portait son chapeau de feutre et avait revêtu

ses plus beaux habits du dimanche. Nicola accomplissait cette tâche

depuis son plus jeune âge, avec toujours le même entrain et la même

volonté. Ce n'était pas tous les jours que la messe était célébrée par

l'un des fils préférés du village et le joyeux tintement de l'ancienne

cloche de fer se répercuta jusqu'aux plus hauts sommets de la chaîne des Apennins.

Giovanni se dit que la petite salle des costumes et son vieux plancher

tout usé n'avaient pas changé depuis l'époque où il était enfant de chœur. Et c'est avec une immense fierté qu'il suivit son mentor jusqu'à l'autel. Il eut beaucoup de mal à dissimuler son embarras lorsque

l'assemblée

de

fidèles

se

leva

et

l'applaudit

chaleureusement. Giovanni les salua en souriant. Vincenzo Abostini

adressa alors un clin d'oeil complice à son petit protégé. Il avait bien

préparé son coup, convaincu que son Seigneur ne lui en tiendrait pas

rigueur. Et autre événement de taille, l'épouse du carillonneur, signora Farini, s'était même montrée pressée de répéter les cantiques sur le petit orgue.

—Et maintenant que nous avons accueilli le père Donelli, louons tous

le Seigneur avec le cantique numéro 803, « gloire, louange et honneur soient à Toi, Christ-Roi et Rédempteur ».

La signora Farini, dont les joues rebondies commençaient à rosir, écrasa les pédales et le petit tabouret grinça de manière alarmante

sous son poids. La petite assistance de l'église paroissiale entonna

le cantique avec tellement de conviction et de passion qu'on en oublia presque à quel point tout cela sonnait faux.

Tu es le Roi d'Israël, ô toi fils du roi David...

Israël se trouvait à près de trois mille kilomètres de distance, mais

alors que les paroles du vieux cantique faisaient écho dans tout le petit village italien, la présence du Christ se ressentait sur les rivages tyrrhéniens comme sur les rives de Galilée. Et toujours ce

même message: amour, tolérance et sens de la communauté.

Quand

elle n'était pas entachée par l'excès de pouvoir, la corruption du Vatican et d'autres hauts dignitaires chrétiens, la bonne parole de Jésus se mêlait à celle d'Abraham et de Mahomet.

–Je m'habituerai bien à ce mode de vie, murmura Allegra, en s'adossant à la poupe du canot. (Elle ferma les yeux et se délecta de

la chaleur du soleil sur sa peau.) Est-on vraiment obligés de rentrer

demain?

Giovanni maniait les rames du petit bateau avec force et précision. A

chacune de ses impulsions, la petite embarcation se soulevait légèrement, sur les eaux émeraude, turquoise et miroitantes de la

mer Tyrrhénienne.

–Tu ne voulais pas préparer le devoir pour le Pr Rosselli?

–On n'a qu'à le jouer à pile ou face. Mais j'ai bien peur de vouloir rester ici, fit Allegra, en ouvrant un oeil. Où m'emmenez-vous, monsieur Giovanni Donelli? demanda-t-elle d'un ton espiègle. Je ne

suis pas sûre que le cardinal Petroni serait d'accord.

–Je n'avais pas vraiment l'intention de lui en parler, à vrai dire. Il y a

une superbe petite crique pas loin. On n'y accède que par la mer.

Papà nous y emmenait pique-niquer quand on était gamins. On se

rassemblait tous dans un bateau de pêche, il jetait l'ancre près des

rochers et nous aidait à accoster.

–Sei fortunato! Tu as vraiment de la chance d'avoir grandi ici! J'ai un

peu honte mais c'est la première fois que je fais du bateau, tu sais...

–Vraiment? Il ne doit pas y en avoir beaucoup à Tricarico, tu me diras. Ça pour sûr, on est vraiment gâtés, ici. La mer a tendance à me manquer à Milan.

Puis ce fut le silence, un silence doux et agréable, uniquement troublé par le frottement des rames sur les tolets. Allegra laissa pendre sa main par-dessus bord et contempla les fonds sableux à travers l'eau cristalline. Au début, quelque peu perturbée, elle avait

failli révéler son secret à Giovanni, mais le lever du soleil était si magnifique et la brise tellement douce et légère que ses tourments

se volatilisèrent. Ils contournèrent un promontoire recouvert de pins

et la crique apparut sous leurs yeux. Jamais Allegra ne s'était sentie

autant en paix avec elle-même et avec le monde.

La quille râpa délicatement sur le sable gris et les galets. Giovanni

retira les armes et aida Allegra à sortir du canot. Ils prirent le tapis et

le panier à pique-nique et marchèrent le long de la plage, jusqu'à

un

tapis d'herbe sous les pins.

–Une petite baignade avant de déjeuner?

Allegra parut soudain gênée.

–Giovanni..., fit-elle en baissant les yeux. J'ai oublié de te dire. Je ne

sais pas...

Le jeune prêtre fronça les sourcils et posa gentiment sa main sur l'épaule d'Allegra.

–Tu ne sais pas quoi? Quelque chose ne va pas?

–Je ne sais pas..., bredouilla-t-elle. Je ne sais pas nager, voilà, finit-

elle par avouer, rouge de honte.

Giovanni lui souleva gentiment le menton et ils se retrouvèrent yeux

dans les yeux.

–Tout est ma faute. Je mérite des claques. J'aurais dû le deviner quand tu m'as dit que c'était la première fois que tu te retrouvais dans un bateau. Tu n'avais jamais été en mer, alors?

Allegra fit non de la tête.

–Hé, fit-il d'une voix douce. Prends-le comme une nouvelle aventure

que t'offre la vie. Si tu en as envie, on peut aller barboter tous les deux. (Il posa sa main autour de la taille de guêpe d'Allegra.) Et je te

donnerai ta première leçon de natation, marché conclu?

Allegra hocha de nouveau la tête, toujours aussi penaude.

–Mais seulement si tu me fais un sourire.

–Merci, lui répondit-elle avec gratitude.

Il la prit par la main et la conduisit au bord de l'eau.

–C'est tout à fait normal que tu te sentes nerveuse. Mais fais-moi confiance, d'accord? Tu as pied partout ici. La première chose que je

vais t'apprendre, c'est comment flotter. Tu n'auras qu'à me regarder

faire.

Allegra le suivit dans l'eau délicieuse et, toujours soutenue par Giovanni, s'autorisa à faire la planche. Elle paniqua aussitôt et vint se

blottir tout contre lui, en toussant et en crachotant.

–Je te tiens. Je te tiens. Rilarssasi. Relax, fit-il gentiment, tout en la

tenant très fort dans ses bras.

–Tu dois me prendre pour une idiote, s'excusa-t-elle, tête baissée, et

les bras toujours en-roulés autour de son cou.

–Tu aurais dû voir ma tête quand j'agrippais la corde tenue par mon

père, sur la digue. J'étais tout bonnement terrifié.

La voix de Giovanni était posée et rassurante, mais en relevant la tête, Allegra ne put dissimuler son trouble. Son histoire avec Carlo

avait été une terrible transgression, mais là, en cet instant présent,

elle ne vivait pas les choses de la même manière. Elle avait

l'impression

d'être

poussée

par

une

force

naturelle

extraordinairement

puissante.

Pourquoi

des

moments

aussi

agréables étaient-ils aussi mal vus de l'Eglise?

-Tu veux faire un deuxième essai?

La voix de Giovanni sonna beaucoup plus rauque lorsqu'il la guida de

nouveau. Au début, il la soutint, puis la laissa s'immerger jusqu'à ce

qu'elle finisse par flotter d'elle-même. Elle se sentit beaucoup mieux,

apaisée par un homme qui semblait encore plus heureux de sa réussite.

De retour sur la plage, Allegra laissa les rayons du soleil lui caresser

délicatement les épaules et ils s'empressèrent d'ouvrir le panier à

pique-nique spécialement préparé par la mère du jeune père.

–Des olives, du poisson fumé, du pain frais, des oignons marinés...

Ta maman a cru qu'on resterait là une semaine, ou quoi?

–Les gens vont commencer à jaser, observa-t-il, en lui tendant un gobelet en plastique.

Des petites gouttes de condensation s'écoulèrent le long de la bouteille de Bianco Malvasia lorsque Giovanni remplit leurs verres.

–Salute!

–Salute! Et merci encore pour le cours de natation, fit-elle, consciente qu'ils se tenaient encore très proches l'un de l'autre.

–Tu étais très naturelle. Un vrai poisson dans l'eau. Enfin presque, se

moqua-t-il, sous le regard faussement sceptique d'Allegra.

(Seigneur, comme il avait de beaux yeux bleus, se dit-elle alors.)

Encore une ou deux leçons et tu traverseras la baie de bout en bout.

–Pourra-t-on revenir ici un jour? demanda Allegra, en lui offrant un

petit pain.

–Pourquoi pas. Mais ça risque d'être difficile pour nous deux, non è

vero? médita Giovanni, qui venait d'exprimer son trouble pour la toute première fois.

Allegra acquiesça, tout en refoulant ses propres sentiments.

–Pourquoi es-tu devenu prêtre, Giovanni?

–Ce n'est pas très compliqué. Un amour profond pour l'Eglise. Un besoin de donner le meilleur de moi-même et de me consacrer à mon prochain, et l'envie de suivre le Christ où il aura la grâce de m'envoyer, confessa-t-il, avec un sourire magnifique.

–Sais-tu où il va t'envoyer?

–Non. Mais ça se révélera au fur et à mesure. Qui sait où nous finirons après l'université?

–Moi, j'aimerais qu'on finisse quelque part, tous les deux, avoua-t-

elle, désinhibée par le divin Bianco Malvasia.

Giovanni retira le gobelet des mains d'Allegra et le posa à côté du sien, sur le sable. Il avait les lèvres salées lorsqu'elle vint se blottir

contre son corps. Giovanni la serra très fort dans ses bras et elle n'eut aucun mal à faire de même. Puis elle se surprit à glisser sa langue entre les lèvres du jeune homme.

–Oh, Giovanni!

Ce dernier ne put dissimuler son trouble.

–Allegra, fit-il tout bas.

Il tenta maladroitement de déclipser l'attache de son maillot de bain

et elle passa sa main dans son dos afin de l'y aider. Ses petits seins

étaient perlés de gouttes d'eau salée et ses tétons, durs et pointus.

Elle poussa un léger gémissement lorsqu'il se mit à les lécher délicatement avant de les mordiller.

Cette nuit-là, ils s'étaient tous les deux agenouillés pendant un temps

infini, à implorer le pardon de Dieu. Accettazione. Ayant après cela

regagné leurs chambres respectives, ils furent incapables de trouver

le sommeil.

Perdue dans ses pensées, Allegra scruta le ciel nocturne à travers sa

fenêtre. Sa chambre était située à l'étage, à l'avant de la maison, et

non loin de celle de Giovanni. La marina était plongée dans une semi-

obscurité et une brise légère faisait frémir la mer Tyrrhénienne.

Pourquoi? demandait-elle en boucle à son Seigneur. Pourquoi est-ce

mal? Elle savait bien que l'épisode avec Carlo avait été honteux. Mais

cette fois, c'était tellement différent. Testarda. Ce Giovanni se

montrait si attentionné, si brillant, et se retrouver auprès de lui était

si agréable. Elle aurait pu passer le reste de sa vie à ses côtés, pour

l'aider à accomplir tout ce que Dieu souhaitait qu'il accomplisse. Cet

homme lui avait déjà tant appris. Un homme dont elle était devenue

éperdument amoureuse. Mais l'Eglise l'interdisait. Pourquoi? Allegra

éclata silencieusement en sanglots. Des sanglots de désespoir et de

frustration. Et toujours cette incessante remise en question de sa foi.

Dans sa chambre, Giovanni, à genoux, implorait toujours le pardon

d'un Dieu qui, cette nuit, lui parut extrêmement distant, muet, presque inaccessible. Il aurait voulu expier ses fautes, mais il se sentait comme aliéné. Ses sentiments pour Allegra étaient plus forts,

plus intenses que jamais. Et se sentir étranger aux yeux de son Dieu

constituait une chose nouvelle pour lui. Il essaya de faire la différence entre ce que lui dictait son coeur et ce que lui commandait

sa raison, mais cela ne servit à rien. Lorsqu'il était jeune séminariste,

il avait accepté le célibat sans trop se poser de questions. Il avait choisi d'en payer le prix au nom du Christ. Jusqu'à cette journée sur

la plage.

Giovanni rouvrit les yeux et contempla les cieux nocturnes et les galaxies qui s'étendaient à des milliards d'années-lumière. Toutes ses années à étudier, à la fois en tant que théologien et scientifique,

rivalisaient avec l'hypocrisie de l'Eglise au sujet du sexe. Une Eglise

qui enseignait une chose, pour secrètement s'adonner à une autre.

Contrairement à lui, la plupart des catholiques ignoraient que durant

près d'un millénaire après le règne de Jésus, des prêtres avaient été

mariés, heureux et, de fait, beaucoup plus efficaces. Mais en l'an 1074, le pape Grégoire VII, qui avait pourtant une maîtresse, avait

décrété que les prêtres ne devaient faire serment d'allégeance qu'à

l'Eglise. Plusieurs milliers de prêtres mariés furent par conséquent

sommés de « se libérer de l'emprise de leurs épouses » et

divorcèrent. Mais Giovanni savait bien qu'il existait une chose

beaucoup plus sinistre, dissimulée derrière cette dévastatrice

obligation de célibat: l'Eglise et ses Pères fondateurs avaient, en

réalité, cherché à protéger leurs biens fonciers. Ils avaient craint que

les enfants de prêtres n'héritent légalement de ces propriétés et ne

privent l'Eglise d'une accumulation de richesses.

Le Christ, en revanche, n'avait rien déclaré au sujet du célibat, ne

l'ayant même jamais évoqué, à l'exception du fait qu'il avait choisi de

ne pas se marier - selon la légende, du moins. L'Eglise a toujours

minimisé l'attraction de Jésus pour les femmes. Giovanni se

remémora la description faite par saint Luc, d'un Christ traversant

les villages et les villes de la Terre sainte, entouré de plusieurs

disciples au féminin: « Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode,

Suzanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens. » Et tout

cela, au sein d'une société qui interdisait aux hommes de s'adresser

aux femmes en public, tout comme de voyager auprès d'elles. Jésus

était charismatique, spirituel et un merveilleux orateur. Il considérait

les femmes comme ses égales. Pas étonnant qu'elles aient été

attirées par lui. Sa relation avec Marie-Madeleine avait peut-être été

plus sérieuse que ne le prétend l'Eglise? Et si l'hypocrisie de celle-ci

au sujet du sexe et du rôle des femmes dans la religion dissimulait

quelque chose de beaucoup plus équilibré d'un point de vue

spirituel? L'harmonie entre le masculin et le féminin fut pourtant un

élément crucial lors de la création, comme l'avait affirmé le Pr

Rosselli dans son cours magistral.

Giovanni ne parvint pas à trouver le sommeil. Il s'agita dans son lit,

somnolent et profondément troublé. Quelque part, sur la ligne

symbolisant la foi, quelque chose avait été perverti par une

hiérarchie masculine désireuse d'accroître son pouvoir et son

influence. L'Eglise avait corrompu le message du Christ. Et le célibat

ne constituait qu'une infime pièce d'un immense puzzle. Il ne pouvait

en être autrement.

Giovanni dut décélérer à trois reprises, passant brusquement de la

quatrième à la seconde, avant d'immobiliser la Fiat dans l'un des redoutables virages en épingle à cheveux de Maratea. La boîte de vitesses hurlait son mécontentement chaque fois qu'il embrayait ou

débrayait. Un silence embarrassé s'était insinué entre lui et Allegra.

Silence uniquement perturbé par les protestations outragées de la

petite voiture arpentant la vallée encaissée entre les montagnes, aux

premières heures du matin. Dans leur dos, le petit port et la mer Tyrrhénienne disparaissaient progressivement. Le crissement des vitesses allait de pair avec la colère d'Allegra à l'égard des

restrictions de l'Eglise et elle était tout aussi furieuse de rêver d'une

romance avec le beau Gio-vanni. Pourquoi l'Eglise cherchait-elle à ce

point à rejeter les émotions humaines? En avait-il toujours été ainsi?

Le Manuscrit Oméga offrait peut-être un aperçu d'une Eglise plus humaine, une Eglise qui respectait et reconnaissait les tourments de

chaque individu, leurs sensations, leurs sentiments.

–Je voulais m'excuser pour hier, déclara alors Giovanni, interrompant la jeune femme dans ses pensées.

–Vraiment? lui répondit-elle d'une voix brusque, rageuse à l'idée que

Giovanni puisse s'excuser d'éprouver des sentiments à son égard.

Des sentiments qui s'étaient exprimés de manière aussi naturelle, qui

plus est.

La rébellion en elle avait refait surface et semblait plus affirmée que

jamais. Molta testarda.

Décontenancé, Giovanni ne sut quoi lui répondre. Cela ne lui

ressemblait pas. Allegra avait changé. Elle faisait preuve d'une force

et d'une détermination nouvelles et insoupçonnées.

–Moi aussi, je m'excuse, fit-elle, en refoulant sa colère. Je ne voulais

pas être aussi sèche. Mais je n'ai aucune honte de ressentir ce que je

ressens et ce que nous avons vécu hier. Absolu-ment aucune, tu sais.

Giovanni eut du mal à trouver ses mots.

–Moi non plus, lui avoua-t-il. Mais il ne faut plus que ça se reproduise.

Jamais plus. Tu le sais ausis bien que moi.

–Je le sais, Giovanni. Mais ça ne veut pas dire que nous n'avons plus

le droit de nous voir, reprit-elle sur un ton de défi.

Giovanni retira une main du volant, pour prendre celle de la jeune

nonne.

–Bien évidemment. Rien ni personne ne pourrait empêcher nos rendez-vous gastronomi-ques du vendredi soir. Sache juste que... je

n'ai qu'une seule envie, retourner sur cette plage avec toi. Mais c'est

trop compliqué. Pour tous les deux. (Giovanni hésita, puis il finit par

déclarer:.) Je t'aime, Allegra.

Celle-ci tourna légèrement la tête et plongea ses beaux yeux marron

dans les siens.

–Moi aussi je t'aime, Giovanni.

LIVRE TROIS 1985 ?

CHAPITRE QUATORZE

Milan

C'était l'hiver et la neige était tombée en grande quantité au cours de

la nuit passée. Sur la Piazza della Scala, le Leonardo de Vinci et autres statues du vieux centre historique de Milan étaient

recouvertes d'un épais manteau à la blancheur immaculée. Et le vent

glacial soufflant en rafales correspondait parfaitement à l'humeur du

jour du terrible Lorenzo Petroni, cardinal arche-vêque de Milan.

D'une main nerveuse, il n'écrivit qu'un seul mot sur l'un des deux documents, parmi les nombreuses dépêches matinales, les Accetti.

Document dans lequel il somrait son secrétaire particulier

d'accepter l'invitation émise par l'Università Statale pour assister à la

céré-monie de remise des diplômes. Le second document ne l'aida pas à calmer ses nerfs. Il s'agissait d'une lettre rédigée de la main du

chancelier de l'université.

Votre Éminence,

Je vous écris cette lettre pour vous informer que le signor Donelli et

la signora Bassetti ont obtenu de brillants résultats en philosophie,

en archéologie et en chimie...

L'utilisation des termes signor et signora pour désigner des étudiants

catholiques irrita Petroni au plus haut point, mais il fut encore plus

agacé d'apprendre que le programme universi-taire avait autant porté ses fruits. Pas étonnant, se dit-il, que le père Donelli obtienne

une mé-daille en philosophie.

Il savait désormais comment se débarrasser définitivement de ce jeune insolent. Petroni en avait surpris plus d'un lorsqu'il avait suggéré de l'envoyer au Moyen-Orient, mais il existait à Rome des choses beaucoup plus urgentes que d'expédier un jeune prêtre en Israël. Un vieillissant cardinal secrétaire d'Etat avait approuvé ses dires dans un haussement d'épaules.

Le cas de la nonne de Tricarico se révélait, en revanche,

beaucoup

plus problématique. Impossible de la missionner dans une contrée

éloignée sans provoquer des haussements de sourcils indignés. La soeur Bassetti s'apprêtait à recevoir la médaille d'excellence en archéologie et en chimie. Comment diable une femme pouvait-elle

être aussi douée? Cela sonnait comme un dangereux cri d'alarme pour la sainte Eglise. Afin de calmer son excès de rage, le cardinal

Petroni songea à la Genèse. Dans le Jardin d'Eden, la femme fut responsable de la déchéance de l'homme, et toutes les femmes devaient comprendre qu'à l'instar des escargots emportant leur maison sur leur dos, la présence dans le royaume de l'homme consistait à s'occuper du foyer et à ne recourir au sexe qu'en vue de

procréer. Sa décision était prise. Dans son prochain rapport adressé

au pape, Petroni allait décrire le programme d'éducation comme une

« expérience inté-ressante ». Il accompagnerait le tout d'une recommandation pour un retour aux voies d'éducation catholiques

normales et beaucoup plus contrôlables.

Petroni étudia d'un air pensif la photographie d'Allegra, collée dans

la couverture intérieure de son dossier. La jeune femme avait de beaux yeux marron, une chevelure noire et un harmo-nieux

visage

hâlé, en ovale; et le fait que cette jolie jeune femme soit aussi douée

pour les études constituait une combinaison des plus intéressantes.

Le moment était sans doute venu de faire plus ample connaissance

avec la soeur Bassetti. Madonna, quelle putain! pensa-t-il tout bas.

Petroni savait toujours tirer avantage de n'importe quelle situation.

Et cette énigme religieuse représentait un régal à élucider.

L'homme plissa les yeux en répétant les commandements de l'apôtre

Paul aux Ephésiens: « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme

au Seigneur. Car le mari est le chef de la fem-me, tout comme le

Christ est le chef de l'Eglise. » Les mots du sage Paul l'apaisèrent. Il

était grand temps de remettre la soeur Bassetti à sa place.

Allegra s'emmitoufla dans son pardessus pour se protéger des

flocons qui tombaient délica-tement au coeur des jardins de

l'université recouverts d'un épais revêtement neigeux. L'invitation à

dîner lui avait été remise par le chauffeur personnel du cardinal

Petroni et, malgré ses inquié-tudes, Allegra ne pouvait se permettre

de refuser un tel honneur. Elle parcourut les désormais familiers cloîtres entourant la cour centrale menant à l'entrée principale

de

Ca' Granda. Giovanni n'était parti que depuis deux jours et il lui manquait déjà énormément. La séparation fut douloureuse pour tous

les deux, mais ils avaient su honorer leur pacte à leur retour de ce

petit séjour fatal à Maratea. Allegra s'était plongée dans ses études

et avait obtenu d'impressionnants résultats. Elle avait exploré les subtilités de la biochimie, des exquis groupes phosphodiester en passant par les nucléotides de l'ADN. Et le développement de la vie

sur Terre à partir d'une seule et primordiale ligne cellulaire

l'intriguait tout particulièrement. Plus elle s'instruisait, plus elle se

rendait compte à quel point le mythe d'Adam et Eve tenait de la mystification.

Giovanni et Allegra s'étaient mis d'accord pour ne plus jamais se retrouver seuls tous les deux, ou si cela arrivait dans leurs chambres

respectives, ils se forçaient à laisser la porte ouverte. Mais les fameux vendredis soirs représentaient toujours un grand danger.

Seigneur, comme elle chérissait ces discussions interminables autour d'un bon plat de pâtes arrosé de plusieurs verres de vin. Ils

abordaient de nombreux sujets: des origines de l'humanité en passant par la relation du Christ avec Marie-Madeleine. Et chaque fois, ce goût d'inassouvi les accompagnait. Ils étaient devenus

plus

intimes que jamais. Et voilà qu'il s'en était allé, du côté de la Cis-jordanie occupée par Israël. A ses yeux, cette décision n'avait aucun

sens: contraint de plier bagage dès la fin des examens, Giovanni avait demandé une semaine de vacances, mais le cardinal archevêque de Milan s'était montré inflexible, lui ordonnant de prendre le premier avion. Devant les portiques de pierre de Ca' Granda, elle aperçut la scintillante Volvo noire et à son bord, le chauffeur personnel de Petroni.

CHAPITRE QUINZE

Jérusalem

Tandis qu'il payait la course du taxi, Giovanni put apercevoir le soleil

se coucher au-dessus des remparts de la vieille ville. Saint-Joseph, le

couvent des soeurs de la Charité et résidence de l'évêque catholique

de Jérusalem, Patrick O'Hara, se situait en plein coeur du Quartier

chrétien, non loin de l'église du Saint-Sépulcre, bâtie sur le lieu de la

crucifixion de Jésus. Le bâtiment étroit à deux étages était coincé entre deux échoppes et la rue pavée fourmillait de touristes en quête

de souvenirs. La vieille porte rouillée grinça lorsque Giovanni tenta

de l'ouvrir. Un escalier blanc tout ébréché menait à l'entrée de

l'édifice, les fenêtres étaient protégées par des lattes de bois fissurées et de la peinture avait coulé le long des barreaux métalliques. Giovanni tira sur le morceau de corde faisant office de

sonnette et l'une des soeurs s'empressa de venir lui ouvrir.

–Soyez le bienvenu, mon père. Je suis la soeur Catherine.

Petite femme au visage jovial et rebondi, et aux cheveux gris coiffés

en chignon, la soeur portait un costume tout abîmé qui avait connu

des jours meilleurs.

–Merci infiniment, ma soeur. Je me présente: Giovanni Donelli, lui

répondit-il, avant de lui serrer chaleureusement la main.

–Laissez-moi prendre vos affaires, mon père, proposa-t-elle en s'emparant de sa valise.

Gêné, Giovanni tenta de l'en empêcher, en vain. Puis il suivit la religieuse dans un nouvel escalier étroit.

–Mettez-vous à votre aise, poursuivit-elle. Je vais déposer votre valise dans votre chambre et informer l'évêque O'Hara de votre arrivée.

Giovanni s'assit dans l'un des gros fauteuils rembourrés et étudia la

pièce en détail. Les murs étaient tapissés de bibliothèques grimpant

jusqu'au plafond. Des oeuvres d'Augustin cô-toyaient celles de théologiens

plus

contemporains:

Barth,

Bultmann,

Niebuhr,

Schleiermacher et Rahner. A sa grande surprise, Giovanni put

également distinguer toute une section d'étagères consacrée aux

écrits des trois hommes condamnés par le Vatican pour avoir remis

en question la doctrine officielle de l'Eglise: Pierre Teilhard de

Chardin, Schillebeeckx et Hans Küng, probable-ment le plus grand

théologien vivant. L'on apercevait également des exemplaires de

tous les livres traitant des fameux manuscrits de la mer Morte: ceux

de Hershel Shanks, Geza Vermes, Edmund Wilson... en un mot, tous

les spécialistes mondiaux de cet épineux sujet. Il y avait même un

ouvrage de l'Australienne Barbara Thiering, auteur des plus

controversés. Giovanni fut interrompu dans ses pensées par une voix

tonitruante, en provenance du couloir.

–J'ose espérer que vous avez fait bon voyage, mon père.

Ses presque douze années passées au Moyen-Orient et, avant cela,

six années de service à Washington, n'avaient en rien estompé le rugueux accent irlandais de l'évêque O'Hara. C'était un homme

corpulent, aux cheveux clairsemés et aux sourcils gris et broussailleux. Il avait de beaux yeux verts et le visage rond et rougeaud. Quant à sa panse, elle trahissait son penchant pour la bonne chère et le bon vin. Son accueil fut des plus chaleureux.

–Oui, tout s'est très bien déroulé, Excellence. J'ai juste trouvé un peu

excessives les mesures de sécurité à Tel-Aviv, lui répondit honnêtement Giovanni.

–Bienvenue en Terre promise. Et je vous en prie, appelez-moi Patrick. Vous utiliserez Excellence quand les pontes du Vatican viendront traîner leurs guêtres dans les parages. Ce qui, à ma plus grande joie, n'arrive que très rarement.

–J'essaierai de faire de mon mieux, rétorqua Giovanni, soudain beaucoup plus détendu.

–Si j'étais vous, je ne me réjouirais pas trop vite. Vous ne savez pas

encore où je compte vous envoyer, poursuit l'évêque. Il s'agit d'un

petit village palestinien dénommé Mar'Oth, à environ vingt-cinq kilomètres d'ici, mais il pourrait aussi bien se trouver à mille bornes,

il est à la fois divisé par la route et par la religion. D'un côté de la route, les villageois sont des Palestiniens chrétiens, les nôtres quoi,

et ils n'ont pas connu de prêtre depuis un sacré bout de temps. De l'autre côté de la route, qui trouve-t-on? Je vous le donne en mille,

des Palestiniens musulmans. Il n'y a qu'une seule école. Et elle

accueille les enfants des deux confessions. Vos talents de diplomate

y seront beaucoup plus importants que vos enseignements

théologiques, mon cher Giovanni. (Il farfouilla alors dans l'un de ses

tiroirs.) Il va vous falloir apaiser tout ce beau p'tit monde, dirons-nous. (Ses yeux pétillèrent lorsqu'il tendit un verre de whiskey irlandais à Gio-vanni.) Shalom!

Giovanni leva son verre. Il n'avait pas pour habitude de boire ce genre d'alcool, mais il comprit qu'il allait devoir y passer dès qu'il se

retrouverait en présence d'O'Hara. Et ce, à n'im-porte quelle heure

de la journée.

–Plutôt étrange, vous ne trouvez pas? (Patrick s'installa de tout son

poids dans l'un des autres fauteuils rembourrés.) Un toast pour la paix dans un pays continuellement en guerre.

–Pensez-vous que cette contrée le sera un jour? En paix, je veux dire...

–Pas avant qu'ils ne reviennent à la raison et passent enfin un accord

avec les Palestiniens.

–C'est possible, selon vous?

–Ils sont nombreux, des deux côtés, à attendre ça: mettre enfin un

terme à la violence, quoi. Parfois, on aperçoit une lueur d'espoir

et

aussitôt, cet espoir est anéanti. Généralement, à cause de politiciens

égocentriques, incompetents et corrompus. Et soutenus et encouragés par un fana-tisme religieux poussé à l'extrême.

–La guerre de religions n'arrange rien à l'affaire, je présume, médita

Giovanni, nouveau venu au coeur de l'explosif Moyen-Orient.

–Beaucoup de gens considèrent l'islam comme une religion violente,

alors qu'en réalité, c'est tout le contraire. Le mot islam signifie « se

rendre, se donner » et un musulman est quelqu'un qui s'en remet totalement à Allah et respecte ses commandements. A savoir, considérer son prochain avec tolérance, équité et compassion. Les

fondamentalistes musulmans n'incarnent en rien le véritable islam,

pas plus que tous les Jerry Buffett du globe ne symbolisent le véritable catholicisme.

–Malheureusement, beaucoup trop de personnes se fient aux paroles des fondamentalistes, affirmant qu'il ne peut exister qu'une

seule religion... la leur, observa Giovanni d'un air contrit.

–Vous soulevez là un point essentiel. Quelle sorte de dieu pervers créerait des êtres humains dont la soif de spiritualité génère autant

de haine, de violence et d'intolérance, hein? Vous pouvez me le

dire?

Giovanni fut quelque peu étonné, voire décontenancé, d'entendre un

évêque qualifier le Seigneur de pervers.

–Vous semblez surpris, Giovanni.

–Un petit peu, à vrai dire, admit ce dernier.

–Ne le soyez pas. Lorsque vous aurez mon âge, vous aurez tendance

à vous poser beaucoup trop de questions.

–Sur la foi?

–Surtout sur la foi. Avez-vous lu Teilhard de Chardin?

–Je croyais que le Vatican avait interdit la lecture de ses écrits...

Mais j'ai pris le temps de remarquer que vous possédiez plusieurs de

ses livres.

–Le cardinal Petroni et les gens de son espèce pourraient me radier

si jamais ils l'appre-naient, répondit Patrick d'une voix sombre. Mais

le voir débarquer à Jérusalem est aussi peu probable que la paix dans ce pays. Je suis en sécurité, dirons-nous, gloussa-t-il avant de

quitter son fauteuil pour aller farfouiller dans ses étagères. (Il revint

en tenant à la main un livre écorné ainsi qu'un article découpé dans

Le Journal des Mathématiques.) Comment je crois, indiqua-t-il, en

tendant l'ouvrage à Giovanni. C'est en français mais je suis convaincu que vous le parlez déjà couramment, tout comme l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le latin, n'est-ce pas?

–Vous êtes très bien informé, répondit Giovanni, avec un large sourire.

–Absolument. Et aussi étrange que cela puisse paraître, par le Vatican. Ils ne sont pas vraiment réputés pour intégrer à leurs débats de pauvres paysans tels que moi, mais ils ont tout de même

eu la bonté de me faire parvenir votre curriculum vitae. (Patrick se

resservit un verre de whiskey.) Chardin était un homme intéressant.

Après avoir été nommé prêtre jésuite, il a servi en tant que brancardier pendant la Première Guerre mondiale. Il a été décoré,

entre autres, de la Médaille militaire et de la Légion d'honneur. Et

tout comme vous, c'était un scientifique.

–Il est parfois difficile d'être à la fois prêtre et scientifique. J'aimerais

bien souvent n'être que l'un ou l'autre. Mais pas les deux en même

temps, vous savez.

–Chardin serait de votre avis et il a également eu le courage d'exprimer son désaccord avec le Vatican. Ce qui a profondément choqué ces éminences. Et bien évidemment, elles lui ont réservé le

pire.

Giovanni hocha la tête.

–Il a été excommunié.

–C'est ainsi qu'ils règlent leurs comptes à tous ceux ayant l'intelligence et le courage de remettre en question leur pouvoir.

Enfin, assez discuté, je vous laisse ces deux ouvrages, fit-il. Le second document a été rédigé par l'archéologue et mathématicien israélien Yossi Kaufmann. Ce cher expert soutient la thèse qu'il existe des codes cachés dans les manuscrits de la mer Morte. Des codes contenant une mise en garde, un terrible avertissement. Avez-

vous déjà entendu parler du Manuscrit Oméga?

Giovanni ressentit un frisson lui parcourir l'échine. Il acquiesça tout

en réfléchissant à sa réponse. A écouter son instinct, il pouvait se fier à cet évêque du peuple. Mais il était encore beaucoup trop tôt

pour lui révéler tout ce qu'il savait.

–J'ai lu quelques articles dans la presse mais je me suis dit qu'il ne

s'agissait que de spécu-lations, fit-il avec prudence.

O'Hara fit non de la tête.

–Yossi Kaufmann n'est pas du tout de votre avis. C'est un homme très influent qui dispose de relations puissantes, dont certaines résident dans les ruelles de cette Ville sainte. Non seule-ment, il est

persuadé que le manuscrit existe mais il affirme également que le

Vatican s'en est procuré une copie à prix d'or en 1978. Il est par ailleurs certain que l'original se trouve quelque part. Mais vous pourrez le questionner vous-même. Vous devrez me rendre visite à

peu près une fois par mois. Ou peut-être plus si j'ai besoin de compagnie, ajouta Patrick. Je veillerai à vous organiser un dîner. Soeur Catherine est une excellente cuisinière, vous savez.

C'est seulement sur le coup de dix heures du soir que Giovanni parvint enfin à regagner sa chambre. Il se mit aussitôt au lit et se plongea dans la lecture de l'article de Kaufmann, publié dans Le Journal des Mathématiques. Tout comme l'avait fait pour la Torah le

Dr Eliyahu Rips, un autre éminent scientifique israélien, le Pr Kaufmann avait entrepris une analyse informatique des termes d'hébreu et d'araméen contenus dans les manuscrits de la mer Morte. Des mots comme « terreur » ou « fin des temps » furent découverts par le programme informatique et il mit le doigt sur une

problématique semblable à celle de Rips. Néanmoins, Kaufmann se

révéla incapable de déterminer la nature exacte de l'avertissement.

Son article s'adressait principalement à des professionnels, mais Giovanni assimila aisément les permutations sous-jacentes et autres

théorèmes de progression. Il appliqua son attention à la lecture de la

conclusion de Kaufmann. Les codes contenus dans les manuscrits

de la mer Morte se référaient tous au message découvert dans un parchemin bien particulier: le Manuscrit Oméga. Les mots « révélation » et « fin de l'humanité » se répétaient en boucle.

Bien qu'exténué, Giovanni ne put trouver le sommeil. Il ralluma sa

lampe de chevet et s'empessa de consulter Comment je crois, ce fameux livre interdit de Teilhard de Chardin. Ce Chardin écrivait divinement et la langue ne fut en aucun cas une barrière. En consultant sa mon-tre, Giovanni réalisa qu'il était déjà deux heures

du matin. Et c'est avec réticence qu'il referma le livre et éteignit la

lumière. Pas étonnant que le Vatican ait banni cet auteur, se dit-il. Le

grand théologien et scientifique français avait eu l'audace de suggérer ceci: Dieu n'était pas, comme le voulait la légende, un Etre

vengeur et omnipotent, mais plutôt une force spirituelle au coeur de

la création elle-même; dans les rivières, les montagnes, le brouillard,

les éléphants, les microbes et chaque être humain. Selon Chardin, le

Seigneur n'était pas un dieu exprimant sa colère au sein de l'Eglise

mais plutôt « l'esprit intérieur ». Pis, il avait osé remettre en question

les affirmations des cardinaux prétendant que Dieu ne pouvait se manifester qu'à travers les prières.

Giovanni finit par sombrer dans un sommeil agité. Chardin venait de

laisser une empreinte indélébile en lui, modifiant profondément sa

vision de la foi et le poussant à poursuivre son interminable enquête

de vérité.

Je monte vers l'Esprit qui me sourit, au-delà de toute conquête.

CHAPITRE SEIZE

Milan

Le trajet dura à peine cinq minutes. Une petite soeur, jolie et séduisante, s'empessa d'aller ouvrir la porte menant aux appartements privés du cardinal Petroni.

–Vous pouvez laisser vos vêtements sur ce portemanteau, soeur Bassetti, proposa soeur Carmela avec froideur.

–Grazie. E molto gentile, lui répondit Allegra avec un sourire gracieux.

Elle se dit que cette nonne aux cheveux noirs avait peut-être eu une

rude journée.

–Son Éminence vous attend dans la salle de réception.

Allegra suivit soeur Carmela qui arpentait d'un bon pas le couloir recouvert de somptueuses tapisseries. D'incalculables oeuvres d'art,

prêtées par le Vatican, ornaient les murs des deux côtés. Les cadres

dorés contrastaient magnifiquement avec le papier peint bleu foncé.

L'on distinguait des toiles de Margaritone d'Arezzo, Vitale da Bologna, Lorenzo Monaco ou Guido Reni. Et à l'entrée du salon, une fresque du maître Raphaël en personne.

—Soeur Bassetti est arrivée, Éminence, annonça soeur Carmela avant de se retirer.

—Soeur Bassetti. Comme c'est aimable à vous d'avoir accepté mon invitation.

La première chose qu'elle remarqua fut le son de sa voix, parfaitement modulée, avec une touche de raffinement qui ne faisait

qu'accentuer le charme du cardinal.

Il lui tendit la main. Une main étrangement caressante.

—C'est un honneur et un plaisir, Éminence, répondit-elle avec diplomatie.

—Tout le plaisir est pour moi, fit-il, en lui indiquant un confortable

fauteuil d'un gracieux geste de la main. Ce n'est pas tous les jours que nous autres cardinaux avons la chance de dîner avec une femme

telle que vous, très chère. D'habitude, ce sont des hommes politiques

et autres industriels ennuyeux à mourir. (Il lui offrit un sourire de

courtoisie.) Je me suis permis d'ouvrir une bouteille de Krug. (Petroni

n'eut pas à lui demander si elle buvait de l'alcool; il avait déjà consulté des rapports rédigés de la main de son secrétaire

particulier l'informant de ses activités du vendredi soir avec le beau

Giovanni.) 1964. Une excellente année.

Aux yeux d'Allegra, les flûtes de cristal n'étaient rien comparées aux

modestes verres et carafes, remplis de vin bon marché, de la

Pizzeria Milano. Elle aurait voulu que Giovanni soit à ses côtés. Il

aurait su comment se débarrasser de ces embarrassantes

formalités.

–Salute!

–Salute, Éminence, répondit Allegra.

–Connaissez-vous déjà vos résultats?

–Pas encore, Éminence. Mais cela ne devrait pas tarder.

–Je ne suis pas censé vous le dire, mais l'on m'a fait parvenir une copie de votre relevé de notes. Vous vous en êtes brillamment sortie,

Allegra. (Il venait de l'appeler par son prénom, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.) Mais je tiens à maintenir le suspense jusqu'à la fin du dîner.

Allegra le suivit à l'intérieur de la somptueuse salle à manger. Le papier peint y revêtait une couleur rouge foncé. Un immense lustre

de cristal était suspendu au plafond, couvert de fresques

représentant plusieurs endroits et scènes du centre historique de

Milan. Deux chaises trônaient aux extrémités de l'interminable table

en acajou. Les autres sièges qui, songea Allegra, devaient bien

souvent accueillir le postérieur d'influents politiciens et patrons d'industrie, avaient été alignés contre le mur et arboraient tous le blason rouge et or du cardinal. Petroni présenta élégamment la chaise afin qu'Allegra puisse s'y asseoir.

Le chef personnel de Petroni, une femme, fit alors son apparition pour venir leur servir l'entrée. Baccalà con i ceci - de la morue accompagnée de pois chiches.

–J'espère que vous ne m'en voudrez pas mais j'ai opté pour un repas

simple. Soeur Maria nous a concocté sa plus fameuse recette. Des cotolette alla pontremolese... des côtelettes de veau à l'ail et aux câpres. (Allegra se dit que la notion de simplicité était toute relative.)

Et pour arroser le tout, un château-margaux de 1966. Je trouve le terme beaucoup plus distingué que « Médoc », fit-il en saisissant le

carafon de cristal dans lequel l'incalculable et si rare nectar avait pris

le temps de respirer.

Il s'empressa de lui en servir un verre.

–Je n'ai pas vraiment l'habitude de boire ce genre de vin, Éminence.

Nous autres étudiants de Milan avons tendance à apprécier des cépages beaucoup moins coûteux. Mais tout aussi savoureux, observa-t-elle, piquant volontairement son interlocuteur à vif.

Mais mieux valait rester prudente, songea-t-elle. Cet homme était réputé dangereux.

–Ce sont les privilèges de mon rang. Mais je vous en supplie,
appelez-moi Lorenzo. Inutile de nous embarrasser de protocole.

Elle crut entendre Giovanni, mais la nuance dans la voix de
Petroni

fut tout autre. Certes il lui souriait mais son regard était plus
froid

que la pierre, obscur et totalement dénué d'expression. Allegra ne
put s'empêcher de frissonner et eut la désagréable impression de
contempler un serpent. L'alcool entreprenait son effet
désinhibant,

néanmoins son estomac se noua presque instantanément. Les
sens

aux aguets, elle se força à rester sur ses gardes. Petroni
continuait

de lui sourire et se lécha très discrètement les babines.

–Salute, déclara-t-il de nouveau en portant un toast. Avez-vous
apprécié vos années univer-sitaires?

–Oh oui, beaucoup, rétorqua Allegra, plus que décidée à faire
face.

Elle savait pertinemment qu'une telle réponse risquait de le
mettre

hors de lui. Une petite voix intérieure ne cessait de lui répéter
que

cet homme n'était pas vraiment adepte de la franchise.

Petroni plissa légèrement les yeux. Rien de plus.

–Je m'en doute. Et quel aspect de vos études avez-vous trouvé le
plus enrichissant?

Il sentait monter sa colère à l'encontre de cette insolente nonne.

Une

colère mêlée d'excitation. La partie venait tout juste de commencer.

—Difficile de répondre, répliqua Allegra avec un sourire désarmant.

Je dirais mon expérience en laboratoire et la promesse que l'étude

de l'ADN archéologique fasse avancer la science.

En évoquant ce sujet, elle sut qu'elle venait de toucher sa cible.

—Existe-t-il des aspects qui vous ont dérangée? demanda Petroni, dont l'irritation ne faisait que croître.

—Je ne dirais pas dérangée, plutôt: profondément intéressée, rétorqua Allegra avec arrogance. (Petroni demeura de marbre mais

elle put aisément ressentir son embarras et s'en réjouit.) Le Pr Rosselli a une théorie au sujet des origines de l'ADN. Selon lui, le schéma originel est bien trop complexe, exquis selon ses termes, dans sa conception pour avoir évolué aussi rapidement entre le moment où notre planète est devenue habitable et l'apparition de la

vie. Selon ses dires, l'ADN proviendrait d'une civilisation supérieure

et je suis convaincue qu'il voit juste. De nombreux scientifiques ont

confirmé l'existence de milliards de galaxies comme la nôtre. Et il s'avère virtuellement impossible que certaines d'entre elles n'abritent pas des formes de vie. Il doit également exister une ou deux civilisations beaucoup plus avancées que la nôtre.

Allegra fit une pause, en haussant les sourcils.

–Poursuivez, je vous en prie. Tout cela est très intéressant, l'incita

Petroni, tout en refoulant sa colère.

–Sa théorie s'oppose aux enseignements du Vatican. Mais il semblerait que Francis Crick, le découvreur de l'ADN, ait des opinions similaires.

–Ce sont des inepties. (Le rire de Petroni fut étrangement caverneux.) Ne vous montez pas le bourrichon, ma chère Allegra.

Les professeurs d'universités ont parfois tendance à devenir gâteux

et téméraires. Ils ignorent tout du droit canon et se permettent de développer toutes sortes de théories de complot.

–Le Pr Rosselli est convaincu qu'il existe un lien entre la théorie de

Crick et le Manuscrit Oméga.

Voyons voir ce que tu réponds à ça, se dit tout bas Allegra.

Petroni durcit le regard.

–Et peut-on savoir quelle est sa thèse? demanda le cardinal, luttant

toujours pour contenir sa rage.

–Il dit juste que la découverte du Manuscrit Oméga pourrait confirmer sa théorie.

Le rire de Petroni devint soudain hystérique.

–Ce mythe existe depuis bien des années déjà, Allegra, fit-il froidement. Le Manuscrit Oméga et le monstre du Loch Ness ont

beaucoup de choses en commun. Tout cela n'est que pur fantasme.

Je vois également qu'en plus de votre diplôme de théologie vous avez reçu les félicitations en chimie, poursuivit-il, ramenant habilement la conversation autour d'Allegra. Mille bravos, ma chère.

La science constitue un domaine d'excellence, mais certaines personnes pourraient se montrer intriguées par vos choix.

Petroni avait recouvré son charme, masquant à la fois la nature de sa

question et son courroux de constater que le Vatican avait permis que cette garce étudie des matières menaçant directement la doctrine officielle. Lui-même avait échoué. Il était déjà inconcevable

que des prêtres ordinaires puissent étudier les sciences. Mais autoriser une nonne dans un laboratoire constituait une aberration.

Et il ferait tout son possible pour qu'une telle chose ne se reproduise

jamais.

—J'ai toujours apprécié la science, à l'école, observa prudemment Allegra.

Mais elle fut aussitôt interrompue par l'arrivée de la chef cuisinière et

du plat principal.

—Merci, soeur Maria. Vous pouvez disposer. Je vous autorise même

à partir un peu plus tôt ce soir. L'entrée était divine et le plat

principal m'en a tout l'air, également.

–Désirerez-vous un peu de café, Éminence?

Soeur Maria tenta en vain de résister. Il était presque impossible de

faire face à une créature telle que Petroni.

–A défaut de me répéter, ma soeur, fit-il, tout sourires, j'insiste, vous

en avez déjà bien assez fait.

–Merci de votre bonté, Éminence.

Soeur Maria se retira, ravie de terminer son service aussi tôt.

–Bon, laissez-moi vous exposer mon problème, Allegra, poursuivit le

cardinal. Je vais faire court, vous vous en êtes tellement bien sortie

qu'il me faut désormais utiliser vos dons à bon escient. Avez-vous des suggestions?

Allegra garda le silence. Au fond d'elle, elle souhaitait pouvoir jouir

de sa nouvelle liberté, celle qu'elle venait de découvrir dans les couloirs de Ca' Granda.

–Si j'en avais le choix, j'aimerais entamer de plus amples recherches

sur les manuscrits de la mer Morte.

Lorenzo Petroni sourit de nouveau. Un sourire de glace, dur, sinistre.

Ses yeux scintillèrent et il sentit le sang lui battre les tempes.

Comment ose-t-elle? se dit-il intérieurement. Puis il se contenta de

rétorquer:

–Nous prendrons tout cela en compte.

Petroni leur servit le café ainsi qu'un peu de vin pour accompagner le

dessert. Ils venaient de prendre place dans ses salons privés

jouxtant son bureau. Allegra put admirer les somptueuses œuvres

d'art et autres sculptures de maîtres disposées aux quatre coins de

la pièce. Elle eut du mal à cacher sa surprise lorsque le cardinal choisit de s'asseoir près d'elle. Très près. Bien trop près, sur l'un des

trois sofas rouge foncé qui formaient un carré ouvert sur l'âtre.

L'alcool com-mençait à l'étourdir. Pas une fois son verre ne s'était retrouvé vide au cours du dîner, songea-t-elle avec prudence.

–J'ai en ma possession une lettre écrite de la main du vice-chancelier de Ca' Granda, l'informa le cardinal en ouvrant un classeur rouge préalablement posé sur la table basse. Vous allez recevoir la médaille universitaire pour vos deux disciplines. La première en archéologie biblique et la seconde en chimie.

Allegra en fut toute abasourdie. Elle croyait certes s'en être bien tirée aux examens, mais jamais elle n'aurait pensé recevoir une telle

récompense. (Petroni passa son bras autour des épaules de la jeune

femme avant de l'embrasser doucereusement sur la joue.) Mes félicitations.

Voyant qu'il se refusait à retirer son bras, la joie d'Allegra se mua vite

en inquiétude.

–Que diriez-vous si je vous offrais un poste au sein de mon équipe personnelle?

Allegra se tourna vers lui. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien et la voix onctueuse et raffinée du cardinal ne

devint plus qu'un infime et terrifiant murmure.

–Je ne sais pas, Éminence, je... bredouilla-t-elle d'une voix mal assurée. Je ne sais quoi vous répondre.

–Je vous en prie, Allegra, appelez-moi Lorenzo, fit-il, en lui prenant

la main. Je ne m'en-toure que de l'élite. Mais accéder à un tel poste

nécessite de petites compensations, vous savez. (De plus en plus mal à l'aise, Allegra sentit son pouls s'accélérer lorsque Petroni lui

prit la main pour venir la placer contre son entrejambe. Elle sentit

son sexe en érection sous sa soutane de cardinal.) Détendez-vous, Allegra. Rilarssasi. C'est la volonté de Dieu.

Pendant un bref instant, elle eut l'impression d'entendre Giovanni en

train de lui apprendre à faire la planche. Petroni s'était presque blotti

contre elle à présent et ne cessait de lui murmurer des mots doux à

l'oreille. Elle sentit son haleine avinée et fut gagnée par l'effroi. Elle

aurait voulu hurler et s'échapper des griffes de ce diable, de ce salon

oppressant.

—Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours apprécié les femmes qui l'entouraient. Y compris les femmes adultères. Il exprimait constamment le souhait que ses disciples s'apportent amour et affection mutuels, chuchota de nouveau Petroni, en forçant Allegra à

le masturber. Il existe un manuscrit antique dans la chambre forte du

Vatican, ma chère Allegra. Un manuscrit auquel seuls les membres

de la curie ont accès. Cela célèbre la communion sacrée entre un cardinal et la nonne qu'il a choisie, ne croyez-vous pas?

Rendue muette par l'effroi, Allegra observa Petroni déboutonner lentement sa soutane. Il retira son bras d'autour des épaules de la jeune femme et commença à lui caresser vigoureuse-ment la nuque.

Allegra voulut se reculer mais la poigne du cardinal devint soudain

plus dure que l'acier. Elle paniqua et se débattit. Mais ce mélange de

force physique et d'obscur puissance la paralysa. Elle voulut

pousser un hurlement, mais Petroni l'obligea à se mettre à genoux. Et

elle faillit suffoquer en sentant ce liquide chaud, poisseux et

translucide s'insinuer au fond de sa gorge.

–Une telle communion doit rester secrète, l'avertit-il, avant de reboutonner sa soutane avec indifférence et de retrouver un semblant de formalité. Il est parfois difficile de comprendre la Volonté divine, mais songez à ma proposition. Je suis convaincu que

vous y trouverez votre compte, ma chère et douce Allegra.

Profondément choquée, trahie, furieuse, Allegra refusa de se faire raccompagner par le chauffeur personnel du cardinal et elle regagna

l'université en titubant. Plus d'une fois, elle s'arrêta pour vomir dans

le caniveau. Elle retrouva enfin sa chambre, ferma la porte à double

tour et se plaqua dos au mur. Sanglotante, affaiblie et tremblotante.

Sa foi venait d'être souillée. Et de la pire des manières. Aucune prière ne pourrait racheter ses fautes. Les yeux dans le vide, elle scruta le ciel étoilé à travers sa minuscule fenêtre. Son Dieu lui semblait désormais invisible, sourd, insensible. Elle se dirigea mécaniquement vers la salle de bains et prit plusieurs douches, pour

se laver et se purifier, jusqu'à ce que sa peau devienne rêche et recouverte de plaques. Mais cela ne suffit pas à apaiser son insondable douleur. Elle se recroquevilla dans son petit lit étroit et

resta, un bon moment, à fixer le plafond. Jusqu'à ce que la fatigue

émotionnelle et physique finisse par la plonger dans un éprouvant

sommeil. Elle se réveilla en sursaut, un peu avant l'aube, et éclata en

sanglots. Sa perturbante torpeur fit brusquement place à la colère.

Une fureur sourde et profonde. Non, elle n'avait pas trahi son cardinal et son Dieu. Son cardinal et son Dieu l'avaient trahie, humiliée, abandonnée. Et l'un comme l'autre pouvaient brûler dans

les flammes de l'enfer.

Plus tard dans la matinée, elle reçut deux lettres. Allegra ouvrit le

premier courrier et, les yeux hagards, consulta son brillant relevé de

notes. La deuxième lettre provenait du vice-chancelier, le Pr Gamberini, l'encourageant chaleureusement à entamer un mastère

en sciences de l'ADN archéologique appliquée, et lui offrant également une bourse. Elle rédigea à son tour une brève lettre de remerciement. Puis elle écrivit une missive encore plus courte. Un

courrier dans lequel elle déclarait officiellement démissionner de l'Ordre.

CHAPITRE DIX-SEPT

Mar'Oth

Giovanni tenait fermement le volant de bakélite de la vieille Volkswagen si gracieusement prêtée par ce cher évêque O'Hara,

et

filait droit vers le village de Mar'Oth, situé non loin de la frontière

nord de la Cisjordanie. Un vent chaud s'insinuait à travers la vitre ouverte et le vrombis-sement métallique de la climatisation lui vrillait

les oreilles. Giovanni tomba enfin sur le panneau de signalisation,

noir et blanc, préalablement indiqué par O'Hara. Mar'Oth ne se trouvait plus qu'à trois kilomètres de là, dans les montagnes, un peu

plus à l'est. Mais un second panneau attira soudain son attention: Nazareth.

Giovanni sentit son coeur battre à cent à l'heure. A seulement neuf

kilomètres, de l'autre côté de la frontière de la Cisjordanie palestinienne occupée, se trouvait la cité de Nazareth. Petit garçon,

le Christ en personne avait arpenté les ruelles de cette ancienne bourgade à flanc de colline. A l'est, il put apercevoir le mont Thabor,

la montagne gravie par Jésus, aux côtés de Pierre, Jacques et Jean,

et où il s'était transfiguré sous leurs yeux, vêtu d'un éblouissant habit

de lumière, avant de réapparaître accompagné de Moïse et du prophète Elijah. Giovanni consulta sa montre. Il était déjà deux heures passées et il ressentit comme une petite déception. Si

proche, et pourtant si loin. Il se sourit à lui-même. Nazareth avait résisté au passage du temps durant près de deux mille ans. Il aurait

bien la possibilité de la visiter, un jour prochain. Mais le plus tôt serait le mieux, se dit-il.

Et c'est avec réticence qu'il empoigna de nouveau le pommeau du levier de vitesse. Il enclencha difficilement la première et poursuivit

sa route en direction de Mar'Oth. La Volks-wagen fit plusieurs embardées lorsqu'elle s'engagea sur la piste poussiéreuse et escarpée. A perte de vue, des deux côtés, s'étendaient les oliviers et

leurs feuilles vertes aux reflets d'argent. Les arbres robustes se dressaient vaillamment sous le soleil de plomb.

A l'instar de nombreux villages de la région, Mar'Oth était bâti sur

une colline. Plus précisément sur deux collines ressemblant aux bosses poussiéreuses d'un chameau et parées d'une selle en leur milieu. Giovanni ralentit légèrement une fois arrivé au sommet de la

première pente. La route divisait la ville en deux pour mener au loin à

une seconde déclivité. Il roula devant une petite mosquée et quelques maisons en terre. Un groupe d'enfants aux yeux noirs et expressifs cessèrent leur partie de football improvisée avec une petite boîte en carton pour l'observer passer. Giovanni les salua mais

aucun d'entre eux ne lui répondit. Un chien galeux au pelage

marron

était en train de frotter ses griffes contre la porte de l'une des maisons. Au bout du col formé par le village, l'on distinguait deux

échoppes, de chaque côté de la piste. Mais contrairement à Jérusalem, aucun bac rempli d'olives ni aucune épice n'en ornait les devantures. Un tourbillon de poussière tournoya devant son pare-

brise, s'intensifiant avant de disparaître en un coup de vent. Les rares piétons, à l'allure menaçante et inhospitalière, n'y prêtèrent aucune attention. Un autre sentier menait en haut d'une sorte de monticule d'où se dressait un ancestral bâtiment en pierre. Giovanni

se dit qu'il devait s'agir de l'école. Il empoigna de nouveau le levier de

vitesse, et engagea la Volkswagen qui finit sa course devant une minuscule et tout aussi branlante église en terre rouge.

L'un des panneaux de la porte double pendouillait sur le côté, la charnière recouverte de rouille. Quant à la croix placée juste au-dessus, elle commençait également à s'affaïsser. Giovanni poussa aisément le second panneau muni de ses deux charnières, et pénétra

dans la demeure du Christ. L'intérieur de la petite église était plongé

dans l'obscurité mais un rayon de soleil parvenait tout de même à s'infiltrer à travers une fissure, à même l'un des murs. Des particules

de poussière dansaient devant une table bringuebalante, faisant

de

toute évidence office d'autel. Quatre planches posées sur des
petits

tréteaux, sans doute les bancs, complétaient le mobilier pour le
moins rudimentaire. Mamma mia, pensa Giovanni. Il tapa du
pied sur

le sol crasseux d'où se dégagea un petit nuage de poussière
rosâtre.

Il marcha jusqu'à l'autre porte de l'église, l'ouvrit et eut aussitôt
un

brusque mouvement de recul. Il porta la main à sa bouche,
écoeuré

par les odeurs de renfermé et d'urine. La pièce dans laquelle il
venait

de poser le pied ne disposait d'aucune fenêtre. Sur le sol, dans
l'un

des coins, il distingua un bol en émail ébréché ainsi qu'un seau
tout

bosselé. Ailleurs, était disposé un vieux fourneau dégoulinant de
graisse noirâtre. Un matelas parsemé de taches jaunies gisait sur
un

lit à armature métallique. Giovanni s'agenouilla et jeta un oeil en
dessous pour y constater que les pieds en fer avaient rouillé. Sous
les ressorts, gisaient plusieurs bouteilles de whisky. Vides, bien
évidemment. Il releva la tête pour découvrir, non loin de là, une
vieille

table d'écolier et une chaise. Une bougie avait fondu à même le
bois,

avec un clou rouillé planté dans la cire dégoulinante. L'on aurait
dit

une stalactite marronnasse et suintante.

Giovanni retourna dans la salle principale, veillant à laisser ouverte

la porte de la petite pièce. Un peu d'aération ne pouvait faire de mal,

songea-t-il. Il s'assit sur le banc le plus proche et fixa le mur derrière

l'autel. La peinture à la chaux s'écaillait par plaques, et des flaques

de boue s'étaient formées sur le sol en terre. Littéralement dépité,

Giovanni se prit la tête entre les mains, ferma les yeux et pria un Dieu

dont il commençait à douter de l'existence.

—Père céleste. J'ai péché et je ne suis pas digne de ramasser les miettes sur votre table. Pardonnez-moi ma déception d'avoir été envoyé ici et aidez-moi à en comprendre la raison. Aidez-moi à réveiller la foi de ces gens et à les amener jusqu'à vous. Et, ajouta-t-il

avec un soupçon de culpabilité dans la voix, aidez-moi à me montrer

digne de Pierre Teilhard de Char-din. Amen.

Giovanni se signa, quitta l'édifice et regagna la piste poussiéreuse.

Le volant de la Volks-wagen était brûlant et il se jura de dénicher un

chiffon pour le couvrir. Tandis qu'il se rendait à l'autre extrémité du

village, il aperçut un attroupement à l'extérieur d'une petite mosquée, sur la colline opposée. Même à une telle distance, la

foule

paraissait agitée; certains semblaient penchés au-dessus de quelque

chose; ou de quelqu'un étendu sur le sol.

Une fois arrivé, il réalisa que la foule était exclusivement composées

d'hommes âgés, dont les djellabas noires avaient viré au gris, et de

ce qui devait être autrefois des keffiehs blancs. En sortant de la voiture, Giovanni remarqua un homme étendu au pied du petit escalier menant à la mosquée. A première vue, cet homme était à peu près du même âge que lui: dans les vingt-neuf, trente ans environ, apparemment en bonne santé mais qui gisait inerte.

Giovanni le crut d'abord mort, et se demanda même s'il ne fallait pas

prononcer les derniers sacrements. Mais il se ravisa aussitôt, prenant soudain conscience de sa grande naïveté. En s'approchant

de la foule, un homme de petite taille et au visage ingrat, lui fit de

grands gestes et proféra des insultes en arabe.

–Je peux peut-être vous venir en aide? proposa Giovanni.

Tous le dévisagèrent avec des yeux menaçants. Il fallait à tout prix

qu'il s'initie à la langue locale, pensa-t-il. L'individu lui hurla de nouveau dessus, en crachant des insultes entre ses dents noircies par le tabac.

Giovanni leva docilement les bras en l'air.

–Est-ce que quelqu'un parle l'anglais? demanda-t-il, en haussant la

voix afin que tout le monde l'entende.

Les hommes ne cessaient de le dévisager.

–Oui, moi.

Le garçonnet ne devait même pas avoir plus de neuf ou dix ans. A l'instar de nombreux enfants palestiniens, son teint était olivâtre et

ses grands yeux particulièrement expressifs. Et tout comme ses petits camarades, il portait un short et marchait pieds nus.

–Que s'est-il passé?

–L'imam Sartawi est tombé du toit.

Giovanni évita de lui demander pour quelle raison stupide son homologue musulman avait trouvé bon de se retrouver sur le toit d'une mosquée. Probablement un cas urgent de rafistolage maison,

médita-t-il. Il s'approcha de la silhouette recroquevillée et la foule,

d'abord réticente, se recula pour le laisser passer, malgré les hurlements outrés de l'homme à l'insulte facile.

–Dis-leur que je peux lui apporter les premiers soins.

Le jeune garçon le dévisagea avec un petit air perplexe.

–Tebeeb, docteur, l'informa Giovanni, en recourant soudain à son arabe élémentaire.

Le garçon hocha la tête avec reconnaissance.

–Tebeeb.

Parmi la foule, les insultes laissèrent place à des chuchotements respectueux et tous s'écartèrent un peu plus pour permettre à Giovanni de s'agenouiller dans la poussière. Il tenta de se souvenir

de la seule et unique fois où il avait secouru quelqu'un. Cela remontait à ses jeunes années sur les terrains de football. Il saisit le

poignet de l'imam; bien que faible, son pouls battait, signe que cet

homme respirait toujours. Giovanni lui palpa ensuite le cou. Et tandis

qu'il vérifiait l'état des pupilles, il entendit l'imam pousser un léger

gémissement.

–Comment s'appelle-t-il? demanda-t-il, en se tournant vers le garçonnet. Traduis pour moi, s'il te plaît.

–Son nom est Ahmed Sartawi, mais vous n'aurez qu'à lui parler directement, si vous voulez.

Giovanni eut un air ébahi.

–Cet homme comprend l'anglais?

Le garçon hocha la tête.

Ahmed gémit à nouveau, tout en essayant de s'asseoir, mais Giovanni lui indiqua qu'il valait mieux qu'il reste étendu.

–Comment vous appelez-vous?

L'imam plissa les yeux. Il semblait quelque peu déboussolé.

–Ahmed. Ahmed Sartawi, rétorqua-t-il d'une voix mal assurée.

–Savez-vous où vous êtes?

–Oui, dans mon village.

–Et savez-vous quel jour on est?

–Pourquoi me posez-vous toutes ces questions? J'étais en train de réparer la toiture et je suis tombé, voilà tout, répondit l'imam d'une

voix soudain beaucoup plus vive.

Giovanni lui sourit.

–Tout va bien. Vous avez juste perdu connaissance. Vous y voyez clair? Votre vision n'est pas trouble?

–Si, un petit peu. Mais c'est surtout ma cheville qui me fait mal.

–Quelle cheville? La gauche ou la droite?

–La droite.

Giovanni posa sa main à la recherche d'une éventuelle fracture, mais

mis à part un gonfle-ment, aucun signe de foulure ni de décoloration

de la peau.

–Vous pouvez la bouger?

Ahmed souleva prudemment la jambe et remua doucement son pied.

–Je présume qu'il n'y a pas vraiment de glace par ici? demanda Giovanni au jeune garçonnet en train de le fixer intensément. Ce dernier pouffa de rire.

–Bon, j'ai compris. Crois-tu pouvoir me trouver du papier journal? Le

plus possible. Et aussi un peu de corde... (Giovanni se tourna à nouveau vers Ahmed.) Je ne pense pas qu'elle soit brisée. Mais je vais quand même vous emmener à Nazareth. C'est plus sûr.

Giovanni fit deux rouleaux à l'aide du papier journal. Autour de lui, les

murmures se firent plus insistants lorsqu'il les plaça de chaque côté

de la cheville d'Ahmed avant de les sécuriser à l'aide de la corde.

–Maintenant, reprit Giovanni, en soutenant Ahmed par-derrière, essayons de nous rendre à la voiture.

L'excité leur barra brusquement la voie, agitant les bras et, proférant

une série d'insultes à l'intention de Giovanni et des autres. C'est

alors

qu'intervint violemment Ahmed, qui coupa instantanément la
chique

au criard.

En arrivant à Nazareth, ils aperçurent les derniers rayons du
soleil

illuminer le dôme de la basilique de l'Annonciation, dont le
sommet

ressemblait à une énorme lanterne. Plus vaste église de tout le

Moyen-Orient, elle avait été bâtie à l'endroit où, comme le
voulait la

légende, l'ange Gabriel avait annoncé à Marie qu'elle allait porter
le

Christ en elle. L'hôpital de Nazareth était perché en haut d'une
imposante colline, surplombant la basilique et la cité.

–J'espère qu'il y a un ou deux docteurs de garde, déclara
Giovanni,

d'un ton dubitatif, en poursuivant sa route vers l'hôpital Wadi el-
Juwani.

–Il y en aura, ne vous en faites pas. Nazareth n'est peut-être pas
la

ville la plus pittoresque du coin, elle accueille tout de même
soixante

mille Arabes. Sans compter les soixante mille Juifs qui habitent
dans

la nouvelle section de la cité.

Ahmed tressaillit lorsque Giovanni donna un violent coup de
volant

pour esquiver un impressionnant nid-de-poule.

-Pardon, s'excusa le jeune prêtre.

**Ahmed ne parvint à se détendre qu'une fois arrivé à destination.
Ils**

**garèrent la voiture sur le parking et Giovanni l'aida à se rendre
aux**

**urgences. Complètement débordés, les membres de l'hôpital ne
savaient plus où donner de la tête et il fallut attendre plus d'une
heure avant que quelqu'un daigne venir s'occuper du Palestinien.**

**Une infirmière finit par arriver et ils disparurent derrière deux
portes**

en plastique.

**Giovanni, qui avait pris place dans la salle d'attente surpeuplée,
releva soudain la tête et se retrouva nez à nez avec une
infirmière**

arabe.

**-On va le garder cette nuit en observation, fit-elle d'une voix
étrangement agressive.**

-Est-ce qu'il se porte bien?

-Il faut encore un peu de temps pour établir un diagnostic.

**-Vous le saurez dans combien de temps? demanda impatientement
Giovanni.**

**-Ce n'est pas le seul patient de l'hôpital, rétorqua-t-elle
sèchement.**

**Les Israéliens viennent de bombarder un village un peu plus au
sud,**

et certaines des victimes ne s'en sortiront pas vivantes.

C'est alors qu'on entendit, au loin, une sirène d'ambulance.

-Vous n'aurez qu'à revenir demain matin, proposa-t-elle d'une voix à

peine plus aimable. D'ici là, quelqu'un aura eu le temps d'examiner

les radios. On en saura un peu plus.

Giovanni acquiesça et l'infirmière regagna à grands pas les portes battantes en plastique.

En atteignant l'entrée principale, Giovanni vit la première ambulance

arriver en trombe. Le chauffeur coupa la sirène et immobilisa net son

véhicule. Des brancardiers, à l'uniforme blanc moucheté de taches

de sang, accoururent pour ouvrir les portes arrière. Ils en sortirent

un jeune Arabe amputé d'une jambe. Des bandages sanguinolents enveloppaient son autre jambe. Ils l'allongèrent sur le brancard et le

conduisirent à l'intérieur. Profondément choqué, Giovanni prit une

profonde inspiration. Le garçon avait à peine huit ou neuf ans.

CHAPITRE DIX-HUIT

Naplouse

Le centre d'entraînement du Hamas ressemblait à n'importe quel autre bâtiment d'une rue ordinaire des faubourgs de Naplouse. Il était huit heures du soir et le couvre-feu semblait respecté. Les ruelles étroites et entortillées étaient désertes et le silence, uniquement perturbé par les éternelles patrouilles de Tsahal.

Depuis

1967, Israël avait progressivement imposé des restrictions au peuple palestinien, avec pour interdiction de se rendre dans les villes

ou villages avoisinants. En d'autres termes, les Palestiniens étaient

prisonniers dans un pays qui leur avait autrefois appartenu.

A tout juste vingt-huit ans, Yusef Sartawi occupait déjà le poste d'ingénieur du son remplaçant chez Cohatek Events. Mais entre-temps, il avait dû endurer les pires horreurs. Toutes les nuits, il se

réveillait en hurlant, revoyant ses soeurs se faire massacrer parce

qu'un chien de sergent israélien. La seule chose qui le tenait en vie était sa

haine de l'ennemi et son rôle, tenu secret, au sein du Hamas, un employeur beaucoup plus obscur et terrifiant. Sa soif quasi instinctive de connaissance y était utilisée à bon escient: chaque jour, il réfléchissait à comment mieux détruire les Israéliens et s'était

juré de ne trouver le repos qu'une fois leurs dépouilles jetées au fond

de la Méditerranée. Il vouait également une haine sans nom à Ahmed,

son frère, si lâche et pacifique, qui l'avait obligé à contempler la mise

à mort des siens. Yusef s'était promis de lui faire payer son infamie et

avait repéré sa maison de Mar'Oth comme une cible potentielle.

En

temps normal, Yusef n'assistait pas aux cours sur la fabrication de

bombes artisanales. Mais beaucoup trop de jeunes kamikazes se faisaient détecter avant d'y parvenir, et Yusef était là pour s'assurer

qu'ils prennent toutes les précautions requises.

Courtaud et buriné, Mahmoud Aqel était du même âge que Yusef. Il

avait auparavant entamé des études pour devenir professeur de chimie et avait rejoint le Hamas après avoir perdu toute sa famille, à

la suite de l'offensive éclair menée par un hélicoptère israélien au-

dessus de Jénine. Il enseignait désormais aux volontaires de la mort

les rudiments de la confection d'explo-sifs.

–Ce soir, nous allons apprendre à fabriquer des bombes à partir de

sel gemme, débuta-t-il. (Les quatre adolescents palestiniens assis autour de la table l'écoutaient intensément.) Certains d'entre vous

pourraient préférer utiliser du nitrate d'ammonium comme fertilisant.

Mais le fait d'en acheter en trop grande quantité risque d'attirer l'attention des Israéliens. Le sel gemme se trouve plus facilement et

est surtout utilisé pour la cuisine. Comme ça, ça évite les risques de

souçon. (Mahmoud déplaça une sorte de grand plan sur la table.)
Ce

soir, nous allons confectionner un explosif à base de chlorate. Il
nous faudra produire du chlorate de sodium à partir du chlorure de

sodium, plus communément appelé sel. Mais attention, ajouta-t-il, en

remarquant l'excitation croissante des adolescents, les explosifs
sont extrêmement dangereux. Ils peuvent devenir instables en
cas de

contamination, et une friction ou une chaleur excessive risquent de

les faire exploser. Vous devez les manier avec la plus grande
prudence si vous ne voulez pas vous retrouver en miettes.

Mahmoud les initia au processus de l'électrolyse, leur expliquant
comment l'hydrogène produit au cours de la réaction devait être
ventilé à travers un conduit d'aération au plafond, afin d'éviter toute

menace de déflagration. Il leur montra également comment faire
circuler l'eau salée pour éviter de trop hautes températures, et
calculer les dimensions de la cathode et de l'anode pour atteindre les

bonnes densités électriques. Il leur expliqua ensuite comment
récolter les cristaux du chlorate de sodium, avant de les broyer avec

précaution et de les mélanger à de la vaseline. Et pour clore le
tout, il

leur apprit à calculer la densité critique de chargement propre à une

bombe artisanale.

-Le processus peut prendre beaucoup de temps, poursuivit-il, mais

l'explosif confectionné s'avère puissant et redoutable. Et il ne nous

coûte pas cher. (Mahmoud retira d'un cartable un petit tube allongé

qu'il déposa sur le banc.) Comme vous pouvez le constater, ceci est

une pipette d'eau ordinaire de taille moyenne, avec des bouchons aux deux extrémités. L'un d'eux a été percé pour y introduire le détonateur. Il doit absolument être perforé avant de placer la charge

explosive dans le tube, les avertit Mahmoud. (Il pesa ensuite l'explosif

sur une petite balance de cuisine et remplit prudemment le tube.)

Utilisez surtout des équipements ménagers, ajouta-t-il. Comme ça, si

on vous chope, ça évite les interrogatoires corsés. (Il tassa du mieux

qu'il put la charge à l'intérieur du tube avant d'insérer le détonateur

dans le trou et de refermer le capuchon.) Veillez à ce qu'il n'y ait pas

de sel sur les fils électriques, car une trop grande friction risquerait

de faire exploser la bombe. La sécurité est primordiale et ce n'est pas un boulot à prendre à la légère. Des questions? (Silence.) Yusef

va maintenant vous dire quelques mots au sujet de la tactique.

Yusef hocha la tête, saisit son manuel d'entraînement et vint se poster face au groupe.

–Mon ami Mahmoud vous a donné d'excellentes instructions, ce soir.

Mais l'essentiel, c'est de ne pas manquer sa cible, déclara Yusef, avec la voix assurée d'un jeune terroriste accompli. La meilleure façon de l'atteindre reste les transports publics. A condition, bien évidemment, que vos cibles soient justement le véhicule et les passagers.

Les

véhicules

individuels

sont

plus

facile-ment

identifiables et repérables. Le manuel contient quelques règles qu'il

vous faudra connaître sur le bout des doigts. (Yusef tapota la couverture du document.) Primo, sélectionnez toujours un bus bondé. Les bus bondés, tout comme les trains, ont tendance à être

beaucoup moins contrôlés. Et surtout, ne discutez avec personne pendant le trajet. Je dis bien personne. Si vous prenez un taxi, n'entamez pas une conversation avec le chauffeur; il peut s'agir d'agents en couverture. Deuzio, choisissez des petits arrêts de bus,

au cas où vous devriez battre en retraite. Les termi-naux sont

beaucoup plus surveillés, alors veillez toujours à apparaître à l'écran

des caméras de sécurité. Et habillez-vous comme des passagers

normaux. Il peut arriver que vous vous retrou-viez en première

classe. Si c'est le cas, on vous fournira des vêtements en

conséquence. C'est la même chose pour les hôtels cinq étoiles. Si

vous transportez d'importants documents, glissez-les dans un

bagage de passager lambda, comme ça, impossible pour l'ennemi de

mettre la main dessus au cas où le bus ou le train seraient fouillés. Si

vous vous trouvez dans un train, déposez votre bagage dans un autre

wagon. Enfin et surtout, ces mêmes documents doivent être en

accord avec votre couverture. Vous devez apprendre à les assimiler

et anticiper vos réponses en cas de questions. D'ailleurs, en avez-vous?

—Comment choisissons-nous les cibles? demanda l'un des adolescents palestiniens.

—Ça fait partie d'une stratégie d'ensemble. Vos objectifs seront bien

évidemment sélection-nés afin que vous causiez le plus de dégâts

possibles et tuiez le maximum de victimes parmi les infidèles. Mais

d'autres facteurs doivent également être pris en compte. Vérifiez si

vos cibles disposent d'une escorte ou d'une surveillance rapprochée.

Et veillez à ce qu'elles soient faciles d'accès. Et si vous êtes vous-mêmes surveillés, veillez impérativement à vous fondre dans le décor. Si la cible est un restaurant, on vous donnera de l'argent pour pouvoir y manger. Et il est impératif de placer l'explosif au bon endroit.

Cette nuit-là, Yusef était resté éveillé, à planifier une attaque terroriste contre l'Université Hébraïque ou la Colonie Américaine, le prestigieux hôtel de Jérusalem.

A seulement quelques kilomètres de distance, son frère Ahmed se trouvait en pleine conversation avec Giovanni Donelli.

Un frère rêvant de vengeance, un autre évoquant la paix.

CHAPITRE DIX-NEUF

Mar'Oth

—Il faut absolument que vous me donniez la recette, Ahmed. Je n'ai

jamais mangé quelque chose d'aussi délicieux.

Giovanni s'adossa aux coussins qui parsemaient le sol de la modeste

demeure arabe.

—Vous voilà initié à la cuisine du Moyen-Orient. Pour ce qui est de la

recette, il vous faudra la demander aux femmes du village. C'est un

célèbre plat palestinien appelé msaqa'a, des aubergines cuites

avec

des oignons, des tomates et un peu d'épices. C'est tout simple.
Mais

le secret tient dans la façon de le cuisiner.

–Et les crêpes?

–Ce sont des gateyef. Elles sont garnies de noix écrasées, de noix
de

coco, de cannelle et d'un peu de jus de citron. Une autre fameuse
recette locale. Elles vous la donneront également. C'est la
moindre

des choses après ce que vous avez fait pour moi.

–Je suis sûr que vous auriez fait pareil.

–C'est fort probable. Même si, selon moi, j'aurais été l'un des seuls
à

vous venir en aide. Il n'en a pas toujours été ainsi, mais la guerre
entre les Israéliens et les Palestiniens n'a fait qu'ac-croître la
haine

de mon peuple. Et le soutien de l'Occident aux Juifs n'a rien
arrangé.

Giovanni étudia son hôte d'un peu plus près. Agé d'à peine trente
ans, Ahmed présentait un visage hâlé déjà couvert de rides. Il
avait

d'épais cheveux noirs, un large nez et des yeux marron et doux.

–Y a-t-il ce genre de problèmes au village?

–Entre les musulmans et les chrétiens, vous voulez dire?

Giovanni hocha la tête.

–Oui, autrefois. Vous avez eu un prédécesseur. Ça fait plusieurs
années déjà. Mais il est encore dans toutes les mémoires, croyez-

moi. Le père Lonergan était... euh, comment dire... un peu rigide.
A

ses yeux, le christianisme était la seule religion possible. Et ce genre

d'enseignement a engendré pas mal de conflits, surtout au sein d'un

village comme Mar'Oth. Pardonnez-moi mes propos, mais si nous souhaitons tous vivre en harmonie, nous devons être honnêtes les

uns envers les autres. Et votre prédécesseur paraissait pas mal perturbé. Des soucis personnels, je dirais. Et il avait également une

fâcheuse tendance à boire.

Cela expliquait les bouteilles de whisky vides, se dit Giovanni.

–Votre anglais est exceptionnel, Ahmed. Si seulement je parlais aussi bien l'arabe...

–Je me ferai une joie de vous en apprendre les rudiments. Les villageois apprécient tous ceux qui essaient de parler leur langage.

Même si vous faites des erreurs. Ça n'a aucune importance à leurs yeux.

–Tant mieux, parce que c'est une véritable catastrophe! plaisanta Giovanni. Que pensez-vous des chrétiens, Ahmed?

–En tant que musulman ou en tant qu'imam?

–Les deux.

–Dans le Coran, Jésus est considéré comme un prophète mais selon

moi, il n'existe pas de Christ chrétien opposé à un Christ musulman.

Tout comme l'ascension du Christ sur le mont des Oliviers n'a rien à

voir avec celle de Mahomet sur le Dôme du Rocher. Selon moi, la réponse est beaucoup plus profonde que cela.

–C'est-à-dire...

–Je veux simplement observer que le judaïsme, le christianisme et

l'islam ont un ancêtre commun. Un ancêtre que revendique chacune

de ces religions.

–Abraham, répondit instantanément Giovanni.

Lui aussi avait pris le temps de réfléchir au rôle tenu par ce patriarche
incontesté

dans

les

trois

principales

religions

monothéistes qui puisaient toutes leurs origines au Moyen-Orient.

Peut-être une main invisible l'avait-elle volontairement envoyé dans

ce petit village, si éloigné des coulisses du pouvoir du Vatican?
La

minuscule église et sa petite pièce fétide symbolisaient la

déchéance

d'un homme. Une déchéance et une corruption qui étaient parvenues

à s'insinuer au sommet de la sainte Eglise catholique.

—Abraham, exactement, répéta révérencieusement Ahmed. Le Coran

raconte qu'Abraham est l'un des quatre principaux prophètes et celui

à qui Allah a déclaré: « Je t'ai choisi pour guider l'humanité. » Dans la

Torah, et pour les Juifs, il est celui à qui Dieu a déclaré: « Lech

Lecha... Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père pour le

pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. » Dans le Nouveau Testament, et pour les chrétiens, Paul cite le nom d'Abraham presque autant de fois que le nom du Christ.

—Et pourtant, chacune de ces religions le revendique comme prophète exclusif, fit remarquer à bon escient Giovanni.

Ahmed lui sourit, conscient d'être en train d'argumenter avec un jeune prêtre particulière-ment intelligent.

—De nombreux croyants, surtout les plus jeunes, ignorent tout de cet

ancêtre commun, mais ces maudites guerres de religion vont tous nous conduire à notre perte, Giovanni. J'ai l'impression que le compte à rebours annonçant la fin du monde a débuté.

Giovanni songea immédiatement à l'avertissement contenu dans le

Manuscrit Oméga. Il décida de lui révéler son secret, exactement comme il l'avait fait avec Patrick O'Hara. Ahmed lui paraissait digne de confiance.

Et l'esprit sourit.

–Le Coran contient-il un avertissement de ce genre?

–Il y a des signes, il faut juste savoir les décrypter. Dans la sourate

20, on apprend que l'heure est proche. Et à voir ce qu'il se passe dans le monde, rien n'est plus sûr. La cinquante-quatrième sourate

du Coran fait référence à un homme en train de creuser et de sillonner la lune, exactement comme Neil Armstrong l'a fait en 1969.

De nombreux spécialistes de l'islam avaient mis en garde contre la

prolifération des guerres, la destruction des villes telles que

Hiroshima et Nagasaki, la multiplication des tremblements de terre et

l'augmentation de la pauvreté.

–Ces avertissements se trouvent également dans la Bible, Ahmed, l'informa Giovanni, tout en se demandant si la Révélation était apparue aux yeux du prophète Mahomet comme cela avait été le cas

pour le Christ. Matthieu avait prédit la prolifération des tremblements

de terre et j'ai vu quelques chiffres, avant mon départ d'Italie, confirmant que le nombre de tremblements de terre à travers le

monde augmente de manière spectaculaire. Trois d'entre eux ont déjà eu lieu.

–Vous faites référence aux empires, n'est-ce pas? « Et un empire qui

sera debout pour toujours... »

–Vous avez lu la Bible?

–Vous semblez surpris, Giovanni? Pour les musulmans, Jésus doit être révééré comme un prophète, que la paix soit avec lui. Ai-je raison

au sujet de la prophétie de Daniel?

–Si seulement je pouvais aussi bien maîtriser le Coran. Mais oui, vous avez absolument raison. Les visions de Daniel se sont révélées

extrêmement précises. Et elles font froid dans le dos. Si je me souviens bien, il déclare, en évoquant son interprétation d'un songe

de Nabuchodo-nosor: « O roi, tu regardais, et tu voyais une grande

statue. La tête de cette statue était d'or pur, sa poitrine et ses bras d'argent, son ventre et ses cuisses étaient d'airain, et ses jambes, de

fer. » Le songe de Nabuchodonosor était en réalité une prophétie annonçant la chute des quatre principaux empires. L'or symbolise Babylone, l'argent, l'empire médo-perse né de la conquête de Babylone par Cyrus le grand en -539 avant Jésus-Christ, le bronze représente l'Empire grec et le règne d'Alexandre le Grand, et le fer,

le quatrième et dernier empire « qui serait debout pour toujours

».

Ahmed acquiesça.

–Le fer est une extension de l'Empire romain aujourd'hui symbolisé

par l'Union européen-ne.

–Et où se situent les Etats-Unis dans tout cela?

–Je ne pense pas que les Etats-Unis maîtrisent suffisamment toutes

les nuances de politique étrangère pour pouvoir devenir un empire.

Si des individus comme mon propre frère Yusef arrivaient à leurs fins, de nombreuses villes américaines ainsi que celles des pays alliés seraient totalement anéanties, avant que les fanatiques islamistes ne s'en prennent finalement à la grande Europe.

–Votre frère se montre intolérant envers les autres religions?

–Notre famille a été tuée par les Israéliens. Il ne reste plus que nous

deux. Je vous racon-terai un jour cette terrible histoire. Yusef a juré

de se venger et il ne comprend pas pourquoi je refuse de faire de même. Je comprends sa haine mais je ne peux la tolérer, car la haine

appelle la haine. Dans notre propre camp, Arafat a eu plusieurs fois

l'occasion d'instaurer la paix mais il est incapable de rendre les armes.

–Vous n'avez jamais pensé à vous lancer en politique, Ahmed?

–Pas tant qu'Arafat restera au pouvoir. Il est corrompu jusqu'à l'os

et

ce n'est pas demain la veille qu'il organisera des élections. Mais si un

jour, il venait à quitter son poste, alors oui, j'y penserai très sérieusement, en effet. Quelqu'un doit mettre un terme à cette escalade de la violence, Giovanni. Toute une génération de gamins a

été éduquée dans la haine de l'Occident. Et cette maudite Amérique

fait semblant de l'ignorer. Mais un beau jour, cette haine croissante

deviendra incontrôlable. Et la fin du monde arrivera, mon ami. J'en

suis absolument convaincu.

CHAPITRE VINGT

Jérusalem

Durant les jours qui suivirent, les paroissiens de Mar'Oth se réunirent

afin d'aider leur nouveau et si modeste prêtre à prendre ses marques. Certains musulmans se joignirent à leurs frères chrétiens

pour lui donner un petit coup de main. Personne n'avait oublié avec

quelle bonté Giovanni s'était occupé de leur imam. Et la petite église

fut nettoyée de fond en comble. Et en un temps record. Toutefois,

Patrick O'Hara avait également son mot à dire, et moins de deux semaines après son installation à Mar'Oth, Giovanni fut sommé de se

rendre chez lui à Jérusalem pour y rencontrer Yossi Kaufmann,
son

épouse Marian ainsi que leur fils David.

Giovanni arriva un peu en avance et Patrick, qui veillait toujours
à ce

que chacun se sente bien, s'empessa de lui faire un petit briefing
sur le passé des Kaufmann.

—Ces gens ont vécu des choses très difficiles, voire tragiques.
Yossi

et Marian ont chacun perdu leurs parents pendant l'Holocauste et
leur fils aîné, Michael, a été tué pendant la guerre des Six Jours.

David y a combattu en tant que jeune commandant de section et
a

participé à l'assaut et à la libération de la vieille ville. Il a repris
le

Musée Rockefeller des mains des Jordaniens. Un musée qui

enfermait dans ses coffres-forts les fameux manuscrits de la mer

Morte. David déteste raconter cette histoire mais je parviendrai à
le

convaincre de vous en dire un peu plus. C'est abso-lument
fascinant

à écouter, vous allez voir.

Après le dîner Patrick, Giovanni, Yossi, Marian et David
regagnèrent

le vaste et chaotique bureau de l'évêque et s'installèrent
confortablement dans les imposants fauteuils de cuir.

—Basta, basta! Patrick. Le dîner était absolument délicieux, mais
domani! Demain! Je travaille moi, demain. L'avez-vous oublié?

Le Pr Kaufmann ne connaissait que trop bien le penchant pour l'alcool de son hôte et il protesta en voyant que ce dernier lui avait déjà servi une belle rasade de whisky. Yossi Kaufmann était grand et large d'épaules. Il avait la peau claire et le visage parsemé de rides d'expression. Et ses yeux bleus et pétillants témoignaient d'un sens

de l'humour assez développé.

–Vous parlez italien, Yossi? l'interrogea Giovanni.

–Soltanto un poco, répondit-il en formant un petit arc de cercle avec

le pouce et l'index, comme un vrai Napolitain.

–Yossi est trop modeste, s'offusqua sa femme. (Marian Kaufmann était également de grande taille et tout aussi élégante que son époux.

Ses longs cheveux noirs brillaient sous la lumière tamisée, mettant

en valeur son visage lisse et ses doux yeux marron. Giovanni se dit

qu'ils formaient un couple du tonnerre.) En plus de parler

couramment l'anglais et l'hébreu, Yossi maîtrise parfaitement l'italien

et possède d'excellentes notions de français et d'arabe.

–Et vous, David? demanda Giovanni.

–Je ne m'en sors pas trop mal, rétorqua David avec un sourire enfantin. Mais les langues que je pratique sont un peu moins glamour

que l'italien et le français. Essayons donc de commander une bière

en koinè ou en araméen! plaisanta-t-il de nouveau, avec une jovialité

qui le rendait beaucoup plus jeune que ses trente-neuf ans.

–J'ai essayé de discuter en arabe avec les habitants de Mar'Oth.

Tout ce que je peux en dire, c'est qu'ils sont très tolérants, fit Giovanni. Alors comme ça, vous avez été commandant de section pendant la guerre des Six Jours?

–Absolument. Et un excellent commandant, qui plus est, déclara Yossi, toujours prompt à vanter les mérites de son cher fils.

–David, croyez-vous que le Manuscrit Oméga faisait partie des documents que vous aviez alors récupérés au Musée Rockefeller?

s'enquit alors Patrick, toujours aussi féru de mystère et de complot.

–Le professeur et moi-même, lui répondit David, utilisant le titre de

son père en signe d'affection, l'avons toujours pensé. La prise de l'édifice s'est avérée plutôt ardue. Il a déjà été assez délicat de sécuriser le bâtiment, pour prendre le temps de vérifier ce qui se trouvait dans les coffres-forts.

Le visage de Yossi demeura impénétrable. Cet homme avait récemment eu sous les yeux des rapports du Mossad indiquant que

l'original et l'une des copies du Manuscrit Oméga s'étaient effectivement trouvés dans ses coffres.

–Je suis persuadé que Giovanni serait heureux d'entendre votre

histoire, David, proposa soudain Patrick.

–Oh, je suis sûr qu'il n'apprécie guère que l'on évoque la guerre, remarqua David, non sans une certaine réticence.

–Mille excuses, fit alors Giovanni, conscient que David y avait perdu

un frère. Je n'ai aucunement l'intention de réveiller de douloureux

souvenirs.

–Ne soyez pas désolé, intervint gentiment Marian. Michael nous manque immensément mais nous avons fait notre deuil, vous savez.

Sa mort nous a rendus encore plus favorables à la paix.

–Mais la paix ne peut se faire au détriment d'un camp, avertit Yossi.

Elle ne sera jamais mise en place si nous ne trouvons pas une solution au sujet des Palestiniens. Une solution équi-table pour les

deux camps, je veux dire. Les Palestiniens doivent absolument disposer de leur propre Etat. D'un autre côté, tous ceux qui critiquent

le penchant belliciste de la nation juive ignorent à quel point nous

avons eu du mal à entamer cette maudite guerre. Ils ignorent à quel

point le Cabinet a été divisé en 1967. Les Palestiniens ne sont pas les

seuls à avoir pleuré la mort de leurs proches. Nous n'avons tout simplement pas eu le choix. Encore aujourd'hui, certains de nos

ennemis ne souhaitent qu'une seule et unique chose: nous noyer au

fond de la Méditerranée. Le conflit de 1967 ne fait que rappeler la

futilité d'une telle approche. La guerre n'est pas une réponse, déclara-t-il d'une voix triste. Mais si on nous attaque, si on nous pousse dans nos derniers retranchements, alors nous résistons par

tous les moyens possibles.

—Oui, mais notre David est un antihéros, ajouta Marian avec un sourire lumineux. Je devrais peut-être raconter son histoire à sa place. Qu'en pensez-vous, Patrick?

—Permettez-moi d'abord de remplir votre verre, fit alors l'ecclésiastique, en saisissant la bouteille de vin rouge.

Acre

Depuis le jour de 1938 où Yossi et Marian, alors adolescents, avaient

fui Vienne pour arriver à Acre, à bord d'un chalutier, ils n'avaient cessé de contempler, subjugués, les impressionnantes murailles datant des croisades, les minarets, les mosquées, les souks et les majestueux khans et caravansérails où prospéraient autrefois les marchands en provenance d'Italie et de Provence. En 1967, ils avaient acquis une modeste maison de vacances, située non loin du

port antique. La demeure se trouvait dans une rue étroite et sinueuse, accueillant également une rangée de bâtisses datant de l'Empire turc ottoman du XIXe siècle.

Marian Kaufmann avait modestement dressé la table. Deux chandeliers symbolisaient les commandements divins: zachor, pour se souvenir et shamor pour observer le shabbat; un verre de vin et deux tranches de challah, recouvertes d'un tissu blanc jusqu'à la fin des bénédictions. Cela faisait bien longtemps que Marian avait perdu la foi, derrière les sinistres murs de pierre grise et les fils barbelés du charnier nazi de Mauthausen, le camp de concentration autrichien où ses parents et ceux de Yossi avaient si brutalement perdu la vie.

Malgré ces horreurs, Marian avait un profond respect pour les croyances de son époux et semblait heureuse d'observer le rituel juif.

Yossi et Marian avaient choisi d'éduquer leurs deux fils dans le respect de la Torah, tout en leur laissant le choix de décider de leur religion et de leur foi. Michael, également, de grande taille, à la chevelure blonde, et plus vieux de trois années que David, nourrissait la même et pro-fonde foi que son père. Ce qui était plutôt étonnant, connaissant la nature des deux frères: Michael était plutôt effronté et agressif; David, en revanche, s'avérait à la fois espiègle et

réfléchi.

Yossi retira le tissu blanc et, une tranche de pain dans chaque main,

il entama la bénédic-tion:

Barukh atah Adonai Elohaynu melekh ha-olam - Béni sois-tu, O Seigneur, notre Dieu, Roi de l'Univers.

Ha-motzi lechem min ha-arets. Amen - Qui fait sortir le pain de la terre. Amen.

A l'instar des chrétiens et des musulmans, il s'agissait d'un « remerciement » adressé au Dieu d'Abraham, le même Dieu pour toutes les religions. Le même Dieu et le même espoir de paix. Quand

bien même la guerre s'apprêtait de nouveau à frapper les villes juives, chrétiennes et arabes.

–Comment se passent tes vols, Michael? lui demanda Yossi.

–Très bien, répondit ce dernier avec enthousiasme. En fin de semaine prochaine, j'aurai déjà passé deux cents heures à bord du

Mirage, ajouta-t-il d'une voix fière.

–Tu penses qu'il y aura la guerre, Yossi? Demanda Marian, soudain

soucieuse.

–J'espère que non. Débuter une guerre contre les Arabes ne résoudra absolument rien. Je pense qu'il est grand temps que les deux camps reviennent à la raison. Il est temps que nous fassions un

peu de chemin ensemble. Les Palestiniens désirent simplement

vivre

en paix et apporter leur pierre à l'édifice, mais un homme sans pays

est un homme sans dignité, et si nous ne passons pas un accord avec

eux, alors les massacres se poursuivront.

–Je ne suis pas de ton avis, s'offusqua Michael. Moi, je pense qu'il est

grand temps de donner une bonne leçon à des bâtards d'Arabes.

Une déculottée qu'ils ne seront pas près d'ou-blier!

–Michael Kaufmann! Je ne tolérerai pas ce genre de langage dans ma maison.

Marian s'était toujours montrée très claire au sujet des jurons et

Yossi se força à ne pas sourire. Les insultes au mess des officiers étaient sûrement bien plus grossières, se dit-il. Yossi était fier de ses

deux fils, mais, tout comme sa femme, il avait souvent pris le temps

de remar-quer à quel point ils étaient différents. Ce qui lui donnait

parfois l'impression de se retrouver face à deux âmes distinctes: une

vieille âme et une jeune âme.

Michael incarnait la jeune âme: pleine d'enthousiasme et d'invincibilité,

avec

un

zeste

de

bellicisme,

d'aventure

et

d'insouciance. Il avait toujours rêvé de voler dès sa plus tendre enfance, et après avoir obtenu les meilleures notes pendant les cours de pilotage, il s'était tout naturellement retrouvé aux commandes du Mirage Dassault III, surnommé Shahak, ou «
torche

du ciel » par la crème des pilotes de chasse de Tsahal. Après avoir une nouvelle fois brillé pendant les séances de vol, Michael avait intégré la première escadrille de la Force défensive israélienne, la 101e, sur l'immense base aérienne d'Hatzor. Ce qui signifiait qu'il risquait d'être l'un des premiers à partir au combat, en cas de conflit.

David, en revanche, symbolisait la vieille âme. Poursuivant en parallèle des études d'archéologie à l'Université Hébraïque du mont

Scopus, il avait intégré l'armée en tant que commandant réserviste

d'une section d'infanterie. Yossi redoutait, plus que tout, les vices et

ravages de la guerre. Et l'infanterie était bien souvent synonyme de

violence aveugle, surtout lorsque vous vous retrouviez contraints de

combattre corps à corps.

–Je sais bien que je ne devrais pas parler de la sorte, poursuivit

Michael, ignorant royale-ment les remontrances de sa mère, mais le

temps des Arabes est révolu. On va les griller et porter un toast à leur destruction!

–Et toi, David? Tu as aussi l'intention de leur donner une bonne leçon? demanda Marian.

Le jeune homme haussa les épaules.

–Je combattrai s'il le faut. Mais je ne suis pas du même avis que Michael. Les Palestiniens ont perdu leurs maisons et leur gagne-pain

et je pense que tu as raison, fit-il en regardant son père, ils forment

un peuple semblable au nôtre. Nous leur avons repris leur terre. Eux

aussi ont le droit à un pays.

–J'ai vraiment bien fait de ne pas perdre mon temps à l'université,

moi j'dis, rétorqua vio-lemment Michael. Ce sont des Arabes, bordel!

Marian émit un profond soupir. Cette fichue guerre, encore et toujours: une race contre une autre race, les Blancs contre les Noirs,

les Arabes contre les Juifs, les chrétiens contre les musul-mans, les

conflits de religion, la haine s'opposant à la tolérance. Une cercle vicieux. L'escalade de la violence. Il était du devoir de l'homme d'y

mettre un terme. Mais l'homme avait préféré la guerre.

Jérusalem

Le lieutenant David Kaufmann toqua à la porte du général de brigade

Menachem Kovner.

–Vous avez demandé à me voir, Menachem? s'enquit-il.

Son supérieur releva la tête, quittant ainsi des yeux la pile de documents jonchant son bureau: des classeurs de toutes les couleurs. Les verts étaient marqués « Confidentiel » et les rouges, «

Secret »; le classeur ouvert sur le bureau de Kovner arborait une couleur rouge foncé et portait le cachet « Top-Secret ».

–Approchez, David. Asseyez-vous. (Kovner, un soldat professionnel,

à l'aspect sec et af-fûté, saisit le classeur et alla prendre place aux côtés de son lieutenant, à la petite table de briefing, disposée dans

l'un des coins de la pièce.) Ce que je m'apprête à vous dire doit rester entre nous. Interdiction d'en parler à qui que ce soit, à l'exception de votre commandant de bataillon, qui est déjà informé

de la tâche que j'ai l'intention de vous confier. Si nous arrivons à nos

fins, le haut commandement espère limiter la guerre au front sud,

mais ça va dépendre des actions syriennes au nord et des actions jordaniennes à l'est. C'est d'ailleurs le problème jordanien que vous

allez devoir régler.

–Moi?

Totalement perdu, David se demanda comment un simple commandant de section pouvait bien asseoir une quelconque influence à l'est.

–La vieille ville, ainsi que les manuscrits de la mer Morte, sont désormais entre les mains des Jordaniens. Ces parchemins sont enfermés dans les coffres du Musée de la Palestine. Lorsque nous sommes entrés en guerre contre l'Egypte, en 1956, les Jordaniens ont préféré ne pas intervenir. D'après le Cabinet, il est probable qu'ils fassent de même. Personnellement, je n'en suis pas si sûr.

–Vous pensez qu'ils vont attaquer? demanda David.

–Pour vous parler franchement, oui. Contrairement à novembre 1956, les Jordaniens savent pertinemment qu'Israël est isolé. Cette

fois-ci, aucun allié britannique ou français. Quant aux Etats-Unis et

aux Soviétiques, je mets ma main à couper qu'ils voudront rester en

dehors de ça. Les Jordaniens ont assiégé votre université et notre petite enclave du mont Scopus pendant près de vingt ans. Et je suis

convaincu qu'ils sont plus que prêts à la récupérer une bonne fois pour toutes. Les plus importants manuscrits de la mer Morte se trouvent au Musée Rockefeller. (Le général de brigade Kovner se leva et déploya sur la table l'une des nombreuses cartes qu'il gardait

précieusement dans l'un des placards muraux. Il s'agissait d'une

carte de Jérusalem et de ses environs, sur laquelle étaient représentés les emplacements des unités jordaniennes. Il ouvrit le dossier rouge foncé et le posa également sur la table, ainsi que quelques photographies aériennes et un plan détaillé du musée.) Le

Musée Rockefeller se trouve dans la rue du Sultan Suleiman. (Kovner

pointa du doigt Kerem el-Sheik, une colline située au coin nord-est

des enceintes de la vieille ville et sur laquelle avait été construit l'édifice.) Il y a trois mois, les Jordaniens l'ont nationalisé.

—Donc, si je comprends bien, il appartient aux Jordaniens?

—Exact. Et à mon avis, la famille Rockefeller n'a pas vraiment dû apprécier, mais d'une certaine manière, le gouvernement jordanien

nous a devancés. S'ils nous attaquent et qu'ils se mettent en guerre -

je dis bien « si » - alors on les chassera de Jérusalem, et le musée et

les trésors qu'il contient tomberont entre les mains des Israéliens.

David comprit de suite ce que l'on attendait de lui.

—Vous voulez que j'aille récupérer les manuscrits de la mer Morte?

Sa phrase sonna davantage comme une affirmation. Et son général

de brigade lui offrit un sourire rassurant.

—Vous ne serez pas seul, ne vous inquiétez pas. De temps à autre,

vosre commandant de bataillon et moi-même prendront des nouvelles

de votre progression. Connaissant vos antécédents et votre connaissance de l'immense importance de ces manuscrits, il faudra

vous assurer que ces trésors inestimables ne tombent pas aux mains

d'experts internationaux. J'ai d'ailleurs ordonné au soldat Joseph Silberman d'intégrer votre section. Il vous sera d'une aide précieuse,

mais attention, il s'agit d'une recrue plutôt insolite.

—Que voulez-vous dire par là?

—Il y a à peu près deux semaines de cela, il était encore détenu à Ramleh, et excepté le fait de lui avoir appris à se servir d'un fusil, nous n'avons pas eu le temps de le soumettre à l'entraînement militaire obligatoire.

—Ramleh! Vous voulez parler de la prison de Ramleh? Mais qu'a-t-il

fait pour se retrouver ici? s'enquit David, plus qu'intrigué à l'idée d'avoir à commander un ex-détenu de l'un des centres de détention

les plus durs d'Israël. Pourquoi vient-il avec moi?

Le général de brigade Kovner saisit un fin dossier vert marqué « Silberman ».

—Voici ses antécédents de service, si je peux dire, ainsi qu'un curriculum succinct. Il n'est pas dangereux et extrêmement intelligent. Il est tout simplement passé maître dans l'art de percer

les coffres-forts. C'est l'un des meilleurs dans son domaine.

–Vous voulez qu'il perce le coffre-fort du Rockefeller? s'exclama David, bouche bée.

–Tout juste. Les coffres du musée sont très solides et tout aussi lourds. Il faudra une sacrée dose d'explosifs pour les briser. Malgré

nos efforts, le Mossad n'est malheureusement pas parvenu à se procurer les combinaisons. Inutile de vous rappeler à quel point les

manuscrits de la mer Morte sont inestimables. Beaucoup crieraient

au sacrilège si, par mégarde, ils venaient à être endommagés pendant l'explosion des portes.

–Silberman et une sorte de serrurier, en fait.

Kovner hocha la tête.

–Nous ignorons le temps que ça prendra. Si vous parvenez à sécuriser le musée, les Jorda-niens pourraient vouloir contre-attaquer et s'intéresser d'un peu plus près à vos recherches. Silberman a l'habitude de travailler vite, sous la pression. Et il est dans

son intérêt de parvenir à percer le coffre.

–Vous voulez dire que c'est une sorte de seconde chance?

Le général de brigade acquiesça.

–Une possibilité de bosser pour les gentils gars du Mossad.

Définir les membres du Mossad comme des « gentils gars » revenait

un peu à vanter les bienfaits de la CIA, songea tout bas David.

Mais il

préféra ne pas faire de commentaires.

–Et qui sait? Silberman vous apprendra peut-être quelques trucs.

–J'ignore si j'aurai un jour l'occasion de percer un coffre, mais je compte le regarder faire avec beaucoup d'intérêt. Le musée est-il bien surveillé?

–Suffisamment pour vous causer des soucis. La nuit dernière, l'infanterie jordanienne s'est déployée autour du Rockefeller, et il y a

encore plus de fantassins et de tanks stationnés autour du Dôme du

Rocher et du Mur occidental. (Kovner lui indiqua les vestiges du temple détruit par les Romains en 70 après Jésus-Christ.) Gardez-le

bien en mémoire, David! On pourrait enfin le récupérer. Pour la première fois depuis deux mille ans, Jérusalem pourrait de nouveau

devenir notre capitale et pour la première fois depuis près de deux

décennies, les Juifs auront peut-être la chance de prier sur le site le

plus sacré du judaïsme.

–Il était temps, admit David, conscient de la si profonde foi de son

supérieur.

–Reste bien évidemment à savoir si la Jordanie compte attaquer en

premier. Mais, entre vous et moi, je l'espère sincèrement!

Menachem Kovner n'allait pas devoir attendre trop longtemps.

Au sein de la Knesset, à Jérusalem-Ouest, le chef des Services secrets israéliens, le général de brigade Yossi Kaufmann, concluait

son briefing devant un cabinet de guerre particulièrement divisé.

–Nasser menace d'entrer en guerre pour consolider sa position au sein de la Ligue arabe, finit par déclarer Yossi.

–Nous n'avons plus le choix, monsieur le Premier ministre, intervint

le ministre de la Défense, Moshe Dayan. Si nous les laissons frapper

en premier, on court à la défaite. Les forces arabes nous surpassent

en nombre au sol, dans les airs et en mer. (Moshe marqua une pause

et dévisagea chacun de ses collègues.) Si nous frappons en premier,

on jouera sur l'effet de surprise et c'est un véritable atout en temps

de guerre, ajouta-t-il, en citant les mots du grand stratège von Clausewitz.

Devant l'absence de commentaires, tous les regards se tournèrent vers le Premier ministre.

Le Premier ministre Eshkol fixa à son tour chacun des ministres assis

autour de la table.

–Je me souviens de nos Pères fondateurs et du psaume 27: « Si une

armée se campait contre moi/ Mon coeur n'aurait aucune crainte;
si

une guerre s'élevait contre moi/ Je serais malgré cela plein de
confiance. » On attaque, finit-il par déclarer avec tristesse. Et que
Dieu puisse nous venir en aide.

Une fois de plus, les shofars - les cornes de bélier ancestrales -
retentirent comme ils avaient maintes fois propagé leur écho au
cours des millénaires. Comme à l'époque de Joshua et du roi
David,

les douze tribus d'Israël entraient de nouveau en guerre. Mais le
son

des sabres que l'on retire de leurs fourreaux allait être remplacé
par

celui, beaucoup plus effrayant, des projec-tiles Howitzer de 105
mm

jaillissant des culasses d'acier.

En face de Gaza, dans le Néguev et dans le Sinaï, d'énormes
canons

crachèrent leurs obus dans un rugissement de flammes et de
fumée,

avant de reculer brusquement, sous l'effet de propulsion des
lancers. Avant même que les amortisseurs de choc n'aient eu le
temps de se rétracter, de jeunes guerriers israéliens, déjà

ruisselants de sueur, réarmaient frénétiquement leurs machines
de

mort. Et semblables à de minuscules trains express, plusieurs
milliers d'obus déchi-rèrent la nuit, avant de venir frapper
mortellement un Arabe.

Un père, une mère, un fils, une fille.

Mort aux Arabes.

**Un chauffeur de taxi, un représentant de commerce, un
guichetier de**

**banque. Tous périrent instantanément. Il était grand temps de
leur**

donner une bonne leçon.

**Masqués par le rugissement des obus, les énormes moteurs
Merlin**

**de douze cylindres équipant les tanks Centurion prirent vie dans
un**

**assourdissant grondement. Les appareils formèrent trois fers de
lance bien distincts. Avant même que le soleil ne se lève au cœur**

**d'une nouvelle sanglante bataille du Moyen-Orient, les divisions
blindées israéliennes rugirent à l'intérieur de Gaza et à travers**

**l'ancestral désert du Sinaï, tandis que plusieurs bataillons de
jeunes**

**fantassins israéliens s'engageaient chaotiquement dans leur
sillage.**

Base Aérienne de Hatzor, au sud de Tel-Aviv

**A l'instar de n'importe quel autre pilote de chasse de la
gigantesque**

**base de Hatzor, le lieu-tenant Michael Kaufmann avait été
réveillé à**

**quatre heures du matin. L'attente était terminée; les coffres de
l'escadrille avaient été ouverts et les instructions secrètes en**

**provenance du service des opérations à haut risque, enfin
révélées.**

Les Israéliens avaient, dans le passé, imposé leur supériorité

aérienne grâce aux Mirages déployés en grand nombre pour détruire

les bases égyptiennes. Et pendant le bombardement des pistes, le reste des installations militaires fut criblé de tirs de roquettes et les

défenses anti-aériennes, littéralement anéanties. Mais à présent, l'armée de l'air égyptienne, soutenue par l'Union soviétique, était beaucoup plus imposante et les Israéliens s'étaient retrouvés contraints de mettre en place une stratégie visant à engager de petits groupes composés de trois ou quatre appareils à l'encontre de

cibles bien plus nombreuses. Les défenses aériennes égyptiennes seraient ignorées, tout comme les installations de la base, et beaucoup plus important, du moins pour les pilotes, aucun autre avion de chasse israélien n'était censé les couvrir, en cas de contre-

attaque ennemie. Traduction: les pilotes de Tsahal allaient devoir couvrir eux-mêmes leurs arrières.

La base de Hatzor était encore plongée dans une semi-obscurité, lorsque Michael, luttant pour trouver une place, monta sur l'une des

tables du fond de la salle de briefing surpeuplée. Il régnait dans la

pièce une atmosphère enjouée. Mais les rires des soldats trahissaient une grande nervosité. Voire un peu d'effroi. Tous ignoraient de quoi étaient vraiment capables les missiles sol-air

fournis par les Russes. Cet armement constituait la plus grande peur

de la plupart des pilotes réunis. Le silence se fit brusquement à l'arrivée de l'officier de commandement. L'homme, l'un des pilotes

les plus expérimentés de la force défensive israélienne, se fraya un

chemin jus-qu'au-devant de la salle.

—Bon, la machine est lancée, fit-il d'une voix assurée. Comme vous

l'indique le tableau dans mon dos, l'heure H est prévue dans cent quatre-vingts minutes, à exactement 7 h 45. La stratégie consiste à

frapper le plus fort possible et détruire les Arabes au sol, et connaissant leur flemme légendaire, ça ne devrait pas être trop difficile. (Encore plus de rires nerveux se répercutèrent aux quatre

coins de la pièce.) Au total, dix-sept bases aériennes seront attaquées simultanément. Notre tâche consiste à détruire la flotte

ennemie à Bir Tmada et au Caire-Ouest. Il vous faudra d'abord bombarder les pistes pour éviter aux Egyptiens de faire décoller leurs appareils. Vous frapperez ensuite les avions au sol. Je mènerai

la première offensive sur Bir Tmada avec l'aide du capitaine Linowitz,

et le major Shapirah dirigera l'assaut du Caire-Ouest, avec le soutien

du lieutenant Kaufmann.

Michael hocha la tête avec détermination.

–Benny et Michael, reprit-il, en se tournant d'abord vers le Major Shapirah puis vers Michael, dès que vous avez besoin de ravitailler, vous filez ici.

L'officier de commandement indiqua la carte de navigation et pointa

du doigt un emplace-ment localisé entre le secteur de Bardavil et Port Saïd.

Michael sentit l'excitation le gagner lorsque leur chef enclencha le

rétroprojecteur, dévoilant les déploiements ennemis et les manoeuvres détaillées. Le front égyptien s'avérait particulièrement

impressionnant: cent cinquante MiG-15 et 17; quatre-vingts MiG-19;

cent trente MiG-21 dernier cri; douze SU-7; et trente gros bombardiers stratégiques TU-16.

–Nous décollerons dans un silence radio total. Notre action repose

essentiellement sur l'effet de surprise.

–Et que se passera-t-il s'il arrive une couille après le décollage? demanda l'un des plus jeunes pilotes. La base sera pleine d'avions parés à nous prendre en chasse et on sera en silence radio.

–Dans ce cas, vous filez droit vers la côte et vous vous éjectez.

Plusieurs autres pilotes échangèrent des regards inquiets. En temps

normal, les chances d'être récupérés en mer après une éjection

demeuraient minimes, et sans que personne ne connaisse ni le lieu ni

l'heure du parachutage, elles devenaient quasi inexistantes.

Michael paraissait plutôt confiant. Mieux, tout cela avait tendance à

l'exalter. Il faisait partie de la première offensive et quelques heures

plus tard, lui et les autres jeunes pilotes d'élite quittèrent à grands

pas la salle de briefing de la 101^e escadrille et arpentèrent le tarmac

de la base aérienne d'Hatzor sous la bise vivifiante du matin. Dans

une heure, le soleil allait enfin se lever. Mais les ténèbres

enveloppaient toujours les lieux. Le bus censé les conduire jusqu'à

leurs appareils était déjà stationné. Son moteur tournait.

Contrairement à leurs ennemis déployés le long du canal de Suez, les

Israéliens avaient bien veillé à disperser chacun de leurs précieux

avions de chasse sous des abris anti-explosions, et le bus conduisit

un à un les pilotes jusqu'à leurs postes assignés.

L'équipe au sol de Michael s'affairait déjà. A l'exception d'un sergent,

tous étaient des civils et comme bien souvent au sein de l'armée

israélienne, vêtus d'habits ordinaires. Pas un seul coupe-vent

réglementaire en vue. Mais les apparences étaient parfois

trompeuses. L'équipe de Michael aurait pu intégrer n'importe

quel

stand de n'importe quelle écurie de Formule Un. Ils pouvaient ravitailler, réarmer et faire repartir un appareil en moins de huit minutes. C'était là l'un des principaux facteurs de réussite d'une bataille aérienne. Les deux premiers jours de guerre, les Israéliens

allaient parvenir à faire voler leurs jets pendant quatre-vingts pour

cent de la journée. Aucune autre force aérienne au monde ne pouvait

égaler un tel record, et certainement pas les Arabes.

Michael salua son équipe en leur adressant un sourire protocolaire,

puis il grimpa l'échelle d'aluminium placée à même le fuselage de son

avion. Il se glissa dans le cockpit étroit et leva les pouces.

Le Mirage IIIC était lové dans son nid, telle une abeille géante à trois

pattes, avec un camouflage sable et marron et une touche de vert,

qui rendait les Shahaks extrêmement difficiles à repérer à faible altitude. L'étoile de David était blasonnée sur les prises d'air bâbord

et tribord. Il existait des choses à ne jamais dissimuler. Les ailes delta étaient rentrées à soixante degrés et les réservoirs externes, semblables à de gros cigares, suspendus sous chacune d'entre elles.

Sous le fuselage avaient été placées des bombes perçantes de cent

cinquante kilogrammes, ainsi que deux canons, disposés aux extrémités de l'appareil, et capables de tirer plus de mille projectiles

par minute. L'appareil de Michael était, de plus, équipé de missiles «

Diamant » air-air Matra.

Le jeune pilote ouvrit sa check-list et entama les vérifications pré-vol.

Il aurait pu le faire les yeux fermés.

Touche d'allumage / Ventilation - allumage

Touche de pré-chaleur - désactivée

Pompes de ravitaillement à basse pression - off

Postcombustion - on

Manette de freins...

Pendant le prédécollage, il appuya sur la touche lumineuse du gouvernail. Il sourit en découvrant la vérification suivante.

Equipements radio - on. A oublier, songea-t-il avec un zeste d'ironie.

Il vérifia également les signaux l'informant sur l'état de son armement, celui des freins, les bips d'avertissement d'incidents et le

signal lumineux du train d'atterrissage. Satisfait, il fixa le sergent de

l'équipe au sol, et leva les pouces, pour lui indiquer l'enclenchement

des réacteurs. Tout en vérifiant le niveau du kérosène et des pompes, Michael baissa la touche du starter et confirma le décollage. Lorsque les réacteurs atteignirent enfin 700 tours

minute,

il enclencha les gaz afin de lancer le préchauffage. Ses yeux se posèrent automatiquement sur le tableau de bord et il vérifia l'état de

signaux anti-incendie, ainsi que ceux d'huile et d'hydraulique. Les

réacteurs se stabilisèrent à 2800 tours minute et il leva de nouveau

les pouces en direction de son chef d'équipe. Les essieux retenant les roues se rétractèrent et l'appareil se glissa délicatement hors de

l'abri anti-explosions pour aller rejoindre la première vague d'avions

de chasse, évoluant au pas le long de la voie d'accès menant au bout

de la piste - les bips de navigation et d'anticollision avaient été volontairement éteints et les Shahaks ne ressemblaient plus qu'à des

ombres obscures et menaçantes. Des aveuglants réacteurs équipés

d'ailes. Et les faibles lueurs du tableau de bord se reflétèrent sur les

visières des jeunes pilotes israéliens.

Mort aux Arabes.

Les Jordaniens commencèrent à bombarder le secteur juif de la vieille ville, quelques heures seulement après le lancement de l'offensive israélienne contre les forces égyptiennes dans le Sinaï, un

peu plus au sud. Au début, le cabinet israélien s'était montré

imperturbable. Le haut commandement s'était attendu à ce que le roi

Hussein rallie la cause des Arabes, mais lorsque les bombardements

s'intensifièrent et s'étendirent sur tout le front est, les membres du

Cabinet finirent par ouvrir les yeux: une guerre contre la Jordanie

s'avérait inévitable.

En tant que lieutenant, David n'était pas vraiment habitué à obéir aux

ordres d'un bataillon, et encore moins à ceux d'une brigade, mais en

vue de tels événements, il s'assit aux côtés de son officier de commandement et attendit patiemment que le général de brigade Menachem Kovner débute son briefing.

-La nuit dernière, les Jordaniens ont abattu à la mitrailleuse plusieurs civils innocents sur la route de Jaffa. Ce matin même, ils se

sont emparés des quartiers généraux des Nations unies et ont commencé à bombarder la ville. Plus de six cents bâtiments ont été

endommagés, dont la résidence du Premier ministre, l'hôtel du Roi

David et plusieurs de nos lieux saints, parmi lesquels le dôme de l'église de la Dormition. (Ce monument est situé juste au sud de la

vieille ville, non loin de la tombe du roi David. Selon la légende, le

Christ y avait présidé la Cène.) Le mont Scopus est également aux mains des Arabes. (Menachem fit quelques pas devant l'immense carte des opérations.) La présence jordanienne au sud de la vieille

ville menace de déborder dans toute la cité. Pire encore, elle menace

la Knesset. C'est pour cette raison que la 19e division blindée quitte,

en ce moment même, sa position à l'est de Tel-Aviv, avec pour objectif la reprise du mont Scopus et de l'Université Hébraïque au nord de la vieille ville. La 6e brigade a, quant à elle, pour ordre de

progresser au sud et reprendre la colline du Mauvais Conseil. A partir de cette position, elle s'engagera vers le nord en direction du

jardin de Gethsémani et du mont des Oliviers. Mais il reste une tâche

encore plus difficile à accomplir: la libération du secteur américain

et du Musée Rockefeller. (Kovner marqua une pause et se tourna vers ses commandants.) Il aura fallu attendre près de deux mille ans,

mais il y a un peu plus d'une heure, le Cabinet a enfin approuvé les

plans visant à s'emparer de toute la vieille ville de Jérusalem.

Sa déclaration fut accueillie par des hourras, suivis d'un tonnerre d'applaudissements. Comme à l'époque du roi David, les Israéliens

se préparaient de nouveau à reprendre leur ancienne capitale.

Mais

ce même roi David avait désormais pour équivalent moderne les para-chutistes de choc de la 9e brigade aéroportée, uniquement composée de réservistes.

Le général de brigade Kovner attendit la fin des applaudissements

pour exposer son plan d'attaque. Si celle-ci s'avérait fructueuse, les

comptes-rendus de bataille seraient diffusés dans les minutes suivantes, pas seulement dans les foyers israéliens mais dans ceux

de tous les Juifs disséminés à travers le monde. Si jamais ils échouaient, en revanche, jamais ils ne seraient par-donnés.

—Afin de protéger les lieux saints, et pas seulement ceux des juifs, poursuivit Kovner, mais aussi ceux des musulmans, il n'y aura aucun

mouvement d'artillerie, ni même de couverture aérienne au-dessus

de la vieille ville. En d'autres termes, il s'agira principalement de combat rapproché. Mais nous disposons d'un avantage. Nous sommes des experts en combat nocturne et c'est pour cette raison que nous attaquons ce soir.

Un obus. Deux obus. Trois obus. Au-dessus de Jérusalem, la nuit s'illumina sous les tirs d'artillerie et de mortier des Jordaniens.

Mort aux Juifs.

David ainsi que le reste de sa section coururent s'abriter sous les portes ou dans un coin de rue lorsqu'une rafale soudaine de

mitrailleuse s'abattit sur la route déserte. D'où ils étaient tirés, les gracieux faisceaux verts et rouges des tirs semblaient tout bonnement surréalistes. Ils rico-chèrent sur les vieux murs de pierre et grimpèrent dans le ciel nocturne. Mais du côté de sa section, une telle vue était particulièrement horrible à contempler et David dut esquiver in extremis un ou deux projectiles.

—Ça vient de la Porte! Sur les remparts!

—Je le vois! (L'un des commandants de sa section saisit une M79 et

visa les murailles avec précision.) Grenade!

La grenade lancée à hauteur d'épaule fendit l'air pour exploser au sommet de la Porte de Damas. La mitrailleuse se tut.

Mort aux Arabes.

—Couvrez-moi!

David parcourut au pas de course les quarante-cinq mètres le menant jusqu'à la ruelle suivante. Centimètre après centimètre, mètre après mètre, grenade après grenade, la section remonta la rue du Sultan Suleiman en direction du Musée Rockefeller. Les coups

de feu ralenti-rent, mais David ordonna de nouveau qu'on le couvre

tandis qu'il se ruait à l'angle d'Haroun al-Rashid et de Suleiman. Une

violente explosion le projeta brusquement au sol. Littéralement sonné, il secoua la tête et rampa jusqu'à l'allée la plus proche.

-Merde! se murmura-t-il à lui-même. Putain de tanks!

Il passa la main sur sa joue droite. Du sang. Beaucoup de sang.
Un

nouvel éclair apparut au pied du mont des Oliviers et David se
recroquevilla sur les pavés lorsque l'obus de mortier vint exploser
à

environ quarante-cinq mètres devant sa position. De toute
évidence,

la 6e brigade n'était pas parvenue à déloger les Arabes.

Le lieutenant Michael Kaufmann fit tout son possible pour se
détendre. Il s'apprêtait à se lancer dans la partie et le silence
radio

faisait plutôt froid dans le dos. Ils avaient déjà opéré de telles
manoeuvres pendant les séances d'entraînement, mais cette nuit-
là,

c'était pour de vrai. Il opéra une dernière check-list d'urgence, à
la

recherche du moindre problème mécanique mais tous ses signaux
d'alerte étaient désactivés.

Le Mirage disposait d'un avantage sur les autres appareils. En cas
de

rotation et quand bien même il atteignait le point de non-retour,
Michael pouvait toujours déployer son parachute de freinage et
immobiliser son appareil sur le filet barbelé, en bout de piste.

Néanmoins, une fois le train d'atterrissage rentré et le décollage
entamé, le moindre pépin s'avérait catastrophique. Malgré sa soif
de

victoire, Michael n'avait aucune envie de faire partie des rares

pilotes ayant survécu à une éjection pendant un décollage.

Equilibrage neutre. Pompes à booster activées. Postcombustion parée. Hydrauliques en état de marche, touche abaissée. Cockpit verrouillé. La machine était bien huilée, et Michael passa en revue

chacune de ces pénibles, mais néanmoins indispensables, vérifications de dernière minute. Il contrôla de nouveau la liberté de

mouvement de son appareil. Une longue flamme horizontale jaillit des

réacteurs arrière du premier Mirage sur la piste. Son officier de commandement s'envola à une vitesse phénoménale. Michael était

le quatrième à partir et lorsque vint son tour, il suivit l'autre appareil

sur les signalétiques au sol, en forme de « touches de piano », et jeta

un oeil à son gyroscope. Au même moment, il écrasa le frein à pied et

activa les réacteurs au maximum. L'aiguille des tours minute grimpa

en flèche et une fois les 8 500 tours atteints, il relâcha les freins et

enclencha la postcombustion. Tout en vérifiant l'état de l'allumage, il

poussa la manette des gaz vers l'avant et fut presque immédiatement

plaqué contre son siège, sous l'effet des 6 200 kilos de pression

provoqués par le turbojet 9C Snecma Atar. Le Mirage armé jusqu'aux

dents accéléra le long de l'interminable piste. Au point de rotation,

Michael tira légèrement sur le gouvernail de direction et décolla enfin, en suivant du regard les trois flammes orange et scintillantes,

au-dessus de sa tête. Les flammes étaient dues à la postcombustion

et permettaient à l'appareil de grimper dans les airs à environ 1 500

mètres par minute. Les bips des trains d'atterrissage s'éteignirent brusquement et Michael mania de nouveau le gouvernail de direction

afin de stabiliser son appareil et se rapprocher des trois points orange et lumineux, devant lui. Plongés dans l'obscurité, ils se trouvaient désormais au-dessus d'une Méditerranée d'un noir d'encre et filaient droit vers leur cible. Les pilotes israéliens avaient

l'intention de mener une offensive-surprise par le nord. Offensive à

laquelle les Egyptiens ne s'attendaient absolument pas.

Le lancement des avions de chasse tout comme celui des cent soixante avions de combat de Tsahal avaient été prémédités afin de

frapper les dix-sept bases aériennes égyptiennes à exacte-ment 7 h

45. Ces « fichus » Arabes seraient encore en train de petit-déjeuner.

Pour éviter de se faire localiser par les radars ennemis, les pilotes israéliens avaient reçu l'ordre de ne pas voler au-dessus de vingt

mètres. Et cela nécessitait d'incroyables qualités de navigation.

Le long du canal de Suez, les pilotes égyptiens ainsi que leurs équipes au sol dormaient paisiblement. Le principal radar de l'énorme base aérienne d'Abu Suweir avait été désactivé en vue de

réparations et les câbles et autres outils des techniciens étaient toujours répandus autour du bâtiment. Tandis que le lieutenant Michael Kaufmann et le reste de son escadrille filaient à basse altitude, au-dessus de la Méditerranée, vers le Nil et l'est du Caire,

bon nombre d'appareils égyptiens étaient encore recouverts de leur

bâche de protection et se trouvaient alignés aile contre aile.

A 7 h 43 tapantes, Michael se colla dans le sillon de Benny Shapirah

et les deux avions de chasse s'apprêtèrent à mener l'offensive ultime.

Il rassembla ses forces en vue d'une contre-attaque ennemie et jeta

un oeil à l'appareil de Benny, qui venait de lancer ses bombes « briseu-ses de piste » de 150 kilos. Michael suivit leur trajectoire sur

ses écrans de contrôle. Leurs petits parachutes s'étaient déployés afin de ralentir leur descente. Puis les rétrofusées s'enclenchèrent et

les bombes firent voler en éclats le tarmac bétonné. Michael aperçut

à son tour la piste. Il poussa un hurlement et lança deux nouvelles

bombes.

Ils survolèrent en trombe le terrain d'aviation, avant de grimper une

nouvelle fois en flèche. De retour à leur base, pour le ravitaillement,

ou au-dessus de la Méditerranée où une patrouille de combat aérien

les attendait sagement, juste au cas où les Egyptiens viendraient à

deviner les plans de navigation israéliens.

Ce qui était fort peu probable, se dit Michael, tous sourires derrière

sa visière, tandis qu'il contemplait dans son dos, les Mirages en train

de pilonner les avions ennemis alignés. L'on aurait dit les canards en

carton d'un stand de tir.

Si seulement le lieutenant Michael Kaufmann connaissait le sort qui

l'attendait.

Deux nouveaux éclairs zébrèrent l'espace au-dessus du mont des

Oliviers et quelques secondes plus tard, une assourdissante

explosion anéantit la route sous les yeux du lieutenant David

Kaufmann. Plusieurs éclats de métal en fusion arrachèrent de grands

pans de murailles antiques de la vieille ville tandis que David et sa

section avaient déjà commencé à ramper sur le sol. Une fois la

déflagration passée, David leva la main, colla son pouce contre

son

oreille et plaça son petit doigt à sa bouche. Il en appelait à son opérateur radio, posté un peu plus loin au bout de la ruelle. Préférant

ignorer le sang qui s'écoulait le long de sa joue, il régla ensuite ses

jumelles et localisa d'où provenaient les éclairs. Il scruta calmement

les contreforts du mont des Oliviers et, à l'autre extrémité, la vallée

du Kidron. Le camouflage désert ne se mêlait pas vraiment bien à la

verdure d'une oliveraie et il ne lui fallut que très peu de temps avant

de localiser le premier tank jordanien. Les chars d'assaut avaient pour habitude de progresser en groupes de trois et David passa en

revue la colline afin de repérer les deux autres véhicules blindés. Il

sortit son compas de la poche de son pantalon de treillis, prit un relèvement et fit un rapide calcul mental pour convertir ses estimations sur la grille de sa carte.

—Deux, ici deux deux, over.

—Deux, over.

—Deux deux. Préparez-vous à ouvrir le feu. Grille 950619, direction

285, trois tanks retransmis, over.

—Deux, roger. Enregistré, over.

Grâce à Dieu, aucune restriction n'avait été édictée à l'encontre des

cibles d'artillerie sur le mont des Oliviers, songea David, plus qu'inquiet à l'idée d'atteindre le musée sous les tirs de trois canons

de 105 mm, postés à seulement trois cent mètres de distance. Plus

important, ses supérieurs risquaient fort de râler si jamais les inestimables manuscrits se retrouvaient pulvérisés.

–Lancement, over.

–Lancement, out.

Les canons israéliens couvrant la brigade de David se trouvaient à

environ six kilomètres en arrière dans le Parc de la Rose, non loin de

la Knesset. Le son étouffé et distant d'un obus que l'on venait de lancer fut suivi d'un rugissement caverneux semblable à celui d'un

train express. Le projectile anti-blindage de 105 mm siffla au-dessus

de leurs têtes. Mais il manqua sa cible et explosa un peu plus en haut

de la colline, sur la droite des tanks en progression. David demeura

imperturbable. C'est vraiment passé à deux doigts, pensa-t-il.

Mais pas encore assez près. Il était souvent impossible de toucher au

but du premier coup.

–Gauche 100, rotation 100, mise à feu, over.

–Gauche 100, rotation 100, mise à feu, out.

David contempla le mont des Oliviers s'illuminer sous les éclairs orange et scintillants. Il y eut une impressionnante explosion et la

carcasse d'un tank pulvérisé apparut brièvement à travers le nuage

de fumée. Déjà un char de détruit. Plus que deux autres à anéantir.

Mais ces derniers venaient de se mettre à couvert, abattant plusieurs

rangées d'oliviers et projetant des éclats de boue, et ils filèrent se réfugier sur la colline avoisinante.

David focalisa son attention sur sa propre cible. Il fit positionner une

mitrailleuse afin de dégager l'accès au musée. Puis il s'écria:

–On fonce!

La première section de fantassins suivit son jeune chef qui venait de

s'engager vers l'entrée du bâtiment. Tandis qu'ils parcouraient les quarante-cinq mètres restants, un obus tiré des jardins du musée pulvérisa l'officier de communications qui courait à ses côtés. Un nouveau tir de grena-de israélien élimina la position arabe et rééquilibra la donne.

–Récupérez sa radio! hurla David.

Il palpa le pouls de la victime. Impossible d'appeler les secours. La

bataille faisait rage. Et dire que ce soldat s'était marié la semaine précédente. Furieux, David s'élança au pas de course jusqu'au

mur

**jouxtant l'entrée du musée. Il s'y immobilisa avant de bondir à
l'intérieur de l'édifice et d'arroser la cour de tirs de mitraille.
Deux**

**poissons rouges de l'étang s'ajoutèrent à la liste de victimes.
Quant**

aux Arabes, ils avaient pris la fuite.

**Mur après mur, couloir après couloir, salle après salle, le
lieutenant**

**Kaufmann et ses hom-mes progressèrent dans le musée. Lorsqu'il
n'y eut plus aucune trace de soldat palestinien ou jordanien,
David fit**

**poster des sentinelles sur le toit, avant de se ruer en direction de
la**

**chambre forte, située au sous-sol du bâtiment. Il était
accompagné**

**de trois de ses hommes et du fameux Joseph Silberman qui,
malgré**

son inexpérience, évoluait déjà comme un véritable soldat.

–Nous y sommes. Vous pensez pouvoir ouvrir ce coffre?

Silberman sourit.

**–La technologie date de 1930. Je peux vous le percer en quinze
minutes. Vingt minutes au max.**

**Littéralement fasciné, David observa Joseph sortir son
stéthoscope**

**d'un petit sac noir qu'il tenait à l'épaule. L'homme plaça les
écouteurs**

sur ses oreilles et colla le diaphragme contre la serrure à

combinaison. Il tourna le gros cadran sur la gauche afin de débloquer les gorges, puis opéra un tour complet sur la droite.

–Vingt-cinq, annonça-t-il, lorsque le stéthoscope saisit enfin le bon

clic, permettant d'en-clencher les mécanismes de leviers. C'est le dernier nombre.

David le nota consciencieusement sur son calepin. Joseph n'avait intégré sa section que depuis très peu de temps, mais il avait appris

à apprécier ce petit Israélien « sorti des sentiers battus ». Silberman

lui avait montré deux ou trois tours quant au perçage de coffre, à l'aide de ses outils spéciaux. Plus que curieux, David avait vite assimilé toutes les astuces. Il s'était même entraîné personnellement

sur un coffret mural et un cadenas. Mais à présent, il contemplait le

maître en action.

Silberman tourna de nouveau le gros cadran argenté aux centaines

de gradations noires. Après avoir découvert que le vieux coffre n'était équipé que de trois gorges, l'expert fit lentement pivoter le cadran de gauche à droite, en passant d'une ou deux gradations à chaque fois. C'est alors qu'il s'arrêta brusquement.

–Dix-huit, déclara-t-il, lorsque le doux « clic » d'une nouvelle gorge

que l'on aligne réson-na enfin dans son stéthoscope. Pas de doute,

ce Silberman était un as. Dix minutes plus tard, il manoeuvra l'impressionnant cercle d'acier fixé sur la porte du coffre et les gros

verrous glissèrent sans bruit hors des renforcements blindés.

—Après vous, lieutenant, fit-il, en reculant de quelques pas, avec un

petit sourire autosatis-fait.

Joseph Silberman avait de nouveau réussi son coup. Et rien au monde ne lui procurait plus de plaisir.

—Je suis bien content de vous avoir dans notre camp, observa David,

avant de pénétrer à l'intérieur de la chambre forte.

Les agents du Mossad avaient dit vrai. Plusieurs rangées de petites

malles codées étaient empilées les unes sur les autres, sur des

étagères grimpant jusqu'au plafond. Deux autres malles avaient été

volontairement isolées du reste. David s'empressa d'ouvrir l'une d'elles et recula, littéralement abasourdi.

Le manuscrit d'Isaiah. Jusqu'à présent, le plus vieux texte connu du

légendaire Livre d'Isaiah demeurait le manuscrit de Ben Asher, et datait de 895 après Jésus-Christ. Mais David eut la certitude qu'il se

trouvait cette fois face à un parchemin de cuir, en provenance directe de Qumrân et plus vieux d'un millénaire. Dans la malle adjacente résidait le Manuscrit Oméga contenant les clés pour stopper le compte à rebours final et empêcher l'anéantissement

de la

civilisation. Le bruit de bottes résonnant dans les couloir extirpa brusquement David de ses pensées. L'un de ses soldats arriva en trombe dans la chambre forte.

–David! Ils ont atteint le Mur occidental!

Pendant près de vingt ans, la vieille ville de Jérusalem avait fait office

de frontière entre les Arabes et les Juifs. Et aucun Juif n'avait résidé

dans le Quartier juif de la cité depuis l'époque où les Israéliens, pour

la plupart des rabbins et leurs jeunes étudiants, avaient été chassés

de force par la Ligue arabe, en mai 1948. les ruelles étroites de la plus sacrée des villes juives s'étaient retrouvées bloquées et remplies de barbelés et de miradors de béton. Et voilà qu'en ce jour,

les barricades de béton avaient été pulvérisées par une tout autre légion. La 9e brigade aéroportée allait désormais pouvoir ajouter le «

combat de rue » à son déjà intimidant tableau de chasse. Maison après maison, ruelle après ruelle, les Israéliens assirent leur domination au coeur de la cité, du Chemin de la Souffrance où le Christ avait porté sa croix jusqu'au Golgotha, en passant par la mosquée d'Omar où Mahomet était monté aux cieux. De lancer de grenade en lancer de grenade, de tir de sniper en tir de sniper, les

parachutistes israéliens venaient enfin d'atteindre l'ancien Mur

occidental. Tandis que le soleil se levait au-dessus de la vieille ville,

des militaires surentraînés s'appuyèrent contre les pierres antiques

érigées par le roi Salomon et versèrent des larmes. Le rabbin des forces défensives israéliennes, Shlomo Goren, porta le shofar à ses

lèvres et le son de la corne se répercuta à travers la cité, étouffant le

vacarme des coups de feu et celui, plus distant, des forces d'artillerie. Le rabbin Goren ouvrit alors sa vieille Torah et proclama:

–Voilà 2 000 ans que nous attendons ce moment! Louons le Seigneur! (L'on entendit l'écho de sa voix jusqu'au mont du Temple.)

Aujourd'hui, un peuple retrouve sa capitale, et une capitale retrouve

son peuple!

Les Israéliens avaient enfin repris les rênes de la ville sainte.

Le général de brigade Kaufmann se trouvait au centre de commandement lorsque la nouvelle arriva. Jamais, il n'avait vécu

une telle chose. Les cris de joie et les applaudissements se transmirent aux quatre coins de la pièce et les généraux, comme les

sergents, avaient le visage inondé de larmes. C'était une journée mémorable, à compter parmi les glorieux jours de victoires dans la

longue tradition guerrière de la nation juive.

Partout autour d'eux, la guerre battait son plein. Près de la moitié des

forces aériennes égyptiennes avaient été détruites durant les vingt

premières minutes du conflit. On les informa également que David

venait

de

recupérer

les

manuscripts

et

Yossi

remercia

silencieusement son Dieu pour avoir protégé son fils. Il pria également pour Michael.

En route vers le point de ravitaillement, les deux Mirages venaient

tout juste d'atteindre les trois mille mètres d'altitude. C'est alors que

les écouteurs de Michael se mirent à grésiller.

-Iliouchine-14, à neuf cent mètres. Couvre-moi! s'écria Benny.

Les radios avaient été réactivées et sans même attendre de réponse,

le major Benny Shapi-rah se lança dans l'offensive et opéra un piqué

sur l'avion de confection russe.

Michael opéra une reconnaissance visuelle, et c'est alors qu'il le

repéra. Un autre appareil, à environ six mille mètres de là et caché

par les rayons du soleil, fonçait droit sur eux.

–Un MiG-21 te colle aux basques, l'informa-t-il brièvement.

–Je l'ai. Laisse-le venir, rétorqua Benny.

Fasciné, Michael observa le major Shapirah stopper son offensive sur l'Iliouchine, avant de laisser sciemment le MiG-21 lui coller au

train. Benny décéléra brusquement. Et l'appareil égyptien passa en

flèche au-dessus de sa tête. Une telle manoeuvre n'était indiquée dans aucun manuel de pilotage. Elle nécessitait des nerfs d'acier et

Benny, l'un des meilleurs pilotes israéliens, avait passé de nombreuses heures à la perfectionner. Ravi que le malheureux pilote

égyptien vienne tout juste de manquer sa cible, Benny ouvrit le feu à

trois reprises. Quelques secondes plus tard, le MiG-21 fut littéralement désintégré. Le canon de 30 mm avait visé juste.

Michael reprit vite ses esprits en apercevant un second MiG-21 Fishbed de fabrication russe qui venait de s'aligner sur la trajectoire

du Mirage de Benny.

–T'as un deuxième Fishbed au train, j'm'en occupe, déclara-t-il avec

désinvolture, avant de se lancer aux trousses de l'appareil égyptien.

Le pilote ennemi avait commis la grossière erreur de ne se concentrer que sur sa propre cible. Mais il était déjà trop tard.

Michael s'approcha à une vitesse phénoménale et finit par se retrouver à moins de deux cents mètres de l'appareil ennemi. Sûr de

lui, il ouvrit le feu à plu-sieurs reprises, perçant le fuselage du MiG

pris en chasse. Celui-ci explosa sous ses yeux, une fois que ses tirs eurent enfin atteint le réservoir rempli d'octane que les ingénieurs

aéronautiques russes avaient eu la bien mauvaise idée de placer sous la bouteille à oxygène du pilote. Pendant un cours instant, Michael fut aveuglé par un épais voile de fumée.

–Fais gaffe, Michael! Derrière toi!

Un troisième MiG était désormais de la partie.

Michael opéra instinctivement un virage sur la droite, puis la gauche,

mais les canons égyptiens l'avaient déjà touché. L'appareil fut pris de

secousses et Michael peina à maintenir sa trajectoire. Il vira de nouveau à gauche, avant de décélérer violemment, dans une dernière tenta-tive d'esquive. Une nouvelle salve brisa la verrière du

cockpit, touchant Michael au cou. Son avion partit en vrille de façon

incontrôlable. Tout en tenant son gouvernail de direction, Michael

tenta en vain d'actionner la manette du siège éjectable. Mais son

bras était lourd. Pis, il ne réagis-sait plus.

–Ejecte-toi, Michael! Tu es touché! Ejection! Ejection!

Le lieutenant Michael Kaufmann ne répondit jamais à l'injonction. A la

vitesse du son, la surface de la Méditerranée était aussi impénétrable

qu'un mur de béton. L'un des plus brillants jeunes pilotes d'Israël venait d'opérer son tout dernier vol.

–Général Kaufmann, puis-je vous parler?

La jeune capitaine avait les yeux embués. Et Yossi comprit ce qu'elle

s'apprêtait à lui annoncer.

Jérusalem

–Je suis tellement désolé pour Michael. C'est une perte tragique, sympathisa Giovanni. Ça dû être très difficile à endurer.

–Oui. On nous l'a enlevé il y a près de vingt ans, mais depuis, pas un

jour ne se passe sans qu'il nous manque, déclara Yossi avec une profonde tristesse. Sa mort m'a fait réaliser à quel point sa vie et celle des autres soldats étaient inestimables. Mais nous n'avons pas

su tirer les leçons de l'histoire, ajouta-t-il d'un air contrit. A moins de

cesser de nous installer sur la terre des Palestiniens et d'entamer de

véritables négociations, nous courons tous un immense danger. Au-

jourd'hui, ce sont les détournements aériens, mais que nous

réserve

demain? Quelque chose de beaucoup plus effroyable. J'en ai bien peur.

–Qu'est-ce qui vous fait dire ça? demanda Giovanni.

–J'ai passé de nombreuses années dans les services secrets, Giovanni. Et nous savons tous que les ennemis d'Israël cherchent à

se pourvoir d'un armement nucléaire. Mais ce n'est pas là ma seule

préoccupation. Connaissez-vous mes travaux sur les nombres codés

contenus dans les manuscrits de la mer Morte?

–Patrick m'a confié l'un de vos articles. Et j'ai trouvé cela absolument

fascinant.

–Dans ce cas, vous avez dû lire mon analyse au sujet de l'horrible avertissement contenu dans le Manuscrit Oméga?

Giovanni faillit lui dévoiler son secret. Patrick et Yossi lui semblaient

dignes de confiance. Mais il se ravisa. Il avait bien trop peur que le

Vatican ne conteste ses découvertes.

–Les Esséniens, reprit Yossi, formaient une communauté extrêmement avancée sur le plan scientifique et s'ils ont inscrit cet

avertissement, ce n'est sûrement pas par hasard. Mieux vaut en tenir

compte.

Une fois les invités de Patrick partis, Giovanni regagna sa chambre

donnant sur la route du secteur chrétien de la vieille ville. Il ne parvint pas à trouver le sommeil et s'allongea sur son lit, plongé dans

ses pensées. En anéantissant les Esséniens à Qumrân, les Romains avaient peut-être détruit un foyer scientifique de premier ordre, se

dit-il. Il savait parfaitement que bon nombre de personnes allaient se

montrer sceptiques. Mais plusieurs civilisations antiques ne s'étaient-elles pas révélées beaucoup plus avancées, après une étude plus approfondie? La pile sèche, par exemple, avait été inventée plus de deux mille ans avant de faire son apparition dans la

civilisa-tion occidentale. Il s'agissait, dans l'Antiquité, d'un cylindre

de cuivre renfermant une tige de fer. On en trouvait même un exemplaire au musée de Bagdad. Mais les Grecs et les Romains lui

avaient préféré l'huile. Et cette technologie s'était perdue. Se pouvait-il que les Esséniens aient détenu d'autres secrets jusqu'ici insoupçonnés? La réponse se trouvait, cachée, en plein désert de Judée.

LIVRE QUATRE 1990 ?

CHAPITRE VINGT ET UN

Milan

Allegra Bassetti était plutôt confiante. Ayant obtenu son mastère

avec les félicitations, elle avait brillamment assisté le Pr Rosselli dans ses recherches sur l'ADN archéologique. Elle s'était laissée convaincre par le savant de passer un doctorat et le moment de vérité était enfin arrivé. Elle avait rendu sa thèse depuis deux mois

déjà avec la nette impression d'y avoir laissé un peu d'elle-même, après trois longues années de recherches minutieuses.

Elle avait parfaitement répondu à toutes les questions durant les deux heures d'interrogatoire serré de sa soutenance. Mais lorsqu'elle quitta la salle, Rosselli n'avait pas daigné la regarder. Ce

qui l'amena à douter de sa prestation orale.

Elle se remémora ses réponses au sujet de l'ADN mitochondrial et des relations avec la dendrochronologie. S'en était-elle si bien tirée

que ça? Impossible de revenir en arrière.

Allegra frappa à la porte du Pr Rosselli.

–Avanti! S'accomodi.

Allegra qui s'était, avec le temps, habituée à l'odeur si particulière de

la pipe de son mentor, mit un peu de temps pour distinguer la silhouette du cher professeur, perdue sous les volutes de fumée et les piles d'ouvrages de science et de philosophie entassés sur son bureau.

Le scientifique lui tournait le dos, pianotant frénétiquement sur le

clavier d'un minuscule ordinateur. Sa chevelure blanche était

toujours aussi ébouriffée et la pièce se trouvait plongée dans les senteurs âcres de tabac. L'homme, au regard d'habitude si malicieux, se retourna brusquement et la fixa avec un petit air sévère.

–Asseyez-vous, Allegra, déclara-t-il, en lui indiquant une chaise branlante, en face de son bureau. Alors, ma chère, pensez-vous avoir réussi votre soutenance de thèse? lui demanda-t-il dans un froncement de sourcils.

Allegra eut l'impression de se liquéfier.

–J'ai essayé de faire de mon mieux, Antonio, lui répondit-elle.

–Hum, fit-il avec une moue pour le moins inattendue.

Allegra accusa un peu plus le coup.

Le Pr Rosselli farfouilla dans l'une de ses corbeilles et en retira une

lettre trônant au sommet d'une pile de documents. Il fixa la jeune femme avec un petit regard interrogateur.

–Le jury a beaucoup délibéré. Et il a tiré une conclusion... euh, intéressante, docteur Bassetti.

Allegra se dit alors que c'était fichu.

–Vous semblez nerveuse.

–C'est peut-être parce que je le suis un peu.

–Votre titre ne vous fait pas plaisir?

–De quel titre parlez-vous? Celui de ma thèse? demanda-t-elle, légèrement perdue.

–Le titre de « docteur ».

Il lui fallut quelques secondes pour réaliser. Elle mit sa main devant

sa bouche.

–Oh, mon Dieu, vous voulez dire que j'ai été acceptée?

–Si je devais vous trouver un défaut, jeune femme, déclara alors le

professeur avec un large sourire (il semblait très fier de sa ruse), je

dirais que vous avez une fâcheuse tendance à sous-estimer vos capacités. Vu de l'extérieur, vous paraissez sûre de vous, mais j'aimerais bien savoir ce qu'il se passe à l'intérieur de votre tête. (Le

professeur contempla la lettre.) Le jury s'est montré unanime. Selon

lui, il s'agit de l'une des plus brillantes thèses jamais consacrées à l'ADN. Et ce, depuis un sacré paquet de temps. Certes, le Vatican risque fort de chercher à vous discréditer. Mais nous avons tout particulièrement apprécié la façon dont vous avez relié la datation à

l'aide du carbone aux manuscrits de la mer Morte. Votre théorie affirmant que certains de ces manuscrits dateraient de l'époque du

Christ risque de faire beaucoup, beaucoup de bruit. Mes félicitations,

jolie dame. Vous vous en êtes magnifiquement tirée. Et vous n'avez

pas volé votre titre, docteur Bassetti.

—Ça me fait bizarre. Je crois qu'il va me falloir un peu de temps pour

réaliser, fit alors Allegra, à la fois soulagée et gagnée par l'excitation.

—Nous comptons la publier dès que possible, si cela ne vous pose pas de problèmes, bien évidemment.

—Vous me faites beaucoup trop d'honneur, Antonio. Mais j'en serai

absolument ravie.

—Excellent. L'Eglise est en train de faire pression pour que je justifie

ma théorie quant à l'utilité des techniques scientifiques dans la datation d'artefacts archéologiques tels que les manuscrits de la mer Morte. Je souhaiterais que vous donniez un cours magistral sur

la datation au carbone. Il sera ouvert aux étudiants comme au public.

Je me suis permis de prendre les devants et de nombreuses personnes meurent déjà d'envie d'y assister, dont un groupe en provenance du Centre Evangélique pour le Christ. Comme vous le savez déjà, il s'agit de fondamentalistes chrétiens qui ne jurent que

par la Bible. Selon eux, les origines du monde ne remonteraient qu'à

quelques milliers d'années. Et bien évidemment, ils rejettent en bloc

la technique de datation au carbone. (Allegra roula les yeux.)
Mais

n'ayez crainte, je n'ai aucunement l'intention de perdre la face
devant

une horde de fanatiques religieux. Je me suis simplement permis
de

les inviter, afin qu'ils ouvrent enfin les yeux sur certaines choses.

–Vous pensez qu'ils seront prêts à les entendre? demanda Allegra,
soudain apeurée à l'idée de replonger dans un monde régi par le
dogme.

Un monde qu'elle avait fui depuis longtemps déjà.

–Ils m'ont annoncé vouloir envoyer un ou deux de leurs sbires en
provenance directe des quartiers généraux d'Atlanta. Mais ne
vous

inquiétez pas. Je serai présent. Ils se tiendront à carreau.

Allegra eut un soupir de soulagement.

–Ne serait-il pas préférable que vous présidiez vous-même le
cours

magistral, Antonio?

Le vieux savant s'en serait certainement sorti avec les honneurs.

Mais il faisait pleinement confiance à cette si brillante et jolie
jeune

femme. Il fallait à tout prix qu'Allegra déploie enfin ses ailes. Elle
n'avait assis sa réputation que dans les couloirs de l'Université de
Milan. Et il était grand temps que ça change.

–Je le pourrais, en effet, mais il faut bien que quelqu'un prenne

un

jour ma relève. Tôt ou tard, les jeunes loups débarqueront pour mettre au placard de vieilles biques telles que moi. Et puis, vous êtes

tout juste docteur et beaucoup plus agréable à regarder, ma chère.

Ils pourront toujours me titiller lorsque je présiderai la deuxième partie du cours magistral, intitulé: « La civilisation perdue des Esséniens, l'ADN et le Manuscrit Oméga ».

Allegra ne put s'empêcher de frissonner. Le Manuscrit Oméga.

Pourquoi diable remettre tout cela sur le tapis? se demanda-t-elle alors.

—Croyez-vous que ce soit très sage, Antonio? Le Manuscrit Oméga est un peu la version essénienne de la malédiction des pharaons.

—Je le sais parfaitement, rétorqua-t-il. Mais je reste convaincu de l'assassinat du Pr Fiorini. Tout comme je suis persuadé que le pauvre

homme s'apprêtait à relier le Vatican au Manuscrit Oméga.

—Vous lui avez parlé avant sa disparition?

—Je lui ai juste passé un bref coup de fil. Il ne désirait pas trop en dire au téléphone. Il m'avait seulement affirmé avoir d'excellentes

nouvelles au sujet du manuscrit. Mais il s'est vola-tilisé avant même

que nous puissions en discuter.

—Mais pourquoi l'évoquer dans votre cours magistral?

—Primo, je n'ai aucunement l'intention de faire référence au

Vatican

et deuzio, mon grand ami, le Pr Kaufmann, que je souhaiterais un jour

vous

présenter,

soutient

des

théories

particulièrement

intéressantes quant à la relation existant entre l'ADN et les

Esséniens. Mais n'ayez crainte, je doute fort que le Vatican s'y

intéresse.

A la fin du dîner, le cardinal Lorenzo Petroni raccompagna ses

derniers invités, parmi les-quels le ministre des Finances, le

rédacteur en chef du très influent Milano Finanza et le chef de la

police financière de Milan. Etaient également présents trois

puissants banquiers ainsi que le directeur général de Cologne

Constructions, l'un des plus grands groupes européens de dévelop-

pement immobilier. Quant au dernier invité restant, un certain

Giorgio Felici, il savourait un verre de cognac Rémy Martin, près de

l'âtre, dans le cabinet personnel du cardinal.

—Allora, ça s'est plutôt bien passé, non? Qu'en pensez-vous, mon cher Giorgio? Lui deman-da Petroni, à son retour.

—Ces gens pourraient vous être bien utiles, lorsque vous serez

nommé cardinal secrétaire d'Etat, non è vero?

Lorenzo Petroni fixa passivement le petit Sicilien. Ce Giorgio Felici

avait ses habitudes, et lorsque Petroni avait enfin tenu la barre de la

Banque du Vatican, il avait convaincu le Saint-Père de le nommer comme conseiller financier. Le pape avait accepté et le banquier de

Milan avait reçu le titre honorifique de « gentilhomme de Sa Sainteté

».

Durant ses nombreuses années passées en tant que cardinal archevêque de Milan, Petroni s'était quelque peu écarté des us et coutumes du Vatican et il commençait à le regretter intensément.

Les possessions de la banque étaient tellement considérables que Giorgio Felici avait obtenu, en récompense, un accès direct aux appartements pontificaux. Petroni avait cherché un moyen d'asseoir

de nouveau sa domination, contraignant Felici à lui dresser des rapports quoti-diens. Et cela avait brillamment fonctionné. Le jour

précédent, Sa Sainteté avait annoncé la nomination de Lorenzo Petroni au poste de cardinal secrétaire d'Etat au Vatican. Et ce dernier avait reçu la nouvelle avec le plus grand calme. C'était, avait-

il pensé, une promotion toute natu-relle.

—Quand voyez-vous le pape? lui demanda Giorgio.

-Je compte me rendre à Rome, lundi prochain.

-Ce n'est pas vraiment le moment, Lorenzo.

-Ah oui? Et peut-on savoir pourquoi? demanda négligemment Petroni...

-Selon moi, le nouveau directeur de la banque, un certain Mgr Pasquale Garibaldi, devrait être remplacé au plus vite. (Petroni se

mit instantanément sur ses gardes. Lorsque le nom de cet homme avait été mis sur le tapis, il s'était violemment opposé à sa nomination. Ce fichu Gari-baldi était bien trop honnête et intègre.)

Mgr Garibaldi m'a confié avoir déniché quelques irrégularités dans

les comptes. Il a compris notre petit manège, Lorenzo, énonça calmement Giorgio Felici.

Petroni sentit son poulx s'accélérer. Quelques années auparavant, leurs activités illégales avaient failli l'envoyer directement en prison.

Mais à la mort de Jean-Paul Ier, lui et Felici n'avaient pas tardé à relancer leur stratégie. Petroni avait repris les rênes de la Banque du

Vatican et personnellement veillé à ce que plusieurs millions de dollars, contenus dans les coffres du Saint-Siège, soient transférés dans une banque mineure, à la fois aux mains de Felici et du Vatican.

Plusieurs milliers de fausses facturations en provenance des compagnies d'import-export de Felici avaient été envoyées au fisc,

par le biais de la Banque d'Italie. Ces faux s'avé-raient beaucoup moins taxés et les sociétés étrangères réglaient la différence avec des véritables facturations, en liquide. Liquide qui finissait bien évidemment par atterrir dans la chambre forte de la Banque du Vatican, sous contrôle de Felici. En cours de route, certains membres du gou-vernement recevaient naturellement des pots-de-

vin. Mais ce que venait de lui annoncer le Sicilien risquait fort d'enrayer la machine.

–J'ai autorisé Mgr Garibaldi à poursuivre ses investigations, tout en

m'arrangeant pour que notre banque surmonte ce... euh, comment

dirons-nous... léger problème. Tout devra d'abord passer par moi. Ça

nous fait gagner un peu de temps. Mais il n'empêche qu'il va très vite

falloir trouver une solution, conclut Giorgio, avec un sourire totalement dépourvu d'humour.

–Je me chargerai de ça, proposa Petroni, plus qu'irrité par le petit air supérieur du Sicilien. Nous avons, pour l'heure, des problèmes bien plus urgents à régler. Le Pr Rosselli est censé, la semaine prochaine, donner un cours magistral sur le Manuscrit Oméga. Je suis parvenu à me procurer une copie de son intervention.

–Je doute que ce soit lui qu'il vous l'ait envoyée, observa Felici, avec

une touche de sarcasme.

–Vous n'êtes pas le seul à disposer de contacts à Milan, Giorgio, rétorqua Petroni. Ce cours magistral constitue une véritable menace.

Selon mes informateurs, ce Rosselli se serait mis en relation avec un

mathématicien israélien. Et ses découvertes progressent bien trop dangereusement, à mon goût. Il faut absolument le faire taire, mon

ami. Par tous les moyens nécessaires.

–Ça risque de faire beaucoup trop de bruit, Lorenzo, déclara alors Felici. Mieux vaut éviter d'éveiller les soupçons sur la mort de Jean-

Paul Ier. Le Vatican se retrouverait dans la ligne de mire. Et ce n'est

pas du tout le bon moment.

–Ce ne sont que des détails temporaires, Giorgio. Une fois au poste

de secrétaire d'Etat, je ne devrais pas avoir trop de mal à duper les

médias. Les théories de Rosselli sont une chose, mais le fait de les relier au Manuscrit Oméga s'avère beaucoup plus embarrassant.

Nous devons absolument protéger les intérêts de la sainte Eglise et

je vous suggère de me laisser m'occuper de théologie, mon cher ami.

Contentez-vous de faire votre boulot, et laissez-moi faire le mien.

Felici sourit.

–Ça va coûter beaucoup d'argent, conclut-il, sans trop chercher à

savoir pour quelle raison obscure son supérieur souhaitait se débarrasser de Rosselli.

Mais au fond de lui, il admirait le sang-froid et la diabolique efficacité

du redoutable Petroni.

Cet homme-là et lui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Tandis qu'à Rome, Lorenzo Petroni était officiellement nommé cardinal secrétaire d'Etat, Giorgio Felici se rendit à l'Université de Milan, vêtu d'un vieux pardessus et d'une casquette mouchetée de taches de peinture. Presque invisible aux yeux des étudiants, il traversa le parking, situé à l'arrière du bâtiment, avant de parcourir

les jardins et de monter les marches de la faculté de philosophie, menant aux cours principales. Felici avait mentalement mémorisé la

carte de l'université et il parcourut d'un bon pas le couloir accueillant

les bureaux du Pr Rosselli et du Dr Bassetti.

Satisfait, il alla ensuite repérer l'amphithéâtre où devait se dérouler

le cours magistral. Il choisit d'opérer à partir de la salle de projection. La sortie de secours, située au niveau de la mezzanine hébergeant cette même salle, lui offrait un accès direct au parking

souterrain. Quant à la serrure, sur la porte, elle lui parut ordinaire.

Giorgio sortit un trousseau de sa poche. La troisième clé n'eut aucun

mal à l'ouvrir.

Rome

Le premier entretien entre le Saint-Père et son nouveau secrétaire

d'Etat se déroulait parfaitement. Du moins, jusqu'à ce que le pape

finisse par déclarer:

–J'ai cru comprendre que le père Donelli officiait actuellement au Moyen-Orient.

–C'est un prêtre extrêmement prometteur, Sainteté. Nous l'y avons

envoyé afin d'enrichir son expérience.

–Depuis combien de temps s'y trouve-t-il?

Lorenzo Petroni se mit instantanément sur ses gardes. Et il regretta

aussitôt d'avoir vanté les mérites d'un homme aussi dangereusement

compétent que Donelli.

–Je ne m'en souviens pas exactement, mentit-il. Depuis dix-huit mois,

il me semble.

–D'après mes sources, il s'y trouverait depuis bien plus longtemps.

(Le cardinal Petroni fulmina intérieurement. Le pape venait de le

piquer au vif. En 1870, le Premier Concile du Vatican avait proclamé

l'infailibilité du Saint-Père, mais le nouveau cardinal secrétaire d'Etat

était plus que déterminé à restreindre ce pouvoir. Lorsque la

situation l'exigeait, Petroni savait toujours déceler le degré de

faillibilité dans l'infailibilité.) Depuis plus de cinq ans, pour être tout à

fait exact. L'on m'a également appris qu'il officiait au sein d'un petit

village peuplé à la fois de chrétiens et de musulmans. Ne croyez-vous

pas qu'il serait préférable de profiter de, comment dites-vous déjà, «

son expérience », ici, au Vatican?

—Qu'avez-vous en tête, Sainteté? demanda Petroni, sur un ton de méfiance.

—L'avènement de l'islam m'interpelle un peu, Lorenzo, lui répondit le

pape. Cette religion constitue une menace pour la véritable foi. Et il

en va de même pour les autres religions, et tout spécialement le judaïsme. Il est peut-être temps de nous y pencher d'un peu plus près

et d'apporter notre réponse. Et je suis convaincu qu'un homme aussi

talentueux et expérimenté que le père Donelli ferait un parfait ambassadeur pour notre sainte Eglise. Pensez-vous pouvoir lui trouver un poste? En tant qu'évêque?

Petroni refoula sa colère.

—Je vous promets d'y réfléchir, Sainteté. Je ne vois, pour l'heure, aucun poste se libérer. Mais cela devrait pouvoir s'arranger.

Lorenzo Petroni était bien trop adroit pour oser s'opposer à la

volonté du pape. Il savait toujours donner l'impression que tout allait

être organisé dans les moindres détails.

Mais le pape n'était pas non plus le premier venu, en termes de politique, et loin de lui l'idée de se laisser mener en bateau par le plus

expérimenté de ses bureaucrates.

—Nous avons espéré pouvoir être plus rapide que cela. Nous désirons introduire nos meilleurs éléments au sein du Vatican. Ils y

seront probablement plus efficaces. A défaut de me répéter, l'islam

constitue

une

véritable

menace

et,

comme

vous

l'avez

judicieusement fait remarquer au début de notre conversation, le

père Donelli est un prêtre extrêmement prometteur. Un beau jour,

mon cher Lorenzo, vous et moi aurons besoin d'être remplacés, vous

savez.

Tu ne crois pas si bien dire, pensa tout bas Petroni.

–Je comprends bien, Sainteté. Mais une telle promotion me paraît un

peu précipitée. Ne pourrions-nous pas choisir quelqu'un de plus âgé? et d'encore plus expérimenté? Je crains fort que cela n'entraîne

des jalousies. Pis, cela pourrait compromettre la carrière du père Donelli. Mieux vaut éviter de lui confier trop de responsabilités. Il

n'est pas encore prêt.

Petroni faisait mine d'être pleinement concerné par le sujet. Face à

un pape aussi entêté, et recourant au « nous » royal, la diplomatie

était de mise, se dit-il. Et mieux valait le caresser dans le sens du poil

afin de le faire changer d'avis, plutôt que de tenter de lui résister.

–J'ai déjà rencontré le père Donelli et je suis sûr qu'il saura faire face

à ses responsabilités. Je suis également certain qu'il saura ouvrir un

dialogue entre les différentes religions. Je souhaiterais, par

conséquent, qu'il soit promu au plus vite, conclut le pape d'un ton qui

en disait long.

–C'est comme si c'était fait, Sainteté.

Petroni venait de se faire botter en touche. Furibond, le secrétaire

d'Etat repartit en trombe dans son bureau. Ce nouvel évêque Donelli

allait vraiment devoir surveiller ses arrières.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Milan

Allegra ressentit comme une poussée d'adrénaline. Son cours magistral était sur le point de débiter. L'amphithéâtre pouvait accueillir plus de quatre cents personnes. Et en montant sur l'estrade, elle ne tarda pas à réaliser que le lieu était déjà plein à craquer. Pis, de nombreux autres étudiants, conférenciers, enseignants et curieux continuaient d'arriver en grand nombre.

—Il y a vraiment beaucoup de monde, lui murmura Rosselli à l'oreille.

Ça doit être dû à mon charme naturel!

—La technique de datation au radiocarbone, débuta Allegra, une fois

que le Pr Rosselli l'eut présentée à l'assemblée, a vu le jour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Elle a été développée par

une équipe de scientifiques menée par le Pr Willard F. Libby de l'Université de Chicago. Sa découverte a littéralement bouleversé notre perception du sujet. Et en 1960, le Pr Libby a d'ailleurs reçu le

prix Nobel de Chimie. Je suppose que certains d'entre vous ignorent

ce qu'est la datation au carbone, poursuivit Allegra, je vais donc commencer ce cours par un petit récapitulatif. (Allegra alluma le rétroprojecteur et sortit un crayon de sa poche.) Le carbone constitue l'un des plus abondants éléments de l'univers. Il est apparu

très

peu de temps seulement après le Big Bang, il y a environ douze ou

treize milliards d'années. Il s'agit, en grande majorité, de carbone stable, également baptisé carbone 12 ou C12. Mais il existe également du carbone 14, instable et radioactif, qui avec le passage

du temps, dégage de l'énergie sous la forme d'électrons qui se transforment ensuite en nitrogène.

Allegra quitta son rétroprojecteur et fit quelques pas sur le devant de

l'estrade, pour mieux se faire entendre de son auditoire.

—Certains d'entre vous vont se demander « et alors »? Comment tout

cela nous aide-t-il à dater des antiquités telles que les manuscrits de

la mer Morte, par exemple? Des reliques, qui soit dit en passant, remettent fortement en question la doctrine de l'Eglise, ajouta-t-elle,

en fixant intensément l'homme assis dans la première rangée. (Il était

vêtu d'une veste de sport vert et jaune et faisait constamment non de

la tête.) Le Pr Libby et les membres de son équipe ont découvert que

le carbone 14 avait une demi-vie de 5 568 années, donc si nous prenons 100 g de carbone 14, 5 568 années plus tard, il n'en restera

plus que 50 g et après 5 568 années supplé-mentaires, plus que

25 g,

et ainsi de suite. Ce taux standard de délabrement constitue la clé de

la datation au radiocarbone car le rapport du carbone 14 avec le si

stable carbone 12 peut ainsi se mesurer de façon extrêmement précise.

Dans la salle de projection, située sur la mezzanine au fond de l'amphithéâtre, Giorgio Felici enfila une paire de gants en cuir, ouvrit

sa longue, précieuse et factice boîte à outils, et en sortit un fusil de

sniper Vinovka Snaiperskaja Spetsialnaya de confection russe et équipé d'un silencieux. Il introduisit le canon de son arme dans l'une

des petites fenêtres carrées et cerclées de bois et cibra à l'aide de son viseur le Pr Rosselli, assis à une table sur l'estrade. Puis, dans un

infime mouvement, il déplaça son viseur sur le Dr Bassetti. Des petits

seins bien fermes, pensa-t-il froidement, tout en se demandant ce qu'elle pouvait bien donner au lit.

Allegra expliquait à son public comment les plantes tiraient toutes

leurs atomes de carbone de l'atmosphère ambiante et comment les

animaux et les hommes ingéraient ce carbone en se nourrissant de

ces mêmes plantes.

-Et c'est pour cette raison, et ce à n'importe quelle époque, que le rapport entre le carbone 14 et le carbone 12 est le même pour les plantes, les humains et les animaux. Et l'on trouve également la même chose dans l'atmosphère. (Afin de parfaire son introduction,

Allegra traita alors du point crucial de la théorie.) Lorsqu'une plante,

un animal ou un humain viennent à mourir, l'adduction d'atomes de

carbone cesse et engendre une sorte de marqueur temporel. Et le rapport entre le carbone 14 et le carbone 12 est fixé à partir de ce marqueur de temps. Le carbone 12 reste stable et sa quantité à l'intérieur de notre corps demeure inchangée. Lors de la mort, la quantité de carbone 14 commence à décroître, tout comme le rapport. En mesurant minutieusement le rapport entre le carbone 14

et le carbone 12, nous pouvons ainsi obtenir une idée extrêmement

précise de l'âge d'un échantillon. Cela soulève une question intéressante quant à l'évolution de l'homme sur une période relativement courte de centaines de milliers d'années, en comparaison avec l'âge de la Terre elle-même, qui se mesure en milliards d'années.

Allegra poursuivit brillamment son cours magistral. Elle enchaîna les

rétroprojections et passa en revue les principales techniques, de l'estimation proportionnelle de gaz, à la scintillation liquide en

passant par la spectométrie accélératrice de gaz. Elle expliqua

également comment ces diverses techniques permettaient de dater

les objets, en archéologie comme dans d'autres domaines.
Quarante

minutes plus tard, Allegra arriva enfin à sa conclusion dans un tonnerre d'applaudissements.

—Vous vous en êtes sortie comme une reine, ma belle. Ils ont tous adoré, lui murmura à l'oreille le Pr Rosselli. Il y en a juste un qui m'a

eu l'air mécontent: ce petit homme aux habits flashy assis dans la première rangée; je suis sûr que vous l'avez repéré, ajouta-t-il, en veillant bien à coller sa main sur le micro.

L'homme à la veste de sport semblait tout bonnement indigné, et passait son temps à faire non de la tête. Le Pr Rosselli s'adressa alors au public pour savoir s'il y avait des questions. Et il fut évidemment le premier à lever la main.

—Oui, monsieur. Nous vous écoutons, proposa Rosselli.

L'homme se leva. Il était rougeaud et plus qu'agité.

—Mon nom est Walter C. Whittaker, troisième du nom, fit-il alors avec

la voix traînante et haut perchée, typique du Sud des Etats-Unis, et je

représente le révérend Jerry Buffett du Centre Evangélique pour le

Christ, à Atlanta, en Géorgie.

Il s'agissait d'un individu de petite taille, aux cheveux roux clairsemés

et coupés à ras, avec des taches de rousseur et une fine moustache.

–Comme si on n'avait pas remarqué, chuchota de nouveau Rosselli à

l'oreille d'Allegra, qui s'appêtait à quitter le pupitre.

–Permettez-moi de vous dire que vous faites fausse route, docteur Bassetti,

poursuivit

Whittaker.

J'aurais

également

quelques

questions à poser au Pr Rosselli lorsqu'il aura terminé son propre cours magistral. Des questions qui, selon moi, anéantiront sa théorie

sur l'origine de l'ADN. Mais revenons à vous, docteur Bassetti, votre

thèse comme quoi l'analyse au carbone permettrait de dater des reliques telles que les manuscrits de la mer Morte n'est qu'ineptie. La

technique de datation au carbone veut nous faire croire que le monde est vieux de plusieurs milliards d'années, mais la Bible infirme

une telle conclusion. Au commencement, Dieu a créé l'homme et la

femme, pour citer saint Marc. Si nous devons nous fier aux théories

scientifiques, la Bible n'aurait plus aucun sens.

–Amen, murmura l'un des étudiants du fond, suffisamment fort pour

que tout le monde l'entende.

Imperturbable, le fondamentaliste poursuivit:

–Plus aucun sens du tout, même. Il est impensable que l'homme soit

apparu après plusieurs milliards d'années. Car d'après la Bible, l'homme est né lors de la création. Si l'homme est apparu il y a seulement quelques milliers d'années, alors cela veut dire, comme le

déclare Marc, que notre monde remonte lui aussi à seulement quelques milliers d'années. Cela ne peut être que la vérité, puisque la

Bible est la Parole de Dieu.

Allegra grogna intérieurement et jeta un coup d'oeil furtif au Pr Rosselli, qui lui offrit son habituel clin d'oeil. Il paraissait ravi du déroulement des événements et semblait plus que disposé à en découdre avec cet homme au veston ridicule.

–Ne souhaitiez-vous pas me poser une question, monsieur Whittaker, lui demanda-t-il alors.

–J'y viens, monsieur. J'y viens. Avez-vous déjà entendu parler de la

Grande Inondation, docteur Bassetti? La Genèse affirme clairement

que les eaux s'élevèrent de près de huit mètres au-dessus des montagnes qui furent recouvertes.

Sachant que l'Everest faisait 8 715 mètres et qu'on y accédait en

quarante jours et quarante nuits, il aurait fallu qu'il tombe deux cent

vingt mètres de pluie par jour. Un peu de pluies torren-tielles, un peu

d'inondation, mais bien sûr! songea une Allegra sceptique, et plus décidée que jamais à remettre en question le dogme de l'Eglise.

—La Grande Inondation a englouti une très grande quantité de carbone 12 qui augmentait, et non pas diminuait, le ratio de carbone

14 probablement absorbé par les plantes après cette même inondation. Ce qui les a rendues un peu plus âgées qu'elles ne l'étaient réellement.

—Eh bien, du moins si vous me le permettez, monsieur Whittaker, je

souhaiterais également entendre les questions d'autres personnes parmi notre auditoire. Mais je vais tout de même demander au Dr Bassetti de commenter vos affirmations, proposa Rosselli, déjà suprêmement agacé par ce fanatique d'Atlanta.

—Je ne pense pas qu'il existe de questions plus importantes que celles concernant la défini-tion biblique de la vérité, mais j'attends la

réponse de madame Bassetti avec grand intérêt.

—Je vous remercie, monsieur Whittaker. Vous avez soulevé quelques

points intéressants. Laissez-moi vous rappeler que l'analyse au carbone ne fournit aucune datation de l'année exacte. (Whittaker eut

un petit sourire suffisant.) Mais nous pouvons en revanche opérer

une datation en termes de décennies. Et lorsque nous avons affaire à

plusieurs milliers d'années, la marge d'erreur s'avère plutôt limitée.

Même sur une base d'environ cinquante milliers d'années, il faut toujours vérifier l'exactitude de la datation au carbone, aussi précise

soit-elle. Et pour cela, il nous faut comparer nos résultats en recourant à la dendrochronologie ou en déchiffrant les anneaux d'un

arbre. (Allegra lança une rétroprojection d'un majestueux pin des montagnes Blanches de Californie, et vieux de plus de quatre mille

ans.) Les arbres grossissent environ d'un anneau par an, et si nous

comparons les concentrations de carbone 14 contenues dans les anneaux d'un certain âge, nous pouvons précisément vérifier et affirmer l'âge de chaque catégorie d'arbre.

Whittaker sourit soudain beaucoup moins. Mais il ne s'avoua pas vaincu pour autant.

—Dans ce cas, montrez-moi un arbre vieux de plus de six mille ans.

—Vous avez raison, monsieur Whittaker, il n'en existe aucun, lui répondit aisément Allegra, mais nous avons surmonté ce problème.

Nous pouvons étendre cette théorie à toutes les catégories de bois «

non vivant », comme par exemple celui des bâtiments antiques. Et la

date de construction de ces bâtiments s'identifie facilement.

–Je crois qu'il y a une question dans le fond, intervint alors le Pr
Rosselli.

Le public applaudit, plus que ravi que ce Whittaker puisse enfin
se

taire. A l'écouter, l'origine du monde remontait au mardi
précédent.

Pendant ce temps, Giorgio Felici ajusta calmement son viseur sur
la

poitrine d'Allegra, qui répondait à de nouvelles questions.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Jérusalem

Giovanni poussa la vieille grille rouillée du couvent des soeurs de
la

Charité et grimpa les petites marches. Cela faisait maintenant
cinq

ans qu'il avait posé le pied en Terre promise. Mais à ses yeux,
c'était

un peu comme si ç'avait été hier. Sa petite église de Mar'Oth avait
été

entière-ment rebâtie. Malgré leur extrême pauvreté, les habitants
de

Maratea avaient envoyé suffisam-ment d'argent pour pouvoir y
ériger

deux statues: une du Christ, avec des bottes lui montant
jusqu'aux

cuisse et tenant à la main un bâton noueux, et une de la Vierge

Marie, vêtue de bleu. Tout cela était très italien et semblait un
peu

anachronique au Moyen-Orient. Mais en ouvrant les caisses des statuettes, Giovanni avait senti les larmes lui monter aux yeux. Ce

cher Patrick, qui avait su l'initier aux moeurs et coutumes de Jérusalem et de la Terre promise mieux que n'importe quel autre guide, avait ensuite opéré la consécration de l'église remise à neuf.

Et l'Irlandais s'était montré fort surpris en constatant sur place, une

absence totale d'hostilité. Mieux encore, le début d'un dialogue, voire

d'une véritable amitié, entre chrétiens et musulmans. Lorsque Ahmed et toute sa communauté s'étaient rendus aux portes de l'église pour proposer leur aide et assister à la consécration du bâtiment, Patrick avait bien évidemment accepté. Abraham aurait

été heureux.

Giovanni avait vécu de très belles choses lors de son passage à Mar'Oth. Sans même en référer au Vatican, Patrick l'avait invité à assister, à ses côtés, à une conférence des évêques d'Amérique latine, à Quito, la capitale de l'Equateur. Giovanni y avait prononcé

un discours au sujet des Palestiniens, qui lui avait valu une standing

ovation, sans compter qu'il s'était fait de nombreux amis, parmi lesquels le cardinal Médici, à la tête de l'Eglise de l'Equateur.

Mais il avait également connu des jours beaucoup moins glorieux. Ou

plutôt des nuits. Lorsqu'il se retrouvait seul dans son lit, à lire à la

lueur d'une bougie. Il n'y avait aucun journal, encore moins la télévision, pour le tenir informé de ce qu'il se passait hors des ruelles

de Mar'Oth. Au grand étonnement des villageois, il avait installé une

antenne. Et certains soirs, il lui était possible de réceptionner les ondes courtes de la BBC. Ce qui lui permettait de prendre quelques

nouvelles du monde. Mais son chez-lui lui manquait immensément. Et

les jours de déprime, son Dieu lui paraissait bien sourd et invisible.

Sans bien évidemment oublier Allegra, qui ne cessait jamais de hanter ses pensées.

Ils étaient certes restés en contact - elle le tenait régulièrement au

courant de l'avancée de ses recherches, et lui demandait souvent des nouvelles de Mar'Oth et du Moyen-Orient - mais pas un jour ne se

passait sans qu'il resonge à leurs interminables joutes verbales à la

Pizzeria Milano. Il n'avait toujours pas compris pour quelle raison

obscur elle avait si brutalement rejeté l'Eglise. Il attendrait qu'elle

se sente prête à le lui révéler, car une telle décision ne se prenait pas

à la légère et il mesurait parfaitement les tourments qu'elle avait

dû

endurer. Il se demandait souvent à quoi aurait ressemblé sa vie s'ils

étaient restés ensemble.

–Laissez-moi prendre vos affaires, père Giovanni. L'évêque O'Hara vous attend dans son bureau. Venez, venez. Comment allez-vous?

La si chaleureuse et bienveillante soeur Catherine l'accueillait toujours avec le même enthousiasme.

–Giovanni! Comme je suis content de vous voir. Un petit whisky, peut-être? lui demanda jovialement Patrick, qui, sans même attendre

de réponse, avait déjà filé vers le buffet.

–Tout le plaisir est pour moi, Patrick, et merci encore pour votre invitation à dîner. La cuisine de soeur Catherine vaut deux fois la mienne.

–Et la mienne! C'est une bien étrange vocation, ne croyez-vous pas?

Ils nous assomment d'enseignements théologiques et s'attendent à ce qu'on vive comme des reclus, sans même nous fournir quelques

petits cours de cuisine. Lehaïm!

Giovanni accepta le généreux verre de whisky irlandais que lui tendit

Patrick.

–J'ai reçu une lettre du cardinal Médici. Vous avez fait très grande

impression.

–Je peux en dire autant à leur sujet. Cette partie du monde regorge

de gens vertueux et philosophes. A ce propos, j'aimerais beaucoup

m'entretenir avec Yossi, ce soir.

–Comme je vous comprends. Cet homme n'est pas seulement un grand penseur mais également un véritable Juif, élevé dans la foi la

plus pure et la plus tolérante.

–Plus je me trouve ici, plus je réalise combien l'islam et le judaïsme

sont semblables à notre religion. Dans la volonté de guider et de soutenir les croyants, je veux dire.

–Ça doit signifier que vous n'avez pas perdu votre temps, Giovanni,

observa Patrick d'un air pensif. Même si votre temps ici touche bientôt à sa fin. Comme vous le savez déjà, j'ai fait un petit détour par

Rome à mon retour d'Amérique du Sud. Votre nom est arrivé jusqu'aux oreilles de personnes bien introduites. Saurez-vous deviner qui?

Giovanni haussa les sourcils. Jamais il ne se lasserait de cet O'Hara

et de son amour du secret.

–Qu'est-ce que j'en sais, moi? Le secrétaire d'Etat, peut-être?

–Bien tenté, mais...

Patrick tendit le doigt et le pointa en l'air.

–Sa Sainteté? Vous avez rencontré Sa Sainteté?

Patrick hoch la tête.

–Il Papa. Absolument, mon brave. J'ai même obtenu un entretien privé. Quelqu'un l'a informé que vous vous trouviez ici et il a voulu en

connaître les raisons. Vous l'avez déjà rencontré?

–Une fois seulement. Je lui avais rédigé un rapport sur la relation entre la science et la religion, lors d'une conférence qu'il présidait, et

il avait exprimé le souhait de faire ma connaissance. Je n'ai pas l'air

de beaucoup lui manquer.

–Malheureux, c'est exactement pour cela qu'il s'est demandé pourquoi vous aviez été affecté à Mar'Oth. Ne vous attendez pas à y

faire de vieux os, mon cher. Il se pourrait que le pape vous réexpédie

au Vatican, lui apprit Patrick, veillant bien à ne lui dévoiler que la

moitié de ce qu'il savait.

Avant même que Giovanni puisse réagir, soeur Catherine fit son apparition dans le bureau, accompagnée de Yossi Kaufmann.

–Yossi! Entrez, mon ami. Vous m'avez l'air plus grand. A moins que

ce ne soit moi qui rapetisse, plaisanta Patrick, en adressant un clin

d'oeil à Giovanni.

–Le dîner sera bientôt prêt, mon évêque, annonça soeur Catherine

sur le seuil de la pièce, donc ne vous attardez pas ici, à siroter trop

de whiskies.

–On dirait ma mère, c'est terrible. Soeur Catherine m'inscrirait à la

gym si elle en avait l'occasion, gloussa Patrick. Bon, comment se déroule le déchiffrement des codes, Yossi?

–Nous progressons plutôt lentement, Patrick, lui répondit ce dernier,

dans un sourire. Il me faudrait un ordinateur beaucoup plus puissant.

Eliyahu Rips a découvert, dans la Torah, un code absolument fascinant concernant l'ADN. J'ai fait de même avec l'un des manuscrits de la mer Morte intitulé La Règle de la Congrégation. J'ai

d'ailleurs envoyé mes découvertes à Antonio Rosselli, qui a participé

à une conférence, ce soir même.

Giovanni songea immédiatement à Allegra. Il avait reçu une lettre

d'elle lui apprenant qu'elle s'apprêtait à donner son tout premier cours magistral, en duo avec le Pr Rosselli.

–J'ai néanmoins fait pas mal de découvertes au sujet de l'avertissement. Il semblerait qu'il soit connecté au mont Hira, poursuivit Yossi.

–Cela fait référence à l'islam, observa Giovanni.

–Que voulez-vous dire par là? demanda Patrick.

–Tous les ans, Mahomet avait pour habitude de gravir le mont

Hira

pour aller méditer dans une caverne située en son sommet,
expliqua

alors Yossi. C'est ici qu'il a reçu la révélation de Dieu dans sa
langue

natale, l'arabe. Mais excepté le fait qu'il annonce un compte à
rebours fatal, je n'en connais pas encore la nature exacte. Je peux
simplement affirmer qu'il concerne à la fois les chrétiens, les juifs
et

les musulmans.

—Il est plutôt ironique de constater, fit remarquer Patrick, que
l'une

des plus grandes menaces pour l'humanité soit la religion. Les
fondamentalistes islamistes n'ont qu'un seul et unique souhait:
que

tous les hommes se prosternent devant Allah. De notre côté, le
salut

n'est possible qu'au sein de la communauté catholique. Dieu doit
probablement être un peu perdu dans tout ça, plaisanta le jovial
Irlandais.

Comme pour accentuer ses dires, c'est alors que tous les murs de
la

demeure de Patrick se mirent à trembler. Cela dura environ vingt
secondes,

et

les

bouteilles

et

autres

verres

du

buffet

s'entrechoquèrent de façon alarmante.

–Ne vous inquiétez surtout pas, reprit Patrick. Ce n'est qu'une simple

secousse. Rien de plus. Cela arrive de temps en temps. Mais mes bouteilles de whisky sont intactes. Donc, rien de grave.

Patrick leur révéla une moitié de la vérité. Les dégâts à Jérusalem furent certes négligeables, mais au coeur des falaises de Qumrân,

un rocher, resté immobile pendant de deux mille ans, s'était déplacé

très, très légèrement. Un infime mouvement qui allait, au final, se

révéler bien plus dévastateur que n'importe quel tremblement de terre.

–Croyez-vous qu'il y aura un jour la paix, Yossi? lui demanda Giovanni.

Yossi fit non de la tête.

–Avec le régime actuel? J'en doute fort. Ni le gouvernement israélien, ni l'Autorité palestinienne de Yasser Arafat ne sont capables d'apporter la paix dans ce pays. Et aucun d'entre eux n'est

prêt

à

faire
des
compromis.

Il
faudrait
deux
nouveaux
gouvernements

et
beaucoup
plus
d'implications

au
niveau
international si l'on veut que les tueries cessent.

—Vous n'avez jamais songé à vous présenter comme Premier ministre?

Yossi sourit.

—A vrai dire, j'ai déjà songé à fonder un nouveau parti politique, avec

un programme dédié à la paix. Rien de révolutionnaire. Cela prendra

sûrement plusieurs années, mais je crois que ça vaut la peine d'essayer. Pourquoi cette question?

—Parce qu'il y a quelqu'un que j'aimerais vous faire rencontrer.

Quelqu'un du côté des Palestiniens et qui partage vos opinions. Il sait

combien il est difficile de trouver un compromis mais, tout comme

vous, il reste convaincu que tous les Israéliens et les Palestiniens n'aspirent qu'à une vie normale.

–Vous voulez parler de votre équivalent musulman?

–Absolument. Ahmed Sartawi, l'imam de mon village. Je suis sûr que

vous vous entendrez à merveille, tous les deux.

–Marian et moi possédons une petite maison de vacances à Acre.

Peut-être pourriez-vous nous y rejoindre pour le week-end?

–Nous n'en avons plus le temps, intervint Patrick. Avant votre arrivée, je racontais à Giovanni que le pape avait appris qu'il se trouvait ici et qu'il souhaitait le voir exercer ses talents au Vatican.

–Je doute qu'il s'y rende avant le prochain week-end, observa Yossi.

Voyons voir si nous pouvons organiser ce petit week-end.

C'est alors que sonna le téléphone posé sur le bureau de Patrick.

–Patrick O'Hara? Ici Giulio.

Patrick posa sa main sur le combiné, avant de murmurer:

–C'est Giulio Leone, le secrétaire personnel d'Il Papa.

–Peut-on savoir pourquoi vous m'appellez à une heure aussi tardive?

Il y a une crise au Vatican, ou quoi? demanda-t-il. Je vais enfin être

nommé cardinal, c'est ça? A moins que Nuncio ne se trouve à

Paris,

peut-être? (Patrick eut soudain le regard mauvais.) Mais vous savez,

Guilio, les tailleurs locaux sont tellement rares. Mon costume est tout

élimé, et je me languissais de votre appel, fit-il en adressant un clin

d'oeil à ses invités. Que dites-vous? Très peu d'évêques parlent

l'arabe? Je sais, je sais, vous me le répétez à chaque fois. Mais vous

pouvez toujours le lui dire vous-même, il se trouve juste à côté de moi. (Il tendit le combiné à Giovanni.) Ils détestent que je les mette en

boîte, fit-il alors à Yossi. Ils n'ont aucun sens de l'humour dans ce maudit Vatican.

—Vous n'aimeriez pas y devenir cardinal?

—Jésus-Christ, non! A moins que cela ne devienne un lieu où je puisse faire le bien. Malheureusement, l'on trouve beaucoup trop d'éminences grises à Rome. Je préfère encore devenir politicien.

Giovanni reposa le combiné. Il semblait tout abasourdi.

—Alors? demanda Patrick, en feignant l'ignorance.

—Il Papa désire me voir à Rome. Il veut me nommer évêque. Ce furent les seules et uniques paroles qu'il fut capable de prononcer.

—Eh bien, il était temps. Félicitations, mon garçon. Ça mérite un verre.

—Mes félicitations, Giovanni. Beau résultat, fit à son tour Yossi en

lui

tendant la main.

Giovanni était bien trop chamboulé pour refuser un dernier verre de

whisky. Il venait de réaliser à quel point les voies du Seigneur pouvaient être impénétrables.

Au même moment, dans une caverne surplombant Qumrân, non loin

de la mer Morte, quelques grains de sable s'écoulèrent d'une lézarde

dans la muraille de roche.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Milan

Giorgio Felici replia ses doigts gantés sur la crosse de son fusil et retint son souffle lorsque le Pr Rosselli s'approcha du pupitre. Il déplaça le viseur au centre du torse de sa proie.

—Merci infiniment, docteur Bassetti. C'était un exposé absolument passionnant. Malheureusement, fit-il, en se tournant vers le public,

vous allez désormais devoir me supporter jusqu'à la fin de la soirée.

Mais j'ose espérer que l'intitulé « La civilisation perdue des Esséniens, l'ADN et le Manuscrit Oméga » vous a intrigués.

Des murmures approuvateurs firent écho dans tout l'amphithéâtre.

—En 1962, Francis Crick a partagé le prix Nobel de médecine et de physiologie avec James Watson et Maurice Wilkins, pour leur découverte commune de la structure moléculaire de l'ADN,

également appelée acide désoxyribonucléique, et contenant le code

génétique de la vie terrestre. En 1973, le lauréat du prix Nobel a écrit

un livre intitulé *La vie vient de l'espace* et dans lequel il insiste sur

l'ahurissante complexité de l'ADN. Selon lui, notre planète n'est pas

suffi-samment âgée pour lui avoir laissé le temps d'évoluer. C'est pourquoi il affirme que l'ADN a été introduit sur Terre par une civilisation supérieure.

Le Pr Rosselli lança la projection d'une très élaborée double hélice

de nucléotides composés de phosphates, de plus petites molécules

de sucre ou désoxyribose et de bases, telles que l'adénine, la thymine, la cytosine et la guanine.

–D'après Crick, l'ADN et sa soeur l'ARN sont un peu l'équivalent de

nos fameuses blagues sur les blondes sans cerveau. Du moins, dans

le domaine biomoléculaire. C'est absolument exquis, voire divin, à

contempler, et très bon pour la reproduction, mais incapable de se

débrouil-ler sans l'aide d'une myriade de protéines complexes.

Tandis que Rosselli commençait à peine à s'échauffer, Felici prit une

profonde inspiration.

-De fait, Crick soutenait indirectement la thèse de l'existence d'une

civilisation supérieure en provenance de la multitude de galaxies et

de planètes parsemant le cosmos. Dans notre propre galaxie, nous

comptons pas moins de cent milliards d'étoiles, et il nous faut les multiplier plusieurs milliards de fois, en raison de l'existence d'au moins dix milliards de galaxies. Et le fait d'affirmer que la Terre constitue la seule et unique planète habitable rendrait même sceptique les plus fundamentalistes d'entre nous, poursuivit-il en dévisageant Walter C. Whittaker, troisième du nom. Mais vous devez

vous demander quel est le rapport avec les Esséniens et le Manuscrit

Oméga...

Felici expira lentement, colla son doigt sur la détente, centra son viseur sur le torse de Rosselli et fit feu à deux reprises.

Phut. Phut. Personne n'entendit les deux coups tirés de la salle de projection.

Un membre du public ouvrit la bouche en grand lorsque Rosselli s'écroula en arrière, s'agrippant fermement le torse. Allegra remarqua une tache de sang se former sur sa chemise.

-Antonio, non! (Elle accourut à ses côtés. Le professeur gisait au sol

et luttait pour rester conscient.) Appelez une ambulance! s'écria-t-

elle. On lui a tiré dessus.

Giorgio Felici referma la porte de la sortie de secours et fila furtivement jusqu'au parking.

Rome

Le cardinal Lorenzo Petroni s'était rendu à son bureau de très bonne

heure. Il avait personnellement planifié l'assassinat de Rosselli, mettant de fait un terme à ses recherches sur les origines de l'ADN et

le Manuscrit Oméga. Et tout s'était passé comme sur des roulettes.

Un violent carambolage, impliquant plus de deux cents voitures, sur

l'autoroute, au sud de Florence, avait tué onze personnes. L'incident

faisait la une des journaux. Et seules quelques lignes, dans un article

annexe, faisaient allusion au Manuscrit Oméga. Exactement comme à

l'époque de la mort de Jean-Paul Ier. En l'absence de gros titres, l'affaire serait vite enterrée. Et rien ne pouvait lui faire plus plaisir.

Satisfait, il s'enfonça dans son fauteuil. Il était désormais cardinal secrétaire d'Etat, de retour au Vatican. Le second poste suprême au

sein de l'Eglise catholique. Il se trouvait à deux doigts d'accéder au

pouvoir absolu, et l'excitation sexuelle que cela lui procurait lui donna aussitôt envie d'intégrer Carmela, cette nonne déchuée mais si

désirable, dans son équipe person-nelle au Saint-Siège. Il userait de

son pouvoir pour lui rappeler sa culpabilité: le meilleur moyen d'assujettir une magnifique jeune femme.

Petroni caressa les accoudoirs de son imposant fauteuil de cuir, tout

en savourant sa victoire. Il se rappela de penser à faire rehausser la

table de son bureau, puis se décida à consulter ses notes au sujet de

la Banque du Vatican. Il était grand temps de renvoyer cet agaçant

Garibaldi et trouver un nouveau directeur plus approprié, quelqu'un

qu'il pourrait contrôler. Il avait eu beau fouiner méticuleusement, il

n'existait pas une once de scandale chez ce paisible prêtre sans prétentions, et titulaire d'un double diplôme en comptabilité et management financier. Une heure plus tard, Petroni bipa son secrétaire.

–Demandez à Mgr Garibaldi de venir me voir.

Les doubles portes s'ouvrirent et le directeur de la Banque du Vatican fut introduit dans l'opulente et spacieuse suite du secrétaire

d'Etat.

–Pasquale, comme il est bon de vous voir de nouveau. Cela faisait longtemps. Asseyez-vous, je vous en prie.

Petroni lui indiqua l'un des trois canapés rouges. La manière

douce.

–Merci infiniment, Éminence, lui répondit poliment Pasquale, qui ignorait toujours pourquoi il avait été convoqué dès le deuxième jour

d'office du cardinal.

–Je lisais votre rapport sur la Conférence des évêques d'Amérique latine, à Quito. Très perspicace. Même si rien n'a l'air d'avoir véritablement changé.

–Un bien triste constat, Éminence. (Pasquale demeurait sur ses gardes tout en se demandant si, malgré sa sinistre réputation, ce prince de l'Eglise n'allait pas décider d'apporter son soutien aux habitants si pauvres et désespérés d'Amérique du Sud.) Je prépare

actuellement un rapport sur comment mieux utiliser les ressources

du Vatican pour sponsoriser le programme dont ils ont besoin.

Petroni l'aurait deviné. Cet ennuyeux prêtre humaniste allait probablement suggérer d'ouvrir une branche de la banque dans le

centre-ville de Bogotá.

–Cela me paraît fort intéressant, Pasquale. Lorsque vous aurez terminé, je vous serais reconnaissant de l'envoyer directement à mon bureau et de me l'adresser personnellement. A mon grand regret, certaines personnes en ces lieux pourraient s'opposer à vos

plans. Ils surveillent les coffres de Sa Sainteté comme s'il s'agissait

des leurs, non è vero!

Le rire de Petroni glaça le sang de son interlocuteur.

–Bien évidemment, Éminence. Je comprends tout à fait.

–C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai demandé à vous voir. Je pense que nous devrions nous pencher d'un peu plus près sur nos petits soucis en Amérique latine. Je veux dire par là, avoir une vision

indépendante. Je me suis demandé si vous seriez disposé à y retourner, en tant que l'un de mes émissaires.

Pasquale sentit le piège à plein nez. Cela faisait à peine deux mois

qu'il s'était retrouvé à la tête du Vatican.

–Je ne sais trop quoi vous dire, Éminence. Est-ce que ce sera long?

La banque, vous savez... il y a tellement à faire...

Pasquale finit enfin par comprendre: on le mettait sur la touche.

Petroni lui adressa un sourire rassurant et factice. Il avait anticipé la

réaction de Garibaldi et prépara tranquillement sa réponse.

–J'espère que vous me pardonnnerez, Pasquale, mais j'ai besoin, pour accomplir une telle tâche, de gens qui ne se fient pas uniquement à ça, déclara Petroni en se tapotant le front, mais qui ont

également de l'attachement pour ça. (Petroni ferma le poing et le porta à son coeur.) Les banquiers lambda n'ont pas encore notre vocation.

–Bien sûr, Éminence, répondit froidement Pasquale. Je serais ravi

de vous offrir mes services. Dans n'importe quel endroit du monde.

Vous avez évoqué plusieurs émissaires. Y en aura-t-il d'autres?

–Pas au début. Nous devons trouver les bonnes personnes et pour cela, il nous faudra un peu de temps. C'est pourquoi je souhaiterais

que vous partiez le plus tôt possible. Nous avons l'intention de vous

envoyer au Pérou qui, comme vous le savez sûrement, accueille de

fervents défenseurs du Mouvement de Libération.

En dépit de ses inquiétudes, Pasquale ressentit comme une soudaine

excitation. Le Pérou! Gustavo Gutiérrez, le père de la théologie de la

libération, y officiait.

–Absolument, Éminence.

–San Joaquin de Omaguas. Il s'agit d'une paroisse située à l'est du pays. Vous ne tarderez pas à recevoir quelques informations écrites

quant à nos exigences, mais vous serez sûrement ravi d'apprendre que je vous autorise à administrer le sacrement aux habitants locaux,

afin d'y acquérir une première expérience. Seigneur, comme j'aimerais partir à votre place, au lieu de rester coincé ici, dans ces

poussiéreux couloirs. Surtout, ne répétez pas au pape ce que je viens de vous dire.

Petroni se leva, plutôt sûr de lui. Les chances de voir Mgr Garibaldi

s'entretenir personnellement avec le pape dans les cinq années à venir étaient proches de zéro.

Pasquale quitta le secrétariat d'Etat avec le sourire aux lèvres, plus

qu'enthousiaste à l'idée de symboliser une Eglise « dédiée aux pauvres », loin, si loin des coulisses du pouvoir. Mais la désagréable

impression d'avoir « été mis sur la touche » n'allait plus le quitter. Ce

qu'il avait découvert, ou plutôt n'avait pas trouvé, dans les coffres de

la Banque du Vatican le souciait au plus haut point. Ça suintait la magouille par tous les pores. Mais il lui aurait fallu plus de temps et

beaucoup plus de preuves. A son retour du Pérou, ce Petroni aurait

déjà nettoyé toute trace compromettante. Le photocopieur, songea-t-

il alors, pourrait au moins lui faire gagner un temps précieux. San

Joaquin de Omaguas? Jamais il n'avait entendu parler de cet endroit

et il fila droit vers la bibliothèque du Vatican en quête d'un atlas. Il lui

fallut plusieurs minutes pour bien assimiler les diverses zones reculées de l'Amazonie; c'était souvent le cas pour les lieux non accessibles en voiture.

Lorenzo Petroni s'affaira toute la sainte journée, en surveillant du coin de l'oeil les nouvel-les informations concernant l'affaire Rosselli,

mais le carambolage sur l'autoroute demeurait en première page de

tous les quotidiens. Par conséquent, aucun souci à se faire. Il quitta

son bureau sur les coups de minuit et dormit d'un sommeil agité dans

le vaste lit de son appartement du Vatican, tentant de chasser de sa

mémoire ses cauchemars récurrents.

Toujours, ces mêmes souvenirs refoulés. Lorenzo se revoyait à dix

ans: un petit garçon solitaire. Son père, Emilio, petit homme chauve

avec une fine moustache noire, nourrissait un sacré complexe d'infériorité et possédait un tempérament des plus violents. La mère

de Lorenzo, Marietta, était en revanche une très grande femme, très

maigre et très timide. La famille Petroni vivait dans une maison délabrée de Pianella, une modeste ville nichée sur les contreforts des Abruzzes. Tous les jours, Emilio arpentait la côte est de long en

large, en tant que vendeur de souliers, qu'il empilait dans des boîtes

sur la banquette arrière de sa petite Fiat. Lorenzo était alors un enfant difficile et irascible, sujet à de violentes crises de colère si tout ne se déroulait pas selon ses souhaits. Il était également

source

de tension constante entre son père et sa mère. En de rares occasions, ses parents parvenaient tout de même à se réconcilier et

Marietta accompagnait Emilio durant l'une de ses tournées. Lorenzo

était alors confié à son oncle, Gustavo.

Un soir, Petroni grommela dans son sommeil, avant de se réveiller en

sursaut et de se plaquer, apeuré, contre le dossier du lit. Mais il était

inutile de résister. L'oncle Gustavo tira les couvertures et se glissa à

ses côtés.

Deux jours plus tard, il retourna chez lui. Et le matin suivant, il se

faufila jusqu'à la blan-chisserie pour y laver ses draps, terrifié à l'idée

que son père surgisse de la cabane décatie faisant office de toilettes.

–Stronzetto inetto! Espèce de bon à rien! ragea alors ce dernier.

Il attrapa Lorenzo par les cheveux et s'empara de la grosse sangle accrochée à un clou derrière la porte de la bicoque où ils lavaient le linge.

–Tu as encore pissé dans ton lit, c'est ça, hein? C'est ça? Réponds-moi, espèce de petit tas de merde!

Lorenzo fut alors incapable de prononcer le moindre mot. Et sa lèvre

inférieure se mit à trembler alors que son père le traînait jusqu'à une

balle de foin destinée à l'âne et commençait à lui asséner de violents

coups de sangle.

Thwack! Thwack! Thwack! Lorenzo éclata en sanglots.

–Stronzetto inetto! Tu n'arriveras jamais à rien! Jamais!

Marietta surgit de la porte du fond et l'implora d'épargner son fils.

–Emilio. Je t'en supplie...

–Vaffanculo! Testa di cavolo! Va te faire enculer, tête de cheval!

Sinon tu seras la pro-chaine sur la liste. Il tuo filio è un frocio!
Ton fils

est une pédale!

Ces horreurs se répétaient quotidiennement.

La sonnerie du réveil extirpa brusquement Lorenzo de son sommeil.

Il s'assit dans son lit, en sueur. Avec au fond du coeur, une haine immuable et incommensurable pour son père. Et cette maudite conviction de ne jamais arriver à rien, enfouie à jamais dans les tréfonds de son âme.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Acre

Les eaux, au large d'Acre, étaient calmes et limpides. Khalil, le voisin

de Yossi, leur avait gentiment prêté son bateau et le gros cylindre inséré dans le vieux moteur à valve latérale haletait en toute

quiétude, éloignant lentement du quai la lourde embarcation. Les antiques murailles accueillaien les premiers rayons de soleil du matin, sous les reflets d'une mer d'huile couleur vert d'eau. Plusieurs

bateaux de pêche étaient amarrés aux digues de pierre et des filets

s'empilaient sous les palmiers. Au loin, un phare esseulé montait la

garde à l'entrée du port où les Romains avaient autrefois érigé d'énormes blocs de roche pour protéger leur flotte.

–Khalil m'a conseillé un super-endroit à environ cinq cents mètres de

là, indiqua Yossi, en pointant du doigt la placide Méditerranée. On va

dériver encore un petit peu et voir si on peut appâter quelque chose.

Giovanni ferma les yeux et s'adossa à la traverse. Il pouvait sentir le

soleil réchauffer son crâne et son torse nu.

–Vous me semblez plus calme que d'habitude, mon cher Giovanni, fit

remarquer un Yossi plein d'énergie.

Il avait rarement l'occasion d'aller pêcher et il comptait pleinement

profiter d'une aussi belle journée.

–Je prends juste un bain de soleil, déclara alors Giovanni d'une voix

lasse. Mais j'ai beau essayer de me détendre, je n'arrête pas de penser à ce pauvre Antonio Rosselli. (Il avait révélé ses secrets à

Yossi au sujet du Manuscrit Oméga, et son assassinat les avait tous

deux profondément choqués.) Et puis je réfléchis. Regardez-nous un

peu: un chrétien, un juif et un musulman ensemble. Et les seules créatures en danger sont les poissons!

–Peut-être, mais si les échauffourées au Moyen-Orient s'intensifient,

les poissons ne seront pas les seuls en danger, moi je vous le dis,

rétorqua Yossi, avant de couper les moteurs et de saisir les cannes à

pêche, préalablement disposées sur le plat-bord tribord. Il y a des appâts dans le seau. N'hésitez surtout pas à vous servir.

Yossi avait déjà lancé sa ligne avant même que les deux autres passagers aient fini de placer les appâts au bout de leurs hameçons.

Mais malgré son enthousiasme, les poissons semblaient en grève et

la petite discussion tourna inévitablement autour de la politique.

–Y a-t-il un espoir de voir entamer des négociations pour la paix, Ahmed? demanda Gio-vanni.

–Oui, il existe. Mais à condition que chacun des deux camps y mette

un peu de bonne volonté. Nous critiquons bien trop souvent les Israéliens, sans se soucier de ce qu'il se passe chez nous. Pour l'OLP, tout accord de paix est avant tout un moyen de récupérer la

Palestine. Aux yeux d'Arafat, du Fatah et de l'OLP, il ne s'agit pas

seulement d'une terre, mais plutôt d'un combat entre deux

civilisations opposées - une arabe et une sioniste. Et ils n'envisagent

qu'une seule issue possible: que les Israéliens deviennent les citoyens d'un seul et même Etat palestinien. Un Etat qui ne saura pas

faire la différence entre Arabes et musulmans et qui, par conséquent, ne fonctionnera jamais.

-Vous aimeriez être candidat à la présidence? lui demanda alors Yossi.

-Pas pour le moment, mais je l'envisage très sérieusement, en effet.

Si jamais Arafat accède au pouvoir, il apportera inévitablement du

changement et je lui offrirai volontiers mon soutien. Qu'en pensez-

vous? Giovanni m'a dit que vous souhaitiez fonder un nouveau parti

poli-tique.

Yossi acquiesça.

-Ni le parti travailliste ni le Likoud ne peuvent apporter la paix dans

ce pays. Nous devons d'abord arriver à convaincre le peuple

israélien de la nécessité d'un Etat palestinien. Un homme sans pays

est un homme sans âme, déclara de nouveau Yossi. En échange, les

Palestiniens devront reconnaître l'Etat juif et son droit à l'existence.

-Si cela peut nous amener la paix, alors je suis convaincu qu'ils
accepteront, fit remarquer Ahmed. Mais, selon moi, les trois
véritables problèmes demeurent les colonies juives, le rapatriement

des huit cent mille réfugiés palestiniens qui ont tout perdu
pendant

les guerres contre Israël, et bien évidemment Jérusalem. Que
feriez-

vous au sujet des colonies? demanda-t-il à Yossi.

-C'est une question épineuse. Pendant des années, nous avons
frénétiquement bâti nos colonies sur la terre de Palestine, en

Cisjordanie et dans la bande de Gaza. Nous avons détruit
plusieurs

de vos oliveraies et empêché bon nombre de Palestiniens de
cultiver

leurs terres.

-C'est un problème de taille, Yossi, admit Ahmed. Tel a toujours
été

notre sort, et ce, bien avant le Christ, Mahomet, voire même
Abraham.

-Vous savez, Ahmed, c'est surtout pour nous une politique
stratégique. Une politique visant à s'emparer par la force du peu
de

territoires palestiniens. Et c'est une grossière erreur, croyez-moi.

Cela engendre la haine et le désespoir. Nous faisons fausse route.

Lorsqu'un homme n'a plus rien à perdre, il n'a plus d'autre choix
que

la violence. Aussi douloureux que cela puisse être, il nous faudra

dédommager les colons et les replacer chez nous, en Israël.

–Et que comptez-vous faire des Palestiniens exilés en 1948 et pendant les autres guerres? lui demanda Ahmed.

–Dans ce cas bien précis, les deux camps devront faire des compromis. Il faut parfois nous confronter à la réalité. Comment voulez-vous que six cent mille Palestiniens chassés de leurs terres pendant la guerre de 1948 retournent dans des maisons depuis longtemps détruites ou désormais occupées par Israël depuis bientôt un demi-siècle? déclara Yossi. Beaucoup croient en la création d'un nouvel Etat palestinien. Et je pense que c'est, de loin, la

meilleure solution. A condition, bien évidemment, qu'elle soit accompagnée de compensations.

Ahmed demeura songeur.

–Et pour ce qui est de Jérusalem? demanda-t-il alors.

–Jérusalem. Oh, Jérusalem, soupira Yossi. Quelqu'un a un jour déclaré qu'il ne s'agissait pas d'une ville mais d'une émotion.

Beaucoup d'entre nous la revendiquent en totalité, mais si nous voulons mettre un terme à cette escalade de violence et de tueries,

chacun devra y mettre du sien. La cité appartient autant aux Palestiniens qu'aux Israéliens.

–Vous la considérez comme une ville internationale?

–Pas nécessairement. Même si, dans une certaine mesure,

Jérusalem appartient surtout aux croyants de tous les continents.

nous faut absolument conserver l'intégrité des lieux saints et les rendre accessibles aux peuples de toutes confessions. Et je ne parle pas uniquement de la vieille ville. Nous devrions envisager l'idée d'une Jérusalem plus étendue. On accepte de démolir cet horrible mur et on reconnaît al-Quds, à l'est, comme la capitale de Palestine,

et vous recon-naissez notre capitale, Yerushalaim, à l'ouest.

–Et que comptez-vous faire du mont du Temple et du Mur occidental? demanda Ahmed.

–Il ne va pas être très facile de régler le problème de la vieille ville,

avoua Yossi. En prin-cipe, si je suis élu, les Palestiniens obtiendront

la juridiction du mont du Temple à al-Quds. Et nous prendrons le contrôle du Mur Occidental à Yerushalaim. Et vous, que comptez-vous faire des miliciens?

–Je suis persuadé qu'ils rendront les armes si les négociations de paix aboutissent. Et seule-ment si un véritable Etat palestinien est

créé, lui répondit Ahmed. Ce sera loin d'être simple, mais si jamais je

remporte les élections, je ferai tout mon possible pour accomplir ce

dont nous sommes en train de discuter. Et la vieille ville? Tombera-t-

elle entre les mains d'Israël ou de la Palestine?

–Impossible de le savoir pour le moment. Mais l'effort de paix

devra

vraiment aboutir quelque part. Laissez les frontières nationales telles

qu'elles sont et on laissera nos tanks au garage. Mais ce n'est pas

vrai! Il m'a encore chipé mon appât! s'écria alors Yossi en fixant son

hameçon avec un petit air ahuri. C'est du vol, ma parole!

Giovanni sourit. Une crevette dérobée. Si seulement ces deux-là pouvaient s'emparer de la paix, prisonnière des maîtres de guerre depuis si longtemps. On pouvait toujours rêver, se dit-il alors.

CHAPITRE VINGT-SIX

Rome

—Giovanni! Avanti, avanti. (Le cardinal Salvatore Bruno, à la tête du

secrétariat des non-chrétiens, quitta son bureau et s'empressa

d'aller accueillir Giovanni. Il l'embrassa chaleureusement sur les

deux joues avant de lui serrer vigoureusement la main.)

Benvenuto a

Roma!

Salvatore était un homme plutôt corpulent. La soixantaine bien affirmée, les traits tannés et ridés, avec des yeux noisette emplis de

sagesse et de bienveillance. Lorsqu'il atteindrait les quatre-vingts

ans, il ne serait plus éligible dans aucun conclave. Et beaucoup

risquaient de regretter son insatiable bonté. Salvatore s'était rendu à

Rome, à reculons, sous les encourage-ments d'ecclésiastiques,

parmi lesquels notre cher évêque O'Hara, croyant dur comme fer aux

vertus oecuméniques de la sainte Eglise. Des individus qui comprenaient et respectaient les croyants de toutes confessions.

O'Hara et Salvatore avaient maintes et maintes fois vanté les mérites

de ce si brillant Giovanni et du rôle essentiel qu'il pouvait jouer au

sein du Vatican. Cet homme allait connaître un destin flamboyant. Ils

en étaient intimement persuadés.

–Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux de vous voir.

S'accomodi. S'accomodi.

–Merci infiniment, Éminence. Come stai? Comment allez-vous? Bien,

j'espère.

–Je n'ai pas à me plaindre, répondit le vieil homme au pétillant regard, tout en se tapotant la panse. Alors, avez-vous songé à la façon d'aborder le problème des autres religions?

–Oui, Éminence, mais j'aurai certainement besoin d'un guide. J'ai quitté le Vatican depuis déjà pas mal de temps et pour vous dire la

vérité, ce projet me surprend quelque peu. Je croyais que l'attitude

de l'Eglise était, euh, comment dire...

–Plus rigide? gloussa le cardinal Bruno. Je serais vous, je ne m'en ferais pas trop pour ça. Le Saint-Père a toujours reconnu l'importance des autres religions, même s'il existe toujours cette

arrière-garde de mécontents habituels. (Salvatore marqua une pause

lorsque sa gouvernante de trente-cinq ans vint leur servir le thé.)

Merci beaucoup, soeur Maria. Je vais m'en occuper. Il faut absolument que je garde la main, déclara-t-il dans un nouveau gloussement. (Il attendit qu'elle s'en aille avant de poursuivre.)

Prenez l'exemple du secrétaire d'Etat. Contrairement à ceux qui vous

connaissent plus intimement, il n'a pas semblé impressionné par votre promotion, ni par le projet d'ailleurs. Mais vous avez déjà travaillé pour lui dans le passé et, si j'ose dire, vous con-naissez son

opinion à ce sujet. Il m'a appelé, indiqua Salvatore, dans un soupir

empli d'ironie, pour me demander de vous faire part de ses félicitations. Pour les voyages qu'il souhaite que vous fassiez, je veux

dire.

—Je ne suis pas certain de tout comprendre, Éminence.

—Il exige que vous passiez le plus de temps possible hors de Rome.

Des gens aussi angois-sés que le cardinal Petroni ont tendance à y considérer toute personne compétente comme une authentique menace. (C'était la toute première fois que Giovanni entendait quelqu'un décrire Lorenzo Petroni comme une personne angoissée.

Le vieux lion devait probablement s'y connaître un peu en psyché humaine.) Si vous restez ici, vous risquez d'attirer l'attention des

autres cardi-naux de la curie et, par extension, devenir un candidat

potentiel au poste suprême.

Giovanni s'esclaffa.

–Le cardinal peut dormir sur ses deux oreilles.

–Je l'espère, en effet. (Salvatore avait perdu son petit regard malicieux.) Les plus illustres papes dans toute l'histoire de cette magnifique Eglise sont ceux qui ne se sont jamais considérés comme

des candidats potentiels. Jean XXIII était l'un d'eux. Les cardinaux de

la curie l'ont élu en croyant pouvoir le contrôler. Et regardez ce qui

est arrivé.

–Vatican II.

–Les vents du changement, admit le cardinal Bruno. Certains des plus vieux hommes en rouge se sont battus comme de beaux diables

pour le stopper dans son élan. Mais il était trop tard. J'aimais énormément cet homme. Il a su anticiper leurs actions, voire même

fourrer son nez dans leurs affaires sans même qu'ils s'en aperçoivent. Il voulait juste bavarder un petit peu. Et résultat, il capo

di polizia à Rome a été contraint de démissionner, observa Salvatore,

ému aux larmes en se remémorant le grand Jean XXIII. A l'époque des papes à l'image de Pie XII, ils avaient pour habitude de

répéter

pendant des heures le cérémonial de départ: des drapeaux, des bandelettes, des clairons, des haies d'honneur et autres coups de cymbales. Jean XXIII, lui, se contentait de conduire.

–Vous étiez présent lors du conclave de 1958?

–Je n'étais qu'un prêtre comme les autres, oeuvrant au sein de la Congrégation, au nom du Clergé, se remémora Salvatore, avec nostalgie. Et oui, j'étais présent lorsqu'il a été élu. Roncalli - Jean XXIII - était leur candidat de secours. Ils l'ignoraient encore mais leurs éminences tenaient un très gros tigre par la queue. Un terremoto! Un authentique tremblement de terre! J'aimerais que vous me promettiez quelque chose, mon cher Giovanni. S'ils vous offrent les clés de saint Pierre, acceptez.

–Éminence, je...

–Je sais, je sais. Vous n'avez jamais envisagé une telle possibilité, mais si jamais on vous les offrait, ce ne serait pas sans raison.

Giovanni quitta le bureau du cardinal, totalement exalté par ce nouveau projet. Jamais il n'aurait imaginé pouvoir accéder aux clés

de saint Pierre. Ses pensées allèrent alors à Allegra et il se demanda

s'il allait de nouveau la croiser à Milan. Mais il se dit que ce n'était pas

une bonne idée. Il ne voulait surtout pas la forcer à lui révéler pour

quelles sombres raisons elle avait quitté l'Eglise. Giovanni décida

qu'il valait mieux attendre.

Leurs chemins ne se croiseraient plus avant de nombreuses années.

D'ici là, la communauté universitaire internationale aurait eu le temps

de constater qu'une brillante Dr Bassetti se trouvait parmi eux, tout

comme les cardinaux officiant hors de Rome allaient remarquer la

présence d'un brillant prêtre au sein de la sainte Eglise. Un prêtre qui

aurait pu être promu au rang d'archevê-que. A condition que le cardinal Bruno parvienne à convaincre ses collègues. Deux étoiles

montantes qui, chacun de leur côté, allaient, et de manière spectaculaire, traverser l'Alpha et l'Oméga, du côté de Jérusalem.

LIVRE CINQ 2004 ?

CHAPITRE VINGT-SEPT

Langley, Virginie

Mike McKinnon consulta les derniers rapports des services secrets

concernant les capacités nucléaires d'Al-Qaïda. Le premier d'entre eux avait été rédigé par des agents de la CIA opérant à Kaboul, en Afghanistan. McKinnon sauta le résumé d'introduction. Il en connaissait déjà le contenu, et notamment la découverte d'informations confirmant qu'Oussama Ben Laden se disait prêt à lancer une attaque nucléaire. Après l'intervention des Etats-Unis en

Afghanistan, un groupe de journalistes avaient mis la main sur une

série de documents alarmants dans une maison de Wazir Akbar

Khan, l'un des quartiers les plus huppés de Kaboul, et qui incluait

des diagrammes sur la compression du plutonium permettant d'obtenir la masse critique nécessaire à toute explosion nucléaire.

La section suivante s'intitulait « Informations classées défense: Dr Hussein Tretyakov ». McKinnon reconnut immédiatement la photographie. Il avait déjà rencontré Tretyakov lors de la Conférence

sur le désarmement nucléaire, à Londres. Il s'agissait d'un homme de

petite taille, à la chevelure grise et hérissée, avec de larges épaules.

Il avait un visage carré, taillé à la serpe, avec un large front, une épaisse moustache noire et de pâles yeux bleus inexpressifs. Quant à

ses dents, se souvint alors McKinnon, elles étaient toutes tachées par plusieurs années à fumer des cigarettes sans filtre. Le Dr Tretyakov avait compté parmi les plus éminents physiciens nucléai-

res de l'Union soviétique. Autrefois, du moins. Il était désormais inscrit sur la liste des terroristes les plus recherchés par le Kremlin

et la CIA. McKinnon ne consulta pas la notice biographique. Il connaissait les antécédents de Tretyakov sur le bout des doigts. L'homme avait vu le jour à Grozny, Tchétchénie, en 1946. Il

détenait

deux doctorats: un sur la production de plutonium destiné à l'armement et l'autre sur la fusion nucléaire contrôlée destinée aux

outils tactiques. Une brillante carrière qui incluait quelques passages au curieusement nommé Institut de recherches en physique expérimentale à Chelyabinsk, en Oural, au réacteur de plutonium Chelyabinsk-65 du lac Kyzltask et à Novaya Zemla, le site

d'essais central, localisé au nord du cercle polaire. Cela n'avait jamais été indiqué sur sa biographie officielle, mais McKinnon et la

CIA savaient également que ce Tretyakov avait passé de nombreuses années au sein du complexe top-secret de confection d'ogive nucléaire à Zlatoust, à perfectionner la fabrication de valises

nucléaires.

Mike McKinnon observa un peu plus en détail la photographie en couleurs, tout en se demandant ce qui avait bien pu pousser un homme aussi doué que Tretyakov à rallier le côté obscur. Mais Mike

savait bien que l'effondrement de l'Union soviétique avait envoyé le

Dr Tretyakov au chômage, ainsi que plusieurs centaines d'autres scientifiques russes. Encore plus sinistre, Boris Eltsine, en 1994, avait brutalement refusé la proposition émise par le président tchéchène Jokhar Dudayev de faire de la Tchétchénie un Etat

indépendant. Grozny s'était retrouvée bombardée la nuit de la Saint-

Sylvestre. Mais les avions de chasse des séparatistes tchéchènes avaient alors contre-attaqué et infligé de lourdes pertes au niveau

des chars russes, des transports de troupes blindés, des canons à autopropulsion et de plusieurs milliers de soldats. C'est dans ce contexte que la femme et les trois petites filles de Hussein Tretyakov

avaient tragiquement péri lors de la dévastatrice offensive russe. Il

s'agissait d'une famille musulmane pieuse et dévouée, mais qui à présent, - en tant qu'orphelin, la seule qu'Hussein n'eût jamais connue - n'était plus. Et lorsque les Etats-Unis avaient rejeté en bloc

toute idée d'une Tchétchénie indépendante, le Dr Tretyakov n'avait

eu d'autre choix que de soutenir la cause du président Dudayev, désireux de vendre quelques valises nucléaires sur le marché noir. Il

n'avait plus rien à perdre.

De tels agissements étaient bien évidemment condamnables, mais contrairement à bon nombre de hauts dirigeants du Pentagone, McKinnon cherchait toujours à comprendre les raisons cachées derrière les actes. Une fois élu, le président russe Vladimir Poutine

avait continué à persécuter les Tchétchènes. Résultat, le Dr Hussein

Tretyakov avait rejoint les rangs d'Al-Qaïda. Quant à ce fichu rapport,

il n'aboutissait à rien.

Les activités du Dr Tretyakov demeurent, à l'heure actuelle,

inconnues. Il a dernièrement été localisé dans la ville de Peshawar, à

la frontière nord-ouest du Pakistan. Selon certaines sources non confirmées, il y serait entré en contact avec Abdul Musa Basheer et

d'autres leaders d'Al-Qaïda, souhaitant se procurer plusieurs des valises nucléaires que, selon toute vraisemblance, Tretyakov aurait

eu en sa possession.

Les traits tirés de Mike McKinnon traduisirent son inquiétude et il

serra la mâchoire avec détermination. Plus tôt dans la soirée, il avait

lu un rapport non classifié traitant du Manuscrit Oméga et du facteur

nucléaire islamique, rédigé de la main du Pr Yossi Kaufmann.

S'agissait-il d'une simple coïncidence ou les deux affaires étaient-elles liées? se demanda-t-il alors.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Milan

Allegra parcourut le couloir à grandes enjambées jusqu'au bureau,

désormais familier, du vice-chancelier. Quinze années s'étaient écoulées depuis le tragique assassinat d'Antonio Rosselli et son

mentor si bon et attentionné lui manquait immensément. Juste avant

sa mort, il avait été sur le point de révéler les secrets contenus dans

le Manuscrit Oméga et de dénoncer ce maudit cardinal Petroni pour

ses obscurs agissements. Allegra et Giovanni semblaient plus déterminés que jamais à mettre au jour leurs découvertes quant à l'ancestral manuscrit, mais à part pulvériser les coffres du Vatican,

leurs moyens d'action s'avéraient extrêmement limités. Et il fallait

absolu-ment faire bouger les choses.

–Vous souhaitiez me voir, professeur Gamberini? s'enquit Allegra en

pénétrant dans le bureau du vice-chancelier.

–Entrez, Allegra. Asseyez-vous, je vous prie.

Le Pr Gamberini était un homme d'une rare élégance: sa belle chevelure brune se mêlait parfaitement aux tons de son costume rayé sur mesure et de ses chaussures noires en cuir lustré. Il était un

peu l'antithèse d'Antonio Rosselli, même si ses manières douces et

chaleureuses lui évoquaient bien souvent son si regretté professeur.

Gamberini avait repris le rôle de mentor et encouragé Allegra à poursuivre ses recherches scientifiques, tout en asseyant avec zèle

la répu-tation grandissante de la brillante savante sur le plan

international.

–Vous êtes-vous déjà rendue à Jérusalem? lui demanda-t-il alors, en

allant droit au but.

Allegra songea instantanément à Giovanni et son poulx s'accéléra, comme lors de l'intense émotion qui l'avait saisie en apprenant sa nomination au poste d'archevêque, deux ans auparavant, et plutôt

satisfaite que leur Némésis, un certain cardinal Petroni, n'avait rien

pu faire pour empêcher une telle promotion.

–Non, jamais. Pourquoi une telle question? rétorqua-t-elle, curieuse

de connaître la suite.

–C'est l'une des plus belles villes du monde, observa le Pr Gamberini. L'Université Hébraïque y propose deux nouvelles bourses en archéologie, les Bourses de la Médina. C'est un peu comme un congé sabbatique. Quatre années de recherches et d'études consacrées aux manuscrits de la mer Morte. Ils comptent en offrir une à un savant israélien et l'autre à une scientifique étrangère. Qu'en dites-vous?

–Qui? Moi? s'étonna Allegra, tout en se demandant si sa quête du Manuscrit Oméga ne pourrait pas y prendre une nouvelle tournure.

Le Pr Gamberini passa la pièce en revue.

–Je ne vois personne d'autre dans cette salle, fit-il dans un sourire.

Sachez simplement qu'un archéologue scientifique préside le jury examinateur. Il s'agit du Pr Kaufmann. C'était un très vieil ami de feu

le Pr Rosselli et c'est lui qui a évoqué votre nom. Je pense que vous

vous entendrez à merveille tous les deux. J'ai cru comprendre que

vous aviez étudié l'hébreu.

—Je l'ai pris en option lorsque j'étais étudiante, mais c'était il ya bien

longtemps. Quand se réunira le jury, professeur? Il faut absolument

que je me prépare, déclara une Allegra on ne peut plus exaltée.

—Ils ont déjà sélectionné un savant israélien, un certain David Kaufmann. C'est le propre fils du Pr Kaufmann. C'est d'ailleurs pour

cette raison que ce dernier ne prendra pas la décision finale. Je connais les travaux de David. Il officie également en tant qu'archéologue. Excellent, de surcroît. Et puis il est célibataire, ajouta-t-il avec un petit regard malicieux. J'ai déjà eu l'occasion de lui

parler de vous.

—Je ne comprends pas. Je n'ai jamais rencontré ce professeur Kaufmann, rétorqua Allegra, tout en ignorant volontairement la remarque sur le statut marital de l'universitaire israélien.

Cela faisait bien longtemps qu'elle avait refoulé l'idée d'être en couple et elle ne souhaitait aucunement revenir sur sa décision.

—Nous avons évoqué votre nom lors de mon dernier voyage en

Israël.

Il semblait passionné par vos recherches sur l'ADN et les manuscrits

de la mer Morte. Je me suis permis de lui envoyer une copie de votre

thèse de doctorat et il compte s'en servir afin d'évaluer votre candidature. J'ai déjà discuté avec mes collègues de Ca' Granda et ils sont prêts à vous laisser partir pendant quelques années, à condition que vous réussissiez. Vous pourrez accéder librement aux

manus-crits de la mer Morte précieusement conservés dans le Musée

du Sanctuaire du Livre. Mais pour je ne sais quelle raison, les autres

manuscrits conservés au Musée Rockefeller sont inaccessibles. A ce

qu'on m'en a dit, un certain Mgr Lonergan s'y opposerait catégoriquement. Il doit encore s'agir de sempiternelles jalousies entre intellectuels. Mais cela ne devrait pas trop vous poser de problèmes. Je reste bien évidemment convaincu que vous atteindrez

vos objectifs, ajouta-t-il avec un sourire lumineux.

Allegra quitta le bureau du vice-chancelier, l'esprit en émoi.

Jérusalem, Bethléem et la Terre sainte. Qui sait, elle allait peut-être

pouvoir y approfondir ses recherches sur le Manuscrit Oméga.

Giovanni devait probablement y connaître plein de gens, se dit-elle,

avant de reprendre ses esprits.

Ressaisis-toi, ma fille! s'ordonna-t-elle à elle-même. Ils n'offrent pas

de bourse d'études pour entamer des recherches sur les manuscrits

de la mer Morte à des scientifiques italiennes, voyons.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Jérusalem

Mgr Derek Lonergan se réveilla en sursaut, avec un terrifiant mal de

crâne. Il attendit que sa vision soit moins trouble. La vieille horloge

métallique indiquait 4 heures du matin et il la fixa sans trop

comprendre, avant de réaliser qu'il avait encore une fois oublié de la

remonter. Il fit claquer sa langue sur son palais, pour évacuer cette

désagréable sensation de bouche sèche et pâteuse, un peu comme s'il avait la veille mangé la charogne d'un animal. En relevant sa tête

de l'oreiller, il entendit un bruit assourdissant et le son du verre qui

se brise, une bouteille vide de whisky venant de se fracasser sur le

sol carrelé.

—Merde, marmonna-t-il.

Derek Lonergan balança difficilement ses jambes hors du lit. Il portait toujours ses sandales aux pieds et lutta pour libérer sa panse

de sa soutane, qu'il n'avait même pas daigné quitter durant la nuit.

–Putain de soutane, jura-t-il de nouveau, en s'adressant principalement aux murs de sa chambre.

Il se gratta la tête, se leva difficilement et alla jeter un oeil à la fenêtre

donnant sur la rue accueillant l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem. Les rayons du soleil se reflétèrent sur ses bajoues, à la barbe rousse et grisonnante, et il ressentit la chaleur se

diffuser sur la peau rosâtre de son crâne chauve. A en juger par la taille de la file d'attente, presque exclusivement composée de ces maudits Palestiniens en train de vociférer devant les bâtiments étriqués du ministère de l'Intérieur, à l'autre extrémité de la rue, et le

regard ennuyé des soldats israéliens qui les mettaient en joue avec

leurs Uzis, il se dit que le soleil se trouvait juste derrière l'entrepôt.

–Putain de merde, grommela-t-il, à l'intention de personne en particulier.

Il avait encore manqué la réunion du matin, tout comme celle du matin précédent. Son supérieur aux traits pincés allait encore le réprimander. La notion de productivité, aux yeux du père La Franci,

se mesurait en fonction du nombre de réunions organisées durant la semaine.

-Tête de noeud, va. Allez vous faire foutre. Tous autant que vous êtes, jura-t-il dans sa barbe.

Si le Vatican voulait qu'il continue à officier dans ce trou perdu, protéger leurs secrets et empêcher toute publication qui remettrait

en question leur si précieux dogme, alors ils allaient devoir accepter

ses conditions. Deux doctorats, en archéologie et en géologie, le lui

permettaient et il se ferait un plaisir de le rappeler à quiconque essaierait de lui donner des ordres. Il avait des amis haut placés comme il n'hésitait jamais à le rappeler. Même si ce cardinal Petroni

avait toutes les caractéristiques du parfait enculé. Qu'il aille se faire

foutre, lui aussi.

CHAPITRE TRENTE

Rome

Le presse-papier heurta le mur du bureau du secrétaire d'Etat avec

fracas avant de retomber en silence sur l'épais tapis bleu roi. Deux

des dépêches de l'après-midi venaient de plonger Lorenzo Petroni dans un état proche de l'incandescence.

Le premier document était une liste confidentielle d'archevêques en

vue d'être nommés cardinaux. Au sommet de cette liste, l'on pouvait

lire: « Giovanni Donelli; futur cardinal patriar-che de Venise ».

Petroni tapota du bout des doigts son bureau, tout en réfléchissant à

cette nouvelle menace potentielle que symbolisait Donelli. Plus d'un

cardinal de Venise avait été élu pape dans le passé. L'on comptait

même parmi les plus illustres les célèbres Jean XXIII et Albino

Luciani. Petroni déverrouilla le premier tiroir de son bureau, en sortit

son petit livret de cuir noir, et l'ouvrit à la page consacrée à Donelli. Il

inscrivit une troisième étoile, à contrecœur, à côté de son nom, tout

en remarquant qu'il demeurait toujours en « seconde liste » mais avec l'indication « à surveiller de près ». Traduction, les membres de

la curie ne débattaient pas vraiment de son cas et très peu de personnes étaient au courant de son existence. Petroni réalisa avoir

commis une erreur de jugement et sa colère ne fit que s'amplifier. Il

glissa le livret dans le tiroir, verrouilla ce dernier et consulta la seconde dépêche compromettante. Il renifla bruyamment en la relisant une nouvelle fois. Il s'agissait d'une lettre de cet exaspérant

Juif, le Pr Yossi Kaufmann, en provenance de l'Université Hébraïque.

Cher cardinal Petroni

Je vous écris au sujet de votre requête émise à l'Université

Hébraïque de reconsidérer l'offre de bourse de la Médina

d'Archéologie proposée au Dr Allegra Bassetti de l'Université Statale

de Milan.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'une telle récompense permet à la

candidate d'accéder comme bon lui semble à ces fameux manuscrits

que vous avez déjà eu en votre possession. Nous négocions également un accord l'autorisant à consulter les autres manuscrits

conservés au Musée Rockefeller. La création de cette bourse d'études

a

suscité

l'intérêt

de

nombreux

univer-sitaires

internationaux et le nombre de candidats potentiels s'est avéré absolument exceptionnel.

Nous savons parfaitement à quel point le Vatican est attaché à ces

fameux manuscrits de la mer Morte. Mais, et je le regrette

sincèrement, votre demande de remplacer le Dr Bassetti par un scientifique de confession catholique a été refusée. Votre candidat

disposait de brillants antécédents, mais le Dr Bassetti est une scientifique remarquablement douée et le jury examina-teur s'est montré unanime quant à sa nomination.

Bien cordialement, Yossi Kaufmann Université Hébraïque Mont Scopus

Petroni reconsidéra ses potions. Empêcher cette fauteuse de troubles de Bassetti et le savant israélien d'accéder aux manuscrits était une grossière erreur. Tous les Tom Schweiker du globe constituaient déjà une menace suffisamment sérieuse et cela risquait de faire les choux gras du Département des antiquités israélien. Il allait devoir mettre en place une approche beaucoup plus intelligente. En d'autres termes: ordonner à Lonergan de se montrer coopératif, tout en veillant à ce qu'il bloque secrètement l'accès aux fragments de manuscrits les plus controversés. Il consulta sa montre. Il était cinq heures à Jérusalem. Inutile d'appeler Lonergan, se dit-il. Ce pochard était sûrement en train de se soûler au bar de la Colonie Américaine, le prestigieux palace de Jérusalem. Lorenzo se décida à lui passer un coup de fil au petit matin, une fois que Lonergan aurait retrouvé toutes ses facultés. Petroni fut alors pris d'une rage soudaine et mourut d'envie de frapper quelqu'un. Sa toute-puissance était menacée et sa fureur obscurcissait son jugement. Les clés de saint Pierre semblaient une nouvelle fois lui glisser entre les doigts. Il se calma enfin et parvint à se ressaisir. Lonergan. Comme il haïssait l'idée de devoir s'entretenir avec ce ventripotent universitaire de Jérusalem. Ces types-là étaient

presque

toujours synonymes de soucis, avec toujours cette même suffisance

et cette détestable assurance. Mais pour l'heure, ses diplômes universitaires lui seraient d'une très grande utilité. Il avait envoyé ce

prêtre déchu au Musée Rockefeller pour une raison bien précise: s'assurer que le « Consensus » prudemment mis en place par le Vatican quant à l'âge et les origines des manuscrits de la mer Morte conserve toute sa crédibilité.

Loneragan faisait office de pantin idéal. Il fallait dire que Petroni avait

tout fait pour cacher ce monstre aux yeux du monde. Il y avait plus de

quarante ans, cette femme ingrate en prove-nance de l'Idaho avait

refusé la généreuse compensation proposée par l'Eglise pour annuler sa plainte émise contre un prêtre qui s'amusait à jouer avec

des petits garçons. Le diocèse local ne s'était jamais remis de cet incident. L'affaire avait même failli ébranler la sainte Eglise elle-même. A tel point que le Vatican avait directement réglé le problème,

en s'arrangeant pour que Petroni, alors très jeune évêque, s'occupe

des

dédommagements

et

préserve

l'image

de

l'institu-tion

catholique. Beaucoup avaient insisté pour que ce prêtre soit révoqué

et sa démission accom-pagnée d'excuses officielles.

–J'ai peur que cela n'encourage les autres victimes à engager des actions similaires et la sainte Eglise risquerait de se retrouver exposée à des désagréments tout aussi embarrassants, avait alors argumenté Petroni.

Le cardinal secrétaire d'Etat de l'époque l'avait alors écouté et

Lonergan avait dû regagner Rome en urgence où il s'était retrouvé

convoqué par Petroni pour un entretien privé.

–Vous allez être expédié au Moyen-Orient, l'avait informé Petroni sur

un ton neutre. Dans une petite paroisse de Mar'Oth pour être tout à

fait précis. Lorsque ce malheureux épisode sera oublié, vous intégrerez l'Ecole biblique de Jérusalem où vous débuterez un doctorat en archéolo-gie. Nous vous donnerons de nouvelles instructions au cours de vos études. J'ai ouï dire que ce n'était pas la

première fois que vous vous adonniez à ce genre d'horreurs. Loin de

là, même. Veuillez donc à vous tenir à carreau. Si jamais votre passé

venait à être révélé, les dégâts causés au sein de la sainte Eglise seraient purement inacceptables. C'est d'ailleurs pour cette raison que vous prendrez une nouvelle identité. Vos nouveaux papiers se

trouvent dans cette enveloppe.

Et c'est ainsi que le prêtre pédophile définitivement mis sur la touche, s'était retrouvé banni et reclus dans un petit village isolé de

Cisjordanie palestinienne. Le Vatican disposait alors d'un prêtre tout

neuf, paré d'une toute nouvelle identité: le père Derek Lonergan. Si

ce dernier réussissait son doctorat, Petroni s'empresserait de faire

bâtir un nouveau bloc d'immeubles pour y conserver les manuscrits

de la mer Morte, et mettre en place une nouvelle stratégie visant à

contrôler les rumeurs entourant le Manuscrit Oméga.

Face au silence de l'Eglise et incapables de retrouver la trace du délinquant

sexuel,

les

médias

avaient

abandonné

l'affaire,

exactement comme Petroni l'avait prédit. L'unique preuve était conservée secrète dans son coffre personnel. Sa stratégie avait brillamment fonctionné et les puissants cardinaux de la curie l'avaient félicité pour son travail. Quant à la nomination de Lonergan

au sein de la Commission biblique pontificale, elle avait été prestement confirmée. Il était chargé de gérer les intérêts du Vatican

concernant les manuscrits de la mer Morte.

Au bout de deux ans, Lonergan avait obtenu son doctorat et intégré

l'Ecole biblique, puis le Musée Rockefeller en tant que représentant

du Vatican et fidèle défenseur du « Consensus ».

Cependant, ce qui se passait en ce moment même dans le bar favori

de Lonergan aurait eu de quoi profondément inquiéter Petroni, car

son plan commençait à s'effiloche.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Jérusalem

Le bar de l'hôtel de la Colonie Américaine, avec son sol de pierre rose, vieux de près d'un siècle, et ses voûtes basses constituait l'un

des repaires favoris de Derek Lonergan. Une heure plus tôt, l'homme

avait discuté avec un groupe de journalistes en visite.

Bruyamment. Il

buvait désormais seul au bar. Abondamment.

—Quelqu'un vous a entendu évoquer les manuscrits de la mer Morte,

Mgr Lonergan. Il m'a demandé de vous donner ça, déclara Abdullah à

voix basse.

Le frêle et petit serveur arabe lui tendit un petit morceau de papier

replié.

A moitié ivre, Derek Lonergan étudia le document du coin de l'oeil,

avant de se décider à le déplier. Une instruction y avait été notée dans une écriture sale et déplorable: Retrouvez-moi à l'extérieur, devant la Porte de Damas à onze heures, ce soir. Je porterai un fez

rouge. J'ai en ma possession quelque chose que vous et le Vatican souhaitez récupérer.

Derek Lonergan retourna le papier, mais rien de plus n'y était inscrit.

—Qui vous l'a donné? s'enquit-il.

Il avait beaucoup de mal à articuler.

Abdullah haussa les épaules, avec un petit air de mystère.

—Je suis désolé, monsieur, mais il ne m'a pas dévoilé son nom. Il m'a

juste dit que je devais absolument vous délivrer ce message.

—Humpf, grogna Lonergan en jetant un oeil à sa montre.

Il ne lui restait plus qu'un quart d'heure. S'il avait été plus sobre,

peut-être aurait-il réfléchi à deux fois avant de se rendre à un tel rendez-vous clandestin. Mais au lieu de ça, il vida son verre d'une traite, quitta le bar d'un pas titubant avant de s'enfoncer au coeur de la nuit.

La Porte de Damas, l'entrée antique de la vieille ville de Jérusalem,

ne se trouvait qu'à quelques minutes de marche. Il régnait un silence

de mort lorsque Lonergan l'atteignit enfin. L'on distinguait quelques

rare passants qui allaient et venaient sous les impressionnants remparts qui l'avaient protégée durant plusieurs siècles. Il consulta

de nouveau sa montre. Il était presque onze heures dix. C'est alors

qu'un petit Turc coiffé d'un fez rouge tout décoloré apparut dans la

pénombre, à deux pas de l'enceinte protégeant la vieille ville.

–Mgr Lonergan? lui demanda-t-il.

Il lançait des regards nerveux autour de lui.

–Vous avez pris votre temps, rétorqua Lonergan d'une voix pâteuse.

–Vous êtes seul? Personne ne vous a suivi?

–Ecoutez, m'sieur, j'sais pas qui vous êtes...

–Je vous ai posé une question, Mgr Lonergan, reprit le Turc, en ignorant la remarque du soûlard. Je vous suggère de me répondre si

vous voulez savoir ce que j'ai en ma possession. Sinon, le Vatican le

perdra pour toujours. Ce qui serait bien embarrassant pour votre cher cardinal Petroni.

Lonergan dessoûla d'un coup à l'évocation de Petroni.

–Oui, oui, je suis seul, fit-il en hochant la tête.

–Dans ce cas, si vous voulez bien me suivre.

Le Turc disparut sous les remparts de pierre et s'engouffra au cœur

de la vieille ville. La démarche toujours aussi mal assurée, Derek

Lonergan fit tout son possible pour ne pas perdre de vue le fez

rouge. Le Turc se faufilait d'un bon pas dans les ruelles et les rues

couvertes. En arrivant au Quartier chrétien, le Turc disparut dans

une impasse dallée, miteuse et étriquée, poussa une vieille porte et

lui fit signe de le suivre.

Tout en essayant de reprendre son souffle, Derek Lonergan, dont le

seul et unique effort physique consistait à lever le coude, gravit

difficilement un étroit escalier de pierre, se faufila dans une

minuscule cuisine avant de pénétrer dans un salon intérieur.

–C'était obligé, le petit marathon? demanda Lonergan tout essoufflé,

avant de s'écraser de tout son poids sur une lourde chaise en bois.

–Quand vous verrez ce que j'ai en ma possession, Mgr Lonergan,

vous comprendrez pourquoi j'ai souhaité que personne ne nous

suive. Et surtout pas la police.

Le Turc souleva un tapis en coco et retira trois des lattes du plancher

en faisant levier. Il plongea sa main dans la cavité et en ressortit une

longue boîte en olivier. Une seconde boîte, plus imposante, était toujours cachée dans le trou. Il ouvrit la première et en sortit un rouleau de toile de lin jauni et décoloré qu'il déposa sur le banc, au

centre de la pièce.

Derek Lonergan cligna des yeux. Il avait déjà vu des rouleaux de ce

type, parmi les manus-crits de la mer Morte se trouvant au Musée Rockefeller.

Il se redressa sur sa chaise.

–De quoi s'agit-il? interrogea-t-il d'une voix enrouée par l'excitation.

–De l'un des manuscrits de la mer Morte, lui répondit le Turc, comme

si de rien n'était.

Mais il prit bien soin de remarquer que l'essoufflement de son gibier

n'avait rien à voir avec l'effort physique auquel il venait de le soumettre.

–Où vous l'êtes-vous procuré? demanda Lonergan. Faites-moi voir ça.

Le Turc ignora sa question et observa Lonergan en train de déballer

l'inestimable artefact vieux de près de deux mille ans. Puis il lui tendit

une vieille loupe en argent, ayant autrefois appartenu à son père.

Derek Lonergan passa plusieurs minutes à étudier le parchemin. Son

coeur battait la cha-made. Les inscriptions étaient en koinè, et

Lonergan comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Seul un des

manuscripts de la mer Morte avait été rédigé dans la lingua franca, le

dialecte grec de l'époque, et il traduisit mentalement les écritures anciennes.

Surtout, reste calme, se dit-il à lui-même. Le Turc en ignorait certainement le contenu et il s'obligea à mettre les mains dans ses poches pour que l'homme ne remarqua pas à quel point ses doigts tremblaient. Il s'agissait des mythiques Nombres de Marie-

Madeleine, les écrits des Essé-niens quant à l'origine de la vie, et contenant un terrible avertissement. Une mise en garde contre la destruction de la civilisation. Une destruction entre les mains d'une

nouvelle foi. C'était peu dire que ce parchemin se révélait explosif.

Le Turc demeura impassible mais le changement de comportement

de Mgr Lonergan avait bien évidemment attiré son attention.

L'universitaire semblait littéralement stupéfait.

–Où vous l'êtes-vous procuré? répéta de nouveau Lonergan.

–Il provient d'un endroit où la mer est basse et ne renferme

aucune

vie, l'informa le Turc sur un ton plein de mystères. Mais par rapport à

ce que contient ce manuscrit, le lieu exact de sa découverte n'est pas bien important, Monseigneur Lonergan. Fort heureusement pour

l'Eglise catholique, il est à vendre.

–Combien? s'empessa de demander Lonergan.

Il aurait mieux fait de se taire.

Le Turc perçut comme une légère impatience dans la voix de son adversaire.

–Cinquante millions de dollars, répondit-il.

–C'est ridicule, lâcha Lonergan. Hors de question. Il s'agit là d'un document mineur. Je vous propose un million. Et pas un cent de plus,

ajouta-t-il d'une voix pompeuse, bien décidé à ne pas se faire avoir

par ce minable négociateur de bas étage. (Selon lui, ni le Turc ni ses

con-naissances n'avaient pu déchiffrer le texte ancestral.) De plus,

vous revendez des antiquités. Ce qui, dois-je vous le rappeler, est absolument illégal.

–Comme vous voudrez, Mgr Lonergan, répondit alors le Turc avec un

petit sourire de politesse. (L'ego surdimensionné et la naïveté de Lonergan l'amusaient au plus haut point. Le père du Turc au fez rouge avait, en 1978, vendu à l'Eglise une copie du Manuscrit

Oméga

pour la somme rondelette de dix millions de dollars, et les pontes du

Vatican n'avaient pas sourcillé. De toute évidence, ce pantin de Lonergan n'avait pas été tenu au courant.) Désolé de vous avoir offensé.

—Un million de dollars constitue une très belle somme, vous savez,

déclara Lonergan sur un ton où perçait la colère.

—Vous et moi savons parfaitement que ce document vaut bien plus

que cinquante millions de dollars aux yeux de l'Eglise catholique.

Mais pour un tel prix, je suis également disposé à vous vendre l'autre

boîte.

—Et peut-on savoir ce qu'elle contient? demanda Lonergan en plissant les yeux.

—J'aurais peut-être dû vous le dire plus tôt, fit le Turc.

Si seulement Lonergan avait accepté sa première offre. Il ne lui aurait même pas parlé de cette boîte.

—Montrez-la-moi, ordonna Lonergan.

Ils s'y prirent à quatre mains pour soulever la lourde caisse en olivier,

dissimulée sous le plancher. Puis le Turc déverrouilla l'imposant cadenas en laiton.

Derek Lonergan ouvrit alors de grands yeux: plusieurs centaines de

manuscrits y repo-saient. Il en saisit un et l'étudia en détail à l'aide de

sa loupe.

–C'est probablement un fragment d'Isaiah, finit-il par déclarer. A défaut de me répéter, ce document est également très intéressant, mais il ne vaut pas beaucoup d'argent. Contrairement au Grand Livre

d'Isaiah et au Manuscrit Oméga, il est écrit en grec ancien.

(Intéressant que l'un des Evangiles gnostiques se trouve dans cette

malle, songea-t-il alors. Mais il fallait souvent s'attendre à de telles

surprises dans l'univers parallèle du marché noir.) Nous avons également sous les yeux le cinquième évangile, l'Evangile de Thomas, annonça Lonergan avec emphase.

–Vous êtes un fin connaisseur des langues antiques, à ce que je vois,

monseigneur Lonergan.

Ce dernier renifla bruyamment.

–Ce document n'est pas non plus très important. Un autre exemplaire a été découvert à Nag Hammadi et n'importe quel érudit

vous le traduirait sans difficulté s'il en avait la possibilité.

–Dans ce cas, peut-être trouverez-vous ceci plus intéressant.

Le Turc retira un petit sac en plastique préalablement scotché sous

le couvercle de la boîte. A l'intérieur, se trouvaient trois nouveaux

fragments. Lonergan attendit qu'il les dépose sur le haut de la caisse

et s'empessa de traduire le koinè ancien. Son pouls d'accéléra.

–La Voie menant à l'Oméga...

Cette fois-ci, il ne fit rien pour cacher sa stupéfaction. Les trois fragments contenaient les mêmes mots que ceux du manuscrit qu'il

venait de traduire. Il s'agissait tout simplement d'une nouvelle copie

du Manuscrit Oméga.

–Vous voyez, monseigneur Lonergan, nous avons de bonnes raisons

de penser qu'une seconde copie du manuscrit que, soit dit en passant, vous venez tout juste de refuser d'acheter, fait partie des fragments contenus dans cette boîte. Comme vous l'avez indiqué, il

se pourrait qu'elle contienne également une autre copie complète du

manuscrit d'Isaiah. La communauté essénienne était extrêmement

bien organisée. Et vous ne serez pas surpris d'apprendre que leurs scribes s'assuraient toujours que leurs bibliothèques contiennent des copies de leurs écrits les plus précieux. De plus, une copie complète de l'Evangile de Thomas se trouve peut-être parmi ces fragments. C'est pourquoi, je compte bien vous vendre cette boîte.

Une fois de plus, Derek Lonergan se força à rester calme.

–D'où proviennent-ils? demanda-t-il à nouveau.

—A défaut de me répéter, monseigneur, l'emplacement importe peu.

(Le Turc ne souhaitait aucunement lui dévoiler avoir trouvé ces boîtes sous un plancher, après la mort de son père. Ni qu'il avait repris à sa charge sa boutique d'antiquités, à Bethléem.) A mon grand regret, la seconde copie a été réduite en miettes lorsque je m'en suis emparé. Encore plus regrettable, les fragments se sont mélangés avec ceux d'autres manuscrits. Ces fichus bédouins ignorent comment prendre soin d'un parchemin ancien, mais ils connaissent la valeur de ces documents. La valeur monétaire, cela va de soi. Tout comme moi, d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton plein de sous-entendus.

—J'ai dit non. Je ne paierai pas cinquante millions de dollars, s'offusqua de nouveau Loner-gan. Même s'ils sont authentiques, il en existe d'autres exemplaires. Le grand manuscrit d'Isaiah est conservé au Sanctuaire du Livre et un autre de ces écrits est déjà à l'étude au Musée Rocke-feller, mentit honteusement Lonergan.

—Peut-être, monseigneur, peut-être. Mais vu la faible avancée des recherches à la bibliothè-que, la communauté universitaire désire probablement accélérer le processus. C'est une somme importante, je le sais bien. Nous voulions simplement privilégier l'Eglise catholique. Mais tant pis, je ne devrais pas avoir trop de mal à

trouver d'autres acheteurs, à mon humble avis, dit-il, en rescotchant

le sac plastique sous le couvercle. En plus du cinquième, sixième et

septième évangile, ceux de Thomas, de Philippe et de Marie-Madeleine, je suis sûr qu'ils seront ravis de posséder le huitième évangile... le Manuscrit Oméga, je veux dire.

Lonergan faillit suffoquer à l'évocation de ce manuscrit.

—Que savez-vous à son sujet? demanda-t-il d'une voix râpeuse.

—Nous connaissons parfaitement l'importance de ces documents, lui

répondit le Turc, toujours aussi impassible. (Il était habitué aux rudes

négociations au sein du monde mercantile de la revente d'antiquités.

Un monde peuplé d'égocentriques, mais généralement beaucoup moins suffisants et plus subtils que ce poivrot de Mgr Derek

Lonergan.) Et aucun autre document dans le monde ne menace plus

la foi chrétienne que le légendaire Manuscrit Oméga...

Le Turc laissa volontairement traîner sa phrase afin de bien lui faire

comprendre quel cataclysme cela risquait de provoquer si son existence était révélée.

Derek Lonergan fut soudain pris de court. Cinquante millions de dollars constituaient une énorme somme d'argent, mais il savait également que Petroni était prêt à y mettre le prix. Main-tenant que

deux nouveaux exemplaires de l'Oméga venaient de refaire surface,

la Banque du Vatican dépenserait tous les deniers de la sainte Eglise

pour les cacher aux yeux du monde. Que faire? Il mordilla ses lèvres

charnues. Petroni n'avait pas besoin de connaître l'existence de la deuxième boîte, après tout. Il pourrait s'en servir pour protéger ses

arrières, au cas où son dossier personnel serait rendu public. Sans

oublier le joli paquet de fric qu'il pouvait en tirer, par sa vente éventuelle. C'était aussi et surtout un moyen de se libérer définitivement de l'emprise de cette couille molle de Rome. Il allait

peut-être pouvoir prendre sa revanche.

—Il faut d'abord que j'en informe le Vatican, finit-il par déclarer. Et je

vais également devoir confirmer leur authenticité.

—Cela va de soi, rétorqua le Turc qui, s'attendant à une telle remarque, lui tendit un petit étui en cuir. Ceci contient des enveloppes scellées où se trouvent plusieurs échantillons de fragments de chacun des manuscrits. Vous devrez certainement les soumettre à une datation au carbone et à de nombreux autres tests.

—Comment est-ce que je vous contacte?

—C'est inutile. Les boîtes vont être déplacées et conservées en lieu sûr, l'informa le Turc. Je vous recontacterai dans un mois.

En regagnant la Porte de Damas, Derek Lonergan consulta sa montre, tout en se demandant si le bar de l'hôtel était toujours ouvert. Il était plus d'une heure du matin. Ils avaient probablement fermé, se dit-il. La lettre codée destinée à Petroni partirait par la valise diplomatique du Vatican, avec le risque d'attiser la curiosité de l'évêque O'Hara. Qu'il aille se faire voir. Sans bien évidemment omettre la réaction probable de Petroni, en apprenant le montant exigé. Qu'il aille se faire foutre, lui aussi. Qu'ils aillent tous se faire foutre, jura-t-il de nouveau, avant de disparaître dans une ruelle.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Tel-Aviv

Le train d'atterrissage du Boeing 747 de British Airways s'extirpa du fuselage dans un assourdissant grondement. Allegra colla son visage contre le hublot, impatiente de découvrir Israël, la mythique Terre sainte. Elle avait tellement lu de choses sur ce pays, au couvent de Tricarico. Et voilà qu'elle s'apprêtait à y poser le pied pour la toute première fois. Mamma avait exigé qu'elle lui raconte tout en détail. Détails qui seraient, sans nul doute, répétés à la signora Bagarella et à la signora Farini, ainsi qu'à tous les villageois arpentant les ruelles pavées de Tricarico. Papà se montrerait sûrement moins curieux, mais les clients coutumiers du seul bar

à vin

local seraient assurément tenus au courant des progrès de sa fille chérie.

L'énorme avion de ligne vira légèrement sur la droite et sa première

vision de la Terre promise la déçut quelque peu. Les rives de la Méditerranée

semblaient bien sales et les vagues,

plutôt

maigrelettes. Les derniers rayons du soleil de l'après-midi n'aidaient

pas à dynamiser le paysage. Au loin, elle aperçut Tel-Aviv, dont elle

put distinguer une myriade de buildings collés les uns aux autres. Sur

la ligne d'horizon se dessinaient quelques vertigineux hôtels,

surplombant le bord de mer. La première ville moderne d'Israël avait

été fondée en 1908, en tant que banlieue verte de la vieille ville de

Jaffa, connue, à travers l'histoire, comme la cité accueillant les premiers pèlerins en route vers Jérusalem, et l'un des plus vieux endroits habités du monde. Mais aujourd'hui, elle n'était plus qu'un

simple quartier de la gigantesque métropole de Tel-Aviv.

Le

commandant

de

bord

augmenta

la

poussée

et

les

turboventilateurs RB211 Rolls-Royce se mirent à grogner et ralentirent la vitesse lorsque l'appareil de quatre cents tonnes se prépara à atterrir. Le pilote activa ensuite les haut-parleurs et débita

son speech habituel: « Nous allons bientôt nous poser, veuillez attacher vos ceintures... »

Allegra continua à scruter le paysage à travers son hublot. La campagne alentour lui semblait presque aussi inhospitalière que le

front de mer: une sorte de plaine étriquée, recouverte de broussailles vertes et marron. Mais pour les Israéliens, c'était bien

plus que cela: la légendaire Eretz Israël, terre d'Abraham, de Moïse

et des douze tribus d'Israël. Rien au monde, excepté Yahweh, le Dieu

des Juifs, n'avait plus d'importance à leurs yeux.

Après avoir passé les services d'immigration et récupéré sa valise, Allegra atteignit enfin la douane.

–Veuillez ouvrir vos bagages, je vous prie. (Le fusil-mitrailleur de la

jeune et séduisante officier des douanes contrastait parfaitement avec ses yeux suspicieux et plus durs que l'acier.) C'est votre première visite en Israël? s'enquit-elle dans un anglais teinté d'hébreu.

–Oui, répondit Allegra, avant d'ouvrir sa valise.

–Vous venez pour le business ou pour vos loisirs? lui demanda l'officier des douanes tout en fouillant ses bagages avec une redoutable efficacité.

–J'ai obtenu une bourse d'études à l'Université Hébraïque.

L'officier des douanes la dévisagea de haut en bas, puis referma sa

valise d'un coup sec.

–Je vous souhaite un agréable séjour en Israël, déclara-t-elle d'un ton cassant, avant de lui faire signe de passer son chemin.

Allegra poussa son chariot à l'intérieur du terminal. L'aéroport Ben

Gourion était plein à craquer et le tableau des arrivées fourmillait

d'indications, d'abord en hébreu puis en anglais. Allegra chercha du

regard le Dr Kaufmann dans la foule, passant en revue plusieurs douzaines de visages en se fiant aux indications qu'on lui avait données: environ un mètre quatre-vingts, teint olive, cheveux bruns

bouclés, yeux bleus et bien bâti. Mis à part les cheveux bouclés, difficile d'y retrouver son compte, se dit-elle.

Rome

Peu de temps après sa nomination, le cardinal Petroni avait personnellement supervisé l'installation de téléphones sécurisés en vue de ses éventuels contacts confidentiels. Et cela fonctionnait à merveille. S'il se fiait aux révélations de Lonergan, l'acquisition de la seconde copie du Manuscrit Oméga était imminente, et elle allait devoir se dérouler dans le plus grand secret. Petroni composa son code personnel, suivi du code pays d'Israël, et pianota enfin le numéro sécurisé de Lonergan à Jérusalem.

Derek Lonergan tressaillit lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Et il lutta pour trouver le combiné, dissimulé sous les piles de documents et autres papiers recouvrant son bureau.

—Ici Lonergan, j'écoute, répondit-il sèchement, ignorant qu'il s'agissait d'un appel du téléphone rouge.

—Bonjour, Mgr. C'est le cardinal secrétaire d'Etat.

—Éminence. (Lonergan secoua la tête, se redressa et regretta instantanément la brusquerie de son ton.) Vous avez reçu ma lettre?

demanda-t-il, en se tenant sa tête dans une main.

Cette fichue gueule de bois.

—Passez en mode sécurisé, je vous prie.

—Oui, Éminence, fit-il.

Va te faire mettre! songea-t-il tout bas, tout en farfouillant parmi ses

papiers, en quête de la petite clé en plastique destinée à sécuriser

la

ligne.

–Combien de personnes connaissent l'existence du Manuscrit Oméga, Monseigneur? demanda Petroni, après que Lonergan eut enfin compris la technologie et fut retourné au bout du fil.

–Excepté les bédouins qui l'ont découvert et qui, soit dit en passant,

n'ont pas été capables de le traduire, seulement le vendeur d'antiquités, répondit l'universitaire. Mieux vaut éviter d'en avertir les

autorités. Je n'en ai, bien évidemment, parlé à personne d'autre.

–Continuez comme ça. Quelles sont nos marges de manoeuvre quant au prix proposé?

–Il est extrêmement dur en affaires, Éminence. Je lui ai fait une offre

d'un million de dollars mais il m'a ri au nez. Et c'est là qu'il a évoqué le

Manuscrit Oméga en m'affirmant pouvoir trouver d'autres acheteurs.

–Votre ligne a beau être sécurisée, Monseigneur, contrairement à la

mienne, quelqu'un pourrait enregistrer votre conversation. Veuillez à

ce que vous dites!

–Mille excuses, Éminence.

Va te faire enculer, songea-t-il encore plus sombrement.

Silence au bout de la ligne. Puis Petroni parla à nouveau.

–Nous ne pouvons nous permettre de prendre des risques. Dites-

lui

que nous acceptons le prix exigé. L'argent sera expédié sur un compte en Suisse, et nous lui paierons son voyage. Mais une fois qu'il

aura récupéré l'argent, il n'est plus notre problème, me suis-je bien

fait comprendre? Mgr Thomas le rencontrera à Zürich et l'échange

se déroulera à l'intérieur de la banque. Vous assisterez à la rencontre pour vous assurer que nous achetons les bons documents.

Tous les détails vous seront envoyés dans une enveloppe scellée.

Dès demain et par la valise diplomatique. Suis-je assez clair?

—Parfaitement, Éminence.

—Excellent. Il existe également un autre problème qui nécessite toute

votre attention. Je viens d'apprendre que le Dr Allegra Bassetti, ainsi

qu'un universitaire israélien, le Dr David Kaufmann, venaient d'obtenir une bourse d'études, post-doctorat, à l'Université Hébraïque.

—Oui, Votre Éminence, répondit Derek Lonergan.

Toujours ce maudit mal de crâne.

—Fort malheureusement, ils pourront accéder librement à ces manuscrits que les Juifs détiennent déjà. L'Université Hébraïque risque également d'émettre une requête pour accéder aux manuscrits que vous conservez au Rockefeller. Vous devez

absolument les en empêcher, tout en vous montrant bien évidemment prêt à coopérer. Si nécessaire, proposez-leur un bureau, mais veillez à retarder la démarche le plus longtemps possible.

–Entendu, Éminence. Mais vous n'êtes pas sans savoir que le Pr Kaufmann fait pression au niveau du Département des antiquités. Il y eut un long silence au bout de la ligne. Ce Kaufmann allait le regretter, pensa tout bas Petroni.

–Je me fiche de cette soi-disant pression, répondit-il d'une voix de glace. En tant que membre de la Commission biblique pontificale, votre tâche consiste à protéger le Royaume de Dieu, et vous êtes également censé vous assurer que la sainte Eglise demeure inattaquable. Pendant que j'y suis, sachez que je n'ai guère apprécié

l'article du Pr Kaufmann au sujet des codes contenus dans les manuscrits de la mer Morte, dans la Revue des antiquités bibliques

du mois dernier. Permettez-moi de vous rappeler, Monseigneur, que

j'ai les moyens de vous briser, si jamais il me venait à l'idée de révéler votre dossier personnel. J'ai assuré vos arrières autrefois, je

serai peut-être moins clément la prochaine fois.

–Je comprends bien, Éminence. Cela va de soi.

Comme celui de tant d'autres, le sort de Lonergan était entre les mains du machiavélique Petroni, qui soit dit en passant, venait tout

juste de raccrocher.

–Vaffanculo! Va te faire enculer! s'écria Lonergan dans le combiné.

Il quitta son bureau et tituba jusqu'au placard, disposé contre le mur

du fond. Ses doigts tremblaient et il eut quelques difficultés à insérer

la petite clé dans la serrure. Tout comme il eut beaucoup de mal à

déboucher sa bouteille de whisky. Il marcha jusqu'à la fenêtre à la

française donnant sur les jardins, vida son verre d'une traite et s'en

resservit un autre dans la foulée.

Pour n'importe quelle personne normalement constituée, le jardin

clos ressemblait à une oasis, nichée au coeur de la capitale arabe de

Jérusalem-Est, occupée par les Israéliens depuis la guerre des Six

Jours de 1967. L'on y distinguait des pins majestueux, des cyprès et

quelques palmiers ombragés, offrant une paisible atmosphère de

tranquillité. Des haies, des fleurs rouges du désert et de petits

escaliers de grès donnaient sur des squares luxuriants aux bancs de

pierre. Un espace idéal d'évasion, en somme. Non loin des portes du

jardin, à l'autre extrémité des murailles de l'ancien prieuré, la vieille

ville fourmillait de bruits et d'arômes typiques du Moyen-Orient.

Comme elle l'avait fait durant plusieurs siècles. Mais aux yeux de Mgr

Loneragan, gardien des secrets pontificaux à Jérusalem, cet endroit

avait toutes les caractéristiques d'une prison dorée.

—Ce que tu ignores, espèce de trou du cul, c'est que tu vas dépenser

cinquante millions juste pour une seule copie de l'Oméga. C'est moi

qui possède l'autre, avec celles de Thomas et d'Isaiah, marmonna-t-il

dans sa barbe.

Le rusé petit Turc au fez rouge tout délavé n'allait certainement pas

évoquer la deuxième boîte, lors de la transaction de Zürich. Les

Turcs avaient tendance à comprendre ce genre de manigances, médita-t-il, avant de vider la bouteille de whisky et de la jeter dans

une petite caisse, posée au pied du placard.

Tel-Aviv

—Docteur Allegra Bassetti? (Allegra fit volte-face et se retrouva nez à

nez avec David Kaufmann.) Salut, je me présente: David Kaufmann.

Bienvenue en Israël, dit-il avec un large sourire.

—Bonjour, monsieur Kaufmann. Je vous remercie, répondit-elle, avant de lui serrer la main.

Sa poigne était ferme et assurée. Ce grand et costaud Israélien à la

peau bronzée n'était pas vraiment ce à quoi elle s'attendait. Cet homme était bien séduisant, se dit-elle, et la cicatrice sur sa joue droite ajoutait à son sex-appeal. Au premier coup d'oeil, il devait avoir dans les quarante-cinq ans. Allegra s'était imaginé un docteur

en archéologie doublé d'un expert ès araméen et grec ancien, un petit peu plus scolaire, beaucoup plus vieux, et moins athlétique. Si

elle avait connu son âge véritable, une cinquantaine déjà bien entamée, peut-être aurait-elle été encore plus étonnée. Elle se remémora un bref instant la remarque du Pr Gamberini quant à son

statut marital.

–J'ai appris que vous parliez couramment anglais, hébreu et italien?

Mes félicitations, observa-t-il en lui prenant sa valise.

–Merci beaucoup. Mais mon hébreu est un poil rouillé, vous savez.

C'est très gentil à vous de vous être déplacé. Je n'arrive pas à croire

que je me trouve en Israël, avoua-t-elle.

–Et vous n'avez encore rien vu. Onslow n'attend plus que vous.

–De qui s'agit-il? Votre chauffeur?

–Non, de ma voiture. L'un de mes amis, un attaché militaire britannique, m'en a fait cadeau avant son départ pour Londres.

L'Honorable Harrington-Smythe Onslow; nous ne l'appelions jamais

par son titre complet. Pour nous, c'est juste Onslow.

-C'est très généreux de la part de votre ami.

-Vous n'avez pas encore vu Onslow.

On ne peut plus perplexe, Allegra suivit son séduisant partenaire de

recherches jusqu'au parking, où il avait garé la vieille Land Rover.

L'inscription « Université Hébraïque » avait été peinte à la main sur

les portes de devant.

-Pardonnez-moi pour le manque de confort, fit David, en ouvrant la

portière avant de s'installer de tout son poids sur le siège en vinyle

vert, d'où fut projeté un petit nuage de poussière.

De la poussière en provenance de Jéricho et de plusieurs autres cités bibliques que le sémillant archéologue avait déjà pris soin d'arpenter de long en large.

Il dut s'y prendre à deux fois pour claquer la portière, puis il tourna la

clé de contact. Le moteur d'Onslow commença à toussoter, une épaisse fumée noire éructa du pot d'échappement et le moteur vrombit enfin.

-A moins que vous ne souhaitiez visiter Tel-Aviv, poursuivit David, en

haussant la voix pour mieux se faire entendre sous le rugissement du

moteur, qui, soit dit en passant, est une ville inintéressante au possible, je vous propose de filer droit vers Jérusalem. On prend

un

verre de bienvenue dans l'un de mes bars favoris. Et après, je vous

montre vos appartements. Qu'en dites-vous?

–Je visiterai Tel-Aviv un autre jour, lui répondit-elle.

Elle hurlait presque.

–C'est sûrement le pot d'échappement ou le joint de culasse, expliqua-t-il. Il faudra que j'y jette un oeil, un de ces quatre.

David quitta le parking et roula en direction du sud-est, sur la route

numéro 1. Allegra ressentit comme une poussée d'adrénaline en apercevant le premier panneau indiquant « Jérusa-lem ». Elle fut presque projetée contre le tableau de bord métallique lorsque David

freina brus-quement afin d'esquiver un minibus transportant des passagers arabes.

–Comme vous pouvez le constater, il faut jouer à pile ou face pour

savoir qui sont les plus mauvais conducteurs. Nous ou les Arabes.

–Vous n'avez apparemment jamais conduit en Italie, plaisanta-t-elle.

Nous sommes encore loin de Jérusalem?

–C'est à environ une cinquantaine de kilomètres, mais le campus universitaire se trouve sur le mont Scopus, un peu plus loin. C'est votre premier jour, alors on va braver la circulation et emprunter le

chemin touristique, pour faire un petit détour par la vieille ville.

Demain, réunion au Rockefeller. Mais autant vous prévenir tout de

suite, ces bourses universitaires sont sources de controverses. Ils ne seront peut-être pas très heureux de nous voir.

–Cela a-t-il un rapport avec le Manuscrit Oméga? demanda Allegra,

en essayant de deviner les pensées de David.

–Vous êtes au courant?

–Un petit peu, répondit-elle sur un ton énigmatique. Ça a fait la une

des journaux italiens.

–Eh bien, oui, cela concerne ce manuscrit. Nous ignorons si le Rockefeller dispose réellement d'une copie. Mais ça concerne également les quelques fragments qu'ils détiennent. Ils n'ont pas l'air

d'avoir envie qu'on puisse y accéder. Il y a comme une odeur de mystère à leur sujet. Sinon, ça fait bien des années qu'on aurait pu

les consulter.

–Vous croyez qu'il existe vraiment? Le Manuscrit Oméga, je veux dire? s'enquit Allegra avec curiosité.

–Mon père en est convaincu, en tous les cas, répliqua David. Mais j'ai

quelques doutes. C'est toujours comme ça quand on touche d'un peu

trop près à un mystère archéologique. Et vous?

–Je pense que votre père a probablement raison. Chaque fois que des gens s'approchent de la vérité, il se passe des événements

étranges. Vous savez ce qu'il est arrivé au Pr Rosselli, je présume?

David hocha la tête.

—

Une

bien

triste

histoire.

Lui

et

Yossi

correspondaient

régulièrement. Ils n'ont jamais retrouvé le meurtrier?

Allegra fit non de la tête.

—Le dossier est toujours ouvert, mais les autorités m'ont l'air de ramer. Votre père essaie toujours de déchiffrer les codes?

—Vous avez lu son article sur les manuscrits de la mer Morte?

—Ç'a été un véritable tremblement médiatique en Italie.

—Ça ne m'étonne pas, vu ce qu'il a écrit. Vous le rencontrerez demain, après notre briefing au Rockefeller. Je vais vous emmener

faire un tour dans la vieille ville, et vers sept heures et demie, nous

pourrons peut-être baguenauder jusqu'au Sanctuaire du Livre. Enfin,

si vous le souhaitez, bien évidemment. Le professeur préside une

conférence sur les manuscrits de la mer Morte destinée à quelques

membres du Congrès américain, en visite.

–Le professeur?

–Mon père, si vous préférez. J'ai moi-même arrangé notre réunion au

musée, vers trois heures et demie. Je viendrais vous chercher autour

de deux heures et quart. On ne sait jamais avec les Palestiniens!

La remarque de David n'avait rien d'une plaisanterie.

–Il y a un problème?

–L'ambiance était au calme pendant ces deux derniers mois, mais mieux vaut rester sur ses gardes, en Israël. Vous finirez par vous y

habituer. La plupart des citoyens sont des réservistes, car le pays a

un besoin constant de rester vigilant.

–Vous êtes dans l'armée?

–Autrefois. Tout le monde, les hommes comme les femmes, sert dans les forces défensives, à moins d'être mère ou enceinte. Je suppose qu'il va falloir vous inscrire, ajouta-t-il, en riant.

Elle commençait vraiment à se sentir à l'aise au côté de cet homme

qui, de toute évidence, ne prenait pas la vie trop au sérieux.

–Combien de temps y avez-vous servi?

–Le service militaire dure trois ans, et après ça, vous êtes

directement envoyé sur le front. Dans une unité de réserve jusqu'à

vos trente-neuf ans. En cas de guerre, tout le pays est mobilisé.
Les

bus et les taxis transportent les soldats, les avions et les bateaux
privés sont réquisitionnés par l'armée de l'air ou la marine, et les
bulldozers et les grues tombent entre les mains des ingénieurs.

Résultat, on peut envoyer un quart de million de soldats sur le
champ

de bataille, en une nuit. Mais en 1973, ce n'était pas encore
suffisant.

—Vous y avez participé?

David acquiesça.

—Comme presque tout le monde. J'ai également été réquisitionné
en

67.

—Et votre père?

—Sa carrière est bien illustre que la mienne. Il a été l'un des plus
jeunes généraux de l'armée. Mais il est loin d'y avoir fait
l'unanimité.

C'est peu de le dire. Il pensait, et je suis d'accord avec lui, que la
guerre contre les Arabes n'était pas la solution.
Malheureusement, le

haut commandement et tous les fichus politiciens de ce pays
n'apprécient pas que leurs généraux se montrent trop critiques. Il
n'est pas non plus en odeur de sainteté du côté du Vatican.

—Et comment! J'imagine la tête du club de cardinaux à la parution
de

son article sur les manuscrits de la mer Morte.

—Vous êtes trop bonne. Je suis sûr que le secrétaire d'Etat -

comment s'appelle-t-il déjà? - Petroli?

–Petroni, l'informa Allegra, en frissonnant à l'évocation de ce montre.

–Oui, ce type-là, reprit David, tout en accélérant afin de doubler un

bus en train de cracher sa fumée noire.

Jusqu'ici, la route était restée plate. Et de sa fenêtre, Allegra avait pu

voir une multitude de champs labourés à la terre rouge et fertile de la

plaine côtière. Mais ils venaient enfin d'atteindre les contreforts des

montagnes de Jérusalem.

–Je mets ma main à couper qu'il a failli nous faire une crise d'apoplexie. Oh, excusez-moi. Etes-vous catholique?

–N'ayez crainte. Ma foi est éteinte. Tout à fait éteinte, même, rétorqua Allegra, évitant de lui parler de son passage au couvent. Et

vous?

–Légalement, je suis juif.

–Légalement?

–La judéité est une notion un poil compliquée. Si votre mère est juive

ou que vous vous convertissiez au judaïsme, et ce, peu importe votre

lieu de naissance, alors la loi juive vous déclare comme tel. C'est une

sorte de citoyenneté mondiale, si vous préférez. Vous allez peut-

être

me demander si je partage les croyances des orthodoxes, dans ce cas, la réponse est non. Je dirais que je ne suis pas vraiment fixé.

Religieusement parlant, je veux dire. Mon père est un fervent croyant. Mais seul Dieu connaît la grandeur de sa foi. Lui et ma mère

ont perdu leurs parents durant l'Holocauste. Mais ne vous en faites

pas, ma maman est quelqu'un de tout ce qu'il y a de plus normal!

—Vous me semblez particulièrement bien informé sur le Vatican?

avança Allegra, plutôt intriguée par ses précédentes observations.

—Mon parternel est très ami avec l'évêque local, un Irlandais du nom

d'O'Hara. Qui ne m'a pas non plus l'air de porter les cardinaux dans

son coeur. C'est un chic type. Je vous le présenterai.

Ils gravirent l'interminable route pentue de la banlieue de Jérusalem.

Allegra n'en croyait toujours pas ses yeux. Elle se trouvait enfin en

Israël. La Terre promise!

—La vieille ville a plus de quatre mille ans, poursuivit David. Le roi

David l'a proclamée capitale du peuple juif près de mille ans avant

que le Christ ne chasse les Philistins. (Allegra ne put s'empêcher de

sourire. La gouaille et l'irrévérence de ce David Kaufmann

commençaient à vraiment lui plaire.) Peu de temps après, son fils

Salomon a érigé le premier temple. Il a ensuite fallu attendre près de

quatre cents ans pour que ces bons vieux Babyloniens envahissent la

cité et l'anéantissent. En -586 avant Jésus-Christ, pour être tout à fait

précis, Néhémie a fait bâtir le second temple quarante années plus

tard. (David évita de justesse un taxi jaune palestinien.) Alexandre le

Grand a de nouveau détruit la ville en -332 avant Jésus-Christ, mais

le deuxième temple est resté debout jusqu'à ce que les Romains, et

leur style inimitable, ne le rasant en 70 après la naissance du Messie.

L'actuel Mur occidental, ancien mur des Lamentations en est le seul

et unique vestige.

Au bout de la route de la vieille Jaffa, ils atteignirent la place Zahal, et

Allegra put enfin apercevoir les murailles de la vieille ville. Durant

ses études, elle avait appris qu'elles avaient survécu depuis leur construction, entamée, en 1537, par Suleyman le Magnifique, le sultan ottoman de la mythique Istanbul. Au pied des imposants blocs

de pierre, se déployait un mélange anachronique d'ancien et de moderne.

Les yeux écarquillés, Allegra contempla l'assourdissant ballet de voitures, de camions, de cars de touristes, de sheruts - les minibus blancs des Israéliens - et leurs équivalents palestiniens, de couleur jaune, cherchant à se frayer un chemin au beau milieu de la circulation.

—Voici la Porte de Jaffa, et au loin, vous pouvez voir la Citadelle, lui

apprit David, en pointant du doigt les blocs massifs au pied d'une énorme tour de pierre. Plus connue sous le nom de Tour de David.

Juste avant l'époque du Christ, Hérode l'a rebâtie et elle héberge aujourd'hui le Musée d'histoire de Jérusalem. Quand nous aurons retrouvé la trace d'autres manuscrits de la mer Morte, je vous initierai aux mystères de la vieille ville. Promis, juré.

—Avec grand plaisir, déclara Allegra, juste avant que David ne

Onslow sur le parking de l'hôtel.

Des projecteurs illuminaient élégamment la façade de l'hôtel de la

Colonie Américaine, l'un des plus luxueux et réputés palaces de Jérusalem. Son architecture ressemblait à celle d'une forteresse turque et les chambres donnaient sur une sublime cour intérieure,

ornée de palmiers, de jardins et de fontaines.

—Désirez-vous une table, docteur Kaufmann? lui demanda Abdullah,

le barman du bar, tout en lui indiquant une alcôve vacante sous l'une

des vieilles arches de grès.

David se tourna vers Allegra pour l'interroger du regard.

–Je serais ravie de rester au bar. J'ai dû demeurer assise pendant des heures, à bord de l'avion, expliqua-t-elle alors en souriant à Abdullah. Ce sera une bière, pour moi.

–Et moi mon coeur cherche une femme, plaisanta David. Lehaïm, déclara-t-il, en levant le verre que venait de lui servir Abdullah.

–David!

Ce dernier se retourna et aperçut Tom Schweiker qui s'approchait du bar.

–Tom! Comment vas-tu? Ça fait une paye, dis-moi. J'aimerais te présenter l'une de mes amies, le Dr Allegra Bassetti. Allegra est une

experte en ADN archéologique. Elle est venue nous aider dans nos

recherches. Ma chère, voici Tom Schweiker. Tom est journaliste, mais ne vous méprenez pas, c'est un type bien!

–David a un goût très sûr en matière d'amies, à ce que je vois, fit Tom

dans un sourire. (Il serra chaleureusement la main d'Allegra.)
Soyez

la bienvenue à Jérusalem.

–Enchantée de vous connaître, monsieur Schweiker. Je vous ai souvent regardé lorsque vous couvriez les affaires du Vatican, à Rome, répondit Allegra, surprise par l'esprit de camara-derie qui

liait

les deux hommes.

–Une bière, s'il vous plaît, Abdullah, demanda Tom, en jetant un coup

d'oeil autour de lui. Bizarre. Le ventripotent vantard du Rockefeller

n'est pas dans les parages. Dieu soit loué.

–Le ventripotent vantard? répéta Allegra d'une voix intriguée.

–Mgr Derek Lonergan, indiqua David. Il est censé présider la petite

réunion de demain.

–Petit chanceux, va, observa Tom. Bon alors? Ça progresse comment l'accès aux ma-nuscrits?

David esquissa un geste vague.

–Pour l'instant, on a même du mal à se trouver un bureau. Chaque

fois que le scandale des manuscrits ressurgit, il fait la une des journaux pendant des plombes et puis vous rappliquez.

–Oui, mais pour couvrir un nouvel attentat dans un bus, ironisa Tom.

Trois bières, s'il vous plaît, Abdullah.

–L'accès à ces manuscrits a toujours été difficile à négocier, observa alors Allegra.

–Mais les choses ont l'air de s'améliorer, intervint David. En 1991, le

nouveau directeur de la Bibliothèque Huntington de San Marino, en

Californie, est tombé sur un ensemble de photo-graphies

longtemps

oubliées qui dévoilait les manuscrits conservés dans un coffre.

Contrairement au Vatican, la Huntington croit dur comme fer en la

liberté intellectuelle. Et malgré la menace de procès en tout genre, la

bibliothèque a pris le risque de publier ces photos. Mais j'ai comme

l'impression que les ennuis ne font que commencer. Le Vatican

interdit l'accès aux originaux. Sans oublier le problème de datation

de ces manuscrits. Malgré la férocité des sbires de Ben Laden et le

fait que les quelques chanceux ayant pu y accéder n'ont jamais remis

le pied en Israël depuis la guerre de 1967, ce maudit Lonergan

continue de tout nier en bloc.

—Je crois l'avoir déjà vu répondre à une interview à ce sujet. C'est un

homme plutôt gros, n'est-ce pas? demanda Allegra.

Tom sourit de toutes ses dents.

—Et doté d'un ego tout aussi disproportionné. C'est un Américano-

Britannique. David et moi avons déjà notre opinion sur lui. Il sera

intéressant de connaître la vôtre.

—Vous n'avez pas l'air de beaucoup l'apprécier?

—C'est un euphémisme, rétorqua David. Il s'agit d'un universitaire élitiste, mais le Vatican semble l'apprécier. Il soutient leur cause, à

vrai dire. Je m'interroge parfois sur sa servilité.

Tom Schweiker enregistrait chaque détail de la conversation entre

Allegra et David. Lorsque le Vatican était en jeu, il avait de bonnes

raisons de chercher à dévoiler la vérité. Mais jamais il n'en parlerait à

David, même s'ils savaient tous les deux à quel point cela se révélait

utile. David était l'un de ses amis et Tom Schweiker envisageait toujours les choses sur le long terme. David Kaufmann constituait une source d'informations bien trop importante pour qu'il s'empresse

de chercher à faire les gros titres sur le court terme.

—L'équipe du Vatican date l'origine des manuscrits à environ deux cents ans avant le Christ, déclara Allegra. C'est probablement vrai pour certains d'entre eux, mais d'après mes recherches, d'autres auraient été écrits à l'époque du Messie et reprennent certains de ses enseignements, et d'autres plus anciens. La datation au carbone

résoudrait la question de manière simple et définitive, mais le Vatican s'y oppose depuis le début.

—Je pense que vous avez raison, confessa David. Leur défense est bien trop violente, et quiconque conteste leur opinion prend le risque

d'essuyer la colère des cardinaux. Comme c'est arrivé pour plusieurs

éminents universitaires. Selon moi, le Vatican nous cache

sûrement

quelque chose.

Allegra acquiesça.

–J'ai toujours pensé que le Vatican voulait mettre le plus de distance

possible entre le Christ et les manuscrits de la mer Morte.

–Mais pourquoi? demanda Tom.

–Si l'on pouvait prouver que le Christ a développé sa philosophie sous l'influence des Esséniens, poursuivit Allegra, cela menacerait

l'essence même des enseignements du Vatican, sans bien évidemment oublier la supposée divinité de Jésus, le caractère unique de ses paroles. Et également sa présence sur terre et la naissance d'une nouvelle religion.

David fut impressionné par cette volonté qu'avait sa nouvelle collègue de remettre en question la tradition. Quand bien même celle-ci était profondément ancrée au coeur de l'histoire. Cette Allegra cachait bien plus de mystères que ce qu'elle voulait bien laisser voir. Conscient qu'il était en train de la fixer avec intensité, il

se tourna alors vers Tom.

–Pour monsieur Tout-le-monde, ça ne doit pas vouloir dire grand-chose, observa David, mais tout ce qui relie le Christ aux Esséniens

est susceptible de donner des vapeurs aux pontes du Vatican.

–J'ignore s'ils mentionneront le Manuscrit Oméga au briefing de

demain, s'interrogea alors Allegra, tout en se demandant comment

Tom allait réagir.

Celui-ci lui adressa un large sourire.

—Lonergan va faire semblait de nous accueillir chaleureusement, mais ne vous attendez pas à ce qu'il coopère, et surtout pas au sujet

du Manuscrit Oméga. Il risque même de nier son existence, et s'assurer que vous en sachiez le moins possible, fit-il alors... (Il consulta sa montre.) bon, faut que je me sauve. La face de furet doit

encore être en train de s'arracher les cheveux. Ravi d'avoir fait votre

connaissance, Allegra. Mais nous aurons sûrement l'occasion de nous revoir.

—La face de furet? répéta Allegra avec curiosité.

—C'est son producteur. Un bel abruti, apparemment, l'informa David,

tandis qu'ils suivaient Tom hors du bar.

Abdullah attendit qu'ils aient totalement disparu et se jeta sur le téléphone.

La sonnerie de son petit réveil de voyage était particulièrement efficace, et Allegra dut s'y prendre à deux fois pour enfin parvenir à

l'arrêter. Elle fut aveuglée par la lueur matinale perçant à travers la

grande fenêtre de sa chambre. Il lui fallut quelques secondes pour

reconnaître les lieux, jusqu'à ce que l'effet de somnolence dû au décalage horaire se dissipe totalement. Elle s'était attendue à être installée dans une minuscule « cellule » universitaire. Mais la bourse

de la Médina avait jugé bon de lui octroyer un spacieux appartement,

et situé à seulement dix minutes de marche du campus du mont Scopus.

Le bâtiment siégeait au bout d'un paisible cul-de-sac bordé d'arbres.

Les balcons de sa chambre et du salon offraient une vue imprenable

sur Jérusalem. Au loin, elle pouvait apercevoir la vieille ville et la

banlieue de Jérusalem. Le soleil du matin illuminait la coupole du

Dôme du Rocher, atteignant près de trente-cinq tonnes. C'était l'un

des édifices les plus majestueux de la Ville sainte et le troisième lieu

le plus sacré et vénéré de l'islam. A la droite du Dôme et au-delà,

Allegra put distinguer la morne coupole grisâtre de l'église du Saint-

Sépulcre, qui avait été bâtie à l'endroit de la crucifixion de Jésus, dans le Quartier chrétien de la vieille ville. A la gauche du Dôme, s'étendaient la vallée du Kidron et le mont des Oliviers. Allegra s'étira

avec ravissement. Elle avait obtenu une matinée de libre et allait pouvoir se rendre à pied jusqu'à l'université afin de boucler les

procédures d'inscription et se préparer pour la petite réunion avec

Mgr Lonergan. Elle se rendit compte qu'elle avait également hâte de

revoir David.

Son sentiment de plénitude fut soudain perturbé, lorsque les murs du

bâtiment se mirent à trembler. Quand les secousses cessèrent,

Allegra alla ouvrir doucement la porte menant au balcon. Sous ses

yeux, la rue semblait calme. Elle ne constata aucun dégât apparent,

n'entendit aucune sirène. Mais elle redoutait une réplique.

A deux heures, Allegra était déjà prête. Mais il lui fallut attendre le

coup de trois heures pour voir débouler Onslow. David se pencha sur

le côté et tira le câble qui faisait office de poignée, du côté passager.

—Désolé pour mon retard, s'écria-t-il, avec un sourire enfantin. Vous

avez ressenti la se-cousse? lui demanda-t-il alors, en quittant le cul-

de-sac à toute vitesse.

—Oui. Et ça m'a un peu effrayée, à vrai dire. Y a-t-il beaucoup de dégâts?

—Non, seulement minimes. Ça nous fait le coup tous les ans. Mais cette secousse était particulièrement violente, de niveau six sur l'échelle de Richter. L'épicentre a été localisé aux alentours de la

mer Morte. Mais il n'y a pas âme qui vive par là-bas. Autant dire qu'on

a eu du pot.

Pour la deuxième fois en deux jours, Allegra fut obligée de s'agripper

au tableau de bord, lorsque David fonça en trombe dans la circulation de Jérusalem, doublant ou esquivant frénétiquement les

bus, les sheruts et tous les autres véhicules se trouvant sur son chemin.

—Vous n'utilisez jamais votre klaxon? lui demanda-t-elle d'une petite

voix innocente, quand un nouveau piéton bondit en arrière et courut

se mettre en sécurité à l'intérieur d'une boutique.

—Ça ne sert à rien. Avec le boucan que fait Onslow, ils nous entendent arriver à deux kilo-mètres.

Allegra haussa les sourcils, mais David d'y prêta guère attention. Il y

avait encore un « petit garçon » en David Kaufmann, se dit-elle. Et

cela le rendait d'autant plus attirant et sympathique.

—Soyez les bienvenus au Musée Rockefeller.

Mgr Lonergan serra la main de David, puis d'Allegra. Et elle eut l'impression de saisir un poisson gras et humide. Elle lui adressa un

sourire de politesse et se tourna vers David avec un air de « vous auriez pu me prévenir », tandis qu'ils suivaient l'homme lige du

Vatican jusque dans son bureau. Lonergan avait le visage rougeaud

et quelques fins cheveux roux et filandreux luisaient sur son crâne

rosâtre et à moitié dégarni. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et son haleine empestait le whisky. Quant à la cordelette de sa

soutane, elle avait tout bonnement disparu sous les plis de sa panse.

David ne put s'empêcher de sourire, en observant le petit air dégoûté

d'Allegra.

—Le directeur vous présente ses excuses, et il m'a demandé de vous

briefer à sa place, déclara Lonergan, en retirant les piles de papiers

entassés sur deux vieilles chaises. Le cas des manuscrits de la mer

Morte est à la fois simple et complexe, débuta-t-il d'une voix

pompeuse. Simple, parce que beaucoup de choses ont été écrites

quant à leurs supposés contenus. En réalité, ils ne révèlent rien de si

extraordinaire. Les parchemins bibliques, sources d'information,

sont déjà disponibles dans l'Ancien Testament. Et il n'y a pas

vraiment de différence par rapport aux Ecritures. Ils présentent

certes un intérêt, mais néanmoins mineur, et ne nous apprennent

rien que nous ne savons déjà, au sujet de cette paisible communauté

essénienne, ayant délibérément choisi de vivre en autarcie à

Qumrân. D'un autre côté, poursuivit-il, en dévisageant Allegra, rassembler les fragments et établir des conclusions en déchiffrant le script antique constitue une tâche nécessitant beaucoup d'expertise.

—Quelle est la datation de ces manuscrits, Monseigneur? demanda David, peu impressionné par la fausse solennité de leur interlocuteur. Selon certains scientifiques, ils dateraient en réalité de l'époque du Christ.

—Et vous appelez ça des scientifiques, monsieur? Pour moi, ils sont tout le contraire. Nous sommes absolument certains que tous les fragments, ou du moins ceux que nous avons eu le temps d'examiner, remontent à la période préchrétienne. Il n'y a aucun doute là-dessus.

David découvrit la faille et s'y faufila dans la foulée.

—Alors comme ça, il existe des fragments qui n'ont pas été examinés.

Pendant quelques secondes, Derek Lonergan eut l'air d'être victime

de constipation. Son visage devint rouge foncé et il cligna plusieurs

fois ses yeux globuleux avant de répondre.

—Un très petit nombre de ces manuscrits est toujours conservé dans

la chambre forte, finit-il par confesser d'un ton dédaigneux. D'après

une traduction rapide, il s'agirait de copies de un ou deux livres mineurs de l'Ancien Testament.

–Connaissez-vous leur datation? demanda Allegra.

–Elle reste encore à déterminer mais, par rapport à celle des fragments déjà analysés, je dirais entre -200 et -100 avant Jésus-Christ.

–Cette analyse inclut-elle la datation au carbone, Monseigneur? demanda Allegra avec nonchalance.

Lonergan arbora de nouveau un petit air constipé.

–Permettez-moi de vous rappeler, docteur Bassetti, que ces manuscrits sont absolument inestimables. Nous n'avons aucunement

l'intention de les abîmer en en soumettant quelques échantillons à

une horde de chimistes. Le lin dans lequel ils sont enveloppés a déjà

été sujet à ce genre d'analyse. Toutefois, fit-il avec emphase, lorsque

vous aurez passé autant de temps que moi dans ce type de domaine,

vous apprendrez qu'il existe bon nombre d'autres méthodes de datation. Et toutes aussi précises, si ce n'est plus. Les pièces de monnaie découvertes à Qumrân, par exemple. Sans bien évidemment

omettre la paléographie.

–La paléographie?

–La science de l'étude comparative de la calligraphie ancienne, ou

plus simplement, les changements évidents dans l'évolution de l'écriture à la main que l'on date en fonction de ce style, l'informa Lonergan avec condescendance, comme si Allegra n'était qu'une médiocre petite écolière.

–Je sais ce qu'est la paléographie, mon bon monsieur, rétorqua-t-elle d'une voix égale. J'ai déjà eu recours à cette science pour dater

un manuscrit. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que les résultats

obtenus sont bien peu fiables.

Le sourire qu'elle lui adressa alors le rendit furieux.

–Quand vous aurez acquis un peu plus d'expérience, docteur Bassetti, alors peut-être, je dis bien peut-être, pourrons-nous en discuter plus sérieusement, contre-attaqua-t-il, ne faisant rien pour

dissimuler le mépris dans sa voix. Maintenant, si vous voulez bien me

suivre, nous allons entamer une petite visite du musée.

Ils suivirent la soutane délavée en train de se dandiner dans le couloir menant à la parche-minerie.

Allegra fit de son mieux pour garder son sérieux.

La bibliothèque était une longue salle rectangulaire avec trois rangées de tables à tréteaux, disposées sur toute la longueur et où

se trouvaient plusieurs douzaines d'épais caissons de verre, derrière

lesquels étaient précieusement conservés les centaines de

fragments de manuscrits rassemblés par la petite équipe internationale, sous l'égide de chercheurs affiliés au Vatican.

–Voici la salle des parchemins, annonça inutilement Lonergan. Je vous prierais de ne pas toucher aux protections de verre. Comme vous pouvez le constater, les rumeurs quant au caractère secret de

ces documents sont totalement infondées. Chacun des membres de

l'équipe internationale est libre d'accéder à ce lieu et d'observer ce

que les autres membres y font.

David voulut dire quelque chose. Mais il se ravisa. La parcheminerie

était déserte. Aucun chercheur à l'horizon. L'utilisation du verbe « faire » était par conséquent discutable. Lui et Allegra se montrèrent

plutôt perplexes lorsque Lonergan leur fit également visiter la section administrative du musée: plusieurs salles équipées de bureaux avec ordinateurs. Ils finirent par atteindre le sous-sol hébergeant les labos photos.

–C'est ici que se trouve la chambre forte? demanda David d'une petite voix innocente, tandis qu'ils passaient devant les lourdes portes d'acier qu'il avait déjà eu l'occasion de franchir durant la guerre des Six Jours de 1967.

–Seul le directeur en possède la combinaison, mentit Lonergan, en

veillant bien à ne pas s'attarder devant ces portes.

–Les fragments contenus dans cette chambre forte devraient peut-être être analysés. Croyez-vous que nous pourrions vous y assister?

suggéra David.

–C'est totalement hors de question, rétorqua Lonergan avec emphase. Ils ont déjà été étudiés. Et, reprit-il clairement, la décision

de vous affilier et de vous laisser entamer des recherches au

Rockefeller n'a pas encore été confirmée. Permettez-moi de vous le

rappeler. Pendant que l'on vous félicitait pour l'obtention de vos

bourses, la plupart des traductions ont été entreprises. Inutile de

vous faire part de notre surprise en apprenant que le Département

des antiquités a exprimé le souhait de poursuivre des recherches déjà attribuées à d'autres chercheurs confirmés.

–Et, c'est pour quand, la réponse? insista David, lorsqu'ils pénétrèrent enfin dans le bureau de Lonergan.

–

C'est

au

directeur

d'en

décider,

bafouilla

vaguement

l'ecclésiastique. Maintenant, je vais vous demander de m'excuser. Mais j'ai un autre rendez-vous, dit-il, en jetant un coup d'oeil à sa montre.

Abdullah s'apprêtait sûrement à ouvrir le bar de la Colonie Américaine.

–Que pensez-vous de ce Lonergan? demanda David tandis qu'ils grimpaient à bord d'On-slow.

–Les universitaires sont-ils tous comme lui? s'interrogea Allegra, en secouant la tête avec incrédulité.

–Il doit être premier au top cinquante des faces de pet. Enfin, tout ce que j'en dis, c'est que ça ne va pas être du gâteau. Ils feront tout pour protéger leurs trésors, soyez-en sûrs.

–Il n'a pas eu l'air de vouloir vous laisser pénétrer dans la chambre forte, observa Allegra.

–Vous l'avez remarqué. Je me demande bien ce qu'elle contient. J'ai un moment pensé qu'il allait l'ouvrir, puisqu'il a évoqué le fait qu'elle renfermait d'autres fragments.

David se dénicha une place et gara Onslow non loin de la Porte Neuve. Ils marchèrent en direction des enceintes de la vieille ville. La foi d'Allegra, religieusement parlant, n'était plus qu'un lointain souvenir, mais à l'instar de tous ceux visitant Jérusalem pour la toute

première fois, Allegra fut émerveillée par le spectacle. Ils arpentèrent les pavés sur lesquels le Christ et ses disciples, Ponce Pilate, le roi David et de nombreux autres, avaient posé le pied, plusieurs millénaires auparavant. David et Allegra s'arrêtèrent un instant devant l'église du Saint-Sépulcre, demeure du tombeau de Jésus. Puis ils marchèrent vers l'extrémité est de la rue du Roi David

et en direction du souk central, trois rues parallèles recouvertes par

des arches de pierre remontant au temps des croisades. Allegra huma les senteurs, tandis qu'ils s'aventuraient au coeur du souk el-

Lakhamin, ou marché des bouchers, avec ses morceaux de viande fraîchement découpés et ses poulets pendus à de gros crochets, au

fronton des alcôves à carreaux blancs. Allegra eut l'impression d'être replongée plusieurs siècles en arrière. Un peu plus loin, dans

les souks el-Attarin et el-Khawaiat, les Arabes avaient entassé leurs

denrées sous de minuscules voûtes de pierre, datant également du

temps des croisades, et ils s'interpellaient, au milieu de vieux seaux

en plastique bleu, remplis à ras bord d'olives vertes et noires. Noix

de muscade, piments, graines de cumin et d'autres épices en grand

nombre étaient empilés sur des caisses en bois ou enveloppés

dans

du plastique. Oranges de Jaffa, aubergines, pommes cannelles, tomates, betteraves, choux ainsi qu'une myriade d'autres fruits et légumes avaient été disposés à même les pavés lisses. Ils passèrent

devant une boulangerie au coin d'une nouvelle ruelle couverte, où

des pains sucrés et de savoureuses pâtisseries étaient présentés sur

des plateaux de bois.

–L'histoire de cette ville est absolument fascinante, déclara Allegra.

J'ai encore du mal à croire que je suis en train de m'y balader.

–C'est l'une des plus belles cités du monde, admit David. La seule ville du globe où se réunissent les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le catholicisme et l'islam.

Jérusalem. Il s'agissait de l'un des points cruciaux de tout le Moyen-

Orient. Source de tensions et de déchirements interreligieux. Mais

également l'une des clés pour régler le conflit israélo-palestinien.

Sacrée pour les juifs, depuis le jour où le roi David avait chassé les

Jébuséens plus de mille ans avant l'avènement du Christ, et la déclarant capitale du peuple juif. Sacré pour les chrétiens, car c'était

là que leur sauveur avait été crucifié et enterré. Sacrée pour les musul-mans, c'était la cité où Mahomet était monté au ciel, à

partir de

Haram al-Sharif, le Dôme du Rocher.

Trois grandes religions, en lutte permanente, et vénérant toutes un

seul et même Dieu, médita Allegra, alors qu'ils marchaient jusqu'à

Onslow.

Le Sanctuaire du Livre, partie intégrante du Musée d'Israël, situé à

l'ouest de la vieille ville, non loin de la Bibliothèque nationale et de la

Knesset, avait été édifié en 1965, pour y conserver exclusivement les

manuscripts de la mer Morte, alors détenus par le gouvernement

israélien. L'édifice était d'une conception architecturale assez

particulière, inspirée des parchemins eux-mêmes. Le toit se

présentait sous la forme d'un dôme blanc, s'inspirant du couvercle

des jarres à l'intérieur desquelles les reliques avaient été

découvertes. Un mur de granit noir se dressait devant l'entrée

principale. Ce contraste entre le noir et le blanc faisait référence à la

Guerre des Manuscrits, dépeinte comme quarante années d'un

combat titanesque entre le Bien et le Mal, que la civilisation n'allait

pas tarder à revivre. Une lutte opposant les « Fils de la Lumière » et

les « Fils des Ténèbres », et qui annoncerait l'avènement d'un

nouveau Messie.

David bondit à l'intérieur du vestibule, avec Allegra à ses côtés.

–Bonsoir, Yitzhak, fit-il au garde de la sécurité et lui indiquant l'un

des nombreux passes accrochés à une chaîne autour de son cou.

–Allez-y, docteur Kaufmann, votre père est sur le point de commencer. Bienvenue en Israël, docteur Bassetti.

–Merci infiniment, répondit-elle, plutôt étonnée que le garde connaisse son nom.

–Vous appelez tout le monde par leur prénom ici, ou quoi? lui demanda-t-elle, alors qu'ils franchissaient le magnétomètre.

–Non, seulement les gens qui peuvent m'intéresser. Ceux des gardes

de la sécurité et des équipes de dactylos, l'informa David en éclatant

de rire, avant de la guider au coeur d'une longue allée à l'éclairage

feutré.

« Comme vous pouvez le constater, les cavernes ont été reconstituées. L'endroit auprès duquel résidait la communauté essénienne et la zone entourant Qumrân, où les manuscrits ont été

découverts. Leur civilisation était extrêmement avancée, poursuivit-

il, en pointant du doigt un planétaire.

Un modèle de bronze symbolisant le système solaire. Au centre, une

large boule de bronze tournant au sommet d'une tige en fer

représentait le soleil. Tout autour, les planètes du système solaire étaient figurées par de plus petites boules de bronze qui pivotaient sur elles-mêmes et opéraient des orbites elliptiques autour de ce même soleil.

–Je ne comprends pas. Cet ensemble compte dix planètes, observa

Allegra. La découverte de la dixième planète ne s'est faite que très récemment.

–Intéressant, n'est-ce pas?

En 1999, deux équipes scientifiques - l'une de l'Université de Louisiane, à Lafayette, et l'autre, de l'Université Ouverte du Royaume-Uni - avaient affirmé que les orbites des comètes les plus

éloignées, au sein des étendues glacées du système solaire, se rejoignaient mystérieusement et opéraient d'impressionnantes orbites elliptiques, sous l'influence d'une planète inconnue. Ces mêmes équipes en avaient alors déduit qu'il existait une dixième planète, à plusieurs trillions de kilomètres.

–Si ce modèle était à échelle réelle, poursuivit David, et que notre planète la plus éloignée, à savoir Pluton, était placée à un mètre du soleil, alors la dixième planète serait positionnée à environ un kilomètre de distance.

–Ce qui explique pourquoi aucun de nos télescopes n'a pu la localiser, fit remarquer Allegra. Les Esséniens n'auraient jamais

pu

découvrir une telle chose, n'est-ce pas?

–Non. Mais cette communauté est beaucoup plus énigmatique que

nous ne le pensons. Le modèle s'inspire d'un diagramme découvert

au sein de la bibliothèque de Qumrân. Apparemment, les Esséniens

étaient passionnés d'astronomie, déclara David, en pointant du doigt

un télescope antique conservé dans une vitrine.

–Je pensais que le télescope n'avait été inventé qu'au XVII^e siècle?

–Galilée, admit David, mais les archéologues ont toujours été intrigués par les lentilles de cristal qui précèdent son invention.

L'une d'entre elles se trouve au British Museum et a été découverte

dans une tombe égyptienne, l'autre date de 7 années avant la naissance du Christ et fut mise à jour en Assyrie. Les deux lentilles

reproduisent

mécaniquement

une

formule

mathématique

particulièrement complexe. Il existe une théorie comme quoi les

Esséniens auraient découvert le télescope bien avant Galilée. Mais le

second modèle essénien est encore plus intéressant, fit-il. Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers une nouvelle vitrine.

—On dirait la double hélice de l'ADN, s'émerveilla Allegra, tout en songeant aux théories de Francis Crick et d'Antonio Rosselli.

—Exact. Ce modèle s'inspire également d'un diagramme découvert dans la bibliothèque de Qumrân. Les Romains ont peut-être anéanti

l'une des civilisations les plus avancées de toute l'Antiquité lorsqu'ils

ont rasé Qumrân. Nous irons visiter les ruines demain matin. Neuf

heures? Ça vous va? Ou c'est trop tôt?

—Peut-être un p'tit peu trop tôt? Pour vous, je veux dire, demanda Allegra.

—J'essaierai de ne pas arriver en retard, promis, répondit David, du

tac au tac.

En à peine deux jours, lui et Allegra avaient déjà développé une incroyable complicité. Cette femme avait vraiment quelque chose de

spécial et il sentit son coeur tambouriner dans sa poitrine. Son instinct lui dictait de s'approcher un peu plus près, mais il se ravisa,

prit une profonde inspiration et se dirigea rapidement vers l'entrée

de la salle principale. Allegra, quelque peu étonnée par son léger changement de comportement, suivit ses pas.

Ils traversèrent un long couloir et atteignirent enfin l'impressionnante

salle de conférences. La voûte intérieure du dôme était

remarquablement éclairée, diffusant des teintes vertes et orangées.

Juste en dessous, on pouvait distinguer une vaste estrade circulaire

dominant la salle et dotée d'une sorte d'énorme « rouleau à pâtisserie » - du moins aux yeux d'Allegra -, émergeant de son centre. Une fois arrivés, un homme, plutôt grand et à l'allure distinguée, quitta le groupe de sénateurs et vint à leur rencontre.

–Vous êtes presque à l'heure, docteur Kaufmann. Il y a quelque chose qui cloche, là. Vous vous sentez bien, vous êtes sûr? (Yossi

Kaufmann fit un clin d'oeil à Allegra et lui serra chaleureusement la

main.) Vous devez être la fameuse Allegra. Bienvenue en Israël.

Sachez que je compatis pour toutes les horreurs que vous allez vivre

entre les mains de David et d'Onslow, plaisanta-t-il.

Son sourire dégageait la même candeur et la même assurance que celui de son fils. Et leurs rides d'expression étaient en tout point identiques.

Tel père, tel fils.

–David est un véritable gentleman, professeur Kaufmann. Sachez que, pour moi, c'est un honneur de vous rencontrer.

–Je vous en prie, appelez-moi Yossi. Je vous ai bien appelée par votre prénom, non? fit-il en posant son bras sur l'épaule de

David.

Laissez-moi vous présenter nos amis américains. Ensuite, nous débiterons la petite réunion. Ah, oui, également Tom Schweiker de

chez CCN. Mais vous vous êtes déjà croisés, à ce qu'on m'a dit.

—Content de vous revoir, Allegra.

—Et voici cet impayable évêque O'Hara, poursuivit Yossi, qui semble

insister pour que nous filions prendre un dernier verre chez lui, à la

fin du briefing. Ce qui, par expérience, constitue une entreprise des

plus hasardeuses, croyez-moi.

—Enchantée, Patrick, fit alors Allegra. Giovanni m'a tellement parlé

de vous que j'ai déjà l'impression de vous connaître depuis longtemps.

Cet O'Hara était exactement comme Giovanni le lui avait décrit:

cheveux gris dégarnis, yeux verts et pétillants, un visage jovial et une

rondeur reflétant son amour des gens, de la bonne chère et du bon

whisky. Giovanni lui avait également révélé que Patrick était doté de

l'un des plus brillants intellects de tout le catholicisme; en un mot, un

homme disposé à débattre et à argumenter.

—Bienvenue en Terre promise, Allegra. Je serais vous, je ne croirais

pas tout ce qu'on vous dit à son sujet. La situation est encore pire que ça, croyez-moi, gloussa l'évêque.

–Et voici enfin mon épouse, Marian, reprit Yossi.

–Toutes mes félicitations pour votre bourse, Allegra. Yossi m'a bien

souvent vanté vos mérites.

–Merci infiniment, madame Kaufmann. Vous me faites beaucoup trop

d'honneur, répondit poliment Allegra.

–Appelez-moi Marian. Vous faites partie de la famille à présent.

–On se calme, on se calme, protesta David. Nous ne sommes pas encore mariés.

–David Kaufmann!

Allegra sourit à la chaleureuse remontrance de Marian.

–J'ai appris que vous aviez fait aujourd'hui la connaissance de Mgr

Loneragan? reprit Yossi.

–David m'a assuré qu'ils n'étaient pas tous comme lui, observa Allegra avec diplomatie.

–N'en soyez pas si sûre. Certes, ce ne sont pas tous des poivrots et des goujats, déclara Yossi. (Allegra comprit alors de qui David tenait

sa gouaille.) Mais dans l'ensemble, ils sont bien tristement décalés de

la réalité. Ils n'ont toujours pas approuvé votre affiliation, ni même

obtenu un bureau, mais nous allons continuer à faire pression. En

attendant, l'Université Hébraïque vous a attribué un laboratoire au

complexe de biochimie. L'espace est plutôt restreint mais il dispose

d'un équipement dernier cri. Il existe encore certaines choses que le

Vatican ne peut pas contrôler, ajouta-t-il avec une voix empreinte de

mystère. (Il s'excusa et monta les marches menant à l'estrade.

L'ingénieur de son de chez Cohatek, aux cheveux plus noirs que la

nuit, hocha la tête en direction de Yossi, pour lui indiquer que les micros fonctionnaient.) Mesdames et messieurs, débuta le Pr

Kaufmann, soyez les bienvenus au Sanctuaire du Livre. Derrière moi,

à l'intérieur des vitrines, vous pouvez voir le Grand Manuscrit d'Isaiah et ses soixante-six chapitres, déployés sur près de sept mètres.

Découvert au sein de la bibliothèque des mystérieux Esséniens, à Qumrân, l'inestimable document avait été rédigé près de cinq siècles

avant le Christ. Les sénateurs écoutèrent attentivement Yossi leur

raconter comment ces parchemins avaient été trouvés, et de quelle

manière certains d'entre eux avaient au final atterri entre les mains

des Israéliens.

Certains des manuscrits n'ont été acquis par Israël qu'à la

libération

du Musée Rockefeller, opérée par les forces armées israéliennes durant la guerre des Six Jours. Pour ceux que cela intéresse, le Dr David Kaufmann vous en apprendra un peu plus à ce sujet. Il a personnellement participé à leur saisie, les informa Yossi, en adressant un clin d'oeil à son fils. Isaiah contient un terrible avertissement prononcé à l'encontre de notre civilisation, poursuivit-

il. Les paroles d'Isaiah sont plutôt éloquentes: « La Terre sera totalement dévastée et totalement dépouillée ». Isaiah, tout comme

Daniel, Enoch et les révélations des prophéties, beaucoup plus récentes, de Nostradamus et d'Edgar Cayce, évoque toute une multiplication de guerres, un fossé grandissant entre les riches et les

pauvres, de profonds bouleversements climatiques, un dérèglement

des océans ainsi que de nombreux tremblements de terre de plus en

plus dévastateurs. Mes propres recherches concernant les codes contenus dans les manuscrits de la mer Morte nous fournissent des

indices au sujet d'un soi-disant compte à rebours final, dont la clé réside dans l'un des manus-crits, plus connu sous le nom de Manuscrit Oméga.

–Je pensais qu'il s'agissait d'un mythe? suggéra le sénateur républicain de l'Alabama.

–Et vous n'êtes pas le seul à le croire, lui répondit Yossi avec un sourire. Mais il existe une preuve irréfutable: le Manuscrit de la Guerre, le Manuel de Discipline, le Manuscrit du Temple et le Manuscrit d'Isaiah contiennent des écrits confirmant son existence.

Là réside notre clé. Nous sommes désormais immunisés contre les prophéties antiques, mais j'ai dans l'espoir, cher sénateur, d'élucider

l'avertissement contenu dans le Manuscrit Oméga avant qu'il ne soit

trop tard. C'est pourquoi nous allons étudier ces prophéties d'un peu

plus près.

–Vous avez vraiment libéré le Musée Rockefeller? murmura Allegra,

en réalisant que ce David lui cachait encore bon nombre de ses mystères.

La remarque avait attisé sa curiosité et elle mourait d'envie d'en savoir encore plus sur lui.

–Si seulement mon père avait pu se montrer plus discret. C'est une

très longue histoire, chère Allegra. Autant vous prévenir tout de suite.

Rome

Le cardinal Petroni pressa la touche de l'interphone.

–Petroni, j'écoute!

Mgr Thomas s'était fait à l'irritabilité de son supérieur et à la

déplorable brusquerie avec laquelle il répondait à l'interphone.
Cela

faisait partie intégrante du personnage. Il s'était également
habitué

à la fréquence des appels en provenance des studios new-yorkais
de

CCN. Mais il existait certains rituels chez le cardinal qu'il était
absolument impossible de contester.

—Daniel Kirkpatrick souhaiterait vous parler. Sur la ligne 4, Votre
Éminence.

Le cardinal désactiva impatiemment l'interphone.

—Daniel! Je suis bien content de vous avoir au bout du fil.
Comment

ça se passe à New York?

—Pour le mieux, Lorenzo, et de votre côté?

—Nous n'avons pas à nous plaindre. En quoi puis-je vous être
utile,

mon ami?

—On va la faire à l'envers, cette fois-ci. Je voulais simplement
vous

informer que nous nous apprêtons à diffuser, la semaine
prochaine,

une émission consacrée aux manuscrits de la mer Morte. Le reporter

est l'un de nos nouveaux journalistes. J'ai tout fait pour le virer mais

l'équipe d'International Correspondent fonctionne en indépendant et

m'oblige à diffuser le programme.

—Ce journaliste, c'est Tom Schweiker, n'est-ce pas?

—Bingo. Si ça n'avait tenu qu'à moi, cela ferait bien longtemps que je

m'en serais débarrassé, de celui-là. Mais c'est du gros calibre. Et je

n'ai pas votre pouvoir, à mon grand dam! Sinon les choses seraient

bien différentes dans ces bureaux, croyez-moi.

—Ça viendra, Daniel, ça viendra. Mais revenons à nos moutons.

Connaissons-nous le contenu de cette émission?

—Je vous ai envoyé un e-mail. Elle va surtout traiter de la datation

des manuscrits. Rien de plus. Et je me demande d'ailleurs pourquoi

ils nous emmerdent avec ça. Le hic, c'est que les Israéliens font pression. Le Pr Kaufmann? Ça vous dit quelque chose?

—Je le connais. Encore un de ces fichus Juifs. Je vais contacter notre homme à Jérusalem. On reste en contact.

Après avoir raccroché le combiné, le cardinal Petroni contempla longuement les lueurs de Rome à travers sa fenêtre. Connaître l'ennemi. Telle était la base de toute contre-offensive. Il se

demanda

si ces maudits Kaufmann et le docteur Bassetti n'étaient pas responsables de ce nouveau coup de fil. Il appellerait Lonergan, dès

le lendemain matin.

Jérusalem

–Va te faire mettre, pauvre con, marmonna Derek Lonergan, en tendant sa main libre pour décrocher le téléphone tout en se tenant

la tête de l'autre main.

Sa gueule de bois était tout bonnement interminable.

–Bonjour, Éminence.

–J'ai reçu, hier, un appel en provenance de CCN, à New York, déclara le cardinal Petroni, faisant fi des salutations de rigueur. Le

service d'International Correspondent prépare une émission consacrée à la datation réelle des manuscrits de la mer Morte et l'implication du Vatican. Savez-vous d'où tout cela peut bien venir?

–Aucune idée, Votre Éminence. Mais, comme je vous l'ai déjà expliqué, le Pr Kaufmann est peut-être en train de faire pression.

–Nous n'avons que faire des « peut-être », Monseigneur. Trouvez-moi les coupables.

Va te faire foutre, médita tout bas Lonergan.

–Ils souhaitent vous interviewer, alors restez fidèle à ce qu'on s'est

dit. Ils risquent de vous poser des questions embarrassantes sur

les

deux universitaires, et sur l'accès aux manuscrits. Vous n'avez qu'à

lancer une affectation provisoire, tout en veillant à ce qu'ils ne puissent pas accéder aux manuscrits les plus importants.

–Connaissons-nous le journaliste, Éminence?

–Schweiker. Leur correspondant au Moyen-Orient. Il peut parfois nous être utile, mais en règle générale, il a plutôt tendance à nous

mettre des bâtons dans les roues.

Lonergan prit une profonde inspiration. Schweiker l'avait souvent croisé au bar de l'hôtel. Il avait toujours évité de lui adresser la parole. Mais là, il allait certainement l'interroger. Ce qui n'arrangerait pas ses affaires.

Le nom de Schweiker était plutôt commun aux Etats-Unis et le cardinal n'avait pas l'air d'avoir fait le rapprochement. Lonergan commença à paniquer. L'affaire de pédophilie avait été étouffée il y a

près de quarante ans. Et il n'avait nullement l'intention que tout ça

ressurgisse.

–Trouvez-moi qui fait pression et fissa. Vous vous devez de protéger

les intérêts de la sainte Eglise et, à défaut de me répéter, nous n'avons que faire des « peut-être ».

Et la ligne fut brutalement interrompue.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Qumrân

Allegra fut brusquement réveillée par la sonnerie de son réveil. Elle

se redressa dans son lit, les yeux dans le vague. Juste après le

briefing de Yossi et le dernier verre obligatoire chez le sympathique

Patrick, elle et David étaient sortis dîner. Allegra n'avait exprimé aucune résistance, tout en se réjouissant secrètement du célibat de

son partenaire de recherches. Ils avaient bavardé toute la nuit. Et lorsqu'il l'avait enfin raccompagnée à son appartement, David, d'habitude si bavard, était soudain devenu muet comme une carpe. Il

s'était alors penché en avant pour ouvrir la portière passager d'Onslow et la laisser sortir. Une sorte de malaise s'était installé. David avait finalement brisé le silence:

–La prochaine fois, vous viendrez chez moi et c'est moi qui vous ferai

la cuisine. Faites de beaux rêves, avait-il déclaré, avant de lui déposer un baiser sur les lèvres.

Elle était sortie du véhicule et il lui avait envoyé un baiser soufflé.

Allegra avait eu beaucoup de mal à trouver le sommeil, ne cessant de

s'agiter, une nouvelle fois en proie au tourment. Une nouvelle relation

avec un homme était peut-être envisageable, après tout. Depuis

cette sinistre nuit, à Milan, elle s'était plongée dans ses études, puis

dans ses recherches. Mais les choses se trouvaient sur le point de changer. David l'avait fait rire dès leur première rencontre et elle se

sentait bien auprès de lui. En paix et détendue. Mieux, il lui avait appris à ne pas prendre la vie trop au sérieux. Peut-être était-il temps

pour elle de faire de nouveau confiance à un homme.

—Pardon pour notre départ si matinal, s'excusa David, tandis qu'Onslow gravissait le mont des Oliviers en direction de la route de

Jéricho. La chaleur est déjà étouffante. Nous ferions mieux de partir

avant que le soleil ne se mette vraiment à cogner.

—Vous étiez à l'heure ce matin. Que se passe-t-il? plaisanta Allegra.

—Si vous saviez à quel point ç'a été dur.

—Bon alors, vous m'emmenez où, aujourd'hui?

—Qumrân, chère amie. La Porte de la mer Morte. Un lieu rempli de

mystères et d'intrigues. Je vous rappelle que je suis archéologue, au

cas où vous l'auriez oublié. Et l'un des meilleurs qui plus est, fit-il en

lui jetant un petit regard en coin.

Allegra roula les yeux.

—Je vous répondrai à la fin de la journée, monsieur David Kaufmann.

Qumrân est-elle aussi mystérieuse qu'on le dit ou est-ce seulement

un bobard du Vatican?

–Il doit y avoir un peu des deux. Même si je pencherais davantage pour la seconde éven-tualité. Et le fait qu'ils aient conservé les manuscrits loin des yeux du public pendant près d'un quart de siècle

n'a pas aidé.

–Vous croyez vraiment qu'ils nous cachent quelque chose?

David acquiesça.

–Et comment. Vu l'effort avec lequel ils ont maquillé les datations, ça

doit être du lourd.

Onslow passa en trombe devant un amoncellement de tentes blanches de bédouins, sur les dunes jouxtant la route. David et Allegra franchirent la dernière crête et s'engagèrent le long de la route sinueuse et escarpée qui descendait sur près de mille deux cents mètres jusqu'aux rives de la mer Morte, le lieu le plus bas du

globe, situé à moins quatre cents mètres du niveau de la mer.

L'atmosphère n'était pas seulement étouffante, mais moite et oppressante, et le soleil du matin cognait féroce-ment. Une brume de

chaleur commença à se lever et Allegra aperçut au loin, vers les rivages, les oueds et falaises de Jordanie. Ils croisèrent d'énormes camions transportant des cargaisons en provenance des colonies israéliennes les plus au sud, à savoir Eilat, localisée le long du

rideau

de sécurité de Tibériade, au nord, et protégée par des patrouilles militaires israéliennes, armés jusqu'aux dents et postées à même la

voie. Elles surveillent de près tout véhicule suspect entrant ou sortant de Cisjordanie.

–La mer est-elle profonde? demanda-t-elle à David.

–Pas vers le sud. Il n'y a que six mètres de fond environ mais un peu

plus au nord la profondeur peut atteindre quatre cents mètres. La

mer repose au cœur d'une ligne de faille qui s'étend jusqu'au fleuve

Zambèze, en Afrique de l'Est, et la salinité est si élevée que tous les

poissons,

en

provenance

du

fleuve

Jourdain,

y

meurent

instantanément, si jamais ils en viennent à nager dans ses eaux.

–On comprend mieux pourquoi personne ne veut vivre ici, médita

Allegra.

-Ce n'est pas non plus ma tasse de thé, mais les Esséniens semblaient apprécier les lieux.

-Sodome et Gomorrhe n'étaient pas très loin d'ici, si je me rappelle bien.

-L'existence de ces deux cités pécheresses n'a jamais été établie, mais il circule une théorie comme quoi elles auraient été ensevelies à la suite d'un violent tremblement de terre, il y a de cela près de quatre mille ans.

-A peu près à l'époque d'Abraham, observa Allegra, en se remémorant le Livre de la Genèse, chapitre 19, décrivant un séisme

ô combien destructeur, survenu à l'époque où le père des trois fois

monothéistes, le judaïsme, le catholicisme et l'islam, arpentait le même désert au coeur duquel elle et David étaient en train de s'aventurer.

-Tout juste, fit remarquer David. Quoi qu'il en soit, les archéologues

soutiennent cette théorie. Il existe en effet des preuves comme quoi

un gigantesque tremblement de terre, survenu 1900 ans avant Jésus-

Christ, aurait détruit les villes de la plaine de Moab. Leurs vestiges

doivent actuellement se trouver quelque part, au fin fond du bassin

sud.

Ils tournèrent en direction de Jéricho. La route principale se poursuivait jusqu'au fleuve Jourdain et le site du baptême du Christ.

Mais juste avant d'y parvenir, David opéra un nouveau virage et fila

droit vers le sud, en direction des falaises arides aux couleurs ocre,

s'élevant sur près de trois cent soixante-cinq mètres et ouvrant sur le

plateau de Judée. Qumrân siégeait juste au pied de ces falaises, à une trentaine de mètres au-dessus de la route, sur le bord d'un ravin

rocheux. L'oued était à pic et totalement dépourvu de végétation.

Parmi la rocaïlle et les falaises, Allegra distingua certaines des grottes où furent dissimulés les manuscrits pendant une éternité.

S'ils avaient été contemporains des manuscrits de la mer Morte,

David et Allegra auraient dû gravir une ancienne voie romaine menant jusqu'à la petite cité antique. Un parking destiné aux cars de

touristes avait été érigé à la place. A proximité, trônait l'inévitable

buvette, avec ses canettes, ses T-shirts, ses porte-clés, ses

statuettes en bois et autres babioles bibliques, achetés à prix d'or

par les touristes. En cette journée, le parking était vide, à l'exception

d'une seule voiture. Son conducteur sirotait un soda, à l'ombre de la

buvette. Yusef Sartawi avait bien veillé à cacher sa tête derrière son

journal. Les combats sanglants opposant Israéliens et Palestiniens,

dignes héritiers de leurs ancêtres résidant en ces terres bibliques, rendaient toute activité touristique particulièrement risquée. Et ces

mêmes touristes étaient souvent contraints de se déplacer en troupeaux.

Tandis qu'Allegra et David descendaient du Land Rover, deux chasseurs F-16 de fabrication américaine passèrent en rase-mottes

au-dessus de la mer Morte. L'on pouvait même voir les pilotes à l'intérieur des cockpits en train de surveiller la frontière jordanienne.

–Aucun touriste à l'horizon. On a de la chance, observa David, qui

portait un vieux sac à dos en toile.

–Vous avez quoi dans votre sac? lui demanda Allegra.

–D'habitude, c'est pour mon équipement. Aujourd'hui, j'ai juste pris

une petite pioche et une brosse. Et aussi un p'tit pique-nique. Du saumon fumé, des sandwiches au poulet et une bouteille du meilleur

chardonnay d'Israël. J'veus ai mis l'eau à la bouche, hein? s'écria-t-il

par-dessus son épaule, alors qu'ils marchaient vers les vestiges.

Allegra suivit David le long de l'étroit sentier rocailleux pour enfin

poser le pied au sommet d'un affleurement salé et désolé, sur lequel

les Esséniens avaient autrefois choisi de s'installer. L'on pouvait voir

se dessiner, à deux kilomètres de distance, les rives brumeuses de la

mer Morte.

Yusef Sartawi saisit son téléphone portable, composa un numéro encodé

pour

fournir

quelques brèves

informations

à

son

interlocuteur inconnu.

—Ils viennent de monter aux ruines.

En atteignant le sommet, ils grimpèrent sur les vestiges d'un vieux

mur de pierre et Allegra jeta un petit coup d'oeil alentour.

—Les Romains ont rasé Qumrân en 68 après Jésus-Christ, durant leur progression vers Jérusalem et avant la destruction du deuxième temple, expliqua David. Si vous observez les ruines d'un

peu plus près, vous pouvez voir se dessiner les enceintes de pierre

et les cours intérieures. Au-dessus de votre tête, se trouvait

l'imposante tour défensive dominant le paysage et à proximité de

l'oued, la citerne dans laquelle ils conservaient leur eau.

Durant les deux heures qui suivirent, David et Allegra se baladèrent

autour des ruines fouillées par Roland de Vaux et d'autres membres de l'équipe internationale, les auteurs du « Consensus » du Vatican quant à la datation et l'origine des manuscrits.

—Ils ont vraiment commis un meurtre archéologique ici, murmura David alors qu'ils arpen-taient une zone oblongue, entourée d'enceintes rocailleuses. Je soupçonne le Vatican d'avoir déjà planifié le Consensus au moment des fouilles, et d'avoir tout fait pour

que le site reste fidèle au dogme. Lorsque l'Ecole biblique a rendu publics les premiers résultats de leurs recherches, il s'est avéré qu'aucune des règles de stratigraphie n'avait été respectée.
Qumrân

est très ancienne et a été occupée pendant très longtemps. Ils auraient dû savoir que les différentes strates de civilisa-tions se devaient d'être minutieusement répertoriées et mises en corrélation.

—C'est absolument accablant, admit Allegra. Comment ont-ils pu dater l'occupation sans cela?

—Ils n'ont pas pu, mais selon moi, le Vatican n'est pas très friand de

datation. Non seule-ment, ils ont campé sur leur position en affirmant

que les manuscrits avaient été rédigés bien avant l'avènement du

Christ, mais les gars de Rome ont également crié haut et fort que les

Essé-niens formaient une communauté pacifique, isolée et chaste, selon les dires des historiens de l'Antiquité tels que Joséphus, Philo,

Pline et consorts. Si vous observez ceci plus en détail, déclara-t-il, en

lui faisant traverser les vestiges d'une petite ruelle, jouxtant la tour

défensive, vous pouvez voir les restes d'une forge plutôt

conséquente. Et là, ce sont les vestiges du bac à eau, utilisé pour tremper le métal en fusion. C'était probablement pour confectionner

des outils, me direz-vous, mais cela n'explique pas la multitude de

pointes de flèches retrouvées à l'intérieur de la forteresse.

–Le Vatican n'a jamais pu dissimuler le fait que Jean-Baptiste était

probablement lié aux Esséniens et qu'il a baptisé Jésus à proximité

de l'endroit où le Jourdain se jette dans la mer Morte, observa

Allegra. Je suis d'accord avec vous, cette description d'une communauté pacifique et chaste a probablement été inventée de toutes pièces pour coller au dogme de l'Eglise.

–Voilà qui est parfaitement résumé, observa David dans un large sourire. Si vous deviez associer Jean-Baptiste à une secte telle que

les Esséniens, vous ne voudriez certainement pas faire circuler

l'histoire comme quoi il s'était rendu à la forge et avait demandé à

ses comparses de lui livrer les secrets quant à la confection d'armes.

En réalité, les Esséniens s'avéraient de redoutables chasseurs. Du moins, s'ils étaient provoqués. Ici, en revanche, poursuivit David, vous pouvez voir le cimetière. Il contenait plus de douze cents tombes, renfermant principalement les cadavres de femmes et d'enfants. Ce qui remet plutôt en cause la thèse officielle de leur célibat. Je parie même qu'on aurait pu retrouver pas mal de préservatifs usagés dans les décombres, gloussa-t-il, plutôt content de lui.

–Vous êtes vraiment incorrigible!

–Les Esséniens haïssaient les prêtres et la corruption généralisée du

deuxième temple de Jérusalem, reprit David, tandis qu'ils posaient le

pied au coeur des vestiges d'une ancienne cour. (Des fleurs rouges

et jaunes nées des pluies du désert se dressaient joliment au pied de

plusieurs palmiers, dont les feuilles résistaient courageusement contre le vent chaud en provenance de la mer Morte.) Ils étaient vêtus de longues toges pythagoriciennes et ces cours étaient spécialement dédiées à la méditation. Il existe bon nombre de preuves comme quoi le Christ aurait fait partie de cette communauté,

ce qui expliquerait pourquoi il a délibérément renversé les tables des

marchands du temple. Selon Yossi, le Manuscrit Oméga nous apprendrait que Marie-Madeleine était également présente, mais je

n'en suis pas si sûr.

–Si Jésus a vraiment développé sa première philosophie auprès d'eux, cela explique pourquoi il s'est fait baptiser dans les environs,

non? Dans ce cas, pas étonnant que Marie-Madeleine ait été de la partie.

–Vous m'avez l'air bien renseignée niveau religion, vous? observa David, quelque peu troublé par l'apparente certitude d'Allegra.

–Vous alliez bien finir par le découvrir un jour, alors autant vous le

dire tout de suite. J'ai autrefois été nonne.

–La foi, c'est volatile, pas vrai? fit remarquer David avec un petit sourire coquin.

Leurs regards se croisèrent et chacun se demanda ce que l'autre pensait.

–Il y a beaucoup de chose en moi que vous ne connaissez pas encore, déclara Allegra. Mais en temps voulu, je vous dévoilerai tout.

–Je m'en languis déjà.

–On va dire que je n'ai rien entendu?, lui répondit-elle en souriant. Le

cas de Marie-Madeleine contient bien plus de mystères et de

révélations que l'Eglise veut bien nous faire croire. Les opinions divergent, mais je suis de celles qui pensent que Marie-Madeleine et Marie de Béthanie étaient en réalité une seule et même personne.

A la mort de son frère Lazare, on lui a demandé de veiller sur la dépouille et assister son départ vers l'au-delà. Comme le voulait la tradition juive. Elle n'avait le droit d'abandonner sa tâche que si son

époux avait besoin de ses services. Il y a un passage dans l'Evangile

de Jean, où les sœurs de Marie-Madeleine l'informent que Jésus désire la voir et elle se lève instantanément. De plus, il y a une deuxième coutume juive selon laquelle une future mariée est censée

bénir les pieds de son conjoint. Marie-Madeleine s'y adonne avec Jésus.

—Vous pensez qu'ils étaient mariés?

Allegra hocha la tête.

—C'est plus que probable. Mais, il m'a fallu du temps pour croire à une telle chose, avoua-t-elle, en se remémorant ses années passées

au couvent de Tricarico. La mère supérieure se serait insurgée contre de telles affirmations. Mais lorsqu'on vous offre la liberté de

penser par vous-même, vous réalisez que les preuves sont innombrables. C'est Marie-Madeleine qui s'est rendue sur la

tombe

avec les autres femmes, et dans une société à forte tradition juive,

seule une épouse y était autorisée. Mais la preuve la plus irréfutable

réside dans les copies des Evangiles gnostiques, ces fameux

évangiles interdits, découverts à Nag Hammadi, dans la vallée du Nil.

–Ce qui expliquerait pourquoi les Pères fondateurs de l'Eglise ont tout fait pour les détruire, observa David.

–Exactement. Mises à part les paroles de Jésus, dans l'Evangile de Thomas, menaçant le pouvoir de la prêtrise, Marie-Madeleine a écrit

son propre évangile après la crucifixion. Elle y explique comment elle

a remonté le moral des disciples. Si je me souviens bien, Marie-Madeleine déclare: « Ne versez pas de larmes, et ne soyez pas peiné, et ne doutez pas, car sa grâce vous accompagnera et vous protégera. » Au sein d'une société juive patriarcale, seule une femme

très influente pouvait dicter leur comportement à des hommes. Et puis, il y a également l'Evangile de Philippe.

–Ah oui, déclara David avec malice, celui où les disciples en ont « ras le bol » de voir Jésus embrasser Marie-Madeleine sur la bouche.

–C'est une façon de voir les choses.

Allegra connaissait le passage par coeur:

... la compagne du Sauveur est Marie-Madeleine. Mais le Christ

l'aimait plus que tous les disciples et avait l'habitude de l'embrasser

souvent sur la bouche. Le reste des disciples en étaient offensés.

– Dans la culture judaïque, les hommes étaient censés se marier, poursuivit-elle. Jésus était charismatique, drôle, charmant et attirait

les femmes.

– Il me ressemble pas mal, en fait.

– Oui, il avait tous les traits du parfait gentleman, mais je doute fort

que le « ras le bol » ait fait partie de son vocabulaire. Quoi qu'il en

soit, le Manuscrit Oméga nous en dirait un peu plus.

Allegra ne désirait pas encore lui dévoiler tous ses secrets. Mais cela

n'allait pas tarder. Ce n'était qu'une question de temps. Si le manuscrit était enfin retrouvé et que le nombre 153 apparaissait parmi les Nombres de Marie-Madeleine, la preuve serait alors irréfutable.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Langley, Virginie

Mike McKinnon reposa le dossier intitulé « Retombées radioactives -

Questions médicales » et secoua la tête, littéralement dépité. Même

si Al-Qaïda lançait un avertissement une demi-heure avant un attentat, et que les systèmes de diffusion d'urgence étaient activés à

la télévision et à la radio, seules très peu de personnes ayant un accès immédiat aux abris anti-atomiques seraient capables de réagir. Et les rares survivants seraient en proie à d'atroces souffrances. Le nuage radioactif, Mike ne le savait que trop bien, recouvrirait plusieurs centaines de kilomètres carrés, surtout si le vent et les conditions climatiques n'étaient pas favorables. Les cellules cérébrales des victimes soumises aux radiations seraient tellement endommagées qu'elles commenceraient à gonfler. Après

une journée de vomissements, d'insoutenables maux de tête et d'attaques cérébrales, plusieurs dizaines de milliers de personnes mourraient. Même après une centaine de radiations, la moitié des individus exposés, peut-être un million de personnes dans les villes

les

plus

importantes,

ressentiraient

d'intenses

douleurs

abdominales, dues à la destruction des cellules de l'intestin. Ils perdraient leurs cheveux, du sang s'écoulerait des gencives et de l'anus, et la mort les frapperait au bout de quelques jours. Sans compter les innombrables blessés, entassés dans les hôpitaux, qui ne tarderaient pas à mourir à leur tour. A vrai dire, le compte à

rebours final avait déjà débuté le jour où l'homme avait maîtrisé

l'atome, songea amèrement Mike. Les fondamentalistes islamiques

étaient parés à frapper. Ils n'attendaient plus que le moment opportun.

Il consulta l'article du Pr Kaufmann intitulé « Le Manuscrit Oméga et

le facteur nucléaire islamique » et, de nouveau, il se demanda s'il existait un lien entre les valises nucléaires désormais aux mains d'Al-

Qaïda et les fameux manuscrits de la mer Morte. Kaufmann avait judicieusement expliqué que les trois religions monothéistes avaient

connu trois révélations, la première pour les juifs, la deuxième pour

les chrétiens et la troisième, enfin, pour les musulmans. Il venait également de déchiffrer les codes anciens. Et ces codes semblaient

en rapport avec la troisième déclaration qui portait sur l'islam et un

holocauste atomique imminent.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Qumrân

Deux nouveaux F-16 en reconnaissance survolèrent en rase-mottes

les ruines de Qumrân, dans un hurlement. David et Allegra les regardèrent disparaître, juste au-dessus de la frontière entre la mer

Morte et la Jordanie.

–En quoi peut-on relier le modèle ADN avec les Esséniens?

demanda-t-elle à David, désireuse d'en savoir le plus possible sur la

deuxième révélation que contiendrait le Manuscrit Oméga.

–Les modèles présentés au Sanctuaire du Livre s'inspirent de diagrammes découverts dans la bibliothèque de Qumrân. Votre professeur de Ca' Granda commençait tout juste à percer le mystère

lorsqu'il a été abattu. Vous le connaissiez bien, au fait?

–Très bien, répondit Allegra d'une voix triste. C'était mon mentor.

–Oh, excusez-moi. L'incident n'a pas été couvert, ici, mais je sais que

mon père en a été profondément choqué. Il m'a un jour confié que

Rosselli a été assassiné parce qu'il s'approchait beaucoup trop de la

vérité. Vous a-t-il dévoilé ses théories au sujet de l'ADN?

–Il semblait constamment sur ses gardes. Selon moi, quelqu'un l'avait menacé, mais il évoquait bien souvent le savant Francis Crick.

J'ai lu le livre de cet homme, pour être tout à fait honnête, et je crois

en sa thèse affirmant que l'ADN a été introduit sur terre par une civilisation supérieure.

–Tout comme moi. Et dans les années 70, le fait de suggérer qu'une

civilisation supérieure avait envoyé des sondes spatiales l'a fait

passer pour un authentique timbré. Mais quand on y pense, nous avons nous-même envoyé des sondes spatiales au sein des étendues glaciales de notre propre galaxie et dans plusieurs autres. Il est absurde de penser que nous sommes la seule et unique planète habitable. (David prit un air soudain plus sérieux et réfléchi.)
Mon

père est lui aussi ouvert d'esprit, et son travail sur les codes indique

que le Manuscrit Oméga pourrait bien confirmer les théories de Crick.

« Que diriez-vous d'une petite pause pique-nique? lui demanda-t-il

alors. Il y a une grotte là-bas, fit-il, en lui indiquant une brèche de

l'autre côté de l'oued. On n'aura pas trop à escalader, ça vous va?

–Ça me semble parfait, avoua-t-elle en suivant David hors des ruines.

Il leur fallut presque une demi-heure pour gravir les mêmes rochers

que le jeune bédouin avait escaladé près de cinquante ans auparavant, en quête de sa chèvre. Mais le jeu en valait la chandelle.

Allegra suivit David à l'intérieur de même étroite cavité où les Abu

Dabu et edh-Dhib avaient découvert le premier des manuscrits.

–Et dire que les bédouins ignoraient ce qu'ils avaient entre les mains, déclara Allegra. Vous imaginez un peu l'effet que ça doit faire

d'être la première personne à pénétrer ce lieu après près de deux mille ans?

–Ce n'est plus vraiment le cas, répondit David d'un air contrit. On dirait que toute une armée est passée par ici.

Mais une armée d'hommes pouvait passer à côté de trésors inestimables, si ceux-ci avaient volontairement été placés à l'abri des

regards indiscrets. Un peu plus de sable s'écoula de la longue fissure

située à l'entrée de la caverne, mais ni David, ni Allegra ne le remarquèrent.

Ils se dénichèrent un petit emplacement à l'ombre de l'entrée de la

caverne.

–Chardonnay?

–Pourquoi pas? Je présume que vous n'avez rien d'autre à me proposer, de toute manière.

–Détrompez-vous. L'eau est un élément vital par ici.

–Dans ce cas, je prendrai les deux. Je me demande ce que cet horrible Lonergan peut bien cacher dans la chambre forte, s'interrogea Allegra, tout en acceptant un petit pain au saumon.

–Il va nous falloir un peu de temps pour le découvrir. Ils ne nous ont

même pas encore permis l'accès au musée, mais Yossi est sur le coup et je sais, par expérience, que mon père n'est pas du genre à lâcher prise à la première déconvenue.

–Ce n'est pas trop dur d'avoir un père aussi célèbre?

David sourit.

–Vous savez, on s'habitue à entendre tous les jours des « alors, comme ça, vous êtes le fils du Pr Kaufmann? », mais Yossi m'a toujours encouragé à trouver ma voie et il a toujours accepté mes choix. Même lorsque nous avons servi dans l'armée, le rapport père-

fils n'a jamais posé de problème.

–Quel effet ça fait? Participer à une guerre, je veux dire.

–Quand vous êtes jeune, je dirais que ça vous procure beaucoup d'excitation. Jusqu'à ce que quelqu'un vous tire dessus et que vous

réalisiez avoir pissé dans votre pantalon.

« Certains politiciens exploitent le filon guerrier, poursuivit David,

surtout si l'opinion publique est avec eux. Mais quand vous vous retrouvez personnellement impliqué dans un conflit, vous vous rendez compte à quel point tout cela n'est qu'un immense gâchis. Il a

fallu attendre la mort de mon frère Michael pour vraiment ouvrir les yeux.

–Pardon, je ne savais pas, s'excusa Allegra. Je n'aurais pas dû vous

poser cette question.

–Aucun souci. J'ai mis du temps à faire mon deuil. Mais toutes les familles israéliennes ou palestiniennes ont perdu un proche, dans

cette guerre. C'est malheureusement le prix à payer. J'ai été très en

colère, et il me manque toujours autant, ce petit chien fou.

–Je suis tellement désolée, David. Aujourd'hui, les gens se font la guerre pour un oui ou pour un non.

Sur le parking situé en contrebas, Yusef Sartawi indiquait à l'aide de

son téléphone portable:

–Oui, je suis en position. Ils sont à l'entrée de la caverne numéro un.

Le message fut délibérément court et sibyllin.

–L'homme n'a pas une durée de vie faramineuse. Et il ferait mieux de

se consacrer à son prochain, pour le bien de l'humanité, observa

David, en se relevant d'un bond. Mais la plupart d'entre nous passent

justement leur temps à s'entretuer, en quête de pouvoir. Prenez cette

caverne, par exemple. (David fit quelques pas à l'intérieur.) Ce qu'on

y a découvert était destiné à toute l'humanité, et pas seulement à

quelques rares universitaires catholiques triés sur le volet. Et

pourtant que fait-on? On les combat à notre tour pour découvrir la

vérité.

C'est alors qu'il se passa une main dans les cheveux pour en chasser

ce qu'il prit pour un insecte. De nouveaux grains de sable tombèrent

le long de sa nuque. Il les balaya de la main, avant de s'immobiliser et

de relever la tête. Du sable continuait à dégouliner dans son dos. Au-

dessus de sa tête, il aperçut une petite fissure à même la roche. Il se

tourna vers Allegra, qui se trouvait toujours à l'entrée de la cavité.

–Venez donc jeter un coup d'oeil à ce truc-là.

–Que se passe-t-il? demanda-t-elle, en s'approchant.

–Il y a une brèche dans la roche. Regardez.

Ils scrutèrent l'ébréchure et davantage de sable en jaillit. David ouvrit son sac à dos, en retira la petite pioche et commença à racler

la fissure. Le mortier antique avait succombé aux mêmes secousses

que celles ayant ébranlé les précieuses bouteilles de whisky d'O'Hara ainsi que l'appartement d'Allegra à Jérusalem. La paroi s'effrita sans difficulté. David sentit alors son pouls s'accélérer.

–C'est du mortier, fit-il, d'un air excité.

Il continua à piocher. La fissure s'agrandit et il put apercevoir une

autre petite cavité isolée.

David creusa plus lentement, et passa sa tête à l'intérieur. La cavité

le permettait à peine et l'entrée semblait ingénieusement condamnée

par un amoncellement de rochers taillés à même la caverne. Le

mortier les unissait parfaitement les uns aux autres.

–J'ignore de quoi il s'agit. Mais les Esséniens ont bien veillé à tenir

cet endroit secret, observa David, tout en effritant la dernière parcelle de mortier. Il recula brusquement, en se bouchant le nez.

–Pouah!

Il régnait à l'intérieur de la cavité une atmosphère fétide et viciée.

–Couvrez-vous le visage, ordonna-t-il brièvement, en faisant signe à

Allegra de quitter la grotte.

–Cryptococcus neuromyces? Demanda Allegra, en donnant aux moisissures,

responsables

de

la

mort

de

bon

nombre

d'archéologues, leur nom scientifique.

Ces spores provoquaient de redoutables maladies pulmonaires, débutant par des maux de tête et de la fièvre, le tout accompagné de

problèmes respiratoires. Le sang était ensuite contaminé et les toxines arrivaient jusqu'au cerveau, avant de s'attaquer aux

méninges. La victime était alors soumise à de puissantes hallucinations et mourait dans la foulée.

–Bon, tout va bien. Ce n'est pas une version essénienne de la malédiction des pharaons, fit remarquer David. L'air est très peu humide. Donc, aucun risque qu'il transporte des bactéries. Mais mieux vaut rester prudents. J'ignore ce que renferme cette cavité. Mais personne n'y a mis le pied depuis près de deux millénaires. Ça

pourra attendre quelques minutes de plus.

David avait bien raison de rester sur ses gardes.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Langley, Virginie

Dans le complexe souterrain, situé sous le bureau de Mike, les imposants processeurs centraux Cray ronronnaient paisiblement, enregistrant et collectionnant plusieurs milliers de rapports en provenance des quatre coins du globe. Des dossiers rédigés par des

chefs d'opérations postés dans plus d'une centaine de pays; des analyses d'outils sismiques et des images satellites; des informations

de taupes au sein des ambassades et autres bureaux officiels et des

documents d'une multitude de sources diverses, à la fois humaines et

électroniques.

Au début, Mike McKinnon s'était fermement opposé au Président, le

sommant de mener une enquête sur un

manuscrit antique,

contenant des révélations soi-disant explosives. Il avait même rédigé

un rapport concis ne contenant qu'un seul mot de trois lettres: non.

Mais fort de son expérience sur le terrain, Mike disposait désormais

d'une stratégie redoutable, prompt à leur fournir le maximum d'indications. Ils avaient récupéré sur le net l'article de Kaufmann consacré aux messages codés et le programme Echelon leur fournissait également des éléments probants. Echelon était en réalité

le nom de code donné au système de sécurité de la CIA, chargé d'inter-cépter les appels téléphoniques, les e-mails, les fax, les télex

et toutes sortes d'émissions électro-niques partout à travers le monde. Mais le dossier d'Echelon consacré au Manuscrit Oméga posait plus de questions qu'il n'apportait de réponses.

Y a un truc qui cloche, médita Mike. Pourquoi diable le Vatican a-t-il

envoyé une experte en ADN archéologique, de renommée internationale? Certes, sa présence au coeur de vestiges antiques paraissait tout à fait normale. Mais l'information « à l'entrée de la caverne numéro un » ne l'aidait en rien. C'était un peu comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Et si jamais le Hamas

était impliqué? Et qui était donc ce Lonergan cité dans presque

tous

les rapports? McKinnon décida qu'il était grand temps de passer à l'action, et de prendre le premier avion pour Israël. Il pourrait aisément surveiller l'évolution des recherches de la CIA à partir de l'ambassade américaine à Tel-Aviv.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Qumrân

Ni David ni Allegra ne furent capables de contenir plus longtemps

leur excitation. David déplaça le rocher bloquant l'entrée de la cavité. Tous les deux ouvrirent la bouche en grand.

—Mon Dieu, David! C'est une nouvelle urne!

La rudimentaire jarre d'argile avait reposé sur une étagère depuis la

destruction du temple de Néhémie. David souleva délicatement l'urne

et la posa sur le sol de la caverne. Mesurant à peine trente

centimètres de hauteur, elle disposait du même couvercle que celles

découvertes quarante années auparavant. David saisit son canif et

découpa le sceau. Il glissa la main à l'intérieur et en retira un vieux

rouleau qui commençait à tomber en miettes. A l'intérieur se trouvait

un petit paquet de cuir.

—Allegra! C'est un nouveau manuscrit.

Celle-ci se contenta de hocher la tête, incapable de prononcer le moindre mot. La première découverte des manuscrits de la mer Morte comptait parmi les plus importants succès archéologiques du

XXe siècle. Elle se demanda brièvement si ce sur quoi ils venaient tout juste de mettre la main ne constituait pas également de nos jours

une inestimable valeur.

—Quelqu'un a dû avoir de gros soucis en le cachant ici, observa-t-elle.

—Bon, on est face à un dilemme, là, réfléchit David. Comment l'emporter avec nous sans que personne ne s'en aperçoive?

—Pourquoi? Parce que ça pourrait être une propriété d'Etat?

—J'n'ai surtout pas envie qu'une horde de bédouins se ruent dans cette caverne avec leurs pioches et leurs burins. Il faut qu'on le ramène, le temps de le traduire et de voir ce qu'il contient.

—Et si on se fait arrêter par les patrouilles israéliennes à notre retour? Ils pourraient fouiller le véhicule... réfléchit tout haut Allegra.

—Nous ne pouvons pas le laisser ici! s'écrièrent-ils à l'unisson.

—On prend le risque! déclara David dans un large sourire. En espérant que le capitaine Shagnasty et ses gars ne seront pas trop d'humeur fouineuse. Pour l'instant, nous ferions mieux de faire en

sorte que cette cavité soit telle que nous l'avons trouvée, conclut-il

en s'emparant de sa brosse.

Mieux valait éviter de trop se presser. La conduite de David s'avéra

étonnamment calme. De son côté, Allegra tenait fermement leur inestimable découverte. Quant à Yusef Sartawi, il opérait une filature

discrète, sa voiture étant parfaitement dissimulée derrière un gros

camion. Quelque chose semblait toutefois le tracasser. Lorsque le duo avait quitté les vestiges, les Israéliens avaient scruté le sac de

l'archéologue, avec un petit air suspicieux.

Tandis que David et Allegra empruntaient le virage de Jéricho, un

camion blindé israélien surgit soudain dans la direction opposée. Les

portes arrière étaient entrouvertes et deux fusils-mitrailleurs pointèrent le pare-brise d'Onslow. La camionnette gagna de la vitesse et l'on distingua deux soldats de Tsahal aux aguets.

–Heureusement qu'on a une plaque d'immatriculation israélienne,

observa David. Sans oublier l'oeuvre d'art que j'ai moi-même peinte

sur les portières. Cela dit, la mention « Université Hébraïque » n'est

pas une garantie. Ces types ont appris à voir le danger surgir de partout.

Six nouveaux camions militaires israéliens observèrent attentivement

leur progression, mais à leur grande surprise, aucun d'entre eux

ne

s'arrêta. Allegra ne parvint toutefois à se détendre qu'une fois
arrivée au campus du mont Scopus. Ils s'empressèrent d'aller
mettre

en sécurité leur si précieux trésor dans le bureau du laboratoire.

—

C'est

écrit

en

araméen,

indiqua

David

après

avoir

précautionneusement déroulé le ma-nuscrit sur la table d'étude.
(Il

examina le document en détail.) Ça m'a tout l'air d'un inventaire.

Pourquoi les Esséniens cherchaient-ils à ce point à dissimuler un
vulgaire inventaire? (Sa confusion laissa instantanément place à
de

la surprise. Il venait enfin de comprendre pour quelle raison
l'urne

avait été si minutieusement cachée.) Ma chère Allegra,
poursuivit-il

en s'emparant de sa loupe, je crois que j'ai parlé trop vite. Cela
n'est

pas seulement le listing complet des ma-nuscrits. Il contient les
plans

précis de toutes les grottes de Qumrân utilisées par les Esséniens pour stocker leurs écrits.

–Ce qui explique pourquoi il était si bien caché, fit remarquer

Allegra. Si jamais quelqu'un le trouvait, il avait immédiatement accès

au reste des documents.

–Dans le mille. (David, qui maîtrisait le dialecte araméen, traduisit

aisément le parchemin, comme s'il s'agissait d'anglais ou d'hébreu. Il

fronça les sourcils en lisant les titres et les emplacements des manuscrits, puis il siffla entre ses dents.) Le Manuscrit Oméga! La liste m'indique qu'il existe en trois exemplaires.

–D'où son extrême importance, médita tout bas Allegra.

David se frotta les yeux. Il avait passé près de deux heures à tenter

de déchiffrer le manuscrit, et son exaltation initiale s'était muée en

déception.

–Les trois copies du Manuscrit Oméga sont listées. Mais je connais

bien la disposition de Qumrân, et toutes les grottes inscrites dans l'inventaire ont déjà été explorées. Il se pourrait que certains manuscrits aient été récupérés par des bédouins et revendus au marché noir, songea alors David. Cet inventaire n'est qu'une simple

pièce d'un immense puzzle. Nous ignorons où se trouvent les copies

du Manuscrit Oméga, voire même si elles existent vraiment, conclut-il

d'un ton abattu.

–Oui, mais nous savons qu'elle sont été écrites. Le Pr Rosselli en était convaincu et c'est pour cette raison qu'il a été assassiné. Il était

sur le point de dévoiler la vérité et le Vatican a tout fait pour conserver secrètement le parchemin, s'emporta Allegra, tout en resongeant à sa conversation avec Giovanni.

–C'est probablement pour mettre le plus de distance possible entre

le Christ et les Essé-niens, reprit David, toujours aussi pessimiste.

Peu de gens sont au courant, mais la proclamation des Béatitudes durant son Sermon sur la montagne n'avait rien d'exclusif. Le sermon

« Heureux les débonnaires » est auparavant cité dans l'un des manuscrits des Esséniens, et le célèbre « Heu-reux sont les simples

d'esprit: car le Royaume des Cieux leur appartient » provient du Manuscrit de la Guerre, découvert dans la grotte numéro un. En définition, les Béatitudes du Christ dans les Evangiles s'inspirent des

Béatitudes inscrites dans les manuscrits de la mer Morte. Le message de Jésus repris dans la Bible n'a absolument rien d'unique.

Et le Vatican est prêt à tout pour qu'une telle chose ne soit jamais révélée.

–Je suis d'accord avec vous, admit Allegra, et c'est pourquoi la

datation au carbone résoudrait le problème. (Il était grand temps de

lui dévoiler ses secrets, se dit-elle.) La duplication des Béatitudes explique les extraordinaires efforts entrepris par Rome pour séparer

le message christique de celui découvert à Qumrân. Mais ce n'est pas la seule et unique raison. Plus tôt dans la journée, je vous ai dit

que tout allait être révélé. Ça n'avait rien à voir avec moi.

David sourit de toutes ses dents.

—Et moi qui croyais que ma chance avait enfin tourné.

Il redevint sérieux et Allegra poursuivit:

—Le supposé lien entre le Christ, les Esséniens et Marie-Madeleine a

beau être déstabilisant pour le dogme catholique, le Manuscrit

Oméga reste celui que le Vatican craint le plus. Ce que je m'apprête

à vous dévoiler risque de menacer la vie de quelqu'un, alors ça doit

absolument rester entre nous. Entendu?

David acquiesça.

—Giovanni Donelli? Ça vous dit quelque chose?

—Je l'ai rencontré lors d'un dîner chez Patrick O'Hara. Il officie toujours au Vatican?

—Il est désormais patriarche de Venise. Et c'est sa vie qui est en jeu.

David n'arrêta pas de secouer la tête d'un air incrédule, lorsque Allegra le tint au courant de l'entretien entre Giovanni et le pape

Jean-Paul Ier et les suspicions du jeune prêtre quant à Petroni.

–Ces gars en soutanes écarlates ne perdent vraiment pas leur temps, moi je vous le dis. Je resterai muet comme une carpe, mais je

crois qu'il serait plus judicieux d'en informer mon père. Il pourra protéger Giovanni, vous savez.

Allegra hocha la tête.

–Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais il doit également savoir que Lonergan et le Vatican s'insurgeront. Si l'on ose remettre en question

l'unicité du message du Christ ou la datation des manuscrits conservés au Rockefeller, je veux dire. Le Manuscrit Oméga n'est pas un mythe. Mais ils n'hésiteront pas à crier au scandale et à le faire passer pour un document falsifié. Si jamais nous mettons la main dessus, mieux vaudrait avoir quelqu'un du Vatican à nos côtés

avant de révéler son existence.

David s'esclaffa.

–Et vous croyez vraiment qu'un type comme ça existe? Mis à part Patrick O'Hara, je veux dire?

–Patrick ferait parfaitement l'affaire. Mais il risquerait de se retrouver crucifié. Il n'a aucune crédibilité sur le plan universitaire

même s'il a probablement traîné sa bosse dans quelques facultés de

type grégorien. Mais j'en connais un autre qui conviendrait parfaitement.

–Et où peuvent-ils bien le cacher? Ce n'est pas une femme, je présume!

La remarque fit sourire Allegra.

–Non. Les vieillards en robe rouge n'apprécient que très moyennement les femmes qui poursuivent des études. Aussi étonnant que cela puisse paraître, poursuivit-il alors, notre homme

se nomme encore une fois Giovanni.

–En quoi le patriarche de Venise pourrait-il bien nous aider? Surtout

si sa vie est en jeu?

–C'est une très longue histoire. Mais Giovanni est quelqu'un d'extrêmement intelligent.

Et

d'une

certaine

manière,

son

intervention permettrait d'assurer sa propre protection. Si le Vatican

souhaite vraiment s'en débarrasser, ils devront y réfléchir à deux fois. Et ils feront tout pour éviter une enquête quant à l'existence du

Manuscrit Oméga, fit remarquer Allegra. Giovanni est doté d'un esprit brillant, même s'il essaye de ne pas le montrer. Plus relax que

lui, ça n'existe pas.

–Si vous pensez qu'il peut faire l'affaire, alors ça vaut peut-être le coup d'essayer. Mais attention, si nous mettons la main sur le Manuscrit Oméga, ces salopards du Vatican n'hésiteront pas à payer

le prix pour le récupérer. Ils craignent trop qu'un théologien se penche sur les écrits et ils s'empresseront d'enfouir le parchemin dans les Archives secrètes, observa judicieusement David. Selon moi, nous devrions attendre un petit peu avant de révéler l'existence

de cet inven-taire. Comme ça, Lonergan et les sbires de Rome resteront à leur place. Nous passerons à l'action au moment voulu.

Même si je meurs d'envie de connaître le contenu de la chambre forte

du Rockefeller.

–On va sûrement avoir beaucoup de mal à y pénétrer, déclara Allegra.

–On ne sait jamais...

David laissa volontairement traîner sa phrase et fixa Allegra avec un

petit air de mystère. Il enveloppa délicatement le manuscrit et le déposa dans le coffre de leur bureau.

Ils filèrent ensuite chez lui. Il allait enfin lui concocter ce petit dîner

tant annoncé. Sur le chemin du retour, chacun demeura silencieux, à

envisager les terribles conséquences que leur découverte risquait

d'engendrer.

L'appartement de David se trouvait sur le boulevard Levi Eshkol,
non

loin de la vieille ville. Il était situé au dernier étage d'un vieil
immeuble

et offrait une vue imprenable sur la Jérusalem moderne, de
l'autre

côté des remparts derrière lesquels le roi David avait autrefois
régné.

—Je suis très impressionnée, David. Vous êtes un vrai cordon-
bleu,

s'exclama Allegra, lorsqu'il déposa sur la table le plat principal,
accompagné de quelques savoureux accompagnements.

—Du pessah cholent avec des aubergines farcies.

—Du pessah cholent?

—Une sorte de steak bien tendre, du moins je l'espère, cuit avec
des

pommes de terre et des oeufs. Lehaïm, déclara-t-il, avant de lever
son verre de vin.

Après le dîner, David et Allegra allèrent boire le café sur le
balcon.

La ville semblait teintée d'or et la nuit obscure offrait un
contraste

quasi féérique. Ils s'accoudèrent à la rambarde, se détendirent et
plaisantèrent sur la manière à la fois de mener leurs recherches
et

de rendre furieux ce fichu Lonergan. Ils conclurent un marché: le
premier qui parviendrait à le faire exploser offrait le prochain

dîner

au second.

David se pencha en avant et déposa un baiser théâtral sur la main

d'Allegra. Elle lui caressa la joue et releva doucement sa tête. Ils se

retrouvèrent les yeux dans les yeux. David l'embrassa tendrement et

Allegra prit soudain une profonde inspiration. Sa crainte et son appréhension de retomber de nouveau amoureuse s'évaporèrent dans la nuit. Elle laissa David la saisir délicatement par la taille. Elle

ferma les yeux, pour mieux savourer l'instant. Les baisers de David

se firent plus fougueux et Allegra se laissa enfin aller. C'était un peu

comme s'ils s'appartenaient l'un à l'autre et il sut parfaitement comment la faire chavirer. Ses mains descendirent de sa taille à ses

hanches et il colla son corps contre le sien. Elle l'embrassa passionnément en retour. David sentit son coeur battre la chamade

et fut incapable de prononcer le moindre mot. Tout en la gardant tout

près de lui, il la guida à l'intérieur de l'appartement, jusqu'à la chambre. Les senteurs du soir intensifiaient son désir.

Elle se cambra contre lui. Il la prit dans ses bras et ils se laissèrent

tomber sur le sol de la chambre.

Allegra sourit en consultant le nouveau message, sur son écran d'ordinateur. Il s'agissait d'un e-mail de Giovanni.

Buon giorno

Ho una sorpresa. J'ai une surprise. Je compte me rendre à Jérusalem.

Je m'y trouverai quelques jours, la semaine prochaine, pour assister

à

une

conférence

inter-religieuse

durant

laquelle

je

suis

officiellement, pour ne pas dire tardivement, censé passer le relais à

mon successeur. Je dois également y prononcer un discours au sujet

de la réponse de l'Eglise catholique à l'islam et au judaïsme. Je suis

sûr que tu connais l'opinion du Vatican. Ils sont restés les mêmes.

Mais un vent de changement souffle sur la Vénétie. J'ai reçu un e-mail de mon vieil ami Patrick O'Hara, chantant tes louanges. Tu t'en

tires avec les honneurs, d'après lui. Je n'en attendais pas moins de

toi. Peut-être aura-t-on l'occasion de dîner ensemble? Ton vieil ami,

Giovanni.

Après tout ce temps, ils allaient enfin se retrouver en tête à tête.

Jamais ils n'avaient cessé de correspondre, mais ils s'étaient chaque

fois manqué de quelques semaines, ou s'étaient trouvés dans divers

pays à travers le monde. On aurait parfois dit que l'univers cherchait

à les séparer. Allegra s'empessa de lui répondre.

Ce sera avec grand plaisir. Veux-tu que j'aille te chercher à l'aéroport?

Un nouveau message de Giovanni ne tarda pas à apparaître dans sa

boîte mail.

C'est très gentil à toi, mais Patrick a déjà pris le problème en main (et

de l'autre main, je parie qu'il tient une bouteille de bon vieux whisky).

Pourquoi pas vendredi soir? Je te laisse choisir le restaurant.

–Qu'est-ce que tu fais? lui demanda David, tout en s'approchant.

Il se pencha en avant et lui déposa un baiser sur l'épaule.

–Giovanni doit se rendre à Jérusalem, répondit Allegra en se retournant pour le regarder.

–C'est une merveilleuse nouvelle, ça. Quand arrive-t-il?

–Patrick ira le chercher à l'aéroport, la semaine prochaine. Je suis

censée dîner avec lui le vendredi soir. Tu veux te joindre à nous?

–Pas pour le dîner. Vous ne vous êtes pas revus depuis un sacré paquet de temps. Vous aurez sûrement plein de choses à vous raconter. Mais je peux toujours te déposer et vous rejoindre pour prendre un verre. Je serai très heureux de le revoir.

–Je doute qu'il soit ravi de voyager à bord d'Onslow. Mais ça reste un

Italien et je me demande toujours dans quel pays tu as passé ton permis de conduire, toi.

Le Numéro Venti était encore à moitié vide. Elie conduisit Allegra et

Giovanni jusqu'à leur table, située près de la fenêtre. Quelques secondes plus tard, un Arabe élégamment vêtu sourit poliment au serveur et lui demanda une table, juste derrière eux.

–David est un homme absolument charmant, avoua Giovanni, avec

une voix teintée de nostalgie.

–Et il est bourré de talent. Tout comme toi, d'ailleurs, déclara

Allegra. Il n'a pas encore pris sa décision, mais il m'a avoué l'autre

soir vouloir se présenter aux élections, dans le parti de Yossi.

–S'il est comme son père, je lui prédis un grand avenir, affirma

Giovanni. Yossi est proba-blement l'un des rares hommes politiques

d'Israël à douter des actions guerrières de son gouver-nement.

Allegra hocha la tête.

–Ton ami Ahmed Sartawi a des vues similaires et de nombreux

Palestiniens commencent également à être de son avis. A condition

bien évidemment de créer un Etat palestinien, il souhaite également

mettre les milices armées hors jeu.

—Dans un sens, la mort de Yasser Arafat a fait court-circuit, observa

Giovanni. Les Palestiniens lambda ne supportent plus les actes de

violence, tout comme bon nombre d'Israéliens. Quelqu'un comme

Ahmed Sartawi représente un véritable espoir pour la paix. Tout

comme Yossi, d'ailleurs. (Giovanni resongea à leur petite escapade

en mer.) Je prierai pour Ahmed, lors des prochaines élections.

—Tu comptes lui rendre visite pendant ton séjour?

—Ça me plairait bien, mais certains de ses opposants les plus

fanatiques pourraient s'en servir contre lui. Mar'Oth a été un exemple

d'harmonie entre musulmans et chrétiens, mais les changements se

sont tout de même opérés progressivement. Il aurait fallu un peu plus

de temps pour se mettre en accord. Tu es certaine que David ne veut

pas nous rejoindre pour dîner?

—Absolument certaine. Il sait qu'on a du temps à rattraper. (Allegra

prit la main de Giovanni dans la sienne.) Je te dois une explication.

Nous avons dû surmonter cette épreuve ensemble. J'ai parfois le sentiment de t'avoir abandonné comme amie.

–Ne t'en fais pas pour ça, répondit Giovanni. Surtout après ce qu'il s'est passé.

–Ne te sens pas coupable, Giovanni. Ça a été un merveilleux moment.

–Si, je me sens coupable. J'aurais voulu vivre tellement d'autres moments comme celui-ci, plaisanta Giovanni, avec un petit sourire

de travers. Je sais bien que tu me contrediras, mais je me suis senti

coupable lorsque tu as décidé de quitter l'Eglise. C'est à cause de nous?

–Non, pas du tout, fit Allegra, soudain contrainte de se replonger dans d'affreux souvenirs.

Le sourire de Giovanni s'effaça lorsqu'elle lui raconta cette horrible

nuit, à Milan.

–Seigneur, je suis tellement désolé! Quelle horreur, mon Dieu! Pourquoi ne m'avoir rien dit?

–J'étais en état de choc, Giovanni. J'ai même cru que cela te décevrait. Il m'a fallu un bon moment pour reprendre mes esprits.

–Petroni devrait être puni pour de telles infamies. Ce genre d'horreurs arrive bien trop souvent au sein de l'Eglise.

–J'aimerais tellement qu'il paie pour ce qu'il a fait. Mais ce serait

ma

parole contre celle du plus puissant cardinal de toute l'Eglise Catholique. La réponse du Vatican serait terrible.

–Oui, mais de plus en plus de personnes osent désormais dénoncer

de telles atrocités. Regarde ce qu'il s'est passé à Boston. L'Eglise a protégé des pédophiles et autres maniaques sexuels pendant des années. Les cardinaux ne vont pas pouvoir tous les absoudre. Tu serais capable de prendre le risque?

–Si je peux le traîner en justice, alors oui, j'en serai capable, répliqua

Allegra sur un ton de défi.

–Dans ce cas, nous devons réfléchir à comment procéder. En attendant, je pourrais peut-être le détruire sur un autre front. C'était la première fois, depuis toutes ces années, que Giovanni exprimait le souhait de « détruire » quelqu'un.

–Petroni et la Banque du Vatican continuent leurs sales affaires, l'informa Giovanni. Tu te souviens quand je t'avais raconté que le pape Jean-Paul Ier avait viré son cardinal secrétaire d'Etat, juste avant son assassinat?

–Et qu'il était sur le point de chasser Petroni et de lancer une enquête sur la Banque du Vatican? demanda Allegra. Oui, je m'en souviens.

–A cette époque, le grand chef de la loge franc-maçonnique de Propagande Deux était un certain Giorgio Felici, un gangster sicilien

se faisant passer pour un banquier milanais. Il est désormais à la tête

de P3, la loge ayant succédé à P2, mais il étend également son business financier. Il existe une petite banque particulièrement rentable en Vénétie, la Banco del Sacer-dozio.

–Tu veux parler de la Banque des Prêtres?

–Elle a été créée après la Seconde Guerre mondiale par un groupe de vertueux banquiers catholiques vénitiens pour allouer des prêts à

taux très bas aux viticulteurs et aux centres pour handicapés et indigents de Vénétie. La Banco del Sacerdozio a compté parmi les instituts bancaires les plus rentables de toute la Péninsule. Elle était

protégée contre toute OPA et le Vatican détenait cinquante et un pour cent des actions. Le mois dernier, ces actions ont été vendues à

Giorgio Felici et il s'est empressé de saisir la totalité des prêts.

Il y eut comme un éclair de colère dans les yeux de Giovanni lorsqu'il

se remémora la réunion à laquelle il avait assisté, le mois précédent,

dans un petit vignoble niché sur les coteaux, au sud de la majestueuse chaîne montagneuse des Dolomites. Une réunion qui n'avait fait que révéler le désespoir et l'impuissance des résidents locaux, qui venaient de se faire déposséder de leurs maigres biens

par un conglomérat sans visage.

–Si j'avais su, j'aurais pu m'entretenir avec le pape et le

convaincre

de retarder la vente, médita Giovanni.

–C'est encore possible, non? s'enquit Allegra.

Giovanni fit non de la tête.

–Il y a plusieurs années, Petroni aurait permis que Giorgio Felici devienne le conseiller financier de Sa Sainteté. Mais il me faut trouver des preuves. J'ai débuté ma propre enquête interne et dès que j'aurai réuni le maximum de charges, je rendrai une petite visite

au pape et insisterai pour qu'il ouvre une enquête à grande échelle

au sein de la Banque du Vatican.

–Le pape pourrait s'y opposer, observa Allegra. Surtout s'il est conseillé par Felici.

–Felici est fortement connecté à la Mafia et l'Eglise devrait rompre

toute transaction avec lui, reprit Giovanni, avec une voix de glace.

Dans le passé, l'Eglise a possédé des sociétés confectionnant des bombes, des obus, des tanks, ainsi que des contraceptifs. Leur seul

et unique critère était la rentabilité et j'ai comme l'impression que

leur petit manège recommence. Si le pape ne fait pas tout le nécessaire pour nettoyer ce cloaque, je lancerai une enquête publique.

C'était une entreprise de dernier recours, mais Allegra était

convaincue qu'il n'hésiterait pas.

–Les voies du Seigneur sont parfois impénétrables, déclara-t-il d'une

voix sévère. Et qui sait, si une enquête pouvait aboutir à la disgrâce

de Petroni, nous serions alors capables de sortir le Manuscrit Oméga

de sa cachette, du côté des Archives secrètes. Ce salopard mérite de croupir en prison pour ce qu'il t'a fait.

C'était également la première fois qu'Allegra entendait Giovanni jurer.

–Tu n'imagines même pas ce que j'ai pu dire à Dieu, fit-elle.

–Je crois qu'il avait déjà tout entendu, reprit Giovanni, avec un accent de nouveau chaleureux. Cet incident t'a ôté la foi?

Allegra hocha la tête.

–Même si j'ai parfois l'impression d'être guidée par une force spirituelle. Mais pas uniquement catholique.

Giovanni sourit.

–Tu n'as pas perdu la foi, elle s'exprime différemment à mes yeux.

Allegra dévisagea Giovanni avec un petit air interrogateur.

–Ce n'est pas le genre de propos qu'on a l'habitude d'entendre de la

bouche d'un cardinal, nota-t-elle, en souriant.

–Pas vraiment, en effet. J'ai beaucoup changé depuis nos études à Milan. Mon temps passé ici à Jérusalem et au Moyen-Orient m'a fait

ouvrir les yeux sur certaines choses. J'ai beaucoup appris. J'ai

rencontré des gens comme Ahmed. Des gens qui respectent et vénèrent leur religion exactement comme les catholiques le font. Selon moi, notre doctrine comme quoi la foi catholique constitue la « seule voie possible » a causé énormément de dégâts. Avec le temps, et après mon départ, je suis arrivé à la conclusion qu'il existe bien plus d'une seule voie menant à l'Oméga et à l'éternité, et la Bible n'est pas le seul livre sacré à nous guider. Et l'esprit sourit.

–J'ai moi-même beaucoup réfléchi après l'assassinat du Pr Rosselli, observa Allegra. C'est une perte immense, et pas seulement pour Ca'

Granda. Que penses-tu de sa théorie sur l'ADN?

–D'un point de vue scientifique, elle se tient parfaitement, mais comme beaucoup de grands penseurs contemporains, Crick et Rosselli étaient en avance sur leur temps. La plupart d'entre nous sont tournés sur eux-mêmes. Il leur est difficile d'imaginer la possibilité d'une vie extraterrestre, encore moins qu'il puisse exister

des civilisations avancées quelque part, au sein des milliards d'autres galaxies.

–Et capables d'envoyer des engins spatiaux vers d'autres galaxies du cosmos dans l'espoir de créer la vie, répondit Allegra. Je suis de ton avis. Quand les gens sont obligés de quitter leur petit confort

matériel et spirituel, ils se sentent menacés et leur réaction première

est de dénoncer l'absurdité de telles théories. (Allegra se pencha en

avant et baissa la voix.) Lorsque tu t'es rendu compte qu'il n'existait

aucune preuve comme quoi le Vatican détenait une copie du

Manuscrit Oméga, tu m'as dit « la vérité finit toujours par éclater ».

Quand le Pr Rosselli a été assassiné, j'ai repris sa quête à mon

compte. Et aujourd'hui, j'ai fait un léger pas en avant. Je sais que tu

le garderas pour toi, mais David et moi avons découvert un nouveau

manuscrit de la mer Morte.

Giovanni écouta attentivement Allegra lui narrer leurs exploits.

–C'est une merveilleuse nouvelle, murmura-t-il. Même s'il ne s'agit

que d'un simple inventaire, cela confirme l'existence de plus d'une

copie du Manuscrit Oméga. Et ça suffit amplement.

–Seulement voilà, Giovanni. Si jamais nous découvrons cette

nouvelle copie, le Vatican se battra bec et ongles pour s'en emparer.

Et même s'ils y parvenaient, ils s'empresseraient d'étouffer l'affaire.

Ils crieront à la falsification et, malheureusement, beaucoup de gens

les écouteront.

–Aucun doute là-dessus. Je vais vous faire une offre, à toi et à David.

Si jamais vous mettez la main dessus, je me ferai un plaisir de vous

soutenir lors de l'annonce et je veillerai personnellement à autoriser

un débat au sein de l'Eglise. Plus tard, quand le Vatican s'y attendra

le moins, et si jamais on retrouve cet exemplaire dans les Archives

secrètes, les cardinaux de Rome seront bien obligés de reconnaître

la vérité.

Allegra eut du mal à cacher son étonnement. C'était la première chose à laquelle elle et David avaient pensé. Et elle s'était alors demandé comment faire face à une telle problématique. Giovanni allait leur faciliter la tâche. Face à l'intelligence de cet homme elle se

dit, un bref instant, que David avait de quoi être un peu jaloux.

–Tu ne crains pas que Petroni te mette des bâtons dans les roues?

lui demanda-t-elle.

–Pas si je fais comme j'ai dit. Il est grand temps que l'Eglise autorise

la liberté intellectuelle, sinon le véritable message du Christ sera perdu à jamais.

Giovanni et Allegra quittèrent le restaurant et s'engagèrent dans la

vieille ville, pour un dernier verre chez Patrick O'Hara. Tapi dans

l'ombre, l'Arabe élégamment vêtu les suivait de près.

Non loin de là, Tom Schweiker s'apprêtait à passer à l'antenne. Le Vatican ne semblait rien vouloir dévoiler au sujet de la datation des

manuscripts de la mer Morte, encore moins d'en fournir l'accès à ceux

capables d'apporter la vérité.

—« Dix secondes, Géraldine... direct...

—« Et nous rejoignons désormais Tom Schweiker à Jérusalem. La pression semble s'ac-croître au sujet des manuscrits de la mer Morte, Tom.

—« Je dirais même sur deux fronts, Géraldine. Tout d'abord, au sujet

de la datation et deuxièmement, au niveau de l'accès à la chambre

forte. Plus tôt dans la semaine, j'ai interviewé l'un des chercheurs universitaires les plus internationalement reconnus dans le domaine,

un certain Mgr Lonergan.

En bon vantard qu'il était, Derek Lonergan s'était d'abord montré réticent à accorder une interview, mais Tom avait persisté, en le brossant dans le sens du poil, et en lui affirmant que ç'allait être une

grande perte si les gens n'étaient tenus informés que d'une seule partie du problème. Ce Lonergan constituait une cible facile.

—« Mgr Lonergan, vous avez longtemps défendu la thèse du Vatican

comme quoi la datation de ces manuscrits remontait à près de

deux

cents ans avant l'époque du Christ. Mais les bases de ce consensus

sont aujourd'hui remises en question. Persistez-vous toujours à déclarer que ces dates sont fondées?

—« Il n'y a pas l'ombre d'un doute, mon ami. Ces manuscrits datent du

Ile siècle avant le Christ. Nous en sommes absolument certains.

—« Votre datation s'est faite en étudiant les pièces de monnaie retrouvées dans les environs de Qumrân, n'est-ce pas?

—« Absolument.

Loneragan releva le menton et renifla bruyamment en fixant la caméra, comme s'il s'agissait d'une question à laquelle n'importe quel imbécile aurait pu répondre.

Pendant un bref instant, l'angle de prise de vue dévoila la zébrure pourpre d'une cicatrice dissimulée sous la barbe négligée de Loneragan.

—« Le premier directeur de l'Ecole biblique affirme pourtant avoir découvert une pièce marquée du sceau de la dixième Légion romaine. Mais de nouveaux experts ont affirmé, après examen, que

cette pièce n'appartenait aucunement à la dixième légion, ni à aucune autre d'ailleurs, mais qu'elle faisait partie de celles utilisées

dans la ville d'Ascalon, en 72 après Jésus-Christ.

Le teint de Loneragan revêtit soudain la couleur de sa balafre. Une

telle question l'avait rendu furieux. Et il était encore plus en rage de

devoir y répondre.

—« Il doit s'agir d'un malencontreux oubli. Un voyageur a probablement perdu cette pièce de monnaie dans les ruines, bien plus tard, répondit-il sur un ton de colère.

—« Vous le pensez vraiment? Le directeur de l'Ecole biblique a quand

même mis cinq ans avant de rectifier ses dires.

Tom s'exprimait avec calme, voire même avec un certain détachement, afin d'arriver à ses fins. Lonergan semblait sur le point

d'exploser.

—« J'ai juste une dernière question, Monseigneur. Est-ce vrai qu'il a

fallu six mois pour que les deux scientifiques soient enfin affiliés au

musée?

—« Les universitaires italien et israélien auxquels vous faites allusion

vont bientôt pouvoir accéder à toutes les archives du musée, rétorqua-t-il, sans conviction.

—« Monseigneur, merci de nous avoir accordé cette interview.

Tom coupa son micro et retourna à pied jusqu'au parking du Rockefeller. Il se demanda comment parvenir à faire plier ce fichu

Lonergan, et retrouver la trace de celui ou celle qui, dans l'ombre,

retardait l'accès aux manuscrits. Tom avait également la

désagréable impression d'avoir déjà croisé ce Lonergan auparavant.

Une impression qui n'avait fait que s'intensifier lorsqu'il avait noté la

cicatrice sur la joue de son interlocuteur. Mais le journaliste en lui

reprit le dessus, plus que décidé à retrouver les pièces manquantes.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Rome

Lorenzo Petroni consulta le rapport de surveillance consacré au dîner entre Allegra Bassetti et le cardinal Donelli, au restaurant de

Jérusalem. Il sentit pointer en lui comme un soupçon de désespoir.

Tout était question de timing et le temps commençait à lui manquer. Il

allait bientôt réunir les cardinaux de la curie, pour un briefing au sujet de la santé déclinante du pape et l'éventualité d'une démission.

Face à la possibilité d'un pape, et par conséquent d'une sainte Eglise, tombés dans le coma, Petroni allait pouvoir manipuler ses confrères et les contraindre à prendre une décision, à condition, bien

évidemment, que sa candidature demeure prioritaire.

Petroni arpenta de long en large son vaste bureau. Son ambition démesurée semblait menacée par bon nombre de facteurs. Et

jusqu'ici, il avait toujours veillé à garder le contrôle de la situation.

Cette maudite femme n'avait pas encore mis la main sur le véritable

Manuscrit Oméga, mais mieux valait continuer à la surveiller de près.

Pour ce qui était des éventuelles accusations de viol, il était convaincu de pouvoir nier les faits. Il allait même être capable de tourner cela à son avantage, et accuser Allegra d'avoir lâchement et

bassement cherché à séduire un membre suprême de la sainte

Eglise. Si nécessaire, il pourrait même acheter de faux témoins. Et il

réfléchit déjà à sa probable défense: il accuserait Bassetti d'avoir quitté l'Eglise pour mener une vie de sexe et de débauche, menaçant

les âmes vertueuses ayant choisi la chasteté.

Le cas de Donelli était plus préoccupant. Sa décision de lancer une

enquête sur la Banque du Vatican menaçait de briser sa carrière. Le

danger était palpable. Mais tels étaient les obstacles à franchir pour

accéder au pouvoir absolu. Son pouls s'emballa et il reprit instantanément ses esprits. Il allait devoir appliquer la « solution italienne » et régler définitivement son compte à ce fauteur de troubles de patriarche de Venise.

C'est alors que l'interphone se mit à bourdonner.

–Petroni.

–Daniel Kirkpatrick, de CCM, vous appelle sur la ligne deux, Éminence.

–Lorenzo, come stai?

–Bene, grazie, a lei?

–Très bien, Lorenzo, très bien.

–Qu'avez-vous donc à m'apprendre?

–C'est Schweiker, encore une fois. Il est en train de fouiller dans le

passé de Mgr Lonergan, votre représentant à Jérusalem.

Petroni plissa instantanément les yeux.

–Pouvez-vous être plus précis?

–Je dispose ici de sources extrêmement fiables, Lorenzo. Et selon Schweiker, Lonergan avait autrefois une autre identité, dans l'Idaho.

–Tout ceci me paraît assez invraisemblable, Daniel, mais laissez-moi

mener ma petite enquête et je vous recontacterai.

–J'en serai ravi, Lorenzo. Ce genre de spéculation peut être absolument désastreuse pour l'image de l'Eglise, non.

Petroni s'assombrit davantage. Un nouveau facteur surgissant du passé menaçait son ascension vers le titre suprême. Et ce, avant même qu'il puisse manipuler un conclave ou même fausser une élection. Comme si l'enquête de Donelli ne suffisait pas. Il eut l'impression que les vents du cosmos se rassemblaient pour anéantir

sa mainmise.

Il réfléchit à la manière de réagir le plus efficacement possible.

Petroni ouvrit le premier tiroir de son bureau et en sortit le pistolet

Beretta Cheetah, calibre 38, précieusement conservé dans une boîte

en cuir. Il pointa l'arme en direction du mur, à l'autre extrémité de

son spacieux bureau. Tout comme la proposition d'enquête au sein

de la Banque du Vatican émise par Donelli, toute recherche sur le sulfureux passé de Lonergan l'impliquait personnellement. Et cela risquait de menacer sa nomination à la papauté. Il ne pouvait permettre de telles choses. Inutile pour l'instant de tuer le

journaliste, se dit-il. A moins, bien évidemment, qu'il ne se montre

trop curieux. Ou pis encore, qu'il s'approche trop près de la vérité.

Connaissant les enjeux, Petroni se résolut à contacter Felici, dans la

matinée. Le sourire aux lèvres, il réfléchit alors au lieu de rendez-vous. Il sommerait le Sicilien de se rendre au Vatican, mais pas à son

bureau.

L'Eglise devait recouvrer sa gloire d'avant Vatican II, époque à laquelle son autorité demeurerait incontestable et absolue. Ni Donelli ni

Schweiker ne devaient réussir leurs entreprises. Et pour cela, une

seule et unique solution était envisageable.

Bien à l'abri des touristes, Petroni pénétra à l'intérieur de la basilique

Saint-Pierre, après avoir emprunté le labyrinthe de couloirs souterrains bâtis sous la plus célèbre église de toute la chrétienté.

Emergeant derrière la rangée de confessionnaux, il se faufila à pas

feutrés jusqu'à l'un d'eux, se glissa à l'intérieur, referma le rideau, plaça le petit panneau « Occupato », avant de s'asseoir et d'attendre

patiemment.

A l'extérieur, les touristes, rameutés en masse, arpentaient les pavés

de la place Saint-Pierre ou s'émerveillaient devant les imposantes portes de bronze de la Basilique, ornées de bas-reliefs bibliques sculptés par Il Filareti en 1439. Totalement anonyme au coeur de la

foule, Giorgio Felici consulta sa montre. Il n'aurait su dire pourquoi,

mais il se sentait extrêmement nerveux. Il avait bien saisi l'utilité d'un

rendez-vous hors du bureau de Petroni. Ce cardinal ne manquait vraiment pas d'audace, se dit-il. Quand bien même ils se feraient repérer, ce qui était totalement improbable, il pourrait affirmer s'être

simplement rendu en confession. Il saisit enfin d'où lui venait son anxiété. Felici ne s'était pas retrouvé dans une église depuis qu'il était tout petit garçon. Et il avait encore moins visité Saint-

Pierre. Il

se glissa dans la file d'attente, devant les magnétomères, en vue d'une fouille possible au corps. Pas d'arme aujourd'hui.

En s'approchant du confessionnal, il aperçut le signal Occupato.

Exactement comme prévu. Il regarda partout autour de lui.

Personne

n'avait remarqué sa présence. Il se glissa à l'intérieur et s'agenouilla.

–Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché, dit-il à voix basse. (Il s'agissait du mot de passe.) Et mes péchés ont à voir avec Mammon,

le démon de l'argent.

Ce Petroni, songea sinistrement Giorgio, avait un sens de l'humour

assez particulier.

–Deux nouveaux problèmes se posent à nous, mon ami. Des problèmes menaçant de nous faire perdre le contrôle, débuta Petroni, habitué à aller droit au but. Il y a un journaliste, nommé Tom

Schweiker...

Giorgio écouta attentivement Petroni lui expliquer comment éliminer

le correspondant de CCN au Moyen-Orient, et sa nervosité se dissipa

progressivement. Ressentant comme une inquiétude chez Petroni, il

recouvra sa ruse de renard, tout en se demandant en quoi un simple

journaliste pouvait autant menacer le Vatican.

–Heureusement qu'il est facile d'organiser une surveillance avec l'ère des téléphones mobiles, intervint Giorgio Felici, lorsque Petroni

en eut fini. Et puis les meurtres sont plutôt courants à Jérusalem. Le

seul hic, c'est que ce Schweiker est un journaliste de renommée interna-tionale. Ça ne va pas être du gâteau, moi je vous le dis.

–Si. En revanche, notre autre problème est un poil plus préoccupant,

l'avertit Petroni.

–J'en ai comme l'impression, en effet, admit Giorgio après que Petroni lui eut évoqué le second contrat.

Au sein des cercles de complots et d'assassinats dans lesquels évoluait P3, Giorgio Felici avait appris à parfaitement focaliser son

esprit sur les cibles à éliminer, mais c'était bien la première fois qu'on lui demandait d'assassiner un cardinal.

–Nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper de banquiers et autres industriels qui s'étaient mal conduits, mais mieux vaut éviter

ce genre de choses. L'assassinat de gens puissants engendre de nombreux soucis. Et le fait d'éliminer un cardinal ne déroge pas à la

règle. Ça risquerait de provoquer un authentique tremblement médiatique.

Il y eut un long silence, et Felici en conclut que Petroni cherchait

avant tout à s'assurer que les clés de saint Pierre ne lui échappent pas. Pour le petit Sicilien, le fait d'assassiner quelqu'un était chose

banale, comme avaient pu le constater les familles Bontate et

Buscetta à Palerme. Felici venait de percevoir comme une once de

vulnérabilité chez Petroni, et ses yeux verts scintillèrent dans la semi-pénombre. C'est alors qu'il déclara, avec une légère condescendance:

—Quand bien même nous devrions perdre les faveurs du conclave, vous nous seriez toujours utile en tant que cardinal.

Un infime sourire se dessina sur les lèvres de Petroni. Ce Giorgio Felici était un véritable serpent, et particulièrement pervers qui plus

est, mais il n'avait aucunement peur de lui.

—Qu'il en soit ainsi, mon cher Giorgio. Mais vous savez, cela ne concerne pas uniquement le conclave. Votre propre survie en dépend, également...

—Ce serait certes embarrassant si vous perdiez les élections. Même

face à quelqu'un comme Giovanni Donelli. Mais je doute que cela puisse m'affecter.

—Oui, mais vous vous en faites, en revanche, pour l'avenir de la Banque du Vatican. A ce titre, le cardinal Donelli a lancé une enquête

quant à votre acquisition de la Banco del Sacer-dozio. S'il est élu pape, cette enquête risque de dériver vers la Banque du Vatican

elle-

même.

Giorgio eut l'impression de recevoir un uppercut de Mike Tyson, en

personne. Toujours agenouillé, il commença à s'agiter. Il se sentait

de plus en plus à l'étroit à l'intérieur du confes-sionnal.

—Il est tout bonnement impossible qu'une telle chose se produise, siffla-t-il entre ses dents.

—Le rachat de la Banque des Prêtres de Vénétie vous a probablement rapporté beaucoup d'argent, mon ami, mais votre annulation des prêts à bas intérêts risque de nous causer pas mal de

soucis. (Petroni ne désirait nullement pervertir les esprits des électeurs

de

Donelli,

mais

il

était

essentiel

de

broyer

psychologiquement ce petit Sicilien. Sa propre cupidité en

dépendait. Il savait également que la mise à mort de Donelli serait

bien difficile à orchestrer. A moins que ce tueur professionnel de Felici ne se trouve dans les parages.) Assurez-vous que la cardinal Donelli soit victime d'un malheureux accident, ordonna-t-il d'une voix calme.

—Il est déjà assez délicat de se débarrasser d'un journaliste, alors un

cardinal. Avez-vous perdu l'esprit? (Giorgio fut soudain en proie à la

colère. L'on aurait dit un rat pris au piège, et cherchant

désespérément un moyen de s'enfuir.) Savez-vous ce que ça va vous

coûter? Ce genre de contrat de chiffre en millions.

—Le prix importe peu, mon ami, répliqua sèchement Petroni. La Banque du Vatican paiera, mais si jamais les autorités venaient à ouvrir nos rapports de comptes, je ferai tout pour que vous passiez le

reste de votre existence derrière des barreaux.

Giorgio Felici fut incapable de rétorquer. Il sentit son cœur tambouriner dans sa poitrine.

—Je vais voir ce que je peux faire, finit-il par déclarer. Mais ça ne sera pas une partie de rigolade.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Jérusalem

—Bienvenue au Musée Rockefeller. Ou devrais-je plutôt dire, bon retour. (Derek Lonergan avait la fâcheuse habitude de sourire sans

jamais dévoiler ses dents.) Le tohu-bohu médiatique nous a quelque

peu troublés. Mais il doit s'agir de manoeuvres politiciennes, je présume, déclara la « soutane qui se dandine » à l'intention de David

et d'Allegra, en train de suivre ses pas dans le couloir menant à son

bureau.

« Donc, si j'ai bien compris, vous allez travailler à nos côtés durant

les six prochains mois, n'est-ce pas?

–Le projet demande quatre années de recherches, indiqua David.

–Vraiment? C'est encore mieux, alors. J'ignorais que vous étiez censés rester aussi long-temps, mentit Lonergan. Nous sommes en train de finaliser vos tâches. Nous prendrons tout ceci en compte, bien évidemment.

–A quels manuscrits aura-t-on accès? demanda brusquement David,

plus qu'irrité par les manières de Lonergan.

–Nous discuterons de ça plus tard. Je dois partir pour l'Europe cette

semaine pour une tournée de conférences de cinq mois, répondit évasivement Lonergan. Ça ne m'enchante pas, mais étant expert en

mon domaine, il est tout naturel que les plus illustres universités mondiales exigent ma présence. Cela devrait vous laisser le temps

de prendre vos marques et de débiter vos recherches. Nous

discuterons plus en détail de vos tâches à mon retour. (Lonergan jeta

alors un oeil à sa montre. Il était cinq heures moins vingt.) Si vous

voulez bien m'excuser. J'ai un autre rendez-vous. Je vais vous appeler quelqu'un. Il vous montrera votre bureau.

Derek Lonergan connaissait le trajet jusqu'au bar sur le bout des doigts. Il ne lui avait fallu qu'une quinzaine de minutes pour quitter le

Rockefeller et se retrouver sous l'une des voûtes de pierre du prestigieux hôtel de la Colonie Américaine.

—Un autre whisky, docteur Lonergan? lui demanda poliment Abdullah, en constatant que l'universitaire avait déjà vidé son premier verre.

—Volontiers, Abdullah. Je n'osais pas vous le demander.

Derek Lonergan était plein d'entrain. Toutes les grandes facultés de

la vieille Europe récla-maient sa présence.

—Et voilà pour vous, déclara Abdullah, remplaçant le verre vide par

un autre, généreuse-ment rempli de Tullamore Dew, un whisky irlandais de premier choix.

Dans la salle, située juste derrière le bar, Abdullah posa délicatement le premier verre de Lonergan sur une étagère. Il ignorait pourquoi le journaliste américain avait demandé à la récupérer, mais il avait depuis bien longtemps appris à ne pas trop

poser de questions. Il s'était contenté de glisser les deux cents shekels dans sa poche, avec un petit sourire poli.

Une semaine plus tard, après le départ de Lonergan pour l'Europe,

David se décida à découvrir ce que ce dernier dissimulait dans la chambre forte du Rockefeller. C'était une entre-prise à haut risque

qui menaçait de lui coûter sa carrière, si jamais il se faisait surprendre. Mais il avait déjà bravé de nombreux dangers par le passé. Mieux, il était absolument convaincu que l'universitaire leur

cachait un inestimable trésor.

David passa devant le garde de sécurité en souriant, avant d'aller rejoindre Allegra dans la cour pour le déjeuner.

–Bonjours, Hafiz!

–Bonjour, docteur Kaufmann.

–Comment vont les enfants? demanda David.

Hafiz travaillait au musée depuis plus de vingt ans et David avait beaucoup d'affection pour le vieux Palestinien. Hafiz avait quatre enfants, et durant toutes ces années, il avait jonglé entre deux emplois, afin de récolter l'argent nécessaire à leur éducation. De huit

heures à quinze heures, il officiait au poste de garde à l'entrée de l'édifice, et en plus de cela, il passait trois nuits par semaine à bord

d'un véhicule de sécurité ou d'une patrouille mobile. Hafiz racontait

souvent

qu'il

faisait

partie

des

chanceux.

Car,

bien

malheureusement, de nombreux Palestiniens d'Israël pointaient quotidiennement au chômage.

–Pour le mieux, docteur Kaufmann. Abdul a même été reçu à l'université, lui apprit-il avec un sourire rempli de fierté.

Allegra observa David en train de discuter avec le vieux garde, au beau milieu du flot de touristes qui entraient et sortaient du musée.

Elle était bien évidemment tombée amoureuse. Ils étaient devenus

tellement proches, et en si peu de temps, qu'ils pouvaient deviner les

pensées de l'autre.

–J'adore cet Hafiz. Et les gardes peuvent parfois nous fournir un maximum d'informations, fit-il, répondant à sa question avant même

qu'elle n'ouvre la bouche.

Il se pencha en avant, lui caressa la nuque et commença à lui dévoiler son plan.

–David, allons, lui répondit Allegra dans un doux murmure, tu crois

vraiment qu'on peut y accéder?

–Je n'ai aucunement l'intention de te mêler à ça, avoua-t-il. Mais je

dois absolument connaître la vérité.

–Alors primo, observa Allegra, on fait le coup ensemble. Aussi je te

prierai d'utiliser le pluriel, tu seras bien mignon. Deuzio: comment

évite-t-on les caméras de sécurité?

–On reste bosser jusqu'à ce que le poste de sécurité soit fermé pour

la nuit et que la patrouille extérieure prenne le relais. Il n'y a qu'une

seule caméra et il semble plutôt facile de la désactiver. Tu sais, ça sert parfois à quelque chose de discuter avec des gardes de la sécurité.

Un éclair d'excitation zébra les yeux noirs d'Allegra.

–Tu penses réellement qu'on peut percer la chambre forte?

–Dommage que le soldat Silberman ne soit pas là. Il nous aurait été

d'une aide précieuse. Mais bon, j'l'ai regardé faire. Et j'assimile vite,

ma belle.

Le capteur de mouvement à bip rouge lumineux, situé sur le mur du

fond, clignota lorsque David jeta un oeil du côté du vestibule. Hafiz

était parti. Satisfait, il alla récupérer Allegra et le petit sac qu'il avait

volontairement déposé dans le bureau, le matin même.

-Tu as pris tes gants?

Allegra hocha la tête. Son excitation s'était muée en nervosité.

-La caméra de sécurité est vraiment bizarrement placée, remarqua

David lorsqu'ils arpen-tèrent ce même couloir qu'il avait traversé, une arme à la main, plusieurs années auparavant.

-On va essayer d'entrer par-derrière. Je travaillerai plus facilement.

David retira un morceau de tissu noir de son sac, grimpa sur l'un des

larges rebords situés sous la caméra et recouvrit l'objectif.

-Tu n'as pas peur d'éveiller les soupçons?

-Bien sûr que si. Mais que feront-ils, à ton avis? Ils iront jeter un oeil

du côté de la chambre forte, verront que rien ne manque et diront

qu'il s'agit simplement d'une défaillance. Les coffres n'ont pas changé depuis 1938, indiqua-t-il. Ils ne les surveillent pas vraiment,

d'après moi.

Allegra observa David sortir le stéthoscope de son sac noir. Joseph

Silberman le lui avait offert, ainsi qu'un assortiment de crochets, en

guise de souvenir, avant qu'il ne quitte l'armée pour aller rejoindre le

Mossad. David tourna le cadran sur la gauche afin de libérer les

gorges puis opéra un tour complet sur la droite. Il perçut le cliquetis

de l'écrou et le mécanisme de levier, exactement comme Silberman

le lui avait montré.

–Vingt-cinq. Le nombre n'a pas changé, fit-il, et il y a seulement trois

gorges.

Il lui fallut une bonne vingtaine de minutes avant qu'il n'entende le

doux « clic » dû à l'alignement de la dernière gorge. Il avait mis deux

fois plus de temps que Joseph Silberman. Mais cela ne l'empêcha pas d'être plutôt content de lui. Il tourna le cercle d'acier et les immenses verrous glissèrent enfin sur le côté. Allegra sentit son poulx s'accélérer. David semblait calme mais un éclair d'excitation

scintilla dans le fond de ses yeux, lorsqu'il alluma la lumière et jeta un

oeil autour de lui.

–Regarde! Dans le coin, au fond, s'écria-t-il, en pointant du doigt une

malle rouge toute cabossée, marquée « Lonergan » et « Personnel »,

et fermée par un vieux cadenas en laiton.

David retira de son sac une clé dynamométrique ainsi qu'un petit crocheteur à angle en forme de demi-losange. Il inséra les deux instruments et, sans même opérer de torsion, tira sur le crocheteur

et libéra le « u » du cadenas.

–Je m'améliore de jour en jour, déclara-t-il, avant d'ouvrir la malle.

Allegra secoua la tête et le regarda en souriant. La caisse contenait

la boîte en olivier récu-pérée par Lonergan en guise de « commission

» personnelle, pour avoir négocié l'achat, à cinquante millions de dollars, de la copie intacte du Manuscrit Oméga.

David ne put s'empêcher de siffler.

–Ce sont des fragments. Plusieurs centaines de fragments.

–Et ça? Qu'est-ce que c'est? demanda Allegra, en indiquant les trois

fragments contenus dans le petit sac en plastique scotché sous le couvercle.

–Aucune idée, mais il n'y a qu'un seul moyen de le savoir.

David sortit du sac une pince à épiler et les déposa délicatement sur

le couvercle d'une malle adjacente.

Il reconnut le koinè ancien.

–Allegra! C'est le Manuscrit Oméga! Nous l'avons sous les yeux! Il est là! s'exclama-t-il, incapable de quitter les fragments des yeux. Ils

sont écrits en koinè et le Manuscrit Oméga est le seul parmi ceux de

la mer Morte à avoir été rédigé dans cette langue. Les messages de

l'Oméga étaient destinés au vaste monde. Le koinè était le

dialecte

grec parlé à l'est de l'Empire romain.

Ces trois documents leur indiquaient clairement que le reste du manuscrit était éparpillé parmi les centaines d'autres fragments.

Mais remettre les pièces en place allait nécessiter une grande dextérité, et énormément de temps.

—Ce salopard de Lonergan était au courant depuis le début, fit David,

plongé dans ses pensées.

—Il y a encore un hic, très cher, observa Allegra. Comment sortir d'ici

avec la boîte?

—On ne fait rien de tout ça, proposa finalement David, en retirant de

larges enveloppes de son sac. On laisse la boîte dans la malle. On met les fragments en sécurité dans notre bureau. Pour la nuit, du moins. Et demain, on les étudie tranquillement à la lumière du jour.

—C'n'est pas un peu risqué?

—Pas plus risqué que de se faire choper pendant la ronde de nuit.

David glissa délicatement les fragments dans les enveloppes, cadenassa de nouveau la malle et referma l'énorme porte de la chambre forte. Il ôta le morceau de tissu noir de l'objectif de la caméra et ils se faufilèrent dans le couloir.

A peine étaient-ils arrivés au parking, qu'une silhouette incertaine

surgit de l'obscurité.

–On fait des heures sup, docteur Kaufmann?

Allegra frissonna.

–Pas de repos pour les guerriers, Hafiz, lui répondit David, en souriant.

–Pardon de vous le demander, monsieur, mais puis-je jeter un oeil à

votre mallette? Il y a eu pas mal de vols, récemment, au musée.

Même si je sais que vous n'avez dérobé ni stylos bille, ni trombones,

ils insistent pour que l'on fouille toutes les personnes quittant le bâtiment.

Hafiz semblait plus qu'embarrassé, déchiré entre son devoir et sa loyauté envers David.

–Mais, il n'y a pas de mal, Hafiz. Aucun problème, répondit David,

avant d'ouvrir sa mallette sur le capot d'Onslow.

CHAPITRE QUARANTE

Jérusalem

Le laboratoire de biochimie libéré par l'Université Hébraïque était

équipé de la technologie dernier cri, en ce qui concerne les analyses

ADN.

–Vas-y, je t'écoute, fais ta prof, déclara David, avec un immense sourire.

–Il y a vingt ans de cela, de telles recherches auraient été impossibles, fit alors Allegra, postée devant le tableau blanc.

(David

avait demandé à ce qu'elle lui explique comment une analyse ADN

pourrait les aider à percer les mystères des manuscrits de la mer

Morte.) L'ADN ou acide désoxyribonucléique ressemble à cela,

l'informa-t-elle, avant de dessiner sur le tableau une longue double

hélice en spirale, semblable à une échelle. Le parchemin en peau de

chèvre utilisé par les Esséniens pour préparer leurs documents est si

vieux que l'ADN a fini par se détériorer. Nous ne disposons que de

courtes séquences. Et c'est loin de suffire pour une analyse. Mais en

1983, poursuivit-elle, un biochimiste américain du nom de Kary Mullis a mis au point une technique baptisée réaction en chaîne polymérisée, capable de reproduire l'ADN, et par conséquent, permettre une analyse.

–Donc, si je comprends bien, même si les fragments de la malle ne

contiennent pas suffisamment d'ADN, on peut quand même en fabriquer à partir du peu qu'il reste?

–Précisément. Et ce n'est pas aussi difficile que je le pensais. Si tu dis vrai, et qu'il y a seulement trois manuscrits, un d'Isaiah, un autre

de l'Evangile de Thomas et « last but not least », enfin et surtout, le

Manuscrit Oméga, nous risquons de ne trouver que trois échantillons

d'ADN dans la peau de chèvre. Et cela permettra de séparer de ce puzzle titanesque, trois puzzles plus petits.

–En supposant toujours qu'ils n'ont utilisé que trois peaux de chèvre

distinctes, observa David.

Allegra semblait perdue dans ses pensées.

–Même si nous découvrons une quatrième, voire une cinquième peau de chèvre, et que nous pouvons identifier de quel manuscrit elles proviennent, il nous faudra savoir s'il s'agit bien du Manuscrit

Oméga. Ce qui est plutôt un bon départ, puisque nous disposons de

l'ADN du Manuscrit Oméga, grâce à l'enveloppe scotchée sous le couvercle.

–Lonergan sera de retour dans un peu moins de quatre mois. Tu penses que ça nous laissera assez de temps? demanda David.

–Il y a une quantité énorme de fragments, tu sais. On va devoir travailler dans ce labo pendant pas mal de temps. Mais quatre mois

feront largement l'affaire. Grâce à l'équipement haut de gamme, on

peut étudier environ quatre cents échantillons simultanément. Cela

va générer près de trois millions de bases par jour, et je ne parle que

de pictogrammes, là. (David la regarda en haussant les sourcils.)

Pour te donner une idée plus précise, reprit Allegra en souriant, il y a

suffi-samment d'ADN dans un dixième d'un millionième de litre de

salive humaine pour identifier une séquence génétique humaine. Il

est donc inutile d'endommager les inscriptions contenues dans les

fragments. Nous avons juste besoin de quantités microscopiques pour copier les séquences et ensuite les analyser.

Allegra lui dévoila le processus, pas à pas, en lui expliquant de quelle

manière se refroidis-saient les échantillons, afin de former deux bandes, et ce, sans l'aide des amorces, et comment les enzymes venaient s'y ajouter. Cela leur permettait ensuite de lire les séquences et de les étendre dans une reproduction en chaîne.

David aurait beau faire un parfait assistant de laboratoire, tout cela

risquerait de prendre du temps. Un temps dont ils ne disposaient pas.

Mike McKinnon s'avança jusqu'au bar de l'hôtel. Tom Schweiker s'y

trouvait déjà. Il venait tout juste de se commander une bière.

–Mike! Ça fait plaisir de te revoir par ici, fit Tom. En fait, ce sera deux

bières, Abdullah. Merci.

Un verre à la main, les deux hommes se dirigèrent vers l'une des tables vides, sans pour autant quitter des yeux les deux beautés

qui

discutaient à l'autre extrémité du bar.

–Jolies jambes, observa Mike, en jetant un petit regard en arrière.
Je

me demande bien quand elles se décideront à les décroiser.

–Tu n'as pas changé, toi. Enfin, elles m'ont l'air d'être seules.

–Espérons-le. Santé!

–A la tienne, mon pote!

–Tu n'as aucun contact au FBI, Mike? lui demanda-t-il, après
avoir

avalé sa première gorgée de bière.

–Une flopée. Tout dépend de ce que tu attends d'eux.

–J'ai besoin de tes services. Je voudrais faire analyser des
empreintes digitales. Je les soupçonne d'appartenir à quelqu'un
dont

j'ai déjà croisé le chemin. Dans une autre vie.

–Ça devrait pouvoir se faire. Tu n'as qu'à me filer les empreintes,
je

les enverrai à l'un de mes gars.

–Merci infiniment, Mike. C'est vraiment sympa. Bon, ça se passe
comment à Washington? demanda Tom.

Giorgio Felici se faufila dans le bar et alla immédiatement se
cacher

derrière un imposant pylône. Puis il alla s'asseoir à la table
adjacente.

–C'est pire de jour en jour, lui répondit Mike d'un air contrit.

L'Agence n'a jamais été aussi mal en point. Et pourtant, je connais

la

maison. Les services secrets n'intéressent plus les politiques. J'ai eu

beau tenter de m'y opposer, rien à faire. La section du Pentagone responsable du « fiasco de Bagdad » a tout bousillé en prenant la décision d'envahir l'Irak.

Durant toutes ces années passées sur le terrain, les deux hommes avaient développé une amitié immuable. Chose assez étonnante entre un agent de la CIA et un journaliste. Tom pouvait ainsi confirmer ou infirmer les informations fournies par ses nombreuses

autres sources, tout en ayant un tableau détaillé des manoeuvres internes de l'agence de renseignements. De son côté, Mike obtenait

de Tom des tuyaux tout aussi primordiaux. Chacun veillait à ne pas

trop fureter avec les politiciens, et jamais, au grand jamais, ils ne dévoilaient leurs sources.

—C'est un peu comme les Rosbifs et leur « il ne reste plus que quarante minutes avant l'attentat de Harrods ». C'est à peu près le temps qu'il a fallu à Saddam pour lancer ses putains d'obus, observa

Tom, dans un sourire. Les opérations militaires en Irak sont tellement

désas-treuses, maladroites, foirées, qu'au final, plus d'une centaine

de milliers de civils ont été dézingués. La plupart des Irakiens seront

heureux de nous voir déguerpir et ça va laisser le champ libre aux

fondamentalistes islamistes, ajouta-t-il d'une voix triste.

–J'ai vu ton émission sur le Manuscrit Oméga. Tu penses qu'il y a un

lien entre les fonda-mentalistes opérant au Moyen-Orient et ce manuscrit? lui demanda Mike.

Tom acquiesça.

–Oui. Et pas uniquement au Moyen-Orient. Deux mathématiciens ont

essayé de déchiffrer les manuscrits bibliques. Rips a travaillé sur la

Torah et Yossi Kaufmann s'est penché sur les manuscrits de la mer

Morte. Selon ce dernier, il existe un lien évident entre le fondamentalisme islamique et le Manuscrit Oméga.

–Tu crois que ces codes existent vraiment?

–Oui. La technique consiste à isoler chaque troisième ou quatrième

lettre d'un texte ancien. Rips appelle ça le code secret. Je me disais

qu'on pouvait prendre un mot au hasard dans le dictionnaire et obtenir le même résultat, mais ces types sont loin d'être idiots.

D'après Kaufmann, le Manuscrit Oméga renfermerait un terrible avertissement. Une prédiction se rapportant à l'islam et aux fondamentalistes. Aucune nouvelle du scientifique russe?

–Tretyakov? (Mike fit non de la tête.) Il a dernièrement été localisé à

Peshawar, mais depuis, plus de nouvelles. On a également reçu des

rapports indiquant que l'un des lieutenants de Ben Laden, un certain

Abdul Basheer, avait été aperçu à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan. Donc, si jamais Tretyakov est lié à Al-Qaïda, il pourrait

bien se trouver dans l'Hindu Kush, au moment même où je te parle.

—Ce Basheer est un fin stratège. Kaufmann est peut-être plus près de la vérité qu'il ne le pense, médita Tom.

—Kaufmann? Tu veux parler du type qui a créé une nouvelle plate-

forme politique, pour faire face à Sharon et Peres aux prochaines élections? Comment s'appelle ce truc déjà? Le Parti libéral pour la

justice, c'est bien ça?

—Tout juste. Il est vraiment différent des autres hommes politiques

et, de toi à moi, son parti a pas mal de chances de remporter tous les

suffrages. Celui de Sharon flirte avec la corruption et, au final, ce

mur qu'il a construit risque de faire plus de mal que de bien. Les citoyens israéliens commencent à s'en rendre compte. Et ils préféreront se tourner vers quelqu'un qui leur apporte un peu d'espoir.

Mike hocha la tête.

–Ouais. Tu ne peux pas ravager plusieurs centaines d'hectares d'oliveraies et t'attendre à rassembler tous les votes. Les élections sont pour bientôt, non?

–Oui, début janvier. A ce titre, il y a également un peu d'espoir du côté palestinien. Ahmed Sartawi, qui a remporté les élections palestiniennes, est très ami avec Kaufmann et leur éventuel processus de paix est déjà bien avancé. C'est possible, mon ami. A condition qu'ils s'y mettent à deux. Il se pourrait même que les miliciens se retrouvent hors jeu. Mais pour cela, il faudrait créer un

Etat palestinien. Et c'est pas pour demain, moi je te le dis, fit Tom,

d'une voix sceptique.

–Quelles sont les chances de retrouver ce manuscrit? demanda Mike, recadrant noncha-lamment leur petite discussion sur ses objectifs de mission.

Tom haussa les épaules.

–Difficile à dire. Le fils de Yossi est archéologue et il s'est mis sur le

coup, tout comme sa partenaire de recherches, le Dr Allegra Bassetti. Ils se sont rendus à Qumrân il y a environ deux semaines.

J'ignore si c'est un bon détective, mais elle est sacrément roulée. Il a

de la chance, ce con-là.

Mike se leva pour aller commander deux nouvelles bières. Les

informations fournies par Tom valaient le détour. Qui disait Qumrân,

disait « ruine ». Ça voulait également dire que le Manuscrit Oméga

existait réellement. Et s'il jouait les bonnes cartes, son petit séjour

dans la Ville sainte pourrait même être un poil plus agréable, songea-

t-il, lorsque les deux femmes assises au bar lui retournèrent son sourire.

—Alors, comme ça, on est de passage à Jérusalem, mes beautés?

CHAPITRE QUARANTE ET UN

L'Hindu Kush

Le vent hurlait violemment à l'extérieur du complexe souterrain surprotégé, dissimulé en haut des cimes, dans une zone reculée de

l'Hindu Kush, en bordure du Pakistan et de l'Afgha-nistan. Les majestueuses montagnes recouvertes de neige atteignaient près de

six mille mètres d'altitude. En cette journée, la température était tombée à quinze degrés en dessous de zéro et l'on n'y voyait absolument rien au-delà de quelques mètres. Le Dr Hussein Tretyakov posa la lourde valise métallique au centre de la cave, avant de se frotter vigoureusement les mains. Son nouvel employeur

avait acheté cet objet, ainsi que de nombreux autres du même genre,

dix millions de dollars chacun. La plupart des autres valises

avaient

atterri entre les mains des cellules espionnes, sur le sol américain,

ainsi qu'en Grande-Bretagne et en Australie.

Le petit groupe d'Arabes se rassembla autour de la bombe. Ils étaient commandés par un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu

d'un costume insignifiant mais néanmoins coûteux, et portant un turban d'un blanc immaculé. Les hommes lui obéissaient au doigt et à

l'oeil. Il fallait dire qu'Abdul Basheer comptait parmi les lieutenants

de Ben Laden les plus respectés et les plus redoutables. Cet ancien

membre du Jihad islamique égyptien se montrait particulièrement

doué et l'Occident avait bien des raisons de le craindre. S'il devait arriver quelque chose, que ce soit à son chef ou à lui-même, Basheer

avait recruté les meilleurs ingénieurs, soldats, avocats et docteurs

de l'islam, pour poursuivre la lutte.

—Les premières bombes nucléaires étaient des bombes à fission. En

d'autres

termes,

l'atome

se

fendait

et

engendrait

une

impressionnante quantité d'énergie sous la forme de chaleur, de

neutrons et de rayons gamma, leur expliqua Hussein, en attendant

que l'interprète leur fasse la traduction. Les neutrons et les rayons

gamma pénètrent à l'intérieur du corps et anéantissent les cellules

corporelles. C'est pourquoi la déflagration et l'onde de chaleur d'une

explosion nucléaire provoquent la mort instantanée de plusieurs milliers de personnes, poursuivit-il. Le plutonium a une demi-vie d'environ vingt-quatre milliers d'années. La chaleur et la puissance

d'une valise nucléaire, accompagnées de radiations, rendraient toutes les villes occidentales inhabitables pendant plusieurs décennies.

Les Arabes échangèrent des regards. Gloire à Allah, les infidèles allaient subir une explosion qui risquait de faire passer le 11 Septembre pour un attentat de débutants.

Tretyakov ouvrit la valise.

—Comme vous pouvez le constater, cette valise contient un cylindre

sécurisé, à l'intérieur duquel le combustible est conservé dans ce

que l'on appelle une masse de plutonium sous-critique. Tout ceci, pour empêcher que la bombe n'explose prématurément. Lors de la détonation, le plutonium se condense pour atteindre la masse critique nécessaire à la réaction nucléaire en chaîne.

Le Dr Tretyakov leur tendit alors un document sur lequel était dessiné un diagramme représentant l'intérieur du cylindre et son noyau de plutonium.

— Dans les années 50, et en dépit de l'apocalypse survenue à Hiroshima et Nagasaki, des scientifiques ont déclaré les bombes à fission inefficaces, leur expliqua-t-il. Les bombes à fission, que nous nommons également bombes thermonucléaires, causent pourtant de très lourds dégâts.

La petite assemblée échangea de nouveau des regards, et l'interprète s'empessa de traduire ces propos.

— Au cours des vingt dernières années, les scientifiques russes ont confectionné de parfaits petits outils thermonucléaires censés détruire toutes les villes connues. La radiation d'une bombe à fission

prend la forme de rayons X, leur apprit le physicien tchéchène. Les

rayons X peuvent être utilisés pour produire des températures très

élevées et des pressions nécessaires à toute réaction de fusion. Les

bombes thermonucléaires fonctionnent après qu'une bombe à

fission

a d'abord implosé à l'intérieur d'une chape condensant une fusion de

lithium deutérium et une tige de plutonium-239.

Hussein leur tendit un nouveau papier représentant le diagramme

d'une bombe à fission et d'une bombe à fusion à l'intérieur d'une chape d'uranium-238 ainsi que la séquences des événe-ments produisant une série d'émissions de neutrons, culminant jusqu'au lithium deutérium et au liquide de plutonium-239 de la bombe à fusion. Cela produisait encore plus de neutrons et de chaleur et engendrait, au final, une explosion cent fois plus puissante et dévastatrice que celle d'Hiroshima.

–Les trois cibles prioritaires sont New York, Londres et Sydney, les

informa Abdul Basheer d'une voix calme. Si telle est la volonté d'Allah, nous attaquerons également d'autres villes telles que

Washington, Chicago, San Francisco et Los Angeles. Si les

Britanniques et les Australiens continuent de soutenir les Etats-Unis,

qui s'amuse à massacrer des enfants et des femmes musulmans innocents à travers le monde, alors nous frapperons également des

villes comme Manchester et Melbourne.

Le Dr Tretyakov avait déjà évoqué les cibles. Il se contenta donc de

leur présenter les plans détaillés de quelques villes occidentales.

-Les valises thermonucléaires anéantiront toutes nos cibles, expliqua-t-il au groupe de commandement d'Al-Qaïda. A New York, les ponts de Brooklyn et de Manhattan, ainsi que d'autres ponts se tordront sous l'effet de la chaleur avant de fondre dans l'East River.

Les gratte-ciel imploseront, et Wall Street et le quartier financier seront rayés de la carte. Le Lower Manhattan sera totalement anéanti, ainsi que le reste de la ville, dont la Cinquième Avenue, Broadway et la zone entourant Central Park. A Londres, Trafalgar Square, l'abbaye de West-minster, Big Ben et la Maison du Parlement, Buckingham Palace et le pont de Westminster, ainsi que tous les autres monuments, seront réduits en cendres. A jamais.

Jérusalem

Dans une maison sécurisée de la vieille ville, Yusef Sartawi étudia

longuement les photos de l'Université Hébraïque et du laboratoire de

chimie. Le coffre, lui avait assuré le technicien de laboratoire, était

rudimentaire. Il s'agissait d'un bon vieux Chubb, vendu librement, et

de telles reliques avaient parfois besoin d'être réparées. Yusef vérifia

l'en-tête sur la facture. Leibzoll, Coffres et Sécurité, 84 rue Ben

Yehuda, Tel-Aviv. Les ébauches avaient été volées dans une société

de sécurité spécialisée dans la fabrication et l'entretien des coffres-

forts. Il avait assigné l'un de ses meilleurs chauffeurs pour ce boulot

et un peintre en carrosserie venait tout juste de réparer la camionnette. Ils n'attendaient plus que l'approbation pour la réparation,

émise

par

la

bureaucratie

de

l'administration

universitaire, s'ils voulaient mettre leur plan en action. Le délai était

on ne peut plus frustrant, rageait Yusef, mais si telle était la volonté

d'Allah, cette approba-tion n'allait pas tarder à être émise, sans pour

autant éveiller le moindre soupçon.

LIVRE SIX 2005 ?

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

Rome

La nouvelle année avait plutôt mal commencé pour le cardinal

Petroni. Primo, le technicien de laboratoire de l'Université Hébraïque

avait vendu l'information à Yusef Sartawi. Deuzio, le directeur de

l'Ecole Biblique, le père Jean-Pierre La Franci, avait tressailli en

apprenant les résultats de l'analyse menée par le Dr Allegra Bassetti,

au sujet des fragments de l'un des manus-crits de la mer Morte. Avec

la confirmation de l'implication de cette maudite femme et cette triste

nouvelle lui apprenant que les fragments pourraient être ceux du Manuscrit Oméga, le cardinal Petroni n'avait pas hésité à prendre les

choses en main: Allegra Bassetti allait devoir être éliminée et ce fichu parchemin, récupéré au plus vite. Mais pour l'heure, un problème bien plus urgent et embarrassant lui tirait l'esprit, à savoir la santé déclinante du pape.

L'interphone de son bureau bourdonna légèrement.

–En quoi puis-je vous être utile, père Thomas?

La politesse inhabituelle du cardinal secrétaire d'Etat ne pouvait être

attribuée qu'à la présence du médecin pontifical, le Pr Vincenzo Martines.

–Les cardinaux se sont réunis dans les appartements Borgia, Votre

Éminence.

–Merci, père Thomas. Dites-leur que le Pr Martines et moi-même n'allons pas tarder à arriver.

–Comme vous pouvez le constater, Vincenzo, il s'agit d'un problème

bien délicat, poursui-vit Petroni, en s'enfonçant dans les divans

rouge foncé. Certes, la démission d'un Saint-Père n'est pas sans précédent, mais elle présente néanmoins de multiples complications,

et mes collègues risquent de détester cette idée.

–Je peux le comprendre, Lorenzo. Après tout, le Saint-Père est encore vif d'esprit.

Le médecin pontifical préféra garder ses craintes pour lui-même. La

santé du pape était bien plus alarmante qu'il ne voulait bien le dire.

–Oui, et il semble déterminé à porter le fardeau de sa maladie jusqu'à son trépas. Entre vous et moi, mon cher Vincenzo, le plus grand cauchemar de l'Eglise serait d'assister à l'interminable règne

d'un pape impotent. Loin de moi l'idée de vous manquer de respect,

ou d'insulter votre profession, mais, dans le cas du pape, la médecine moderne pourrait nous causer du souci. Il y a un siècle de

cela, les remèdes des médecins s'avéraient souvent beaucoup plus dangereux que le mal lui-même. Nous sommes aujourd'hui capables

de tenir en vie des malades, le plus longtemps possible. Pour un homme ordinaire, il s'agit soit d'une sorte de soulagement ou d'une

malédiction. Mais pour un pape, le problème est tout autre. S'il devait

somber dans le coma, alors la sainte Eglise risquerait également d'y

sombrer avec lui. Je pourrais reprendre les rênes de la maison au jour le jour, mais à moins que Sa Sainteté ne délègue spécifiquement

son autorité, nous serons dans l'impossibilité de désigner des évêques et les décisions politiques majeures ne pourront être prises

convenablement. Un pape, sous assistance médicale permanente, mettrait l'Eglise en péril.

—Et qui, parmi les cardinaux de la curie, aurait le courage d'euthanasier un pape? médita le Pr Martines.

Il s'agissait davantage d'une réflexion personnelle que d'une question. De nouveau, le médecin pontifical resongea au diagnostic

qu'il avait établi en observant le comportement de ce serpent de Petroni. L'homme passait son temps à user de son charme, à manipuler et intimider autrui dans un seul et unique but: le contrôle

absolu. Martines se demanda même si son interlocuteur n'était pas

quelquefois soumis à des crises de violence. Il existait une dureté chez ce prince de l'Eglise à l'opposé du message du Christ. Sans bien évidemment oublier son ambition démesurée. Une ambition bien

souvent synonyme de malaise, voire même d'insécurité intérieure.

Mais ce n'était pas à lui de juger des aptitudes d'un candidat au poste

sublime. Sa tâche consistait simplement à briefer les cardinaux

de la

curie quant à la santé de Sa Sainteté. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des soupçons.

–Qui, en effet, mon cher Vincenzo? Il est grand temps d'en avertir mes collègues de la curie. Ne croyez-vous pas?

–Je sais pertinemment que vous avez tous des calendriers chargés,

débuta Petroni, après que le Dr Martines et lui-même eurent prit place autour de l'immense table lustrée des appartements Borgia, et

je vous remercie d'avoir bien voulu nous accorder un peu de votre si

précieux temps.

Il s'agissait d'une ouverture digne de lui. Il savait intimement que les

cardinaux préfets du Vatican n'auraient pour rien au monde manqué

une telle réunion. Au sein des arcanes secrètes de la bureaucratie de

la curie, le savoir constituait l'arme ultime, et comme toujours, l'impitoyable pouvoir de Petroni était à son apogée, bien que dissimulé dans un gant de velours, une courtoisie factice et une diplomatie tout en nuance.

–J'ai demandé au Pr Martines de se joindre à nous, ce soir, car il est

grand temps pour vous d'en savoir un peu plus sur la santé du Saint-

Père. Sachez qu'il s'agit là d'une petite réunion informelle, je vous

prierai par conséquent de ne prendre aucune note. Tout ce qui sera

dit ce soir ne devra jamais quitter les murs de cette salle. (Le cardinal se tourna alors vers le médecin pontifical.) Nous vous écoutons, professeur Martines.

Ce dernier se racla la gorge et ajusta ses lunettes à monture d'écaille

sur son large nez aquilin.

–J'aime mon métier, Eminences. Mais j'aurais préféré vous donner

des nouvelles plus encourageantes, fit-il, en dévisageant chacun des

cardinaux assis à la table. Comme vous le savez probablement déjà,

Sa Sainteté souffre de la maladie de Parkinson depuis plusieurs années. Il s'agit d'un dérèglement neurologique dégénératif affectant

le contrôle des mouvements corporels.

–Existe-t-il un remède?

La question fut posée par le cardinal Castiglione, l'un des plus anciens cardinaux de la curie, accessoirement préfet de la

Congrégation pour les causes des saints. Giulio Castiglione était de

la vieille école. Il avait déjà dépassé l'âge normal de la retraite, à savoir soixante-quinze ans. Et dans deux ans, lorsqu'il s'apprêterait à

célébrer ses quatre-vingts ans, il serait dans l'impossibilité de présenter sa candidature. Le Saint-Père avait veillé à prolonger la

durée de son poste, et tous les cardinaux réunis dans les

appartements Borgia, savaient pertinemment envers qui la loyauté

de Castiglione s'exprimait. De toute évidence, le « vieux buffle » n'était pas dans l'un de ses meilleurs jours.

—Non, malheureusement. (Le Pr Martines venait de confirmer ce que

tous connaissaient déjà.) Nous avons entrepris un nombre incalculable de recherches, mais le traitement actuel ne fait qu'atténuer les effets de la maladie. En aucun cas, il ne la guérit.

—J'ai cru entendre qu'il existait peut-être un remède miracle en provenance des Etats-Unis?

La question fut cette fois posée par le cardinal Rinato Fiore, cardinal

préfet de la Congrégation des évêques.

—Je présume, Votre Éminence, que vous faites référence aux études

menées à l'Université du Colorado et l'Université de Columbia, pour

savoir si, oui ou non, les transplantations de cellules pouvaient restaurer la fonction de la dopamine. Les scientifiques américains ont démontré que les cellules produisant de la dopamine étaient capables de prendre racine, de survivre, voire même de fonctionner

à la suite d'une transplantation. Cela nous fournit de précieuses pistes pour d'éventuelles futures recherches, mais à mon grand regret, même si le travail des universitaires s'avère des plus

prometteurs, les cellules implantées demeurent difficilement contrôlables. Et une surdose de médicaments risque de provoquer des mouvements corporels involontaires.

Ce qui serait particulièrement dérangeant.

—Et qu'en est-il de l'état de santé actuel du Saint-Père? demanda à son tour le cardinal Fumagalli, préfet de la Congrégation du clergé.

—Comme vous le savez, Votre Éminence, le Saint-Père est médicalement suivi depuis plusieurs années. Fort malheureusement, les effets de la maladie de Parkinson ont tendance à empirer avec le temps. La silhouette voûtée de Sa Sainteté en constitue, je le crains fort, un alarmant symptôme. Plus la maladie gagne du terrain, plus le traitement médical s'alourdit. Et les effets secondaires deviennent alors bien plus prononcés.

—Si je comprends bien, professeur Martines, vous sous-entendez donc que le traitement pourrait se révéler inefficace?

En intervenant de la sorte, Petroni cherchait avant tout à gagner les

faveurs des cardinaux.

–J'en ai bien peur, en effet, Éminence. En plus de très grandes difficultés à se mouvoir, à écrire, voire quelquefois à s'exprimer, Sa

Sainteté est de plus en plus victime de nausées et de vomissements.

Il est en proie aux insomnies et l'augmentation du dosage de la levodopa menace de l'épuiser progressivement. Il arrivera un temps

où le traitement ne sera plus d'aucune utilité. Et les apparitions publiques du Saint-Père deviendront extrêmement problématiques,

pour ne pas dire impossibles.

–Et quel est l'état mental de Sa Sainteté?

Le cardinal Fiore venait enfin de poser la question que personne n'avait encore osé exprimer. Quant au cardinal Castiglione, il eut bien du mal à cacher sa colère.

–Ce genre de question est absolument inadmissible en ces lieux! bredouilla-t-il alors, avant de fixer intensément le cardinal Petroni.

Les cardinaux ne peuvent se permettre de s'asseoir à cette table et de discuter de l'état mental du Saint-Père, comme s'il s'agissait d'un

vulgaire prêtre à l'agonie.

–Je comprends parfaitement que certains d'entre nous, voire tous les membres ici réunis, se sentent offusqués par cette petite

réunion,

répondit calmement le secrétaire d'Etat, mais ce n'est pas la

première fois que l'Eglise doit faire face à ce genre de difficulté.
(Il se

tourna alors vers le cardinal Castiglione et le regarda droit dans les

yeux.) Nous sommes tous des hommes d'expérience, mais personne

autour de cette table n'est aussi expérimenté que vous, Votre
Éminence. Sachez simplement que si jamais l'intendance de
l'Eglise

nous revenait, il faudrait nous y préparer le plus judicieusement
possible. Voilà tout.

—A vous entendre, c'est un peu comme si le Saint-Père était déjà
mort, s'offusqua Castiglione.

—Pardonnez-moi, Votre Éminence. Ce n'est absolument pas ce que
je

voulais dire. Veuillez poursuivre, ordonna Petroni, d'une voix de
glace.

—Si vous voulez savoir si, oui ou non, Sa Sainteté est consciente
de

son état, alors la réponse est oui. Sans équivoque. Il est encore
très

vif d'esprit. Toutefois, les avertit le Pr Martines, certains patients
peuvent perdre momentanément la mémoire. Et, pour d'autres,
cela

entraîne même de sévères complications. Sa Sainteté s'est depuis
longtemps habituée à travailler comme un forçat. Et ce n'est plus

possible, à présent. Cela provoque en lui un niveau de stress qui risque d'atténuer l'efficacité d'une intervention pharmacologique. Petroni étudia attentivement chacun des visages de ses collègues cardinaux. La réalité était la suivante: la médecine moderne n'apportait aucune solution, tout comme elle ne garantissait pas non plus une mort douce. Dans un sens, les cardinaux se refusaient également à considérer leur propre mortalité, s'accrochant de toutes

leurs forces à cette vieille Eglise inflexible qu'ils chérissaient tant.

Petroni cherchait à tout prix à ce qu'ils prennent une décision quant à

une éventuelle démission du pape. Mais il semblait encore trop tôt.

—Merci infiniment, Pr Martines, conclut-il, mettant de fait un terme à

leur petite réunion confidentielle. Vous nous avez parfaitement éclairés, et sachez que nous vous en sommes reconnaissants. Je propose, messieurs, que nous priions tous durant les jours prochains, pour Sa Sainteté.

En retournant à pied jusqu'à ses appartements, Petroni réalisa combien il se trouvait proche du pouvoir absolu. Et rien ni personne

ne l'empêcherait d'y accéder: ni Donelli, ni Schweiker, et encore moins cette catin d'Allegra Bassetti.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

Tel-Aviv

Mike McKinnon avait dîné seul, dans un petit restaurant situé à deux

pas de l'ambassade américaine. Puis il s'était immédiatement remis

au travail. Le Manuscrit Oméga s'avérait beaucoup plus difficile à récupérer que prévu. Il pianota un code à six chiffres sur le pavé numérique d'une porte blindée localisée au sous-sol du bâtiment, et

derrière laquelle travaillaient les agents de la CIA, « officiels » et «

officieux », postés en Israël. C'était le dernier des cinq contrôles de

sécurité, débutés avec la fouille par les gardes à l'entrée de l'ambassade et le passage sous le magnétomètre. Il s'assit à son bureau et se brancha sur CCN, afin de se tenir au courant des élections israéliennes. La journaliste Géraldine Rushmore apparut à

l'écran.

—« Ce soir, dans International Correspondent, nous nous pencherons sur le changement de politique et la possibilité d'un nouvel espoir de paix au Moyen-Orient. A la suite de l'écrasante victoire du président Ahmed Sartawi et de son Parti démocrate islamique aux élections palesti-niennes, le Pr Yossi Kaufmann a également revendiqué la majorité des suffrages du côté israélien. Nous retrouvons notre correspondant Tom Schweiker, en direct, à

Jérusalem. Bonjour, Tom. Un tel résultat est-il surprenant?

—« Oui et non, Géraldine. Oui, dans le sens où le parti du Likoud

d'Ariel Sharon et le parti travailliste de Shimon Peres ont perdu bon

nombre d'électeurs. Non, tout simplement parce que le Parti libéral

pour la justice du Pr Yossi Kaufmann n'a fait campagne qu'autour d'une seule et même problématique: une paix juste et équitable. Un

message auquel se sont ralliés de nombreux citoyens israéliens. Et il

en va de même pour Sartawi, dans le camp des Palestiniens.

Nombreux sont ceux qui, des deux côtés, en ont assez des tueries et

de la violence quotidienne, et ces deux hommes incarnent un véritable espoir. L'espoir d'une coexistence pacifique entre les deux

peuples. A ce titre, je vous propose de visionner l'interview donnée

par le Pr Kaufmann, il y a seulement quelques minutes.

C'est alors qu'apparut à l'écran le futur Premier ministre israélien.

—« Les Israéliens ont eu la chance de voter pour la paix, et se sont rendus en grand nombre aux bureaux de vote. Il est temps de mettre

un terme aux massacres, temps d'en finir avec la violence et, comme

j'ai déjà eu l'occasion de le déclarer au cours de cette campagne, la

paix n'est possible qu'à condition que justice se fasse dans les deux

camps. Chacun devra faire des concessions. Mais nous autres,

Israéliens ou Palestiniens, juifs ou musulmans, avons le droit de vivre

nos vies au sein d'un pays sûr et pacifique.

–« Avez-vous réellement l'intention d'alléger le budget de la Défense? demanda Tom.

–« La guerre et les tueries perpétuelles ont des conséquences désastreuses, lui répondit Yossi. Le conflit irakien coûte environ un

milliard de dollars par semaine, et dans notre propre pays, la dette

face aux Etats-Unis s'élève à plus de quatre milliards de dollars. Rien

que pour le budget de la Défense de l'année passée. Si nous parvenons à instaurer la paix, comme j'en suis convaincu, et le nouveau président palestinien, Ahmed Sartawi et moi-même, en sommes capables, alors nous stopperons ensemble la construction

de ce mur défensif et les dépenses de l'armée seront diminuées de manière significative. Cet argent sera transféré dans les domaines de l'éducation, de la santé et de l'environnement, afin que nos enfants puissent vivre en paix et accomplir tout ce qu'ils ont à accomplir. Le président Sartawi m'a appelé tout à l'heure pour me féliciter. Nous comptons instaurer le processus de paix dès les prochains jours.

Tom sourit.

–« Bonne chance et merci d'avoir répondu à nos questions, professeur Kaufmann. C'était Tom Schweiker s'adressant au futur

Premier ministre d'Israël. Aujourd'hui, la guerre en Irak...

Mike McKinnon éteignit son poste de télévision. Ces deux-là réunis

allaient peut-être mettre un terme au bain de sang, se dit-il. Il

retourna à son ordinateur et pianota une série de codes. Le premier

e-mail, titré « Top-Secret - Oméga » provenait de son directeur.

A destination de McKinnon en provenance du DIC (Directeur de l'Intelligence Centrale.) Le Président doit rencontrer, dès demain, le

révérend Buffett et a exigé un rapport complet sur le Manuscrit

Oméga. Vous avez pour ordre de nous l'envoyer à 17 heures précises.

-Putain, marmonna Mike. Oussama Ben Laden et ses mollahs fanatiques disposent de suffisamment de plutonium et de deutérium

pour anéantir toutes les capitales financières du monde occidental,

et la Maison-Blanche me casse toujours la tête avec ce putain de manuscrit de la mer Morte.

Il esquissa un sourire. Les résultats des élections israéliennes et palestiniennes lui permet-taient au moins de penser à autre chose.

Le Département d'Etat, le Pentagone, celui de la Finance et de nombreux autres départements périphériques allaient encore multiplier les recherches et autres « déclarations-chocs » avec une seule idée en tête: comment protéger au mieux les intérêts

américains. Si Tom Schweiker disait vrai à propos d'une supposée amitié entre Kaufmann et Sartawi, et s'ils avaient réellement l'intention d'instaurer la paix, les maîtres de Washington seraient alors contraints d'observer le processus à distance. Ce qui n'était probablement pas une mauvaise chose, songea-t-il, en ouvrant le deuxième rapport d'Echelon.

L'enquête de Mike McKinnon avait pas mal progressé depuis son arrivée à Tel-Aviv. Et notamment au niveau des écoutes téléphoniques. « La grotte numéro un » se trouvait certaine-ment à

Qumrân et Tom s'était montré plus que ravi de le briefer au sujet de

ce Lonergan qui, comme il l'en avait informé, se trouvait actuellement

en Europe. En route pour Florence. Toute-fois, le message intercepté

évoquant un « Chubb sur pied, année 1950 » l'intriguait. Etait-il possible qu'un simple coffre, dans un laboratoire de biochimie de l'Université Hébraïque, renferme quelque chose? Une chose tellement précieuse que d'autres personnes semblaient prêtes à tout

pour la récupérer? Le perçage de coffres ainsi que le crochetage faisaient partie des nom-breux talents de McKinnon. Les gars au sous-sol de Langley comptaient parmi les meilleurs dans le business

et Mike avait déjà passé beaucoup de temps à parfaire sa technique.

Il totalisait également de nombreuses heures au champ de tir, et

s'était décidé à emporter dans ses bagages son arme favorite. La

plupart des agents utilisaient un calibre .22. Mais Mike préférait de

loin son calibre Heckler-Koch 24.45 ACP, équipé d'un silencieux et

d'un pointeur laser, spécialement conçu pour les forces spéciales américaines. Et selon lui, il n'allait pas tarder à devoir s'en servir.

Venise

–Giovanni, j'écoute.

–Le Premier ministre d'Israël est en ligne, Votre Éminence, annonça

Vittorio.

–Merci.

La ligne grésilla et l'on entendit clairement la voix de Yossi Kaufmann.

–Buon giorno, Giovanni, c'est Yossi.

–Yossi, mon ami. Félicitations! Comment allez-vous? J'ai prié pour

vous, vous savez.

–Merci, Giovanni! Ça va presque trop bien. Je dois rencontrer

Ahmed d'ici une semaine, et notre ébauche pour le futur accord de

paix a été acceptée. Du moins, par nous, ce qui est déjà énorme. Les

colons israéliens s'y opposent encore fermement. Mais les dédommagements

s'annoncent

très

généreux.

Nous

avons

également l'intention de maintenir certaines colonies, et offrir en échange aux Palestiniens un peu de terres d'Israël. Ça les adoucira.

–Et qu'en est-il des fondamentalistes? demanda Giovanni.

–Si nous voulons que le Hamas, le Jihad islamique et la Brigade des

martyrs d'Al-Aqsa se rallie à notre cause, il nous faut à tout prix fonder un Etat palestinien, Giovanni. Certains de leurs membres ne

renonceront jamais au terrorisme, mais si nous arrivions à broser la

grande majorité des milices armées dans le sens du poil, y compris

les leaders, alors les plus fanatiques se retrou-veraient marginalisés.

Ahmed et moi-même sommes plutôt confiants. Nous devons agir en

surfant sur l'enthousiasme collectif. Nous n'avons pas encore fixé la

date, mais que diriez-vous de participer à la cérémonie pour la paix?

Loin de nous l'idée de mêler la religion aux affaires de l'Etat. On dira

donc qu'il s'agit d'une invitation plus personnelle que réellement officielle. La signature du traité de paix devrait normalement se

dérouler sous la Porte de Damas, entre un juif et un musulman.
Je

pense que notre cher Abraham apprécierait si vous y représentiez
le

catholici-sme. Qu'en dites-vous?

Giovanni ne put cacher sa joie, se remémorant leur petite partie
de

pêche.

–J'en serais ravi, mon ami, lui répondit-il chaleureusement.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Jérusalem

Yusef Sartawi se dirigea vers la porte du bâtiment sécurisé.

Quelqu'un venait d'y toquer en respectant le nombre de coups
préétabli. Malgré la difficulté de la mission qu'ils s'apprêtaient à
mener, Wasfiheh Khatib paraissait calme et sereine. A peine âgée
de

dix-neuf ans, cette sublime jeune femme poursuivait des études
de

sociologie à l'université palestinienne Al-Quds, de Ra-mallah.
Pour

joindre les deux bouts, elle conduisait également une ambulance,
tous les week-ends. Et son métier l'avait vite plongée dans un
profond désespoir. La première fois que son véhicule avait essuyé
les tirs des soldats israéliens, elle avait d'abord cru qu'il s'agissait
d'une erreur. Mais cela s'était répété au cours des mois suivants.
Pis,

elle avait même été blessée à deux reprises. Les soldats de Tsahal
n'avaient que faire de son uniforme du Croissant-Rouge.

Wasfiheh

s'était bien trop souvent retrouvée avec un enfant mourant dans les

bras. Et bien trop souvent, elle avait dû essayer de maintenir en vie

d'autres enfants innocents, victimes des tirs israéliens.

Yusef jeta un oeil dans le judas et s'empessa de faire entrer la jeune

femme.

–Le nom du restaurant est le Numero Venti, l'informa-t-il, en pointant

du doigt la rue George V et Ha Histadrut sur une carte. C'est un établissement huppé et nos cibles y dînent souvent. Nous t'y avons

réservé une table, la semaine prochaine, poursuivit Yusef, en tendant

une enveloppe à Wasfiheh. Familiarise-toi avec l'environnement, et

porte des vêtements élégants mais pas trop voyants. Une fois que tu

auras bien identifié tes cibles et que tu sauras parfaitement comment

gérer les explosifs, on te mettra en stand-by. Et tu devras être capable de réagir dans la seconde.

Wasfiheh acquiesça sans mot dire.

Yusef sortit alors deux photographies d'un classeur. Il s'agissait des

trombinoscopes ordinaires des membres de l'Université Hébraïque.

–Mémorise bien les visages des infidèles et veille, une fois l'attentat

finalisé, à te placer le plus près possible de leur table, avant d'enclencher ta ceinture d'explosifs.

–Mon visage sera le dernier qu'ils verront.

Wasfiheh ressentit un sentiment de puissance. Elle allait enfin venger

la vie de pauvres innocents.

Tel-Aviv

Mike McKinnon attendit que les cryptages s'amorcent sur son ordinateur. Le dernier rapport d'Echelon apparut à l'écran. Il venait

de faire une superbe découverte, deux jours aupara-vant. Un autre

rapport d'Echelon l'avait informé qu'une communication au téléphone cellulaire avait été interceptée par satellite, sur une route

de Yehuda Ha-Yamit, non loin de Jaffa, le vieux port de Tel-Aviv.

Armé de ses indispensables passes diplomatiques, Mike avait pu aisément franchir les barrages routiers, retrouver la route indiquée

avant de tomber sur un vieux garage, au pied d'un ancien bâtiment

en pierre. Mais sa reconnaissance ne lui avait fourni aucune autre

information. A présent, et grâce à ce nouveau rapport, il allait peut-

être pouvoir remonter la piste.

Opération Oméga. Interception d'Echelon, Tel-Aviv. 261200Z heures.

**« Repaire du coffre localisé et autorisations en place.
Déroulement**

des opérations à 15 heures, demain. »

Mike vérifia la date et l'horaire, puis le numéro du mobile. Ils

**correspondaient tout à fait au précédent message intercepté: «
Oui,**

**je suis en position. Ils se trouvent à l'entrée de la caverne numéro
un**

». De toute évidence, le contenu du coffre se rapportait à la

**surveillance du Dr David Kaufmann et du Dr Allegra Bassetti. Ce
qui**

**signifiait, du moins à ses yeux, que le duo avait peut-être
découvert**

quelque chose d'intéressant. En tous les cas, suffisamment

**intéressant pour que le Hamas décide d'envoyer quelqu'un le
récupérer.**

Le jour suivant, à exactement 14 h 30, Mike gara sa Renault Clio

Sedan de couleur beige sur un emplacement de reconnaissance

**idéal, offrant une vue imprenable sur la route. Il n'y avait plus
qu'à**

**attendre que la souris sorte de son trou. Il avait décidé d'opérer
en**

solo, sans en avertir le directeur de la CIA qui se serait, de toute

manière, opposé à toute intervention. Plus embarrassant, les

interceptions téléphoniques étaient source d'interrogations et il y

avait de grands vides au niveau du renseignement. Le Mossad

n'aurait pas vraiment apprécié que quiconque tente de dérober un

manuscrit antique. Et sans les en avertir, Mike avait établi un plan

essentiellement basé sur l'instinct: prendre le type du Hamas en filature et s'infiltrer dans la brèche.

Un peu plus loin sur la même route, Giorgio Felici saisit ses jumelles,

tout en se demandant à quel titre un agent de la CIA pouvait bien s'intéresser à un manuscrit de la mer Morte. Les gars du Hamas avaient besoin d'un petit coup de main, se dit-il, tout en effleurant

discrètement son Beretta Cougar, parfaitement dissimulé sous sa veste Armani.

A 15 heures précises, un Arabe au teint basané sortit du bâtiment, en

empruntant une petite issue latérale. Les portes du garage, situées

sous la vieille bâtisse de pierre, n'étaient ni inclinées, ni montées sur

roulettes. Il s'agissait de lourdes portes en bois. Et Mike observa

l'Arabe à la silhouette trapue, s'y prendre à deux fois pour les ouvrir,

dans un vacarme assourdissant. Quel-ques secondes plus tard, ce même Arabe réapparut au volant d'une camionnette vert foncé. Sur

les flancs du véhicule étaient peintes des inscriptions en lettres d'or:

Leibzoll, Coffres-forts et Sécurité, 84 rue Ben Yehuda, Tel-Aviv.

La route se trouvait bien loin de la rue Ben Yehuda et Mike en arriva à

cette conclusion: quand bien même cette société de sécurité existait

réellement, elle ignorait tout de cette camionnette.

Le conducteur n'avait pas l'air pressé et la van se faufila paisiblement au coeur du trafic de Tel-Aviv. Mais une fois arrivée sur

la Route 1 et l'autoroute menant à Jérusalem, la camionnette accéléra brusquement, suivie à distance par la Clio de Mike. Le véhicule franchit trois barrages de sécurité, bien plus difficilement

que McKinnon n'avait eu à le faire, et une heure plus tard, le soi-disant « type du coffre » atteignit enfin le campus du mont Scopus.

Après une brève discussion avec le garde posté à l'entrée, l'Arabe fut autorisé à pénétrer à l'intérieur du bâtiment. Ces Israéliens savaient parfois se montrer coopératifs, songea Mike d'un air sévère,

tout en se demandant comment suivre la camionnette à l'intérieur du

campus. Il risquait trop d'attirer l'attention et préféra attendre sur

une route adjacente d'où il pouvait garder un oeil sur l'entrée.

Jérusalem

David rendit une petite visite à l'évêque Patrick O'Hara avant de filer

jusqu'au Numero Venti. Il ne cessait de penser aux incroyables

découvertes d'Allegra. La datation au carbone avait été facile - entre

20 et 40 après Jésus-Christ - mais, malgré son aide, la scientifique avait tout de même dû passer deux bons mois à analyser les deux mille fragments et leurs parcelles d'ADN. Les Esséniens n'avaient utilisé que trois peaux de chèvre. C'était déjà ça, pensa tout bas l'archéo-logue. L'analyse d'Allegra avait permis de rassembler les fragments de l'Evangile de Thomas, d'Isaiah et du Manuscrit Oméga,

dans trois énormes sacs en plastique. Mais il leur restait encore à recomposer les pièces du Manuscrit Oméga. Et la tâche s'avérait extraordinairement ardue, voire quasi impossible.

—Félicitations, David!

Allegra leva son verre de champagne et porta un toast à ce tout nouveau membre de la Knesset. Elie fit alors son apparition pour leur

apporter le menu.

—Toutes mes félicitations pour le résultat des élections, docteur Kaufmann, fit le vieux serveur, ajoutant ses meilleurs vœux à ceux

d'Allegra. Il y a peut-être un espoir de paix. Enfin.

—Je l'espère, Elie, je l'espère vraiment, vous savez. Et merci infiniment.

Non loin de là, dans le Quartier musulman de la vieille ville, Yusef

Sartawi opéra les derniers préparatifs sur la mince ceinture d'explosifs qu'il avait chargée de nitrate d'ammonium. Afin de

blessé, voire de tuer le plus de personnes possible, près de trois cents clous et boulons avaient été rajoutés à la charge. Wasfiheh souleva son élégant tailleur et plaça fermement la ceinture autour de sa taille de guêpe.

—Garde le détonateur dans ta poche jusqu'au moment fatidique, lui

ordonna Yusef, afin de s'assurer que le veston de Wasfiheh recouvre

bien le fil connecté à la ceinture. Voici cent shekels. Tu prends un

taxi. Les clients du Numero Venti ne prennent pas le bus.

Mike McKinnon réfléchit aux diverses options. L'autoroute n'était pas

vraiment l'endroit rêvé pour mener une interception. Bien trop de

circulation et beaucoup trop de patrouilles israéliennes. Il serait plus judicieux de suivre le conducteur arabe jusqu'à Tel-Aviv. Il fut

interrompu dans ses pensées par la réapparition du van, à l'entrée

de l'université. Mike McKinnon démarra sa voiture et s'engagea lentement sur la voie.

Juste avant d'atteindre la route de Naplouse, ils franchirent le premier des innombrables checkpoints aléatoires et Mike attendit que sa cible en ait terminé avec les contrôles d'identité. Si ses soupçons étaient fondés, et que le Manuscrit Oméga se trouvait bien

dans le coffre, alors les soldats israéliens risquaient de mettre la main dessus. Et ils courraient au désastre. Les faux papiers du Hamas étaient particulièrement bien imités, songea Mike, en observant les soldats israéliens armés de leurs Uzis, faire signe au chauffeur de la camionnette de circuler.

En arrivant sur l'autoroute filant jusqu'à Tel-Aviv, Mike se dit qu'il

avait eu raison. Impos-sible d'intercepter qui que ce soit sur une voie

rapide. Malgré les deux nouveaux checkpoints à franchir, la circulation était fluide et les pneus de la camionnette facilement crevables d'un coup de revolver. Mais les patrouilles militaires étaient omniprésentes. Mike se força à rester calme et poursuivit sa

filature. Lorsque la circulation se ralentit dans les environs de Tel-

Aviv, et que le jour se mit à tomber, Mike se rapprocha un peu plus

près du van. Une demi-heure plus tard, Mike observa la camionnette

quitter la voie rapide. Il la suivit et immobilisa sa Renault à proxi-mité

de sa cible. En temps normal, il n'utilisait jamais de gants de pilotage,

mais cette fois-ci, il les avait enfilés dans un tout autre but. Il sortit

son Heckler-Koch de la boîte à gants. Il repéra furtivement les lieux

et réalisa, avec satisfaction, que la route sur laquelle il se

trouvait

était déserte et faiblement éclairée. Il quitta la Clio et se fondit furtivement dans l'obscurité, en veillant bien à se tenir à distance de l'Arabe.

Le van était stationné devant le garage. Quant à sa proie, elle s'affairait encore à ouvrir les grosses portes en bois. Bien dissimulé

derrière la camionnette, Mike s'avança silencieusement le long du

bâtiment jusqu'à ne se trouver qu'à deux petits pas de l'Arabe, qui jurait comme un charretier. C'était le moment ou jamais, se dit-il.

Mike retourna son Heckler-Koch, afin d'asséner un violent coup de

crosse sur le crâne du milicien. Mais tandis qu'il passait à l'action, sa

cible trébucha dans la poussière et tomba en avant. La crosse atteignit, non pas sa tête, mais son dos. L'homme du Hamas s'était

bien souvent entraîné à esquiver une attaque-surprise. Il s'agenouilla

illico, prit appui sur ses jambes et se rua sur Mike. Ce dernier atterrit

instinctivement devant les portes du garage, opéra une roulade, arme en main, tout en remarquant que l'Arabe venait également de dégainer son pistolet.

Pfunk. Pfunk. Pfunk. Mike pressa la détente de son calibre avec

silencieux. A trois reprises. Il n'avait vraiment pas perdu son temps

pendant les entraînements au tir, à Langley. L'Arabe fut touché à la

poitrine et lâcha son arme, qui atterrit sous le van. La victime se vidait de son sang et un éclair de haine zébra furtivement son regard,

avant de s'éteindre. Mike traîna calmement le corps jusqu'au fond du

garage avant d'y garer la camionnette. Il ramassa les trois cartouches usagées et les glissa dans sa poche.

Avec l'aide du petit microphone et de l'oreillette fournis par ses collègues, au sous-sol de l'ambassade, Mike entendit la dernière gorge se mettre en position. Il ouvrit le vieux coffre-fort Chubb et en

vérifia le contenu. Il put y distinguer une enveloppe, avec une inscription au marqueur noir:

Giorgio Felici, qui avait suivi McKinnon s'était posté à l'autre extrémité de la voie. Le membre du Hamas allait certainement donner du fil à retordre à l'Américain. Mais il préféra s'avancer d'un

peu plus près. Juste au cas où.

Pendant un bref instant, Felici perdit de vue les deux hommes, cachés par le van. C'est alors qu'il entendit tirer trois balles d'un calibre .45 équipé d'un silencieux. Il sut immédiatement qu'il venait

de perdre son contact du Hamas. Mieux valait éviter de se frotter à

l'Américain dans un espace aussi confiné, songea-t-il. Il s'immobilisa

et attendit patiemment. Tandis que l'agent de la CIA rentrait la camionnette dans le garage, Felici s'accroupit, contourna sa cible et

fila se mettre à couvert derrière une voiture en stationnement.

Un quart d'heure plus tard, l'agent de la CIA ressortit du garage, tenant à la main une enveloppe en plastique. McKinnon jeta un petit

coup d'oeil aux alentours, avant de traverser la voie et de filer jusqu'à

sa Clio. Felici dégaina son Beretta et le suivit en silence.

Mike McKinnon perçut soudain un bruit et saisit instantanément son

arme. Il tourna la tête, mais trop tard. La balle l'atteint directement

entre les deux yeux. Et Mike s'effondra de tout son poids sur le trottoir.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Jérusalem

–Yossi fera un magnifique Premier ministre, David, déclara Allegra,

après qu'Elie eut pris leur commande, mais ça ne m'empêche pas de

me faire du souci pour vous deux. Certains des Juifs ultra-orthodoxes

et des colons m'ont l'air furieux.

Tandis qu'ils portaient un toast au nom de la paix, deux jeunes

hommes occupés à discuter tout près de l'entrée du Numero Venti
s'écartèrent
poliment
pour
laisser
passer
une
magnifique

Palestinienne. Wasfiheh Khatib avança d'un pas confiant à l'intérieur

du restaurant et se dirigea droit vers David et Allegra.

Elie quitta son poste, derrière le bar. Il avait déjà vu cette femme auparavant. Et il ne fut aucunement troublé par sa beauté. Plusieurs

années d'entraînement et une sorte de sixième sens lui indiquèrent

que quelque chose ne tournait pas rond; aucun des clients n'attendait qui que ce soit et toutes les tables étaient réservées.

—En quoi puis-je vous aider, mademoiselle? demanda le vieux serveur avec un sourire de courtoisie, avant de poser sa main sur l'épaule de Wasfiheh.

La jeune femme fit volte-face et Elie remarqua son air angoissé. Elle

mit la main dans sa poche et c'est alors qu'Elie aperçut le fil. Il écarta

instinctivement la jeune fille tout en enroulant ses bras autour d'elle.

Mais il était déjà trop tard. Wasfiheh pressa le détonateur, faisant exploser près de deux kilogrammes de nitrate d'ammonium. Un magma incandescent de clous, de fumée et de tessons de verre mortels pulvérisa littéralement la salle du restaurant et l'incroyable

onde de choc ébranla les vieux murs de pierre.

–Allegra!

Affolé, David secoua la tête et commença à tituber. Du sang coulait

abondamment d'une profonde entaille sur le côté de son crâne.

Quant à Allegra elle gisait, immobile, sur le sol, au beau milieu d'une

mare de sang. L'on entendit, au loin, le hurlement, bien trop familier,

des sirènes d'ambulance. Ce nouvel attentat allait assurément faire

la une de tous les flashs spéciaux à travers le monde.

–« Nous ouvrons nos informations avec un nouvel attentat tragique à

Jérusalem. Selon nos premières estimations, cinq personnes

auraient péri et une douzaine de victimes sont actuellement dans un

état critique, débuta Géraldine.

Les téléspectateurs étaient habitués, voire même anesthésiés face à

ce genre d'informations sans âme, reflets des horreurs frappant quotidiennement le Moyen-Orient. Mais cette fois-ci, l'on comptait

parmi les victimes un membre de la famille du Premier ministre Kaufmann, et le reportage en direct diffusa des scènes d'ambulanciers en train de sortir les blessés des décombres, sous l'éclat aveuglant des gyrophares rouges et bleus. Il y eut un fondu enchaîné, et l'on aperçut à l'écran l'entrée de l'Hôpital Hadassah, à Ein Karem, avec au premier plan, un Tom Schweiker visiblement ébranlé.

—« Quelles sont les dernières nouvelles, Tom? poursuit Géraldine.

En dépit du fait qu'il connaissait personnellement David et Allegra, la

voix du journaliste demeura calme et posée.

—« C'est une nouvelle tragédie pour les habitants de Jérusalem.

L'attentat a dévasté le Numero Venti, l'un des restaurants les plus huppés de la ville, débuta-t-il. Les pertes sont extrêmement lourdes

et l'on compte parmi les victimes le Dr David Kaufmann, le propre fils

du Premier ministre, ainsi qu'une certaine Dr Allegra Bassetti, l'une

des

plus

éminentes

scientifiques

spécialisée

dans

l'ADN

archéologique.

—« Connaissons-nous leur état de santé?

—« Selon nos sources, David Kaufmann souffrirait de blessures profondes. Quant au Dr Bassetti, elle se trouve toujours au bloc opératoire. Et son état nous est encore inconnu.

A Rome, le cardinal secrétaire d'Etat, préalablement averti de l'attentat, avait les yeux rivés sur son écran de télévision. Il sentit monter la colère en lui, à l'évocation de cette satanée femme.

—« Cela risque-t-il d'enrayer le processus de paix, Tom?

—« Malgré ces nouvelles horreurs, non, je ne le pense pas, Géraldine.

Le Premier ministre Kaufmann nous a accordé une interview il y a

seulement quelques minutes. Je vous propose d'entendre ses déclarations.

Le Premier ministre israélien s'avança dans la salle d'attente de l'hôpital et se plaça face à la caméra, le regard empli de tristesse.

—« Ce soir, nous avons vécu une nouvelle tragédie, s'ajoutant à l'interminable cycle de violence et de tueries frappant notre pays depuis trop longtemps. Je souhaiterais adresser mes sincères condoléances à tous ceux qui ont perdu un proche au cours de cet

attentat barbare, tuant une nouvelle fois des citoyens innocents. Je

m'adresse également aux responsables de ces actes odieux. Ce que

vous avez commis, cette nuit, risque de profondément entacher le processus de paix. Dans les deux camps. (Yossi Kaufmann venait une

nouvelle fois d'imposer sa marque. A l'opposé de ses prédécesseurs,

loin de lui l'idée de vouloir se lancer dans des représailles massives.)

Je voudrais également dire à tous les Israéliens que le président palestinien Ahmed Sartawi a été le premier à m'appeler, pour adresser ses sincères condoléances à l'ensemble du peuple d'Israël.

—« En quoi cet attentat affectera-t-il le processus de paix, monsieur

le Premier ministre?

La question fut cette fois posée par Tom Schweiker. Il avait appris à

connaître et à admirer l'homme d'Etat israélien. Mais il était toutefois

contraint, de par son métier, à poser les questions les plus sensibles.

—« Il y a de cela deux semaines, le président Sartawi et moi-même avons pris une résolution en vue d'un futur traité de paix. La tragédie

du jour n'altère en rien notre résolution, et les deux camps sont actuellement sur le point de passer un accord. Cet accord implique

la création d'un Etat palestinien, et prévoit le retrait prochain de nos

colons de la bande de Gaza et de Cisjordanie, ainsi que leur retour

en terre d'Israël.

–« Je compatis déjà pour mes compatriotes israéliens, pour toutes les souffrances, voire le déchirement qu'un tel rapatriement risque

de provoquer. Mais notre pays doit absolument retrouver ses frontières d'avant 1967. Et il en va de même pour les Palestiniens. La

relocalisation des colons sera bien évidemment accompagnée de généreuses indemnisations financières. Notre accord prévoit également une compensation destinée aux réfugiés palestiniens qui

seront autorisés à regagner la nouvelle Palestine, estimés à près de

huit cent mille. Nous avons établi une gouvernance en binôme concernant la vieille ville de Jérusalem, avec la garantie d'une liberté

religieuse et d'une liberté d'accès. L'actuelle capitale de Jérusalem-

Ouest deviendra la capitale israélienne de Yerushalaim, et al-Quds, à

Jérusalem-Est, celle de la Palestine. Nous avons également décidé d'abattre le mur défensif, qui à l'instar de son équivalent berlinois,

n'aura fait qu'aggraver la division entre nos deux peuples.

Bon nombre de journalistes burent littéralement ses paroles. La Grande Histoire était en marche.

–« Sachez à présent que je ne répondrai à aucune question, déclara

Yossi, mettant de fait un terme à l'interview. J'espère que vous le comprendrez. Les événements actuels ne le permettent pas. Mais je serai absolument ravi de m'entretenir de nouveau avec vous, dans un futur proche.

Le Premier ministre Kaufmann quitta la salle, sous le regard compréhensif des journalistes silencieux, exprimant ainsi leur immense respect envers cet authentique chef d'Etat.

—« Quelle est l'opinion internationale au sujet de cet accord de paix,

Tom?

—« Le plan Kaufmann/Sartawi est visionnaire, Géraldine. Il ne s'agit

pas seulement d'un accord de paix. Ses implications sont beaucoup

plus vastes. Les centaines de millions de dollars consacrés à la défense vont être transférés dans l'un des plus grands plans d'investissement

de

toute

l'histoire

du

Moyen-Orient.

S'ils

parviennent à créer ensemble un environnement stable, alors les deux hommes seront quasiment assurés de recevoir le soutien de

la

communauté internationale, et tout particulièrement de l'Union européenne. Plusieurs milliers d'emplois seront créés dans les domaines de l'eau, des chemins de fer, des canaux, des routes, de la

désalinisation, ainsi que dans les domaines de l'éducation et de la santé. Le Premier ministre Kaufmann et le président Sartawi ont une

vision pour les Etats du Moyen-Orient. Ils souhaitent que ces états

travaillent ensemble, main dans la main, et deviennent membres d'un

conseil consultatif semblable à celui de l'Union européenne. Les pays

européens ont déjà fortement exprimé leur soutien, et notamment la

France et l'Allemagne. Les Etats-Unis se sont, en revanche, montrés

beaucoup moins enthousiastes et semblent vouloir réserver leur

jugement. Plus étonnant, l'Eglise catholique a également exprimé son

soutien.

—« Vous voulez parler du pape?

—« Ce soutien provient d'un membre supérieur de la sainte Eglise, le

cardinal patriarche de Venise, Giovanni Donelli. L'on raconte même

que cet homme aurait accepté l'invitation d'assister à la cérémonie

pour la paix, qui est censée se dérouler devant la Porte de Damas.

–« Le professeur Kaufmann est synonyme d'espoir pour de nombreuses personnes, Tom, mais quelqu'un a-t-il revendiqué le dernier attentat?

–« Oui, Géraldine. Le Hamas vient tout juste de revendiquer cet attentat, en évoquant également la possibilité de prochaines attaques de ce genre. De telles menaces pourraient toutefois se retourner contre eux. Car de nombreux Palestiniens aimeraient voir réussir Kaufmann et Sartawi.

–« Merci, Tom, pour ce flash spécial d'International Correspondent.

Aujourd'hui, le pro-gramme nucléaire en Corée du Nord...

Petroni était plongé dans une rage noire, se laissant un instant gagner par la panique, chose qui ne lui était pas arrivée depuis de

nombreuses années. Il s'empara de son Beretta Cheetah et colla sa

joue contre le métal glacial de l'arme à feu. De toute évidence, ce maudit Donelli était encore en vie. Tout comme cette satanée femme

d'Allegra Bassetti. La dernière copie du Manus-crit Oméga était toujours hors de portée et l'enquête du journaliste sur le sulfureux

passé de Lonergan battait son plein.

Heureusement que l'état de santé du sénile pontife ne faisait qu'empirer. C'était au moins cela de pris. Il fallait réagir. Et vite.

Pourquoi ne pas annuler la visite de Donelli au Moyen-Orient, en prétendant, auprès des médias, que le protocole du Vatican n'avait pas été respecté? S'il ne parvenait pas à l'éliminer au plus vite, mieux

valait l'éloigner des feux des projecteurs. La présence de Donelli à la

signature du traité de paix entre les juifs et les musulmans était comme une reconnaissance internationale. Et cela risquait fort d'entraîner la mise en place d'un conclave. Petroni serra encore plus

fermement la crosse de son Beretta. Il détestait perdre le contrôle. Il

devait absolument se ressaisir et fut plus déterminé que jamais à obtenir les résultats escomptés.

CHAPITRE QUARANTE-SIX

Tel-Aviv

De retour à son hôtel de Tel-Aviv, Giorgio Felici jeta un oeil à la rediffusion du direct entre Tom Schweiker et la présentatrice de l'émission International Correspondent de CCN. Sans aucune nouvelle de l'état de santé de la scientifique italienne, il resongea alors à la fois où il avait aperçu ses petits seins fermes dans l'oeil de

son viseur. Pourvu qu'elle n'y réchappe pas, se dit-il. Concernant Donelli, l'annonce de sa présence à la cérémonie de paix lui donna

soudain une idée, celle d'éliminer le patriarche de Venise tout en évitant de se faire repérer. Et le plan qu'il avait en tête prenait

tournure. Si un cardinal venait à périr durant l'assassinat d'un

Premier ministre d'Israël, alors l'inévitable enquête ne se focaliserait

que sur la mort de Kaufmann. Et le décès de Donelli ne serait qu'une

disparition collatérale. Giorgio savait à quel point ce Yusef Sartawi

haïssait les Israéliens. Mais était-ce une raison suffisante pour tuer le

Premier ministre israélien, ainsi qu'un cardinal de l'Eglise

catholique? Parmi tous les pays du globe, Israël était probablement

l'endroit le plus difficile pour perpétrer un assassinat. Sécurité maximale oblige.

Felici saisit son téléphone portable et pianota le numéro sécurisé du

cardinal secrétaire d'Etat. Ce dernier était sûrement de très mauvaise humeur. Et cet appel n'arrangerait en rien ses affaires.
–Petroni!

–C'est Giorgio Felici, Lorenzo. Je viens d'apprendre que le cardinal

Donelli est invité pour assister à la signature du traité de paix, à Jérusalem, fit-il, tout en évitant d'évoquer la récupération du Manuscrit Oméga.

–Vous devez tout faire pour l'en empêcher, Giorgio. Le Saint-Père n'approuve aucunement cette invitation et moi, encore moins.

Petroni était tranchant et ses mots sifflèrent à travers le combiné téléphonique.

–Si j'étais vous, Lorenzo, j'autoriserais cette visite, proposa alors

Giorgio. Ça me permettra d'obtenir le soutien de ceux dont j'ai besoin

pour combler vos exigences.

Petroni mit un peu de temps avant de répondre.

–Vous n'avez pas vraiment accompli vos objectifs jusqu'ici, mon cher

Giorgio, mais je n'ai plus vraiment le choix, rétorqua-t-il d'un ton acide, avant de raccrocher violemment le combiné.

Giorgio sourit. Ce Petroni ferait un pape bien utile, se dit-il. Mais si tel

n'était pas le cas, il y avait plusieurs autres noms sur la liste de P3. Il

savoura également le fait de le laisser encore mariner dans son jus,

au sujet du Manuscrit Oméga.

David parvint enfin au troisième étage de l'immense Hôpital Hadassah et alla toquer au petit bureau extérieur.

–Des fleurs? Pour moi? Vous n'auriez pas dû, docteur Kaufmann! plaisanta l'infirmière de garde, en jetant un petit regard polisson à ce

si séduisant visiteur.

David avait la tête bandée et tenait à la main un bouquet de roses.

–Comment va-t-elle? demanda-t-il en lui rendant son sourire.

–Beaucoup mieux, ce matin, bien qu'encore profondément choquée.

On va la garder en observation, une nuit de plus. Mais elle

devrait

pouvoir sortir demain.

–Je sais bien que ce n'est plus l'heure des visites, mais puis-je la voir?

–Bien sûr. Ça ne devrait pas poser problème.

David suivit l'infirmière dans le couloir. Un agent du Shin Bet, le service de sécurité intérieure israélien, était posté devant la chambre d'Allegra. Cela ne présageait rien de bon, pensa tout bas David.

Allegra avait le visage couvert de bleus et d'éraflures. Ses bras et ses pieds étaient bandés, mais fort heureusement, ses blessures s'avéraient beaucoup moins graves qu'on aurait pu le croire. Elle adressa un semblant de sourire à David, tout en lui indiquant un vase

pour les fleurs. Ce dernier s'exécuta avant de déposer un baiser sur

ses lèvres intactes.

–Les roses sont vraiment magnifiques, David. J'ignorais que tu étais

aussi romantique, plaisanta-t-elle, avant de s'assombrir de nouveau.

Comment va la famille d'Elie? Peut-on faire quelque chose pour leur

venir en aide?

La mort du vieux et si jovial serveur l'avait profondément meurtrie.

Elle devait la vie à cet homme.

–J'ai parlé à sa femme, lui répondit David d'une voix douce. Elle fait

du mieux qu'elle peut. Es-tu certaine de vouloir continuer la partie?

Allegra prit appui sur ses oreillers et se redressa légèrement. Puis elle se pencha vers David et lui prit la main.

–Si tu étais de ceux qui répondent à la violence par la violence, sans

envisager d'autres issues, alors peut-être me poserais-je des questions. Je crois, du fond du coeur, en cette paix, que toi, Yossi et

Ahmed, êtes en train de négocier. Je sais également que je suis amoureuse de vous, David Kaufmann. Et que je ferai tout pour vous

garder près de moi.

Les yeux de David s'embruèrent et il resta quelques secondes à contempler le lumineux sourire d'Allegra. Mieux valait attendre qu'elle se soit bien remise avant de la tenir informée du récent cambriolage à l'université.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

Naplouse

Yusef Sartawi lutta contre une force impalpable et tenace. Il avait l'horrible impression que quelqu'un essayait de l'étouffer. Il tenta de

se libérer de cette emprise maléfique et appela deux fois à l'aide, avant de se réveiller en sursaut, dégoulinant de sueur. Des rames ruisselaient le long de ses joues. Il venait de revivre le massacre de

toute sa famille. Une fois de plus.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre: quatre heures. Cela faisait déjà plusieurs matins qu'il cauchemardait ainsi. Et à chaque fois, impossible de retrouver le sommeil. Alors il se levait, allait se préparer un café et resongeait à la lâche capitulation de son frère et

son impardonnable passage dans le camp des infidèles. Le 11 Septembre avait prouvé aux yeux du monde de quoi l'islam était capable. Qu'Allah soit béni! Mais le projet d'une paix avec les Israéliens lui tourmentait l'âme. Il était censé rencontrer Giorgio Felici et cette idée ne lui plaisait qu'à moitié. Ce Sicilien allait probablement râler: la récupération du Manuscrit Oméga avait été

plutôt bâclée et la scientifique était sortie vivante de l'attentat. Toutefois, le plan visant à se débarrasser de ce fouineur de journaliste était en place. Et ils n'avaient pas dit leur dernier mot concernant Allegra Bassetti. Yusef avait proposé que le rendez-vous

ait lieu dans un parking, bien à l'abri des oreilles indiscrètes. Ironie

du sort, leur petit entretien privé se déroula donc dans les parkings

souterrains de la Knesset.

–Mes clients à Rome considèrent la perte du Manuscrit Oméga d'un

très mauvais oeil, déclara Felici d'un ton sinistre.

Maintenant que le mythique parchemin était en sa possession, il

n'avait aucunement l'intention de lui remettre un sou de plus en provenance du Vatican.

Yusef le fixa de ses yeux noirs et impénétrables.

–Et je ne parle pas de votre incapacité à régler son compte à cette salope de scientifique italienne.

–C'est une cible extrêmement difficile à atteindre. Elle fait partie du

cercle du Premier ministre. Vous êtes drôle, vous. Mais on la surveille de très près. Elle sera beaucoup moins chanceuse la prochaine fois. Vous pouvez en être sûr.

–Et le journaliste? Il est toujours placé sous surveillance?

–On a remplacé la carte SIM de son mobile par une charge de plastic. Si nécessaire, ce Schweiker sera réduit en cendres très, très

facilement.

Giorgio Felici renifla d'un air moqueur.

–Nous ne vous livrerons l'argent qu'une fois récupéré le
Manuscrit

Oméga. Mais je connais néanmoins un moyen de réparer vos erreurs,

voire même d'obtenir encore plus de fonds pour votre cause.

Yusef attendit que Felici lui fournisse tous les détails sur le nouveau

contrat visant à éli-miner un cardinal italien.

–Mais attention, il y a une condition, l'avertit Felici. Vous devez camoufler sa mort dans un attentat à grande ampleur, pendant la cérémonie pour la paix. Un attentat dont devra également être

victime le Premier ministre israélien, en personne.

Il fallut à Yusef quelques secondes avant de répondre. Il avait déjà

projeté l'assassinat de Yossi Kaufmann, sans que ce Felici ait à le lui

demander. Tout comme il avait déjà envisagé de saboter la cérémonie grâce à un plan machiavélique. Mais, jusqu'ici, il manquait

de ressources financières pour mener à bien son projet.

–Vous savez ce que vous me demandez, là? Une telle opération risque de coûter énormément d'argent, indiqua Yusef, sans trop chercher à savoir pourquoi les infidèles souhaitaient tant se débarrasser de l'un de leurs cardinaux. La sécurité sera renforcée.

Ils bloqueront la zone autour de la Porte de Damas. Encore plus qu'à

l'aéroport Ben Gourion. A condition de trouver les bons explosifs, je

pourrais peut-être introduire un kamikaze. Mais je doute qu'il puisse

se rapprocher de l'estrade. Ils l'arrêteront bien avant. Et ne tuer que

de simples soldats israéliens constitue un échec.

–Pourquoi ne pas utiliser un petit avion? demanda Felici.

Yusef fit non de la tête.

–J'ai déjà songé à cette éventualité. Nous disposons d'un pilote qui

désire venger la mort de sa femme. Mais j'ai l'intention de le réquisitionner pour un autre attentat. La Porte de Damas sera

bien

trop surveillée. Impossible de courir de tels risques. Notre appareil

ne pourrait décoller qu'à partir du Liban ou de la Jordanie. Il y a une

zone d'exclusion aérienne au-dessus de Jérusalem et dès que notre

appareil quittera sa trajectoire préétablie, il sera instantanément abattu en plein ciel par les F-16 de Tsahal.

Yusef cracha littéralement ses paroles. Il marqua une pause et reprit

un ton plus réfléchi. Son traître de frère avait rallié le camp des infidèles. Et Yusef était prêt à le tuer. Son plan le permettrait peut-

être. Mais pour cela, il allait devoir se tenir à proximité d'Ahmed. Ce

qui signifiait qu'il risquait lui aussi de périr durant l'attaque suicide. Il

savait également que son plan ne fonctionnerait que s'il utilisait les

bons explosifs. Il fallait donc veiller à ce qu'ils soient difficilement

identifiables et que personne ne puisse remonter la piste. Inch'Allah,

Yusef allait peut-être s'offrir une place au royaume des cieux.

—Enfin, ça devrait pouvoir se faire, finit-il par déclarer. Mais autant

vous prévenir maintenant, c'est une opération à haut risque. Nous

exigerons d'être rémunérés en conséquence. Cela va de soi.

-Bien évidemment, répondit Giorgio. Quel type d'explosif comptez-

vous utiliser?

-Il me faudra au moins six kilos de Semtex.

-Il faut absolument que ce soit du Semtex?

Yusef fit oui de la tête.

-C'est le seul explosif à utiliser pour l'attentat sans se faire repérer.

Et malgré ça, mon plan nécessite quand même un subterfuge, indiqua-t-il, sans trop vouloir entrer dans les détails. Le Semtex est

extrêmement stable. Ça évite les explosions précoces. Il est modulable et adopte la forme que l'on veut. Plus important, le Semtex

est inodore. Traduction, les chiens policiers ne peuvent pas le détecter.

-Vous êtes bien sûr qu'il est indétectable? s'interrogea Giorgio, plus

qu'impressionné par le professionnalisme de son contact palestinien.

Ce qui ne l'empêcha aucunement de se faire du souci.

-Oui, à condition de l'immerger dans des neutrons. Mais un tel équipement coûte beaucoup d'argent. Et malgré l'efficacité des services de renseignements israéliens, je doute qu'ils s'atten-dent à

ce qu'on utilise ce type d'explosif pendant une cérémonie pour la paix.

-Est-ce que votre plan tient la route?

–Il doit être mis en place assez rapidement. Et je compte sur votre aide. Sans elle, impossible de me procurer du Semtex, répondit Yusef

d'une voix ferme.

Giorgio Felici n'avait jusqu'ici communiqué avec le Palestinien que

par le biais de messages codés, mais son respect pour cet homme ne faisait que s'amplifier.

–Vous avez besoin d'autre chose? demanda-t-il alors.

–Vingt millions de dollars. Pour combler nos dépenses, et payables

d'avance, lui répondit Yusef.

–Ça fait un joli paquet de fric, mon ami.

–Peut-être, mais au risque de me répéter, c'est une opération à haut

risque, rétorqua durement Yusef. Le Hamas est un groupuscule terroriste comme les autres. Il nous faut des fonds pour poursuivre le

combat.

–La scientifique italienne est-elle censée assister à la cérémonie? demanda Felici.

–Affirmatif. Elle sera même aux premières loges, l'avertit le Palestinien. On pourrait peut-être l'éliminer dans la foulée, ajouta-t-il,

en devinant les pensées de son interlocuteur.

Avant son départ pour Rome, Felici envoya un message codé à l'intention du cardinal Petroni. Le Semtex serait fourni par

l'intermédiaire de l'une des entreprises privées du Vatican et ensuite

expédié par la valise diplomatique.

Jérusalem

–Cérémonie oblige, déclara David, tout en quittant l'hôpital avec

Allegra à son bras, avant de rejoindre le véhicule diplomatique en

attente sur le parking, j'ai accordé une journée de perm à Onslow.

–On dirait que ça te rend triste, le taquina gentiment la scientifique.

–Bon, en fait, je t'ai menti. C'est une permission d'une demi-journée.

On ira le récupérer chez moi.

–Chez nous! murmura Allegra, en lui assénant un petit coup de coude dans les côtes.

–Comment te sens-tu, princesse? Tu m'as tout l'air en pleine forme,

fit David, en la tenant par la taille.

–Je commençais à ronger mon frein dans cette sinistre chambre d'hôpital. Un petit tour au labo après le déjeuner?

–Et comment, ma belle, répliqua-t-il avec son sourire habituel.

Ils déjeunèrent puis se mirent en route pour la vieille ville. L'évêque

O'Hara les attendait de pied ferme.

–Où va-t-on? demanda Allegra, en réalisant qu'ils ne se dirigeaient

pas vers le mont Scopus.

–La révélation est proche, fit alors David avec un petit air énigmatique.

L'exubérante soeur Catherine se fit une joie de les accueillir.

–David! Allegra! Entrez, entrez. Je suis tellement contente que vous

soyez remise, mon enfant, fit-elle, tout en les guidant en haut des escaliers.

–Allegra! s'écria Patrick en écartant chaleureusement les bras. Si vous saviez, ma chère. On s'est fait bien du mouron. Soeur Catherine

et moi-même nous apprêtions aujourd'hui à vous rendre une petite

visite à l'hôpital. Mais ils nous ont appris que vous étiez rétablie. Ils

disaient vrai, à ce que je vois.

–J'ai eu beaucoup de chance, Patrick. Mais merci de vous être déplacé. C'est très gentil à vous. Mon heure n'est pas encore venue,

ajouta-t-elle, tout sourires. Bon, trêve de plaisanteries, je me demande encore ce que je fais chez vous. Il nous reste tellement de

travail, s'offusqua-t-elle en jetant à David un petit regard interrogateur.

–J'ai le droit, Patrick? Allez quoi, soyez chic.

–Vous avez ma bénédiction, mon ami. Pour ce qu'elle vaut.

David se dirigea vers le tableau encadré sur le mur, le décrocha et

déposa délicatement l'objet sur le sol, dévoilant ainsi un vieux

coffret

mural. Il composa la combinaison et sortit deux larges enveloppes

qu'Allegra n'eut aucun mal à reconnaître.

–Il n'y en a que deux? demanda-t-elle, visiblement contrariée.

–Vous avez sous les yeux l'Evangile de Thomas et le Manuscrit Oméga.

–Je ne comprends pas. Où est donc passé celui d'Isaiah?

–Le lendemain de l'attentat, j'ai reçu un appel de Yossi. L'un de ses

contacts du Mossad l'a averti qu'il était fort probable que les manuscrits soient placés sous surveillance, au laboratoire. Alors Patrick a accepté de les récupérer et je l'ai mis au parfum.

–Nous avons tous les deux discuté du Manuscrit Oméga, ma chère Allegra, lui apprit l'Irlandais, et David m'a raconté ce qu'il était arrivé

à Jean-Paul Ier. Les fragments n'étaient pas en lieu sûr à l'université.

Beaucoup trop de personnes ont accès aux laboratoires.

–Vous voulez parler du laborantin au regard fuyant? demanda alors

Allegra, en se tournant vers David.

Ce dernier fit oui de la tête.

–Son cadavre a été découvert dans un garage de Tel-Aviv. Plus intéressant, il y avait aussi la dépouille d'un agent de la CIA. Selon

nos infos, une voiture du Mossad les avait pris en filature, mais elle a

malencontreusement heurté un camion en grillant un feu rouge.
Celui

ou ceux qui ont récupéré le manuscrit d'Isaiah doivent être
convaincus de détenir l'Oméga.

–Ils sont donc plusieurs à vouloir mettre la main dessus, observa
Allegra.

–Absolument, et tant qu'ils croiront que nous le détenons, on
peut

être sûrs qu'ils nous surveilleront comme des faucons. J'ai inscrit
le

symbole Oméga sur l'une des enveloppes. Comme il fallait bien
que

j'y glisse quelque chose à l'intérieur qui les duperait le plus

longtemps possible, j'ai donc sacrifié la copie du manuscrit
d'Isaiah.

Nous avons espéré que le Mossad remettrait la main dessus,
mais...

aucun service de renseignements n'est parfait, à mon grand
regret,

fit-il avec une teinte de déception dans la voix. Mais
heureusement,

l'original est toujours conservé au Sanctuaire du Livre.

–Vous faites de bien redoutables conspirateurs, tous les deux,
plaisanta-t-elle. C'est bien le dernier endroit auquel ils vont
penser.

–J'étais espion sous Nabuchodonosor, dans une vie antérieure,
gloussa l'impayable Patrick. J'adorerais rester mais j'ai un
rencard,

de l'autre côté de la rue, indiqua-t-il, en inclinant la tête vers

l'église

du Saint-Sépulcre. Je me languis néanmoins de découvrir ce que contient le Manus-crit Oméga.

**–Ça va prendre un bon bout de temps, Patrick, l'avertit David.
Mais**

merci encore d'avoir accepté de le cacher dans votre coffre.

–Je me demande pourquoi ils sont autant à vouloir le récupérer, s'interrogea Allegra, une fois Patrick parti. Même si je crois connaître

l'un des groupes.

David acquiesça.

–Petroni et ses hommes de main, on est d'accord. Ils sont peut-être

en train de nous surveil-ler. Alors, on va faire semblant de bosser sur

les fragments du labo. Comme mon subterfuge semble avoir fonctionné, et qu'ils doivent être persuadés de détenir l'Oméga, prions pour qu'ils nous laissent un peu en paix.

–Tu penses qu'on mettra longtemps à rassembler les fragments du manuscrit?

–Difficile à dire, mais maintenant que les parchemins sont bien séparés, on ne devrait pas avoir trop de mal. Yossi m'a appris que la

cérémonie pour la paix était censée se dérouler dans deux mois.

Entre-temps, Lonergan sera encore fourré en Europe. Avec un peu de chance, on aura terminé avant son retour.

–Et les autres fragments? Il faut aller les remettre dans la

chambre

forte, à ton avis?

–On a tout le temps. Je préférerais attendre que nous puissions
remplacer les trois morceaux de l'Oméga qui étaient scotchés
sous

le couvercle de la boîte. Je connais quelqu'un qui restaure les
livres

anciens et autres parchemins. L'un de ses nombreux talents
consiste

à restituer à l'identique les documents, en leur donnant un aspect
ancien. En ce qui nous concerne, extrême-ment ancien, je dirais.

–Tu connais de ces gens, toi, fit Allegra, en roulant les yeux.

CHAPITRE QUARANTE-HUIT

Jérusalem

Les médias connaissaient l'histoire depuis près de deux mois.
Mais la

disparition de McKinnon continuait d'embarrasser Israël et les
Etats-

Unis. Quant à la CIA, elle avait catégori-quement nié l'implication
de

Mike dans cette compromettante affaire de vol d'une antiquité
sous

possession israélienne. Le Mossad n'y avait pas cru une seule
seconde. Résultat: il avait fallu trouver un compromis. A
condition

que le nom du type « d'une cinquantaine d'années » et sa
supposée

connexion avec l'agence de renseignements ne soit pas dévoilés,
les

médias, de plus en plus impatients, seraient autorisés à rendre public le double meurtre sur la route de Yehuda ha-Yamit et enfin confirmer les rumeurs naissantes, à Jérusalem comme à Tel-Aviv, au sujet du Manuscrit Oméga. L'offre de quatre milliards de dollars aux forces armées allait probablement accélérer les choses du côté israélien. Le premier article s'étala en première page du Jerusalem Post, accompagné d'un long papier sur l'opération chirurgicale du pape Jean-Paul II et son alarmant état de santé.

La quête du Manuscrit Oméga se poursuit

La police de Tel-Aviv enquête actuellement sur un cambriolage survenu, il y a plusieurs semaines, à l'Université Hébraïque ainsi que sur un double meurtre, perpétré peu de temps après, dans une ruelle des environs de Yehuda ha-Yamit, a aujourd'hui déclaré l'inspecteur en chef Amos Raviv, en charge de l'affaire. A la suite du cambriolage de l'un des laboratoires de la faculté, un membre présumé du Hamas, conduisant une camionnette aux couleurs d'une société de sécurité locale, a dérobé un coffre, en prétextant l'avoir récupéré en vue de réparations. Le conducteur du van a été retrouvé mort dans un

garage localisé à proximité du vieux port de Jaffa. Les forces de police y ont également découvert le cadavre d'un autre homme, d'une cinquantaine d'années environ, mais dont l'identité demeure encore inconnue.

« A ce stade de l'enquête, nous ignorons toujours ce que cherchait à

récupérer le Hamas dans ce coffre », a affirmé l'inspecteur Raviv, tout en reconnaissant qu'il s'agissait peut-être du mythique Manuscrit Oméga, comme l'affirment certaines rumeurs.

L'Université Hébraïque a quant à elle nié toute éventualité de ce genre.

« Nous avons seulement constaté que le coffre était vide, rien de plus

», a déclaré un porte-parole de l'institution, en rappelant que l'université n'avait jamais eu un tel manuscrit en sa possession.

Les dirigeants du Musée Rockefeller se sont, quant à eux, refusés à

tout commentaire.

« Nous manquons de pistes. Et si certaines personnes ont vu quelque

chose, elles sont priées de nous contacter au plus vite », a enfin déclaré l'inspecteur en chef.

Associated Press

« Le refus de tout commentaire » du directeur du Rockefeller n'avait

pas tardé à attiser la curiosité des médias. Et tous les journalistes

cherchèrent à savoir ce que l'institution pouvait bien leur cacher.

Plus qu'affolé, Jean-Pierre La Franci n'eut d'autre choix que de passer un petit coup de fil au cardinal Petroni.

—Nous croulons sous les appels, Votre Éminence. Il faut absolument

intervenir, sinon, ça risque d'empirer.

—Je m'en charge, fit Petroni d'une voix de glace.

Il décida de mettre un terme à la petite escapade de Lonergan. Il était grand temps que ce gros lard cesse de faire le paon aux quatre

coins de l'Europe et prenne le premier avion pour Jérusalem, afin d'y

accomplir ce pour quoi il était payé: veiller à préserver les intérêts de

l'Eglise. Le cardinal appela son secrétaire particulier.

—Oui, Éminence? fit le père Thomas.

—Savons-nous où se trouve le père Lonergan?

—Il est quelque part en Europe pour une tournée de conférences.
A

Florence, probablement.

—« Probablement » n'est pas une réponse, père Thomas.
Retrouvez-

moi l'endroit exact et passez-moi un coup de fil.

Le cardinal secrétaire d'Etat pressa la touche de l'interphone d'un coup sec.

Florence

Au Museo Archeologico de Florence, Derek Lonergan conclut son

cours magistral consa-cr   aux fameux manuscrits de la mer Morte.

–Je vous le répète, il n'y a pas l'ombre d'un doute, fit-il, les yeux mi-

clos et le menton relevé. Les manuscrits de la mer Morte datent de

plus de deux cents ans avant la naissance du Christ.

La « foule » d'auditeurs, composée d'à peine dix-huit personnes, applaudit poliment, avant de se retirer un à un, laissant Mgr Lonergan entre les mains du malheureux directeur du musée, qui parvint in fine à lui commander un taxi et    le renvoyer à son hôtel,

situé au bord de l'Arno, juste en face du Ponte Vecchio.

–Un triple scotch, barman. Mes cordes vocales ont besoin d'être lubrifiées, fit Lonergan qui s'affala de tout son poids sur le tabouret

de bar en   ructant.

Plusieurs des clients du bar principal de l'élégant hôtel Lungarno le

fixèrent avec un petit air étonné.

–Certamente, signor, lui répondit le barman. Vous êtes chanteur? lui

demanda-t-il en sou-riant.

Son anglais laissait à désirer mais il restait toutefois bien meilleur

que le piètre italien de Lonergan.

–Grand Dieu! Avez-vous tous perdu la tête en ces lieux? Je viens de

délivrer un cours magistral consacré aux mystères des manuscrits de la mer Morte devant une foule admirative. N'avez-vous jamais entendu parler des conférences de Monseigneur Lonergan? Tout le monde ne parle que de ça, voyons.

–Vous êtes Mgr Lonergan?

–En effet.

–Il y a un message pour vous.

Il ne lui vint aucunement à l'esprit que le barman connaissait son nom

uniquement parce qu'il avait lu le message téléphonique indiquant: «

Vous êtes sommé de retourner à Jérusalem le plus vite possible. La

Franci. »

–Lei va bene, signor? Ça va, monsieur? lui demanda le barman, avec

inquiétude.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF

Jérusalem

La cérémonie pour la paix était sur le point de débiter. L'ingénieur

en chef de Cohatek avait passé toute la journée à superviser les derniers préparatifs. En cette fin d'après-midi douce et chaude,

Yusef se tenait adossé aux échafaudages et enveloppait du regard la

Porte de Damas perdue dans un voile satiné. Les lieux se trouvaient à

présent sous haute surveillance de l'armée israélienne, avec son lot

habituel de tanks et de véhicules blindés. Au grand dam de bon nombre de militaires, le Premier ministre avait ordonné que « la vie

d'autrui soit respectée » et qu'une nouvelle stratégie impliquant une

force minimale soit mise en oeuvre.

Malgré cela, tous n'étaient pas favorables au traité de paix et la présence minimale restait perceptible: toutes les chaises, tables, caisses d'équipement jusqu'aux toilettes extérieures, avaient été soumises à des inspections musclées entreprises par plusieurs centaines de soldats de première classe, d'escouades anti-bombes et de chiens renifleurs. Plusieurs rangées de magnéto-mètres avaient été installées devant les entrées et de jeunes soldats israéliens surveillaient nerveusement chacun des points de contrôle.

Et tous et toutes, à l'exception des membres du nouveau gouvernement et des personnalités VIP triées sur le volet, allaient devoir passer ce filtre, contraints et forcés. Et d'interminables files

d'attente s'étaient déjà formées.

Même avec de telles protections mises en place, Yusef restait convaincu qu'un attentat était possible et il fit signe de la tête au jeune Palestinien fraîchement recruté. Ses faux papiers étaient parvenus à tromper l'inspection minutieuse des Israéliens, et Yusef

observa le jeune homme prendre les commandes du chariot

élevateur. C'est alors que le véhicule recula brusquement pour venir

heurter le pupitre de l'orateur, orné de motifs spécialement peints

pour l'occasion. L'assourdissant fracas surprit tout le monde à la ronde et Yusef s'élança vers le cariste malheureux, en levant le poing.

–Espèce d'abruti! jura-t-il. Regarde un peu ce que tu as fait!

Yusef lança un regard désespéré sur ce qu'il restait du pupitre. Il fut

rapidement rejoint par deux officiers israéliens, parmi lesquels le général de brigade Avrahim Mishal, chargé d'assurer la sécurité de

la cérémonie.

–Vous en avez un autre? demanda alors le général Mishal.

–Oui, mais nous manquons de temps. En revanche ceux-ci n'ont pas

été endommagés, lui répondit Yusef en pointant du doigt les symboles d'Israël et de la Palestine. Croyez-vous qu'il serait possible

d'obtenir une escorte, mon général? Notre entrepôt se trouve dans

Jérusalem-Ouest et je ne suis pas certain que nous pourrions

remplacer le pupitre à temps. A cause de la circulation, je veux dire.

Le général de brigade s'adressa au jeune capitaine à ses côtés.

–Réquisitionner un camion et une escorte pour cet homme. Nous

devons remplacer ce pupitre le plus vite possible.

Une heure plus tard, Yusef observa les soldats postés au point de contrôle sur la route de Naplouse arrêter le camion de l'armée israélienne transportant le pupitre de remplacement, sanglé à l'arrière. S'ensuivit une brève discussion entre le capitaine au volant

du camion et le soldat en poste au point de contrôle. L'officier fit un

geste de la main et le camion fut finalement autorisé à franchir le barrage.

Il fallut à Yusef vingt bonnes minutes pour fixer de nouveau les symboles nationaux et refaire le câblage du nouveau microphone afin

de le relier au système son de l'estrade montée sous la Porte de Damas. Sa voix se répercuta à travers toute la vieille ville de Jérusalem.

—Un deux... un deux... un deux...

Satisfait, il débrancha le microphone.

—Tout va bien? demanda le général Mishal, tout en surveillant du coin

de l'oeil la foule rassemblée devant la porte antique.

—Comme sur des roulettes et merci encore pour l'escorte. Nous n'aurions pas pu acheminer le nouveau pupitre sans cette aide, lui

répondit Yusef.

—Tant que je peux aider, fit le général Mishal dans un sourire.

Il leur avait fallu deux longs et laborieux mois pour déchiffrer le

Manuscrit Oméga. Et il ne leur restait plus que dix pièces à

rassembler. David et Allegra profitèrent de l'après-midi pour se parer

de leurs plus beaux atours, en vue de la soirée. Puis ils filèrent chez

Patrick.

–Avez-vous lu l'article dans le Jerusalem Post sur le meurtre du perceur de coffre? leur demanda Patrick. Plutôt curieux que la presse ait mis autant de temps à nous le dévoiler, non?

–Je suis sûr que l'Américain est dans le coup. Tom m'a appris qu'il s'agissait d'un agent de la CIA, et que les médias ont été sommés d'étouffer l'affaire. Ce qui rend l'incident encore plus troublant.

–L'article ne nous dit pas grand-chose, fit remarquer Allegra. Ils n'ont pas encore identifié la victime et après ce qui est arrivé à Jean-

Paul Ier, je ne serais pas étonnée d'apprendre que les gorilles du Vatican ont quelque chose à voir là-dedans.

–Le hic, c'est que ce meurtre risque encore d'attirer l'attention sur le

Manuscrit Oméga. J'espère simplement que les détenteurs actuels ne regarderont pas de trop près le trésor qu'ils croient avoir entre les mains, observa David en positionnant un nouveau fragment.

Il n'en restait plus que quatre. Les messages contenus dans les Nombres de Madeleine et dans l'ADN étaient déjà extrêmement clairs. Ils allaient enfin découvrir la véritable nature de la prédiction.

–Et deux révélations rendront la troisième dérisoire, reprit-il,

après

avoir traduit les inscriptions en koinè. Ces révélations fussent-elles

proclamées par Abraham en personne.

–Yossi disait donc vrai à propos du choc des civilisations, observa sombrement Patrick. Il est déjà six heures et demie passées. Nous ferions mieux de remettre ça à demain. Qu'en dites-vous?

–D'accord, d'accord, fit David à contrecœur. Le temps que nous descendions là-bas et que nous franchissions les barrières de sécurité, l'orchestre aura déjà commencé à jouer. Ces révélations ont attendu deux mille ans avant d'être dévoilées. Cela peut bien attendre un jour de plus.

C'est alors que retentit la sonnerie de son téléphone mobile. Il le saisit sur la table.

–David Kaufmann, j'écoute.

Allegra sut d'instinct que quelque chose ne tournait pas rond et elle

attendit anxieusement qu'il ait raccroché.

–C'était Hafiz, les avertit David, apparemment perturbé. Il vient juste

de recevoir un message. Lonergan se ramène ce soir. Il ira directement au musée depuis l'aéroport. Le directeur doit le rencontrer à neuf heures et Hafiz a reçu l'instruction de rester à son

poste au cas où on aurait besoin de lui.

–Ce tordu n'était pas censé revenir avant un mois.

–Je le sais bien. Il devait même faire un discours au sein de la

Société archéologique de Londres, la semaine prochaine.

Lonergan

ne manquerait une telle occasion pour rien au monde, observa

Patrick.

–Sans oublier les « after ». Il file toujours au bar à cinq heures

pétantes, observa Allegra, qui venait de réaliser à quel point ils

manquaient de temps.

–Cela ne peut vouloir dire qu'une seule et unique chose, fit

remarquer David. Quelqu'un lui a ordonné de revenir. Je
parierais

même que c'est à cause de cet article sur le Manuscrit Oméga.

–Lonergan sera sûrement fâché d'apprendre que les fragments

proviennent de son coffre. Et s'il se rend directement au musée, il
ne

résistera pas à l'envie d'en avoir le coeur net avant de rencontrer
le

directeur, observa Allegra.

–Tu as raison, si seulement j'avais remis l'Evangile selon Thomas
à

sa place après avoir fait les trois duplicata des fragments
d'Oméga. Il

est un peu trop tard maintenant, songea David avec regret, mais

nous ne pouvons courir un tel risque. Il faut absolument que
j'aille

redéposer les fragments de Thomas dans la chambre forte. Il n'y a
plus qu'à espérer que Lonergan n'inspectera pas son coffre de trop
près.

-As-tu pensé à la cérémonie, David? Nous allons la manquer!

-Tu y vas avec Patrick, je vous rejoindrai plus tard.

-C'est hors de question. Je viens avec toi. Si nous parvenons au coffre à temps, on pourra peut-être assister à la fin de la cérémonie.

-Et que fais-tu des patrouilles de sécurité postées à l'extérieur?
demanda Allegra tandis qu'ils arrivaient sur le parking du musée.

-On tente le coup. On n'a plus rien à perdre, après tout, répondit David.

Le sang d'Allegra ne fit qu'un tour lorsqu'elle aperçut le véhicule de

sécurité, en train de les suivre de près.

Rome

Le cardinal Petroni alluma son poste de télévision. Deux gros titres

faisaient la une des médias internationaux: la santé déclinante du pape et la cérémonie pour la paix à Jérusalem. Petroni jeta un oeil à

la rediffusion des événements du mois dernier, dévoilant notamment

le plan d'une ambulance en train de conduire le souverain pontife à la

clinique Gemelli de Rome. Etendu sur une civière, le pape agissait faiblement la main. Seigneur, comme il méprisait cet homme!

Lorsque les problèmes respiratoires de Jean-Paul II avaient empiré,

nécessitant même une trachéotomie, Petroni avait cautionné les déclarations du Vatican faites aux médias dans le but de rassurer

les

fidèles. Au sein même des appartements pontificaux, situés à l'étage

supérieur, le vieux pape avait récemment subi une crise cardiaque et

ses reins étaient défaillants. Petroni s'était emporté lorsque le médecin pontifical avait préféré garder pour lui l'inquiétant diagnostic. Jean-Paul II était à présent en phase terminale et peut-

être ne lui restait-il plus que quarante-huit heures à vivre. Petroni

s'autorisa un sourire de satisfaction. Connaissant son opiniâtreté légendaire, le souverain pontife était encore capable de tenir le coup. Mais il ne serait plus nécessaire de chercher à encourager sa

démission. Petroni avait donné des instructions claires à un bureau

de presse réticent. Il leur avait demandé de préparer un communiqué

au cas où Sa Sainteté serait « rappelée à Dieu ». Et ce n'était plus qu'une question de jours. Petroni se pencha un peu plus en avant.

Sur son écran, les lumières des appartements pontificaux laissèrent

soudain la place à une vue d'ensemble de la coupole dorée du Dôme

du Rocher.

A l'instar de plusieurs autres médias internationaux, CCN avait déplacé ses troupes afin de couvrir cette historique cérémonie pour

la paix, à Jérusalem. L'on avait attribué à la foultitude de journalistes

une zone spécifique, située au sommet du Mur. Tom Schweiker était

en train d'y dresser un petit récapitulatif du contexte ayant conduit à

la signature du traité de paix avec l'espoir que cet accord faisait naître pour l'avenir. « Pas pour le tien, en tout cas », songea cruel-

lement Petroni. L'une de ses taupes à Washington l'avait récemment

informé que l'enquête de Schweiker sur le passé de Lonergan était

arrivée jusqu'aux oreilles du FBI. Et Petroni n'avait eu d'autre choix

que de sommer cet assassin de Felici de passer au niveau supérieur.

En d'autres termes, ce maudit journaliste serait exécuté en même temps que Donelli.

Jérusalem

Plusieurs

caméras

avaient

été

disposées

en

différents

emplacements, à proximité de l'es-trade. Le président Ahmed

Sartawi devait y prononcer un discours au nom du nouvel Etat de Palestine, et en tant que religieux, il était également censé évoquer les perspectives d'avenir concernant les musulmans de Palestine, et ce, sous les encouragements de l'imam de Jérusalem. Le Premier ministre Yossi Kaufmann ferait de même quant à l'Etat d'Israël, et en tant que véritable juif, pieux et fidèle, il traiterait de la foi judaïque, en présence du grand rabbin de Jérusalem. Enfin, la présence sur la tribune du cardinal Giovanni Donelli, patriarche de Venise, allait symboliser le christianisme, la troisième grande confession monothéiste, née des paroles mêmes d'Abraham. Giovanni s'exprimerait en premier, suivi d'Ahmed puis de Yossi. Trois leaders, trois hommes d'Etat, trois visionnaires. Une fois les discours terminés, ils se dirigeraient vers la table jouxtant le pupitre. Le Premier ministre d'Israël et le président de Palestine devaient y signer les accords de paix qui leur seraient remis en main propre par Giovanni.

Sous la direction de Levi Meyer, chef d'orchestre israélien de renommée internationale, un orchestre philharmonique pour la paix avait même été formé pour l'occasion. Il se composait de cent quarante membres, et rassemblait certains des meilleurs musiciens,

juifs, musulmans et chrétiens qui, pour la première fois dans toute

l'histoire de la musique, allaient pouvoir jouer ensemble.

Marian fut escortée jusqu'à son siège jouxtant celui réservé à Yossi

sur la tribune officielle. Le Philharmonique pour la paix avec son chœur de près de trois cents choristes, siégeaient neuf mètres au-dessus de sa tête, sur une plate-forme spécialement dressée pour l'occasion, près des enceintes de la Porte de Damas. Les puissants projecteurs se focalisèrent sur le minuscule chef d'orchestre israélien. Levi Meyer venait de lever sa baguette. Sur son écran de

télévision, Petroni observait les caméras en train d'effectuer un gros

plan de Levi. Une brise légère ébouriffait ses cheveux gris argenté et

son visage exprimait une intense concentration. Il y eut ensuite un

plan large de l'orchestre et du chœur. A l'instar de Meyer, chacun des musiciens avait revêtu un costume blanc, aux couleurs de la paix. Derrière eux se déclinaient les couleurs du chœur: sur la gauche, un tiers des choristes portaient une soutane bleu pâle, rappelant le bleu de l'étoile de David; sur la droite, un vert scintillant

évoquait la couleur universelle de l'islam; et entre les deux la couleur

blanche, représentant le christianisme. Le chœur symbolisait ainsi

l'espoir, la paix et la tolérance - le message des grands prophètes de

l'histoire.

L'ouverture de la Messe chorale de Beethoven, en do majeur, se répercuta au coeur de la nuit d'Israël, de la vallée du Kidron jusqu'au

mont des Oliviers, fit écho au sein des souks et ruelles de la vieille

ville avant de s'évanouir dans les parcs et les jardins de la nouvelle

ville. La puissante mélodie flotta au-dessus du Golgotha, le lieu même

où le Christ avait vécu ses dernières heures, se répercuta contre les

enceintes du deuxième grand temple de Néhémie, sur le Mur occidental, qui avait résisté aux assauts de l'armée romaine, pour enfin atteindre le légendaire Dôme du Rocher, où Mahomet était monté aux cieux.

Le cardinal Donelli regagna son siège sur le podium, sa soutane écarlate bruissant légère-ment sous la brise. Il adressa un clin d'oeil

à Marian, assise à ses côtés. D'une beauté pure, elle exprimait le calme et la plénitude dans l'intensité historique du moment.

Rome

–Petroni! répondit le cardinal secrétaire d'Etat d'une voix stridente.

–Je sais bien que vous ne souhaitez pas être dérangé, Eminence, mais Ashton Lewis du Département d'Etat de Washington vous

appelle sur la ligne une. Il dit que c'est urgent.

Le père Thomas, d'habitude si patient, ne put contenir sa nervosité.

Mieux valait éviter d'ignorer les messages urgents des chevaliers de

l'Ordre de Malte.

Le cardinal Petroni mit un terme à la communication en pressant la

touche de l'interphone. Puis il reprit d'une voix plus calme:

–Ashton, c'est un plaisir de vous avoir en ligne. En quoi puis-je vous

être utile, mon ami? demanda-t-il, tout en gardant un oeil sur la retransmission des événements à Jérusalem.

–J'ai pensé qu'il valait mieux vous en tenir informé, Lorenzo.

L'Administration considère le traité de paix à Jérusalem avec une certaine prudence. Kaufmann a fait bien trop de concessions aux musulmans et le lobby juif américain est outragé par l'annonce du

retrait des colons. Et tout particulièrement ceux de Cisjordanie. Les

prochaines élections sont encore loin, mais de nombreux sénateurs

républicains ont exprimé leurs inquiétudes.

Tout en écoutant, le cardinal n'eut aucun mal à fomenter son plan.

–Je vous suis très obligé de m'avoir prévenu. Quand pensez-vous venir à Rome? Je serai ravi de dîner avec vous.

Le cardinal Petroni raccrocha et quitta son bureau. Il semblait

plongé dans ses pensées. Depuis que cet imposteur de Mahomet avait tenté d'usurper le rôle du Christ dans le monde et osé se proclamer messager de Dieu, ces démoniaques adorateurs de l'islam

avaient tout fait pour anéantir la seule et véritable foi. Et voilà qu'ils

recommençaient. Le processus de paix constituait un authentique danger. Il était absolument impensable de faire des concessions à l'islam. Cela équivalait à affaiblir la sainte Eglise. Son opinion faite,

Petroni lança le numéro préenregistré du grand chevalier de Malte,

du côté des studios new-yorkais de CCN.

—Daniel, c'est Lorenzo. Comment allez-vous, mon cher?

—Très bien, mon ami, quoique nous priions tous pour le prompt rétablissement du pape Jean-Paul II. Est-ce si grave que ça?

—J'en ai bien peur, Daniel. Il aura fait un merveilleux leader et il sera

extrêmement difficile de le remplacer. Mais nous devons poursuivre

son combat, au nom de la justice. D'où mon appel. Ce processus de

paix à Jérusalem nous cause beaucoup de soucis, ici au Vatican, vous savez.

—Je ne suis on ne peut plus d'accord, Lorenzo. Nous faisons bien trop de concessions aux démons de l'islam.

Dix minutes plus tard, Petroni sut intimement que l'histoire de l'humanité s'apprêtait à vivre un tournant. La lutte incessante

entre

les juifs et les musulmans ne pouvait que renforcer la véritable foi.

Beaucoup plus serein, il regagna son fauteuil pour suivre le déroulement de la cérémonie. Petroni avait repris le contrôle de la situation. Du moins, le pensait-il.

Jérusalem

Marian consulta sa montre et parut soudain beaucoup moins détendue.

–Je me demande ce qui retient David et Allegra, murmura-t-elle à l'oreille de Giovanni.

–Ils ne vont pas tarder à arriver, ne vous en faites pas, murmura-t-il à

son tour. D'après Patrick, ils avaient une affaire urgente à régler.

Mais ils seront bientôt là, je vous le promets. Et puis la musique vous

exhorte à ne pas vous inquiéter, ajouta-t-il de façon rassurante.

–C'est vraiment magnifique.

Giovanni sourit.

–Dieu savait parfaitement ce qu'il faisait en glissant une baguette entre les mains de Levi Meyer, observa-t-il, lorsque la voix de Michelle Ortega, l'une des plus grandes sopranos du monde, s'éleva

au-dessus de la Porte de Damas. Alors que l'orchestre et le chœur entamaient le grand final, et qu'un tonnerre d'applaudissements jaillissait des tribunes officielles et des milliers de spectateurs

rassemblés dans la rue de Naplouse, le Premier ministre Yossi

Kaufmann et le président Ahmed Sartawi firent leur apparition.
Ils

marchèrent côte à côte jusqu'à leurs sièges, trônant au centre de
l'estrade.

–Au cours des cent cinquante mille années écoulées depuis

l'apparition de l'homme sur cette terre, débuta alors Giovanni,
une

fois les applaudissements évanouis, nous n'avons cessé de nous

battre, de nous entretuer, et de ne terminer une guerre que pour
en

entreprendre une nouvelle. Nous n'avons pas retenu la moindre

leçon de l'histoire et je m'adresse à vous tous, en ce grand
moment,

pour vous dire que les deux grands leaders qui se tiennent
derrière

moi s'insurgent contre cette horreur. Nous devons cesser de tuer
nos frères et nos soeurs.

Yusef frissonna en effleurant le petit émetteur dissimulé dans sa
poche. A l'ombre de l'auvent de contrôle, situé à deux pas de
l'estrade, il fixa du regard ce frère autrefois tant aimé. Ce frère
qu'il

ne connaissait plus. Les deux hommes ne s'étaient plus jamais
adressé la parole depuis ce jour fatidique de l'enterrement de leur
famille.

–Nous avons bien trop souvent mené des guerres au nom de la
religion et de la civilisation, poursuivit Giovanni. En tant que
chrétien

convaincu, je peux vous assurer que cela n'a jamais, au grand jamais, été le message du Christ. Jamais le Messie n'a déclaré que la foi et la religion des uns étaient meilleures que celles des autres. Jamais il n'a déclaré que nous devions tous nous massacrer, jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour prouver une telle chose. Le prophète Mahomet était lui aussi un être de grande tolérance et d'immense justice. On lui attribue ces paroles sacrées: « Si tu veux pour les autres ce que tu veux pour toi-même, alors tu deviens un véritable musulman. » Paroles qui ont donné naissance à la Légende Dorée. Et pourtant, les musulmans continuent d'incarner, dans les médias, le terrorisme et le fanatisme religieux.

« J'ai déjà eu l'occasion et l'immense honneur de rencontrer des véritables musulmans. Des hommes et des femmes pacifiques et quotidiennement dévoués à la prière. J'ai également eu le privilège de rencontrer plusieurs hommes et plusieurs femmes de confession juive. Une confession qui, tout comme l'islam et le christianisme, célèbre un seul et même père fondateur: le grand Abraham. Nous nous conduisons trop souvent comme des frères ennemis. Chacun y allant de son opinion et de ses convictions pour interpréter sa volonté, ou revendiquer son appartenance. Il existe certaines

personnes, au sein de la religion juive, qui revendiquent Abraham

comme leur seul et unique père, et osent affirmer que la bénédiction

de Dieu et la terre n'appartiennent qu'au peuple juif. Il existe, parmi

les musulmans, des hommes et des femmes qui considèrent

Abraham comme un modèle, un guide. Mais uniquement destiné aux

adorateurs de l'islam. Certains chrétiens, enfin, prétendent que les

promesses données à Abraham n'ont été accomplies que par le

Christ. (Giovanni esquissa un sourire.) Selon moi, Abraham doit un

peu s'y perdre dans tout cela. (Des éclats de rire retentirent au-delà

des anciennes murailles.) Comme tout bon père, Abraham a incarné

et véhiculé ses valeurs à chacun de ses enfants. Notre Dieu serait

bien pervers, voire cruel, si, après avoir donné la vie à un enfant

musulman à Bagdad, un enfant chrétien à Bogotà ou encore un

enfant juif à Berlin, il décidait de fermer les portes de son Royaume à

ces mêmes enfants sous prétexte qu'ils n'ont pas vu le jour au sein de

la bonne culture.

La voix de Giovanni gagnait en puissance. Il devait absolument

accomplir sa quête, pour plus de paix et de tolérance. Son discours,

il ne le savait que trop bien, risquait de provoquer la colère noire de

bon nombre de ses collègues au Vatican. Mais jamais un cardinal n'avait eu le courage de déclarer qu'il existait plus d'une voie menant

à l'Oméga et à l'éternité.

Yusef Sartawi écoutait attentivement, à la fois sceptique et touché

par cet homme. Il effleura le cran de sûreté pour la centième fois.

Chose incroyable, le chrétien était parvenu à le faire douter. Mieux

encore, il commençait à lui inspirer confiance. Et il se demanda de

nouveau pour quelles raisons obscures l'infidèle désirait à ce point

s'en débarrasser.

–Je suis convaincu, conclut Giovanni, qu'Abraham, Mahomet et le

Christ applaudiraient cet accord de paix. Et qu'ils le célébreraient

pour ce qu'il symbolise: un bouleversement. Une révolution

spirituelle dans la grande histoire des civilisations. L'occasion de

dire « stop aux tueries! Assez de sang versé! » Une main tendue vers

davantage de tolérance et une reconnaissance légitime des valeurs

propres à chaque culture et à chaque religion. Un nouvel élan pour

plus de justice et plus de paix.

Les puissants projecteurs illuminèrent le visage du cardinal

italien à

l'éclatant sourire. Et la foule se leva comme un seul homme, le temps

d'une assourdissante et bouleversante standing ovation.

La tension avait atteint son apogée dans les bureaux new-yorkais de

CCN.

—Nous ne pouvons pas passer ça, Daniel! Ça risque de faire dérailler

le processus de paix avant même qu'il n'ait été lancé, s'offusqua Géraldine, hors de ses gonds.

La journaliste jeta à son directeur de l'information un regard furieux,

tout en se demandant comment un petit homme aussi détestable pouvait être si bien informé.

—Ça vous a peut-être échappé, mademoiselle Rushmore, mais ce n'est pas à vous de décider de ce qui doit être diffusé ou pas sur cette chaîne. Le boss ici, c'est moi, suis-je suffisamment clair? fit-il

froidement, en lui lançant un regard perçant. Le public a le droit de

savoir et nous le passerons à l'antenne, un point c'est tout. Est-ce que Schweiker a une copie? demanda-t-il, en se tournant vers sa secrétaire.

Cette dernière hocha la tête, totalement paniquée.

Pendant ce temps, à Jérusalem, le président Ahmed Sartawi s'apprêtait à commencer son allocution.

–Je dois beaucoup à la vision de l'avenir et à l'immense sagesse de

Son Éminence, le cardinal Giovanni Donelli, ainsi qu'à celles de mon

grand ami, le Premier ministre Kaufmann, commença Ahmed.

Yusef observait, impuissant, un frère en train d'en appeler à une coexistence pacifique comme seule et unique alternative aux tueries.

Un frère qui pressait l'Occident de se ranger derrière la vision œcuménique de Kaufmann, et son programme encourageant les investissements en faveur d'une future Union économique du Moyen-

Orient. Ces déclarations et les paroles de Giovanni quant à l'absurdité de vouloir assassiner un frère ou une soeur, firent renaître en lui un souvenir refoulé depuis trop longtemps. Il se revit

petit garçon, en train de cueillir des olives, la tête pleine de rêves pour l'avenir. Brusquement soumis au trouble et au déchirement, Yusef ressortit la main de sa poche.

–J'en appelle à une Palestine pour les Palestiniens, conclut Ahmed.

Une Palestine synonyme d'égalité et de justice. Une Palestine, ni trop laïque, ni trop fanatique. Une Palestine qui laissera la place au

libre-arbitre. Assez de ceux qui souhaitent imposer leur volonté. Car

cela signifie exclure son prochain, dit-il, dans un avertissement clair

lancé à la face des extrémistes. Et les conséquences pour l'islam seront catastrophiques. Il me revient en mémoire les paroles de notre prophète Mahomet, que la paix soit avec lui, au sujet de la violence. Permettez-moi donc de citer le Coran:

Ne vous perdez pas en arguties avec les disciples au sujet d'une révélation passée autrement que de la façon la plus douce - à moins

qu'ils ne soient enclins aux agissements diabo-liqués - mais dites:
«

Nous croyons en ce qui nous a été accordé par le Tout-Puissant, de

même qu'en ce qui vous a été accordé; car notre Dieu et votre Dieu

ne sont qu'un seul et même Dieu, et c'est devant lui que nous nous

prosternerons.»

La salve d'applaudissements prit fin et le Premier ministre Yossi Kaufmann se leva à son tour pour prendre la parole:

–Le cardinal Donelli et moi-même sommes très amis, et ce depuis de

très nombreuses années. Je le remercie du fond du coeur pour

m'avoir apporté son soutien, sa perspicacité et son immense

sagesse. Je suis également redevable à mon ami et voisin, le

président Ahmed Sartawi, pour le soutien et la patience qu'il m'a

témoigné au cours de ces dernières semaines. Il y a quelques années

de cela, nous sommes un jour partis pêcher en mer, tous les trois.
Et

ce bon cardinal Donelli qui, soit dit en passant, a autrefois officié
comme prêtre dans le petit village de Mar'Oth, avait
judicieusement

remarqué que notre bateau transportait en son bord un chrétien,
un

juif et un musulman. Il avait également fait cette remarque que
les

seules créatures à se sentir en danger étaient les poissons.

A mesure que le discours de Yossi gagnait en rythme et en
éloquence, la foule réunie se laissa progressivement gagner par la
grandeur de son message. Un message de paix. Une paix enfin
possible et offerte à tous.

—Il me revient également à l'esprit les paroles d'une autre

Israélienne, madame le Premier ministre Golda Meir, poursuivit

Yossi. Il y a près de cinquante ans, la nuit même où les Nations
unies

ont approuvé la création du nouvel Etat d'Israël, cette femme
occupait le poste de ministre au sein du premier cabinet de David
Ben Gourion. Pas très loin d'ici, elle s'était alors adressée à une
foule

semblable à celle rassemblée en cette soirée historique. Et telles
ont été ses paroles: « Ce n'est pas comme vous l'espériez. Et ce
n'est pas comme nous l'espérions, mais avançons ensemble dans
un

esprit de compromis et de paix. »

« Une fois de plus, Israéliens et Palestiniens sont confrontés à un

choix cornélien. Le choix de reconnaître les forces et les accomplissements de la culture voisine. Le choix de vivre dans la paix, comme des voisins respectueux et ouverts aux autres. Ou bien le choix de continuer à massacrer nos enfants et nos familles. A l'époque de Golda Meir, nous sommes tristement entrés en guerre et n'avons jamais cessé de nous entretuer depuis ce jour. Mais ce soir, nous choisissons la paix.

Yusef Sartawi écoutait attentivement ce grand Israélien à l'allure distinguée et il fut frappé par la probité et l'intégrité de son discours.

Le peuple israélien et leurs supporters américains allaient-ils enfin

tendre l'oreille et comprendre les enjeux? Les Palestiniens allaient-ils

enfin avoir la chance de mener une vie normale? L'heure de la haine

envers les Israéliens était peut-être révolue. Sans doute était-il temps

de pardonner. Et qui sait, peut-être Ahmed avait-il eu raison

d'emprunter le chemin de la paix. Yusef se retourna brusquement. A

travers la rangée de moniteurs de la salle de contrôle, la retransmission sur la chaîne arabe venait d'être interrompue par un

flash spécial de CCN.

—« Malgré l'accord de paix sur le point d'être signé, ce soir, à

Jérusalem, et tandis que la cérémonie se poursuit dans son dos, la

tension monte à la Maison-Blanche. Faut-il ou non soutenir le retrait

des colons juifs du futur nouvel Etat de Palestine? (Yusef sentit la rage s'emparer de lui. Le direct de Tom Schweiker était doublé en arabe et les sous-titres se déroulaient au bas de l'écran.) Le lobby juif, poursuivit Tom, s'oppose à ce que le contribuable américain finance le développement des pays arabes. Il a également sollicité

les Etats-Unis pour qu'ils continuent d'approvisionner Israël en dollars, et poursuivent la vente d'armes et autres équipements militaires pour faire face aux militants palestiniens de la Cisjordanie

et de la bande de Gaza. Un porte-parole de la Maison-Blanche a aujourd'hui déclaré que le gouvernement des Etats-Unis se disait favorable à une paix juste et équitable au Moyen-Orient. Il s'est, en

revanche, refusé à tout commentaire quant à la vente d'une très grande quantité d'armes à Israël.

—« Et qu'en est-il des colons juifs, Tom? lui demanda Géraldine, en

lisant le script que Daniel lui avait personnellement remis.

—« Certains rapports, Géraldine, répondit Tom qui citait les sources

de son directeur de l'information, indiquent que la Maison-Blanche

essuie en ce moment même les foudres du puissant lobby juif et

d'autres institutions chrétiennes, qui poussent à faire pression sur le

gouvernement israélien afin de permettre aux colons de continuer à

vivre en terre de Palestine, et tout particulièrement en Cisjordanie.

—« De telles pressions pourraient-elles faire dérailler le processus de

paix, Tom?

—« C'est fort probable, en effet. Et cela conduirait à un Etat de

Palestine n'existant que sur le papier. La nouvelle Palestine prendrait

la forme d'une succession de villes isolées et de cantonnements, encerclés par une multitude de colonies israéliennes et de routes.

—« Et en ce qui concerne l'investissement pour la région?

—« Les pays européens ont donné leur accord, mais les Etats-Unis n'ont toujours pas indiqué s'ils comptent apporter des fonds, ou non.

Mais selon de nombreux analystes américains, l'absence d'une aide

substantielle au plan de paix Kaufmann/Sartawi risque d'entraîner

une résurgence de la haine contre l'Occident.

—« Merci infiniment pour ces précieuses informations, Tom.

Retournons dès à présent à Jérusalem, pour y suivre en direct la cérémonie pour la paix.

Yusef Sartawi observait le Premier ministre israélien qui achevait son

discours. Et sa haine envers les infidèles et la trahison de son frère

refirent surface.

–C'est un nouveau départ. Le début d'une ère nouvelle, énonça

Yossi. Mais nous n'en sommes encore qu'aux prémices. Ni moi ni le

président Sartawi ne sous-estimons les difficultés qu'il nous reste à

surmonter. Le chemin sera long. Nous aurons des désaccords.

Lorsque nous avons négocié les termes de ce traité, de nombreux

Israéliens ont prétendu que nous faisions trop de concessions.

D'autres, dans le camp du président Sartawi, ont crié au scandale et

prétendu qu'Israël n'offrait pas assez. Notre choix est clair. Pour une

paix équitable, il faut que le compro-mis provienne des deux camps.

La rage l'avait rendu presque sourd. Et Yusef n'entendit aucune de

ces dernières déclara-tions. Il ne vit pas non plus son frère qui venait

de s'asseoir entre Marian et Giovanni. Il ne vit qu'un traître de

président vendu aux infidèles. Jusqu'ici si calme, Yusef fut soudain

soumis à une intense émotion. Il en oublia même de composer les

codes encryptés permettant d'actionner l'explosif dissimulé à la

place de la carte SIM du téléphone mobile de Tom Schweiker. Et il

n'attendit pas non plus que ses trois cibles soient de nouveau

réunies

autour de la table. Il se contenta de lever le poing en signe de défi.

–Gloire à Allah! s'écria-t-il, en pressant le détonateur.

Et c'est ainsi que Yusef Sartawi mourut, convaincu d'avoir gagné sa

place au royaume céleste.

L'équipe de production de CCN contempla, horrifiée et incrédule,

l'explosion apocalyptique pulvériser la tribune officielle. Des corps

mutilés et des chaises furent projetés dans les airs. Derrière

l'estrade, les couleurs de l'orchestre et du chœur s'assombrirent,

tandis que le métal en fusion et les éclats de verre s'abattaient sur ce

qu'il restait de l'assistance.

S'ensuivit un silence de mort, uniquement perturbé par le

crépitement des projecteurs en feu et le scintillement des

équipements électriques anéantis. Puis ce furent les cris, les

hurlements d'horreur et les appels à l'aide - partout, les enfants

sanglotaient, d'autres en appelaient à la pitié de leur Dieu.

Plusieurs

victimes, grièvement brûlées ou blessées, se relevèrent péniblement

avant de tituber à l'aveuglette, en proie à la panique, et tentant

désespérément de fuir ce sordide spectacle de dévastation.

Des corps furent piétinés, puis le cri effrayant de cette humanité

meurtrie laissa progressi-vement place au gémissement perçant des

sirènes. Plusieurs convois d'ambulances se précipitèrent sur les lieux du nouveau et terrible carnage de la Porte de Damas. Le Semtex et les cinq mille roulements à billes dissimulés dans les panneaux du pupitre avaient accompli leur oeuvre de mort.

Sur son écran de télévision, le cardinal Petroni contempla, sans une

once d'émotion, les images de chaos semblables à celles d'un champ

de bataille. Il fallait absolument qu'il sache si Donelli et Bassetti étaient

bien

morts.

Les

caméras

cadrent

les

équipes

d'ambulanciers qui s'affairaient frénétiquement autour de l'estrade

officielle. L'une de ces équipes courut jusqu'à une ambulance en portant une civière et Petroni put alors distinguer la silhouette ensanglantée de Donelli. Il esquissa un sourire. Jusqu'à ce qu'il décelât un léger mouvement. De toute évidence, le patriarche de Venise était encore en vie. Et le sourire de Petroni fit place à un rugissement de fureur.

Les commentateurs ne parvenaient pas à trouver les mots, et à

distance, le grincement du métal martelant les pavés annonça l'arrivée imminente des tanks. Dans les airs, grondait le bourdonnement menaçant des rotors des hélicoptères de combat. Plus qu'aguerri, l'Etat-major israélien venait une nouvelle fois d'enclencher sa machine de guerre.

–Bonsoir, Hafiz, avait annoncé David, un peu plus tôt dans la soirée,

en apercevant le vieux vigile quitter son véhicule.

–Oh, c'est vous, docteur Kaufmann. B'soir, docteur Bassetti, déclara

ce dernier, avant de porter la main à sa casquette en signe de salut.

–B'soir, Hafiz, fit Allegra, d'une voix tout aussi chaleureuse.

–Vous voulez peut-être jeter un oeil à mon attaché-case? demanda

David.

Allegra prit une profonde inspiration. Etait-il devenu fou?

–On a peut-être volé des stylos bille et des trombones, vous savez!

grimaça David avec un petit air malicieux.

–Non, non, ça ira, docteur Kaufmann. Je ne fais que mon boulot, voilà tout. Mais dites-moi, vous ne deviez pas assister à la cérémonie?

–Nous sommes en route, Hafiz. J'ai juste besoin d'aller récupérer quelque chose au bureau, répondit-il avec aisance.

–Enfin une chance pour la paix. J'ai du mal à y croire, observa le vieux Palestinien avant de regagner son véhicule, le sourire aux

lèvres.

–J'ai bien cru que tu avais perdu l'esprit, s'offusqua Allegra alors qu'ils se dirigeaient droit vers la chambre forte.

–La chance sourit aux audacieux, répondit David, en recouvrant d'un

tissu noir la caméra de surveillance.

Il redescendit du rebord, situé juste en dessous de la caméra, et fila

vers le coffre.

Moins d'une heure plus tard, les fragments de l'Evangile selon

Thomas se retrouvaient en sécurité dans la vieille boîte en olivier.

David avait même veillé à les dissimuler sous d'autres bouts de papier.

Mission accomplie.

David et Allegra émergèrent des profondeurs du musée. Une fois arrivés à l'extérieur, ils comprirent que quelque chose d'horrible venait de se produire. Au-dessus de leurs têtes, les hélicoptères de

combat vrombissaient dans les cieux, le tournoient de leurs rotors

déchirant la nuit. Ils distinguèrent, au loin, un voile de fumée qui s'élevait au-dessus de la Porte de Damas et une cacophonie de sirènes retentissait aux quatre coins de Jérusalem.

–David, non! s'exclama Allegra, en portant la main à sa bouche.

–Allez, viens, dit-il calmement.

Le soldat au poste de contrôle brandit son fusil et David fut

sommé

d'immobiliser Onslow.

–Ça ne va pas être possible... (Le soldat reconnu alors David et reprit d'une voix plus courtoise:) Je suis désolé, monsieur, mais il y a

eu un attentat à la bombe pendant la cérémonie.

–Savez-vous s'il y a eu des morts?

Le soldat fit non de la tête.

David fit alors une embardée et fonça vers l'hôpital Hadassah, en suivant de près une ambulance roulant à toute allure.

Une fois arrivée devant l'entrée des urgences, l'ambulance s'immobilisa brusquement dans un assourdissant crissement de pneus. Deux ambulanciers sautèrent du véhicule et deux autres coururent à leur rencontre. La jeune fille étendue sur la civière n'était

encore qu'une enfant. Un bandage recouvrait sa tête et du sang ruisselait sur son visage de plus en plus pâle. Les médecins de service allaient devoir, une fois de plus, faire le maximum pour essayer de sauver toutes les victimes qui ne cessaient d'arriver, en

un flot quasi ininterrompu.

David et Allegra tentèrent, tant bien que mal, de se frayer un chemin

au coeur du chaos ambiant. Ils furent finalement accueillis par une

infirmière de garde.

–Oh, docteur Kaufmann. Je n'avais pas vu que vous étiez là.

Désolée

de devoir vous faire attendre.

—Ce n'est rien, lui répondit gentiment David. Savez-vous si mes parents sont ici?

—Un instant, docteur Kaufmann. Je vais chercher le médecin-chef.

Allegra prit la main de David. Appeler le médecin-chef impliquait de

mauvaises nouvelles. Ce dernier apparut et guida David et Allegra le

long d'un couloir menant à une salle d'attente privée.

Lorenzo Petroni gardait les yeux rivés sur son écran de télévision, suivant de près la diffusion du carnage de la Porte de Damas. Il se

pencha légèrement en avant lorsque Tom Schweiker se montra à l'écran. De toute évidence, cet incapable de Giorgio Felici n'était pas

parvenu à se débarrasser de ce fichu journaliste. Mais pour l'heure, il

semblait bien plus préoccupé par le sort de Donelli et de Bassetti.

—« C'est une véritable tragédie, Géraldine. La violence l'a, une nouvelle fois, emporté sur la paix.

—« Des morts et des blessés?

—« Les porte-parole du gouvernement ont simplement déclaré que le

Premier ministre Kaufmann et son épouse Marian se trouvaient actuellement au bloc opératoire. Les chirurgiens font tout ce qu'ils

peuvent pour les sauver. Selon nos dernières informations, le

président palestinien Ahmed Sartawi serait dans un état grave mais

néanmoins stable. Il se trouve ici, à l'hôpital d'Eïn Karem, tout comme

le cardinal Donelli.

—« Aucune nouvelle sur l'état de santé du cardinal Donelli, Tom?

—« D'après les derniers rapports de santé, Son Éminence ne souffrirait que de blessures minimales et son état est considéré comme satisfaisant. Selon toute vraisemblance, il occupait la position la plus éloignée lorsque la bombe a explosé. Certains affirment que les explosifs auraient été dissimulés dans un pupitre de

remplacement. Un remplacement survenu peu de temps avant le début de la cérémonie. Le Premier ministre israélien se tenait à ce

pupitre au moment de l'explosion.

—« Cet attentat a-t-il été revendiqué?

—« Aucun des groupuscules terroristes n'a revendiqué une quelconque responsabilité dans cet attentat. Mais, selon certaines sources sur place, les Israéliens portent leurs soupçons sur le propre frère du président palestinien, un certain Yusef Sartawi.

L'homme travaillait chez Cohatek, la société d'événementiel chargée

de gérer le son et la logistique de la cérémonie. Il a lui aussi péri lors

de l'explosion et l'on ne connaîtra jamais son degré d'implication.

Le cardinal Petroni éteignit nerveusement son poste de télévision et

plissa les lèvres. Giorgio Felici avait fixé le contrat à vingt-cinq millions de dollars, payables d'avance. Une somme que Petroni avait ensuite maquillée sous la forme d'un investissement d'entraide de la Banque du Vatican pour l'Amérique du Sud. Un véritable gâchis. Ce Sicilien lui devait, bien évidemment, des explications.

CHAPITRE CINQUANTE

Rome

–Avanti.

–Je vous apporte le communiqué de presse, Éminence.

Mgr Servini, à la tête du service de presse du Vatican, s'approcha et

tendit le document au cardinal Petroni. Ce dernier le lui arracha des

maines, avant de le lire, et de le relire jusque dans le moindre détail.

Le Saint-Père s'est éteint à 21 h 37, ce soir, dans ses appartements privés...

A 20 heures, la célébration de la messe pour la Miséricorde Divine a

débuté dans la chambre du Saint-Père, sous la présidence de...

Les dernières heures du Saint-Père ont été marquées par la prière ininterrompue de ceux venus l'accompagner dans son pieux passage vers l'au-delà...

Lorenzo s'assura de l'exactitude du communiqué et de son impact

présumé. Puis il le rendit à un Mgr Servini visiblement défait.

–Publiez-le.

Telles furent les seules et uniques paroles du cardinal. Il s'enfonça

dans son fauteuil et réfléchit à l'avenir qui s'ouvrait à lui. Même après

plusieurs réunions, certains des cardinaux de la curie menés par le

cardinal Castiglione, indéboulonnable malgré son âge certain,

doutaient encore de la nécessité d'une démission pontificale. Petroni

s'en était plus d'une fois remis à leur bon sens, en évoquant

l'obligation de placer les intérêts de la sainte Eglise au-dessus de

toute autre chose et d'offrir enfin la paix éternelle à un Saint-Père,

dont la santé ne faisait qu'empirer. Mais en vain.

Petroni avait eu beau se démener comme un diable, en prétextant

qu'un pape dans le coma signifiait une Eglise à la dérive. Rien à faire.

Castiglione s'était montré inflexible. En ce jour, Petroni huma l'air

ambiant avec délectation. Inutile de chercher à rassembler les voix

de Casti-glione et du reste de son groupe. Malgré sa légendaire résistance, Jean-Paul II s'était enfin décidé à mourir.

Petroni s'empessa de sonner le père Thomas dès que Mgr Servini eut quitté les lieux.

–Vous pouvez lancer les appels, en respectant bien l'ordre de la

liste

que je vous ai remise.

–C'est comme si c'était fait, Éminence.

Quelques instants plus tard, la sonnerie du téléphone rouge, disposé

sur le bureau de Petroni, retentit faiblement.

–Ici le cardinal Fritsch à Berlin, Éminence.

–Hans! Wie gehts? s'enquit Petroni, en adoptant la langue martenelle

du cardinal archevêque de Berlin, dans un élan plus complaisant que véritablement courtois. Sehr gut. Sehr gut! Les nouvelles ici ne

sont pas très bonnes, mon cher Hans. Un tel événement était prévisible, cela n'atténue en rien notre immense chagrin. Je souhaitais vous appeler personnellement avant que ne soit annoncée

la nouvelle. Le Saint-Père a rendu l'âme il y a moins d'une heure.
A 21

h 37, heure locale...

L'un après l'autre, le cardinal cocha les noms des cent quatre-vingt-

quatorze cardinaux de l'Eglise sur la liste posée sur la table de son

bureau. Et ils furent personnellement informés du trépas de Sa Sainteté. Le tout dernier appel fut destiné à David Kirkpatrick.

–Kirkpatrick.

–Lorenzo.

–Nous vivons ici une journée particulièrement triste, Daniel.

Votre

couverture médiatique a adopté le ton juste et je souhaitais vous remercier de vive voix. Je tenais également à vous féliciter pour votre retransmission de l'attentat à la bombe, à Jérusalem, ajouta Petroni, revenant de fait sur la véritable raison de son appel.

–Merci, Lorenzo. C'est gentil à vous dans un moment aussi tragique.

Le pape Jean-Paul II nous manquera terriblement. Je ne peux pas en

dire autant de certains de ces Arabes à Jérusalem. Ne faites jamais

confiance à un Arabe, Lorenzo. Encore moins s'il est musulman.

–Je suis entièrement d'accord avec vous, mon ami. Ils oeuvrent pour

le diable.

–Le cardinal Donelli m'a pourtant semblé être de leur côté,

s'offusqua Daniel Kirkpatrick, outré qu'un éminent représentant de la

vraie foi ait osé vanter les mérites de la religion des terroristes.

–C'est l'autre raison de mon appel, mon cher Daniel.

Le cardinal Petroni raccrocha le combiné, quelques minutes plus tard. Petroni était convaincu que les déclarations intolérables de Donelli lors de la cérémonie pour la paix à Jérusalem constituaient

pour lui l'occasion à saisir pour affaiblir la position du patriarche de

Venise. Tout était maintenant une question de timing et l'information

serait communiquée aux cardinaux, juste avant que ces derniers ne

débutent le conclave, afin de s'assurer qu'aucun des supporters de Donelli n'ait le temps de réfuter quoi que ce fût. Petroni sourit. Il pouvait presque sentir les clés de saint Pierre au fond de sa poche.

Jérusalem

Géraldine retourna à la salle de rédaction et composa le nouveau numéro de mobile de Tom.

–Vous avez changé de numéro, Tom?

–L'ancien laissait à désirer, répondit-il, sans mentionner que le technicien ayant examiné le cellulaire y avait retrouvé du Semtex.

–Nous allons débiter par les généralités habituelles, lui apprit-elle.

Puis ce sera à vous.

Les deux journalistes diffusèrent en préambule le bulletin standard et

cinq minutes plus tard, Géraldine se retrouva en duplex avec Tom

Schweiker, pour un nouveau direct sur les lieux de l'attentat.

Derrière leurs écrans, près de dix millions de téléspectateurs suivaient les événements.

–« Nous voici de retour en direct à Jérusalem, après l'attentat à la bombe survenu, il y a seulement quelques heures, lors de la cérémonie pour la paix, débuta Géraldine. Dans quelques instants,

nous passerons l'antenne à notre correspondant sur place, Tom

Schweiker. Sachez, chers téléspectateurs, que l'annonce qu'il s'apprête à passer est de première importance.

Les quatre plus éminents membres du nouveau Parti libéral pour la

justice, parmi lesquels Gideon Wiesel, le plus âgé des hommes d'Etat

réunis et accessoirement vice-Premier ministre, entrèrent en file indienne dans le bureau du médecin-chef. Tête baissée et le regard

sombre, ils présentèrent l'un après l'autre leurs sincères condoléances. Puis Gideon se tourna vers ses collègues, avant de s'adresser à David.

—J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient, David. Mais nous

venons de nous réunir en petit comité et nous avons une proposition

à vous faire.

Son regard fatigué exprimait à la fois de la tristesse et une certaine

lueur d'espoir.

David hocha la tête.

—Il est de ma responsabilité, en ces temps difficiles, poursuivit-il, d'occuper provisoirement le poste de Premier ministre. Les partis d'opposition se sont déclarés disposés à donner leur accord et ils n'ont aucunement l'intention de faire pression et de provoquer la démission du gouvernement. Cela nous offrira, du moins pour le moment, une certaine stabilité. Je croyais dur comme fer à ce pour

quoi votre père s'est tant battu. Mais je suis un vieil homme, et beaucoup plus habitué à oeuvrer dans les coulisses que sous le feu des projecteurs et des caméras de télé-vision.

« Nous avons planifié une nouvelle réunion, censée se dérouler d'ici

un mois. Cela nous laissera un peu de temps pour les cérémonies commémoratives et la réflexion. Il est dans notre intention de mettre

votre nom en avant pour les nouvelles élections. Nous voudrions, à

terme, que vous remplacez votre père et deveniez ainsi le nouveau

Premier ministre d'Israël. A en juger par la réponse positive de nos

interlocuteurs, cette proposition fait l'unanimité.

Une fois la délégation partie, Allegra serra fort David dans ses bras.

Encore sous le choc, David versa des larmes sur son épaule.

–Ils vont tellement me manquer, murmura-t-il.

Allegra essuya elle aussi des larmes et David plongea ses yeux dans

les siens, avec gravité.

–Merci, fit-il alors. Notre vie risque de changer du tout au tout si j'accepte une telle offre. J'espère que tu en es consciente.

–Je suis avec toi jusqu'au bout, David. Je n'ai jamais été aussi sûre

d'une chose de toute mon existence, lui avoua-t-elle, les yeux

embués.

–Très bien. Les médias s'impatientent. Je crains que nous ne devions faire face ensemble à cette nouvelle situation.

Le Dr Kaufmann et le Dr Allegra Bassetti prirent place aux côtés de

Gideon Wiesel pour répondre aux questions de la foule de journalistes rameutée devant l'entrée principale de l'hôpital. David

fut le premier à s'exprimer en ces temps de violence et de nouveaux

déchirements pour la nation israélienne.

–C'est avec une immense tristesse et un très grand regret que je vous annonce le décès de mon cher père, le Pr Yossi Kaufmann, feu

Monsieur le Premier ministre d'Israël, et la mort de ma chère mère,

Marian, qui aura été son épouse aimante, fidèle et dévouée durant

tant d'années, proclama un David bouleversé et contraint de faire une pause pour maîtriser sa forte émotion devant les caméras. J'ai

aujourd'hui perdu un père magnifique et une mère merveilleuse, poursuivit-il. Et Israël a perdu deux de ses citoyens les plus distingués.

« Après la période de deuil, les membres du Parti libéral pour la justice se réuniront afin d'élire un nouveau leader pour notre grande

nation. Ce n'est pas l'heure des folles promesses politiques, je le

saïs

bien. Et vous en serez informés bien assez tôt. Je vous en donne ma

parole. Je souhaitais simplement être le premier à vous l'apprendre.

L'on m'a, il y a quelques minutes à peine, sollicité afin que je présente

ma candidature et j'ai immédiatement donné mon accord. Je suis votre serviteur et je suis honoré par la foi, la confiance et la sympathie qui m'ont été témoignées ce soir. J'ai également dans l'espoir de garder la confiance du plus grand nombre d'Israéliens.

« En attendant, sachez que le vice-Premier ministre, le sage et intègre Gideon Wiesel, prendra les rênes du gouvernement provisoire. Nous lui offrons notre fidélité et notre soutien. J'aimerais

enfin, conclut David, lancer un appel au calme pour permettre une

délibération sereine et éviter de formuler toute conclusion hâtive au

sujet des atrocités perpétrées en ce triste soir. Je suis à la fois conscient et convaincu, comme vous devez l'être vous-mêmes, de l'implication déterminante du propre frère du président palestinien

dans ce tragique attentat. J'espère du fond du coeur qu'une enquête

digne de ce nom sera menée et qu'elle nous éclairera un peu plus sur

ce drame.

« Concernant le président palestinien, je tiens à ce que vous sachiez

que j'ai personnellement rencontré Ahmed Sartawi. Je partage le respect et l'amitié de mon père à son égard, à la fois en tant que leader et en tant qu'homme de paix. Il est temps de mettre un terme

aux horreurs, de regarder devant nous et non pas derrière nous. Il

est temps d'accomplir le rêve de mon père. Un rêve de paix et de prospérité pour nos deux grands peuples.

David Kaufmann avait plus de légitimité que quiconque en Israël pour

en appeler à des représailles massives. Mais il choisit la paix. Un nouveau grand leader était né.

Allegra et David toquèrent à la porte de la chambre de Giovanni, située au septième étage du gigantesque hôpital.

–Avanti! Avanti! (La tête de Giovanni était maintenue par deux épais

oreillers. Et son infime sourire de bienvenue s'effaça rapidement.)

Toutes mes condoléances, David. Je suis tellement désolé. Connaître

vos parents fut un honneur et un immense privilège.

–Merci, Giovanni. Merci infiniment. Ils vous aimaient beaucoup aussi,

vous savez.

–Votre cher père n'aura jamais cessé de me surprendre. Malgré tout

ce qu'il avait enduré durant l'Holocauste, il se montrait encore

capable de mesurer la détresse du peuple palestinien. Il voulait vraiment que les choses bougent. Qu'Israël cesse de traiter les Palestiniens comme des sous-hommes. Il symbolisait réellement un espoir de paix.

–J'espère prendre dignement sa relève, souligna David. Mon père aura été mon plus beau guide. Un modèle.

–Comment te sens-tu? demanda Allegra d'une voix douce, mais néanmoins soucieuse.

–Je vais bien, lui assura Giovanni. De toute évidence, mon heure n'est pas encore venue.

–Lorsqu'ils vous laisseront sortir, vous resterez auprès de nous. C'est beaucoup plus prudent, insista David. Les services secrets sauront se montrer discrets. Vous avez ma parole. Allegra et moi avons quelque chose de très important à vous montrer.

Avant même que Giovanni n'ait eu le temps de répondre, le porte-parole du Vatican apparut sur l'écran de la télévision restée allumée au fond de la pièce.

–« Le Saint-Père s'est éteint ce soir, à 21 h 37, dans ses appartements privés...

Giovanni, Allegra et David, à l'instar de plusieurs millions de téléspectateurs à travers le monde, apprirent avec tristesse le décès du pape.

–« La première Congrégation générale des cardinaux se tiendra à

heures, le lundi 4 avril, en la Salle Bologne du palais apostolique, conclut le porte-parole en direct de Rome.

CHAPITRE CINQUANTE ET UN

Rome

–Bonne chance, Éminence, dit Vittorio à Giovanni, tout en lui tendant

la petite valise qu'il venait de retirer du coffre de sa vieille Fiat.

Giovanni sourit.

–Il y a un vieux dicton, mon ami, qui dit: « Qui entre comme pape en

ressort cardinal ». Il existe des hommes bien plus qualifiés que moi

pour un tel poste, et je n'ai jamais trop cherché à faire ce genre de

boulot. Nous laisserons le Saint-Esprit en décider, non è vero?

Giovanni tourna la clé dans la serrure de sa suite. Celle-ci se trouvait

dans les nouveaux appartements destinés aux prêtres que Jean-Paul

II avait donné l'ordre de faire construire au sein de l'Hospice Santa

Marta, situé en plein coeur des jardins du Vatican. Il y déposa sa valise, s'assit à son petit bureau pour y lire son bréviaire, avant d'entamer une promenade dans la douceur du soir. Autant profiter de

ma liberté, se dit-il. Une telle chose n'allait bientôt plus être possible.

Tous les cardinaux avaient pour ordre de s'isoler du monde extérieur, jusqu'à l'élection d'un nouveau pape. En poursuivant sa promenade dans les jardins centenaires, Giovanni entra en conversation avec le Saint-Esprit et lui demanda conseil - afin que lui-même et ses collègues cardinaux élisent un pape digne de Dieu.

Quelqu'un comme Jean XXIII, par exemple: un homme du peuple, un homme qui aurait le pouvoir de renverser la donne, et d'en finir une fois pour toutes avec les malheurs et les méprises frappant une Eglise que Giovanni chérissait tant. Le changement ne s'opérerait pas facilement. L'Institution catholique était depuis trop longtemps aveuglée par le dogme, et dirigée par des hommes qui plaçaient leurs propres intérêts et leur propre pouvoir avant la vérité divine et le véritable message du Christ. Une fois remise au jour, cette vérité deviendrait un phare. Une lueur d'espoir pour les civilisations en manque d'idéaux. Giovanni resongea alors aux probables révélations contenues dans le Manuscrit Oméga. Peut-être allaient-elles accomplir ce que Jean XXIII n'avait pu réaliser.

Dès l'annonce de la mort de Jean-Paul II, Tom se mit illico au travail afin de couvrir du mieux possible les événements en direct de Rome.

Et le jour suivant les funérailles, parmi les plus majestueuses que le

monde n'eût jamais connues, c'est un Tom Schweiker aux traits tirés

et fatigués qui se prépara, une fois de plus, à prendre l'antenne.

—« Nous retrouvons Tom Schweiker en direct de Rome, pour avoir son avis au sujet du conclave de cardinaux en vue d'élire un successeur à un pape, qui a connu l'un des plus longs règnes de toute l'histoire de la papauté. C'est à vous, Tom.

—« Bonsoir, Géraldine. Ce règne aura été en effet un très long règne,

même s'il n'a pas échappé à la polémique. L'impressionnante couverture médiatique autour de la mort de Jean-Paul II est révélatrice de l'estime et de l'amour des fidèles du monde entier à son égard. Jusqu'ici, très peu de critiques me semblent avoir été exprimées.

—« Son règne comprend tout de même quelques zones d'ombre, non?

—« Absolument. Au cours des neuf jours de deuil réglementaire, près

de soixante mille Africains mourront du sida, à cause d'une papauté

ayant développé l'absurde idée que la maladie provenait de l'utilisation de préservatifs. Cela représente plus de six mille cinq cents personnes qui meurent chaque jour des suites de cette maladie. Je vous laisse imaginer, Géraldine, quelle peut être l'opinion

de certains médecins des équipes humanitaires à propos du dogme.

—« La question du célibat aura été un autre sujet sensible, n'est-ce pas, Tom?

—« Tout à fait, Géraldine. Surtout lorsque l'on sait qu'au cours du premier millénaire du règne de l'Eglise, de nombreux prêtres catholiques furent mariés et heureux. Et bien entendu, ajouta Tom,

avec une légère amertume dans la voix, ce pape a très peu lutté contre le fléau de la pédophilie, pourtant répandu au sein de la prêtrise. Il a même fallu attendre que soit enfin révélé dans les médias le scandale des enfants abusés à Boston, pour qu'il daigne s'intéresser de plus près au sujet. A cette époque, le cardinal responsable de ces horreurs, bien que mis à l'écart, s'est vu ensuite

attribuer une mission supérieure et un luxueux appartement, ici à

Rome. Il a même participé au service funèbre. De toute évidence, la

pédophilie ne constitue pas une priorité pour le Vatican.

—« Un nouveau pape pourrait-il changer la donne, Tom?

—« Jean-Paul II a nommé bien plus de cardinaux que tous ses prédécesseurs réunis. Pour de nombreuses personnes, le nouveau pape lui ressemblera. Il pourrait même faire preuve de davantage de conservatisme.

—« Un Italien?

—« Difficile à dire, pour l'instant. L'un des prétendants les plus en vue

reste Lorenzo Petroni, actuel cardinal secrétaire d'Etat. Un conservateur adepte de la ligne dure et pas vraiment l'un des défenseurs de Vatican II.

—« Dispose-t-il de suffisamment de voix, Tom?

—« La doctrine soutient que c'est au Saint-Esprit et non au Sacré Collège de cardinaux d'en décider. Il y a cent quatre-vingt-quatorze

cardinaux, dont cent dix-sept de moins de quatre-vingts ans et par

conséquent éligibles. Et parmi ces cent dix-sept cardinaux, l'on compte vingt-trois cardinaux italiens. Pour qu'un Italien soit élu, il

faudrait qu'il reçoive un nombre important de voix, de la part de ses

compatriotes, ainsi que du reste des cardinaux européens, sans oublier bien évidemment ceux d'Afrique, d'Amérique centrale et d'Amérique latine. Pendant le conclave, aucun cardinal n'est autorisé

à quitter les lieux ou à communiquer avec le monde extérieur. Toutes

les lignes téléphoniques sont coupées, à l'exception d'une seule dans

la salle du camer-lingue, et uniquement utilisable en cas d'extrême

urgence. De plus, toutes les fenêtres ont été condamnées.

—« Aucun membre des pays du tiers-monde dans la liste?

–« Beaucoup aimeraient voir élire un pape issu de l'un des pays du

tiers-monde. Deux candidatures semblent sortir du lot, et ce, malgré

l'opposition des plus conservateurs. L'on parle également d'un autre

Italien, un certain Giovanni Donelli, actuellement patriarche de Venise. On le dit progressiste et modéré. Mais les plus conservateurs

risquent, une fois de plus, de s'opposer à sa candidature.

–« Et s'ils ne peuvent se mettre d'accord?

–« Cela s'est déjà produit, mais peu de temps avant sa mort, Jean-Paul II a introduit une nouvelle règle. Si aucun candidat ne parvient à

obtenir les deux tiers des voix, et ce au bout de trente tours de vote,

alors un candidat pourra être élu par simple majorité.

–« C'était Tom Schweiker en direct de Rome, où se tient le conclave

pontifical. Aujourd'hui, aux Etats-Unis...

Lorenzo Petroni recevait comme il se doit les délégations italiennes

et africaines dans ses somptueux appartements privés situés sur l'autre rive du Tibre. C'était la troisième réception de cette nature,

depuis de nombreuses soirées déjà. Et son plan fonctionnait à merveille. La dernière copie du Manuscrit Oméga avait été placée en

sécurité, dans l'un des compartiments des Archives secrètes. Du

moins, le croyait-il. Quant à Felici, il restait convaincu de pouvoir se

débarrasser de la femme et du journaliste.

Petroni était à deux doigts d'accéder enfin au titre suprême. Certes,

ce Donelli, toujours lui, avait survécu à l'explosion de la bombe à Jérusalem, mais avec le soutien du chevalier de Malte, à New York,

Lorenzo allait tout de même pouvoir s'emparer des clés de saint Pierre. Une fois ces clés glissées dans sa poche, il s'empresserait d'annuler toute enquête en cours sur la Banque du Vatican. Quant

aux vieux et poussiéreux cardinaux, il s'occuperait de leur cas dès le

lendemain soir. Rien de tel qu'une petite réunion protocolaire pour

brosser ces fichus octogénaires dans le sens du poil. Son objectif?

Les couvrir d'éloges quant à leur exceptionnelle contribution, au nom

de la sainte Eglise. Les flatteries avaient toujours du bon.

–Bien entendu, la nouvelle règle instaurée par le défunt pape nous

offre quelques éventua-lités des plus intéressantes, mon cher

Agostino, suggéra doucereusement Petroni au cardinal da Silva de

Luanda.

–Avez-vous un candidat en tête, Lorenzo?

–Il nous faut quelqu'un de solide, Agostino. Malgré leur grand

nombre, il faudra, je le crains fort, envisager la candidature d'un postulant africain une autre fois. Mais nous avons néanmoins besoin d'un candidat capable de promouvoir la cause de l'Eglise dans les pays d'Afrique. Quelqu'un qui aura également besoin d'un secrétaire

d'Etat digne de ce nom. Et je ne vois que vous pour le poste de secrétaire d'Etat, mon bon Agostino. Un peu de champagne? Lorenzo pressa chaleureusement la main du cardinal da Silva et s'approcha d'un autre de ses invités, le cardinal Fiorelli, de la congrégation italienne.

—Vittorio. Quel plaisir de vous revoir! Come stai?

—Molto bene, grazie. Lequel des candidats préférez-vous, Lorenzo?

lui demanda Vittorio, beaucoup plus à l'aise avec les stratégies politiques d'un conclave.

—Nous ne devrions pas spéculer, mon ami. Le pape Jean-Paul II a accompli une oeuvre magnifique. Mais il serait bon de voir un autre

Italien prendre soin de l'Eglise. Quelqu'un capable de renforcer nos

valeurs et de créer une nouvelle dynamique.

Le cardinal Fiorelli sourit.

—Qui avez-vous en tête, Lorenzo?

—Personne en particulier. Mais l'heureux élu sera bien imbécile de ne

pas vous nommer comme cardinal secrétaire d'Etat, Vittorio. C'est

un poste particulièrement délicat à gérer et peu de gens sont aussi

compétents que vous. Que diriez-vous d'un peu de champagne?

Tandis que le soleil se couchait sur le Tibre et que Giovanni poursuivait sa promenade méditative, en compagnie du Saint-Esprit,

au coeur des jardins du Vatican, le cardinal Petroni s'avança tel un

serpent vers son invité suivant, un certain archevêque de Paris.

–Bien entendu, mon cher Jean-Pierre, les nouvelles règles instaurées par le pape sont...

New York

–Plus qu'une minute, Géraldine.

La présentatrice de CCN se redressa sur son siège et but une gorgée

d'eau. Puis elle releva brusquement la tête pour apercevoir Daniel

Kirkpatrick fonçant à grandes enjambées dans sa direction. Le brief

avait pour gros titre: « Dernières nouvelles de Rome ».

–Nous ne pouvons pas passer ça, Daniel, siffla Géraldine. Pas un jour avant le conclave, allons!

–Plus que vingt secondes, Géraldine.

–Si, nous le pouvons et nous le ferons, ordonna Daniel Kirkpatrick

d'un ton glacial. Ce n'est pas à vous d'en décider. Sauf, peut-être, si

vous voulez que je vous trouve un remplaçant pour le prochain

flash.

Et pour tous les flashes suivants, d'ailleurs.

–Dix secondes... et direct...

A la fin du jingle d'ouverture, Géraldine se tourna vers la caméra numéro trois et finit par déclarer, contrainte et forcée:

–« Le Vatican a annoncé vouloir lancer une enquête sur le patriarche

de Venise, le cardinal Giovanni Donelli, à propos de, je cite, « ses remarques outrageantes » lors de la cérémonie pour la paix avortée

d'un sermon qu'il consacra à la relation entre science et religion.

Sermon où il remettait en question la doctrine catholique de la création. Le cardinal Donelli est pourtant considéré comme l'un des

candidats favoris à l'élection papale, aux yeux du conclave réuni à

Rome, cette semaine. Un porte-parole du Vatican s'est pour l'heure

refusé à tout commentaire, prétextant qu'il valait mieux attendre la

fin de l'enquête et éviter ainsi toute conclusion hâtive.

Les assertions du cardinal Donelli affirmant que les promesses faites

par Abraham auraient pu être accomplies à la fois par Mahomet et

par le Christ ont été décrites par le porte-parole du Vatican comme,

je cite, « totalement infondées ». L'Eglise s'opposerait également à la

théorie quant à l'origine de la vie. Théorie affirmant que les premières formes de vie furent les bactéries au fond des océans. Ce

qui constitue, je cite de nouveau, « un véritable défi à la Bible ».

Nouveau flash dans une heure.

Et c'en fut fini du bulletin spécial. Quant à Géraldine, elle ne parvint à

s'autoriser un sourire qu'une fois la lumière rouge de la troisième caméra éteinte.

Jérusalem

–Je trouve ça outrageant, David. Je parie que c'est encore un coup

fourré de ce trou du cul de Petroni!

C'était une facette d'Allegra que David n'avait pas encore eu l'occasion d'envisager. Elle venait tout juste de prononcer l'une de ses insultes préférées.

–Ils ont fait exprès de l'annoncer avant le conclave.

–Tu as probablement raison, reconnu David. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire? C'est trop tard maintenant.

Allegra fit non de la tête en signe de défi. De ses yeux jaillissaient des

éclairs de colère. Elle s'empara du téléphone et composa le numéro

de Patrick O'Hara. Elle entendit alors la voix de soeur Catherine à l'autre bout du fil.

–Merci, soeur Catherine, je serai là à huit heures et demie, fit Allegra, apparemment contrariée.

–Patrick est à Bethléem, ce soir. Je passerai chez lui demain matin.

Le conclave débute demain. Ce salopard de Petroni a vraiment tout

prévu. A la minute près.

Tom Schweiker fut extirpé d'un profond sommeil par la sonnerie de

son téléphone mobile. La sonnerie cessa avant même qu'il ait pu répondre. Puis elle retentit de nouveau. Qui peut bien vouloir me parler à une heure pareille? songea-t-il, quelque peu agacé. C'était

probablement Daniel Kirkpatrick. Cette face de furet devait être fâchée avec les fuseaux horaires.

–Schweiker, répondit-il, sans même regarder le numéro affiché à l'écran.

–Désolé de vous importuner, monsieur Schweiker, mais j'ai pensé que vous adoreriez entendre ce que j'ai à vous dire.

Tom s'assit dans son lit, se racla la gorge et demanda d'une voix plus

assurée:

–Qui est à l'appareil?

–Mon nom est Hank Petersen, monsieur Schweiker. Avant de se faire

tuer, mon ami Mike McKinnon m'a fait parvenir un colis pour le moins

inhabituel. Les empreintes digitales sur le verre à whisky étaient clairement identifiables. Selon toute vraisemblance, elles collent avec celles d'un certain père Rory Courtney. Il a fait de la prison

dans

le Montana, pour agression sexuelle à la fin des années 1950. Son dossier est rempli de délits de pédophilie. Aucune charge n'a jamais

été retenue contre lui, malgré une enquête interne menée au sein de

l'Eglise par un certain évêque Petroni, du Vatican. Courtney s'est volatilisé peu de temps après. Je ne sais pas en quoi ça peut vous être utile. Mais vous étiez un ami de Mike, et ses amis sont mes amis.

Si un jour vous passez à Washington, venez donc me rendre une petite visite. Je serai ravi de faire votre connaissance.

—Merci infiniment pour cette info. Et oui, j'accepte votre invitation

avec plaisir.

—Les salauds! jura un Tom Schweiker furibond, une fois son portable

éteint.

Ses soupçons au sujet de la cicatrice balafrant la joue de Lonergan

venaient d'être confirmés. Quant à cette crapule d'évêque Petroni, il

siégeait désormais dans les hautes sphères de la sainte Eglise, en tant que vertueux cardinal secrétaire d'Etat, songea-t-il avec amertume. Il consulta sa montre: 2 heures. Patrick O'Hara était probablement la seule personne à qui il pouvait faire confiance. Tom

lui passerait un petit coup de fil dès le lendemain matin.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUX

Rome

A la fin de la messe, le chant mélodieux des sopranos s'éleva pour venir couvrir ceux des barytons du chœur tandis que les obsédants

accents de Giovanni Pierluigi da Palestrina entonnaient « Tu es Petrus

-Tu es Pierre » résonnaient au cœur de la colossale basilique saint

Pierre, accueillant les cent quinze cardinaux sommés de regagner

Rome pour y élire le successeur de Jean-Paul II. Ils entrèrent deux

par deux dans la chapelle Sixtine sur le point d'être interdite d'accès

et totalement isolée du monde extérieur. La cheminée spéciale avait

été préparée, tout comme le vieux poêle dans lequel allaient brûler

les bulletins, ainsi que les bougies chimiques censées colorer la

fumée. Une fumée noire signifierait qu'aucun candidat n'avait

rassemblé les deux tiers des votes, plus un dernier vote pour obtenir

la majorité. Une fumée blanche, en revanche, indiquerait qu'un

candidat avait réussi à rassembler soixante-dix-huit votes autour de

son nom.

Sous la légendaire fresque de la création de Michel-Ange, six

rangées de tables et de chaises avaient été placées en trois rangs

distincts, de chaque côté de la chapelle. A une autre extrémité, non

loin de l'autel, avaient été disposées d'autres tables destinées aux scrutateurs et aux réviseurs.

–Extra omnes, ordonna en latin le camerlingue.

Tous les assistants, dont deux médecins, furent ainsi sommés de quitter la chapelle Sixtine, avec néanmoins l'interdiction formelle d'aller plus loin que l'Hospice de Santa Marta. Conformément au protocole en vigueur, les plus hautes figures du Vatican, parmi lesquelles Petroni en personne, avaient dû suspendre leurs fonctions. N'officiaient plus que cinq hommes: le camerlingue, le cardinal vicaire de Rome, le grand pénitencier, le cardinal archiprêtre de Saint-Pierre et enfin le vicaire général de la Cité-Etat du Vatican.

Giovanni s'assit à la deuxième rangée de tables, sur la droite.

L'enquête lancée à son encontre l'avait certes intrigué mais aucunement surpris. Ce n'était pas la première fois que la sainte Eglise cherchait à briser quiconque oserait remettre en question l'infailibilité de la doctrine catholique. Sur chaque bureau personnel,

se trouvait un exemplaire de l'Universi Dominici Gregis - Tout le Troupeau du Seigneur, à savoir le nouveau règlement édicté par Jean-Paul II pour l'élection de son successeur.

Giovanni parcourut l'espace du regard. Le cardinal Thuku du Kenya

lui adressa un sourire lumineux, tout comme le fit le candidat favori

de Donelli, le cardinal Médici en provenance de l'Equateur. Pour le

bien de l'Eglise, Giovanni se mit à rêver d'une élection rapide. Mais si

les votes devaient se poursuivre pendant deux ou trois jours, il aurait

au moins l'occasion de rattraper le temps perdu auprès de tant de ses amis.

Le carmerlingue, un dénommé cardinal Monetti, de petite taille, chauve et frêle, leva alors la main en l'air. Et le silence se fit.

—Prions, dit-il.

Dieu Tout-Puissant, nous, tes serviteurs, en appelons à Ta lumière et

nous rassemblons en Ton nom. Donne-nous Ta sagesse en cette délibération qui permettra d'élire celui qui, parmi nous, devra succéder à Pierre, sur le rocher duquel fut érigée la sainte Eglise, au

nom du Christ Notre-Seigneur, Amen.

—Amen, proclama Giovanni, mêlant sa voix à celle de ses collègues.

—Je dois à nouveau vous rappeler, Vos Éminences, entonna le camerlingue, le serment que vous avez prononcé. Vous vous devez

de respecter le nouveau règlement propre à cette élection. Il vous incombe de conserver le secret concernant la délibération portant

sur la nomination du nouveau pontife de Rome, et tout événement

pouvant survenir en ce lieu d'élection. Il reviendra à celui qui est élu

de défendre les droits du Saint-Siège.

Six cardinaux avaient été préalablement désignés afin d'assister le

camerlingue dans la conduite de l'élection - trois cardinaux « scrutateurs » et trois cardinaux « réviseurs » dont la tâche consistait

à scruter les scrutateurs. Monetti leur fit signe de la tête et la distribution des bulletins de votes débuta.

Giovanni eut un petit sourire de remerciement, lorsqu'on lui remit le

petit bout de papier rectangulaire portant l'inscription en latin « Eligo

in summum pontificem - J'élis comme souverain pontife ». Obéissant

à l'instruction étrange le sommant de maquiller son écriture, il inscrivit le nom du cardinal Rodriguez Médici sur le bulletin, plia le

document et alla rejoindre la file de cardinaux jusqu'à l'autel, en levant le bulletin au-dessus de sa tête.

Giovanni plaça ensuite le bulletin sur la patène recouvrant le calice,

s'agenouilla devant l'autel et adressa ses prières silencieuses au Saint-Esprit. Il se releva et dit: « J'en appelle à la présence du Christ

Notre-Seigneur qui sera mon juge, que ma voix soit offerte,

devant

Dieu, à celui que j'ai choisi d'élire souverain pontife. » Puis, à l'aide

de la patène, il fit glisser le bulletin dans le calice.

Quand tous les votes furent émis, le premier scrutateur recouvrit le

calice avec la patène et le secoua pour bien mélanger les bulletins.

Les scrutateurs vérifièrent ensuite si les cent quinze bulletins avaient

bien été introduits dans le calice, sous l'oeil avisé des réviseurs. Et le

décompte des voix put commencer.

Le premier cardinal scrutateur prit acte du premier nom figurant sur

le premier bulletin et le remit au second scrutateur qui fit de même.

Le troisième cardinal scrutateur lut le nom à haute voix afin que tous

les membres du Collège puissent à leur tour en prendre acte.

—Le cardinal Lorenzo Petroni, entonna le troisième cardinal

scrutateur. Il perça ensuite le bout de papier, à travers le mot « Eligo

», et accrocha le document au fil accueillant l'ensemble des bulletins.

Fil qui serait ensuite brûlé ou remis au nouveau pape, si celui-ci était

élu.

—Le cardinal Giovanni Donelli.

Giovanni secoua la tête en souriant. Une ou deux voix, c'était toujours ça de pris, se dit-il.

–Le cardinal Rodriguez Médici.

–Le cardinal Lorenzo Petroni.

–Le cardinal Daniel Thuku.

–Le cardinal Giovanni Donelli.

A la fin du premier vote, le camerlingue lut les résultats à haute voix:

–Le cardinal Lorenzo Petroni, quarante-deux votes.

Le cardinal Petroni hocha très légèrement la tête.

–Le cardinal Giovanni Donelli, trente-deux votes.

Le cardinal Petroni durcit le regard. Ce Donelli lui mettait, une fois de

plus, des bâtons dans les roues. De toute évidence, l'annonce de

l'enquête n'avait pas suffisamment porté ses fruits et Petroni se

demanda quels cardinaux avaient eu l'audace de voter pour lui. Il prit

la décision de rappeler à ses collègues les dangers d'une trop longue

papauté, pendant la pause du déjeuner.

–Le cardinal Daniel Thuku, vingt-quatre voix.

Lorenzo fit un signe de tête au Kenyan. C'était à peu près le score

qu'il avait estimé. Le décompte au profit des candidats du tiers-

monde, les « encore trop tôt » comme il aimait les baptiser, allait

devoir être réitéré et il réfléchit à une stratégie visant à faire

basculer Thuku et son bloc de voix africaines en sa faveur. Vingt-

quatre voix, plus une ou deux supplémentaires, lui offriraient au moins soixante-dix voix et le placeraient dans une position des plus

confortables. Celle d'avoir obtenu le nombre miraculeux de soixante-

dix-huit voix. Une fois ce nombre atteint par un candidat, les voix confirmaient la tendance, le reste des cardinaux ralliant bien souvent

la cause de l'équipe gagnante.

—Le cardinal Rodriguez Médici, vingt-deux voix.

Petroni hocha de nouveau la tête, en signe d'approbation. Le bloc de

la Libération de l'Amérique latine serait beaucoup plus difficile à faire

basculer mais il avait déjà identifié les plus vulnérables. Ne restaient

plus que deux ou trois voix éparpillées et le camerlingue donna l'ordre de brûler les bulletins à l'aide d'une bougie chimique, de telle

sorte qu'une fumée noire s'échappe de la cheminée.

Jérusalem

—On doit bien pouvoir trouver un moyen d'intervenir, Patrick, déclara

une Allegra bouillon-nante, avant de suivre le jovial Irlandais jusque

dans son salon.

—Je partage entièrement votre avis, ma chère Allegra. Toute cette mascarade porte l'em-preinte diabolique de Petroni. Le seul hic,

c'est qu'une fois le conclave réuni, les cardinaux sont coupés du monde extérieur.

–Je suis sûre que Petroni avait déjà tout planifié, fit amèrement remarquer Allegra. Il a dû semer le doute dans l'esprit des plus hésitants. Et tout ça dans son propre intérêt.

–Excusez-moi de vous interrompre, évêque O'Hara, intervint alors soeur Catherine sur le seuil de la pièce. Mais un certain Tom Schweiker, à Rome, a demandé à ce que vous le rappeliez au téléphone.

–Mais c'est pas vrai, ça! On me dérange en pleine discussion... Bon,

je vais aller lui passer un petit coup de fil dans mon bureau. Vous pouvez toujours nous servir le thé en attendant, soeur Catherine. Près de quinze minutes s'écoulèrent et Patrick réapparut dans le salon. Il marchait d'un pas vif et son regard exprimait une immense

colère.

–Tom m'a appelé pour me faire part d'une affaire personnelle. Mais

je me suis tout de même permis d'évoquer le flash spécial de ce soir.

Ça l'a lui aussi rendu furieux, observa Patrick. Ouvrez grandes vos

oreilles, Allegra. D'après Tom, Petroni aurait, il y a quelques années,

délibéré étouffé une sordide affaire de pédophilie, lorsqu'il était

évêque au Vatican.

O'Hara n'entra pas dans les détails. A vrai dire Tom Schweiker ne lui

avait rien révélé de plus. Mais Patrick était suffisamment intelligent

pour deviner que Tom prenait ce nouveau scandale très à coeur. Un

peu comme s'il en avait été victime. Et lorsqu'il lui avait déclaré que

sa porte resterait toujours grande ouverte, le journaliste lui avait répondu avec une telle gratitude que les soupçons de Patrick n'avaient fait que s'accroître.

—Tom m'a également appris qu'une discussion houleuse avait eu lieu

à New York, juste avant que ne soit diffusée l'annonce de l'enquête

sur Giovanni. Toujours d'après lui, la présentatrice a reçu un document marqué « Dernières nouvelles de Rome ». Elle a alors pris

connaissance de la date du communiqué et réalisé que l'info provenait du bureau et qu'elle avait été envoyée à la rédaction une

semaine auparavant.

—Alors comme ça, Petroni et le directeur de l'information de CCN se

connaissent, observa Allegra.

—Tom en est persuadé, en tout cas.

—Et il se retrouve dans l'impasse. Jamais il ne pourra dévoiler que les

accusations portées contre Giovanni étaient d'ordre politique. Pas

si

son patron est de mèche avec ce démon, s'offusqua Allegra, en proie à une colère noire.

–Yep. Mais cela ne nous empêche pas d'accuser publiquement Petroni, fit alors Patrick. J'ai contacté quelqu'un au sein du conclave.

Quelqu'un qui n'est pas coupé du monde extérieur. Qui donc, à votre

avis? Le camerlingue, évidemment. Ce n'est pas gagné, mais Tom est

d'accord pour nous apporter son aide. Le camerlingue est totalement

furax; je lui ai dit que les médias connais-saient déjà toute l'histoire et

qu'il serait plutôt mal vu s'il refusait de nous rencontrer. Pour plus de

crédibilité, je lui ai même refile le numéro de Tom au cas où il souhaiterait entendre une seconde confirmation ça n'a pas été facile,

facile à négocier, mais il s'est dit disposé à nous écouter.

Le côté latin d'Allegra reprit soudain le dessus. Elle posa sa tasse de

thé et serra fort Patrick dans ses bras, à la grande surprise de ce dernier.

–Oh! Patrick, vous êtes un génie!

–Ne vous emballez pas, mon enfant, répondit prudemment Patrick. Il

a seulement accepté de nous voir. Les membres de la curie sont

extrêmement tangents et reviennent bien souvent sur leurs décisions. Savez-vous si David nous accompagnera?

–Je ne vois pas pourquoi il ne viendrait pas, répondit fermement Allegra. Les élections ne sont prévues que dans six semaines. Il a bien le droit de quitter le pays, pour une affaire personnelle, sans

qu'Israël s'effondre pour autant. Si jamais Petroni est élu pape, cela

n'entraînera pas seulement la régression de l'Eglise catholique, reprit-elle d'une voix rageuse. Connaissant le contenu du Manuscrit

Oméga, cela voudra surtout dire que le compte à rebours précédant

la destruction finale est enclenché.

Rome

Les cardinaux sortirent en file indienne de la chapelle Sixtine le temps d'une pause déjeuner. Et le cardinal Petroni fit tout son possible pour masquer son irritation. Mais à mesure que le déjeuner

s'étirait, celle-ci ne fit que s'amplifier. Il fallait à tout prix qu'il prenne

en aparté les cardinaux Rodriguez Médici et Daniel Thuku. Mais les

deux hommes étaient plongés dans une intense discussion depuis déjà vingt bonnes minutes. La collation toucha à sa fin, et tel un fauve

aux aguets, Petroni attendit le moment propice pour passer à l'action, contraint de converser, entre-temps, avec d'autres

cardinaux dont il se fichait éperdument.

Si Petroni avait connu le sujet de la petite conversation entre Médici

et Thuku, sa légendaire suffisance se serait assurément teintée de

désespoir. Quant à son supposé pouvoir, il était en train de glisser

entre ses longs doigts élégants.

—De nombreuses personnes m'ont exprimé leur soutien et j'en suis extrêmement flatté, Daniel, fit Rodriguez Médici. Mais je dois absolument leur en toucher deux mots, pour voir si nous ne pouvons

pas nous placer derrière le favori. Que ce soit bien clair, l'élection de

Petroni constituerait un authentique désastre. Il a mené une campagne en tout point rétrograde et déconnectée de la réalité. Et

le voir prendre la place de pape, équivaldrait à renvoyer l'Eglise un

siècle en arrière. Modifier l'opinion de la curie au sujet des préservatifs est déjà suffisamment difficile. Avec Petroni comme pape, vous seriez excommunié pour le simple fait d'avoir osé réfléchir au problème.

Daniel Thuku eut un petit sourire complice.

—Absolument. Quant aux chances de voir naître un Vatican III, elles

seraient proches de zéro. Sans parler de l'enquête sur Giovanni.

—Ça, c'est du Petroni tout craché, mon cher Daniel. J'espère que

vous en avez conscience?

–Oh que oui, Rodriguez, oh que oui! Si seulement les autres cardinaux pouvaient enfin ouvrir les yeux.

De retour dans la chapelle, le camerlingue lut les résultats des votes

du deuxième tour de scrutin.

–Le cardinal Lorenzo Petroni, quarante-huit voix.

Le cardinal Petroni tenta, en vain, de contenir sa colère. Il n'avait obtenu que six misérables votes supplémentaires. Il était en train de

perdre la main. Quelque chose ne tournait pas rond.

–Le cardinal Giovanni Donelli, quarante-deux voix.

Giovanni secoua la tête, bouleversé. Ses voisins l'entendirent même

murmurer:

–De grâce, Seigneur, non, je vous en prie.

Le cardinal Salvatore Bruno qui se tenait diamétralement opposé sourit à Giovanni et hocha la tête en signe d'encouragement.

Lorsque le cardinal Petroni s'était ridiculisé à leur servir champagne

et caviar, le vieux mentor de Giovanni en avait profité pour convaincre les autres membres du conclave de soutenir ce jeune et

brillant cardinal qu'il admirait tant. Les votes en faveur du cardinal

Thuku et du cardinal Médici avaient largement chuté, selon leur propre souhait, et les deux hommes échangèrent un petit regard de

conspirateurs. C'était l'heure du baiser de la mort, pour ce diable de

Petroni. A moins qu'il ne parvienne à maintenir sa position, avec vingt-huit nouveaux bulletins de vote en sa faveur, et ainsi l'emporter

à la majorité. C'était du moins ce que Lorenzo continuait d'envisager.

Une fois de plus, un nuage de fumée noirâtre s'éleva au-dessus de la

chapelle Sixtine. Au même moment, le vol 401 en provenance de Tel-

Aviv se posa sur la piste de l'aéroport international Léonard de Vinci, de Rome.

—J'ai dû me tromper de business, murmura Patrick O'Hara à l'oreille

d'Allegra tandis qu'ils suivaient les agents du Shin Bet, le service israélien de sécurité intérieure, avant de franchir une entrée confidentielle. Les douaniers italiens leur firent signe de circuler, d'un geste de la main.

—Buon giorno, signor, signora. Benvenuti a Roma.

—Ça a ses p'tits avantages de sortir avec un chef d'Etat, admit Allegra.

Deux voitures les attendaient. David avait eu beau leur répéter qu'il

s'agissait d'une visite privée nécessitant un profil bas, rien n'y fit. Les

autorités italiennes les affublèrent d'une voyante et inévitable escorte de carabinieri.

–Aucun journaliste dans les parages. C'est déjà ça de gagné, se

réjouit David, qui venait de prendre place dans le premier véhicule

aux côtés d'Allegra.

Patrick, quant à lui, les suivait, à bord de la seconde voiture.

–Ils seront là bien assez tôt, crois-moi, observa cyniquement Allegra.

–Oh, mais je ne m'en fais pas, plaisanta David. Les paparazzi vont s'en donner à coeur joie avec une starlette aussi photogénique que

toi. Golda Meir était peut-être une très grande femme d'Etat, mais dans le genre mocheté, elle se posait là.

–David, sois un peu plus respectueux, voyons! chuchota Allegra en

penchant la tête en direction du chauffeur du Shin Bet, assis sur le

siège avant.

Si seulement elle avait pu voir leurs visages: les agents de l'unité de

protection rapprochée pouffaient littéralement de rire.

–Tu penses que les médias israéliens finiront par apprendre que tu

as quitté le pays?

–L'un des plus redoutables journalistes d'investigation de Jérusalem

est sur le point de nous rejoindre au Vatican. On n'aura qu'à dire aux

autres fouineurs qu'il s'agit d'une affaire person-nelle.

–Ce qui est loin d'être faux. Giovanni fait presque partie de la famille

maintenant. Mais dis-moi un peu, mon brave, quand comptes-tu t'occuper de notre deuxième problème? lui demanda-t-elle, sourcils

arqués, en fixant la valise diplomatique que David n'avait pas lâchée

depuis leur départ d'Israël.

A l'intérieur se trouvait l'inestimable Manuscrit Oméga.

–Après le conclave et seulement s'ils parviennent à prendre une décision rapide. Si la réponse est non, tu devras patienter encore un petit peu.

–Espérons qu'ils se décideront rapidement alors, fit Allegra, en posant sa main sur le genou de David. (Elle se pencha légèrement en avant pour l'embrasser.) Merci encore pour tout ce que tu fais pour moi.

–Ce ne sera pas gratuit, moi je te le dis, répliqua instantanément David.

–Goujat!

Une demi-heure plus tard, le garde suisse posté devant la porte de

Sainte-Anne piétina sur place, et leur adressa un salut.

Le père Thomas les conduisit dans l'opulente salle d'attente du secrétaire d'Etat.

–Le camerlingue vous demande de l'excuser, dit-il à voix basse.

Mais

il sera en retard de quelques minutes. Puis-je vous offrir du café?
Du

thé, peut-être?

—O.K., il a accepté de nous recevoir, les avertit Patrick, une fois le père Thomas parti. Mais prenez garde, mes amis, il sera sûrement furieux d'avoir dû interrompre le conclave. Nous allons devoir improviser.

Quelques instants plus tard, les craintes de Patrick O'Hara furent confirmées.

—C'est absolument hors de question, évêque O'Hara! (Les yeux du cardinal Monetti s'en-flammèrent et son visage revêtit soudain la couleur du zucchetto écarlate qui couvrait en partie son crâne chauve.) Quand bien même les accusations concernant le cardinal

Petroni s'avéreraient exactes, ce dont je doute, c'est au Saint-Esprit

de décider du résultat de cette élection. Et je n'ai aucunement l'intention d'influencer les votes, ni pour vous, ni pour quiconque,

d'ailleurs. (Le cardinal Monetti se tourna alors vers David. Et Allegra

eut l'impression de contempler un féroce bull-terrier.) Je regrette de

ne pouvoir vous aider, docteur Kaufmann. Mais permettez-moi tout

de même d'exprimer mon trouble. Je me demande encore ce qui peut

pousser un futur Premier ministre à cautionner une accusation aussi

grave. Si quelqu'un venait à prendre connaissance de votre visite en

ces lieux, cela pourrait vous coûter votre élection, non? lança-t-il d'une voix pleine de sous-entendus.

—Ma visite ici n'est guidée que par un seul et unique but, lui répondit

David, sur un ton tout aussi menaçant. La vérité. Pour vous parler

franchement, Éminence, l'Eglise catholique accepte ce genre d'accommodements depuis bien trop longtemps. Et bien trop souvent, la vérité s'est retrouvée malmenée, au profit de politiques

obscurcs et de l'image à donner de la sainte Eglise à travers le monde. Je respecte cependant votre décision. Et je vous demanderai

de respecter la mienne.

—Le père Thomas vous montrera la sortie, lui répondit calmement le

cardinal Monetti. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois

participer à un conclave.

—Où ont-ils été dénicher ce type? leur demanda Tom, lorsque

Patrick, Allegra et David décidèrent de se joindre à la foule rassemblée en masse sur la place Saint-Pierre, dans l'espoir de voir

s'échapper une fumée blanche de la cheminée de la chapelle Sixtine.

De son côté Giovanni quittait cette même chapelle et se retirait dans

sa chambre, afin d'y entamer une nouvelle session de prières, pendant la pause réglementaire entre les scrutins. Au début, cela l'avait stupéfié. Mais son nom avait été prononcé, à haute voix, à quarante-deux reprises. Et son étonnement avait laissé place à de l'inquiétude. Voire même une certaine angoisse. Il s'agenouilla, l'esprit en ébullition. Et si jamais ils l'éalisaient? Une telle chose était

impensable. Il se consola en repensant à Petroni. Cet horrible personnage avait presque obtenu le même score que lui. Et le prochain scrutin allait probablement voir percer ses amis Rodriguez

Médici et Daniel Thuku. Qui l'un comme l'autre, il le savait intimement, ferait un pape remarquable.

Le cardinal Thuku bavardait calmement avec d'autres cardinaux de

la congrégation africaine.

—Je le connais bien, mon ami, il est doté d'un esprit brillant et d'un

très grand cœur. Quant à cette accusation, quelle importance devrions-nous

accorder

aux

communiqués

de

presse

qui

apparaissent, comme par magie, le jour précédant un conclave?

A l'autre extrémité de la salle, Rodriguez Médici conversait, tout aussi posément, avec quelques-uns de ses collègues asiatiques, tandis que d'autres membres du bloc italien écoutaient attentivement

les paroles de Salvatore Bruno.

Peu de temps après, la foule rassemblée sur la place Saint-Pierre hurla sa joie lorsque s'échappèrent de la cheminée de la chapelle Sixtine de grandes nuées de fumée blanche.

—Mon Dieu, David! s'exclama Allegra, en serrant fort le bras de son

compagnon. Ils se sont enfin décidés. Seigneur, je vous en prie, faites que ce ne soit pas Petroni!

Allegra venait de supplier un Dieu auquel elle ne s'était plus adressée

depuis bien long-temps.

A l'intérieur de la chapelle Sixtine, le camerlingue annonçait les résultats du troisième scrutin.

—Le cardinal Rodriguez Médici, un vote.

Giovanni avait cru en cet homme jusqu'à la fin.

—Le cardinal Lorenzo Petroni, douze votes.

—Le cardinal Giovanni Donelli, cent deux votes.

De nouveau stupéfié, Giovanni ne sut comment réagir. Le cardinal

Salvatore Bruno lui souriait radieusement, à l'autre extrémité de la

chapelle. Alors que le doyen du collège de cardinaux regagnait l'allée

centrale, les mots de son vieux et si bon mentor lui revinrent en mémoire:

« S'ils vous offrent les clés de saint Pierre, acceptez. Ils le feront pour une raison précise. »

–Acceptez-vous votre élection canonique en tant que nouveau souverain pontife?

Perdu dans ses pensées, Giovanni n'entendit que la moitié de la phrase, puis il finit par répondre:

–Oui, je l'accepte.

–Et sous quel nom aimeriez-vous être connu?

Sans une once d'hésitation, Giovanni rétorqua alors:

–Jean XXIV.

Le maître des cérémonies ne mêla pas moins de six bougies chimiques aux bulletins de vote. Le chef des pompiers de Rome aurait pu prendre peur de voir ainsi menacée la sublime fresque de la création de Michel-Ange. Une épaisse fumée blanche s'envola au-dessus de la basilique Saint-Pierre. Le cardinal Deacon fit son apparition sur le balcon et proclama le légendaire Habemus papam sous les acclamations et les cris de joie d'une foule en extase.

–Nous avons un nouveau pape! Sa Sainteté Jean XXIV!

A l'annonce du successeur du tant aimé Jean XXIII, les hurlements

allèrent crescendo. Allegra aperçut Giovanni s'avancer sur le balcon

de Saint-Pierre et ses yeux s'emplirent de larmes. Vittorio, le secrétaire particulier du nouveau pape, essuya lui aussi une larme.

Cette Eglise qu'il chérissait tant était désormais entre de bonnes mains. Quant au sourire de Giovanni, il illuminait la place Saint-Pierre.

CHAPITRE CINQUANTE-TROIS

Rome

Le jour suivant, le pape Jean XXIV s'agenouilla dans sa chapelle privée pour prier. Il en appela aux conseils et aux encouragements

du Seigneur. La tâche qu'on lui avait confiée était bien lourde à porter et Giovanni ressentit comme un profond sentiment de solitude.

L'esprit sourit.

Il se releva, se signa et regagna son bureau, situé au troisième étage

du palais apostolique. Ce cher Vittorio l'y attendait. Ils formaient une

belle équipe tous les deux. Et malgré l'opposition du cardinal Petroni,

Giovanni, une fois élu, avait promu Vittorio au rang de Monseigneur

et lui avait expressément demandé de rester à Rome, afin qu'il y devienne son secrétaire particulier.

-La délégation israélienne a-t-elle donné son accord pour le

déjeuner? ui demanda Gio-vanni.

Depuis son élection, pas un jour ne se passait sans qu'il fût sollicité

de toutes parts, et Giovanni n'avait disposé que de très peu de temps

pour s'entretenir en privé avec Allegra, David, Patrick et Tom Schweiker. Mais ce peu de temps s'était révélé vital. Jamais il n'avait

cessé de penser au Manuscrit Oméga et aux retentissantes révélations qu'il contenait.

—La délégation israélienne a confirmé sa venue pour 12 h 30, Votre

Sainteté. Et n'oubliez pas, le médecin pontifical est censé vous ausculter à 11 h 30.

Giovanni roula des yeux, avant de sourire.

—J'imagine que les visites médicales font partie du jeu. Mieux je me

porte, plus je représente un danger. Mais vous n'avez qu'à demander au Pr Martines de se joindre à nous pour le déjeuner.

Votre présence m'honorerait également, Monseigneur... L'existence

du Manuscrit Oméga va enfin être révélée aux yeux du monde.

—Merci, Votre Sainteté.

Le sens de l'hospitalité et la chaleur humaine de Giovanni allaient vite

devenir une marque de fabrique de son pontificat.

—Quand souhaiteriez-vous vous entretenir avec le cardinal Petroni?

–Autant nous débarrasser de cela dès maintenant. J'ai quelques mots à lui dire, qui à mon avis, ne le réjouiront guère. Avez-vous lu mes notes sur la Banque du Vatican?

–Je ne crois pas que vous m'y ayez autorisé, Votre Sainteté. Elles sont dans le coffre.

Giovanni sourit en songeant à Albino Luciani, cet homme si bon qui lui avait tant appris.

–Ni vous ni moi ne sommes adeptes des méthodes vaticanes, aussi nous devons appliquer ici les mêmes règles qu'à Venise, Vittorio. Tenez-vous informé de tout ce qu'il se passe. Lisez-les quand vous en aurez le temps, déclara gentiment Giovanni.

Le conseil de Giovanni rappelait celui qu'il avait lui-même reçu du pape Jean-Paul Ier.

–Avant de m'entretenir avec le cardinal Petroni, j'aimerais m'entretenir avec le capitaine de la garde suisse. Croyez-vous que ce soit possible?

–Mais bien sûr, Éminence. Sachez également que les cardinaux de la curie ont préparé un discours. Sur les grandes orientations à suivre

le temps de votre pontificat. Je l'ai déposé sur votre bureau.

–Il va falloir que je m'habitue à ce genre de désagréments, je présume.

–Peut-être avez-vous l'intention d'apporter un vent de changement,

observa Vittorio.

Ayant lu le discours, Vittorio savait bien que Giovanni apporterait ce

souffle nouveau tant attendu.

Giovanni prit place à son bureau et parcourut l'allocation préparée

par les cardinaux de la curie: « Il est essentiel de poursuivre l'oeuvre

entamée par Jean-Paul II... La sainte Eglise doit résister au courant

laïc et au libéralisme rampant de notre société moderne... Afin de poursuivre une seule voie, un seul chemin... L'Eglise doit rester un

phare dans l'obscurité des temps modernes... »

Vittorio avait raison. C'était un catalogue de clichés visant

uniquement à maintenir le statu quo. De nouveau, ce sentiment de

solitude l'envahit. La solitude du pouvoir. Heureusement que Patrick

allait rester quelques jours au Vatican, se dit-il. Cet homme

symbolisait l'harmonie. Il était sociable et connecté à la réalité. Une

pensée le fit soudain sourire. Peut-être trouverait-il quelques

maigres compensations à avoir été élu pontife? Les talents

d'individus tels que Patrick O'Hara étaient inestimables en ce bas monde. C'était un homme du peuple qui savait parler aux fidèles. Et

le collège des cardinaux allait bien évidemment devoir s'y accommoder. Il allait pouvoir agir. Changer les mentalités. Enfin. Giovanni se leva, fit quelques pas jusqu'à la fenêtre et parcourut la place des yeux. Elle était encore noire de monde. Si jamais les cardinaux de la curie parvenaient à imposer leurs vues conservatrices, alors il risquait de se retrouver cloîtré dans ses appartements et surveillé jusque dans ses moindres mouvements. Si

seulement ils savaient ce qu'il était en train de leur concocter. Jean

XXIII avait fait bouger les choses de l'intérieur, il s'était montré curieux de tout. Et le pape Jean XXIV avait bien l'intention de faire de même. Ses pensées furent interrompues lorsque Vittorio frappa à sa

porte.

–Le cardinal Petroni est arrivé, Votre Sainteté.

–Faites-le entrer, dit calmement Giovanni.

–Certamente, Votre Sainteté.

Vittorio n'avait jamais vu Giovanni aussi soucieux.

–Votre Sainteté. Nous voulions vous adresser nos sincères félicitations. Tous les cardinaux sont absolument ravis de votre élection, déclara Petroni, plus révérencieux que jamais.

–J'irai droit au but, cardinal Petroni. Veuillez vous asseoir, je vous

prie, fit alors Giovanni en lui indiquant l'un des fauteuils joutant la

table basse.

Giovanni s'exprimait d'une voix froide mais néanmoins mesurée.

Petroni s'exécuta, dissimulant avec peine son ressentiment. Il venait

de se voir intimer l'ordre de s'asseoir par un homme qui, hier encore,

était son subordonné.

—Le soir où j'ai dîné avec le pape Jean-Paul Ier, peu de temps avant

sa mort, il m'a révélé avoir renvoyé son secrétaire d'Etat. Il m'a

également annoncé qu'il comptait vous relever de vos fonctions dès

le lendemain matin. Vous saviez mieux que quiconque, et de longue

date, à quel point la Banque du Vatican était impliquée dans des activités criminelles.

—C'est absurde, votre Sainteté. Tout cela n'est que pure invention!

Les yeux de Petroni devinrent alors semblables à ceux d'un serpent

et il se mit instantanément en garde. Un peu comme s'il s'apprêtait à

combattre une mangouste.

—Permettez-moi de douter de votre parole, cardinal Petroni. La nuit

dernière, et malgré ses difficultés à joindre les régions les plus reculées de l'Amazonie, mon secrétaire particulier est parvenu à retrouver la trace de Mgr Pasquale Garibaldi. J'ai ordonné à cet homme de revenir à Rome, afin de l'y élever au rang d'évêque.

J'aimerais qu'il ouvre une enquête approfondie au sujet de la Banque

et de ses activités passées. En vue des conclusions de son futur rapport, il est fort probable que je me retrouve dans l'obligation d'en

référer aux autorités italiennes et à la police financière.

—Cela ne servira à rien, Votre Sainteté. Je peux très bien lancer cette

enquête sans qu'il soit nécessaire de faire revenir Mgr Garibaldi du

Pérou.

La voix de Petroni s'était teintée d'accents rageurs.

—Avant que vous ne l'ayez expédié au Pérou, poursuivit Giovanni sur

sa lancée, Mgr Gari-baldi avait mis au jour certaines irrégularités dans les comptes. Il semblerait que près de dix millions de dollars aient été dépensés dans le but de récupérer un certain Manuscrit Oméga.

—Il s'agit là d'une accusation scandaleuse, persifla un Petroni de plus

en plus blafard. Per-mettez-moi de vous dire que votre nouveau pouvoir vous égare, Votre Sainteté.

Giovanni conserva son attitude de glace, plus déterminé que jamais à

confronter Petroni à son sulfureux passé.

—Mgr Garibaldi m'a également révélé qu'avant son départ, il avait pris la précaution de photocopier certains documents de première

importance. Documents qu'il a bien l'intention d'emporter dans ses

valises. (Petroni voulut se défendre. Mais il fut incapable de prononcer le moindre mot.) La nuit dernière, j'ai également ordonné

aux gardes suisses de sceller les Archives secrètes. Je les ai sommés d'y mener une fouille approfondie et je reste convaincu qu'en cherchant un peu dans les coins, nous parviendrons à retrouver au moins une copie du Manuscrit Oméga. Tout comme il

est fort probable que nous y retrouvions un exemplaire du célèbre

manuscrit d'Isaiah. Un manuscrit dérobé dans les locaux de l'Université Hébraïque, et glissé dans une enveloppe marquée du symbole Oméga. Si c'est le cas, la police israélienne et la CIA pourraient souhaiter vous interroger. Tout comme ils pourraient confirmer votre implication supposée dans le double meurtre de Tel-

Aviv. Si jamais cela devait se produire, je veillerai personnellement à

ce que vous coopériez.

Giovanni avait longuement hésité à évoquer le viol d'Allegra. Mais

c'était à elle d'en décider. Et puis, il disposait déjà de bien assez de

preuves contre Petroni pour le voir finir sa vie derrière des barreaux.

—J'ai également en ma possession un autre rapport compromettant

rédigé de la main de l'évêque O'Hara. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il se trouve en ces lieux, n'est-ce pas?

Giovanni haussa un sourcil, dans l'attente d'une réponse. Mais le cardinal secrétaire d'Etat, toujours aussi blafard, semblait littéralement éteint.

—Le père Lonergan, que vous connaissez mieux sous le nom de père

Courtney, a été rappelé à Rome. Et j'ai demandé à l'évêque O'Hara

de superviser une enquête sur l'implication du Vatican concernant le

changement d'identité de cet homme. Le FBI s'est d'ailleurs dit prêt à

nous donner un petit coup de main. De plus, j'ai décidé d'élever l'évêque O'Hara au rang de cardinal secrétaire d'Etat... Vous êtes par conséquent relevé de vos fonctions. (Le pape Jean XXIV se leva,

regagna son bureau et activa l'interphone pour joindre Vittorio.) Le

temps du déroulement des enquêtes, les gardes suisses ont reçu l'ordre de vous arrêter. Vous n'êtes, de fait, plus autorisé à quitter le

Vatican. Je suggère, pour le bien de la sainte Eglise, que vous

songiez sérieusement à abandonner le sacerdoce. Dans le cas contraire, et peu importe le résultat des terribles accusations qui pèsent contre vous, je prendrai les mesures nécessaires pour que vous soyez renvoyé. Puisse Dieu avoir pitié de vous et de toutes les horreurs que vous avez commises.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE

Rome

Le père Vittorio venait d'accueillir la « délégation israélienne » dans

la salle à manger privée. Giovanni apparut quelques instants plus tard, accompagné du Pr Martines.

–Allegra! (Faisant fi du protocole, Jean XXIV embrassa chaleureusement la scientifique sur les deux joues.) Benvenuta di nuovo. Bienvenue de nouveau!

–David! Patrick! Tom! (Giovanni présenta chacun de ses hôtes au Pr

Martines. Vittorio le regarda faire, en souriant. Au moins, la nouvelle

papauté s'annonçait joyeuse, se dit-il.) Seigneur, vous avez apporté

le Manuscrit Oméga! s'émerveilla Giovanni. (Le document avait été

déployé sur une longue table, à l'autre bout de la salle.) C'est donc

pour ça que j'ai croisé autant de gardes suisses dans le couloir, plaisanta-t-il en adressant un clin d'oeil à Vittorio. (Il accepta ensuite

un verre de vin servi par l'une des soeurs.) Nous attendions ce moment depuis bien longtemps. Ça pourra bien attendre encore un petit peu, non? Que diriez-vous de passer à table? Je lève mon verre à nos glorieuses années! s'exclama alors Giovanni, dont le visage avait retrouvé sa candeur habituelle. (Il venait enfin de régler son compte à l'odieux Petroni.) Ils me gâtent ici, vous savez, ajouta-t-il. Ils me font goûter aux meilleurs vins. Quant à la nourriture, je ne vous en parle même pas, plaisanta de nouveau Giovanni en se frottant la panse d'un air faussement contrit.

–Arrête un peu, tu veux. Tu n'as jamais pris un gramme durant toutes les années où l'on s'est connus, fit Allegra.

–Regarde ma bedaine: c'est un rendez-vous pour vingt kilos de plus!

fit-il avec un clin d'oeil pour Patrick.

Patrick leva les yeux au ciel et haussa les épaules. Quant à son sourire, il voulait tout dire.

Après le déjeuner, le petit groupe s'empressa de disposer les chaises autour de la longue table accueillant le parchemin tant convoité.

–Le Manuscrit Oméga, commença David, a été rédigé par Mechalava, Maître de la communauté essénienne de Qumrân. Cette

rédaction a été entreprise entre 20 après Jésus-Christ et 40 après

Jésus-Christ. Les dates ont été confirmées par l'analyse au carbone

faite par Allegra. Et sachez, mes amis, que cette datation joue un rôle

essentiel.

Giovanni sourit. Devinant ce que comptait leur apprendre David, il

déclara alors:

–C'est la période durant laquelle Jésus a développé sa propre philosophie et établi son ministère jusqu'à la crucifixion.

–Tout à fait exact. Et vous n'êtes pas sans savoir que le Manuscrit

Oméga est divisé en trois parties distinctes: les Nombres de Marie-

Madeleine, l'origine de l'ADN, et une prédiction absolument

terrifiante pour la civilisation, poursuit David. Comme nous allons le

voir, ces trois parties renferment des messages reliés les uns aux

autres. Les Nombres de Marie-Madeleine trouvent leur source dans

une science appelée gématrie. Les nombres, en langue grecque et

hébraïque étaient représentés sous forme de lettres plutôt que par

des chiffres. Les auteurs des textes antiques avaient ainsi la

possibilité d'incorporer des messages cachés. Messages que l'on ne

peut obtenir qu'en ajoutant les valeurs des lettres pour parvenir

jusqu'aux nombres sacrés. Le nombre que le Vatican redoute le

plus

est 153. Ou plutôt devrais-je dire: que le Vatican redoutait. Et ce nombre a été encodé dans le Manuscrit Oméga, observa David en se

tournant vers Gio-vanni.

–Alors comme ça, vous avez percé le mystère, fit alors Giovanni en

souriant à Allegra.

Et tous deux se remémorèrent le devoir de Rosselli et leur petite escapade sur la plage isolée des environs de Maratea.

–Le Manuscrit Oméga contient une phrase étrange. Phrase que l'on

retrouve également dans le Livre de la Révélation, souligna David. La

traduction en est: « Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la

Ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui

s'est parée pour son époux. »

Giovanni acquiesça avant de déclarer:

–La nouvelle Jérusalem également connue sous le nom d'épouse du

Christ, symbole du paradis nouveau et de la terre nouvelle.

–Si l'on se fie à la gématrie, poursuivit David, cette phrase

comptabilise un total de 1224. La gématrie attribuée à Jésus le 8. Si

nous divisons 1224 par 8, nous obtenons 153. En d'autres termes, cette phrase énigmatique contient les mots « Christ » et « l'épouse

du Christ », représentés par les nombres 8 et 153. Et lorsque nous

examinons le mot grec ? ?????????, à savoir « la Madeleine », la somme des lettres se révèle également être 153.

Tom sifflota.

–Ce qui veut dire que Marie-Madeleine était vraiment l'épouse du Christ.

–Affirmatif, confirma David, et cette clé a élégamment été incorporée dans la Bible et dans le Livre de la Révélation.

–Et tout aussi élégamment dans l'Evangile de Jean, ajouta Giovanni.

Le jour où les disciples se montrèrent si malchanceux en allant pêcher sur le lac de Tibériade, Jésus leur indiqua où jeter leurs filets,

et Jean lui répondit étrangement que lorsque le filet fut tiré hors de

l'eau, 153 poissons s'y trouvaient prisonniers.

–Les poissons symbolisent la moisson de l'humanité, qui dans un sens plus large, est également « l'épouse du Christ », observa

Allegra, en se remémorant le regretté Pr Rosselli et ses remarques,

teintées d'humour, sur le fait que 153 était le nombre le plus redouté

par le Vatican, susceptible d'avoir un rapport avec « des poissons et

des villes tombant du ciel ». Même si cela risque d'être assez difficile

à avaler pour l'Eglise, ajouta-t-elle, tout en se demandant

comment

Giovanni comptait s'y prendre avec le Manuscrit Oméga, en sa qualité de pape Jean XXIV.

Giovanni lui sourit, comme s'il venait de lire dans ses pensées. Puis il

poursuivit leur petite discussion.

–La déclaration de Jean XXIII me revient en mémoire. En initiant Vatican II, il a comparé son aggiornamento - le renouveau de l'Eglise

–à une fenêtre de la basilique Saint-Pierre que l'on ouvre sur le monde extérieur. Le Manuscrit Oméga ressemble à un rayon de lumière, s'élevant au-dessus de la coupole et illuminant les zones obscures de la basilique. Il régénère la pureté de la foi grâce au nouvel équilibre qu'apporte le féminin, ajouta-t-il, exalté. Je ne suis

aucunement surpris d'apprendre que les trois messages contenus dans le Manuscrit Oméga sont reliés. Nous arrivons à un tournant de

l'Histoire. Et selon moi, le Manuscrit Oméga nous dicte comment en

changer le cours.

–Pour de nombreuses personnes, la confirmation de l'union du Christ et de Marie-Madeleine n'est que pure anecdote, observa Patrick avec perspicacité. Un grand nombre de respectables savants ont déjà établi cette conclusion, mais pour des centaines de

millions de chrétiens, cela remet inévitablement en question les

fondements de leur foi. Et beaucoup refuseront d'admettre une telle

chose.

–Nous les y aiderons et les accompagnerons en douceur, fit

Giovanni en se tournant volontairement vers Tom. En portant toute

notre attention sur la signification. La nouvelle Jérusalem - Christ et

Marie-Madeleine - symbolise l'équilibre entre le masculin et le féminin, au sein du christianisme. Mais si l'on y réfléchit, un tel équilibre est également présent dans d'autres religions: le yin et le

yang pour le taoïsme et la Shekinah, le pôle féminin de Dieu dans le

judaïsme.

Tom et Vincenzo écoutaient en silence, littéralement stupéfiés.

–Cela veut donc dire, intervint Allegra, que le féminin joue un rôle

majeur dans la spiritualité et dans la religion. Il rappelle à la fois les

notions d'union sacrée et le droit à la naissance de l'humanité. La recherche d'équilibre entre le masculin et le féminin que l'on trouve

dans les enseignements de la religion crée un pouvoir d'harmonie,

renvoie la terre à son équilibre naturel, et accomplit l'aspiration divine au travers de nous tous pour une union totale, un tout.

–Je crains, observa Giovanni, que l'équilibre féminin ne soit en train

d'émerger à une période de notre histoire où le monde vacille au bord d'un précipice. D'où la nature de l'avertissement. Dans le pire

des cas, nous serons confrontés à un anéantissement, résultant d'un

choc des interprétations masculines de la religion. Mais les autres déséquilibres de cette planète menacent également de nous engloutir. Et cela risque d'empirer si la partie masculine de l'équation

continue à prendre le dessus. Le déséquilibre s'exprime notamment

dans les désastres écologiques, la persécution des minorités, une augmentation draconienne de la pauvreté et un malaise universel.

Pour faire plus simple, les Pères fondateurs de l'Eglise se sentaient

menacés par le féminin et notre acceptation de leur dogme a causé

des dommages inavouables. Le fait de ne pas reconnaître le côté féminin de l'équation pendant autant de temps a entraîné les désastres écologiques et humains que l'on sait.

—La négation du féminin, ajouta Allegra, et le refus de reconnaître la

combinaison masculin/féminin, à savoir l'union du Christ et de Marie-

Madeleine, expriment également l'exclusion de la sexualité de toute

vie religieuse. (Elle se remémora furtivement leur retour en voiture

de Maratea.) Et ce refus, cette exclusion de la sexualité est une déformation de la réalité, un déni de notre nature fondamentale.

–Et les conséquences n'en sont qu'accentuées par le déséquilibre relatif aux scandales sexuels au sein du clergé, ajouta David.

Tom parut soudain peu à son aise. Patrick saisit le regard de David et

lui fit non de la tête. David changea instantanément son fusil d'épaule.

–Pour faire plus court, le fait de rétablir l'équilibre conduira à plus de

tolérance au sein de l'humanité.

Allegra acquiesça en parfait accord.

–Et il existe un lien entre les dangers inhérents à une foi et un dogme

appris par coeur, comme l'origine de la création, par exemple, et le

second message contenu dans le manuscrit, au sujet de l'ADN, qui est scientifiquement à l'origine de la vie sur Terre.

Comme il n'avait cessé de s'y adonner durant de longues années,

Lorenzo Petroni enve-loppa la place Saint-Pierre du regard et

contempla au loin l'autre rive du Tibre, accueillant ses appartements

privés. Jamais plus il ne goûterait à un tel spectacle. Les clés de saint Pierre auraient dû normalement lui revenir. Il avait donné son

âme à l'Eglise, en cachant des hommes comme Derek Lonergan et en

protégeant le dogme. Il se mit à rêver de ce que lui et la loge P3

auraient accompli s'il avait accédé au trône. Il aurait renversé les avancées de Vatican II, rétabli la domination et le pouvoir de la prêtrise, et fait de la Banque du Vatican une base financière surpuissante et incontournable. Si seulement cet imbécile de Felici

avait eu un peu plus de jugeote. Le véritable Manuscrit Oméga serait

conservé en sécurité dans les Archives secrètes, en lieu et place du

manuscrit d'Isaiah.

–Espèce d'incapable! Même un gamin aurait pu faire la différence!

rugit-il, écumant de rage. Les salopards!

Anéanti, Lorenzo Petroni déverrouilla le premier tiroir de son bureau

et retira le Beretta Cheetah de son étui de cuir, déposé aux côtés de

son carnet noir.

–Un beau jour, songea-t-il amèrement, ils prendront conscience qu'il

n'existe qu'un seul et unique chemin menant à l'Oméga.

–La deuxième partie du Manuscrit Oméga concerne donc l'origine de

l'ADN, poursuivit Allegra.

–Oui, mais si je me souviens bien, la découverte de l'ADN ne s'est faite qu'au milieu du siècle dernier, non? avança Tom, apparemment

perdu.

–Non, un peu plus tôt, en réalité. Du moins, sur notre planète, l'informa Allegra. L'ADN a été découvert en 1869, dix ans après la publication en 1859, de l'ouvrage de Darwin: De l'origine des espèces. Friedrich Miescher, un biologiste suisse, découvre l'acide

nucléique dans le noyau cellulaire des cellules de pus sur des pansements usagés, jetés à la poubelle. Même si, reconnaissons-le, il n'en a pas compris la signification. C'est venu bien plus tard, ou plus tôt. Tout dépend de la planète à laquelle on se réfère, dans l'Univers.

Giovanni sourit. Allegra était d'une stupéfiante vivacité intellectuelle.

L'un des esprits les plus brillants qu'il eût jamais rencontrés. Et il se

réjouit de mesurer tout le chemin parcouru, depuis leur première rencontre à la gare centrale de Milan.

–Sir Francis Crick, lauréat du prix Nobel, pour son incroyable découverte en 1953 de la structure en double hélice de la molécule

d'ADN, a publié un ouvrage sur l'origine de la vie. Ouvrage des plus

controversés puisqu'il y affirme que la structure moléculaire de l'ADN est si complexe qu'elle n'a pas eu suffisamment de temps pour

se développer à partir d'une date de création prédéfinie, fit-elle.

Crick supposait que l'ADN provenait d'une civilisation avancée et extraterrestre, et qu'il est arrivé jusqu'à nous à bord d'une fusée

ou

d'un vaisseau spatial.

Allegra posa sur la table un schéma hélicoïdal de l'ADN, composé d'hydrogène et de phosphodiester.

–La théorie de Crick a été contestée par bon nombre de personnes,

et tout particulièrement par la sainte Eglise, car il révolutionnait le

dogme de la création contenu dans la Bible. Au cours des années 90,

un certain Michael Drosnin a écrit Le code de la Bible dans lequel il

soulignait le travail entrepris par le mathématicien israélien Eliyahu

Rips. Ce dernier avait découvert des codes cachés dans la Torah. Et

comme nous le savons tous, Yossi Kaufmann avait également décrypté des codes cachés dans les manuscrits de la mer Morte.

Dans un document vieux de trois mille ans, Rips a retrouvé des phrases telles: « hélice d'ADN » et « l'ADN fut transporté dans un véhicule ». Drosnin en a conclu qu'il ne restait plus qu'à retrouver la

trace du véhicule qui, selon lui, se trouvait dans les environs de la

mer Morte.

–Yossi avait des opinions plus poussées, observa David. Pour commencer, il pensait qu'il pouvait y avoir plus d'un véhicule.

–Quand bien même il n'y en aurait eu qu'un seul livré aux

anciennes

mers de la Terre, cela expliquerait que l'ADN ait pu se combiner aux

acides aminés dans la soupe primordiale, d'où sont nés les océans de notre planète, il y a de cela quatre milliards d'années, fit alors Giovanni, se remémorant son sermon à la basilique Saint-Marc.

–Précisément, acquiesça Allegra. Grâce à la traduction de David, le

Manuscrit Oméga rend tout cela extrêmement clair.

David passa au deuxième paragraphe du Manuscrit Oméga et il traduisit à partir du

koinè: « Et ils vinrent telles des étoiles

descendant du ciel, et furent ensevelis dans les sables du désert, les

chariots d'acier apportant les graines de vie. »

–Vous croyez que les Esséniens avaient découvert la navette spatiale? demanda le Pr Martines.

David acquiesça.

–Le Manuscrit Oméga relate cette découverte et comme le suggère

la traduction, cela confirme qu'il y avait bien plus d'un véhicule. En

plus de l'ADN, chacun d'entre eux contenait un schéma de la structure de l'acide et une carte de sa destination, ce qui explique les

modèles esséniens du Sanctuaire du Livre, et cette fameuse dixième

planète que nous venons à peine de découvrir. Cela peut

également

signifier que notre galaxie n'est pas la seule du cosmos à avoir été ciblée, choisie et visitée.

–C'est un message que nous avons ignoré et continuons d'ignorer, à

nos risques et périls, observa Giovanni. Il est probable qu'une civilisation extraterrestre cherche à nous avertir et essaye de nous

dire que le sort de notre planète est entre nos mains. Mais si nous continuons à détruire, nous-mêmes, notre propre planète alors, à l'échelle du cosmos, cette erreur n'aura que de très faibles conséquences. Et d'autres civilisations, dotées d'une plus grande sagesse, nous sup-planteront.

–Il est encore temps de prendre ces avertissements au sérieux, appuya Allegra, et mettre un terme aux désastres qui frappent et menacent notre Terre. Je subodore qu'il existe un lien entre l'élément

ADN, le Manuscrit Oméga et l'élément féminin. On compte à peu près

trois milliards de paires de base dans l'ADN humain qui se subdivise

en vingt-trois paires de chromosomes. Nous avons tous vingt-deux

paires, mais c'est avec la dernière paire, que tout se joue. Deux chromosomes X pour la femme et un X et un Y pour l'homme. Ce subtil équilibre est à l'origine de la création de l'Univers, depuis la

nuit des temps. Et l'enluminure contenue dans le Manuscrit

Oméga

sur l'origine de l'ADN renferme un message subtil: « toute altération

de cet équilibre conduira à votre destruction ».

–Beaucoup de gens risquent de trouver tout ce charabia un peu exagéré, observa Tom.

Le scepticisme était comme une seconde nature chez lui.

–Et beaucoup de gens, Tom, ont tendance à s'enfermer dans des clichés et ont une vision étriquée des choses, dès que ça dépasse un

peu leur entendement, répondit fermement Allegra. Crick a démontré

que l'univers est si vaste, si infini, qu'il dépasse notre imagination.

Notre galaxie à elle seule comprend peut-être cent milliards d'étoiles.

Avec des milliards de soleils comme le nôtre offrant leur énergie aux

planètes qui gravitent autour d'eux. Et rien que dans notre galaxie,

hein? reprit Allegra avec emphase. Et nous pouvons compter au

moins dix milliards de galaxies. Ce qui signifie plusieurs millions de

milliards de planètes. Et on voudrait nous faire croire que nous

sommes la seule planète habitable et avancée? A d'autres. (Allegra

poursuivit d'une voix plus calme:) Il y a moins de quatre cents ans,

l'un des plus grands scientifiques que le monde ait connu a osé

s'opposer aux théories de l'Eglise affirmant que la Terre était au centre de l'Univers divin. Il a déclaré que notre planète tournait autour du Soleil. De telles déclarations ont rendu furieux le pape Urbain VII. Si furieux qu'il fit jeter le savant en prison, déclara Allegra en souriant.

Mais le défi se lisait dans ses yeux au cas où Tom aurait eu l'envie de le relever.

Giovanni sourit lui aussi.

—Galileo Galilei, en 1633. J'ai le regret de vous informer qu'il a fallu

trois cent cinquante ans au Vatican avant d'exprimer ses excuses à

Galilée. Le 28 décembre 1991, nous avons finale-ment publié un communiqué reconnaissant qu'il avait vu juste. Mais bon, on va dire

que chacun de vous a raison, ajouta diplomatiquement Giovanni.

Beaucoup de gens fermeront leur esprit face à de telles révélations.

Et au sein de l'Eglise plus qu'ailleurs. Mais en cloisonnant ainsi nos

esprits, nous fermons les portes menant au savoir et à la connaissance.

—Et vous comprendrez mieux pourquoi, lorsque je vous révélerai pour quelle raison les Esséniens ont veillé à conserver cet avertissement lancé à notre civilisation, ajouta David d'un ton grave.

Mais il fut coupé dans son élan, lorsque retentit, à l'étage du dessous, un assourdissant coup de feu.

Il ne fallut guère plus d'une minute au Pr Martines pour rejoindre le

bureau du cardinal secrétaire d'Etat. Il y fut reçu par un père Thomas

hébété.

–Son Éminence... Il vient juste de se...

Le père Thomas courut à une porte attenante.

Même pour un psychiatre aussi chevronné que le Pr Martines, le spectacle demeurait insoutenable. La cervelle de Lorenzo Petroni, ou ce qu'il en restait, avait éclaboussé le mur opposé à la fenêtre donnant sur la place Saint-Pierre. Le corps du cardinal gisait sur le

tapis bleu roi. L'arrière de sa tête manquait. Près de la dépouille, l'on

distinguait le Beretta Cheetah calibre 38. Vincenzo Martines put entendre les vomissements du père Thomas, dans la salle de bains

du secrétaire d'Etat. L'autopsie devait confirmer plus tard que le cardinal secrétaire d'Etat était mort en se tirant une balle dans la bouche.

Le Pr Martines referma la double porte et attendit le retour du père

Thomas. Plusieurs religieuses et un ou deux prêtres, frappés de consternation, s'étaient rassemblés dans le couloir.

–Vous pensez pouvoir tenir le coup? demanda le Pr Martines au père

Thomas lorsque ce dernier revint de la salle de bains. Bon, reprenons-nous... Nous devons faire en sorte que per-sonne ne vienne ici.

Le père Thomas éclata en larmes et fut bien incapable de lui répondre.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQ

L'Hindu Kush

Un vent doux soufflait à très haute altitude, et la chaleur manquait au soleil de fin d'après-midi, éclairant faiblement les parois de granit enneigées, à la frontière nord-ouest du Tirich Mir. A l'intérieur du complexe souterrain, bâti au coeur d'une caverne, le Dr Hussein Tretyakov venait de livrer une nouvelle valise nucléaire à Abdul Basheer, en train d'étudier une carte détaillée de la ville de Sydney, en Australie.

—Il y a un léger changement dans nos plans, l'informa Basheer. J'ai

décidé d'attaquer l'infirmerie par surprise. Nous frapperons d'abord Sydney, puis Manchester et Chicago. En profitant de cette diversion

et de l'effet de panique, ce sera ensuite au tour de New York et de Londres. La ville de Sydney est facilement attaquable. Nous lâcherons la bombe à partir d'un avion. Il y a beaucoup d'aérodromes

dans les environs. Et ils sont très peu contrôlés. On opérera un radioguidage jusqu'au terrain d'aviation de la banlieue de

Bankstown. Notre avion respectera le plan de vol à la lettre et ne déviara de sa trajectoire que quelques minutes avant l'attaque finale.

–Les contrôleurs aériens ne risquent-ils pas de s'apercevoir du changement de cap? avança Tretyakov.

–Bien sûr qu'ils le remarqueront, mais il sera déjà trop tard. Il ne faudra que quelques minutes à notre avion pour survoler le quartier

des affaires. Contrairement aux Américains, les infidèles australiens

ne disposent pas d'avions de chasse pour contrôler l'espace aérien des zones urbaines. Et ils seront incapables de nous arrêter.

–Quel sera l'effet d'une explosion aérienne sur la ville? demanda alors Abdul Basheer.

–Il sera semblable à ceux de New York et de Londres, lui répondit

Hussein. Une explosion en plein vol causera bien plus de dommages

qu'une explosion au sol. Selon mes estimations, pas moins de deux

cent mille personnes seront tuées sur le coup. Et plusieurs centaines

de milliers d'autres mourront, à la suite de brûlures et de radiations.

La structure du pont du port de Sydney se démantèlera, et tous les

bâtiments, toutes les infrastructures de la ville, ainsi que ses habitants, seront tout bonnement désintégrés.

–Les pertes humaines sont regrettables, déclara Basheer, mais ce

sera notre avertissement lancé au reste du monde. Nous ne pouvons

plus rester impuissants, à regarder nos femmes et nos enfants se faire massacrer en Irak, en Palestine et au Cachemire, et dans tous

les autres pays où l'infidèle a déployé ses machines de guerre.

Hussein acquiesça. Il se souvint de sa femme et de ses filles.

Et ses entrailles se nouèrent.

—L'attaque sur Hiroshima et Nagasaki a mis fin à la Seconde Guerre

mondiale, observa Basheer. Il est temps pour nous de faire la même

chose. Au nom d'Allah et de Mahomet, que la paix soit avec eux. Et

l'islam l'emportera.

CHAPITRE CINQUANTE-SIX

Rome

En retournant aux appartements pontificaux, le Pr Martines réfléchit

à son précédent diagnostic et à ses soupçons concernant Lorenzo Petroni. Il regagna la salle à manger et leur fit part de ses théories.

—Il est parfois difficile de déterminer à quel moment un individu tombe dans la catégorie des psychopathes, Votre Sainteté, à moins

bien évidemment que les patients ne soient disposés à se soumettre

à des tests psychologiques et acceptent que leur comportement soit

examiné par des experts. Les symptômes sont nombreux: ils incluent

une incapacité à communiquer avec les autres, une façon d'être charismatique et d'user pernicieusement de leurs charmes, et une absence totale de remords ou de responsabilité vis-à-vis de leurs actes. Les psychotiques sont bien souvent incapables d'exprimer un

quelconque sentiment amoureux. Et cela se transforme en une quête

du pouvoir absolu. Un besoin total de contrôle. Le cas de Petroni m'interpellait depuis de nombreuses années. Je m'en veux tellement.

J'aurais pu intervenir... mais je n'ai rien fait, conclut tristement le Pr

Martines.

–Vous n'avez rien à vous reprocher, Vincenzo, le rassura gentiment

Giovanni. Lorenzo Petroni était une âme obscure et tourmentée.

Toutefois, je doute qu'il ait cherché à ce que vous l'aidiez. Que la paix

soit avec lui. Savez-vous quelles ont pu être les raisons de son comportement?

–Pas précisément. Bien que de telles pathologies soient bien souvent liées à des traumatismes survenus pendant l'enfance. De nombreux scientifiques évoquent actuellement une éventuelle influence génétique. Et la question relative au rapport entre l'inné et

l'acquis se pose. Pour faire plus simple, nous nous demandons si

de

telles personnalités s'inscrivent dès la naissance ou si elles sont influencées par leur milieu, leur éducation et leurs histoires personnelles. C'est un sujet extrêmement délicat et complexe.

Le Pr Martines leur présenta ses excuses. Il devait aller assister à la

levée du corps du cardinal Petroni et lancer les expertises médico-

légales et les enquêtes réglementaires.

—Ne devrions-nous pas traiter ce fâcheux incident en interne, Votre

Sainteté? demanda Vincenzo, conscient de l'intérêt probable des médias pour le suicide de Petroni.

—Non, Vittorio, nous n'étoufferons pas l'affaire. Faites simplement une annonce à la presse: dites aux journalistes que la dépouille de

Petroni sera autopsiée. Dites-leur également que le Vatican autorise

un rapport de police.

—Je peux vous faire une suggestion? proposa Tom. Indiquez dans le

communiqué de presse que vous avez adressé un message de condoléances à la famille de Petroni, et que tant que nous ne disposerons pas des résultats de l'enquête indépendante, il serait vain de spéculer sur les raisons de la mort du cardinal secrétaire d'Etat. Ça devrait les occuper. A court terme, entendons-nous bien.

Mais ça vous permettra surtout de respirer un peu.

–Merci, fit Giovanni, empli de gratitude. Il va me falloir une petite

formation expresse en communication, à mon avis.

–Ça devrait pouvoir se faire, lui proposa Tom, en s'autorisant un sourire forcé.

Giovanni se tourna alors vers David. Et ses traits s'assombrirent, à

l'idée d'entendre les dernières révélations de l'archéologue.

–N'étiez-vous pas censé nous révéler le dernier secret du Manuscrit

Oméga?

–Si. Ouvrez grandes vos oreilles: les Esséniens ont inscrit dans le Manuscrit Oméga un message codé en provenance de la civilisation

supérieure ayant introduit l'ADN sur notre planète. Et ce message nous dit: « Afin de permettre à la vie de continuer après une attaque

nucléaire », les informa David.

–J'ai un avis assez ouvert sur le sujet, ajouta Allegra, bien qu'il soit

intéressant de constater qu'il y a eu, dans le cosmos, un nombre incalculable d'explosions, à plusieurs centaines de milliers d'années-

lumière. Bon nombre d'éminents scientifiques sont convaincus qu'il

ne s'agit pas de supernovae, mais plus vraisemblablement d'explosions nucléaires.

–Dans une autre galaxie? demanda Tom.

Allegra acquiesça.

–C'est fort probable, vous savez. Peut-être ont-ils essayé de nous mettre en garde, tout comme ils ont introduit l'ADN dans d'autres galaxies lointaines, y compris dans la nôtre, dans l'espoir que la vie se poursuivrait et continuerait d'évoluer.

–Le Manuscrit Oméga va encore plus loin, reprit David. Il nous lance

un terrible avertissement, sans pour autant nous dire si une autre

civilisation est concernée. La menace d'une attaque nucléaire pèse

au-dessus de nos têtes. Elle est plus que jamais réelle et vraisemblable.

Il parcourut les trois derniers chapitres du Manuscrit Oméga et commença à lire:

–« Et deux révélations rendront la troisième dérisoire, fussent-elles

proclamées par Abraham en personne. La troisième révélation aura

son Alpha sur le mont Hira mais son Oméga sur le Tirich Mir. Et au

commencement, la troisième l'emportera sur la première et la seconde. Mais à la fin, la civilisation sera anéantie... »

–Mahomet et Al-Qaïda, observa Tom tranquillement. L'Alpha et l'Oméga de l'islam.

–« Et deux révélations rendront la troisième dérisoire ». Quelle est la

signification de cette phrase? répéta le père Vittorio, plus qu'intrigué.

—Avant que Mahomet ne reçoive les révélations de Dieu de la bouche

de l'archange Gabriel, et à partir desquelles le prophète a écrit le

Coran, les juifs et les chrétiens avaient pour habitude de se moquer

des Arabes, expliqua Allegra. Al-lah, qui en arabe signifie « Dieu »

avait offert et envoyé de nombreux prophètes aux juifs et aux

chrétiens, mais pas un seul prophète aux Arabes. Et comme les

Arabes n'avaient reçu aucune révélation dans leur propre langue, les

juifs et les chrétiens en ont déduit que Dieu ne les avait pas inclus

dans ses desseins.

Tom hocha la tête.

—« Et deux révélations rendront la troisième dérisoire ». Nous continuons à faire la même chose en ce moment même, observa

Tom, plus que mécontent. De nombreux Occidentaux, et plus particulièrement

les

Américains,

n'ont

aucune

idée

du

fonctionnement de l'esprit islamique.

–Et le mont Hira et le Tirich Mir? demanda le père Vittorio.

–Le mont Hira n'est qu'à quelques kilomètres de La Mecque,

poursuivit David. Pendant le mois du Ramadan, point de départ de la

tradition, lorsque Mahomet approchait de la quarantaine, il avait pour

habitude de gravir le mont Hira, et c'est dans l'une de ses grottes

qu'il reçut dans sa langue natale la première des révélations de Dieu,

de la bouche de l'ange Gabriel. Pour atteindre la caverne, il lui avait

fallu escalader le mont Hira et en gravir ensuite le sommet.

–Je me suis rendu au mont Hira, leur apprit Tom. La caverne de «

Mahomet » se trouve sur le versant le plus abrupt, et elle est très difficile d'accès. Le toit de la caverne descend en pente jusqu'à une

petite ouverture à l'arrière, et si vous regardez au travers de cette ouverture, vous pouvez apercevoir au loin la Kabah.

–Vous vous êtes également rendu sur le Tirich Mir? lui demanda David.

Tom acquiesça.

–Le Tirich Mir est le plus haut sommet de la chaîne montagneuse de

l'Hindu Kush, sur la frontière nord-ouest entre le Pakistan et

l'Afghanistan. Pas très loin de l'Everest. C'est un secteur

extrêmement périlleux, presque impossible à contrôler et à

surveiller. De nombreuses zones dans cette région sont en dehors de

la juridiction des gouvernements centraux ou provinciaux. D'où la

raison pour laquelle les Etats-Unis ont autant de mal à capturer Ben

Laden. Mais si jamais ils y parviennent enfin, plusieurs centaines de

nouveaux Ben Laden prendront sa place.

—Il s'agit là d'un avertissement très clair, observa Giovanni d'un ton

convaincu. Si nous n'arrêtons pas cette folie de penser que Dieu puisse préférer et favoriser une religion par rapport à d'autres, une

aberration, dont, soit dit au passage, est coupable la sainte Eglise depuis plusieurs siècles, alors nous courrons tous à notre destruction.

—Je suis d'accord avec vous, dit Tom. D'après les informations que Mike m'a fournies au sujet d'Al-Qaïda, ils ont la ferme intention de

déclencher une guerre nucléaire qui anéantira les principales grandes villes occidentales. Et c'est pour bientôt, moi je vous le dis.

Patrick avait écouté silencieusement jusqu'ici. Mais il finit par déclarer:

—Et avec George Bush qui se pavane aux quatre coins du globe en racontant à tout le monde qu'il est en mission pour Dieu, ça n'arrangera pas nos affaires. (Il marqua une pause et regarda

Giovanni d'un petit air malicieux.) Mais bon, étant désormais en charge des Affaires étrangères, je vous promets de garder ces opinions pour moi-même, Votre Sainteté.

–Patrick a pourtant raison, reprit plus sérieusement David. Une des

clés pour résoudre ce problème consiste à ce que les plus modérés

s'engagent à reconnaître l'importance et le rôle de chacune des religions. Je me suis entretenu avec Ahmed, la nuit dernière. Il m'a

remercié pour la réserve dont fait preuve Israël après l'attentat de la

Porte de Damas. Et nous sommes tous deux convaincus de pouvoir

faire de ce traité de paix une réalité. Ça sera la première grande étape vers plus d'harmonie et d'entente entre les peuples.

–La question du jour, Votre Sainteté, c'est surtout comment gérer notre petit problème à court terme? intervint de nouveau Patrick en

indiquant le Manuscrit Oméga. On approche du grand jour pour les

médias, ajouta-t-il en faisant un clin d'oeil à Tom.

–C'est à Allegra et à David d'en décider, lui répondit Giovanni. Tous

nos communiqués de presse ont ma bénédiction, et j'ai bien

l'intention de tenir mes engagements. (Il se tourna alors vers Tom.)

En plus de la conférence de presse, où, je suis sûr, mes propos

seront déformés, que diriez-vous de m'interviewer en tête à tête,

Tom, pour recueillir mes opinions sur le sujet?

–Alors ça, c'est ce qu'on appelle une exclusivité! Dans le métier, ce

serait un peu comme demander si le pape est catholique? ironisait-il.

Bien sûr que j'accepte! Et comment même! Mais attention, Votre Sainteté, il se pourrait que je vous pose quelques questions embarrassantes, du genre: Est-ce que vous pensez que le Christ et Marie-Madeleine étaient mariés?

Giovanni sourit.

–J'y réfléchirai. Même si je compte bien me fier à la parole de nombreux chercheurs croyant dur comme fer en l'existence de cette

union. Je répondrai certainement que la foi doit toujours se fonder

sur la vérité, et non pas sur le dogme. Et, croyez-moi, mes amis, ce

sujet vaut la peine d'être débattu.

Tom haussa un sourcil. Puis il inclina la tête, en signe de respect.

–Et si je vous interrogeais sur l'origine de l'ADN supposé transmis par une civilisation supérieure à la nôtre?

–Je vois que l'on met la barre très haute ici, lui répondit Giovanni. En

tant que biologiste, j'ai exploré les méandres de la biochimie. Mais

j'ai toujours pensé que chaque merveille, chaque mystère de la nature, portait l'empreinte énigmatique d'un Esprit créatif et

mystique. Un peu terrifiant également. Nombreux seront ceux qui écarteront cette théorie, en l'absence de preuves. Mais je reste ouvert d'esprit et je n'ai aucunement l'intention d'imposer cette thèse

tant qu'elle n'a pas été prouvée scientifiquement.

Tom était radieux. L'interview s'annonçait historique.

—Et pour ce qui est de l'avertissement?

—L'avertissement, comme ceux contenus dans le manuscrit d'Isaiah

et les paroles de Daniel, est terrible. Et la menace, bien réelle. A moins que les puissantes nations chrétiennes ne changent le cours

des choses, et reconnaissent la légitimité des autres religions, et qu'elles oeuvrent active-ment au nom de la bienveillance et de l'acceptation, je crains fort que cette menace ne devienne réalité. Il

est en notre pouvoir d'empêcher notre propre destruction.

J'évoquerai ce point à la fin de la cérémonie d'investiture, qui se tiendra d'ici deux jours, et à laquelle, j'espère, vous pourrez tous assister.

—Sachez, Votre Sainteté, que je serai honoré de vous interviewer. Mais j'ai comme l'impression que vous êtes déjà passé maître en communication. Inutile de vous donner des cours intensifs. Vous maniez le quatrième pouvoir comme un Dieu, Giovanni. Enfin, si j'ose

dire..., fit Tom dans un large sourire.

Deux jours plus tard, de retour dans la suite de leur hôtel, Allegra

et

David regardèrent la retransmission de la cérémonie d'investiture de

Giovanni, sur CCN. A la fin de la cérémonie, le pape Jean XXIV fit son

apparition sur le balcon surplombant la place Saint-Pierre.

Giovanni ouvrit les bras et la chaleur de son sourire illumina le cœur

de chacun des fidèles rassemblés en masse sur l'immense esplanade.

–J'en appelle dès maintenant à une philosophie commune et à un nouveau dialogue entre les grandes religions de ce monde, proclama

solennellement Giovanni. Plus qu'à tout autre moment dans l'histoire

de l'humanité! Puissent les véritables messages du Christ, de Mahomet, d'Abraham et de Bouddha et ceux de toutes les autres confessions, s'unir en un seul et même élan! Une même dynamique!

Pour plus d'amour et de tolérance envers notre voisin, peu importe

sa foi, son sexe ou sa race!

L'esprit sourit.

–Il est de notre devoir de convaincre les fanatiques et les fondamentalistes de tous bords, y compris au sein du christianisme,

de cesser de vouloir imposer une seule voie, un seul chemin, une seule et unique vérité. Car cela se fait au détriment de toutes les

autres vérités! Dans un monde aussi coloré et diversifié que le nôtre,

un tel cloisonnement spirituel nous mènera droit aux portes du chaos! Il conduira à l'anéantissement de notre civilisation! Puisse la

vérité universelle nous libérer et nous guider! Poursuivons nos divers

chemins dans la paix et non pas dans la guerre... Car il est plus d'une

voie menant à l'Oméga!

NOTES DE L'AUTEUR

L'intrigue de La Menace Oméga se situe dans un cadre historique, ce

qui a inévitablement exigé du temps et des recherches

considérables. J'adresse mes sincères remerciements à un grand nombre de personnes qui ont si gentiment accepté de m'offrir un peu

de leur temps en m'apportant leurs précieux points de vue. De nombreux auteurs ont inspiré ce roman. Et sachez, chers lecteurs, que la liste qui suit n'est en aucun cas exhaustive.

Je dois énormément au travail de Michael Baigent et Richard Leigh,

les auteurs de L'E-nigme sacrée. Bien que ce pocharde de Derek

Lonergan et Jean-Pierre La Franci soient des personnages de fiction,

et si l'accès aux manuscrits de la mer Morte a été considérablement

facilité au cours de ces dernières années, il n'en reste pas moins vrai

que, durant plusieurs décennies, les parchemins sont restés cachés

aux yeux du grand public. Et le secret les entourant a bien

évidemment engendré de nombreuses interrogations. L'ouvrage de

David Yallop intitulé *Au nom de Dieu* se penche avec force et talent

sur l'irréfutable assassinat de Jean-Paul Ier, le prédécesseur de

Jean-Paul II, qui en dépit de nombreux témoignages attestant son excellente santé, fut retrouvé mort seulement trente-trois jours après

son entrée en fonction. Et ce, peu de temps après avoir fait allusion à

une éventuelle enquête sur les activités de la Banque du Vatican.

Le style « années 1960 » des habitants de Tricarico, avec leurs westerns

«

uniquement

réservés

aux

hommes

»,

a

été

merveilleusement dépeint par Ann Cornelisen dans son ouvrage

intitulé *Torregreca*. Fort de ce seul livre et des photographies qu'il

contient et sachant que Torregreca (qui n'est pas son vrai nom)

correspondait à une petite ville située « quelque part » entre Potenza

et Matera, je fis de nombreuses incursions dans les montagnes enneigées de la Basilicate. Sur le point d'abandonner, je suis alors tombé sur un panneau de signalisation indiquant Grassano et Tricarico. Quand la similitude entre les photographies de Tricarico et

celles de « Torregreca » fut évidente, le secret d'Ann Cornelisen fut

enfin dévoilé et les habitants de Tricarico apparurent à mes yeux exactement comme Mme Cornelisen les avait décrits. Même si, le même jour, je me retrouvai coincé dans ma Peugeot 206, entre deux

habitations, dans l'une des innombrables ruelles étroites de la petite

ville. Mi dispiace, sono Australiano! Excusez-moi, je suis Australien!

De nombreux auteurs ont rédigé des ouvrages fort pertinents sur le

Moyen-Orient et l'islam, parmi lesquels Mark Tessler et son livre intitulé A History of the Israeli-Palestinian Conflict, Robert Donovan

et son fameux Six Days in June et Karen Armstrong avec son livre intitulé Islam: A short History. Paul L. Williams a quant à lui écrit un

ouvrage subtil traitant d'Al-Qaïda, d'Oussama Ben Laden, de la menace nucléaire et du Vatican dans Osama's Revenge et The

Vatican Exposed. Je suis également reconnaissant à Elaine Pagels pour Les Evangiles interdits ainsi qu'à Michael Drosnin pour son ouvrage Le Code de la Bible, une passionnante étude détaillée de la découverte d'Eliyahu Rips portant sur les codes secrets contenus dans la Torah.

Le plus grand danger relatif à une menace nucléaire posée par Al-Qaïda et d'autres organisations terroristes serait que nous adoptions l'attitude « c'est impossible, ils ne le feront jamais ». La lecture de l'ouvrage de Helen Caldicott intitulé The New Nuclear Danger et celui de Frank Barnaby portant le titre de How to Build a

Nuclear Bomb, m'ont replongé dans mes jeunes années d'étudiant en

sciences, et en cet instant précis, je pense que la question que nous

devons tous nous poser est: « Quand est-ce que ça arrivera? » plutôt

que: « Et si ça arrivait? »

Dans Marie-Madeleine et le Saint Graal, Margaret Starbird a fourni un

remarquable travail sur les codes contenus dans le Nouveau Testament et le nombre 153 qui, comme vous avez pu le découvrir

dans ce roman, est le nombre que le Vatican redoute le plus. Il n'existe pas d'exemples de la dixième planète ou de la double hélice

de l'ADN parmi les représentations des manuscrits de la mer

Morte

et de Qumrân à l'entrée du Musée du Sanctuaire du Livre, en Israël,

mais Dolores Cannon, qui a voyagé dans le temps grâce à l'hypnose

régressive dans Jesus and the Essenes, ainsi que Sir Francis Crick

dans La vie vient de l'espace, nous ont démontré à quoi ils pouvaient

ressembler.

Parmi les livres de ma bibliothèque se trouvent plusieurs ouvrages

dont Le Phénomène humain rédigé de la main de l'un de mes

philosophes et théologiens préférés, le Français Pierre Teilhard de

Chardin. Prenant le risque de s'exprimer sans détour, il a subi les

foudres d'un Vatican menaçant de l'excommunier, mais avec des

savants aussi brillants que Hans Küng et Edward Schillebeeckx

adoptant un même et franc discours, c'est le dogme lui-même qui se

trouve menacé.

?